

BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE  
DE PARIS

~~~~~  
TOME VINGT-QUATRIÈME

(ANNÉE 1923)



PARIS (6°)  
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR  
ÉDOUARD CHAMPION  
5, QUAI MALAQUAIS  
1924





BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS



BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N° 74

---

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 18 NOVEMBRE 1922 AU 16 JUIN 1923

---

SEANCE DU 18 NOVEMBRE 1922.

Présidence de M. D. BARBELENET, président.

**Membres présents.** M<sup>mes</sup> Neymarck, Sjøestedt, Stchou-pak, de Willman-Grabowska; MM. Benveniste, Jules Bloch, Oscar Bloch, Brunel, Brunschwig, Burnay, Cart, Marcel Cohen, Cuendet, Deny, Destaing, Fourquet, Froidevaux, Huart, Lacombe, M. Lambert, Lamouche, Laurent, Is. Lévy, Marçais, Marouzeau, Martel, Meillet, Mertz, Pagot, Pelliot, Poirot, Przyluski, Psichari, Renou, Sacleux, Sauvageot, Vaillant, Vendryes, Yvon.

Excusé. M. M. Delafosse.

Assistant. M. Chantraine.

**Décès.** L'administrateur annonce le décès de notre con-

frère K. Drzewiecki, professeur à l'Université libre de Pologne à Varsovie, et exprime les regrets de la société.

**Présentations.** Sont présentés pour être membres de la Société :

M. Miloš WEINGART, professeur de slavistique à l'Université de Bratislava, Alešova Ul. 4, Dejvice, Prague (Tchécoslovaquie) (MM. A. Mazon et A. Meillet).

M. Pierre HJ. ROKSETH, chargé de cours de langues romanes à l'Université, Hansteens Gate 4, Christiania (Norvège) (MM. Sommerfelt et A. Meillet).

M. Pierre-Louis CHANTRAINE, agrégé de l'Université, 4, rue de Dunkerque, Paris, IX<sup>e</sup> (MM. A. Meillet et A. Ernout).

M. Balanescio ROSETTI, licencié ès lettres, membre de l'École roumaine en France, 48, rue des Chataigniers, Fontenay-aux-Roses (Seine) (MM. O. Bloch et A. Meillet).

PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY, *Princeton*, New-Jersey (États-Unis d'Amérique), par Librairie Terquem, 4, rue Scribe, Paris, 8<sup>e</sup> (MM. A. Meillet et M. Cohen).

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ (Universitetets-biblioteket, Drammensveien), à Christiania (MM. Sommerfelt et A. Meillet).

**Institut de linguistique.** L'administrateur mentionne les débuts du fonctionnement de cet Institut.

Une affiche a été composée, indiquant les principaux cours de linguistique.

Le secrétariat fonctionne (le vendredi matin, cabinet de la salle B, Faculté des lettres).

**Exposé et discussion.** M. A. MEILLET montre la nécessité d'étudier les procédés morphologiques en général.

L'étude de Pott sur le redoublement est vieillie, mais il faudrait la reprendre. Les travaux de La Grasserie sur les catégories morphologiques étaient prématurées ; mais il faudrait en faire de pareils sur une base solide.

Ces travaux ne pourront être faits que par des équipes de travailleurs ; un seul homme n'y suffirait pas.

M. Marcel COHEN ajoute quelques exemples à ceux que M. Meillet a cités au cours de son exposé.

Il fait remarquer qu'un catalogue des procédés d'expres-

sion aboutirait à une classification des langues . une langue serait caractérisée par la somme des procédés dont elle use. Une telle classification serait un début d'explication, parce qu'elle pourrait faire ressortir l'interdépendance de certains caractères.

M. J. VENDRYES rappelle que l'étude statique des procédés ne peut pas dispenser de l'étude historique . dans une même langue, à un moment donné, coexistent des procédés anciens et nouveaux.

M. A. MEILLET fait observer que tous les procédés de détail dépendent de possibilités données par le système entier d'une langue considérée : l'étude statique du système s'impose toujours.

M. J. VENDRYES mentionne qu'à côté des principales catégories exprimées par une langue des catégories accessoires (qui sont les principales d'autres langues) trouvent aussi des voies d'expression (ainsi un système verbal reposant sur le temps peut admettre des notions d'aspect).

M. J. PSICHARI pense qu'il serait sage, avant d'aborder les théories générales en matière de langage, de bien définir d'abord ce que c'est qu'une langue. Elle n'est pas constituée que par les sons. La mimique et la musique (mélodiation, intonation, etc.) y ont une part considérable ; elles déterminent des phénomènes de syntaxe, de signification, de phonétique même, incompréhensibles sans ces deux facteurs. On trouvera sur ce sujet d'utiles suggestions dans : G. Bonifaccio *L'arte de cenni con loquale formandosi favella visibile, si tratta della muta eloquenza, che non è altro che un facondo silentio*. Vicenza, 1616. Il ne semble pas que depuis on ait tenu compte de la mimique dans la formation du langage.

## SÉANCE DU 2 DÉCEMBRE 1922.

Présidence de M. W. MARÇAIS, vice-président  
et de M. D. BARBELENET, président.

**Membres présents.** M<sup>mes</sup> Neymarck, de Willman-Grabowska ; MM. J. Bloch, Brunschwig, Burnay, Chantraine, M. Cohen, Cuendet, Deny, Destaing, Fourquet, Lacombe, M. Lambert, Lamouche, Laurent, Is. Lévy, Marcou, Marouzeau, Martel, Meillet, Mertz, Meunier, Poirot, Rivet, Saroihandy, Sauvageot, Thomas, Vaillant, Vendryes, Yvon.

Excusés. MM. O. Bloch ; M. Delafosse.

**Assistant.** M. Schramek.

**Élections.** Sont élus membres de la Société :

MM. M. Weingart, P.-H. Rokseth, P.-L. Chantraine, B. Rosetti ; Princeton University library, Bibliothèque de l'Université de Christiania.

**Présentations.** Sont présentés pour être membres de la Société :

M. Charles KUENTZ, égyptologue, 61, rue Pierre-Corneille, Lyon (Rhône) (MM. A. Cuny et A. Meillet).

M. LENCHANTIN DE GUBERNATIS, professeur au Liceo Colombo, Villa San Pietro, Pra-Ligure, Gênes, Italie (MM. A. Meillet et Vendryes).

**Élection de la Commission des finances.** Sont élus membres de cette commission : MM. Is. Lévy, Marçais, Marcou.

**Échanges avec des publications allemandes.** Le secrétaire communique un appel du comité des bibliothèques de la *Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft* (président : F. Schmidt-Ott, Staatsminister, Berlin C. 2, Schloss-Portal 3) qui offre des échanges de périodiques allemands avec les publications de la Société.

MM. Is. Lévy et Rivet préconisent un système d'échanges élargi.

**Communications.** M. MAYER LAMBERT pose la question de la transcription de l'hébreu : doit-on donner une notation phonétique, représentant un essai de restitution de la prononciation ancienne, ou une translittération du texte massorétique ? Il se prononce pour la translittération et indique divers moyens pratiques pour la réaliser.

M. A. Meillet rappelle qu'en général les écritures notant des langues indo européennes se laissent translittérer sans difficulté. Il y a difficulté pour les langues sémitiques où le squelette consonantique seul est noté par des lettres ; on rencontre des difficultés aussi grandes pour les langues iraniennes qui ont été notées au moyen de caractères sémitiques ; des interprétations fautives de dates diverses y ont encore compliqué les faits. La translittération exacte donne seule une sécurité pour l'étude.

M. Marcel Cohen appuie l'opinion de MM. Mayer Lambert et Meillet. Il indique des procédés de réalisation différents de ceux que M. M. Lambert a préconisés.

Observations et questions de MM. Marçais et J. Bloch.

M. POIROT parle des coupes de la phrase et de leur étude expérimentale. Il propose de donner le nom de *repos* à l'intervalle entre deux phrases, celui d'*arrêt* à la pause plus courte en fin de proposition, et de réserver le mot de *coupe* à une pause très courte perçue entre deux mots d'une même proposition.

Les arrêts se marquent nettement dans les tracés phonétiques aux instruments, par une ligne unie, marquant cessation de l'émission vocale. Les coupes ne sont pas toujours marquées par un arrêt complet d'émission. Il peut se présenter divers cas : 1° une voyelle précédant la coupe est prolongée par un élément vocalique de timbre vague, correspondant à l'impression auditive de la coupe (coupe cachée) ; 2° la voyelle précédant la coupe est prolongée elle-même légèrement, avec son timbre ; la durée plus grande cause l'impression d'interruption (coupe idéale ou coupe psychique) ; 3° une voyelle *e* muet se trouve prononcée entre deux consonnes semblables, alors qu'en dehors de la coupe elle ne serait pas prononcée, etc.

Les conclusions de M. Poirot et la discussion sont remises à la séance suivante.

---

## SÉANCE DU 16 DÉCEMBRE 1922

Présidence de M. BARBELENET, président

**Membres présents.** M<sup>me</sup> Neymarck et de Willman-Grabowska ; MM. J. Bloch, Burnay, Chantraine, M. Cohen, Cuendet, Delafosse, Deny, Destaing, Dupin, Huart, Lacombe, M. Lambert, Lamouche, Laurent, Is. Lévy, Marcou, Marouzeau, Meillet, Mertz, Poirot, Psichari, Renou, Rivet, Rosetti, Sauvageot, Thomas, Yvon.

Excusé. M. J. Vendryes.

**Assistants.** MM. Machek et Van der Heyde.

**Élections.** Sont élus membres de la Société :

MM. Charles Kuentz et Lenchantin de Gubernatis.

**Présentations.** Sont présentés pour être membres de la Société :

M. Georges GUGENHEIM, élève à l'École Normale Supérieure, romaniste, 44, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris, 9<sup>e</sup> (MM. Meillet et Sauvageot).

Le Dr Václav MACHEK, 6, villa des Roses, Fontenay-aux-Roses (Seine) (MM. Barbelenet et Meillet).

M. Klaas VAN DER HEYDE, latiniste, 20, rue de la Sorbonne, Paris, 5<sup>e</sup> (MM. Marouzeau et Meillet).

M. Louis BRUNOT, chef de bureau à la direction générale de l'Instruction publique au Maroc, à Rabat (MM. Barbelenet et M. Cohen).

L'INSTITUT FRANÇAIS DE PRAGUE, Ostravni ul. 6, Prague II (MM. Barbelenet et Meillet).

**Séance de la Société de psychologie du 14 décembre.**

Le président mentionne que les membres de notre Société résidant à Paris avaient été invités à cette séance, où M. A. Meillet, notre secrétaire, a été élu président de la



Société de psychologie pour 1923 et a fait un exposé sur le caractère concret du mot.

**Rapport de la Commission des Finances.** Le rapport ci-dessous est lu et adopté.

#### RAPPORT DE LA COMMISSION DES FINANCES POUR 1922.

Après avoir pris connaissance des comptes du trésorier, votre Commission a arrêté le bilan suivant au 16 décembre 1922 :

##### RECETTES .

|                                                                                             |                      |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------|
| Report d'exercice.. . . . .                                                                 | 612 fr. 53           |
| Cotisations annuelles. . . . .                                                              | 4 446 29             |
| Cotisations perpétuelles. . . . .                                                           | 1 800 »              |
| Vente des publications.. . . . .                                                            | 1 215 »              |
| Subvention de l'Etat. . . . .                                                               | 700 »                |
| Achats par le service des œuvres françaises à l'étran-<br>ger.. . . . .                     | 4 500 »              |
| Subventions de la Caisse des recherches scientifiques                                       | 4 000 »              |
| Subvention pour la bibliographie (Fédération des asso-<br>ciations scientifiques) . . . . . | 3 500 »              |
| Fonds spécial. . . . .                                                                      | 500 »                |
| Rentes et intérêts de dépôts.. . . . .                                                      | 2 024 75             |
| Vente d'un bon du Crédit National.. . . . .                                                 | 499 45               |
| TOTAL . . . . .                                                                             | <u>23 795 fr. 02</u> |

##### DEPENSES :

|                                                                           |                     |
|---------------------------------------------------------------------------|---------------------|
| Factures de l'Imprimerie Nationale nos 122, 158, 159                      | 7 773 fr 66         |
| Facture de l'Imprimerie Durand (Bulletins 70 et 71)..                     | 6 857 25            |
| Facture de l'éditeur et du brocheur. . . . .                              | 2 114 60            |
| Frais de rédaction (index des Mémoires) . . . . .                         | 100 »               |
| Frais de séances, gratifications, cotisations.. . . .                     | 358 70              |
| Frais de bureau, circulaires, prospectus. . . . .                         | 549 70              |
| Frais de banque.. . . . .                                                 | 67 92               |
| Achat de rente pour placement des cotisations perpé-<br>tuelles . . . . . | 1 780 85            |
| Achat de 8 bons du Crédit National . . . . .                              | 3 988 »             |
| TOTAL. . . . .                                                            | <u>23 590 fr 58</u> |

##### EN CAISSE :

|                                  |                      |
|----------------------------------|----------------------|
| Compte en banque. . . . .        | 133 fr. 11           |
| Compte postal. . . . .           | 70 91                |
| En caisse du trésorier . . . . . | 0 32                 |
| TOTAL.. . . . .                  | <u>204 fr. 34</u>    |
| TOTAL EGAL. . . . .              | <u>23 795 fr. 02</u> |

Notre budget, quoique parti d'un report d'exercice infime, atteint cette année encore un chiffre très élevé. Cette année encore, nos ressources auront été tout juste suffisantes pour faire face à des dépenses sans cesse accrues : l'excédent apparent que représentent quelques bons du Crédit National est absorbé à l'avance par les frais d'un fascicule de notre Bulletin, sous presse et déjà en pages, qui complétera le volume de 1922, et par l'annuité à réserver du prix Bibesco.

Nos recettes proprement dites demeurent modiques ; la vente de nos publications par les soins de l'éditeur se réduit à un très petit nombre d'exemplaires, la plupart des personnes qui désirent avoir les publications de la Société étant inscrites comme membres, du total indiqué au bilan, il faut encore défalquer une somme de 500 francs, représentant l'achat à forfait par notre éditeur d'un ancien stock d'exemplaires.

Nos dépenses sont réglées avec la plus stricte économie, nos frais généraux demeurent extraordinairement réduits : l'augmentation des frais de bureau provient de ce qu'il a fallu renouveler cette année notre provision de papier à en-tête et assurer l'envoi de nombreuses circulaires pour le service étranger.

Notre Société est cependant prospère. Le nombre de ses membres s'est encore accru ; plusieurs de nos confrères étrangers qui, victimes d'un change défavorable, avaient dû suspendre leur cotisation, nous reviennent grâce à un système d'échanges récemment inauguré, tel d'entre nous prenant à sa charge la cotisation d'un membre étranger moyennant l'envoi pour une valeur correspondante de publications qu'il serait souvent difficile de se procurer par d'autres voies.

Nos séances sont toujours très suivies et très remplies ; en particulier l'idée d'en consacrer quelques-unes à l'examen de questions d'intérêt général a été favorablement accueillie.

Notre Bulletin s'est développé : les frais d'impression de l'Imprimerie Nationale sont devenus si élevés que nous avons décidé de ne publier dans les Mémoires que les articles comportant des caractères impossibles à trouver ailleurs ; les autres articles seront imprimés jusqu'à nouvel ordre dans le Bulletin, dont les frais d'impression, quoique très élevés, grèvent moins lourdement notre budget ; nos ressources actuelles nous permettront de publier chaque année un volume complet du Bulletin, tandis que les fascicules des Mémoires, très espacés, ne paraîtront que suivant les besoins et les ressources de la Société. De ce fait, la toison du Bulletin devient indépendante de celle des Mémoires : le tome XXIII du Bulletin (année 1922) sera complet avec le fascicule annoncé ci-dessus, et les manuscrits sont déjà réunis pour la plus grande partie du tome XXIV (année 1923).

Les services que la Société rend à la science lui ont valu des encouragements précieux ; la subvention renouvelée de la Caisse des recherches scientifiques nous a permis d'assurer l'impression des derniers fascicules des Mémoires ; la Fédération des associations scientifiques nous a donné les moyens de publier le fascicule bibliographique du Bulletin ; enfin le crédit du Service des œuvres françaises à l'étranger nous permet de répandre nos publications dans le

monde entier, en nous procurant de nouveaux lecteurs et à l'occasion de nouveaux membres.

Notre Société traverse avec honneur des circonstances difficiles, il est agréable à votre Commission de constater la prospérité qu'elle doit à son activité scientifique.

Nous vous prions en terminant de voter à votre trésorier les félicitations d'usage, qui n'ont jamais été mieux méritées.

16 décembre 1922

I. LEVY, Ph. MARCOU, W. MARÇAIS.

**Elections du Bureau pour 1923.** Sont élus pour l'année 1923 :

*Président* : M. M. DELAFOSSE.  
*Vice-présidents* : MM. W. MARÇAIS et Paul PELLIOU.  
*Secrétaire* : M. A. MEILLET.  
*Secrétaire adjoint* : M. Jules BLOCH.  
*Trésorier* : M. Jules MAROUZEAU.  
*Administrateur* : M. Marcel COHEN.

**Communication.** M. J. POIROU termine sa communication sur les coupes de la phrase. Il montre que le témoignage de l'oreille ne doit pas être négligé par l'expérimentateur en phonétique : une courbe bien examinée confirme ce témoignage, loin de le contredire.

Il note que le système des coupes dépend de principes applicables aussi à l'étude du dessin mélodique de la phrase : quand la mélodie est interrompue par une incise, courte ou longue, encadrée entre deux coupes, on constate qu'elle reprend son cours normal après la fin de cette incise.

M. A. MEILLET marque l'importance des recherches entreprises par M. Poirou : elles devront mener à la comparaison de langues différentes. Les coupes ont probablement un aspect autre dans les langues à mots liés (français, grec ancien) et les langues à mots détachés (allemand, latin).

Observations de MM. Barbelenet, Psichari, Mayer Lambert.

---

## SÉANCE DU 6 JANVIER 1923.

Présidence de M. M. DELAFOSSE, président.

**Membres présents.** M<sup>me</sup> de Willman-Grabovska ; MM. Jules Bloch, Oscar Bloch, Brunschwig, M. Cohen, Deny, Destaing, Esnault, Fourquet, Froidevaux, Gougenheim, Lacombe, Mayer Lambert, Lamouche, Laurent, Marcou, Marouzeau, Meillet, Mertz, Pagot, Poirot, Psichari, Renou, Revert, Rivet, Rosetti, Saroihandy, Sauvageot, Thomas, Vaillant, Vendryes.

**Assistants.** MM. Fohalle et H. Smith.

**Élections.** Sont élus membres de la Société :

MM. G. Gougenheim, Machek, Van der Heyde, Louis Brunot, l'Institut français de Prague.

**Présentations.** Sont présentés pour être membres de la Société :

M. P. DOUTZARIS, licencié en philosophie et lettres, 183, rue Marcadet, Paris, 18<sup>e</sup> (MM. J. Bloch et Vendryes).

M. René FOHALLE, docteur en philosophie et lettres de l'Université de Liège, 13, rue des Écoles, Paris, 5<sup>e</sup> (MM. J. Bloch et Vendryes).

**Communications.** M. VENDRYES signale que l'interprétation récemment proposée par notre confrère M.-C.-D. Buck pour le mot osque *ertuns* (« les marcheurs » ou « les marches [nom d'action] ») permet de mieux comprendre la formation du latin *iter*. Ce dernier mot, que son suffixe dénonce comme fort ancien, est en effet le nom neutre <sup>1</sup>*it-r/n-* correspondant au nom de genre animé *et-on-*. La racine *\*eit-*, qui se présente ici avec une alternance vocalique, n'est qu'un élargissement de la racine *\*ei-*. Il est probable qu'avec le degré *o* du vocalisme, cette même racine apparaît dans le nom du « serment » en celtique (irl. *oeth*, gall. *an-ud-on*) et en germanique (got. *aîps*, etc. ; cf. suédois *ed-gång*).

Observations<sup>1</sup> de MM. Poirot, Psichari, Sauvageot, Meillet.

M. Pierre LAURENT étudie l'expression « nager comme un fer à repasser » employée par des marins, des aéronautes et des aviateurs. Elle doit son origine à la forme de certains croiseurs que leur forme a fait dénommer « fer à repasser » et qui sont lourds à la manœuvre.

Observations de MM. Deny, Esnault, O. Bloch ; M<sup>me</sup> de Willman-Grabowska ; MM. Meillet, Thomas, M. Cohen.

M. J. DENY montre les traces d'un collectif ou pluriel turc à suffixe *-en*.

Il explique le suffixe ordinaire du pluriel turc, *-ler*, par une forme de copule à la 3<sup>e</sup> personne du pluriel ; *l* serait radical, *-er* seul étant suffixe, ce qui permettrait le rapprochement avec un suffixe analogue en mongol.

Observations de MM. Meillet et M. Cohen.

---

## SÉANCE DU 27 JANVIER 1923.

Présidence de M M DELAFOSSE, président

**Membres présents.** M<sup>mes</sup> Stchoupak, de Willman-Grabowska ; MM. Bajec, Barbelenet, J. Bloch, Brunschwig, Chantraine, M. Cohen, Cuendet, Deny, Destaing, Fohalle, Fourquet, Froidevaux, Gaudefroy-Demombynes, Gougenheim, M. Lambert, Lévy-Bruhl, Machek, Marcou, Marouzeau, Martel, Pagot, Pelhot, Przyluski, Renou, Rosetti, Vaillant, Vendryes, Yvon.

**Assistant.** M. Lambrino.

**Élections.** Sont élus membres de la Société :

MM. P. Doutzaris et René Fohalle.

**Présentations.** Sont présentés pour être membres de la Société :

M. Scarlat LAMBRINO, professeur roumain, 48, rue des Chataigniers, Fontenay-aux-Roses (Seine) (MM. Marouzeau et Vendryes).

M. COURET, 6, rue de Castellane, Paris, 8<sup>e</sup> (MM. P. Champion et M. Cohen).

**Exposé et discussion.** M. A. MEILLET montre que, à part les formes verbales radicales dont la flexion compliquée excluait l'emprunt, le vocabulaire dit « indo-européen » doit comprendre un bon nombre d'emprunts. Les deux *e* successifs d'un mot comme skr. *paraçāḥ*, gr. *πέλεκυς* dénoncent le caractère emprunté de ce mot qui a passé aussi en babylonien et dont l'origine est obscure. La forme d'un nom comme lit. *obelis*, v. angl. *appel* « pomme » dénonce aussi l'emprunt. Les noms slave, Baltique et germanique de l'« argent » sont sûrement empruntés, comme on le voit par leurs divergences. Mais on peut aussi soupçonner l'emprunt pour beaucoup de noms isolés où la forme ne dénonce rien.

Un échange de vues animé suit l'exposé de M. Meillet ; y prennent part MM. Vendryes, M. Lambert, Vaillant, Deny, M. Cohen, Lévy-Bruhl, Jules Bloch, Barbelenet, M<sup>me</sup> de Willman-Grabowska, MM. Marouzeau, Yvon et Marcou.

M. J. VENDRYES signale que la difficulté de déceler les emprunts et leur origine exacte se rencontre à toutes dates dans l'histoire de l'indo-européen. Cette difficulté n'est pas propre à la linguistique : les produits nouveaux de civilisation matérielle et les thèmes de folklore circulent avec rapidité, de manière qu'il est souvent difficile de distinguer le point de départ.

M. A. VAILLANT marque la difficulté spéciale d'examiner la source d'un emprunt quand on ne connaît pas les formes dialectales de la langue à laquelle il a été fait, et M. J. DENY rappelle les cas fréquents de réemprunt d'un mot par la langue prêteuse à la langue emprunteuse.

Interrogé par M. LÉVY-BRUHL sur l'existence d'un relevé des mots d'emprunts en indo-européen et par M. Jules BLOCH sur la possibilité de définir morphologiquement les mots de l'ancien fonds indo-européen, M. A. MEILLET marque la difficulté de refaire un dictionnaire de l'indo-européen comme l'avait tenté Fick. Il n'y a pour le fonds commun de l'indo-européen qu'une définition chronologique : les mots indo-européens sont ceux qui se sont transmis depuis l'indo-européen.

Mais on ne peut jamais affirmer qu'un mot isolé, même figurant dans plusieurs langues n'est pas un emprunt.

M. LÉVY-BRUHL demande s'il est habituel qu'un mot apparemment disparu reprenne vie à une occasion favorable. Il est répondu que de telles résurrections sont normales.

---

## SÉANCE DU 17 FÉVRIER 1923.

Présidence de M. M. DELAFOSSE, président.

**Membres présents.** M<sup>mes</sup> Neymarck, de Willman-Grabowska ; MM. Barbelenet, Benveniste, Jules Bloch, Brunschwig, Burger, Burnay, Chantraine, M. Cohen, Cuendet, Deny, Destaing, Doutzaris, Féghali, Fohalle, Froidevaux, Fourquet, Gougenheim, Huart, Lacombe, Lambrino, Lamouche, Machek, Marcou, Marouzeau, Meillet, Meunier, Poirot, Renou, Rivet, Saroidandy, Sauvageot, Vaillant, Van der Heyde, Vendryes.

**Assistant.** M. H. Smith.

**Élections.** Sont élus membres de la Société :

MM. S. Lambrino et Couret.

**Présentations.**

M. E. SAPIR, directeur de Victoria Memorial Museum, Ottawa, Canada (MM. Meillet et Rivet).

M. George ROERICH, 270, rue de Vaugirard, Paris, 15<sup>e</sup> (MM. Benveniste et Meillet).

M. T. LEWIS, professeur à l'Université, Gwylfa, Bryn Road, Aberystwyth, Pays de Galles (MM. Sommerfelt et Vendryes).

M. P.-L. VAIDYA, 9, rue du Sommerard, Paris, 5<sup>e</sup> (MM. Przyluski et J. Bloch).

M. André LAFONT, agrégé de philosophie, professeur au lycée d'Alençon (Orne) (MM. Sauvageot et Meillet).

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ D'IÉNA (Allemagne).

**Décès** L'administrateur annonce le décès récent de notre confrère Charles Merwart et exprime les regrets de la Société.

**Centenaire de Renan.** M. A. Meillet propose de consacrer la séance du 3 mars à l'examen de l'œuvre linguistique de Renan qui a été membre de la Société à sa fondation.

Cette proposition rencontre un assentiment unanime.

**Communications.** M. E. BENVENISTE expose l'étymologie de latin *uespillo* « croque-mort » : c'est une forme dérivée de *uespa* « guêpe » ; l'emploi est justifié par les mœurs carnivores de la guêpe.

Observations de MM. Marouzeau, Meillet, Poirot

M. Ph. MARCOU entretient la Société de la langue Nahuatl et montre par des exemples comment s'y expriment les idées d'existence et d'appartenance : il n'y a pas de verbe « être » unique, mais des verbes indiquant une situation déterminée (« être couché », etc.) ; il n'y a pas de verbe « avoir ».

Observations de MM. Meillet, Delafosse, M. Cohen, Lacombe.

M. A. SAUVAGEOT expose que l'allemand *trinken* « boire » doit être rattaché à la racine de *tragen* « porter » (anciennement : « tirer »). La forme à nasale de cette racine et de certaines autres présenterait un renforcement expressif analogue à la gémation laquelle est bien attestée avec cette valeur.

Il est décidé de remettre à une séance ultérieure la discussion sur ces faits.

---

### SÉANCE DU 3 MARS 1923.

Présidence de M. M. DELAFOSSE, président.

**Membres présents.** M<sup>mes</sup> Stchoupak, de Willman-Grabowska ; MM. Bajec, Jules Bloch, Oscar Bloch, Burnay, Chantraine, M. Cohen, Cuendet, Deny, Destaing, Fohalle, Gougenheim, Lacombe, M. Lambert, Lambrino, Lamouche, Machek, Marcou, Marouzeau, Meillet, Pagot, Psichari,



Renou, Rosetti, Saroidandy, Sauvageot, Sénéchal, Vaidya, Van der Heyde, Vendryes, Yvon.

**Assistants.** MM. Liscu, Malvy, H. Smith.

**Élections.** Sont élus membres de la Société :

MM. Sapir, Lewis, Vaidya, Roerich, Lafont ; la Bibliothèque de l'Université d'Iéna.

**Présentations.** Sont présentés pour être membres de la Société :

M. Paul TEDESCO, chez M. Lanner, Telč (Moravie, Tchécoslovaquie) (MM. Meillet et Jules Bloch).

Le Père Antoine MALVY, professeur de théologie, 7, rue des Augustins, à Enghien-Edingen, Belgique (M. A. Meillet et M<sup>me</sup> N. Stehoupak).

M. Marin LISCU, professeur au lycée de Bucarest, 2, rue Malebranche, Paris, 5<sup>e</sup> (MM. Marouzeau et Meillet).

M. Émile BOURGUET, professeur à la Faculté des lettres, 38 bis, rue Boulard, Paris, 14<sup>e</sup> (MM. Vendryes et Meillet).

M. Edmond RENOIR, professeur au lycée Henri IV (MM. Burnay, Meillet, M. Cohen, Vendryes).

LE SÉMINAIRE INDO-GERMANIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE FRANCFORT (MM. Meillet et M. Cohen).

**Commémoration du centenaire de Renan.** M. M. DELAFOSSE, président en exercice, rappelle que Renan a été un des premiers présidents de la Société.

Après quelques remarques sur l'intérêt qu'il y aurait à ne pas négliger l'histoire de la science, M. A. MEILLET caractérise l'œuvre linguistique de Renan d'après l'*Histoire générale des langues sémitiques*. A la date où ce livre a été composé, on croyait à l'immutabilité des espèces. Renan croit de même à la stabilité des familles linguistiques. L'étude du sémitique le confirmait dans cette idée. Et, encore en 1855, le caractère sémitique d'une langue aberrante comme l'assyrien ne lui apparaissait pas. Les explications qu'il donne de la stabilité du type sémitique sont excellentes, et ce sont encore celles qu'on donnerait aujourd'hui. La solidité de l'armature consonantique des mots sémitiques, sur laquelle insiste Renan, est pour beaucoup dans le maintien du type général de la langue.

M. J. VENDRYES parle du livre *De l'origine du langage*, publié en 1848 par Renan, âgé de 25 ans. Il montre comment ce livre répond aux préoccupations qu'avait alors Renan d'étudier l'origine et la formation de l'esprit humain. Ce qu'il y a de linguistique dans ce livre s'appuie sur les travaux de Fr. Schlegel, de Humboldt, de Grimm, de Bopp, et surtout sur les propres études sémitiques de l'auteur. Celui-ci croit retrouver les procédés primitifs du langage humain dans les langues-mères de l'indo-européen et du sémitique, qui lui paraissent d'ailleurs radicalement irréductibles l'une à l'autre. Le langage primitif était, suivant lui, synthétique ; il avait une richesse sans bornes et sans règles de formes surabondantes, d'éléments entassés et indistincts ; la marche du langage aurait été au cours de l'histoire vers l'analyse, la simplicité, la clarté.

L'intérêt du livre est peut-être surtout dans sa partie philosophique, qui se rattache au fond même de la philosophie de Renan. Celui-ci combat les deux hypothèses qui avaient été soutenues avant lui, celle des encyclopédistes (ou mieux des idéologues et logiciens comme Condillac et Destutt de Tracy) qui voyaient dans le langage une invention de la raison humaine perfectionnée par le progrès, et celle des théologiens comme de Bonald, qui attribuaient le langage à une révélation de la divinité ; mais il est visible que sa propre hypothèse est beaucoup plus près de Bonald que de Condillac. Le langage, produit spontané des facultés de l'homme (et non seulement de sa raison) est en somme l'œuvre des forces de la nature humaine agissant sans conscience et comme sous l'impression vivante de la divinité ; le spontané est à la fois divin et humain. En un mot, la doctrine de Renan sur le langage est enveloppée du sentiment de la divinité, principe bienfaisant, cause supérieure de la nature. C'est un sentiment qui devait jusqu'à la fin soutenir la philosophie de Renan.

M. J. PSICHARI fixe quelques souvenirs au sujet de l'attitude de Renan envers la linguistique.

Il exprimait souvent le regret de n'avoir pas fait le se-

cond volume de l'histoire des langues sémitiques, mais ajoutait : « Je le fais à mon cours. »

Ses idées en linguistique s'étaient modifiées vers la fin de sa vie ; il avait subi, avec souplesse, l'influence de Gaston Paris, en particulier, et avait compris l'idée de l'évolution des langues.

Il avait un goût vif pour les étymologies.

M. M. COHEN mentionne un article de Renan sur les *Formes du verbe sémitique*, paru en 1868 dans le premier volume de nos Mémoires. Pleinement convaincu par le progrès du déchiffrement, Renan y donne sa juste place à l'assyrien. L'article est de bonne technique comparatiste, mais la conclusion rappelle les idées générales de l'auteur sur la fixité des familles de langues.

Actuellement la linguistique, plus complexe, est plus divisée : les articles techniques de détail évitent de conclure en généralités, et il se crée une technique de la linguistique générale.

M. M. LAMBERT pense qu'une certaine imprécision, dans les exposés linguistiques de Renan, reflète quelque chose de son éducation première. Mais il y a beaucoup à retenir dans ses idées générales.

M. J. VENDRYES rappelle qu'à son époque Renan n'a pas pu s'abstraire d'une conception biologique de la linguistique. Celle-ci est entrée dans la bonne voie depuis qu'on la traite comme science sociologique.

---

#### SÉANCE DU 17 MARS 1923.

Présidence de M M DELAFOSSE, président.

**Membres présents.** M<sup>mes</sup> Homburger, Neymarck, Sjoestedt, de Willman-Grabowska ; MM. J. Bloch, Brunswick, Burger, Chantraine, M. Cohen, Cuendet, Destaing, Doutzaris, Fohalle, Fourquet, Gougenheim, Homburger, Lacombe,

M. Lambert, Lambrino, Lamouche, Liscu, Machek, Marcou, Marouzeau, Maspéro, Meillet, Pelliot, Psichari, Regard, Renou, Rivet, Rosetti, Saroihandy, Sauvageot, Vaidya, Vaillant, Vendryes, Yvon.

**Assistants.** MM. Dvorak, Jacobson, de Kolovrat, Priestley, Sinclair.

**Jour de séance.** Sur la proposition du président, il est décidé que la prochaine séance de la Société aura lieu le 21 avril.

**Société des études latines.** L'administrateur annonce la prochaine naissance de cette société, organisée par notre confrère M. Marouzeau.

**Elections.** Sont élus membres de la Société :

MM. Tedesco, Père A. Malvy, M. Liscu, E. Bourguet, E. Renoir, le séminaire indo-germanique de l'Université de Francfort.

**Présentations.** Sont présentés pour être membres de la Société :

M. Th. Alan SINCLAIR, 36, Adelaid Park, Belfast, Irlande ; à Paris, 8, boulevard Beaumarchais, 3<sup>e</sup> (MM. Marouzeau et Meillet).

M. Helmer SMITH, lecteur à l'Université de Lund, 36, rue Bonaparte, Paris, 6<sup>e</sup> (M<sup>me</sup> de Willman-Grabowska et M. Jules Bloch).

M. Jules ROESKÉ, 13, boulevard Pasteur, Paris (MM. Lacombe et M. Cohen).

M. Georges de KOLOVRAT, villa Mignon, Petite-Avenue-Buenos-Ayres, Nice (Alpes-Maritimes) (MM. Cart et Lacombe).

M. Auguste MAGNE, professeur de philologie classique. Sillgasse 2, Innsbruck, Tyrol (Autriche) (MM. M. Cohen et Meillet).

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE BRNO (Tchécoslovaquie), Zemsky' dum II (MM. Hujer et Meillet).

**Communications.** Au nom de M. J. LOTH, M. Vendryes résume un article sur l'existence de noms masculins en -ā-long en celtique insulaire, existence qui avait été contestée à tort.

M. E. DESTAING fait la communication suivante :

I. Le verbe berbère se prête mal à l'expression du temps. Pour beaucoup de verbes, il ne dispose que d'un thème unique (impératif). Ex. : *sker*, fais, auquel se joignent des affixes personnels. Le verbe, sous cette forme, exprime ordinairement l'action accomplie. Ex. : *isker*, il a fait. Par l'adjonction de particules, cette même forme rend le futur : *ra isker*, il fera.

Pour un groupe de verbes très usités, ayant ordinairement moins de trois consonnes, existent deux séries de thèmes, servant à rendre l'une le passé (série 1), l'autre le futur (série 2). Ex. : (tachelhit du Sous) *ššš*, mange ; série 1 (thèmes *ššš*, *šša*) il a mangé : *šša* ; série 2 (thèmes *šš*, *šši*) il mangera . *ra išš*.

Dans une phrase à plusieurs verbes exprimant des moments différents, la série 1 sert à marquer l'action la plus ancienne dans le temps, la série 2 les actions postérieures.

*llīγ išša* (1) *iftu* (2) quand il eut mangé, il partit.

*īγ išša* (1) *ra iftu* (2) quand il aura mangé, il partira.

*šša* (1), *isū* (2), *iftu* (2) il mangea, but et partit.

*īγ išša* (1), *isū* (2), *ra iftu* (2) quand il aura mangé et bu, il partira.

II. En dehors de l'idée de temps, le verbe berbère peut exprimer de façon assez précise l'idée de *durée* de l'action. Pour chaque verbe, à côté du thème ou des thèmes marquant l'action pure et simple

*sker*, faire ; *šš*, *šša*, *šš*, manger (perfectifs)

existe un autre thème, pouvant recevoir les mêmes affixes personnels et réservé à l'expression de l'action qui dure dans le temps, ou à un moment du temps (forme d'habitude).

*skar*, faire continuellement, être en train de faire, etc.

*šetta*, être en train de manger, manger habituellement, manger continuellement (imperfectifs).

*ar išetta*, il est en train de manger ; *ar bedda išetta*, il mange sans cesse (ou) habituellement ; *āfeht inn išetta*, je l'ai trouvé qui mangeait ; *ra t inn āfeγ ar išetta*, je le trouverai en train de manger.

Ce thème sert en outre à rendre dans beaucoup de dia-

lectes l'impératif négatif, le futur négatif, l'impératif positif, le futur positif (Bråbers), etc.

M. A. MEILLET marque l'intérêt de la communication de M. Destaing et fait des rapprochements entre les faits exposés et l'évolution de l'indo-européen ; il fait ressortir à ce propos la monotonie des procédés linguistiques.

M. M. COHEN est d'avis que la différence de traitement entre le premier verbe d'une phrase berbère et les suivants ne doit pas s'expliquer par une succession de temps différents, mais par le besoin de situer dans le temps l'ensemble de la phrase au moyen du premier verbe.

Observations de MM. Meillet, Delafosse et de M<sup>me</sup> Homburger.

---

## SÉANCE DU 21 AVRIL 1923.

Présidence de M. M. DELAFOSSE, président

**Membres présents.** M<sup>mes</sup> Neymarck, de Willman-Grabowska ; MM. Bajec, Barbelenet, Jules Bloch, Oscar Bloch, Brunschwig, Burger, Burnay, Chantraine, Marcel Cohen, Cuendet, Deny, Destaing, Fohalle, Froidevaux, Gougenheim, Huart, Lacombe, Lambert, Lamouche, Laurent, Liscu, Machek, Marouzeau, Martel, Maspero, Meillet, Meunier, Pagot, Poirot, Psalmon, Renoir, Rivet, Rosetti, Roussetot, Saroihandy, Sauvageot, Sinclair, Vaillant, Vaidya, Vendryes, Yvon.

**Assistant.** M. J. Šolar.

**Elections.** Sont élus membres de la Société :

MM. Th.-A. Sinclair, Helmer Smith, J. Roeské, G. de Kolvrat, A. Magne ; la Bibliothèque de l'Université de Brno.

**Présentations.** Sont présentés pour être membres de la Société :

M. Olaf BROCH, professeur à l'Université de Kristiania (MM. Meillet et Poirot)

M. JABERG, professeur à l'Université de Berne (MM. Judet et Meillet).

M. Jakob ŠOLAR, professeur de slovène et de français au Collège Saint-Stanislas, à St. Vid, près Ljubljana, Yougoslavie; à Paris, 42, rue du Dragon, 6<sup>e</sup> (MM. Meunier et Vaillant).

M. Albert GINNEL, 7, rue Louis-Favre, Neuchatel (Suisse) (MM. Marouzeau et Meillet).

M. A. YON, professeur au lycée, 17, rue Sainte-Cécile, Bordeaux (Gironde) (MM. M. Cohen et Meillet).

M. Norman-Brooke JOPSON, chargé de cours de grammaire comparée de langues slaves à l'Université de Londres (King's College), Hampden club, London N. W. 1, Angleterre (MM. Tesnière et Meillet).

**Informations.** A propos de la présentation de M. Jaberg, M. A. MEILLET annonce l'achèvement de l'*Atlas linguistique de la Suisse romande* par MM. Jud, Jaberg et Scheuermeyer et indique quelle sera la portée de cette publication capitale.

M. M. COHEN annonce que l'impression du livre sur les *Langues du monde*, entrepris sous la direction de M. Meillet par un groupe de linguistes, progresse rapidement.

M. MAROUCHEAU annonce que la date du 28 avril est fixée pour la constitution de la Société des études latines.

**Communications.** M. J. MAROUCHEAU propose d'expliquer certains « déplacements d'accents » dans le français d'aujourd'hui en distinguant deux « accents d'insistance » : l'accent « affectif » frapperait la seconde syllabe, l'accent « intellectuel » l'initiale des mots de valeur à initiale vocalique ; ainsi : « j'ai appris une nouvelle épouvantable », et d'autre part « j'en suis sûr, j'en ai la nouvelle officielle ». Cette distinction permettrait d'interpréter des anomalies comme celles que signalent les phonéticiens : accent de nouveauté, accent antithétique, accent des mots « en série ».

La discussion sur cette question est remise à une date ultérieure.

M. J. MAROUCHEAU observe que l'interdiction sociale d'employer les formes « foutu » et « foutre » (prononcé « fout ») conduit à adopter des formes, faites sur le même type, tirées de la racine de « ficher », soit « fichu » et « fiche » ; on fait de

même, avec la même valeur un infinitif « flanquer » au lieu de « flanquer » : il y a là un petit groupe d'infinitifs à consonne finale, type nouveau en français.

Observations de MM. Meillet, M. Lambert, O. Bloch, M. Cohen, Psalmon, Barbelenet, Lacombe, Vaillant.

M. A. VAILLANT étudie la forme *řakověti* du vieux slave, doublet de *řakojěti* « poignée, gerbe ». Il l'explique par l'influence de l'expression verbale correspondante : en effet le vieux slave *řakojěti* « prendre par la main » était devenu au x<sup>e</sup> siècle quelque chose comme *rukov jěti* dans une partie des parlers slaves.

M. J.-M. MEUNIER étudie des faits concernant l'altération de *l* mouillé dans la haute vallée de l'Yonne (département de la Nièvre). Cette altération, inégale suivant les situations du phonème dans le mot, mais indiquant toujours un relâchement de l'articulation, est d'une manière générale beaucoup plus rapide dans les parties basses de la région étudiée.

L'explication serait physiologique, le fonctionnement des muscles étant plus vigoureux dans les endroits élevés.

Observation de M. A. Meillet.

---

### SÉANCE DU 5 MAI 1923.

Présidence de M. DELAFOSSE, président

**Membres présents.** M<sup>lles</sup> Homburger et Sjoestedt ; MM. Barbelenet, J. Bloch, Burger, Burnay, Cart, Chantaine, M. Cohen, Cuendet, Deny, Destaing, Ernaut, Fohalle, Fourquet, Froidevaux, Gaudefroy-Demombynes, Gougenheim, Julien, Lacombe, M. Lambert, Lambrino, Laurent, Lévy-Bruhl, Liscu, Machek, Marçais, Marcou, Marouzeau, Martel, Maspero, Meillet, Pagot, Renou, Rivet, Rosetti, Sinclair, Smith, Sauvageot, Vaillant, Vendryes, Yvon.



**Assistants.** MM. G. Dossin, G. Dvořák, O. Jacob, Raghib Houloussi bey.

**Compléments au procès-verbal.** MM. M. Cohen, Marouzeau et Ernaut présentent des observations à propos de la seconde communication de M. Marouzeau.

**Elections.** Sont élus membres de la Société :

MM. Olaf Broch, Jaberg, A. Ginnel, J. Šolar, A. Yon, N.-B. Jopson.

**Présentation.** Est présenté pour faire partie de la Société :

M. Pierre MORHANGE, diplômé d'études supérieures, 50, rue de Douai, Paris, 9<sup>e</sup> (MM. Benveniste et Meillet).

**Exposé et discussion.** M. A. MEILLET expose les traits essentiels de l'expression des genres masculin et féminin en indo-européen, afin d'amorcer une discussion sur la question.

La distinction principale en indo-européen est celle des genres animé-inanimé (neutre) qui s'exprime par la flexion. La distinction de masculin-féminin n'est qu'un cas particulier à l'intérieur du genre animé.

Le féminin est exprimé par un thème dérivé du thème qui sert à la fois pour l'animé masculin et pour le neutre. Aucun substantif ne porte en lui-même la marque des genres masculin et féminin. Seuls les démonstratifs et adjectifs qui se rapportent au substantif ont des marques de l'opposition de ces deux genres. Un même nom sert à désigner le mâle et la femelle pour les espèces bovine, ovine, chevaline par exemple.

Une discussion s'engage où s'entremêlent des observations relatives à différentes langues, et à laquelle prennent part MM. M. Lambert, Meillet, Vendryes, Marçais, M. Cohen, Ernaut, Lacombe, Lévy-Bruhl.

M. VENDRYES propose d'expliquer le choix du genre de certains noms par l'opposition d'objets formant couple, tels que « pied », « main » ; « jour », « nuit ».

M. ERNAUT insiste sur un point de vue analogue : il rappelle l'opposition du « pied » et de la « main » qui jouent leurs rôles différents dans la lutte à l'arme blanche.

M. M. LAMBERT parle du système sémitique : certaines terminaisons peuvent suivant les cas se rapporter au masculin ou au féminin. Ce sont les oppositions qui ont de l'importance. En général, les adjectifs ont une marque du féminin auprès des noms féminins, mais un adjectif ne pouvant se rapporter qu'à une femme reste invariable.

M. MARÇAIS montre qu'en sémitique ce sont essentiellement les verbes (à la deuxième et à la troisième personne) qui marquent la différence masculin-féminin. Les adjectifs semblent n'avoir pas eu anciennement de marque de genre. Le verbe lui-même est indifférent au genre quand le sujet est placé après lui.

M. M. COHEN expose que, en éthiopien au moins, le féminin a un rôle de diminutif. A ce rôle se rattache son emploi dans tout le sémitique pour certains abstraits, notamment ceux qui sont considérés comme « noms d'une fois ».

M. LÉVY-BRUHL rappelle le fonctionnement de classes nombreuses dans certaines langues ; il demande si les répartitions quelquefois étonnantes entre masculin et féminin ne proviennent pas du fait que des classes plus nombreuses ont dû se canaliser en deux ou trois genres seulement.

M. MEILLET dit que l'indo-européen, dès la plus ancienne époque que nous connaissions, est dans un état « civilisé », loin du système des classes. La répartition entre masculin et féminin, si elle paraît fréquemment surprenante, peut tout de même recevoir une explication dans presque tous les cas ; mais elle dépend souvent de très petits mobiles.

M. VENDRYES rappelle qu'à époque historique le neutre s'est déversé, partie dans le masculin, partie dans le féminin.

---

#### SÉANCE DU 19 MAI 1923.

Présidence de M. M. DELAFOSSE, président.

Membres présents. M<sup>lles</sup> Homburger et Sjoestedt ;  
MM. Barbelenet, Jules Bloch, Oscar Bloch, Bourguet, Bur-

ger, M. Cohen, Destaing, Doutzaris, Gougenheim, Guillaume, Huart, Lacombe, M. Lambert, Lambrino, Lamouche, Laurent, Machek, Marcou, Pagot, Roeské, Rosetti, Sacleux, Sauvageot, Sinclair, Smith, Vaillant.

**Excusés.** MM. Marouzeau, Meillet, Rivet, Yvon.

**Assistante.** M<sup>me</sup> Homburger.

**Election.** Est élu membre de la Société :

M. Pierre Morhange.

**Présentations.** Sont présentés pour faire partie de la Société :

M. A. -W. DE GROOT, professeur à la Faculté des lettres d'Amsterdam, Zandvoortsche Laan, 174, Aerdenhout (Hollande) (M. Marouzeau et Meillet).

M. Theodor JORDANESCU, professeur au lycée de Focsani (Roumanie) (MM. M. Cohen et Meillet).

**Communications.** M. SAROIHANDY discute des faits d'assimilation vocalique dans certains dialectes basques et expose que la tendance à l'uniformité morphologique a pu les favoriser.

Dans des formes verbales, on voit *u* caractérisant le transitif et *i* l'intransitif ; en conséquence, des formes verbales transitives reçoivent une suite de voyelles *u-u* au lieu de *i-u*, et inversement pour l'intransitif.

Dans les formes nominales où une suite *i-u* est devenue *ii-u*, on doit supposer qu'il y a eu comme dans les formes verbales ci-dessus passage à *u-u* ; secondairement les *u* sont devenus *ii*. Ceci est contraire à l'explication usuelle qui veut que *i* soit devenu directement *ii* puis que *u* ait assimilé *u* en *ii*.

Observations de MM. J. Bloch, Lacombe, Vendryes

M<sup>me</sup> HOMBURGER, sous le titre de « genre en africain », passe en revue les marques de classe ou de genre dans quatre langages qu'elle considère comme parents entre eux : groupe Bantou, Somali, Peul, Haousa.

Le grand nombre de classes des langues modernes ne représente pas l'état ancien qui ne comprenait que trois classes caractérisées par des démonstratifs à radicaux *k-*, *t-*, *b-*.

Les variations secondaires ne proviennent pas de classements psychologiques plus détaillés, mais de circonstances phonétiques apparaissant dans la composition des mots.

Observation de M. Delafosse.

---

### SÉANCE DU 2 JUIN 1923.

Présidence de M. DELAFOSSE, président.

**Membres présents.** M<sup>mes</sup> Homburger, Neymarck, Sjoestedt, de Willman-Grabowska ; MM. Barbelenet, J. Bloch, O. Bloch, Brunel, Brunschwig, Burnay, Cart, Chantaine, M. Cohen, Cuendet, Deny, Doutzaris, Dupin, Fohalle, Froidevaux, Gougenheim, Guillaume, Lacombe, Lambert, Lambrino, Lamouche, Laurent, Liscu, Malvy, Marouzeau, Martel, Meillet, Mertz, Morhange, Pagot, Poirrot, Psalmon, Renou, Rivet, Rosetti, Sacleux, Sauvageot, Smith, Vaillant, Van der Heyde, Vendryes, Yvon.

**Assistant.** Raghîb Houloussi Bey.

**Elections.** Sont élus membres de la Société :

MM. A.-W. de Groot et Th. Jordanescu.

**Communications.** M. J. Yvon fait la communication suivante :

#### *Aspect et temps en français.*

A en juger d'après la majorité des grammaires françaises, le verbe français n'exprime pas l'aspect. Ces grammaires classent les huit temps de l'indicatif en temps relatifs et temps absolus.

Cette distinction, qui paraît remonter aux éléments d'idéologie de Destutt de Tracy, 1<sup>o</sup> est maladroite logiquement, car les temps dits absolus sont aussi relatifs que les temps relatifs ; 2<sup>o</sup> est contraire à l'usage de la langue.

L'imparfait, par exemple, qui exprimerait une action simultanée à une action passée, s'emploie constamment dans des propositions isolées, sans rapport avec aucune autre

action ; il sert couramment à exprimer des actions antérieures ou postérieures à d'autres ; quand la simultanéité est exprimée, elle l'est par la phrase entière.

Dans tous les cas, l'imparfait indique une action en cours d'accomplissement ; le verbe français exprime donc l'aspect. Le fait a déjà été reconnu notamment par MM. Brunot, Secheyne, Ayer. Il y a lieu de faire place à la notion d'aspect dans nos grammaires.

Un échange de vues animé suit cette communication ; y prennent part MM. Poirot, Yvon, M. Cohen, M<sup>me</sup> de Willman Grabowska, MM. Mayer Lambert, Barbelenet, Meillet, Marouzeau.

M. A. Meillet expose que les notions de temps et de degré d'achèvement ou aspect sont l'une et l'autre fondamentales dans le verbe. En latin il y avait symétrie absolue (deux aspects, chacun avec trois temps) ; dans les langues slaves l'aspect prédomine, tous les verbes allant par paires d'aspect différent et le temps étant inclus dans le système de l'aspect. Le français a disloqué le système latin. Le temps y domine ; l'aspect ne joue un rôle qu'à l'intérieur des temps.

M. A. MEILLET signale ensuite les articles, sous presse dans les publications de la Société de :

M. RONJAT, *Diphthongaison en roman* ;

P. TEDESCO, *Questions iraniennes* ;

MORGENSTIERNE, *Questions iraniennes*.

M. Marcel COHEN reprend la question abordée par M. J. Marouzeau à la séance du 21 avril. Si on considère à la fois les mots à initiale vocalique et à initiale consonantique, on voit que suivant la doctrine courante (notamment de MM. Grammont et Roudet), laquelle paraît juste, l'accent « affectif » consiste essentiellement en une intensité de la première consonne du mot (initiale de la première ou de la seconde syllabe) ; d'où le sentiment d'un accent soit sur la syllabe initiale, soit sur la seconde syllabe : Dégoutant, éPouvantable.

Ce que M. Marouzeau appelle l'accent intellectuel affecte toujours la première syllabe, quelle que soit l'initiale : en réalité, il s'agit d'une très légère coupe, une ponctuation à

peine indiquée, qui met en valeur par isolement un mot sur lequel on insiste dans un raisonnement, une opposition, etc., ainsi « ce n'est pas (:) officiel, c'est (:) officieux ».

Le sentiment de cette amorce de ponctuation ne peut naturellement affecter que le début du mot. L'insistance intellectuelle (le mot accent, comme le remarque M. A. Meillet, s'applique mal) ne produit donc pas d'effet sur la seconde syllabe. Mais elle affecte aussi bien les mots à initiale consonantique que ceux à initiale vocalique, ainsi « c'est (.) dégoutant et c'est aussi (·) désastreux ».

Couramment, quand il s'agit de mots à initiale consonantique, on ne distingue pas entre l'insistance intellectuelle et le léger mouvement affectif marqué par l'intensité de la consonne initiale, qui peuvent d'ailleurs se combiner. Dans le cas des mots à initiale vocalique au contraire, l'un des deux moyens d'expression apparaît seul, ou au moins prédomine, d'où l'opposition qui a attiré à juste titre l'attention de M. Marouzeau. Mais il n'est pas légitime de poser une règle qui ne s'appliquerait qu'aux mots commençant par voyelle.

A l'échange de vues qui suit prennent part MM. Meillet, Barbelenet, Marouzeau, M<sup>lle</sup> Homburger, M. Poirot, M<sup>me</sup> Neymarck.

M. POIROT est d'avis que la question n'est pas encore dans un état clair ; elle mériterait des observations méthodiques, avec des sujets choisis ; les observations au vol risquent de ne pas donner de résultats positifs.

M<sup>me</sup> NEYMARCK rappelle que la valeur des différents accents peut être précisée par le rythme fondamental de la phrase, dont la régularité subsiste à travers les nuances de la diction, comme les temps réguliers de la mesure à travers les variations du rythme musical.

---

## SÉANCE DU 16 JUIN 1923.

Présidence de M. DELAFOSSE, président

**Membres présents.** M<sup>mes</sup> Neymarck, Sjoestedt, de Willman-Grabowska; MM. Benveniste, J. Bloch, Bourguet, Brunot, Brunschwig, Chantraine, M. Cohen, Couret, Cuendet, Doutzaris, Esnault, Fohalle, Gougenheim, de Kolovrat, Lacombe, M. Lambert, Machek, Marouzeau, Meillet, Mertz, Meunier, Noiville, Pagot, Renou, Rivet, Roques, Rosetti, Sauvagrot, Vendryes, Vey.

**Présentation.** L'administrateur, au nom du président de la Société et au sien propre, présente la candidature de M. Emmanuel JEANBERNAT, avocat, docteur en droit, villa Doria, boulevard Chave, à Marseille.

M. E. Jeanbernât, qui s'intéresse personnellement aux études de linguistique, désire donner à sa demande d'entrée dans la Société le caractère d'une adhésion posthume de ses deux fils, Jules et Louis Jeanbernât Barthélemy de Ferrari Doria, morts pour la France.

**Election.** La présente séance étant la dernière de l'année, il est procédé immédiatement au vote sur la présentation ci-dessus.

M. E. JEANBERNAT est élu membre de la Société; il lui sera fait envoi de l'extrait du procès-verbal mentionnant le caractère de sa candidature et le souvenir de ses deux fils.

**Communications.** M. E. DESTAING expose les faits suivants :

L'occlusive glottale (hamza), rare dans la plupart des dialectes berbères, se rencontre assez fréquemment en zenaga. Ce hamza est très léger, il se présente à l'initiale, ou en finale, ou à l'intérieur des mots. Il correspond à divers phonèmes des autres parlers berbères, notamment à des vélaires *g*, *h*, *q* — quelquefois à *k*, *h* et même *ʒ* et *ʁ*. — En d'autres cas, il a donné lieu par assimilation à des géminées — ou

bien à des voyelles longues ou mi-longues — peut-être aussi à des emphatiques.

Observations de MM. Delafosse et M. Cohen.

M. A. MEILLET donne une explication nouvelle des formes grecques *ἐἴητο* et *οἶχων*.

Observations de MM. Vendryes et J. Bloch.

M. A.-M. MEUNIER présente des observations sur l'origine de la diphtongue *üi* dans quelques mots français comme « puits, fuir », etc. ; il mentionne qu'il est inutile d'y supposer un *ü* bas-latin et il met en valeur l'influence des consonnes voisines sur l'évolution qui a abouti à ces sons.

Observations de MM. Roques et Meillet.

---



## AVIS

---

Nos confrères sont instamment priés de vérifier sur la liste publiée ci-après les indications qui les concernent, et d'envoyer le plus tôt possible à l'Administrateur (M. Marcel Cohen, 20, rue Joseph-Bertrand, Viroflay, S.-et-O.) les rectifications qu'ils jugeraient utiles.

Ils sont aussi priés de communiquer à l'Administrateur leurs changements d'adresse dès qu'il y a lieu.

---



# LISTE DES MEMBRES

DE

## LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 1<sup>er</sup> JANVIER 1924

### MEMBRES DONATEURS

MM. † ASCOLI, † Prince ALEXANDRE BIBESCO † MICHEL BRÉAL  
† JAMES JACKSON, A. MEILLET

### MEMBRES PERPÉTUELS DÉCÉDÉS

|                          |                                        |
|--------------------------|----------------------------------------|
| MM. G-I ASCOLI.          | MM. M <sup>re</sup> Joseph de LADORDE. |
| Philippe BERGER          | HENRI LARAY                            |
| Prince ALEXANDRE BIBESCO | GUSTAVE LECOCQ                         |
| Alphonse BLANC           | PAUL LOUIS LÉGER.                      |
| Alexandre BOUTROUE       | ALBERT LÉPITRE.                        |
| Michel BRÉAL             | GASTON MASPÉRO.                        |
| Sophus BUCGE.            | PAUL MELON                             |
| Ph. COLINET              | DEMETRIOS DE MENAGIOS.                 |
| Georges COUSIN           | PAUL MEYER                             |
| Alexis DELAIRE           | GASTON PARIS                           |
| HARTWIG DERENDOURG       | THÉODORE PARMENTIER.                   |
| O. DONNER                | S. M. DOM PEDRO II.                    |
| •Émile DURAND-GRÉVILLE   | MM. CHARLES PLOIX                      |
| Alfred DUTENS            | J. REBY.                               |
| Émile EGGER              | SIR JOHN RHYS                          |
| Jean FLEURY.             | EUGÈNE ROLLAND                         |
| Christian GARNIER.       | Ch. L. ROSAPELTY.                      |
| Robert GAUTHIOT          | FERDINAND DE SAUSSURE.                 |
| GONNET.                  | PAUL SÉBILLOT.                         |
| GOULLET                  | JOHAN STORM                            |
| Émile GUIMET             | D <sup>r</sup> THOLOZAN                |
| F. HAVERFIELD            | MELCHIOR DE VOGUÉ                      |
| VICTOR HENRY             | EDWARD R. WHARTON.                     |
| L. HÉRIOT-BUNOUST        | A. WILBOIS.                            |
| JAMES JACKSON.           | LUDVIG WIMMER.                         |
| Charles JORET            |                                        |



## LISTE GÉNÉRALE

### MM

- ABEILLE (Lucien), professeur à l'École supérieure de Guerre et au Collège national, Calle Rodriguez Peña, 1136, Buenos-Aires (République Argentine) — Élu le 23 mai 1891, membre perpétuel
- ADDE (Fédéric), professeur au lycée de Moulins (Allier). — Élu le 17 décembre 1921.
- ADJARIAN (Hratchia), professeur à l'Université d'Erivan, République d'Arménie, via Moscou — Élu le 27 février 1897
- ALEXANDROVSKI (Alexandre), licencié ès lettres 14, Osievskaja Lukianovka, Kiev (Russie) — Élu le 28 mai 1892; membre perpétuel
- ANDREAS (F. C.), professeur de philologie orientale à l'Université, Herzberger Chaussee, 101, Göttingen (Allemagne) — Élu le 29 avril 1911
- ANGLADE (Joseph), professeur à l'Université, 30, rue des Chalets, Toulouse (Haute-Garonne) [Adresse de vacances Lézignan (Aude)] — Élu le 28 mai 1903
- APRAIZ (Odon de), Prado, 2-Vitoria (Pays basque, Espagne) — Élu le 13 janvier 1921
- ARMBRUSTER (C. H.), Head of intelligence service, à Sinkat (Soudan). — Élu le 18 février 1922
- ARRÒ (Alessandro), professeur au Lycée, 64, Via Santa Chiara, Turin (Italie) — Élu le 18 janvier 1896
- 10 AUBERT (Alfred), administrateur-adjoint des colonies en Afrique occidentale, 28, rue de Lille, à Avranches (Manche) — Élu le 28 février 1920
- AUTRAN (C.), 14, rue de Castiglione, Paris (1<sup>er</sup>). — Élu le 20 février 1913.
- AZEUE (abbé R. M. de), 13 Campo de Valentin, Bilbao (Espagne). — Élu le 13 février 1904; membre perpétuel
- BAJEC (Antun), docteur ès lettres de l'Université de Ljubljana, 6, villa des Roses, Fontenay-aux-Roses (Seine) — Élu le 17 juin 1922
- BALLY (Charles), professeur à l'Université, 33, rue Prevost-Martin, Genève (Suisse) — Élu le 10 mars 1900, membre perpétuel
- BARBELENET (Daniel), docteur ès lettres, professeur au Lycée Lakanal, villa Jeanne d'Arc, Bourg-la-Reine (Seine) — Élu le 17 décembre 1892, membre perpétuel; bibliothécaire en 1893, président en 1922
- BARTHÉLEMY (Adrien), consul de France, professeur à l'École des Langues orientales, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 3, rue de la Porte-Verte, Chaville-Velizy (Seine-et-Oise) — Élu le 16 février 1884, vice-président en 1910
- BASSET (André), professeur au Collège français de Rabat (Maroc). — Élu le 3 décembre 1921, membre perpétuel
- BASSET (René), correspondant de l'Institut, doyen de la Faculté des Lettres, Villa Louise, rue Denfert-Rochereau, Alger. — Élu le 2 juin 1888.
- BAUDISCH (Julius), docteur en philosophie, Gersthoferstrasse, 67, Vienne (Autriche) — Élu le 3 décembre 1892
20. BAUDOUIN DE COURTENAY (Prof. Dr J.), Smolna, 28-6, Varsovie (Pologne). — Élu le 3 décembre 1881, membre perpétuel.

- BEAULIEUX (Léon), secrétaire de l'École des Langues orientales, 2, rue de Lille, Paris (VII<sup>e</sup>) — Élu le 20 avril 1912, membre perpétuel
- BELIĆ (A.), professeur à l'Université, Frankopanova 28<sup>a</sup>, Belgrade (Serbie) — Élu le 16 mars 1918
- BENVENISTE (Émile), agrégé de l'Université, 12, avenue Émile, Montmorency (Seine-et-Oise) — Élu le 28 février 1920.
- BEZAGU (Louis), capitaine d'infanterie, 61, cours d'Aquitaine, Bordeaux (Gironde) — Élu le 17 avril 1920, membre perpétuel
- BLOCH (Jules), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, professeur à l'École des Langues orientales, 16, rue Maurice-Bertaux, Sèvres, (Seine-et-Oise) — Élu le 5 décembre 1903, secrétaire adjoint depuis 1919
- BLOCH (Oscar), docteur ès lettres, professeur au lycée Buffon, 79, avenue de Brieuil, Paris (XV<sup>e</sup>) — Élu le 28 mars 1903, président en 1921.
- BLONDEHEIM (David S.), professeur à l'Université John Hopkins, Baltimore (Maryland), États-Unis — Élu le 20 décembre 1919, membre perpétuel
- BOGORODITSKI (Vasilij Aleksejevič), professeur à l'Université, Puškinskaia, 106, kv. 6, Kazan' (Russie) — Élu le 21 janvier 1905
- BOISACQ (Émile), professeur à l'Université de Bruxelles, 271, chaussée de Vleurgat, Ixelles (Belgique) — Élu le 13 février 1892
- 30 BONNARDOT (François), archiviste-paléographe, conservateur honoraire de la Bibliothèque municipale de Verdun, 23, route de Pontoise, Conflans Sainte-Honorine (S.-et-O.) — Admis dans la Société en 1863, président en 1890, membre perpétuel.
- BOUCHERIE (Auguste), chef d'escadron d'artillerie coloniale, 53, boulevard Périer, Marseille (Bouches-du-Rhône). — Élu le 9 juin 1906
- BOURGUET (Émile), professeur à la Faculté des lettres, 28 bis, rue Boulard, Paris (XIV<sup>e</sup>) — Élu le 17 mars 1923
- BOYER (Paul-Jean-Marie-Gabriel), administrateur de l'École des Langues orientales, 2, rue de Lille, Paris (VII<sup>e</sup>) — Élu le 8 décembre 1888, trésorier de 1892 à 1894, président en 1901 et en 1917; membre perpétuel
- BRANDSTETTER (Prof. Dr R.), Reckenbühl, villa Johannes, Lucerne (Suisse). — Élu le 21 juin 1902
- BRÄUER (Alexandre), étudiant, 20, rue Serban-Voda, Bucarest (Roumanie) — Élu le 5 février 1921
- BREITMEYER (Jules), licencié ès lettres de l'Université de Neuchâtel, 39, rue du Parc, La-Chaux-de-Fonds, canton de Neuchâtel (Suisse) — Élu le 16 avril 1921.
- BROCH (Olaf), professeur à l'Université de Christiania (Norvège) — Élu le 5 mai 1923; membre perpétuel.
- BRUNEAU (Charles), professeur à la Faculté des lettres, 4, rue d'Auxonne, Nancy (Meurthe-et-Moselle) — Élu le 7 janvier 1922, membre perpétuel.
- BRUNEL (Clovis), professeur à l'École des Chartes, 246, boulevard Raspail, Paris (XIV<sup>e</sup>) — Élu le 26 février 1921; membre perpétuel
- 40 BRUNOT (Ferdinand), doyen de la Faculté des lettres, 8, rue Leneveux, Paris (XIV<sup>e</sup>), et à Chaville (Seine-et-Oise), maison Bohl. — Élu le 20 juin 1903; président en 1907.
- BRUNOT (Louis), chef de bureau à la Direction générale de l'Instruction publique au Maroc, à Rabat (Maroc). — Élu le 16 décembre 1922
- BRUNSWIG (Robert), diplômé d'études supérieures, élève à l'École normale supérieure, 43, rue d'Ulm, Paris (V<sup>e</sup>). — Élu le 17 juin 1922.
- BUCK (G. D.), professeur à l'Université, Chicago (Illinois, États-Unis). — Élu le 17 janvier 1920.

BURGER (André), diplômé d'études supérieures, Lignières, Neuchâtel (Suisse)  
— Élu le 17 juin 1922

BURNAY (Jean), 31, rue Cortambert, Paris (XVI<sup>e</sup>) — Élu le 11 janvier 1919.

CABEN (Maurice), maître de conférences à l'Université, 12, rue Stoeber, Strasbourg — Élu le 4 mai 1907

CAMPION (Aituro), Chapitela 19, Pampelunc, Navarre (Espagne) — Élu le 5 mars 1922

CANARD (M.), professeur au lycée du Parc, 104, cours Vitton, Lyon (Rhône)  
— Élu le 21 février 1914.

CART (Théophile), professeur au lycée Henri IV et à l'École des sciences politiques, 12, rue Soufflot, Paris (V<sup>e</sup>) — Élu le 17 décembre 1892, bibliothécaire de 1894 à 1898, trésorier de 1899 à 1907, président en 1909

30 CĀSTRĪ (A. P. Banerji), professeur à Government G. B. B. College, Muzaffarpur, Bihar et Orissâ (Inde) — Élu le 18 février 1922

CENSE (M<sup>me</sup> Eugénie), 93, rue Lepic, Paris (XVIII<sup>e</sup>) — Élu le 5 mars 1922.

CHAMPION (Pierre), 4, rue Michelet, Paris (VI<sup>e</sup>) — Élu le 27 janvier 1906

CHANTRAINE (Pierre-Louis), agrégé de l'Université, 147, boulevard Magenta, Paris (X<sup>e</sup>) — Élu le 2 décembre 1922

35 CHATTERJI (Suniti-Kumar), professeur à l'Université de Calcutta — Élu le 17 décembre 1921

CHLUMSKĪ, professeur à l'Université, 54, Slezska Ulice, Prague, Vinohrady (Tchéco-Slovaquie) — Élu le 18 février 1911

CLARKE (Francis-Palmer), 30, Graduate House, University of Pennsylvania, Philadelphia (États-Unis d'Amérique) — Élu le 23 mars 1922

COEDÈS (Georges), conservateur de la Bibliothèque nationale (Vajirāñña National Library), à Bangkok (Siam) — Élu le 21 mai 1921

COHEN (Gustave), professeur à l'Université, 5, avenue de la Liberté, Strasbourg, à Paris, 6, rue Leneveux (XIV<sup>e</sup>) — Élu le 21 avril 1909.

COHEN (Marcel), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, professeur adjoint à l'École des Langues orientales, 20, rue Joseph Bertand, Viroflay (S.-et-O.) — Élu le 2 décembre 1905; membre perpétuel, administrateur depuis avril 1919

60 COLIN (Georges S.), adjoint au chef de la Section sociologique, Résidence de France, Tanger — Élu le 21 février 1914

COUBRONNE (Louis), professeur au lycée, 22 bis, passage Leroy, Nantes (Loire Inférieure) — Élu le 23 janvier 1879.

COURET (Joseph), 6, rue de Castellane, Paris (VIII<sup>e</sup>) — Élu le 17 février 1923

CRÉQUI-MONTFORT (marquis G. de), 38, boulevard Victor Hugo, Neuilly-sur-Seine — Élu le 19 avril 1913, membre perpétuel

CUENDET (Georges), licencié ès lettres de l'Université de Genève, 18, rue Miremont, Genève (Suisse). — Élu le 18 décembre 1920, membre perpétuel

CUNY (Albert), professeur à l'Université, 7, rue Raymond-Lartigue, Bordeaux (Gironde) — Élu le 9 mai 1891, administrateur en 1903-1904; vice-président en 1907

DAUTREMER, professeur à l'École des Langues orientales, 26, place de l'Église, Bièvres, Seine-et-Oise — Élu le 17 juin 1917

DEBRUNNER (A.), professeur à l'Université, 9, Falkenweg, Berne (Suisse) — Élu le 18 février 1922

DELAFOSSÉ (Maurice), gouverneur honoraire des Colonies, professeur à l'École

- coloniale, professeur adjoint à l'École des Langues orientales, 54, rue Vaneau, Paris (VII<sup>e</sup>) — Élu le 18 décembre 1909, président en 1923
- DELOUSTAL, professeur honoraire à l'École des Langues orientales, quartier Saint-Donat, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône) — Élu le 11 janvier 1911
70. DENISON ROSS (Sir E.), directeur de l'École des Études orientales, Finsbury Circus, Londres W (Angleterre) — Élu le 17 juin 1917
- DENY (Jean), professeur à l'École des Langues orientales, 2, rue d'Ulm, Paris (V<sup>e</sup>) — Élu le 20 mars 1909, président en 1920
- DESTAING (Edmond), professeur à l'École des Langues orientales, 2, route de Choisy, l'Hay-les-Roses (Seine) — Élu le 12 mars 1910
- DIHIGO (Juan M.), professeur à l'Université, La Havane (Cuba) — Élu le 15 décembre 1891
- DILLON (Myles), 2, North St-Georges street, Dublin (Irlande) — Élu le 15 décembre 1923
- DOTTIN (Henri-Georges), professeur à l'Université, 39, boulevard Sévigné, Rennes (Ille-et-Vilaine) — Élu le 6 décembre 1884, bibliothécaire de 1888 à 1891
- DOUTZARIS (P.), licencié en philosophie et lettres, 12, rue de la Sorbonne, Paris (V<sup>e</sup>) — Élu le 27 janvier 1923
- DUCHESNE (Charles-Edmond), docteur ès lettres, 132, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris (X<sup>e</sup>) — Élu le 24 février 1900, membre perpétuel
- DUFRESNE (Maurice G.), directeur de l'École des Hautes Etudes annamites, à Hué, Annam — Élu le 18 juin 1921, membre perpétuel
- DUMARÇAY (Jean), licencié ès lettres, 15, quai Claude Bernard, Lyon (Rhône) — Élu le 15 janvier 1921
- 80 DUPIN (André), diplômé d'études supérieures, élève à l'École normale supérieure, 13, rue d'Ulm, Paris (V<sup>e</sup>).
- DURAFFOUR (Antonin), chargé de cours à la Faculté des Lettres, 9, place des Alpes, Grenoble (Isère) — Élu le 18 décembre 1920
- DUSOLIER (Maurice), docteur en médecine, à Bonrecueil par Marcueil-sur-Belle (Dordogne) — Élu le 19 juin 1920
- EDIB (Mehdi), Lâlava, Tauris (Perse) — Élu le 1<sup>er</sup> décembre 1923
- EISENMANN (L.), professeur à la Faculté des lettres, 20, rue Ernest-Cresson, Paris (XIV<sup>e</sup>) — Élu le 17 juin 1917
- ERNAULT (Emile-Jean-Marie), professeur à l'Université, 2 bis, rue Saint-Maixent, Poitiers (Vienne) — Élu le 18 décembre 1873, administrateur de 1882 au 24 mai 1884, membre perpétuel
- ERNOUT (Alfred), professeur à l'Université, 31, rue Frédéric-Mottez, Lille (Nord) — Élu le 3 décembre 1904; secrétaire adjoint en 1918
- ESNAULT (Gaston), professeur au Lycée Rollin, 190 bis, boulevard Pereire, Paris (XVII<sup>e</sup>) — Élu le 21 juin 1919.
- FÉGHALI (Mgr M. T.), chargé de cours à l'Université, 36, rue Pierre-Duhem, Bordeaux (Gironde) — Élu le 24 avril 1909, membre perpétuel
- FERRAND (Gabriel), ministre plénipotentiaire, 28, rue Racine, Paris (VI<sup>e</sup>). — Élu le 30 novembre 1901; membre perpétuel, président en 1913
- 90 FÉVRIER (James), chargé de conférences à l'École pratique des Hautes-Études, 15, rue Ernest Lacoste, Paris (XII<sup>e</sup>) — Élu le 1<sup>er</sup> décembre 1923.
- FINOT (Louis), professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, directeur de l'École française d'Extrême-Orient, Hanoi (Tonkin), à Paris: 11, rue Poussin (XVI<sup>e</sup>). — Élu le 25 juin 1892, membre perpétuel, trésorier de 1895 à 1898, président en 1910.



- FOHALLÉ (René), docteur en philosophie et lettres, à l'École Normale, 43, rue d'Ulm, Paris (V<sup>e</sup>) — Élu le 27 janvier 1923
- FORD (J D M), professeur à Harvard University, Cambridge, Massachussets (États-Unis d'Amérique) — Élu le 3 juin 1922.
- FOURQUET (Jean), diplômé d'études supérieures, élève à l'École normale supérieure, 43, rue d'Ulm, Paris (V<sup>e</sup>) — Élu le 17 juin 1922
- FRANKEL, professeur à l'Université, 78, 1 Feldstrasse, Kiel (Allemagne) — Élu le 24 mai 1913.
- FRASER (John), professeur à Jesus College, Oxford (Angleterre) — Élu le 3 février 1921
- FROIDEVAUX (A), maître de conférences à l'Institut catholique, 7, rue Marguerite, Paris (XIV<sup>e</sup>) — Élu le 41 janvier 1919
- GAIDOZ (Henri), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 22, rue Servandoni, Paris (VI<sup>e</sup>) — Membre de la Société en 1867, administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877, président en 1881
- GARRAUD (Roger), secrétaire à l'ambassade de France, Pékin (Chine) — Élu le 21 avril 1917.
- 400 GASC-DESFOSSÉS (Alfred), professeur au lycée, 2, rue des Fossés-de-la-Barre, Alençon (Orne) — Élu le 9 mars 1889, membre perpétuel.
- GAUDFROY-DEMONBYNES (M), professeur à l'École des Langues orientales, 9, rue Baïa, Paris (VI<sup>e</sup>) — Élu le 24 mai 1900; président en 1906
- GAVELLE (Jean), sténographe réviseur de la Chambre des députés, 126, rue de l'Université, Paris (VII<sup>e</sup>) — Élu le 19 juin 1920
- Rév P Jac van GINNEKEN, professeur à l'Université, Stijn Buigstraet, Nijmegen (Pays-Bas) — Élu le 20 février 1915
- GINNÉL (Albert), 9, Verger rond, Neuchâtel (Suisse) — Élu le 3 mai 1923
- GOUGENHEIM (Georges), élève à l'École normale supérieure, 41, rue de La-Tour-d'Auvergne, Paris (IX<sup>e</sup>) — Élu le 6 janvier 1923
- GRAMMONT (Maurice), professeur à l'Université, 4, rue Jacques-Draparnaud, Montpellier (Hérault) — Élu le 14 décembre 1889
- GRANDGENT (Charles-H), professeur à l'Université de Harvard, 107, Walker Street, Cambridge (Massachussets, États-Unis d'Amérique) — Élu le 20 mai 1886
- GRAPPIN (Henri), professeur à l'École des Langues orientales, 8, rue des Beaux-Arts, Paris (VI<sup>e</sup>) — Élu le 15 mai 1920
- GRAY (Louis Herbert), professeur à l'Université de Nebraska (Department of philosophy), à Lincoln (Nebraska, États-Unis d'Amérique) — Élu le 15 mars 1919.
- 410 GREEN (James), Counsellor at law, 702, State Mutual Building, Worcester, Massachussets (États-Unis) — Élu le 16 février 1918, membre perpétuel.
- GRÉGOIRE (Antoine), docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée, 76, rue des Wallons, Liège (Belgique) — Élu le 15 février 1896
- GREGORIO (Giacomo de), professeur à l'Université, Sperlinga, 14, Paleme (Sicile) — Élu le 1<sup>er</sup> décembre 1900, membre perpétuel
- GROOT (A W de), professeur à la faculté des lettres d'Amsterdam, Zandvoortsche Laan, 174, Aerdenhout (Pays-Bas) — Élu le 2 juin 1923
- GUILLAUME (Gustave), 406, rue Monge, Paris (V<sup>e</sup>) — Élu le 21 avril 1917
- GUSTAFSSON (Dr Fridolf-Fludimir), professeur à l'Université, 21, Laivunkatu, Helsingfors (Finlande) — Élu le 16 mai 1883.
- HAGUENAUER (Charles), élève breveté de l'École des Langues orientales, 62, rue Gay-Lussac, Paris (V<sup>e</sup>) — Élu le 17 décembre 1921.

- HAVET (*Pierre-Antoine-Louis*), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, président de l'École pratique des Hautes Etudes, chargé de cours à l'Université, 18, quai d'Orléans, Paris (IV<sup>e</sup>) — Élu le 20 novembre 1869, secrétaire adjoint de 1870 à 1882, membre perpétuel
- HERRERO (Michel), Instituto escuela de segunda enseñanza, 8, rue Michel Angelo, Madrid (Espagne) — Élu le 26 février 1921
- VAN DER HEIDE (Klaas), Lucas van Leyden laan, 5, Heemstede, près Haarlem (Pays-Bas) — Élu le 6 janvier 1923
- 120 HOEG (Carsten), Gand mag, Faksegade, 7, Copenhague (Danemark) — Élu le 18 décembre 1920
- HOMBURGER (M<sup>lle</sup> Lilius), 7, avenue du Président-Wilson, Paris (XVI<sup>e</sup>) — Élu le 13 janvier 1910
- HUART (Clément-Imbault), membre de l'Institut, consul général de France, professeur à l'École des Langues orientales vivantes, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études (section des sciences religieuses) — Élu le 21 juin 1899, président en 1903 et en 1918
- HUBERT (Henri), directeur d'études à l'École pratique des Hautes-Études, conservateur-adjoint des Musées nationaux, 4, avenue Gambetta, Chatou (Seine-et-Oise) — Élu le 21 mai 1910
- HUER (O.), professeur à l'Université, Vinohrady, Luzicka, 21, Prague, Tchécoslovaquie — Élu le 20 juin 1914
- IVKOVIĆ (Miloš), directeur du Press-bureau, Belgrade (Serbie). — Élu le 13 février 1914, membre perpétuel.
- JABERG, professeur à l'Université de Berne (Suisse). — Élu le 5 mai 1923 ; membre perpétuel
- JACOBSON (Dr Hermann), professeur à l'Université, Weissenburgstrasse, 21, Marburg (Allemagne). — Élu le 5 décembre 1908
- JEANBERNAT (Emmanuel), avocat, docteur en droit, villa Doria, boulevard Chave, Marseille (Bouches-du-Rhône) — Élu le 16 juin 1923, membre perpétuel.
- JIMBO (Kaku), professeur à Normal High School, Tokio (Japon) ; à Paris, 59, rue Boissière (XVI<sup>e</sup>) ; Élu le 13 décembre 1923
130. JOB (Léon), docteur ès lettres, 14, avenue Sœur-Rosalie, Paris (XIII<sup>e</sup>) — Élu le 21 novembre 1883
- JOPSON (Norman Brooke), chargé de cours de grammaire comparée des langues slaves à l'Université de Londres (King's College), Hampden Club, Londres N. W. 4 (Angleterre) — Élu le 5 mai 1923.
- JORDANESCU (Theodor), professeur au lycée de Focsani (Roumanie) — Élu le 2 juin 1923
- JUD (J.), professeur à l'Université, 14, Sprengelstrasse, Zurich, 7 — Élu le 13 juin 1918
- JULIEN (Gustave-Henri-Jacques), gouverneur honoraire des Colonies, professeur à l'École des Langues orientales et à l'École coloniale, 116, rue Lecourbe, Paris (XV<sup>e</sup>). — Élu le 16 mars 1912
- JUNKER (Heinrich), professeur à l'Université, Domstrasse, 4, Hambourg 1 (Allemagne) — Élu le 21 mars 1914
- JURET (Abel), docteur ès lettres, professeur à l'Université, 1, rue Grandidier, Strasbourg — Élu le 17 décembre 1910
- KANTCHALOVSKI (M<sup>lle</sup> V.), répétitrice à l'École des Langues orientales, 6, rue Boissonade, Paris (XIV<sup>e</sup>). — Élu le 16 janvier 1909

- KARPELIS (M<sup>lle</sup> Suzanne), élève diplômée de l'École des Hautes Études, pensionnaire de l'École française d'Extrême-Orient, Hanoi (Tonkin) — Élu le 3 décembre 1921, membre perpétuel
- KARST (Joseph), chargé de cours à l'Université, 9, rue Ohmachit, Strasbourg — Élu le 13 mars 1920
- 140 KELLER (Otto), professeur d'oster Holiat, 38, Reinsburgstr. Stuttgart (Allemagne) — Élu le 14 janvier 1893
- KENT (Koland G.), professeur à l'Université de Pennsylvania, 204, St Mark's Square, Philadelphia (États-Unis d'Amérique) — Élu le 25 mars 1922, membre perpétuel
- KIRSTE (Jean), professeur à l'Université, 2, Salzamtsgasse, Graz (Autriche) — Élu le 7 janvier 1882; membre perpétuel
- KOLOVRAT (Georges de), villa Mignon, petite avenue Buenos-Ayres, Nice (Alpes-Maritimes) — Élu le 21 avril 1923
- KUENTZ (Charles), 61, rue Pierre-Corneille, Lyon (Rhône) — Élu le 16 décembre 1922; membre perpétuel
- LACOMBE (Georges), 137, boulevard Saint-Michel, Paris (V<sup>e</sup>). — Élu le 9 février 1907, membre perpétuel
- LACÔTE (Félix), professeur à l'Université, 20, cours Morand, Lyon (Rhône) — Élu le 2 décembre 1905
- LAFONT (André), professeur au lycée, Alençon (Orne) — Élu le 3 mars 1923.
- LAMBERT (Mayer), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 27, avenue Trudaine, Paris (IX<sup>e</sup>) — Élu le 19 juin 1920
- LAMBRINO (Scarlat), professeur, 48, rue des Châtaigniers, Fontenay-aux-Roses (Seine) — Élu le 17 février 1923.
150. LAMOUCHE (Léon), colonel du génie en retraite, 32, boulevard Saint-Germain, Paris (V<sup>e</sup>) — Élu le 29 février 1896
- LANGUMIER (René), diplômé d'études supérieures, 10, rue de la Sorbonne, Paris (V<sup>e</sup>) — Élu le 3 décembre 1921.
- LANMAN (Charles R.), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Harvard, 9, Fairar-Street, Cambridge, Mass (États-Unis d'Amérique) — Élu le 23 juin 1906; membre perpétuel
- LAUFER (Berthold), l'un des directeurs du Field Museum of Natural History, Chicago (Illinois, États-Unis) — Élu le 16 mars 1918
- LAURAND (L.), docteur ès lettres, 37, boulevard de Tours, Laval (Mayenne) — Élu le 16 mai 1914; membre perpétuel
- LAURENT (Pierre), professeur au Lycée Henri IV, 27, rue Delambie, Paris (XIV<sup>e</sup>) — Élu le 21 décembre 1907.
- LEBRETON (l'abbé Jules), docteur ès lettres, professeur à l'Institut catholique, 36, avenue de Breteuil, Paris (VII<sup>e</sup>) — Élu le 14 janvier 1899, membre perpétuel
- LECERF (Jean), professeur au Collège Sadiki, Tunis, à Paris, 37, rue de la Toui (XVI<sup>e</sup>) — Élu le 20 décembre 1919
- LE HARDY DE BEAULIEU (Hubert), élève breveté de l'École des Langues orientales, 16, avenue Marnix, Bruxelles (Belgique) — Élu le 18 décembre 1920
- LE ROUX (Pierre), maître de conférences à l'Université, 17, rue de Vitré, Rennes (Ille-et-Vilaine) — Élu le 17 décembre 1910, membre perpétuel
- 160 LENCHANTIN DE GUBERNATIS (M.), professeur, via Morosini, 108, Turin-10 (Italie) — Élu le 16 décembre 1922
- LÉVI (Sylvain), professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École

- pratique des Hautes Études, 9, rue Guy-de-Labrosse, Paris (V<sup>e</sup>) — Élu le 10 janvier 1883, président en 1893
- LÉVY (Ernest), chargé de cours à l'Université de Strasbourg — Élu le 13 janvier 1910
- LÉVY (Isidore), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, chargé de cours à la Faculté des lettres, 4, rue Focillon, Paris (XIV<sup>e</sup>) — Élu le 30 janvier 1901
- LÉVY-BRUHL (Lucien), membre de l'Institut, professeur à l'Université, 7, rue Lincoln, Paris (VIII<sup>e</sup>) — Élu le 18 mars 1911, président en 1914
- LEWIS (Timothy), professeur à l'Université, Gwylfa, Bryn Road, Aberystwyth (Pays de Galles) — Élu le 3 mars 1923
- LINDSAY (Prof W-M), Sandvford, Saint-Andrews (Écosse) — Élu le 8 juin 1893
- LIȘCU (Marin), professeur au lycée de Bucarest, str. Filantropiei, 5, Clujova (Roumanie) — Élu le 17 mars 1923.
- LOTH (Joseph), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 130, rue Lecoultre, Paris (XV<sup>e</sup>) — Élu le 23 mai 1878, président en 1912
- LOUBAT (le duc Joseph-Floimond), associé étranger de l'Institut de France, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris (XVI<sup>e</sup>) — Élu le 3 décembre 1903, membre perpétuel
- 170 MACHEK (Dr Václav), Ouhlejev près Miletin (Tchécoslovaquie), à Paris, 2, place du Puits-de-l'Émiré (V<sup>e</sup>) — Élu le 6 janvier 1923, membre perpétuel.
- MAC KENZIE (Roderick), 7 Parks Road, Oxford (Angleterre) — Élu le 13 juin 1918
- MAGNE (Auguste), professeur de philologie classique, Sillgasse, 2, Innsbruck, Tyrol (Autriche) — Élu le 23 avril 1923.
- MAGNIEN (Victor), Maître de Conférences à la Faculté des Lettres, villa Victoria, rue Noriac, Toulouse (Haute-Garonne) — Élu le 3 décembre 1908.
- MALVY (Le Père Antoine), 7, rue des Augustins, à Enghien-Edingen (Belgique) — Élu le 17 mars 1923
- MANSION (Joseph), professeur à l'Université, 73, rue du Chéra, Liège (Belgique). — Élu le 3 décembre 1921, membre perpétuel
- MARÇAIS (William), directeur de l'École supérieure de Tunis, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, professeur à l'École des Langues orientales, 4<sup>bis</sup>, rue Bouchnak, Tunis, 6, avenue de Tourville, Paris (VII<sup>e</sup>) — Élu le 30 avril 1904
- MARCOU (Ph.), 2, rue Sarasate, Paris (XV<sup>e</sup>) — Élu le 21 février 1911
- MAROUZEAU (Jules), docteur ès lettres, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 4, rue Schœlcher, Paris (XIV<sup>e</sup>) — Élu le 27 janvier 1906, trésorier depuis janvier 1920.
- MARSTRANDER (Carl), professeur à l'Université de Kristiania, Sando par Kristiania, Norvège. — Élu le 16 mars 1918
- 180 MARTEL (Antonin), agrégé de l'Université, 5, rond-point Bugeaud, Paris (XVI<sup>e</sup>). — Élu le 3 décembre 1921
- MARTIN-GUELLIOT (René), 31<sup>bis</sup>, rue Campagne-Première, Paris (XIV<sup>e</sup>). — Élu le 16 mai 1912, membre perpétuel
- MARX (Jean), 88, rue Lafayette, Paris (IX<sup>e</sup>). — Élu le 18 juin 1910.
- MASPERO (Henri), professeur au Collège de France, 30, rue Guynemer, Paris (VI<sup>e</sup>) — Élu le 5 février 1921, membre perpétuel.
- MASSÉ (Henri), professeur à la Faculté des lettres, Alger — Élu le 13 janvier 1918, membre perpétuel
- MAZON (André), professeur au Collège de France, Paris (V<sup>e</sup>) — Élu le 9 février 1907, membre perpétuel

- MEILLET (Antoine), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, professeur au Collège de France, 2, rue François-Coppee, Paris (XV<sup>e</sup>). adresse d'été Chateaufeuillant (Cher) — Élu le 23 février 1889, membre perpétuel, secrétaire depuis 1907
- MERTZ (L.), professeur au lycée Charlemagne, 16, rue de Birague, Paris (IV<sup>e</sup>). — Élu le 16 janvier 1909, trésorier de 1916 à décembre 1919
- MEUNIER (chanoine J.-M.), docteur ès lettres, 57, rue Violet, Paris (XV<sup>e</sup>) — Élu le 17 décembre 1898, membre perpétuel
- MEUNIER (Jean), 4, avenue Burdeau, Neuville-sur-Saône (Rhône) — Élu le 21 juin 1919
- 190 MEYER (Alphonse), professeur retraité, 29, rue Traversière, Bordeaux (Gironde) — Élu le 6 février 1873
- MICHEL (Charles), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université, 42, avenue Blondin, Liège (Belgique) — Élu le 16 février 1878
- MILLARDET (G.), professeur à l'Université, Villa Prolo, 12, rue Saint-Hubert, Montpellier (Hérault) — Élu le 21 mars 1908
- MIRAMBEL (André), diplômé d'études supérieures, 26, place des Vosges, Paris (III<sup>e</sup>) — Élu le 17 décembre 1921.
- MISHRA (G.-S.), bibliothécaire de Benares Hindu University, a Benares (Inde) — Élu le 3 décembre 1921.
- MOREL-FATIO, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 18, rue de l'Occident, Versailles (S.-et-O.) — Élu le 15 janvier 1910
- MORGENSTIERNE (Georg), chargé de cours à l'Université, Vettakollen, Christiania (Norvège) — Élu le 17 juin 1922, membre perpétuel
- MORHANGE (Pierre), diplômé d'études supérieures, 50, rue de Douai, Paris (IX<sup>e</sup>) — Élu le 19 mai 1923
- MORRIS JONES (Sir John), professeur à l'Université, Ty Goch-Llanfair, près Bangor (Wales), Grande-Bretagne — Élu le 17 janvier 1920
- NÉMETH, professeur de turc à l'Université de Budapest (Hongrie) — Élu le 13 décembre 1923
- 200 NEYMARCH (M<sup>me</sup> Henriette), professeur à l'École supérieure de Commerce, 96, avenue des Teignes, Paris (XVII<sup>e</sup>) — Élu le 21 avril 1917, membre perpétuel.
- NICOLAS (A.-L.-M.), 3, rue Robert-le-Coin, Paris (XVI<sup>e</sup>) — Élu le 27 mai 1902.
- NITSCH (Casimir), professeur à l'Université, Gontynna 12, Salvator, Cracovie (Pologne). — Élu le 30 avril 1903
- NOVILLE (Jean), agrégé de l'Université, chargé de cours à l'Université, 5, Jakoba Strzemie, Leopold (Pologne) — Élu le 21 mai 1921.
- NIROPO (Kr.), membre étranger de l'Académie des Inscriptions, professeur à l'Université, St-Kannikestraede, 11, Copenhague (Danemark) — Élu le 18 juin 1921
- OLTRAMARE (Paul), professeur à l'Université, 32, chemin du Nant, Servette, Genève (Suisse) — Élu le 27 mai 1876, membre perpétuel
- PAGOT (Charles), directeur de l'Œuvre des études grecques et latines rendues intéressantes, 47, rue de la Tour, Paris (XVI<sup>e</sup>) — Élu le 16 avril 1921
- PARAIN (Bice), agrégé de l'Université, à l'École Normale supérieure, 43, rue d'Ulm, Paris (V<sup>e</sup>) — Élu le 18 février 1922
- ✓ PARANJPE (V. G.), docteur de l'Université de Paris, professeur au Fergusson College, Poona City (Inde). — Élu le 17 juin 1922, membre perpétuel.
- PASCAL (Charles), professeur honoraire au lycée Janson-de-Sailly, 26, rue Desnouettes, Paris (XV<sup>e</sup>) — Élu le 15 mai 1886.

- 210 PASSY (Paul-Edouard), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 41, rue de Fontenay, Boulogne-la-Reine (Seine) — Élu le 17 décembre 1892, membre perpétuel.
- PATRUBINY (Luc de), docteur à l'Université, 6, Karatsonyi utca, Budapest (Hongrie) — Élu le 23 mars 1907
- PAULHAN (Jean), 9, rue Campagne-Première, Paris (VI) — Élu le 11 janvier 1911
- PEDERSEN (Holger), professeur à l'Université, 8, Ellinorsvej, Charlottenlund, Copenhague (Danemark). — Élu le 3 avril 1919
- PELLIOT (Paul), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 38, rue de Varennes, Paris (VII) — Élu le 16 décembre 1911
- PEÑAFIEL (docteur Antonio), professeur à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique) — Élu le 11 mai 1889, membre perpétuel
- PERNOT (Hubert), docteur ès lettres, chargé de cours à l'Université de Paris, 31, avenue de Joinville, Nogent-sur-Marne (Seine) — Élu le 1<sup>er</sup> décembre 1894, vice-président en 1910
- POIROT (Jean), maître de conférences à la Faculté des lettres, 46, rue Bezout, Paris (XIV) — Élu le 29 avril 1922
- POS (Hendrik), professeur à l'Université libre d'Amsterdam, Jan Willem Brouwerstraat 30, Amsterdam (Hollande) — Élu le 1<sup>er</sup> décembre 1923
- PRZYLSKI (Jean), professeur à l'École des Langues orientales, 9, rue de Luynes, Paris (VII) — Élu le 20 juin 1914
- 220 PSALMON (Fr.), Professeur au lycée Carnot, « Les Rosiers », rue Binger, Belvédère Supérieur, Tunis (Tunisie) — Élu le 18 juin 1910
- PSICHARI (Jean), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, professeur à l'École des Langues orientales, 44, rue Madame, Paris (VI) — Élu le 13 février 1884, administrateur de 1885 à 1889, président en 1896 et en 1919.
- RAVAISSE (Paul), professeur-adjoint à l'École des Langues orientales, 6, rue Antoine Roucher, Paris (XVI) — Élu le 13 décembre 1920.
- REGARD (Paul), Miremont, 18, Genève (Suisse) — Élu le 19 avril 1913
- REINACH (Salomon), membre de l'Institut, conservateur du musée de Saint-Germain, 16, avenue Victor-Hugo, Boulogne-sur-Seine — Élu le 21 février 1880.
- REINACH (Théodore), docteur ès lettres, membre de l'Institut, 2, place des États-Unis, Paris — Élu le 14 janvier 1899, président en 1905
- RENOIR (Edmond), professeur au lycée Louis-le-Grand, 5, rue Léopold-Robert, Paris (XIV) — Élu le 17 mars 1923
- RENOU (Louis), agrégé de l'Université, 17, avenue du Président-Wilson, Paris (XVI) — Élu le 3 décembre 1921
- REVERT (Eugène), agrégé de l'Université, chargé de cours à l'Université d'Helsingfors, 2, chemin de Villeneuve, Alençon (Orne). — Élu le 16 avril 1921
- RIVET (Dr Paul), assistant au Muséum, 61, rue Buffon, Paris (V) — Élu le 18 juin 1910; membre perpétuel
- 230 ROERICH (Georges). — Élu le 3 mars 1923.
- ROESKÉ (Jules), 13, boulevard Pasteur, Paris (XV) — Élu le 21 avril 1923
- ROGER (Maurice), professeur au lycée Carnot, 86, rue Cardinet, Paris — Élu le 20 mars 1886, membre perpétuel
- ROKSETH (Pierre Hj), chargé de cours à l'Université, Hansteens Gate, 4, Christiania (Norvège) — Élu le 2 décembre 1922

- RONJAT (Jules), docteur ès lettres, privat-docent à l'Université, chemin des Chênes, 9, Genève-Servette (Suisse) — Élu le 18 décembre 1909, membre perpétuel
- ROQUES (Mario), professeur à l'École des Langues orientales, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 2, rue de Poissy, Paris (V<sup>e</sup>) — Élu le 3 décembre 1903
- ROSSET (Théodore), recteur de l'Université, Dijon (Côte d'Or). — Élu le 18 juin 1910, membre perpétuel
- ROSETTI (Balancesco), licencié ès lettres, membre de l'École roumaine en France, 113, rue Notre-Dame-des Champs, Paris (VI<sup>e</sup>) — Élu le 2 décembre 1922
- ROUDET (Léonce), professeur au Collège, 12, rue du Pont-de-l'Ouche, Montargis (Loiret) — Élu le 28 mai 1904
- ROUSSELOT (L'abbé Pierre-Jean), professeur de phonétique expérimentale au Collège de France, professeur à l'Institut catholique, 23, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris (V<sup>e</sup>) — Élu le 17 avril 1886, président en 1893
- 240 RUŽIČIĆ (Gojko), 6, rue Clément, Paris (VI<sup>e</sup>) — Élu le 13 décembre 1923
- SACLEUX (Le R P Ch.), missionnaire apostolique, 30, rue Lhomond, Paris (V<sup>e</sup>) — Élu le 7 avril 1894, membre perpétuel
- SAMPSON (John), bibliothécaire, University library, Liverpool (Angleterre) — Élu le 18 février 1922
- SANDFELD (Kr.), professeur à l'Université de Copenhague, villa « Vatra », Skovridergaardvej, 10, Holte (Danemark) — Élu en 1922
- SANSOT (Jules), industriel, Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées) — Élu le 1<sup>er</sup> mars 1919.
- SAPIR (E.), directeur de Victoria memorial museum, Ottawa (Canada) — Élu le 3 mars 1923
- SAROHINDY (J.), professeur au lycée Saint-Louis, professeur suppléant au Collège de France, 102, avenue des Ternes, Paris (XVII<sup>e</sup>) — Élu le 17 janvier 1920
- SAUVAGEOT (Aurélien), Eotvos Collegium, Ménesi út 11, Budapest (Hongrie). — Élu le 17 février 1917
- SAYCE (Archibald-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 3 janvier 1878, membre perpétuel
- SCHLUMBERGER (Gustave-Léon), membre de l'Institut, 29, avenue Montaigne, Paris (VIII<sup>e</sup>) — Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881, membre perpétuel
250. SCHURLINEN (Joseph), professeur à l'Université, St Annastr 17, Nimègue (Pays-Bas) — Élu le 3 décembre 1891.
- SCHUEHAYE, privat-docent à l'Université, 3, rue de l'Université, Genève (Suisse). — Élu le 19 février 1917.
- SELMER (E. W.), chargé de cours à l'Université, Jacob All's Gate, 55<sup>e</sup>, Christiania (Norvège) — Élu le 17 juin 1922
- SENART (Emile), membre de l'Institut, 48, rue François 1<sup>er</sup>, Paris (VIII<sup>e</sup>). [Adresse de vacances : château de la Pelice, près la Ferté-Bernard (Sarthe)]. — Élu en 1868; membre perpétuel.
- SÉNÉCHAL (Edmond), inspecteur des finances, 270, boulevard Raspail, Paris (XIV<sup>e</sup>). — Élu le 16 mai 1883, membre perpétuel.
- SERRUYS (Daniel), directeur d'études à l'École pratique des Hautes-Études, 2, rue Le Regrattier, Paris (IV<sup>e</sup>) — Élu le 17 juin 1911.
- SINCLAIR (Th. Alan), 36, Adelard Park, Belfast (Irlande) — Élu le 21 avril 1923; membre perpétuel

- SJOESTEDT (M<sup>lle</sup> Marie-Louise), agrégée de l'Université, secrétaire de l'Institut de Linguistique, 139, avenue Malakoff, Paris (XVI) — Élu le 19 juin 1920
- SJOGREN (Albert), fil. Land, Kiliansgatan, 5, Lund (Suède) — Élu le 28 janvier 1922
- SKOK (Pierre), professeur à l'Université de Zagreb (Yougoslavie). — Élu le 4<sup>er</sup> décembre 1923
- 260 SLON'SKI (Prof. Dr St.), 2, rue Litewska, Varsovie (Pologne) — Élu le 3 décembre 1921.
- SMIRNOV (Aleksandr-Aleksandrovitch), Forchtadtskaya 20 log 2, Petrograd (Russie). — Élu le 11 janvier 1911
- SMITH (Helmer), lecteur à l'Université de Lund, Paris (VI) — Élu le 21 avril 1923, membre perpétuel
- ŠOLAR (Jakob), professeur au collège St-Stanislas, à Št. Vid près Ljubljana (Yougoslavie); à Paris, 42, rue du Dragon (VI) — Élu le 5 mai 1923
- SOMMERFELT (Alf), docteur ès lettres, Oestre Aker, Christiania (Norvège) — Élu le 13 décembre 1917.
- SOTTAS (Henri), directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, 30, boulevard Latour-Maubourg Paris (VII) — Élu le 17 janvier 1914
- STAUFF (Erik), professeur à l'Université, Jarnbrögatan 1A, Upsal (Suède) — Élu le 1<sup>er</sup> décembre 1923
- STANG (Christian), licencié de philosophie de l'Université de Kristiania, 14 Kristinelundvej, Kristiania (Norvège) — Élu le 18 juin 1921, membre perpétuel
- STCHOUPAK (M<sup>me</sup> Nadine), 7, rue Leclerc, Paris (XIV) — Élu le 21 avril 1917
- STREITBERG (Willi), professeur à l'Université, Schillerstrasse, 7, Leipzig (Allemagne) — Élu le 21 décembre 1907
270. SUDRE (Léopold), docteur es lettres, professeur au lycée Montaigne, 83, boulevard du Port-Royal, Paris (V) — Élu le 2 avril 1887, membre perpétuel
- SZOBER (Stanislas), professeur à l'Université, 8, rue Novoviejska, Varsovie (Pologne) — Élu le 4<sup>er</sup> décembre 1923
- ŠČERBA (Lév Vladimirovitch), Vasiljevskij Ostrov, 11<sup>a</sup> linija, n<sup>o</sup> 44, Pétersbourg (Russie) — Élu le 30 mai 1908
- TAVERNEY (Adrien), Belles-Roches, A, Lausanne (Suisse) — Élu le 17 mars 1883, membre perpétuel
- TAYLOR (F-W), Superintendent of Education, Northern provinces, Nigeria, par The crown agents for the colonies, 4 Millbank, Westminster, Londres, S. W. 1 — Élu le 18 juin 1921
- TCHERNITSKI (M<sup>lle</sup> Antoinette de), Sviridovka, par Lokvitsa, gouvernement de Poltava (Russie) — Élu le 27 avril 1895, membre perpétuel
- TEDESCO (Paul), Fuchsthallergasse, 4, Vienne (IX) (Autriche) — Élu le 17 mars 1923
- TEGNER (Esaias), professeur à l'Université, Lund (Suède) — Élu le 17 avril 1873, membre perpétuel
- TERRACHER (A.), professeur à l'Université, 42, avenue de la Paix, Strasbourg — Élu le 17 avril 1915
- TESNIÈRE (Lucien), maître de conférence à l'Université, de Strasbourg, en été, 37, Grande Route du Mont-aux-Malades, Mont-Saint-Aignan (Seine-Inférieure). — Élu le 17 avril 1920; membre perpétuel.
- 280 TIBURCE (Eugène), Villa du Lys rouge, Tassin (Rhône). — Élu le 15 janvier 1921.
- THOMAS (Antoine), membre de l'Institut, professeur à l'Université, directeur



- d'études à l'École pratique des Hautes Études, 32, avenue Victor-Hugo  
Bourg-la-Reine (Seine) — Élu le 23 janvier 1902, président en 1904
- THOMMEN (Édouard), Dr phil, sous-chef de section au bureau international  
du Travail, 18, chemin de l'Église, Petit-Saconnex, Genève (Suisse) —  
Élu le 2 décembre 1903
- THOMSEN (Vilhelm), professeur à l'Université, membre associé de l'Institut  
de France, 36, St-Knuds Vej, Copenhague (Danemark) — Élu le  
24 mai 1870, membre perpétuel.
- THURNESEN (R), professeur à l'Université, 245, 53, Mecklenheimerallee,  
Bonn-sur-le-Rhin (Allemagne) — Élu le 11 janvier 1911
- TOVALOU (Houénou), 90, boulevard Montparnasse, Paris (VI<sup>e</sup>). — Élu le 15  
mars 1919
- TRIANDAPHYLIDIS (Man), 23, Odos Joachim, Athènes (Grèce) — Élu le 5  
février 1921.
- TROUBETSKOY (Prince N), professeur à l'Université, Dorotheergasse, 12,  
Vienne, I (Autriche). — Élu le 18 juin 1921
- TURNER (Ralph-Lilley), professeur à l'Université de Londres, 63, Bateman  
Street, Cambridge (Angleterre). — Élu le 24 mai 1913, membre perpétuel
- UHLENBECK (C. C.), professeur à l'Université, Rynsburgerweg, Leyde (Hol-  
lande) — Élu le 26 janvier 1893
290. DE URQUINO, Centenario, 1, Saint-Sébastien (Espagne) — Élu le 16 dé-  
cembre 1911, membre perpétuel.
- VAIDYA (P. L.), M. A. docteur de l'Université de Paris, Willington College  
Sangli, Bombay (Inde) — Élu le 3 mars 1923.
- VALLANT (André), professeur-délégué à l'École des Langues orientales, villa  
Claire, avenue du Clos-Toutain, Vaucresson (Seine-et-Oise). — Élu le  
17 janvier 1920
- VASMER (Max), professeur à l'Université, Kaiser Wilhelmstrasse 36 II, Leip-  
zig (Allemagne) — Élu le 21 mai 1910, membre perpétuel
- VENDRYES (Joseph), professeur à l'Université, 83, rue d'Assas, Paris (VI<sup>e</sup>) —  
Élu le 21 mai 1898, membre perpétuel, trésorier de 1908 à 1915
- VERRIER, professeur à la Faculté des lettres, 19, quai Bourbon, Paris  
(IV<sup>e</sup>) — Élu le 12 mars 1892
- VEY (Marc), % Mihaly Feképics, Bardiov Kúpele, Tchécoslovaquie — Élu  
le 18 février 1922.
- WACKERNAGEL (Jakob), professeur à l'Université, 93, Gartenstrasse, Bâle  
(Suisse) — Élu le 20 novembre 1886
- WARTBURG (W. von), professeur à Aarau (Suisse). — Élu le 20 mai 1922
- WEINGART (Milos), professeur à l'Université de Bratislava, Alešova U1 1,  
Dejvice, Prague (Tchécoslovaquie) — Élu le 2 décembre 1922
- 300 WILLIAMS (Hor), professeur à l'University College, Bangor, Pays de Galles  
(Angleterre) — Élu le 3 décembre 1921, membre perpétuel
- WILLMAN-GRABOVSKA (M<sup>me</sup> H. de), professeur-suppléant à l'École pratique des  
Hautes Études, 3, rue Linné, Paris (V<sup>e</sup>) — Élu le 17 décembre 1921
- WOODS (James H.), professeur à Harvard University, Prescott H. M., Cam-  
bridge (Massachusetts, États-Unis) — Élu le 17 juin 1917
- YON (A.), professeur au lycée, 168, rue de l'Église-St-Seurin, Bordeaux  
(Gironde). — Élu le 5 mai 1923.
- YVON (Henri), professeur au lycée Henri IV et à l'École normale supé-  
rieure de Saint-Cloud, 11, rue Gay-Lussac, Paris (V<sup>e</sup>). — Élu le 3 dé-  
cembre 1921.

ALLAHABAD PUBLIC LIBRARY, Allahabad, U P (Inde), par Henry Sotheman and Co, 110, Strand, London W C — Admise dans la Société le 3 décembre 1921.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO-EMMANUELE, à Rome (Italie), par Librairie A Picart, 82, rue Bonaparte, Paris (VI<sup>e</sup>). — Admise dans la Société le 21 avril 1917

BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE DE LA LANGUE BASQUE, 18, rue Ribera, Bilbao (Espagne) — Admise dans la Société le 15 janvier 1921.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE, Palais Farnèse, Rome (Italie), par Librairie Champion, 5, quai Malaquais, Paris (VI<sup>e</sup>) — Admise dans la Société le 25 mai 1889

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT, Hanoi, Tonkin (parlements par Librairie Gauthier, 13, rue Jacob, Paris (VI<sup>e</sup>) — Admise dans la Société le 7 avril 1906

310 BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, 2, rue de Lille, Paris (VII<sup>e</sup>) — Admise dans la Société le 18 juin 1910.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, rue d'Ulm, Paris (V<sup>e</sup>) — Admise le 20 avril 1918

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES (section des sciences historiques et philologiques), à la Sorbonne, Paris (V<sup>e</sup>) — Admise dans la Société le 22 février 1902

BIBLIOTHÈQUE DE MCGILL UNIVERSITY, à Montreal (Canada) — Admise dans la Société le 21 mai 1921.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ JOHN HOPKINS, Baltimore, Maryland (Etats-Unis), par Librairie J Terquem, 1, rue Scribe, Paris (IX<sup>e</sup>) — Admise dans la Société le 17 janvier 1920

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ, à la Sorbonne, Paris (V<sup>e</sup>). — Admise dans la Société le 22 février 1902

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ D'ABERDEEN (Écosse), par Librairie Champion. — Admise dans la Société le 18 juin 1921

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE BANGOR, Pays de Galles (Angleterre). — Admise dans la Société le 3 décembre 1921.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ (French Department), à Bristol (Angleterre). — Admise dans la Société le 5 février 1921

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE BRNO, Zemsky Dum, 11 (Tchécoslovaquie) — Admise dans la Société le 21 avril 1923.

320 BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ D'ÉNA (Allemagne) — Admise dans la Société le 3 mars 1923

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ KOMENSKÝ, Bratislava (Tchécoslovaquie). — Admise dans la Société le 29 avril 1922.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ de Lille (Nord) — Admise dans la Société le 17 janvier 1914

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ de Lwow (Pologne), 5, rue de Mochnoski. — Admise dans la Société le 25 avril 1914

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ de Lyon (Rhône). — Admise dans la Société le 20 décembre 1913.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE PRAGUE (Tchéco-Slovaquie) — Admise dans la Société le 21 mai 1921.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ (Knjižnica Universiteta), à Skoplje (Yougoslavie). — Admise dans la Société le 19 mars 1921.

BIBLIOTHÈQUE DES FACULTÉS CATHOLIQUES, Lyon, 25, rue du Plat — Admise dans la Société le 18 février 1911

- BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE BAYONNE (Basses-Pyrénées) — Admise dans la Société le 21 juin 1913.
- BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, Berlin (Allemagne) Adresser : à MM Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM Ch Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899
330. BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE DE L'UNIVERSITÉ DE BEYROUT (Syrie) — Admise dans la Société le 18 février 1922
- BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE ROUEN (Seine-Inférieure) — Admise dans la Société le 3 avril 1919.
- BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE TUNIS, 20, Souk el Attarine (Bibliothécaire : M. Louis Barbeau). — Admise dans la Société le 13 mars 1920
- BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE ET UNIVERSITAIRE, Genève (Suisse). — Admise dans la Société le 15 juin 1918
- BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE L'UNIVERSITÉ à Utrecht (Hollande) — Admise dans la Société le 16 décembre 1911
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône) — Admise dans la Société le 19 février 1898.
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Berlin (Allemagne) — Admise dans la Société le 17 décembre 1910
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Bonn (Allemagne). — Admise dans la Société le 17 décembre 1910
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Bordeaux (Gironde) — Admise dans la Société le 12 mars 1910
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Breslau (Allemagne) Adresser : à MM Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM Ch Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>) — Admise dans la Société le 28 janvier 1899
- 340 BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme) — Admise dans la Société le 11 juin 1887.
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Göttingen (Allemagne) — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Königsberg i. Pr. (Allemagne) Adresser : à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM Ch Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>) — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Marburg i. H. (Allemagne). Adresser : à MM. Asher et Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>) — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Montpellier (Hérault) — Admise dans la Société le 24 juin 1893
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Nancy (Meurthe-et-Moselle) — Admise dans la Société le 16 janvier 1909
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Rennes (Ille-et-Vilaine) — Admise dans la Société le 7 mai 1898.
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE ET RÉGIONALE, Strasbourg (Alsace). — Admise dans la Société le 13 mai 1897.
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, section Droit et Lettres, rue du Taur, Toulouse (Haute-Garonne). — Admise dans la Société le 2 mai 1883.
- BODLEIAN LIBRARY, Oxford (Angleterre) — Admise dans la Société le 4 mai 1901.
- 350 BRITISH MUSEUM, Department of Printed Books Londres WC 1 (Grande-Bretagne). — Admis dans la Société le 22 novembre 1890.
- CAMBRIDGE PHILOLOGICAL SOCIETY, A Cowman, Little Saint-Mary's Lane, Cambridge (Angleterre) — Admise dans la Société le 28 mai 1904.
- COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARY, New-York (États-Unis), par Librairie G.-E.

- Stechert, 46, rue de Condé, Paris (VI<sup>e</sup>). — Admise dans la Société le 19 juin 1920
- CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE KAZAN' (Russie). — Admis dans la Société le 3 juin 1922
- DARTMOUTH COLLEGE (M Goodrich, librarian), Hanover, New Hampshire (États-Unis d'Amérique), par Librairie Per Lamm, 7, rue de Lille, Paris (VII<sup>e</sup>). — Admis dans la Société le 7 janvier 1922.
- ÉCOLE SUPÉRIEURE DE LANGUE ARABE ET DE DIALECTES BERBÈRES (Institut des Hautes Études marocaines), à Rabat (Maroc), adresser à Bibliothèque du Protectorat français au Maroc — Admise dans la Société le 16 décembre 1911
- ÉCOLE SUPÉRIEURE MUSULMANE, à Fez (Maroc) — Admise dans la Société le 21 avril 1917.
- FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LISBONNE (Portugal) — Admise dans la Société le 3 juin 1922.
- INDOGERMANISCHES INSTITUT, Universitat, Vienne (Autriche). — Admis dans la Société le 18 décembre 1909
- INDOGERMANISCHES SEMINAR, Universitat, Frankfurt-A.-M. — Admis dans la Société le 17 mars 1923.
360. INDOGERMANISCHES SEMINAR, Universitat, Munich (Allemagne) — Admis dans la Société le 19 juin 1909
- INSTITUT FRANÇAIS DE NAPLES (Directeur M. Paul-Marie Masson), 12, Piazza S. Domenico Maggiore, Naples (Italie), par Librairie Champion — Admis dans la Société le 3 décembre 1921.
- INSTITUT FRANÇAIS DE PETROGRAD, rue Gorochovaia, 13, Pétrograd (Russie) — Admis dans la Société le 21 avril 1917.
- INSTITUT FRANÇAIS DE PRAGUE, Ostrovni Ul. 6, Prague, II (Tchécoslovaquie). — Admis dans la Société le 6 janvier 1923
- INSTITUT INDO-EUROPÉEN DE L'UNIVERSITÉ, Strasbourg — Admis dans la Société le 13 mars 1920
- JOHN RYLANDS LIBRARY, à Manchester (Angleterre), par Librairie R Jaschke, 26 Hight Street, Bloomsbury, Londres, W C 2 — Admise dans la Société le 15 janvier 1921.
- KUNGL. UNIVERSITETS BIBLIOTEK, à Upsala (Suède). — Admise dans la Société le 19 juin 1920.
- LATVIJAS AUGSTSKOLA-VALODNEECISKI-FILOSOFISKA FAKULTATE, Riga (Lettonie). — Admise dans la Société le 18 décembre 1920.
- LIBRARY OF CONGRESS, Washington (États-Unis), par Librairie Terquem, 4, rue Scribe, Paris (IX<sup>e</sup>). — Admise dans la Société le 20 décembre 1919.
- LIBRARY OF INDIA OFFICE, Londres, S. W., 1. — Admise dans la Société le 5 mars 1922
370. LIBRARY OF QUEEN'S COLLEGE, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.
- LIBRARY OF TRINITY COLLEGE, Dublin (Irlande). — Admis dans la Société le 17 février 1912
- MEYRICK LIBRARY, Turl Street, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901

MUSÉE GUIMET, place d'Iéna, Paris (XVI<sup>e</sup>) — Admis dans la Société le 13 mars 1920

NATIONAL LIBRARY OF IRELAND, Kildare Street, Dublin (Irlande), par Librairie Champion — Admise dans la Société le 17 février 1912

PHILOGISK-HISTORISK LABORATORIUM, Université, Copenhague (Danemark) — Admis dans la Société le 20 mars 1909

PAULINISCHE BIBLIOTHEK, Munster-en-Westphalie (Allemagne) Adresser à MM Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM Ch Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>) — Admise dans la Société le 16 mars 1901.

PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY, Princeton, New-Jersey (États-Unis d'Amérique), par Librairie Terquem, 1, rue Scribe, Paris (IX<sup>e</sup>) — Admise dans la Société le 2 décembre 1922.

SÉMINAIRE DE SLAVISTIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE LJUBLJANA (Yougoslavie). — Admis dans la Société le 18 juin 1921

SERVICE DES ANTIQUITÉS, Le Caire (Égypte) — Admis dans la Société le 20 mai 1922

380) SPRACHWISSENSCHAFTLICHES SEMINAR der Universität, Akademisches Kunstmuseum, Bonn (Allemagne) — Admis dans la Société le 12 mars 1910

SRPSKI SEMINAR, Université de Belgrade (Serbie) — Admis dans la Société le 21 février 1914

STADTBIBLIOTHEK, Hambourg (Allemagne) — Admise dans la Société le 15 mars 1913

TAYLOR INSTITUTION, Oxford (Angleterre) — Admise dans la Société le 15 juin 1901

UNIVERSITETETS BIBLIOTEKET, Drammensveien, à Christiania (Norvège) — Admise dans la Société le 2 décembre 1922.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY, à Berkeley (Californie, États-Unis), par Librairie Champion, Paris (VI<sup>e</sup>) — Admise dans la Société le 18 décembre 1920

UNIVERSITY COLLEGE OF SOUTH WALES AND MONMOUTHSHIRE, Cardiff (Angleterre) — Admis dans la Société le 3 décembre 1921

UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS. Adresser The University of Chicago Press, Library Department, 5750-5758 Ellis Ave, Chicago (Illinois, États-Unis) — Admise dans la Société le 15 janvier 1910.

UNIVERSITY LIBRARY, Cambridge (Angleterre). — Admise dans la Société le 17 février 1912

UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK, Freiburg im Breisgau (Allemagne). — Admise dans la Société le 20 juin 1914

390) UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK, Vienne (Autriche). — Admise dans la Société le 18 mai 1912

ZENTRALBIBLIOTHEK, Zurich (Suisse). — Admise dans la Société le 26 février 1921



# LISTE DES PRÉSIDENTS

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

DEPUIS SA FONDATION

| MM                             | MM                          |
|--------------------------------|-----------------------------|
| 1864-65. † A D'ABBADIE         | 1895 P ROUSSELOT            |
| 1866 † ÉMILE EGGER             | 1896 JEAN PSICHARI          |
| 1867 † ERNEST RENAN.           | 1897. † ALEXANDRE BOUTROUE. |
| 1868. † WL BRUNET DE PRESLE    | 1898 † PAUL LEJAY.          |
| 1869. † F BAUDRY               | 1899 † TH. PARMENTIER       |
| 1870-71 † ÉMILE EGGER          | 1900 † CH ROSAPELLY         |
| 1872. † CHARLES THUROT.        | 1901. PAUL BOYER.           |
| 1873. † GASTON PARIS.          | 1902. † CHARLES JORET.      |
| 1874 † CHARLES PLOIX           | 1903. CLÉMENT HUART.        |
| 1875. † L. VAISSE              | 1904. † ALEXANDRE LIÉTARD   |
| 1876 † ÉMILE EGGER             | 1904 ANTOINE THOMAS         |
| 1877 † EUGÈNE BENOIST          | 1905 THÉODORE REINACH       |
| 1878 † ROBERT MOWAT            | 1906 M GAUDEFRY-DEMONBYNES  |
| 1879 † ABEL BERGAIGNE          | 1907 F BRUNOT               |
| 1880. † G MASPÉRO              | 1908 L. SAINÉAN             |
| 1881 H GAIDOZ                  | 1909 TH CART.               |
| 1882. † LOUIS LEGER            | 1910 LOUIS FINOT.           |
| 1883 † D'ARBOIS DE JUBAINVILLE | 1911. H. PERNOT             |
| 1884 † STANISLAS GUYARD        | 1912 J LOTH                 |
| 1885 † H DE CHARENCEY.         | 1913 GABRIEL FERRAND.       |
| 1886. † RUBENS DUVAL           | 1914-15 L LÉVY-BRUHL.       |
| 1887 † JAMES DARMESTETER       | 1916. † PAUL LEJAY.         |
| 1888 † JOSEPH HALÉVY.          | 1917. PAUL BOYER.           |
| 1889. † CHARLES PLOIX.         | 1918 CLÉMENT HUART          |
| 1890 F BONNARDOT               | 1919 JEAN PSICHARI.         |
| 1891 † M DE ROCHEMONTEIX       | 1920. JEAN DENY             |
| 1892 † PHILIPPE BERGER         | 1921. OSCAR BLOCH           |
| 1893. SYLVAIN LÉVI.            | 1922. DANIEL BARBELENET     |
| 1894 † ALEXANDRE BIBESCO.      | 1923. MAURICE DELAFOSSE.    |

.





## COMPTES RENDUS<sup>1</sup>

---

On a pu annoncer ici des ouvrages très variés et parus dans des conditions très diverses. Beaucoup de ces ouvrages sont originaux, et il importe de les faire connaître. La rédaction de ce *Bulletin bibliographique* remercie les auteurs et les éditeurs qui lui ont facilité le travail. Elle exprime le vœu qu'on rende son action possible en lui envoyant toutes les publications qui doivent être annoncées. Tout ouvrage utile relatif à la linguistique qui vient à la connaissance de la rédaction du *Bulletin* est annoncé et, autant que possible, discuté ici.

Il est à souhaiter que nos confrères et les bibliothèques encouragent les éditeurs en achetant les volumes annoncés. On ne devra pas perdre de vue que beaucoup de ces ouvrages paraissent seulement à l'aide de subventions ou de lourds sacrifices des auteurs : peu sont vendus à leur valeur réelle<sup>1</sup>.

---

A. M.

H. PIÉRON. — *Le cerveau et la pensée*. Paris (Alcan), 1923, in-16 (vii-328 p. (un volume de la *Nouvelle collection scientifique*).

Les schémas simplistes où l'école de Charcot enfermait la question de l'aphasie sont reconnus depuis longtemps comme ne répondant pas à la réalité ; et des simplifications récentes, moins excusables que celles de Charcot, n'ont pas

1. Les comptes rendus signés A. M. sont de M. A. Meillet.

eu meilleure fortune. Les blessures de guerre ont du reste donné lieu à des observations nouvelles, auxquelles M. Piéron n'attache pas l'importance qu'on leur a souvent attribuée, mais qui sont utiles. Les linguistes attendaient avec impatience un ouvrage où ils trouveraient exposé l'état actuel du problème. Le livre de M. Piéron répond à ce besoin d'une manière complète.

L'aphasie en occupe une grande part : p. 193-292. Mais la question est située dans l'ensemble du problème des fonctions psychiques du cerveau. Et ce n'est qu'après avoir aperçu toute la complexité des phénomènes que le lecteur la rencontre. M. Piéron est largement informé ; il a eu occasion de faire lui-même de nombreuses observations. Et il a un sentiment profond de l'enchevêtrement des phénomènes cérébraux. Avec lui, on sent qu'on est sur un terrain solide, près de la réalité.

Bien que l'étude soit rendue malaisée par l'impossibilité où l'on est d'expérimenter et la nécessité d'utiliser seulement les cas où l'on peut faire l'autopsie du cerveau d'un malade précédemment étudié, il est maintenant acquis que « la fonction intellectuelle du langage, atteinte dans l'aphasie banale de Wernicke, est conditionnée par l'intégrité fonctionnelle d'une zone cérébrale d'un hémisphère du cerveau (généralement le gauche), comprenant le territoire enveloppant la partie postérieure de la scissure de Sylvius ». A cette précision générale s'ajoutent beaucoup de précisions de détail. Et il est frappant de constater que la zone du cerveau d'où dépend la fonction intellectuelle du langage se trouve comprise entre le centre de coordination auditive pour la compréhension de la parole et l'évocation des représentations auditives, qui siège dans le lobe temporal, et le centre des fonctions visuelles, qui est dans la région occipitale. Ce grand fait est instructif pour le linguiste.

L'incapacité de parler, avec conservation de l'intelligence du langage, existe. C'est ce que M. Piéron appelle l'*aphémie*. Et cet accident est lié à la lésion d'une région définie qui ne s'éloigne guère de celle indiquée par Broca.

Tout en marquant fortement la complexité des faits — et

en rendant par là son livre d'une lecture nécessairement un peu laborieuse —, M. Piéron aboutit donc à des conclusions nettes et positives, dont les linguistes auront à faire leur profit. Ils ne sauraient trouver meilleur guide.

A. M.

---

ENRIQUE MOUCHET. — *El lenguaje interior y los trastornos de la palabra*. La Plata (Coni), 1923, in-8, xi-290 p. (*Biblioteca humanidades*, editada per la Facultad de Humanidades y Ciencias de la Educación, de la Universidad de la Plata).

Ce livre, clairement écrit, bien informé et bien présenté, ouvre heureusement une série publiée par la Faculté des lettres de la Plata.

Dans la première partie, l'auteur décrit, d'après les travaux les plus autorisés, le « langage intérieur ». Sa terminologie est quelque peu encombrée par le vocabulaire des « images mentales », qui risque de donner au lecteur des idées inexactes. Mais la formule sur laquelle conclut cette partie est bonne : la parole intérieure n'est rien d'autre que l'inhibition de la parole extérieure (p. 127).

La seconde partie est consacrée à un examen de la question de l'aphasie. M. Mouchet s'arrête aux conclusions de M. Pierre Marie, sans examiner les recherches plus récentes. On notera dans cette partie des observations personnelles intéressantes pour le type dit « aphasie de Broca ».

A. M.

---

G. DUMAS. — *Traité de psychologie*. Tome I. Paris (Alcan), 1923, in-8, xiv-964 p.

Ce traité a une originalité capitale : il ne représente pas la doctrine d'un homme. Il est issu de la collaboration de

vingt-cinq savants très divers qui ont traité chacun la matière où ils étaient compétents. La psychologie n'y apparaît plus comme une partie de la « philosophie », mais comme une discipline scientifique à l'élaboration de laquelle travaillent des chercheurs spécialisés.

Le linguiste trouvera dans ce traité (dont le second volume est sous presse) l'état actuel des connaissances. Il y apprendra à ne pas considérer les faits psychiques comme des objets, mais comme des parties d'une activité infiniment complexe. Le psychologue ne peut considérer les faits psychiques que dans leur mouvement, comme le linguiste les faits linguistiques : qui considère les faits linguistiques fixés agit en philologue, non en linguiste ; même la linguistique statique a pour objet seulement la façon dont le sujet parlant articule et forme des phrases, c'est-à-dire qu'elle envisage des actes, non des formes toutes faites. Le chapitre sur les « Images » est consacré à détruire l'« atomisme psychologique » de l'ancienne école anglaise et de Taine. Il importe que les linguistes se dégagent entièrement de ces conceptions commodes qui leur masquent le fait essentiel de l'activité mentale.

Les pages consacrées au langage ne sont pas celles que le linguiste aura le plus d'intérêt à étudier.

Les indications de Langlois sur la question de l'aphasie sont un peu vieilles, et l'on fera bien de s'adresser plutôt au livre de M. Piéron, annoncé ici même.

Le chapitre, malheureusement trop bref, de M. Rabaud, sur « l'homme dans la série animale », indique le problème des ressemblances et différences entre les langages des animaux et celui de l'homme sans le discuter à fond. Les travaux préparatoires restent à faire sur ce domaine.

Quant au chapitre de Barat sur *Le langage*, l'auteur a été tué à la guerre, et il n'a pu mettre la dernière main au travail. Comme l'indique le regretté Chaslin, qui a procédé à une discrète mise au point, Barat s'est borné presque uniquement à marquer le caractère de technique automatique qu'a le langage. Dire que le langage est une « praxie » (émission du langage) et une « gnosie » (intelligence du langage), c'est

formuler en grec une chose toute simple et connue de tout le monde. Et il aurait fallu au moins montrer que l'intelligence du langage en précède la production ; ceci ressort avec évidence de l'étude du langage enfantin. C'est une grave erreur que d'étudier la production du langage avant la perception du langage. Dans la création initiale du langage, le cri émis a pu précéder le sens attribué au cri. Mais, en l'état actuel des choses, le langage est chose sociale, qui se transmet par tradition ; le dr. Wallon, dans le chapitre sur la conscience, a bien relevé l'importance de la collectivité pour l'homme. Lors d'une nouvelle édition, le chapitre du langage devra être repris.

Mais le linguiste aura largement à profiter de l'ensemble du traité. Car il ne peut sans dommage ignorer les conditions psychiques d'une activité où se reflète le principal de la mentalité humaine.

A. M.

---

H. PIÉRON. — *L'année psychologique*, 22<sup>e</sup> année. Paris (Alcan), 1922, in-8, XII-608 p.

Il importe au linguiste de suivre d'une manière générale les progrès de la psychologie. Ce recueil, ample et plein, l'y aidera puissamment. Si la part de la linguistique y est petite, c'est que l'année n'a pas été féconde pour la psychologie linguistique. Mais les analyses d'ouvrages et d'articles sur la question sont précieuses.

A. M.

---

P.-A. BUZUK. — *Očerki po psixologij jazyka (Kratkoje rukovodstvo po voprosam obščovo jazykovedenija)*. Odessa (Ivasenko), 1918, VIII-140 p.

Comme l'indique le sous-titre, ce livre (qui m'est parvenu seulement au cours de la présente année) est un petit ma-

nuel de linguistique générale. L'auteur y subit la double influence des linguistes russes, notamment de Potebnja, et des théoriciens allemands, en particulier de Wundt. Et c'est un de ses mérites que de montrer l'intérêt des travaux russes. Le chapitre sur les doctrines des savants slaves, p. 123-139, renferme une analyse des idées de Potebnja qui est la bienvenue. Du reste l'ouvrage est trop bref pour avoir donné à l'auteur l'occasion de montrer une grande originalité. — Soucieux de présenter les faits d'une manière rationnelle, M. Buzuk est parfois imprudent ; ainsi quand il affirme, p. 34, que « si l'étymologie de bien des mots ne manifeste pas de traces de concordance entre le son et la représentation, ceci s'explique par les changements phonétiques intervenus au cours du développement ». On reprochera au livre d'accorder trop à l'a priori.

A. M.

Alice DESCŒUDRES. — *Le développement de l'enfant de deux à sept ans, recherches de psychologie expérimentale*. Neuchatel et Paris (éditions Delachaux et Niestlé), sans date (1921), in-8, 333 p. (*Collection d'actualités pédagogiques publiée sous les auspices de l'Institut J.-J. Rousseau et de la Société belge de pédotechnie*).

Le langage tient, comme on pouvait s'y attendre, une grande place dans ce livre, sous forme d'instructives statistiques commentées avec sagacité. Dans *Nutidssprog hos born og voksne*, p. 95-101, M. Jespersen a noté des lacunes de vocabulaire, au premier abord assez surprenantes, chez des enfants dont plusieurs avaient dépassé douze ans, et critiqué, comme le fait p. 171 M<sup>lle</sup> D., des chiffres publiés par différents auteurs usant, pour compter les mots, de critères divers et souvent peu valables. On trouvera chez M<sup>lle</sup> D. (p. 170-198) le relevé du vocabulaire parlé total de trois enfants ; il se résume ainsi :

P. VIDAL DE LA BLACHE

|                        | 7 ANS        | 5 ANS        | 2 ANS 9 MOIS |
|------------------------|--------------|--------------|--------------|
| Substantifs. . . . .   | 1 790        | 1 199        | 387          |
| Adjectifs. . . . .     | 258          | 144          | 30           |
| Verbes . . . . .       | 562          | 399          | 138          |
| Adverbes . . . . .     | 145          | 94           | 30           |
| Déterminatifs. . . . . | 17           | 16           | 8            |
| Numéraux. . . . .      | 43           | 29           | 8            |
| Pronoms. . . . .       | 41           | 44           | 22           |
| Prépositions.. . . .   | 25           | 19           | 9            |
| Conjonctions. . . . .  | 12           | 11           | 4            |
| Interjections . . . .  | 10           | 7            | 3            |
| TOTAUX. . . . .        | <u>2 903</u> | <u>1 956</u> | <u>639</u>   |

Des études ultérieures, portant peut-être sur un plus grand nombre de sujets, feront sans doute connaître d'une part ce qui dans le vocabulaire total est usuel et forme le fond de la conversation et des exercices scolaires, d'autre part les mots que l'enfant n'emploie pas spontanément, mais comprend quand on les lui dit.

L'enquête de M<sup>lle</sup> D. dépasse, je crois, en étendue et en précision tous les travaux antérieurs. Elle permet une vue d'ensemble sur la différence de connaissances lexicales et autres entre les enfants nés dans un « milieu populaire » et ceux qui appartiennent à un « milieu aisé ». Elle dénonce par des faits éclatants (v. notamment p. 168, 210) le verbalisme qui persiste à sévir dans l'enseignement primaire.

Jules RONJAT.

P. VIDAL DE LA BLACHE. — *Principes de géographie humaine*, publiés d'après les manuscrits de l'auteur par Emmanuel de Martonne. Paris (Colin), 1922, in-8, vii-327 pages, avec 2 cartes en noir et 4 cartes en couleurs hors texte.

Ce dernier ouvrage sorti de la pensée d'un maître est à la fois aussi clair et plein que ramassé et incisif. On y voit la méthode du géographe poussée à bout incliner vers la systématisation que cherche le sociologue.

Les linguistes trouveront dans ce livre peu de lignes consacrées aux langues (ainsi p. 211 sur les deux coulées, indo-européen et sémitique, au Nord et au Sud de la Méditerranée; p. 238 sur les voies romaines et l'extension des langues romanes).

Mais ils auront intérêt à méditer presque tout dans cet ouvrage, texte et cartes. La répartition de la population sur le globe est une question capitale. Celle des races mélangées est à peine moins importante.

Les cartes qui illustrent le chapitre sur les développements autonomes de civilisation (ainsi celle des matériaux d'origine végétale et des limites d'emploi de la charrue) ouvrent de longues avenues à la réflexion.

Un index détaillé dû à M. de Martonne fait que ce livre de lecture est aussi un livre de référence commode.

Marcel COHEN.

---

F. DE SAUSSURE. — *Cours de linguistique générale*, 2<sup>e</sup> édition Paris (Payot), 1922, in-8, 331 p.

Le cours de linguistique générale, arrangé et mis au point par les disciples genevois de F. de Saussure, a paru en 1916. Et voici que, malgré la sévérité de l'ouvrage et malgré les circonstances, une seconde édition est devenue nécessaire. C'est que ce livre est de ceux qui serviront de base à toute linguistique.

A. M.

---

A. TROMBETTI. — *Elementi di glottologia*, 2<sup>e</sup> partie. Bologne (Zanichelli), 1923, in-8, p. v- et p. 317-755, plus une carte.

La fin du grand ouvrage de M. Trombetti est sortie peu après la date promise. Elle comprend une phonétique et une



morphologie comparatives de l'ensemble des langues du monde, monument unique et qui — quel que soit le jugement qu'on peut porter sur tel ou tel détail — représente un effort extraordinaire. Mais pour le juger dans son ensemble, il faudrait avoir l'érudition de l'auteur.

On connaît la thèse de M. Trombetti : tous les groupes de langues du monde remonteraient à une seule et même langue originelle, et cette unité serait encore nettement reconnaissable à beaucoup de traits de détail, si bien qu'on pourrait, dès maintenant, esquisser une grammaire comparée de tous les groupes de langues.

Ces deux thèses sont indépendantes l'une de l'autre.

L'unité d'origine des langues du monde peut paraître assez probable quand on constate la ressemblance générale des procédés phoniques et morphologiques de toutes les langues connues.

À lire M. Trombetti, on a l'impression que la seconde partie de la thèse, qui fournirait la preuve positive de la première, — et c'est pour l'auteur l'essentiel — est beaucoup moins près de la probabilité.

Tout d'abord, M. Trombetti opère avec des groupes très larges dont les connaisseurs particuliers de ces groupes ne tiennent pas l'unité pour établie. Par exemple, il reste fidèle à l'unité « ouralo-altaïque », alors que finno-ougriens et turcologues n'en ont pas aperçu jusqu'ici la moindre preuve valable, et que même le groupe turco-mongol n'a pas conservé beaucoup de traits communs au turc et au mongol.

De plus, l'exposé prête à deux ordres de critiques.

D'une part, M. Trombetti use de faits particuliers qui apparaissent dans telle ou telle langue particulière, et non dans l'ensemble du groupe considéré. — Il arrive que ces faits s'expliquent tout simplement à l'intérieur d'une langue particulière. Ainsi, p. 378, il est fait usage du *v*-initial de sl. *vydra* pour établir l'existence d'un *w*-initial ancien dans ce mot ; or, ce *v*- résulte d'une prothèse qui est générale en slave et qui s'explique à l'intérieur du slave. — Il arrive aussi que ces faits ne s'expliquent pas ; mais il n'est pas pour cela légitime de reporter à la langue com-

mune un fait particulier d'une seule langue ; par exemple, on a le droit de reporter à un groupe dialectal indo-européen (sinon à l'indo-européen tout entier) le mot *\*porko-* (lat. *porcus*, etc.) dont il est fait état p. 277 : ce mot est attesté dans toute une série de langues ; mais il est arbitraire d'attribuer à l'indo-européen un mot *\*porg'o-* sur l'autorité du slave seul, et M. Trautmann se garde d'attribuer ce mot même au balto-slave dans son *Balt.-sl. Wort.*, p. 207

D'autre part, M. Trombetti se laisse entraîner par ses comparaisons à donner des interprétations qui ne valent pas dans l'une au moins des langues considérées. De ce qu'il existe dans certaines langues un article *-r* postposé (v. p. 644), il ne résulte pas que l'absence de *-r* dans des nominatifs tels que skr. *pitā*, indique, si peu que ce soit, pareil rôle pour *-r* des noms de parenté : on entrevoit comment, en indo-européen, *-r* final a pu s'amuir dans certaines conditions ; au point de vue indo-européen, *-r*-forme partie intégrante — et constante — du thème *\*pater-*.

Quant aux rapprochements de morphèmes consistant en un seul élément, voyelle ou consonne, ils sont dénués de force probante. Le nombre des éléments fondamentaux du langage humain est petit, et il est inévitable que des éléments semblables se retrouvent dans des langues diverses. Et, comme le sens des morphèmes est presque toujours vague, il est rare que le sens exclue absolument les rapprochements. Dans ces conditions, toute démonstration est impossible. Seuls des faits singuliers, des rapprochements compliqués établissent vraiment des parentés de langues.

Malgré l'érudition extraordinaire de l'auteur, on n'a donc pas l'impression que, en l'état actuel des données et des recherches, la preuve qu'il cherche ait été ni puisse être administrée. La seule voie qui puisse être suivie, c'est de constituer des grammaires comparées de groupes bien délimités. Sur beaucoup de points, le travail n'est pas entamé : pour les langues d'Extrême-Orient, surtout pour les idiomes américains, on en est encore à rechercher les éléments des groupes, et l'on peut à peine dire que la

comparaison soit commencée. Quand on aura déterminé ainsi, avec rigueur tous les groupes reconnaissables, on pourra reprendre le travail de M. Trombetti. La vue d'ensemble fournie par le professeur de Bologne fait apparaître déjà la difficulté de cet immense problème.

A. M

---

H. HATZFELD. — *Einführung in die Sprachphilosophie*.  
Munich (Rosl), 1921, in-8, 151 p. (*Philosophische Reihe*, 40).

A lire ce tout petit livre, on ne se douterait pas que l'Allemagne est la principale patrie de la linguistique. L'auteur ne s'est pas toujours assez renseigné avant de l'écrire. On lit par exemple, p. 46, que *l* mouillée a passé à *j* en français et en espagnol : M. Hatzfeld croit-il que le *y* de fr. *fil*le et le *j* de esp. *hi*ja soient la même chose ? — L'auteur tranche et décide sans cesse, et ses formules semblent parfois faites pour l'effet plus que pour la précision scientifique, ainsi quand il écrit, p. 138 : « Le peuple est l'esclave de la langue, les grands auteurs en sont les maîtres. »

A M.

---

A.-A. POTEBNJA. — *Polnoje sobranije sočinenij* Odessa, tome I. *Mysl' i jazyk*. (Gosudarstvennoje izdatel'stvo Ukrainy), 1922, in-8, xxx-188 p.

Le nom de Potebnja est souvent cité. Mais ceux qui, hors de Russie, ont lu ses ouvrages sont peu nombreux. Il est d'ailleurs souvent malaisé de se les procurer. On remerciera donc l'Académie ukrainienne d'avoir chargé un comité de rééditer l'œuvre de Potebnja, et l'on est heureux de pouvoir signaler ici la publication.

Ce premier volume renferme un ouvrage où sont abordés les plus grands problèmes de la linguistique générale, comme suffit à l'indiquer le titre : *La pensée et la langue*.

La préface de l'éditeur est en petit-russe. Mais le texte de Potebnja est naturellement demeuré en grand-russe, et l'orthographe ancienne même a été maintenue.

A. M.

---

H. J. Pos. — *Kritische Studien über philologische Methode*. Heidelberg (Winter), 1923, in-8, xiii-138 p. (*Beiträge zur Philosophie*, 10).

Bien que sortie d'une recherche purement philologique, cette étude qui a valu à l'auteur le titre de docteur de l'Université d'Amsterdam, a un caractère strictement philosophique. L'auteur aurait sans doute agi plus sur le philologue et le linguiste s'il avait marqué plus nettement le rapport entre ses idées, très abstraites, et les faits.

A. M.

---

HENRYK GAERTNER. — *O zadaniach stylistyki*. Cracovie (Gebethner et Wolff), 1922, in-8, 30 p. (*Prace komisji językowej*, 10).

M. H. Gaertner examine les diverses conceptions qui se sont manifestées de la stylistique — en oubliant les travaux, si importants, de M. Grammont sur l'esthétique du langage. Et il arrive à cette définition, qui semble heureuse, de la stylistique : la stylistique commence là où commence la liberté de choix entre plusieurs moyens d'expression.

A. M.

---

BOGORODICKIJ. — *Kurs eksperimental'noj fonetiki*. Fasc. 3. *Fiziko-akustičeskaja storona proiznošenija*. Kazan' (Gosudarstvennoje izdatel'stvo), 1922, in-8, 72 p.

La partie générale du fascicule est consacrée à l'analyse des courbes obtenues en enregistrant des voyelles. Les

pages 58 à 71 fournissent un exemple d'analyse faite sur les voyelles russes, avec beaucoup de détails.

A. M.

---

W. PERRETT. — *Some questions of phonetic theory*. Chapitre VI. *The Mechanism of the Cochlea*. Cambridge (Heffer), 1923, in-8, p. 44-79.

Discussion de pure physiologie, où l'auteur défend une idée personnelle.

A. M.

---

J. POIROT. — *Ueber die rhythmischen Pausen im Vortrag und deren experimentelles Studium* (extrait de *Skandin. Archiv. f. Physiol.*, XLIII, p. 120-127). Berlin-Leipzig (W. de Gruyter).

Il est à craindre que cet article d'un éminent phonéticien de Paris, isolé dans un recueil de travaux physiologiques dédié à un physiologiste finlandais, n'échappe à la plupart des linguistes. Ce serait dommage ; car la question posée est d'importance capitale et les points de vue indiqués sont neufs et de grande portée.

Dans une langue comme le français, la phrase se compose moins de mots que de groupes de mots. Dans la première des phrases étudiées par M. Poirot « Le lendemain fut pour Emma une journée funèbre », il y a trois groupes : *le lendemain, fut pour Emma, une journée funèbre* ; c'est avec ces trois groupes que la phrase est faite, non avec les mots qui composent chacun de ces trois groupes. Néanmoins la phrase est une émission continue. M. Poirot examine comment sont marquées les fins des deux premiers groupes.

Le morceau est de Flaubert, c'est-à-dire d'un écrivain ayant écrit une prose littéraire rythmée, faite pour être lue à haute voix. Le lecteur était M. Brunot, qui n'est pas seulement un linguiste, un connaisseur de la structure et de l'histoire de la langue française, mais aussi un orateur, orateur par son tempérament, et orateur exercé à la parole publique, ayant constamment occasion d'agir sur des auditoires plus ou moins étendus. Le débit étudié est donc artificiel : c'est un débit déclamé, non du parlé normal.

Pour étudier le rythme du parlé proprement dit, il faudra l'enregistrer sans que la personne dont on examine le langage se sache observée. Et ceci est malaisé à réaliser dans les conditions où se fait l'enregistrement ; mais il faut espérer qu'on y parviendra un jour.

Ce que M. Poirot a pu noter est un grossissement de l'état normal. Mais il est probable que les faits ne diffèrent pas essentiellement du parler courant.

Entre les groupes de mots dont se compose la phrase, il n'y a en général aucune pause. Les finales de groupes qu'on sent à l'audition résultent dans une large mesure d'un prolongement, soit que ce prolongement soit formé de vibrations différentes de celles d'une voyelle finale de groupe, soit qu'il soit constitué par une prolongation de la voyelle elle-même hors de la durée normale.

L'article, extraordinairement plein, de M. Poirot, pose encore bien d'autres questions, parmi les plus délicates. Il doit être lu avec grande attention.

A. M.

- FR. SCHÜRR. — *Sprachwissenschaft und Zeitgeist. Eine sprachphilosophische Studie*. Marburg (Elwert), 1922, in-8, 80 p. (*Die neueren Sprachen*, Bd XXX, I Beiheft).
- E. BERTONI. — *Programma di filologia romanza come scienza idealistica*. Genève (Olschki), VIII-131 p. (*Bibliotheca dell' Archivum romanicum*. Ser. I, vol. 2).
- L. SPITZER. — *Das synthetische und das symbolische Neutralpronomen im Französischen* (extrait de *Idealistische Neuphologie*, Festschrift für Karl Vossler. Heidelberg [Winter], p. 120-158<sup>1)</sup>).

Voici trois publications bien différentes, mais qui affichent une même préoccupation : depuis plus de cent ans la linguistique travaille sur les phonèmes, sur les formes grammaticales, sur tout le matériel de la langue, il est temps de se placer au point de vue du sens à exprimer. M. Brunot, qui ne se pique pas d' « idéalisme », M. Bally, qui ne prononce pas le mot, obéissent à la même tendance au fond, celle de faire de la linguistique, en tenant compte non des conditions qui ont déterminé les faits linguistiques, mais des fins poursuivies par le sujet parlant. Cet « idéalisme » est au fond un retour au « finalisme ». Il y a sûrement intérêt à se poser d'une manière générale le problème du vol des animaux ; mais il ne résulte pas de là que l'étude des ailes des hirondelles, des chauves-souris et des papillons soit possible autrement qu'au point de vue de la mécanique et qu'elle ait un sens pour l'anatomiste.

La brochure de M. Schürr renferme beaucoup de grands mots et des formules ambitieuses. Mais il n'est pas facile d'en tirer quelque chose d'utile. L'explication du traitement de *au* dans le domaine septentrional des parlers français signalée p. 51 et suiv., est fine et ingénieuse ; mais elle n'opère qu'avec des principes connus : lois phonétiques, emprunts, imitation d'un parler central par les parlers lo-

1. Je n'ai pas vu le reste de ce volume. Je n'ai que le tirage à part de M. L. Spitzer.

caux, réaction des parlers locaux. — Il y a un élément d'art dans tout développement linguistique ; M. Schürr l'affirme, et il a raison. Mais ce n'est pas aussi nouveau qu'il semble le croire

M. E. Bertoni, qui est linguiste, qui se tient en général plus près des faits et qui donne plus d'exemples concrets, a des préoccupations semblables. Il y a, dans ce qu'il enseigne, beaucoup de choses indubitables. Mais il n'est pas évident que cela doive changer beaucoup à la façon dont on étudie les faits de langue. Soit le chapitre intitulé : *Il linguaggio come espressione continua*. Assurément la langue n'est saisissable que dans la parole prononcée et elle se transmet seulement par la parole prononcée ; par suite, en ce sens, la parole prononcée révèle tout de la langue : personne n'en doute ni n'en peut douter. Mais la parole émise n'est réalisable et intelligible que parce qu'il existe chez un groupe d'individus un fonds d'habitudes mentales qu'on appelle la *langue*. Comme l'a enseigné F. de Saussure, la *langue* ne s'observe que dans la *parole*, mais la *parole* n'existe que par la *langue*. Et, comme la *parole* ne comporte que des émissions *singulières*, et qu'il n'y a de science que du *général*, elle n'est instructive pour le linguiste que dans la mesure où elle lui révèle la *langue*. On est toujours ramené à l'analyse de la *langue*.

La difficulté de l'« idéalisme » apparaît au moment où l'on veut le mettre en œuvre. Commencer une théorie de l'accent en prenant pour point de départ que « un certo elemento della nostra espressione, viva nella nostra bocca, assume maggiore importanza di un altro elemento », c'est affirmer un fait qu'on ne saurait démontrer et qui est souvent contraire à l'histoire la plus certaine. L'accent à place fixe d'une langue romane comme le français ou l'italien tombe sur une syllabe qui n'a pas toujours dans le mot une valeur particulière, et il n'est fixé à cette place que par suite des conditions de quantité de la syllabe latine qui n'impliquaient, pour cette syllabe, aucune valeur expressive.

Pour expliquer le passage de *feru* à it. *fiero*, M. Bertoni envisage un moment où un individu « spiritualise » *feru*



sous l'influence d'un sentiment vif. Mais ceci est pure hypothèse. Le passage de *e* ouvert accentué à *ie* en italien apparaît d'une manière universelle, et en dehors de toute condition affective. La supposition qu'il y aurait eu, au début de ce changement, un fait affectif est gratuite. — Même si M. Bertoni avait raison — et comment le prouver? — le « naturaliste » ne sera pas dispensé de se demander en quelles conditions générales de durée et d'intensité de la voyelle la brisure d'une voyelle une a eu lieu. — Et pourquoi qualifier d'« idéaliste » un fait affectif plus qu'un fait intellectuel?

M. Bertoni a, bien entendu, raison de critiquer toute linguistique qui opère avec des faits linguistiques fixés comme si c'étaient des choses mortes, raison aussi de faire intervenir le point de vue esthétique. Pas un vrai linguiste ne lui donnera tort à cet égard. Mais l'expression qu'il donne à sa critique est souvent de nature à inquiéter et à faire croire à des conflits de doctrine qui ne sont pas aussi profonds qu'il semblerait à le lire. Ce petit livre a les mérites et les défauts d'un « manifeste ».

L'article de M. Leo Spitzer montre le danger de la tendance ainsi manifestée. L'auteur, dont on connaît la finesse et qui sait très bien le français, y étudie le rôle de fr. *ça* reprenant un sujet précédent : « Les Pyrénées, *ça* n'est rien du tout. » Ce tour a une valeur affective dans bien des cas. Mais il faut ici tenir compte de plusieurs choses. Il y a la tendance française à mettre un pronom devant chaque verbe : tant qu'on ne saura pas jusqu'où va dans le langage populaire, sans recherche appréciable d'expression, le type : *Pierre, il est venu*, on ne saurait apprécier les exemples cités. Il y a d'autre part, l'emploi de *ça* comme pronom près des verbes impersonnels : *ça pleut* ; ce type est très répandu en France ; et *ça* n'y a souvent que la valeur, toute morphologique, de *il* ; si l'on peut soutenir que le sujet peu cultivé qui dit *ça pleut* envisage par *ça* quelque vague personnalité qui pleut (je n'y crois pas ; mais en pareille matière, toute démonstration est malaisée), il n'y a en tout cas rien de tel dans : *ça tombe de l'eau*. Enfin les étrangers qui

étudient le français s'imaginent un peu trop que le style impressionniste des naturalistes de la suite des Goncourt est proche du parler courant ; il est en réalité affecté, et les procédés expressifs y sont poussés à l'extrême. Ces trois remarques empêchent d'attribuer aux observations, fines, de M. Léo Spitzer, une portée linguistique certaine.

A. M.

---

H. SCHUCHARDT. — *Sprachliche Beziehung (Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften, 1922, p. 199-209).*

— *Individualismus* (extrait de la *Festschrift für B. Seuffert*, 16<sup>tes</sup> Ergänzungsheft de *Euphorion*, Leipzig et Vienne, 1923).

L'illustre octogénaire de Graz communique, en des articles brefs et savoureux, le résultat de ses réflexions originales et de son ample expérience.

Dans le mémoire de l'Académie de Berlin, il polémique avec M. Trombetti, tout en marquant sa haute estime pour le savant italien. Il continue d'aimer la polémique, et il se félicite de voir la linguistique en fermentation.

On n'essaiera pas ici de polémiquer avec M. Schuchardt. Il serait souvent facile de le contredire en quelque mesure. Il y a une part de vérité dans l'aphorisme que « le nominatif n'est pas un cas, mais le nom lui-même », mais une part seulement : dans une langue où les procès sont présentés d'ordinaire sous forme active — et tel est le cas de l'indo-européen — le nominatif des noms d'êtres animés ou conçus comme tels s'oppose aux cas indiquant l'objet de l'action et à tous les cas servant de compléments, et il est tout naturel que le nominatif ainsi employé ait une forme propre, et, au besoin, une désinence. Là où le « sujet » ne s'oppose pas à l'« objet », comme il arrive en indo-européen pour les noms inanimés (neutres), le nominatif offre en effet la forme même du mot (thème nu) ; mais ces noms indo-européens ne distinguent pas le nominatif de l'accusatif. — Il

est d'ailleurs curieux que les nominatifs aient en indo-européen deux formes à part : au singulier, la désinence \*-s ne figure que dans une partie des noms ; toute une autre partie est sans désinence. Et, au pluriel, la désinence qui est en général \*-es n'offre aucune trace d'alternance vocalique, tandis que la désinence homophone du génitif-ablatif singulier a l'alternance normale : \*-es, \*-os, -\*s.

Le second mémoire met en évidence le rôle de l'individu, et par suite de la littérature, dans le développement des langues. Il serait facile de mettre en évidence, inversement, le rôle de la société. Cela n'enlèverait pas sa justesse à ce que dit M. Schuchardt. Dans les choses complexes, la vérité a plusieurs faces.

A. M.

*Goteborgs högskolas årsskrift*. Bd XXVI (1920), et Bd XXVII (1921). Goteborg (Nettergren O. Kerber).

Ces deux volumes collectifs renferment plusieurs mémoires de caractère linguistique.

Le volume XXVI contient, de M. Gunnar Biller, des *Remarques sur la syntaxe des premiers romans français* (60 p.) ; c'est une étude intéressante, sur la subordination et la coordination au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle. — Le principal du volume consiste en une série de petits articles publiés pour l'anniversaire de la Société de philologie de Goteborg, avec des notices étymologiques de MM. Lagercrantz et Ture Kalén (sur des mots grecs), Lidén (étymologies indo-européennes) et Axel Hjorth (sur de l'arabe).

Dans le volume XXVII, on notera un mémoire sur l'inflexion par *i* dans un dialecte suédois, de M. Nils Carlsson, et, de M. G. Stern, une grande étude de sémantique sur laquelle il y a lieu de s'arrêter.

Le mémoire de M. G. Stern est un véritable livre : 293 pages. Il est intitulé : *Swift, swiftly and their synonyms, contribution to semantic analysis and theory*.

On louera M. G. Stern d'avoir étroitement limité son

sujet et de l'avoir étudié à fond . les conditions où se développe le sens des mots sont si complexes que la recherche la plus minutieusement fouillée n'est pas de trop pour les révéler. Mais l'examen du développement de sens des adjectifs et adverbes signifiant « rapide, rapidement » en vieil et en moyen anglais est une base trop étroite pour porter toute une théorie de la sémantique ; et c'est la faiblesse du mémoire.

M. Stern se place à un point de vue presque uniquement psychologique. C'est sans doute ce qui l'a conduit, instinctivement, à prendre pour sujet d'étude des adjectifs et des adverbes. S'il avait étudié des verbes et surtout des substantifs, l'insuffisance de la psychologie à expliquer les changements de sens lui serait apparue immédiatement.

Mais, même pour l'objet particulier de son étude, son propre travail montre que le changement de sens est conditionné tout d'abord par les contextes où se trouvent les mots. C'est ce qui explique une remarque de portée considérable qu'il présente : la plupart des changements de sens ayant abouti à l'idée de « rapide » qu'il a observés et décrits ont eu lieu dans les adverbes, et c'est l'adverbe qui a réagi sur le sens de l'adjectif. L'adjectif, qui a souvent son autonomie, soit qu'il soit prédicat, soit que, dans le groupe nominal il attire spécialement l'attention, tend à conserver son sens propre. Au contraire l'adverbe est toujours un mot accessoire ; le sens dans lequel il est pris est donc dominé par le mot avec lequel il est construit ; on conçoit ainsi qu'un adverbe signifiant « fortement, fermement » arrive à prendre le sens de « rapidement » : c'est le sens général de la phrase qui a fourni la valeur concrète ; l'adverbe a fourni surtout une nuance affective. M. Stern insiste avec raison sur le sens du verbe que détermine l'adverbe. Dans le français courant d'aujourd'hui, *vif* ne signifie pas « rapide » ; mais, dans un tour tel que : *faites vivement*, l'adverbe tend à prendre le sens de « vite ». On voit ici comment angl. *quick, quickly* a pu arriver à son sens. Et l'on notera que ce développement a un caractère populaire, plutôt que savant.

Une autre condition essentielle que M. Stern indique, mais sur laquelle il n'insiste guère, est la réaction les uns sur les autres de mots de sens voisins ou opposés ou de mots ayant même radical. Les adjectifs ont un sens stable en général. L'i.-e. \**newo-* a conservé jusqu'aujourd'hui son sens de « nouveau » en slave et dans une partie du roman. Mais, grâce à la coexistence de fr. *nouveau*, le représentant fr. *neuf* de l'adjectif indo-européen a pris un sens spécial qui le différencie de *nouveau*.

M. Stern pense plus à des subtilités psychologiques — sans doute inutiles au linguiste — qu'aux faits de langue qui dominent le développement linguistique. Il aurait valu la peine de noter que les mots qui désignent la « rapidité » varient beaucoup d'une langue indo-européenne à l'autre. En français, les mots « savants » ne manquent pas dans cette série : *rapide*, *prompt*, ni les mots empruntés : *hâte*.

Mais la précision de son étude est un modèle ; et il en faudra tenir grand compte.

A. M.

---

*Strena philologica Upsaliensis. Festsskrift tillagnad Professor Per Persson på hans 65-årsdag. Nyårsattön, 1922. Upsal (Berling), 1922, in-8, vii-416 p. (et 1 portrait hors texte).*

Des trente-trois mémoires de ce recueil offert au linguiste suédois bien connu, M. P. Persson, un tiers environ est de caractère linguistique. Et, comme on doit l'attendre d'un centre où la linguistique est cultivée avec autant d'originalité qu'elle l'est à Upsal, il y a beaucoup à y prendre. Un des traits caractéristiques d'Upsal, c'est que les philologues y sont linguistes, et une bonne part des articles sont dus à des philologues qui apportent à la linguistique des faits nouveaux interprétés avec pénétration. Un philologue comme M. Danielsson ne peut discuter quelques passages de Sophocle sans toucher à des questions de langue avec l'autorité qu'on lui connaît. Dans l'article de M. Theander sur

des fragments nouvellement publiés d'Alcée, on notera la restitution d'un éol.  $\pi[\iota\upsilon]\epsilon[\varsigma]$ , en face de att.  $\tau\iota\nu\epsilon\iota\varsigma$ ; c'est en effet la forme attendue.

M. Nyberg étudie les groupes nominaux du sémitique : phrases nominales intercalées ou noms à l'état construit, et se demande si l'on ne pourrait pas expliquer par là le type des *bahuvrihi* indo-européens. Même si le rapprochement n'éclaire pas le type indo-européen — les conditions morphologiques sont tout autres —, les faits sémitiques étudiés sont intéressants pour la linguistique générale.

M. Sandsjoe étudie la forme obscure gr.  $\nu\acute{\epsilon}\omega\tau\alpha$  et des questions connexes sans arriver à les éclairer pleinement.

M. Hesselmann fait l'étymologie des vieux mots conservés dans des noms de lieux de l'Uppland.

M. Ture Kalén présente d'utiles observations sur la fameuse inscription arcadienne IG. V, 6.

Les observations de M. Anders Gagnér permettront d'interpréter exactement plusieurs désignations latines de la date.

Les trois étymologies d'adverbes latins de M. Lagercrantz prêtent à contestation, Ainsi, en partant de *\*uicicessim*, on devrait aboutir à *\*uicessim*, non à *uicissim*, suivant les règles ordinaires de l'haplogogie.

M. Axel Nelson suit l'histoire du mot *galimatias* depuis le moment où il apparaît chez Montaigne et dans la *Satire Ménippée*. C'est un terme ironique sorti des écoles, où les disputants étaient qualifiés de *galli*; quant à *-mathia*, c'est le mot grec, les plus anciens textes orthographient *galimathias*.

M. E. Staaff suit plusieurs emplois du mot *latin* dans les langues romanes; on voit, dans ce curieux article, l'effet produit sur le peuple par la langue savante.

M. R. Ekblom a démontré que le nom de lieu vieux prussien du Samland, *Warengen*, *Warenien*, n'a rien à faire avec le nom des Varègues.

Dans le nom de peuple d'Asie-Mineure  $[\text{Μοσ}[σ]\delta\upsilon\alpha\iota\alpha\iota$ , M. E. Lidén retrouve un mot thraco-phrygien  $\mu\acute{\omicron}\sigma\mu\text{-}\nu$  « tour », dont l'ossète a un correspondant.

M. E. Lofstedt expose finement et justement les emplois de lat. *dum*. L'emploi comme conjonction est secondaire. Quant à la formation, M. Lofstedt enseigne avec raison que c'est un adverbe du groupe de gr.  $\varepsilon\acute{\eta}$ . Mais on peut préciser : la forme *dum* est à *-dam* (*qui-dam*, etc.) ce que *tum* (cf. got. *þan*), *cum*, *num* sont à *tam*, *quam*, *nam* et à *-dem* (*idem*) ce que *num* est à *nem-* (*nem-pe*).

A. M.

*Philologica. Journal of comparative philology* edited by JOS. BAUDIS and L.-C. WHARTON. Vol. I, Part. II (p. 151-262). Londres (University Press), 1922.

Le second fascicule de la revue de linguistique publiée par la *Philological Society* offre la même variété que le premier. Un article sur un mot celtique et un article sur la stylistique de Plaute y succèdent à un article sur la parenté du sémitique et du chamitique, et un article sur les langues soudanaises à un article sur des noms de dieux védiques.

Le mémoire de M. Lexa sur le sémitique et le chamitique est un peu sommaire : les faits de morphologie et de vocabulaire qui indiquent une parenté de ces langues ont déjà été signalés ; ce qui importe maintenant, c'est de serrer le problème de près. M. Lexa donne un tableau des dix premiers noms de nombre en égyptien, en arabe et en chamitique (en comprenant sous ce nom des langues aussi diverses que les parlers berbères, le somali et le haoussa) ; or, si pour « deux », le rapprochement en égyptien, sémitique et berbère est évident, la plupart des autres rapprochements appelleraient une discussion détaillée, avec des justifications phonétiques et une analyse des formes.

La note de M. J. Loth sur moy. irl. *uag* « tombe » et got. *augo* n'est pas instructive seulement par ses résultats ; elle l'est aussi par la façon dont l'auteur éclaire les faits de langue au moyen de l'archéologie.

La remarque de M. Vendryes sur got. *bidjan* est très

ingénieuse. Mais la racine i.-e. *\*bhedh-* « plier » dont il fait état est bien mal établie. Il reste permis de se demander si *bidjan* ne résulterait pas de la contamination de *\*g<sup>w</sup>hedh-ye/o-* (cf. *zd jai<sup>h</sup>yeiti*, etc.) et de *\*bheidh-* (cf. gr. *πεῖθε-μι*, etc.)

A. M.

*Bulletin of the School of Oriental Studies*. Vol. II, Part. IV. Londres (School of Oriental Studies), 1923, in-8, p. 573-840.

Sous la direction d'un maître aussi actif et largement informé que l'est sir E. Denison Ross, le *Bulletin* de l'École des langues orientales de Londres est toujours plein de choses neuves et utiles pour la linguistique.

Dans ce dernier cahier, le linguiste relèvera :

La transcription d'enregistrements gramophoniques de chinois mandarin.

Une réédition, avec traduction, notes et index des mots d'un texte pehlvi, le *Draxt i Asurik*, par M. J.-M. Unvala.

Une étude très détaillée de la prononciation du zoulou, par M. Clement M. Doke. Les descriptions précises d'une prononciation bantou sont chose assez rare. Les enregistrements faits donnent des précisions ; par exemple, on verra que le *p* zoulou est aspiré, mais le *b* pleinement sonore, fait important pour l'histoire du bantou. Les *clicks* sont minutieusement décrits.

Une liste de mots éthiopiens qui se trouvent dans une histoire d'Éthiopie, en portugais, du xvii<sup>e</sup> siècle.

De plus, une partie des comptes rendus par lesquels se termine le volume se rapporte à des ouvrages sur les langues.

A. M.





E. KIECKERS. — *Sprachwissenschaftliche Miscellen*. II. Dorpat, 1923, in-8, 25 p. (*Acta et commentationes Universitatis Dorpatensis*, B III, 1).

Ce petit cahier se compose de trois notes.

La plus étendue est consacrée à des hypothèses sur la pré-histoire des désinences indo-européennes de 3<sup>e</sup> personne. La ressemblance frappante entre la désinence de 3<sup>e</sup> personne du pluriel et les suffixes du participe actif présent-aoriste indo-européens donne lieu à un rapprochement en forme, que M. Kieckers essaie de rendre probable grâce à des comparaisons avec des langues d'autres familles.

Puis sont étudiées brièvement deux formes énigmatiques, la forme neutre du démonstratif skr. *adāb*, que M. Kieckers coupe *\*ad-ar* (mais le sanskrit n'a pas ici trace de -r, comme on l'attendrait), et le nominatif lit. *ménā*, où il cherche le résultat d'altérations secondaires.

A. M.

---

A. MORET ET G. DAVY. — *Des clans aux empires. L'organisation sociale chez les primitifs et dans l'Orient ancien*. Paris (Renaissance du livre), 1923, in-8, xxviii-430 p (volume VI de la collection : *L'évolution de l'humanité*, dirigée par H. Berr).

DELAPORTE. — *La Mésopotamie. Les civilisations babylonienne et assyrienne*. Paris (Renaissance du livre), 1923, in-8, xiv-420 p. (tome VIII de la même collection).

Le livre de MM. Davy et Moret comprend trois parties :

La première (p. 1-132), œuvre de M. Davy, résume très brièvement l'état actuel des connaissances sur les sociétés demi-civilisées, en suivant pour l'essentiel les doctrines de Durkheim et de son école : les mémoires de MM. Hubert et Mauss dans l'*Année sociologique* — et aussi leur cours de

l'Ecole des Hautes-Études — ont été largement mis à contribution. Le linguiste trouvera dans ces pages de quoi s'informer rapidement sur les conditions sociales où se développent les langues chez les demi-civilisés, conditions qui diffèrent profondément de celles où l'on observe les grandes langues de l'antiquité et des temps modernes.

Les deux autres parties sont de M. Moret. Avec la largeur de vues, l'ampleur d'information, l'exposition claire et rigoureuse qui donnent à ses livres tant de prix, M. Moret illustre d'abord par des faits précis les doctrines indiquées par M. Davy, puis il esquisse à grands traits toute l'histoire ancienne de la Babylonie, de l'Égypte, de l'Asie Mineure et du monde égéen, en mettant les événements à leur place respective. Les linguistes verront là la première apparition dans des textes historiques de peuples de langue indo-européenne.

Le volume de M. Delaporte sur la Mésopotamie, c'est-à-dire sur la civilisation qui s'exprime par le sumérien et l'accadien, est plein de faits et instructif.

On voit que la collection dirigée par M. Berr se développe heureusement. Tous les volumes en sont utiles, et il faut souhaiter que la publication avance aussi vite que les circonstances le permettront. Le succès obtenu montre qu'elle répond à un besoin.

A. MEILLET.

*Indogermanisches Jahrbuch im Auftrag der indogermanischen Gesellschaft*, herausgegeben von W. STREITBERG und A. WALDE. VIII Band, Jahrgang 1920/21. Berlin et Leipzig (W. de Gruyter), 1922, in-8, (iv-) 316 p.

L'essentiel de ce volume est la bibliographie pour 1918 et 1919. Avec un courage dont, en raison des difficultés qu'ils rencontrent, on doit leur savoir un gré très grand, les éditeurs travaillent à regagner le retard pris par la publication.

Il est inutile de dire une fois de plus combien ce recueil

est précieux. On devra le soutenir dans toute la mesure qu'il sera possible et en y souscrivant et en envoyant aux éditeurs toutes les publications.

Le volume s'ouvre par une notice, précise et mesurée, de M. Herbig sur la question du hittite. Il apparaît de plus en plus que la langue, dite improprement « hittite », représente une première vague de l'avance indo-européenne. Mais la nature exacte du rapport entre ce « hittite » et le reste de l'indo-européen reste à préciser.

Le volume se clôt par des notices sur notre confrère V. Thomsen, à propos de son 80<sup>e</sup> anniversaire, et sur B. Delbruck, Ph. Fortunatov, qui sont morts, l'un le 3 janvier 1922, l'autre en 1914.

A. M

---

O. SCHRADER. — *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde*, 2<sup>e</sup> vermehrte und umgearbeitete Aufl. II<sup>ter</sup> Band, I<sup>e</sup> Lieferung (Lab. Nusz), herausgegeben von NEHRING. Berlin-Leipzig (W. de Gruyter), 1923, in-8, 113 p. et 7 planches.

Voici commencé le second volume de cette nouvelle édition. Le premier fascicule ne dément pas les espérances données par le volume précédent. Schrader, placé à cheval sur l'archéologie et sur la linguistique, n'était vraiment spécialiste ni d'un côté ni de l'autre. Mais les indications qu'il donne sont nombreuses et assez précises sur les deux domaines

Voici quelques exemples des regrets que laissent certains articles.

Il n'y a pas de nom ancien du « lion » dans la plupart des langues indo-européennes, et ceci concorde avec le fait que, dès l'époque néolithique, le lion avait disparu dans la plus grande partie de l'Europe. Le seul nom figurant dans deux langues indo-européennes sans avoir le caractère d'un emprunt est skr. *simhāh*, arm. *inj*; mais le mot arménien signifie « léopard », et c'est un thème en -u- non en -o-;

le rapprochement enseigne donc peu de chose, d'autant plus que le mot a une physionomie non indo-européenne. Les indications données sur gr.  $\lambda\acute{\epsilon}\omega\upsilon\upsilon$  manquent de précision ;  $\lambda\acute{\epsilon}\iota\omega\upsilon\upsilon$  est mis sur le même pied que la forme ordinaire  $\lambda\acute{\epsilon}\omega\upsilon$ , alors que l'on trouve seulement dans une formule homérique  $\lambda\acute{\epsilon}\iota\omega\upsilon\upsilon$  E 782 = H 256 = O 592 ; et, dans ce dernier vers,  $\lambda\acute{\epsilon}\iota\omega\upsilon\upsilon$  figure après une brève au temps fort ; le  $\lambda$ -y fait donc position comme le fait normalement le  $\lambda$  de  $\lambda\acute{\iota}\zeta$ , et à la différence de ce qui arrive pour toutes les formes, fréquentes, de  $\lambda\acute{\epsilon}\omega\upsilon$ , qui ne pouvaient s'employer qu'avec une prononciation simple de  $\lambda$ . Comme J. Schmidt a constaté dès longtemps que le  $\lambda\lambda$ - de  $\lambda\acute{\epsilon}\iota\omega\upsilon\upsilon$  dans la formule homérique est ancien — cf. v. att.  $\lambda\lambda\epsilon\omega\upsilon$  —, la longue homérique doit passer pour l'un de ces allongements artificiels qui servent au poète à faire entrer dans les vers des mots embarrassants ; cet usage, encore assez courant dans les formules, était presque abandonné lors de la composition des poèmes conservés. Ainsi le  $\epsilon\iota$  de hom.  $\lambda\acute{\epsilon}\iota\omega\upsilon\upsilon$  n'a d'autre intérêt que d'indiquer, d'une manière indirecte, le  $\lambda\lambda$  (ancien  $\lambda\lambda$ ) initial. — Pour définir la forme du mot, il faudrait signaler aussi qu'il s'agit d'un ancien thème en \*-n-, et non en -nt-, comme dans  $\theta\rho\acute{\alpha}\chi\omega\upsilon$ ,  $\theta\rho\acute{\alpha}\chi\epsilon\iota\upsilon\alpha$ . La substitution de -οντ- à -ον- n'apparaît qu'après voyelle brève ; elle est due aux exigences du rythme, comme on le voit par le maintien de  $\tau\acute{\epsilon}\chi\tau\omega\upsilon$ ,  $\tau\acute{\epsilon}\chi\tau\omicron\varsigma$ , fém.  $\tau\acute{\epsilon}\chi\tau\epsilon\iota\upsilon\alpha$ . Et, comme on le voit par  $\theta\epsilon\rho\acute{\alpha}\pi\omega$ , fém.  $\theta\epsilon\rho\acute{\alpha}\pi\epsilon\iota\upsilon\alpha$  et  $\theta\epsilon\rho\acute{\alpha}\pi\omega\eta$ , il s'agit d'élargissement par le suffixe \*-en- de thèmes consonantiques : la possibilité de voir dans  $\lambda\acute{\epsilon}\omega\upsilon$  un élargissement du mot conservé dans hom.  $\lambda\acute{\iota}\zeta$  se révèle ainsi. Ce n'est pas une raison pour voir ici un nom indo-européen, apparenté à v. isl. *slíta* « déchirer », etc., avec M. W. Schulze. Schrader envisage avec raison un emprunt à une langue méditerranéenne qu'il situe, on ne sait pourquoi, en Asie-Mineure. L'hébreu *layiṣ* aurait peut-être même origine.

Lat. *leō* doit être d'origine grecque, comme *dracō*. Et, quelles que soient les divergences, on ne voit pas comment les formes celtiques, allemandes, baltiques et slaves pourraient venir d'ailleurs que du latin.

En attendant la découverte d'un fait qui permettrait de déterminer exactement l'origine de  $\lambda\tilde{\alpha}\tilde{\omega}$ ,  $\lambda\tilde{\epsilon}\omega$ , le problème linguistique se laisse ainsi serrer d'assez près, et les indications de Schrader restent bien loin de la précision dès maintenant accessible.

L'ignorance de l'article de F. de Saussure dans les *Mélanges Nicole* (v. maintenant *Recueil des publications scientifiques*, p. 576 et suiv.) est excusable : les mémoires parus dans des recueils de ce genre échappent aisément. Mais elle a nui à l'article *mahlen*. D'autre part, on sait que le groupe de gr.  $\alpha\lambda\tilde{\epsilon}\omega$ , arm. *alam* « je mouds » (de *\*alnam*) a quelques correspondants en indien et en iranien : M. Hirt l'indique dans ses *Indogermanen*, II, p. 661, avec des renvois.

P. 63, le lecteur non averti pourra trouver surprenant le genre féminin de certains noms de métaux en slave. Mais des formes comme *kostī* « os », *medŭ* « miel, hydromel », montrent que, dans les thèmes en *-i-* et en *-u-*, d'anciens neutres sont passés au genre féminin ou masculin : le slave n'a pas conservé de neutres en *-ī* ou en *-ŭ*. Donc sl. *mědi* pourrait bien être aussi un ancien neutre. Le genre féminin de v. pruss. *gelso* et de lit. *geležis* « fer » est plus surprenant en face de neutre v. sl. *želězo*.

A. M.

---

F. SOLMSEN. — *Indogermanische Eigennamen als Spiegel der Kulturgeschichte*, herausgegeben und bearbeitet von E. FRAENKEL. Heidelberg (Winter), 1922, in-8, xi-261 p. (*Indogermanische Bibliothek*, 4<sup>te</sup> Abteilung, *Sprachgeschichte*, 2).

M. E. Fraenkel a trouvé en 1912 dans les papiers du regretté Solmsen le manuscrit d'un cours sur les noms propres indo-européens, et en particulier, grecs, latins et allemands. Les événements et les occupations propres de l'éditeur n'ont pas permis d'éditer ce cours durant de lon-

gues années. Voici qu'enfin M. Fraenkel a réussi à le faire imprimer, avec quelques notes excellentes qu'il y a jointes, et on lui en doit avoir beaucoup de gré. Plein d'idées et plein de faits, ce cours remet devant nos yeux la gravité de la perte que la mort soudaine et prématurée de Solmsen a infligée à la linguistique indo-européenne.

Il ne s'agit pas d'un livre mis au point, mais d'un cours. On y trouvera donc les idées générales du sujet, d'une manière large et brève, et des exemples choisis pour illustrer ces idées. Mais il n'y faut pas chercher un exposé complet : la question des noms propres indo-européens reste à traiter. Du reste, les noms de lieux et les noms d'hommes, qu'il pouvait y avoir intérêt à examiner dans un même cours, ne pourraient être étudiés à fond dans un même livre. Il y a une tradition indo-européenne des noms de personnes, et il importerait beaucoup de rapprocher les traces qui en subsistent sur les divers domaines pour donner à l'étude des formes de chaque langue une base solide. Quant aux noms de lieux, on n'a guère reconnu jusqu'ici de types indo-européens. Les plus intéressants sont les noms de rivières. Mais deux des domaines étudiés dans le cours, le grec et le latin, fournissent peu de données utiles sur les vieilles formes indo-européennes ; seul, le germanique a fourni à Solmsen l'occasion de jeter un coup d'œil sur les formations de type indo-européen. On sait que les Grecs ont en principe conservé les formes préhelléniques des noms de cours d'eau, de sorte que ces noms sont inexplicables par le grec ou même par l'indo-européen. Toutefois Solmsen rapproche, p. 47, de manière séduisante, le nom de fleuve éléen Ἀλφειός de lat. *Albula* ; quant au nom de l'*Aube*, lat. *Alba*, il y aurait lieu de signaler que ce doit être une latinisation d'un nom préexistant (qui pouvait être d'une forme tout autre) ; et il aurait été intéressant d'opposer les *Cirna* slaves, qui sont nombreuses. P. 49, le nom, fréquent chez les Slaves, de *Bystrica* n'est mentionné qu'incidemment à propos de Ἰστρος, etc. ; le rapprochement est frappant.

Solmsen nie l'emploi de la gémiation des consonnes en indo-européen, p. 131. On sait maintenant que l'emploi de

la gémiation était au contraire très courant ; c'était un procédé d'expression de la langue familière. La théorie de l'indo-européen n'est fondée que sur les formes de la langue noble, telle que l'a propagée l'aristocratie indo-européenne ; les formes telles que les 2<sup>es</sup> personnes hom. dor. ἐστ, v lat *es(s)*, arm. *es* y sont exceptionnelles. Mais, un peu partout, il affleure des formes populaires où figure la gémiation. Lescas où, comme dans gr. ἔχων et arm *akn*, la gémiation est attestée en fait dans deux langues ne sont pas fréquents. Mais le procédé est largement attesté. La négation a priori de la gémiation n'est fondée que sur l'observation du fonds de vocabulaire de la langue noble.

Le rôle de l' « étymologie populaire » est signalé, p. 18 et suiv., d'une manière juste, et il n'y a pas lieu de rien ajouter en principe à ce qu'enseigne Solmsen. Mais, par la suite, on se demande si le principe, justement posé, n'est pas quelquefois perdu de vue bien qu'il soit rappelé à l'occasion, ainsi p. 102. Sans doute les composés indo-européens servant de noms d'hommes sont clairs, et des noms tels que Θρασύμυχρος ou Ἀρχεπέλεμος ne posent pas de questions. Mais, aussitôt que l'on sort des séries évidentes, on doit garder une grande réserve. Par exemple, le fait qu'un grand nombre de noms latins ne sont pas explicables par le latin rend au moins douteuses des explications plausibles en elles-mêmes comme celle de *Caecilius* par *Caecus*. On risque peu à interpréter les *cognomina* latins, beaucoup à interpréter les *nomina*, dont l'origine est en grande partie étrangère. Étant donnée l'obscurité étymologique de beaucoup de noms de localités grecques, il n'est pas évident que Γερτύς et Γυρτών aient rien à faire avec ἀγείρω (v. p. 93), etc. ; tout ce que l'on peut dire, c'est que, pour la phonétique comme pour la morphologie, le rapprochement est possible ; mais il y a loin de la possibilité à la certitude. Si la preuve d'une étymologie de noms communs est souvent malaisée à fournir, celle de l'étymologie d'un nom propre échappe dans la grande majorité des cas.

D'autre part, il faut ici plus que partout ailleurs tenir compte des influences historiques : sachant que le germa-

nique a emprunté au celtique un bon nombre de mots indiquant des notions politiques ou sociales, le rapprochement des noms propres de forme v. h. a. *Purgunt* avec irl. *Brigit* et même celui du nom de peuple *Burgundiones*, *Burgundi* avec les *Brigantes* (v. p. 103) indique peut-être une action d'un type onomastique celtique sur un type germanique.

Dans un livre comme celui-ci, les généralités inspirent confiance. Mais, partout où l'on ne dispose pas de données historiques précises, contemporaines des noms étudiés, il faut se méfier de l'interprétation dans chaque cas particulier.

A. M.

---

G.-A. GRIERSON. — *Linguistic Survey of India*, vol. XI : *Gipsy languages*. Calcutta, 1922, in-4, x-213 p.

Le terme de « gipsy » désigne ici, non les Tsiganes proprement dits, qui habitant hors de l'Inde, ne sont pas du ressort du « Survey », mais des tribus nomades, dont les unes parlent des dialectes aryens différents de leur entourage (généralement de type rajasthani, avec des mélanges), les autres se servent des parlers courants en y introduisant un fort élément argotique.

L'étude de ces parlers intéresse d'ailleurs indirectement celle du tsigane, qui est un groupe analogue, mais dont l'aire de migration a franchi les limites de l'Inde. D'autre part, ce qui est dit des langues secrètes fournira des documents nouveaux sur les argots : les procédés sont au reste ceux qu'on connaît par ailleurs.

Avec ce volume (le dix-septième) se termine la description des parlers de l'Inde, entreprise en 1901 ; M. Grierson n'a plus à faire paraître que l'introduction générale, dont l'importance est aisément prévisible.

Jules BLOCH.

---



BABURAM SAKSENA. — *Lakhimpuri, a dialect of modern Awadhī*. Extrait du *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, XVIII, 1922, p. 303-347.

Bonne monographie d'un petit dialecte sur lequel le *Linguistic Survey* n'avait pas lieu de s'arrêter, et qui le complète utilement. Il est exclusivement parlé, et sans doute ne le sera plus longtemps : l'hindi littéraire, qui sert de langue écrite, est déjà en même temps la langue parlée par les classes cultivées ; de plus le kanauji, dialecte important qui avoisine le lakhimpuri à l'ouest et au sud-ouest, mais appartient à un autre groupe, n'est pas sans agir sur lui, en particulier par l'intermédiaire des Tharu (voir *Ling-Survey*, Eastern hindi, p. 121), enfin il ne faut pas oublier que Lakhnau, la grande ville de la région, est un foyer de culture et d'expansion de l'ourdou.

L'enquête est très fouillée, et l'exposé, indépendant de toute théorie historique ou comparative, est bien ordonné et illustré de nombreux exemples (sans parler de textes suivis donnés à la fin). Les ensembles apparaissent bien ; ainsi, le système des formes verbales et leur emploi sont lucidement décrits ; la phonétique, un peu brève, contient des remarques capitales sur le rythme du mot (la quantité des voyelles intérieures et des postpositions dépend de la longueur du mot) et l'absence d'intensité. L'histoire pourra s'aider d'une description si consciencieuse et indépendante de tout système d'interprétation. Ainsi le rapprochement des rares pluriels comme *barsai* « années » qui sont évidemment d'anciens neutres, et d'adverbes comme *daren* « par peur » coïncide avec l'opposition prākrite de *vassāi* et *ḍareṇa*, où *-n-* intervocalique est traité de façon différente.

Jules BLOCH.

P.-O. BODDING. — *Materials for a Santali grammar. I, mostly phonetic.* Dumka, 1922, 167 p. in-8 et 5 planches.

Les merveilleuses descriptions phonétiques du sanskrit données dans les vieux *prātiśākhya* ont jusqu'à présent suffi en somme à toute la linguistique de l'Inde ; les rares études originales sont toutes récentes et assez sommaires ; ainsi l'excellent *Brief sketch of bengali phonetics* de notre confrère, M. S. K. Chatterji (Londres, 1921) tient en une vingtaine de pages. Un travail approfondi comme celui du Rév. Bodding est donc le bienvenu, d'autant que ce qu'il dit du santal vaut non seulement pour toute la famille munda dont le santal est le principal représentant, mais sur beaucoup de points au moins, pour toutes les autres langues de l'Inde.

Ainsi on notera par exemple la description des aspirées, et l'observation précieuse que le souffle qui suit l'explosion *y* est la partie principale et en réalité la seule solide et stable (§ 53) ; celle des palatales, explosives ne comportant ni aspiration ni sifflement (§ 62) ; celle des cérébrales, ou « rétroflexes » selon le terme employé par M. Chatterji, qui sont à distinguer des supradentales par l'incurvation en arrière de la langue au début de l'articulation (de la comparaison des descriptions données par les deux auteurs, ici § 78, chez M. Chatterji § 22, il ressort que les mouvements articulatoires sont identiques dans les deux parlers, qui comme on sait sont voisins géographiquement, mais sans parenté ; seulement la langue va plus en arrière dans le parler le moins civilisé).

Les phonèmes propres au santal les plus curieux (§ 103) sont les consonnes implosives (« checked ») sourdes, réservées à la fin de la syllabe, et alternant avec des sonores ordinaires devant voyelle ; mais cette alternance semble toute récente et date des cinquante dernières années ; c'est sans doute en santal le premier stade d'une évolution en cours dans tout le munda. En passant, d'autres changements

prochains sont prévus : par exemple l'infection vocalique (§ 19 et s.), qui joue pourtant un **grand** rôle dans la langue, se perd chez les Santals qui ont été à l'école, où l'enseignement se fait en hindi ; § 54, le maintien de l'aspiration en fin de mot est donné comme un purisme — car il y a des puristes en santal.

Le livre comporte encore une curiosité, qui sauf erreur est une nouveauté, et un exemple à suivre dans la mesure du possible. Cinq radiophotographies montrent de profil la position de la langue dans la prononciation de certaines voyelles ; et, en fait, certaines révèlent des mouvements qu'on aurait été sans elles bien empêché de connaître. Il faut dire que M. Bodding a eu à sa disposition un sujet exceptionnellement sûr, patient et maître de ses muscles, capable de maintenir en position une langue enduite de bismuth entre 30 et 40 secondes ; il présentait en outre l'avantage d'être à peu près édenté et en particulier de n'avoir qu'une canine en tout dans la moitié de la bouche, du côté où on l'a photographié.

M. Bodding promet une morphologie ; la réussite de sa phonétique engage à souhaiter la prompte réalisation de cette promesse.

Jules BLOCH.

S. MORGENSTIERNE. — *Iranian Notes* (extrait de *Acta orientalia*, I, p. 245-284).

M. Morgenstierne donne une série de petites notes sur les textes vieux perses, et de nombreuses étymologies de mots persans ou dialectaux. Le tout est plein de remarques intéressantes. Mais les choses ne sont pas toujours poussées assez à fond.

Par exemple, à propos des noms perses en *-farnah-*, M. Morgenstierne constate, avec raison, que l'explication que j'en ai donnée se heurte au fait que des noms propres mèdes cités dans les inscriptions assyriennes comprennent *-parna*, *-parnu*. Mais le fait qu'un parler moderne repré-

sente par *f* l'ancien *x*<sup>v</sup> n'éclaire pas ces noms : le passage de *x*<sup>v</sup> à *f* est chose toute simple, et, même si l'on n'en trouvait aucun exemple dans un parler iranien, on peut admettre qu'il a eu lieu quelque part en Iran à date ancienne. Ce qu'il faut, c'est expliquer pourquoi, dans un parler où, comme en perse, *x*<sup>v</sup> n'est jamais représenté par *f*, on a *-farnah-* en face de *zd x<sup>v</sup>arānah-*. Le problème subsiste tout entier.

De même, les problèmes phonétiques posés par le nom du « chacal » sont indiqués, non résolus.

A. M.

Chr. BARTHOLOMAE. — *Zur Kenntnis der mitteliranischen Mundarten*, IV et V. *Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften*. Phil. hist. Cl., ann. 1922, 6, et ann. 1923, 3 ; 48 et 52 p.

Outre sa série *Zum sasanidischen Recht* dont le 4<sup>e</sup> fascicule forme le n<sup>o</sup> 5 des publications de 1922 de l'Académie de Heidelberg, M. Bartholomae continue son autre série, toujours pleine de vues intéressantes et de critiques approfondies, sur l'histoire du pehlvi.

Le cahier IV renferme une étude minutieuse de l'emploi des pronoms personnels inaccentués en pehlvi ; la restriction de l'ancien usage en ressort clairement. — Suit une étude sur la façon dont est représenté le cas sujet *az*.

Le cahier V, après une étude sur *x<sup>v</sup>āhar* « sœur », dont le type rythmique aurait été conformé à celui de *mātar* (hypothèse curieuse, et un peu hardie) qui donne lieu à une étude épisodique des formes très aberrantes du nom du « sang », et après une discussion d'un pluriel en *-ēān* qui a été supposé et que M. Bartholomae écarte avec raison, discussion qui amène à expliquer les formes arméniennes en *-ean*, vient le morceau capital du cahier : la recherche de l'origine de la finale du cas oblique du singulier notée *-y* en pehlvi épigraphique.

M. Bartholomae discute un à un, avec la science et la

précision qui caractérisent ses travaux, les arguments apportés pour soutenir la thèse que cette finale remonterait à un ancien *-ahya*, finale du génitif des thèmes en *-ā-*. Les critiques fournies par M. Bartholomae peuvent affaiblir la portée des arguments apportés en faveur de l'origine *-ahya*. Mais, en ce qui concerne le développement du groupe proprement perse, ces critiques ne ruinent pas la théorie : là où le génitif du pronom, *man*, et le génitif pluriel des noms en *-ān* ont été généralisés, il est naturel de chercher aussi dans le génitif la forme qui est à la base du singulier. Même s'il est vrai que *\*vahyah* a abouti à *vēh*, il ne résulte pas de là que, dans un trisyllabe tel que *\*puṛahya*, le sommet rythmique n'ait pas été sur *pu-*, et il n'en faut pas plus pour justifier la réduction de *-ahya* à un *-e* bref, sujet à s'amuir par la suite. Ni le datif singulier des thèmes en *-ī-*, qui étaient peu nombreux, ni le locatif en *-ayā*, qui n'était pas un cas grammatical fréquent, ni l'instrumental des thèmes en *-ā-* d'une langue où le féminin s'est éliminé de bonne heure ne sont propres à expliquer les formes générales du singulier des noms pehlvis. Il ne suffit pas de multiplier les remarques de détail, si justes qu'elles soient ; il faut observer la ligne générale du développement. Comme l'a déjà marqué Gauthiot pour le pluriel, il n'est pas évident que les choses se soient passées d'une même manière dans tous les dialectes iraniens.

A. M.

---

A.-A. FREIMAN. — *Zametki po pexlevijskoj leksikografij*. Petrograd (Bulletin de l'Académie des sciences de Russie, 1918, p. 761-770).

M. Freiman détermine le sens de deux mots pehlvis. La forme du premier n'est pas claire. Quant au second, il y montre le représentant de la racine iranienne connue *jad-* « demander ». Ces deux notes enrichissent la connaissance du vocabulaire iranien.

A. M.

R. GAUTHIOT. — *Essai de grammaire sogdienne*. Première partie. *Phonétique*, avec une planche et deux cartes. Paris (Geuthner), 1914-1923, x-xviii-183 p.

De son déchiffrement des plus longs textes sogdiens bouddhiques jusqu'ici connus, Gauthiot avait entrepris de tirer toute une grammaire. La guerre et la mort l'ont empêché de terminer son œuvre. Mais la *Phonétique* était entièrement tirée en juin 1914. Cette première partie a failli brûler dans l'incendie de l'imprimerie Istas, lors de l'invasion et de l'incendie de Louvain par l'armée allemande; un accident heureux l'a conservée.

La parution de ce livre ravive les regrets que cause la mort prématurée de l'auteur. On y aperçoit à plein son sens de la linguistique générale, la connaissance large et profonde qu'il avait du développement de l'iranien, son don de combinaison. Cette grammaire porte la marque d'une personnalité forte. Elle n'apporte pas seulement des faits nouveaux; elle est riche de doctrine, et l'originalité du fond se marque dans l'originalité du plan suivi.

Paru seulement en 1923, ce livre imprimé en 1914, et dont une partie, distribuée dès 1914 à quelques iranistes, a été déjà souvent citée, renferme naturellement quelques détails vieillis. Certains ont été indiqués en un bref errata. D'autres ressortiront de la publication du *Sûtra des causes et des effets*. le texte préparé par Gauthiot, qui est sous presse, a été révisé depuis, et la traduction améliorée sur bien des points, surtout par M. Benveniste. En utilisant la grammaire de Gauthiot, d'où sortent tant d'enseignements, le lecteur ne devra pas oublier que le livre a paru près de dix ans après avoir été écrit, et que, si l'auteur vivait, il aurait apporté depuis bien du nouveau.

A. M.

La mort qui a pris R. Gauthiot n'a pas seulement brisé l'élan d'une merveilleuse intelligence ; elle a arrêté et presque compromis le progrès de ces études sogdiennes dont Gauthiot avait vraiment fait sa chose, à force de divination patiente et de ténacité laborieuse. A la perspicacité de grand déchiffreur qu'il appliquait à lire et à traduire les premiers documents sogdiens bouddhiques, il unissait les qualités maîtresses du théoricien : largeur de la vision, faculté d'abstraction, don de l'hypothèse qui organise la complexité du détail et étend une même explication à des ordres de faits différents. Non content d'avoir illuminé d'aussi obscurs problèmes, il préparait les instruments de travail qui permettraient aux autres chercheurs de partir du point où l'avaient conduit les seules forces de son génie. Il n'a pu entreprendre le dictionnaire. Voici du moins la première partie de sa Grammaire qui voit enfin le jour après neuf ans, grâce au dévouement et à l'activité de M. A. Meillet. De la seconde partie, il subsiste par miracle une épreuve unique, le chapitre du Verbe. Le reste n'a pas été rédigé ; l'on n'a rien retrouvé qui s'y rapporte. Le signataire de ces lignes achève en ce moment la Morphologie et la Syntaxe.

Ce premier fascicule constitue un exposé magistral de la phonétique sogdienne. Les problèmes si délicats qu'elle soulève sont indiqués avec précision et reçoivent, pour la plupart, une solution définitive. Partout s'atteste le souci d'une ample et juste perspective qui donne à chaque fait sa place et son relief exacts. C'est que la grammaire du sogdien ne s'accommoderait pas d'un exposé fragmentaire ou étiéqué. Si l'on pense, en effet, que nos plus anciens documents, encore mal connus, les lettres découvertes par Sir M.-A. Stein, remontent aux années initiales du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, que les textes bouddhiques se placent aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, que nous possédons des textes manichéens et chrétiens d'une date plus récente, et qu'enfin le yagnobi actuellement parlé au sud-est de Samarcand est le représen-

tant authentique du sogdien, si l'on ajoute que le sogdien a été au moyen-âge l'instrument d'une culture avancée et la langue internationale de toute l'Asie centrale, on aura une idée de son importance pour l'historien, à qui une civilisation nouvelle est révélée, comme pour le linguiste qui peut suivre dès à présent, dans ses lignes essentielles, l'évolution au cours de vingt siècles d'un dialecte dont nous ne savions que le nom.

Malheureusement le sogdien partage avec les autres dialectes iraniens la fortune singulière d'avoir été noté au moyen d'un alphabet étranger, en l'espèce, d'un alphabet sémitique, vraisemblablement apparenté à celui du nabatéen ou du palmyrénien, et dont le type, légèrement modifié, se laisse retrouver dans l'alphabet des inscriptions turkes de l'Orkhon, et, plus tard, dans l'écriture dite « ouigoure ». Cette graphie, mieux apte malgré tout à noter le sogdien que ne l'est l'écriture arabe pour le persan, rend avec une précision suffisante au moins le timbre des voyelles longues, et souvent, à l'aide d'une *mater lectionis*, celui des brèves ; d'autre part, un dialecte scythique septentrional, comme le sogdien, qui n'a guère eu d'occlusives sonores qu'après nasale ou dans quelques rares groupes anciens, dont le consonantisme, par conséquent, était formé essentiellement d'occlusives sourdes ou de sonores spirantes, tolère d'être noté en un alphabet où les sourdes *p, t, k*, peuvent rendre les sonores précédées d'une nasale et où les sonores sont des spirantes ( $\beta, \delta, \gamma$ ). La notation est d'ailleurs constante (sauf pour les finales, soumises à des traitements particuliers), et l'étymologie, comme la graphie plus complète des manuscrits en sogdien chrétien, sont d'un précieux secours. On peut dès lors localiser exactement le sogdien dans l'espace et dans le temps : c'est un dialecte scythique et c'est une langue moyenne. Tout concourra, dans la seconde partie du volume (de la page 23 à la fin), à illustrer ces deux constatations essentielles ; des rapprochements continuels aident à situer ce dialecte dans l'ensemble de l'iranien, où il occupe une place à part, à la suite des changements que lui ont fait subir divers facteurs dont les effets sont analysés



en détail : perturbations produites par l'accent d'intensité qui frappait la pénultième longue ou l'antépénultième, quand la pénultième était brève ; altération des initiales, par voie de prothèse ou d'insertion vocalique ; réductions des finales. Puis chacun des phonèmes est étudié à part, suivant les différentes places qu'il occupe dans le mot et les groupes où il peut entrer, chaque règle, appuyée d'un grand nombre d'exemples avec leur prononciation restituée et leur traduction, si bien que l'index détaillé qui clôra le deuxième fascicule pourra, dans une certaine mesure, tenir lieu de glossaire.

Il ne saurait être question de discuter dans ce compte-rendu telle question générale, comme l'origine de l'alphabet ou la valeur des consonnes géminées. On se bornera à joindre les observations suivantes aux additions et corrections de M. A. Meillet qui ouvrent le volume :

P. x, l. 1 : lire 1912 au lieu de 1911. — P. 10, § 13 : la valeur de *-h* est beaucoup plus importante qu'il n'est indiqué ici : c'est la marque du féminin dans la plupart des cas. On y reviendra en détail dans la Morphologie. — P. 31, § 38 : le terme « cas sujet », trop restreint, doit être remplacé par celui de « cas direct » (nominatif-accusatif). — P. 34 : Le nom de nombre *pnč* « cinq » est transcrit régulièrement par *\*panč*. Étant donné que *-č* peut noter une sonore, il est tout aussi légitime de lire *\*panj*, qui est attesté en sogdien manichéen (cf. F.-W.-K. Müller, *Handschriften-Reste*, p. 98). La sonore est constante non seulement en scythique, yagn. *panj*, oss. *finj*, mais dans tout l'iranien actuel, sauf dans les dialectes de l'Indou-Kouch, minj. *panč* et yidg. *pānš*. — P. 40, § 44 : le *-y* de *ʔr'y* ne note pas *-i* ; il sera montré dans la morphologie que c'est un des cas où *-y* alternant avec *-k* doit se lire *\*-āy*. — P. 44, l. 1 : lire *ʔɜʔʔk* ; l. 4 du bas, lire *ɜy'yʔntk*. — P. 46, l. 12 du bas : lire « être nuisible » au singulier. — P. 59, l. 2 : *γwrtʔrčh* est féminin ; lire « nourricière » ; l. 20 (et p. 112, l. 6 ; p. 149, l. 11, etc.) le mot *prγsnh* signifie « signe, présage » et non « propos » ; l. 9 du bas, lire *w'γz*. — P. 68, l. 5 du bas : *-k* et *-č* n'alternent pas entre eux librement ; le pre-

mier est masculin, le second féminin. La même observation est à répéter pour ce qui est dit des suffixes *-tk* et *-tč*, p. 154. — P. 69, l. 14 du bas : lire « arrangée, disposée ». — P. 72, l. 7 du bas (et p. 89, 104, 105) lire *ṣr'wnp'ṣy* \**ṣr'run<sup>o</sup>pāžāy* attesté dans le *Sūtra des Causes et des Effets*, l. 135. — P. 76, l. 15 du bas : *ṣr'ṣr'k* traduit par « chargé » signifie en réalité « portefaix, homme de peine », cf. pers. *barbar* ; l. 4 du bas : *ṣr'm's'k* signifie, non pas « grand par le mensonge », mais « diseur de mensonges » (de *s'k* « dire »). — P. 77, l. 10 du bas (et p. 105, l. 8) : *r'ṣpnt'k* signifie « des cinq routes » et non « proche des routes » : il s'agit de \**pankta-ka-* où le premier *-k-* a été éliminé dans un groupe consonantique complexe. — P. 85, l. 14 (et p. 105, l. 12) *wp'rs*, attesté dans D. 88 et S. 64, veut dire « question » et non « différence » ; *ibid.*, l. 13 du bas : le sens de *ṣyṣṣ'k* n'est pas « bilingue », mais « qui a double langue, perfide ». — P. 89, § 97 fin : *mwš* est la « souris », non le « rat ». — *Ibid.*, l. 9 du bas : le texte de S. 359 porte *mwškyšh* \**mūs<sup>o</sup>kšš<sup>a</sup>č* ; — l. 8 du bas : *ṣr'wkpžy* signifie plutôt « à sabots de bois ». — P. 97, l. 3 du bas : lire *čytk*. — P. 102, l. 3 (et p. 111, l. 7 du bas) : *ṣwṣ'ntč* est un féminin, lire « parfumée » ; — l. 8 : le composé si curieux *r'wšn'ṣrčmnw* est, comme l'ont vu, de manière indépendante, MM. Fr. Rosenberg (*Izvestija* de l'Académie de Russie, 1920, p. 468) et P. Tedesco (*Bull. soc. ling.*, t. XXIII, p. 111) l'expression avestique *raoṣna-garō nmāna* « paradis lumineux » avec la forme gāthique du dernier terme, *dāmāna*. — P. 107, l. 17 : lire « habituée ». — P. 111, l. 2 du bas : lire *kp'wt'yčh* \**k<sup>a</sup>pōtč<sup>a</sup>*. — P. 112, l. 9 : lire « pleine » et « précieuse ». — P. 119, l. 8 du bas : lire *čywṣ't*. — P. 145, l. 11 : *ṣr'n* ne signifie que « lourd », c'est *ṣr'nḥ* qui veut dire « enceinte ». — P. 153, l. 6 : après *čwž'kk* ajouter « poulet, poussin ». — P. 154, l. 4 : le nom du « moineau » est *syč'kk* \**sičāk*. — P. 157, l. 16 : après *swnpt* ajouter \**sūmb<sup>a</sup>t*. — P. 158, l. 5 : après *'ṣs'n'γ* ajouter \**aṣsān<sup>a</sup>γ*. — P. 165, l. 2 du bas : lire *ṣr'γw* (*ṣr'γwy* est le cas oblique). — P. 167, l. 11 : le sens de *'p'γ'rš* est « qui se détache, recule », et non « qui a peur ». — P. 168, l. 1 :

supprimer « enceinte ». — P. 170, l. 2 du § 179 le sens de « nez » attribué à  $n'\gamma$  est très douteux : cf. les observations de M. Meillet, *Bull. soc. ling.*, t. XXIII, p. 108. — A l'avant-dernière ligne du § 179, ajouter « éternel » après  $nv\acute{s}'kw$ . — P. 171, l. 19 : lire  $\gamma'nh$ . — P. 172, l. 3 : le mot  $s\gamma'wnw$  « parole » semble bien emprunté : cf. pers. *suxún* (aujourd'hui *suxân*), il faudrait dans ce cas le lire  $*s^uxúnə$ . — Enfin, M. Meillet a signalé (p. ix) l'absence d'un paragraphe sur la métathèse : aux exemples qu'il a donnés,  $m\gamma'zw$  « moelle » de *mazga-*, et  $\acute{s}\acute{z}'rm$  « honte » de *fšarəma-*, on joindra en tout cas  $'rk$   $*\acute{a}rk$  « œuvre » de  $h\gamma-$ ,  $\acute{e}'r\acute{z}-$   $*\acute{e}ar\acute{o}-$  de *\acute{e}abru-* élément de composition identique à lat. *quadru-* ;  $yy\acute{z}'n$   $y\acute{e}\acute{z}'x\acute{a}n$  « glacier » pour  $*yy\gamma'z\acute{n}$   $*y\acute{e}x\acute{o}\acute{z}\acute{a}n$ , cf. av. *a\acute{e}xa-*, oss. *y\acute{a}x*.

Émile BENVENISTE.

FR. ROSENBERG. — *Deux fragments sogdien-bouddhiques de Ts'ien-Fo-tong*. Petrograd, *Bulletin de l'Académie des sciences de Russie*, année 1918, p. 817-842 [et une planche], année 1920, p. 399-420 [et une planche] et 453-474.

Cette édition de deux fragments en sogdien bouddhique rapportés par la mission d'Oldenburg m'est parvenue cette année grâce à la bienveillance de l'auteur. Elle semble excellente.

La langue de ces deux fragments, tous deux courts, concorde avec celle des textes bouddhiques déjà publiés. M. Rosenberg, qui connaissait la partie imprimée de la grammaire de Gauthiot, a étudié en détail tous les mots du texte; son édition sera indispensable à quiconque s'occupera de sogdien. Des remarques faites, celle qui a le plus de portée est celle relative à la valeur féminine de la finale  $-h$  dans les noms.

A. M.

qu'il répond à un besoin. Le manuel est clair, bien dessiné, plein de faits sans en être encombré. Cette première livraison ne touche qu'aux généralités. M. Schrijnen y a tenu compte des dernières découvertes.

Pour l'errata, on signalera  $\nu\acute{\iota}\varsigma\alpha\iota$  au lieu de  $\nu\acute{\epsilon}\iota\varsigma\alpha\iota$  p. 61.

La bibliographie est au courant et clairement présentée.

A. M.

---

F.-Θ. FORTUNATOV. — *Kratkij očerk sravnitel'noj fonetiki indoevropskix jazykov*. Petesburg (Académie des sciences), 1922, in-8, vi-281 p.

Le grand linguiste russe Fortunatov s'était décidé un peu avant sa mort, qui est survenue en octobre 1914, à publier son cours de phonétique comparée de l'indo-européen, et dix feuilles en étaient imprimées au moment de sa mort. Les événements ont fait traîner l'impression du reste, et ce n'est qu'en mai 1922 que le livre a pu sortir. Je l'ai reçu cette année de l'Académie.

L'enseignement de Fortunatov a dominé tous les travaux de l'école de linguistique historique qu'il a formée à Moscou. Mais, comme les publications du maître ont été peu nombreuses et partielles, on ne connaissait ses vues que de biais, jamais d'une manière systématique et complète. Tout bref qu'il soit, ce cours permettra désormais d'apprécier et d'utiliser les théories personnelles de Fortunatov.

On connaît la tendance générale de ces théories. Fortunatov expliquait volontiers par des phonèmes indo-européens distincts les difficultés qui subsistent dans les correspondances observées. Par exemple, pour rendre compte de *h* du lat. *hic* et de l'absence de *j*- initial dans le démonstratif russe *etot*, il admettait un *h* indo-européen dont il soupçonnait ailleurs diverses traces. Ces hypothèses peuvent ne pas convaincre ; dans l'espèce, *hic* s'explique tout autrement si on le place dans l'ensemble des démonstratifs latins, et russe *etot* s'explique par des faits de phonétique syn-

A. JARDÉ. — *La formation du peuple grec*. Paris (Renaissance du livre), 1923, in-8, xii-423 p. (*L'évolution de l'humanité*, 10).

Avec ce volume, la collection dirigée par M. H. Berr atteint le monde classique. Le volume de M. Jardé a pour objet de décrire la nation grecque de sa formation jusqu'au moment où commence la période hellénistique. Il est clairement construit; l'auteur a le mérite de se tenir près des données des textes et d'essayer toujours de se représenter la réalité des faits; il ne perd jamais de vue les faits économiques. Le linguiste y trouvera un guide commode pour s'orienter à travers les complications de l'ancienne histoire grecque où tant de choses sont ou inconnues ou mal connues.

M. Jardé se défend trop de la séduction qu'exerce sur nous la Grèce. Quand il compare les Grecs et les Perses, il est, par souci d'équité, injuste pour les Grecs. Sans doute la Perse achéménide n'était pas « barbare », et le régime de l'empire achéménide n'était que modérément tyrannique. Mais il n'y a pas de commune mesure entre la nation grecque, qui a constitué le système de la pensée rationnelle, et la Perse ancienne, qui n'a eu aucune civilisation originale. A leur date, la philosophie, l'architecture, la sculpture, le dessin des Grecs sont des choses uniques. Il y a une nation grecque parce qu'il y a une civilisation grecque qui est sa création. Et c'est l'originalité de cette civilisation qui a valu à la langue grecque un rôle à part.

L'auteur se demande pourquoi cette nation n'est jamais parvenue par elle-même à constituer un État un. C'est qu'elle n'a jamais occupé un territoire continu. M. Jardé constate lui-même qu'il n'y avait pas de routes en Grèce. Les Grecs à qui la nation a dû sa civilisation sont tous des habitants de cités côtières; c'est par la mer que s'est faite la « colonisation » grecque, et que se sont maintenues les relations entre les Grecs. Les Grecs n'ont nulle part un

arrière-pays profond. Mais, dès le <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, les Grecs agissent les uns sur les autres, communiquent entre eux, et leurs parlers se rapprochent peu à peu. Plus on étudiera les parlers grecs, non pour y retrouver des traces du parler local original, mais pour suivre les changements intervenus dans la langue au cours du temps, plus on verra combien, dès le début de l'époque historique, des influences étrangères au parler local interviennent et comment la langue tend sans cesse à s'uniformiser. Dans les textes en parler local, il y a souvent beaucoup de volonté de souligner l'autonomie de la cité.

On ne saurait reprocher à M. Jardé de ne pas tenir compte des données linguistiques; il les invoque souvent. Il n'en faut pas exagérer l'importance pour l'historien. Il était bien inutile de signaler, p. 193, que la conservation du parler local à Athènes ne prouve pas que l'invasion dorienne n'ait pas atteint l'Attique. Cela prouve seulement que, en Attique, le type dorien de vie n'a pas prévalu.

Ce que l'on serait tenté de reprocher le plus à M. Jardé, c'est de n'avoir pas montré assez le caractère, sans doute assez médiéval, de l'invasion achéenne; la grande fermentation intellectuelle qui est sortie de la rencontre entre les envahisseurs hellènes et la vieille civilisation égéenne dans la mer Égée et en Asie-Mineure; la réaction aristocratique, qui a maintenu chez les Grecs une tradition de type indo-européen; cette réaction se manifeste avec une intensité particulière dans quelques-unes des cités où la dernière des grandes invasions helléniques, l'invasion dorienne, a imposé la domination d'une petite caste de maîtres qui se sont emparés de la terre. Il y a eu là des actions et réactions dont le langage porte la trace et qu'il serait curieux de pouvoir analyser.

A. M.

A. MEILLET. — *Les origines indo-européennes des mètres grecs*. Paris (les Presses universitaires de France), 1923, viij-79 p. in-8.

Dans l'information qu'il s'est acquise des langues indo-européennes, à la fois si minutieuse et si complète. M. Meillet n'avait garde de négliger la métrique. Par le secours qu'elle fournit à la phonétique, la métrique est indispensable aux linguistes ; maint détail de la prononciation et du rythme des langues est révélé seulement par la connaissance de l'usage des poètes. On n'a pas oublié les enquêtes que M. Meillet a poursuivies sur la métrique védique (et dont les importants résultats ont été consignés en 1897 dans le *Journal asiatique*) ni les fines observations qu'il a tirées de l'étude des mètres grecs dans son *Aperçu* de l'histoire de cette langue : ce n'était pas la partie la moins originale d'un livre où les idées originales abondent. On y voyait déjà s'esquisser une théorie de la métrique grecque dans son développement historique. Mais on attendait de M. Meillet un exposé d'ensemble de ses idées sur la matière. Tel est l'objet de ce nouvel ouvrage, qui reproduit un cours professé au Collège de France en 1921-1922. En dépit de ses dimensions restreintes, il ne le cède pour l'importance à aucun des nombreux ouvrages de l'auteur : car il est plein de vues personnelles et il marque sur un domaine déjà maintes fois parcouru une orientation nouvelle.

Pour en saisir toute la nouveauté, il suffit de se rappeler la place que tient la métrique dans les ouvrages de grammaire comparée : elle n'est jamais traitée que comme une science auxiliaire apportant au linguiste un complément d'information. Il existe des ouvrages de grammaire comparée où la métrique est ainsi utilisée, mais il n'existe pas d'ouvrage de métrique écrit par un comparatiste. Or, M. Meillet s'est proposé de bâtir une théorie comparative de la métrique indo-européenne, d'annexer à la grammaire comparée des langues indo-européennes une province nou-

velle, qu'on pourrait appeler la métrique comparée. Là est la première originalité de son livre. Il n'y a pas de raison en effet — et l'on devrait s'étonner que M. Meillet ait éprouvé le besoin de s'en justifier — pour que la métrique, considérée en elle-même, ne bénéficie pas des ressources de la méthode comparative. Si elle en a été privée jusqu'ici, c'est sans doute pour la même raison qui a tenu si longtemps les philologues classiques en défiance à l'égard de la grammaire comparée, à savoir la difficulté d'acquérir la possession de disciplines spéciales très touffues pour en dégager des vues d'ensemble. Un bon helléniste a peine à croire qu'il lui soit utile de devenir indianiste ou iranisant pour scander les poèmes homériques. Mais M. Meillet donne la preuve que la connaissance du Veda ou des gâthâs de l'Avesta est aussi nécessaire à l'interprétation de la métrique que de la langue d'Homère. La date et la nature des documents font que le domaine de la métrique comparée est plus restreint que celui de la grammaire comparée. Du moins peut-on distinguer dans la métrique des peuples indo-européens deux types principaux : l'un occidental, défini par la comparaison du saturnien latin et du plus ancien vers irlandais ou germanique, l'autre oriental que nous fait connaître surtout la comparaison des mètres grecs et hindous. Ce second type est visiblement plus ancien que l'autre, et plus conforme au type linguistique de l'indo-européen. C'est de celui-ci seul que traite M. Meillet. Le simple rapprochement des faits grecs et hindous produit des résultats saisissants.

Toutes les idées que pouvait suggérer l'étude, même approfondie, de la seule métrique grecque en sont transformées, retournées. Il suffit pour s'en convaincre de passer en revue les conclusions de chaque chapitre dans l'ordre même où ils se présentent. M. Meillet commence par détruire l'idée habituelle de la division du vers en temps égaux. Cette idée, commune à la métrique et à la musique et empruntée sans doute à celle-ci, fautive depuis plusieurs siècles toute notre théorie musicale. Il faut en revenir à la doctrine d'Aristote qui distingue soigneusement le mètre et



le rythme (p. 20-21). La méthode comparative nous y engage. Le vers védique en effet n'est pas divisible en pieds ; il ne devient comparable au vers grec qu'à partir du moment où la théorie du vers cesse d'être dominée par l'idée d'une division en pieds. La versification grecque apparaît alors comme le résultat d'une normalisation : les poètes ont été influencés par des règles d'école et faisaient œuvre de lettrés. La versification hindoue, plus libre et plus souple, est restée plus près des chansons populaires. On sait combien ceux qui recueillent des mélodies populaires sont souvent embarrassés pour y placer les barres de mesure, combien ils doivent imaginer de syncopes, introduire de points d'orgue pour concilier le rythme qu'ils enregistrent avec les règles de mesure auxquelles ils sont habitués.

Le peu de chansons grecques que nous possédons présente des concordances frappantes avec la versification hindoue, tant dans le traitement du commencement du vers que dans l'usage de la catalexe à la fin. Dans la partie médiane, la juxtaposition de dactyles et de trochées est un trait fondamental du vers védique ; en admettant que le temps faible est constitué tantôt par  $\sim$  et tantôt par  $\cup$ , on peut ramener le vers saphique et le vers alcaïque à un modèle unique qui se trouve être celui dont découlent dans l'Inde la jagatī et la tristubh. Malgré la différence des développements, on entrevoit aisément l'identité des points de départ.

Dans l'histoire de la versification grecque, les mètres iambo-trochaiques apparaissent à la fois comme plus anciens et comme plus conformes au caractère de la langue. L'hexamètre dactylique au contraire semble un accident, et relativement tardif, bien qu'il ait eu pour lui dès une date ancienne le prestige de l'épopée. La méthode comparative le dénonce comme quelque chose d'étranger. M. Meillet avance, non sans quelque réserve, une hypothèse ingénieuse, suivant laquelle l'hexamètre dactylique serait d'origine égéenne. Le fait que l'hexamètre avait un caractère religieux et est resté le mètre des oracles ne peut que fortifier cette hypothèse. D'autres témoignages pourront peut-

être la confirmer. Un fait est désormais acquis. C'est que, par opposition au vers d'Alcée ou de Sapho, le vers d'Homère n'est pas d'origine indo-européenne et résulte d'une innovation proprement hellénique. La métrique comparée le prouve.

En dehors de ces conclusions si originales, le nouveau livre de M. Meillet suggère quelques réflexions de méthodologie générale. C'était une hardiesse de sa part que d'étendre l'emploi de la méthode comparative à une matière plus mouvante, plus fuyante que le langage, à une matière surtout où l'initiative individuelle a plus de part et où les actions extérieures sont plus nombreuses. Le résultat a justifié l'entreprise de M. Meillet. Mais on peut se demander s'il n'a pas atteint avec la métrique le point extrême où la méthode comparative, telle que les linguistes la pratiquent, peut être utilement employée. Si l'on passe à l'histoire des idées religieuses, des conceptions philosophiques, des procédés littéraires, on rencontre bien aussi des traditions, dont le développement parallèle est parti d'une source commune. Mais la part des emprunts y est beaucoup plus considérable et plus malaisée à discerner : la matière même ne s'y laisse pas aborder et saisir comme le λεγόμενον du langage ou le βεβαιούμενον de la métrique. La méthode comparative ne peut s'appliquer à cette matière nouvelle qu'en se transformant. Il n'est pas nécessaire de rappeler combien ce qu'on appelle mythologie, philosophie ou littérature comparée a peu de commun avec la grammaire comparée ; c'est se laisser duper par les mots que d'attribuer à ces diverses disciplines un objet identique. Ce livre, où M. Meillet fonde la métrique comparée, nous paraît montrer à la fois l'excellence de la méthode comparative, mais en définir aussi la portée.

J. VENDRYES.

Il sera permis au rédacteur de ce bulletin bibliographique de signaler ici quelques fautes ou omissions de son livre qui lui ont été signalées par des correspondants bienveillants :

P. 42, l. 12 du bas, lire : syllabes, au lieu de : mots.

P. 52, l. 17, lire : 5-5-5.

P. 24, l. 4, lire :  $\sigma\omega\sigma\sigma\sigma\sigma\sigma\sigma\sigma\sigma\sigma$ , et p. 60, l. 7, lire :  $\epsilon\pi\sigma\sigma\sigma\sigma\sigma\sigma\sigma\sigma\sigma$ .

P. 67, l. 6 du bas : la fin de vers *pība rtinā* est citée à tort ; le poète prononçait *pība-rtinā*. en quatre syllabes.

P. 33 et suiv. : La réalité de la coexistence de  $\sigma$  et de  $\sigma\sigma$  dans un même vers admise ici dans les vers de chansons — et qui concorde avec des types védiques connus — a été admise déjà par M. Laloy, dans son *Aristoxène de Tarente*, p. 327 et suiv. et surtout p. 333 et suiv. La concordance entre les vues de M. Laloy et les miennes est d'autant plus frappante que nous nous sommes placés à des points de vue tout différents.

P. 43. S'il est vrai que, dans les cloka sanskrits, qui sont des vers épiques et didactiques, l'équivalence de deux brèves et d'une longue n'existe pas, cette équivalence se rencontre dans certains types de vers du sanskrit classique et du moyen indien.

P. 50 : Il n'est pas exact que le dactyle soit si nettement évité dans le trimètre iambique ; il se rencontre souvent au 3<sup>e</sup> pied.

P. 77, l. 19, lire : *Malum dabunt Metelli Naevio poetae* et, deux lignes plus bas, supprimer *hic*.

A. M.

FR. BECHTEL. — *Die griechischen Dialekte*. Zweiter Band. *Die westgriechischen Dialekte*. Berlin (Weidmann). 1923, in-8, VII-951 p.

Un livre qui renferme des milliers de particularités disposées en un ordre parfait, critiquées avec rigueur, discutées avec une méthode impeccable supposant des idées générales arrêtées, et où ces idées ne sont jamais développées, où elles apparaissent à peine au détour d'un alinéa pour s'évanouir aussitôt ; cela déconcerte. Il y a là un parti pris absolu auquel il faut se résigner. M. Bechtel sait à fond tout ce qui touche aux dialectes grecs ; il veut bien livrer ses fiches au public, après les avoir soumises à la critique la

plus avertie, la plus pénétrante, celle de M. Wackernagel. Il n'y a qu'à l'en remercier et à profiter du riche enseignement qu'il dispense.

Ce gros volume rendra plus de services encore que le premier. Il traite des dialectes occidentaux que, depuis Ahrens, personne n'a exposés dans leur ensemble (le petit livre de M. Boisacq, œuvre très réduite d'un débutant, et ancien déjà, ne concerne que le dorien). En 22 petits exposés, tous indépendants les uns des autres, pourvus chacun d'un index particulier, chacun des groupes du grec occidental y est traité, pour autant que les données — souvent très maigres — permettent de le faire.

Le plan s'explique mal. Les parlers du Nord-Ouest y sont séparés par tous les parlers proprement doriens de l'éléén avec lequel ils ont beaucoup de traits communs. M. Bechtel signale lui-même des traits communs caractéristiques :  $\varepsilon\rho$  passant à  $\gamma\rho$ ,  $\sigma\theta$  à  $\sigma\tau$ , le datif pluriel en  $-\varepsilon\sigma\tau\iota$  auquel tend (particulièrement tôt en éléen) à se substituer  $-\sigma\iota\varsigma$ ,  $\varepsilon\nu$  avec l'accusatif. Il ne tire pas de là la conclusion qui s'impose et qui s'accorde du reste avec la géographie.

Il se pose ici une question de principe : M. Bechtel attribue ces traits à une « *äolische Urbevölkerung* » qui les aurait conservés après l'invasion des « Grecs occidentaux ». Mais il n'en est aucun qui impose cette explication. Le passage de  $\varepsilon\rho$  à  $\gamma\rho$  ou de  $\sigma\theta$  à  $\sigma\tau$  sont des innovations qui s'expliquent aisément et qui ont pu avoir lieu d'une manière parallèle ; l'accusatif près de  $\varepsilon\nu$  est un archaïsme, non une innovation, et ne prouve guère par suite. Dans la mesure où les faits offerts par les parlers grecs du Nord-Ouest et l'éléén supposent un lien entre ces parlers et l'éolien, il y a une autre explication possible que celle admise par M. Bechtel : le fait que ces parlers proviendraient de parlers contigus à l'époque grecque commune ; on sait que, dans un groupe de parlers contigus, les diverses lignes d'isoglosses sont autonomes. — Le traitement  $-\sigma\iota\varsigma$  de  $-\sigma\nu\varsigma$  à l'accusatif pluriel ne se trouve qu'en grec du Nord-Ouest et en lesbien ; mais le fait n'est pas éolien commun ; le thessalien l'ignore ; le double traitement  $-\sigma\iota\varsigma$  et  $-\sigma\varsigma$  de  $-\sigma\nu\varsigma$  ne ressort pas sûrement

des faits cités p. 841, § 21 ; car  $-\sigma\zeta$  peut représenter ici le traitement  $-\sigma\zeta$  de  $-\sigma\chi\zeta$ , régulier devant consonne. Quant au double traitement  $-\sigma\tau-$  et  $-\sigma\tau-$  de  $-\sigma\theta-$ , on n'observe  $-\sigma\sigma-$  que dans un seul type grammatical ; et le  $-\sigma\sigma-$  peut y provenir ou de quelque particularité morphologique ou d'une différence de parlers à l'intérieur de l'éoléen. — Il est certain qu'il y a eu, chez les Grecs, des superpositions de parlers. Mais il est difficile de faire le départ entre les faits qui procèdent d'anciens voisinages dialectaux et ceux qui proviennent de la substitution de certains types à certains autres. S'il y a un point où l'on ne peut procéder automatiquement, c'est celui-ci. On ne peut évidemment se contenter d'affirmations comme celle-ci : là où il y a datif pluriel en  $-\epsilon\sigma\sigma\iota$ , il y a eu des Éoliens.

M. Bechtel insère le pamphylien entre les parlers doriens du Sud-Est et l'éolien. La tendance de  $o$  vers  $u$  et de  $\epsilon$  devant  $\nu$  à  $i$ , le développement de  $j$  après  $i$  en hiatus, l'existence de  $\text{F}\chi\nu\chi\sigma\sigma\chi$ , qui indiquent la communauté avec l'arado-cypriote, ne convainquent pas M. Bechtel : la Pamphylie se présente cependant comme un intermédiaire naturel entre le Péloponnèse et Chypre et fournit le jalon qui marque la direction d'un des plus anciens mouvements de colonisation hellénique, du plus ancien peut-être. Ce qui frappe M. Bechtel, ce sont les traits communs entre le pamphylien et le crétois. Il y en a en effet (v. p. 820, § 46). Mais il y a en Crète un substrat achéen antérieur au dorien, et, d'après les principes mêmes de M. Bechtel, ceci suffit à expliquer les faits. Du reste, la métathèse de  $\text{'A}\rho\rho\epsilon\delta\iota\tau\chi$  en  $\text{A}\rho\epsilon\delta\iota\tau\chi$  et de  $\text{π}\rho\epsilon\tau\iota$  en  $\text{π}\epsilon\rho\tau\iota$  est chose trop naturelle pour être probante.

Un livre où sont traités des parlers connus à peu près exclusivement par des inscriptions, des gloses et des citations ou des parodies d'étrangers tels qu'Aristophane, où, par suite, dans les meilleurs cas, les données sont fragmentaires et incomplètes, et où elles se réduisent parfois presque à rien, prêterait à des discussions sans fin.

M. Bechtel se plaint à insister sur les petits faits qui ne se laissent pas ramener à des formules et où le sentiment

ndividuel trouve à se manifester. La doctrine de Joh. Schmidt sur les assimilations de voyelles lui agréee. Il admet donc que att. ἔζελες repose sur un plus ancien ἔζελες. Mais ἔζελες de Delphes montre que le β y repose sur *g<sup>w</sup>*. On devrait avoir ἔζελες (d'où \*εζελες) aussi en attique. Si ἔζελες est ancien, il n'y a pas de difficulté. le β devant ε est phonétique ; et la formation du mot est celle que l'on attend : le vocalisme ε, dans un mot de ce genre, est normal. Les dérivés tels que ἔζελες, ἔζελες, etc., sortiraient d'une autre forme et devraient la forme de leur gutturale à ἔζελες ; le cas serait le même que celui de λείπεις en face de λείπω et de (F)έπεις en face de (F)έπος. — L'hypothèse d'une forme \*εζελες serait utile pour expliquer l'ο initial près de la racine de βέλλω, βέλες ; par malheur, elle est toute gratuite. Le slave offre une difficulté toute pareille avec son mot \*jǫǫla (v. sl. *igǫla*) « aiguille », de la même racine, qui a aussi un élément vocalique devant la gutturale. Quant au rapprochement de ἔζελες avec lit. *ūglis* « pousse (d'un végétal) », dont on a rapproché arm. *aēm* « je crois », il est en l'air ; et l'addition de εζε ne l'améliore pas ; car on ne voit pas ce qui autorise à séparer ce mot de got. *asts*, arm. *ost* qui y répondent exactement pour la forme et pour le sens. — Toute la note de la page 103 est donc douteuse, ou même invraisemblable.

La condition essentielle des innovations ne ressort pas toujours. Si l'on a formé à Héraclée γεγραπται (v. p. 410), c'est peut-être parce que γεγραπται fournissait une fâcheuse suite de brèves (il résulterait de là que la prononciation du groupe γρ étant pareille à celle de l'attique et de l'ionien), et si l'on a μεμεσθωνται, c'est pour éviter un hiatus pénible. Quant à l'action de *μισυντι*, il n'est pas facile de se la représenter.

La plus grande nouveauté du livre est l'étude du vocabulaire. Mais c'est aussi la partie que le plan suivi rend le plus difficile à utiliser. Un choix de mots curieux est mentionné à propos de chacun des parlers examinés. Or, le vocabulaire des parlers grecs présente naturellement beaucoup de mots communs à des groupes de parlers ; et c'est

précisément ce groupement qui serait intéressant. Si M. Bechtel avait réuni son étude des mots dans un chapitre unique, tout serait et plus clair et plus instructif. Soit le mot  $\alpha\lambda\iota\alpha$  qui, dans une notable partie des parlers occidentaux, désigne l'« assemblée du peuple ». Le mot figure pour la première fois p. 76, à propos de l'acarnanien; si on ne l'a pas vu à propos du locrien ou de l'étolien, est-ce par hasard, ou les inscriptions n'ont-elles pas eu occasion de mentionner l'assemblée? Le hasard est probable, puisque le mot se retrouve à Delphes; mais si M. Bechtel avait signalé le caractère fortuit ou non de l'absence du mot, il aurait éclairé son lecteur sur un point essentiel. Pour le dorien, M. Bechtel signale le mot à Corinthe, à Héraclée, à Rhode. de sorte que le mot semble occidental en général. Le laconien a le dérivé  $\xi\upsilon\upsilon\alpha\alpha\lambda\iota\alpha\zeta\epsilon$  (chez Aristophane), et l'argien a les dérivés  $\alpha\lambda\iota\alpha\alpha$  et  $\alpha\lambda\iota\alpha\alpha\alpha$ . P. 367 et p. 307, M. Bechtel est amené à répéter la déclaration que le rapport avec att.  $\eta\lambda\iota\alpha\omega$ ,  $\eta\lambda\iota\alpha\sigma\iota\varsigma$ ,  $\eta\lambda\iota\alpha\iota\alpha$  n'est pas clair; mais il n'indique pas si l'obscurité tient à l'absence de  $h$  initial en grec occidental ou à l' $\eta$  attique. En tout cas, il n'est pas dit comment l' $\eta$  attique se concilie avec l'étymologie  $\alpha\mathcal{F}\alpha\lambda\iota\alpha$  proposée p. 76. On voit combien il est pénible de tirer parti des notices précieuses que livre M. Bechtel sur le vocabulaire.

A. M.

---

Adolf WALTER. — *Die Grundbedeutung des Konjunktivs im Griechischen*. Heidelberg (Winter), 1923, viii-97 p. (*Indogermanische Bibliothek*, III, 3).

L'auteur, disciple de M. Hirt, soutient une thèse : le subjonctif grec — et déjà le subjonctif indo-européen — aurait servi essentiellement à exprimer, non un procès voulu, comme le voulait R. Delbrück, mais un procès futur. La valeur en serait « temporelle », non « modale ».

En fait, presque toute phrase indiquant un procès à venir traduit une intention plutôt qu'un fait : seule une pensée rationnelle avancée conduit à employer un futur sur le

même plan qu'un prétérit ou un présent, et à dire : « tel développement demandera trois ans », ou « telle planète reparaitra après un temps défini ». Aussi M. Magnien a-t-il pu aisément expliquer par un ancien sens désidératif tous les emplois du futur grec. Inversement, le subjonctif exprimant la volonté, l'attente est naturellement près du futur.

M. Walter commence son exposé par un passage homérique :

Z 439 καὶ ποτὲ τις (F)εἰπῆσι (F)ἰδῶν.

· · · · ·  
ὥς ποτὲ τις (F)εῖπεί.

Le premier vers se traduit bien par : « Il faut s'attendre à ce que quelqu'un dise un jour à voir... », et le second : « C'est ainsi que l'on parlera. » Traduire dans les deux cas par « on dira », c'est effacer une nuance. Le grec n'aurait pas deux formes s'il n'avait deux nuances à exprimer.

M. Walter voit dans le futur grec un subjonctif de l'aoriste en -σ-. Il ne paraît pas se douter que, pour de bonnes raisons, M. Magnien a montré l'impossibilité de cette explication.

Le futur grec comme le futur indo-iranien appartient à la grande série des désidératifs indo-européens.

A. M.

K. MEISTER. — *Die homerische Kunstsprache*. Leipzig (Trübner), 1921, in-8, viii-262 p. (*Preisschriften der Jablonowskischen Gesellschaft*, XLVIII).

Le temps est loin où les poèmes homériques apparaissaient comme des « épopées naturelles ». Il est acquis que l'Iliade et l'Odyssée ont été composées par des poètes de métier, prennent place dans un ensemble d'œuvres faites suivant des procédés traditionnels et ont été rédigées en une langue poétique fixée, « artificielle ». On n'avait pas encore mis en évidence ce caractère d'artifice par une étude détaillée. M. K. Meister vient de le faire pour quelques questions ; le travail d'ensemble reste à écrire.



La tendance générale de l'ouvrage est bonne. Le travail renferme beaucoup d'observations justes ou même ingénieuses, et il convient d'en recommander la lecture à tous ceux qui s'intéressent à la langue homérique. Mais les choses y sont rarement poussées à fond, et le détail prête souvent à la critique.

Soit le chapitre du digamma. Voulant montrer que l'emploi de *F* est irrégulier et que les poètes qui ont composé les poèmes conservés ne le prononçaient pas, M. K. Meister signale la constance presque « absolue des effets » de *F* dans *F*άρνες, *F*ειδώς, etc., et l'absence de tout effet dans άρνειός, έττρος, έθιμος, έμέω. Mais où a-t-il trouvé la preuve que ces derniers mots aient jamais eu un *F* en grec? Pour άρνειός, l'étymologie même n'appuie pas son hypothèse : à côté de *F*αρσεν- « mâle », il a pu y avoir άρσεν-, tout comme l'indo-iranien a *r̥san-* à côté de *v̥isan-*; le rapprochement est connu depuis longtemps, facile à trouver; il fallait le réfuter, non l'écarter tacitement. Pour έττρος, on sait que c'est un mot de la famille du réfléchi, où \*s- alterne notoirement avec \*s<sup>w</sup>- dès l'indo-européen. Rien n'indique que έθιμος soit apparenté à *F*ίτι. Quant à έμέω, on n'a d'autre raison d'y supposer un ancien *F*- que le rapprochement avec skr. *vāmiti*, lit. *vēmti*, lat. *uomo*; mais il ne suffit pas d'une comparaison avec d'autres langues pour faire attribuer une certaine forme à un mot d'une langue; la forme de l'augment dans l'imparfait ήμουσ et l'aoriste ήμεσς, le parfait έμήμεσς ne se concilient pas avec l'hypothèse d'un *F*- initial qui n'est en effet attesté nulle part; il est donc chimérique d'attribuer l'absence de *F* chez Homère au caractère vulgaire du mot, ainsi qu'il est fait p. 241. Ces exemples sans valeur font tort à deux exemples : *F*ήλς et *F*ίρηξ qui posent réellement un problème et qui auraient mérité un examen propre.

Il paraît excessif d'attribuer à la pure tradition le rôle du *F* chez Homère : si le *F* avait entièrement disparu dans la prononciation, le nombre des cas où le *F* est négligé serait relativement plus grand qu'il n'est. A prendre les faits bruts, sans critique, M. K. Meister accepte le chiffre de sept hia-

tus contre un cas d'élosion ou d'abrègement par hiatus dans les mots à  $\mathcal{F}$  initial. Mais le nombre des cas irréductibles est beaucoup moindre, on le sait. D'autre part, les cas où  $\mathcal{F}$  initial de mot fait position sont assez nombreux et assez peu formulares pour donner l'impression que le  $\mathcal{F}$  était réellement prononcé.

Les cas où *F* fait position à l'intérieur du mot sont significatifs. On peut admettre que pour γούων, εθίω, πείραξ, ἀλίς, il y a allongement de la voyelle. Mais on ne peut expliquer la quantité régulièrement longue de la première syllabe de *F*ι*F*ες, noté ἴαες, que par l'existence réelle du groupe -*F**F*-. Or, dans tout le texte homérique, il n'y a pas un exemple où la première syllabe de *F*ι*F*ες compte pour brève. Un allongement compensatoire par *əF* semble aussi invraisemblable ; dès lors la constance de l'action de *əF*- initial de *əF*ε- est significative, ainsi E 817.

οὐτέ τί με δ(F)έος ἔσται...

On ne peut prendre au sérieux  $\vartheta\delta\epsilon\iota\eta\varsigma$  compté pour  $\omega$  H 117 ; car l' $\epsilon$  intérieur est nécessairement bref ; il y a ici un vers dû à quelque arrangeur qui était à un niveau linguistique tout différent de celui où était l'auteur du fond du poème. Pour l'auteur du fond de l'Illiade et de l'Odyssée,  $\vartheta\mathcal{F}$ - de la racine  $\vartheta\mathcal{F}\epsilon\iota$ - fait position ; c'est ce que les notations ultérieures ont rendu tantôt par l'allongement de la voyelle, dans  $\vartheta\epsilon\iota\iota\eta\varsigma$ , tantôt par la gémination de  $\vartheta\vartheta$ , dans  $\vartheta\vartheta\delta\epsilon\iota\eta\varsigma$ , tantôt par l'emploi de substituts, ainsi  $\upsilon\pi\alpha\iota$  au lieu de  $\upsilon\pi\acute{o}$  dans O, 4 :

χλωροί ὑπαὶ δαίλους...

( $\sigma_{\pi\sigma}$  existe dans la tradition).

Il est évident que, à la date où se sont fixées les formules qui forment le fonds principal de la langue homérique, le *ῥ* se prononçait en quelque mesure, évident aussi que les aèdes ioniens qui ont transmis le texte ont fixé les poèmes par écrit d'une manière définitive à une date où ils ne prononçaient plus le *ῥ*. Mais les poètes qui ont composé l'Iliade et l'Odyssée devaient prononcer encore quelque chose de

l'ancien  $\mathcal{F}$ . Seulement il ne faut pas oublier que, entre la composition initiale du texte et la date où il s'est fixé définitivement, il y a eu un temps où il était liquide. On ne doit pas juger de toute littérature comme des littératures d'époque classique : il y a des temps où il semble naturel d'adapter les textes aux besoins et aux usages ; tel est le cas de la littérature française médiévale. A aucun moment depuis l'édition le texte de Virgile n'a été liquide ; au contraire, faits de formules qui étaient le bien commun des aèdes, les poèmes homériques ont dû comporter pendant un temps des réfections étendues, et dont il est impossible de mesurer l'importance ou de marquer la place. Les poètes qui ont rédigé l'essentiel de l'Iliade et de l'Odyssée prononçaient quelque chose de  $\mathcal{F}$  ; l'amuïssement de  $\mathcal{F}$  devant  $\varepsilon$  et la rareté relative de la valeur consonantique d'un  $\mathcal{F}$  initial du mot après une consonne montrent que ce phonème était débile ; ceux qui se sont servis des poèmes en les adaptant plus ou moins ont cessé peu à peu de le prononcer. L'hypothèse de M. K. Meister est simpliste.

M. Meister tend généralement à envisager les faits d'une manière trop simple, sans en examiner les particularités. Ainsi, quand il énumère les cas, peu nombreux, où  $\mathcal{F}$  ne fait pas position à l'intérieur du mot après consonne, il les envisage en bloc. Or, il y a là des cas bien distincts les uns des autres. Plusieurs apparaissent dans des mots où le respect de la « position » rendrait difficile ou impossible l'emploi du mot dans l'hexamètre :  $\xi\varepsilon\xi[\mathcal{F}]\acute{\iota}\tilde{\alpha}\tau\iota$  (une fois,  $\Omega$  663),  $\acute{\epsilon}\nu[\mathcal{F}]\varepsilon\nu\acute{\gamma}\acute{\iota}\kappa\omicron\nu\tau\alpha$  (une fois, dans le catalogue des vaisseaux),  $\acute{\epsilon}\nu[\mathcal{F}]\acute{\alpha}\tau\eta$  B 313 = 327,  $\xi\varepsilon\nu\acute{\iota}\eta$  et  $\xi\varepsilon\nu\acute{\iota}\omega$  (plusieurs fois). On est devant des cas où le poète homérique s'accorde parfois une licence pour ne pas exclure un terme utile. De ces cas, il faut séparer celui de  $\acute{\epsilon}\nu[\mathcal{F}]\varepsilon\alpha\alpha$ . La forme  $\acute{\epsilon}\nu[\mathcal{F}]\varepsilon\alpha\alpha$ , notée  $\varepsilon\nu\varepsilon\alpha\alpha$ , qui est la plus courante, ne faisait pas difficulté, néanmoins on lit  $\acute{\epsilon}\nu\varepsilon\alpha\alpha$  souvent et dans des passages sans doute du fonds le plus ancien. Mais c'est qu'il faut probablement considérer  $\varepsilon\nu$  et  $\mathcal{F}\varepsilon\alpha\alpha$  comme les deux éléments d'un juxtaposé ; au temps faible des vers,  $\nu$  peut alors ne pas faire position avec le  $\mathcal{F}$  initial du mot suivant. Le fait homérique a une signification.

Dans la théorie de la contraction, il conviendrait de tenir compte du fait que la contraction a des degrés et que les conditions en sont complexes. M. Meister voit dans *hom. ῥῶς* un pur archaïsme qui se serait maintenu dans la prose ionienne. Mais, d'abord, il y a eu dans le passage de \**ausós* à *ῥῶς*, *ῥῶς*, *ῥῶς* deux amuïsses successifs, celui de *s* par l'intermédiaire *h* et celui de *F* issu de l'ancien *u* second élément de diphtongue ; il en a été de même dans *νός* (sur *λός* on ne sait rien). D'autre part, un dissyllabe se prononce plus lentement qu'un mot plus long : on connaît le contraste de att. *ἔξρ*, *νέος* et de *ῥός*, *νευμένη* ; l'opposition de *ῥῶς* et de *ῥῶς*, *ῥῶς* n'a dès lors rien que de naturel. Les conclusions de M. Meister, p. 191, pourraient bien être hâtives.

A. M.

---

Hermann AMMANN. — *Untersuchungen zur homerischen Wortfolge und Satzstruktur, mit besonderer Berücksichtigung der Stellung des Verbums*. Erster, allgemeiner Teil. Freiburg i Br. (J. Böltze), in-8, 47 p.

Ce travail, qui a servi de dissertation inaugurale à l'auteur, n'est que la préface d'une grande étude sur l'ordre des mots dans l'Iliade, et il n'est pas aisé de le juger sans les discussions de détail et l'énumération des faits qu'on n'a pas encore. L'auteur a vu de près le texte d'Homère ; il en saisit finement les nuances. Et ses remarques seront utiles. Mais il se pose ici des questions de méthode qu'il convient d'indiquer.

M. Ammann raisonne comme s'il existait des ordres de mots plus légitimes par eux-mêmes les uns que les autres. Il dit tout net que l'ordre *Romulus Romam condidit*, *Ἀχιλλεύς ἔκτερε* rompt « le lien naturel de l'agent et de l'action ». Il admet donc que l'ordre usuel dans l'Europe occidentale *Pierre bat Paul* est un ordre « naturel ». Rien n'est moins évident. Quand on observe l'ensemble des langues, on voit que tous les ordres se rencontrent, et rien ne

donne le droit de qualifier l'un de ces ordres de « naturel » à l'exclusion des autres. Un Européen occidental tend à mettre le déterminant après le déterminé (il ne manque du reste pas d'exceptions); un Turc met le déterminant avant le déterminé. Ces ordres ne sont pas fortuits : ils tiennent à la structure de chaque langue. Mais ils n'ont, par eux-mêmes, et indépendamment de cette structure, rien de nécessaire. Les savants qui étudient la structure des langues sont parfois trop portés à n'en voir que le mécanisme : mais ceux qui étudient les faits de sens ne doivent pas oublier pour cela l'importance du mécanisme linguistique qui est décisive.

Le travail prête à deux autres remarques. Il est également légitime d'étudier les faits de langue d'une manière diachronique et d'une manière synchronique. Mais il faut choisir. Si l'on examine la langue homérique telle qu'elle est, abstraction faite de toute histoire, il n'est pas légitime de se reporter à une époque — du reste imaginaire — où le sujet et le complément direct auraient été rapprochés sans intervention d'une forme verbale. Et, si l'on veut faire de l'histoire, on ne peut le faire qu'en comparant l'ordre usuel des diverses langues indo-européennes et en restituant, autant que possible, l'état indo-européen — ce que M. Ammann ne tente pas. Il affirme, mais il ne prouve nullement, que l'ordre *Romulus Romam condidit* aurait été usuel en indo-européen. En tentant la restitution d'après toutes les données, on verrait sans doute que l'indo-européen admettait tous les ordres possibles, si bien que l'ordre qui a tendu à se fixer varie d'une langue à l'autre.

La langue homérique se prête mal à une étude du type synchronique parce qu'elle n'est pas homogène. On y observe à la fois des formules ou des ordres traditionnels, représentant un état de chose préhistorique, et des types libres, sans doute voisins de l'usage courant des auteurs. Ce qui donne à la langue homérique un prix singulier pour l'histoire du grec exclut précisément l'étude d'un état de langue défini, tel qu'on peut la faire avec avantage pour l'attique par exemple.

Si le travail de M. Ammann était négligeable, on n'insisterait pas ainsi sur des questions générales. Il importait de faire immédiatement les réserves de méthode nécessaires.

A. M.

Ἀναγνωστοπούλου. — Συμβολή πρώτη εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης περὶ ἔρθρου. Athènes, 1912 (extrait de la revue Ἀθῆνα vol. ΛΔ', p. 165-247).

M. Anagnostopoulos a choisi un sujet de grande portée en traitant du développement de l'article en grec depuis le début jusqu'aux parlars actuels. Il l'a traité d'une manière correcte et méthodique, mais trop brièvement pour pouvoir pousser l'étude à fond. La partie la plus utile du travail est celle qui concerne le grec moderne où se posent des problèmes curieux.

La grave question de la valeur de *é*, *ή*, *τό* chez Homère est à reprendre. Il n'est pas douteux que l'on ne peut trouver dans tous les passages homériques une valeur démonstrative. Mais tous les exemples d'« articles » que signale l'auteur chez Homère se trouvent dans des passages où il y a une détermination, c'est-à-dire là où l'iranien, le slave et le baltique emploient \**yo-*. C'est le type

Λ 614 Μαχάρονι τῷ Ἀσκληπιάδῃ

ou

Α 70 ἐς [F] εἶδῃ τά τ' ἐόντα τά τ' ἐσσόμενα πρὸ τ' ἐόντα

ou, quand il y a une opposition

ρ 415 οὐ μέν μοι δοκᾷ ὁ κχείστος Ἀχαιῶν  
ἔμμεναι ἀλλ' ὄριστος.

Ce seul tour, avec tous les développements qu'il a eus par la suite, suffirait à fournir la matière d'une étude de détail qui aurait sans doute une grande portée.

A. M.

E. NACHMANSSON. — *Erotianstudien*. Upsal (Akademiska bokhandeln), 1917, in-8, xv-574 p.

*Erotiani uocum hippocraticarum collectio cum fragmentis recensuit* E. NACHMANSSON. Gotoburgi (*Eranos' forlag*), 1918, in-8, xxxii-155 p. (*Collectio scriptorum ueterum upsaliensis*).

D'Erotianos, qui travaillait au temps de Néron, il est resté des débris d'un glossaire d'Hippocrate. M. Nachmansson a accepté de les éditer. Il a tiré de là une étude complète, parue depuis assez longtemps déjà et qui vient seulement de me parvenir. Ce travail est un chef-d'œuvre de philologie savante et pénétrante ; ce n'est pas ici le lieu de le louer. Mais il faut signaler aux linguistes que M. Nachmansson, éminent historien du grec, a discuté des mots et des formes intéressants. Par exemple, qui voudra suivre la pénétration des mots latins en grec devra lire la note sur γαστρον, p. 432 et suiv. et qui étudiera les verbes dénommatifs du grec tiendra compte de ce qui est dit de ἐνδορρεῖν, p. 287. Le livre est pourvu d'index excellents.

A. M.

---

F. BOULENGER. — *Essai critique sur la syntaxe de l'empereur Julien*. Paris (Picard), 1922, in-8, xv-266 p.

En écrivant ce livre, l'auteur ne s'est proposé que de rendre plus facile et plus sûre l'interprétation d'un texte. Il ne se pose pas en linguiste. Son travail pourrait cependant intéresser l'histoire du grec : il est curieux de savoir avec quel degré de fidélité aux anciens usages un défenseur de l'antiquité comme Julien écrivait le grec. Mais un philologue n'a pas le droit d'écrire que les formes de l'infinitif perdent toute signification temporelle (p. 19) : jamais elles n'ont eu pareille signification. Même page, il est dit que de tout temps le parfait a eu tendance à prendre la place de

l'aoriste, c'est doublement faux : à l'époque ancienne, la distinction est faite avec netteté, et ce qui a disparu par la suite, c'est le parfait. M. Boulenger n'ignore pas seulement la linguistique ; il n'est pas au clair sur la grammaire grecque.

A. M.

---

A.-M. PIZZAGALLI. — *La sfinge ligure*. Extrait de la *Nuova Rivista Storica*, VI, fasc. 5, in-8, 12 p.

Avant les périodes du bronze et du fer, où les populations dominantes étaient sans doute de langue indo-européenne, il semble y avoir eu en Italie une population dont la civilisation était de type néolithique. M. Pizzagalli croit que les Ligures en sont le reste. Cette population était relativement peu cultivée, et M. Pizzagalli ne croit pas qu'elle ait possédé une langue. A vrai dire, on ne sait rien de la langue — ou des langues — des Ligures. Tout en a disparu devant les idiomes de nations plus civilisées.

A. M.

---

J. MAROUZEAU. — *Le latin*. Dix causeries. Paris (Didier), 1923, in-12, 278 p.

Ces dix causeries faites à des jeunes filles par un savant qui est le plus habile des professeurs n'ont pas de prétentions scientifiques. Mais il faut qu'on sache qu'on y trouvera, de la p. 155 à la p. 222, une esquisse claire et complète de l'histoire du latin, où des exemples bien choisis mettent en lumière les faits importants. On reprocherait volontiers à M. Marouzeau de montrer trop peu l'influence du grec ; le latin en est tout pénétré. Même les jeunes filles qui n'apprennent pas le grec ne doivent pas ignorer que la part intellectuelle de la civilisation romaine est toute grecque, et que la langue exprime justement le côté intellectuel de la civilisation.

A. M.

---



W.-M. LINDSAY. — *Early latin verse*. Oxford (Clarendon Press), 1922, in-8, xi-372 p.

M. Lindsay est un philologue éminent, et aussi un excellent historien de la langue latine. Et il fallait être ainsi philologue parfait et linguiste averti pour parler de la langue de Plaute et de Cicéron — il n'y a pas aussi loin de l'un à l'autre qu'on l'imagine souvent — avec le sens de la réalité qui donne à ce livre un prix singulier. Ce qu'on y voit, ce n'est pas le latin des livres, c'est le latin de la conversation.

De l'ancien vers épique et didactique, le saturnien, il n'est pas fait usage : la théorie en est trop incertaine. Avec Ennius, ce vers a été remplacé par l'hexamètre.

Qui voudra savoir quand les finales telles que *-ēr*, *-ōr*, *-ār* se sont abrégées, et avec quel degré de certitude on peut fixer la date de cet abrègement trouvera des réponses précises : Plaute et Ennius ne connaissent encore que *frātēr*, *clāmōr*, *utār*, etc. ; Lucilius, au contraire, a couramment *praetōr*, etc. Pour les voyelles suivies de *-t*, la réponse de M. Lindsay est plus nuancée : Plaute connaît à coup sûr *afflictāt*, *attinēt*, *uixit*, etc. ; mais, comme Ennius hésite et que, dans un même passage, il a *dēuouēt* à côté de *essēt*, M. Lindsay n'ose affirmer que Plaute ignorait cet abrègement. Sur quantité de points, M. Lindsay montre que l'on dispose de peu de faits, qu'il ne peut affirmer trop absolument. — Il est curieux de voir comment *tuli* commence à remplacer sporadiquement *tetuli* chez Plaute, et comment Térence tend à éliminer tout à fait *tetuli*. — Le livre fournit ainsi un recueil complet de données minutieusement critiquées sur l'histoire de la prononciation latine à l'époque républicaine, pour autant que les œuvres des poètes en donnent une idée. L'auteur, qui connaît à fond les textes et qui en sent avec délicatesse les caractères propres et les nuances, marque la valeur des faits. On voit chez lui comment se répartissent *dice* et *dic* et comment l'impératif

*inger* de Catulle (XXVII, 2) est familier — il s'agit de propos de table.

La série de mots discutés, p. 188-221, sera d'une grande utilité pour les linguistes. Ainsi, après avoir indiqué que la forme *stātīm*, supposée par une citation de Nonius, n'est sans doute pas authentique, M. Lindsay signale un vers de Plaute où se lit *in statū*, *Mil.* 1389, et un vers de Lucilius où *stātūra* est certain. L'opposition du substantif *status* et du participe *stātus*, qui est ancienne (cf. *genitum* : *nātus*) était assurée par *stātūrum* (v. Ernout, *Morphologie hist. du latin*, p. 327) : on voit que la forme classique *stātus* du substantif (chez Lucrèce, Horace, etc.) résulte d'une égalisation secondaire, peu ancienne.

Ce n'est pas à dire que l'on ne soit pas tenté de discuter avec M. Lindsay et sur des détails et sur certaines doctrines générales.

P. 45, M. Lindsay admet, contre l'opinion de M. L. Havet, que l'abrègement des groupes iambiques peut porter sur une voyelle longue. Abstraction faite du cas de *calēfaciō* — qui est celui d'un juxtaposé, non d'un mot un —, les exemples sont en général dans des passages inquiétants au point de vue critique. S'ils sont authentiques, ils sont dans des mots longs comme *amicitiā*, où la tendance à l'abrègement est accrue par cette circonstance de la longueur du mot.

P. 116, il est enseigné qu'aucun passage n'indique pour *ita* un *ā* final, et que l'antiquité de la brève est confirmée par *itidem*. Dès lors, il est excessif de déclarer inconnue l'origine de *ita* : le skr. *iti* répond lettre pour lettre à la forme latine ; la formation se retrouve dans zd *uti* ; le latin a de même *uta* dans *ali-uta*, *uti-que*, *utei* (*uti*) de *uta-i* et *ut* (avec élision de *-ā* final). Ce rapprochement évident n'est systématiquement ignoré par la plupart des linguistes (notamment par Brugmann, *Grundr.*, II, 2, p. 731), que parce que, contrairement à ce que montrent à l'évidence des formes telles que *genera*, on suppose une altération de *-ā* final en latin : aucun témoignage n'indique cette altération.

P. 118, M. Lindsay reproduit la vieille doctrine que l'e

final de *sequere* représente un ancien -o. cf. gr. ἔπειο. Mais un o alterne normalement avec e, et l'antiquité du timbre e dans les désinences moyennes est attestée par osco-ombr. -ter en face de lat. -tur à la 3<sup>e</sup> personne.

P. 154. Malgré son respect habituel pour le texte des manuscrits, l'auteur admet la correction de *Troia de* en *Troiad* dans le saturnien de Naevius :

Noctu *Troiade* exhibant capitibus opertis.

Sans doute la postposition de *dē* n'est pas usuelle en latin classique, mais elle a pu et dû exister en latin ancien. D'ordinaire, Naevius élide -o et -ā de l'ablatif devant voyelle dans ses vers dramatiques, tout comme Plaute et Térence. En corrigeant le *Troia de* de la tradition manuscrite, on efface un curieux archaïsme, et l'on affirme le maintien du -d en un cas où il n'est pas sûr que la prononciation le maintenait.

Tout riche qu'il soit, le livre laisse parfois des regrets. Il est dit, p. 183, que l'u du perfectum en -ui était originairement long. Ce n'est vrai ni de *monui*, ni de *domui*, par exemple. Dès lors, la longue de *institui* chez Plaute ou de *adnuui* chez Ennius pose la question de la répartition des parfaits en -ui et -ui. De plus, le vers cité de Plaute, *Capt.* 555.

*Quibus imputari saluti fuit, atque is profuit*

pose la question de la répartition de *fuit* et *fui* : les deux formes s'expliquent.

Comme la plupart des auteurs dont la langue maternelle comporte un fort accent d'intensité, M. Lindsay croit que l'accent intervient dans les vers des comiques latins. Il marque bien que la métrique de Plaute est fondée sur la quantité, non sur l'accent. Mais il attribue certaines observations à une influence de l'accent ; si, par exemple, le temps fort du vers ne peut tomber sur la pénultième d'un mot tel que *facere*, *conficere*, ce serait parce que l'accent frappe l'antépénultième ; pareille concordance est toute négative (voir p. 18). On s'abstiendra de discuter ici cette

théorie : on ne pourrait le faire qu'en reprenant systématiquement tous les faits étudiés par M. Lindsay ; il y faudrait tout un volume et un travail égal à celui de l'auteur, c'est-à-dire immense.

On se bornera à indiquer ici un point de vue qui mérite, semble-t-il, d'être considéré.

Dès longtemps, M. L. Havet, dont le nom est curieusement absent du livre de M. Lindsay (seul, le mémoire sur l's caduc figure dans la bibliographie), a signalé l'importance de la forme générale du mot en métrique, et en particulier en métrique latine. Si le vers latin est fondé sur la quantité des syllabes (le saturnien sur lequel on ne sait guère une fois mis à part), le principal ornement des vers de Plaute ou d'Ennius est l'allitération que M. Lindsay néglige de considérer : le mot d'allitération ne figure pas à l'index ; il se borne à signaler d'un mot l'enchaînement des deux parties du saturnien dans les cas tels que :

Summas opes qui regum | regias refregit.

Le trait essentiel de la phonétique latine est le traitement spécial des syllabes initiales et la tendance à abrégér le reste du mot, et surtout les finales. C'est sur cette tendance que repose la loi des « brèves abrégeantes », aussi bien dans le cas général de *\*benē* devenant *benē* que dans le cas particulier du type *uoluptās*. Même en un temps où les syllabes gardaient en principe leur quantité propre et où la place du ton était réglée par rapport à la fin de mot, l'initiale avait en latin une valeur propre dont témoigne à elle seule la fréquence de l'allitération. Le versificateur latin n'était donc pas, comme le versificateur grec, libre de traiter d'une manière presque identique des syllabes figurant en diverses parties du mot. Comme, d'autre part, la place du ton est fixe en latin, il résulte de la valeur différente des parties du mot dans les vers certaines coïncidences, les unes positives, les autres négatives, entre le temps fort des vers et le ton latin. Mais ceci ne prouve pas que ces coïncidences, disparates et non systématiques, aient été recherchées pour elles-mêmes.

Qu'on le suive ou qu'on le discute, M. Lindsay est toujours intéressant ; son ouvrage sera indispensable aux linguistes qui s'occupent de l'histoire du latin.

A. M.

---

G. BOTTIGLIONI. — *Il dileguo delle brevi atone interne nella lingua latina*. Pise (Marioli), in-8, 91 p. (extrait des *Annali delle Università Toscane*, N. S., VII, 12 et VIII, 1).

M. Bottiglioni reprend la question de la syncope des voyelles brèves intérieures du latin au point où l'ont laissée M. Vendryes et M. Juret. Il n'a pas de peine à montrer que les formules données ne suffisent pas à rendre compte de tous les faits. Lui-même a le mérite de mettre en évidence deux cas qui semblent en effet importants : la syncope se produit surtout : 1° après longue et devant deux syllabes dont la première est brève ; — 2° entre sonantes, dans certaines conditions spéciales. Ces conditions, qui précisent des tendances déjà indiquées, sont à noter. Mais il y a encore un reste considérable à expliquer.

Il ne faut sans doute pas chercher ici de formule absolue. Il y a des transformations phonétiques qui obéissent à des règles sans exception : le latin n'a conservé aucun \**dh* indo-européen ; tout *dh*- initial a passé à *f*- ; le latin n'a conservé aucun \**g<sup>w</sup>* initial : tout *g<sup>w</sup>* initial a passé à *u* (consonne) ; le latin n'a conservé aucun -*o*- suivi de consonne en fin de mot : \*-*os* et \*-*om* aboutissent à -*us*, -*um* ; etc. Mais il y a des cas où l'on observe des tendances qui aboutissent seulement dans certains cas favorables : les voyelles brèves non initiales du latin tendent toutes à s'abrèger ; dans certains cas, cet abrègement aboutit à un changement de timbre ; dans d'autres, il va jusqu'à la syncope. On conçoit que, pour un phénomène de ce genre, l'entourage phonétique de la voyelle, la nature du mot, le caractère de son emploi, les réactions morphologiques enfin, déterminent des

situations différentes, et, par suite, des traitements différents. Les conditions sont trop complexes pour qu'on ose affirmer qu'on les déterminera jamais toutes. Dès lors, on a peut-être fait tout le possible quand on a reconnu les tendances et serré de près les conditions visibles. A cet égard, le travail de M. Bottighioni apporte des précisions.

P. 26 et suiv., il donne des exemples qui ne répondent pas à la formule. Dans *quingenti* de *\*quinque-centi*, l'*e* syncope est devant une syllabe qui comprend un *e* bref, mais qui est longue. La formule donnée est donc en défaut. — Par suite, la critique faite à ma discussion de l'origine de *cupressus* ne porte pas; ce n'est pas seulement le timbre *e* de *-essus*, c'est aussi la syncope de l'*a*, qui ferait difficulté en partant de gr. *κυπρίστος*<sup>1</sup>.

A. M.

G. DE KOLOVRAT. — *Étude sur la vocalisation de la consonne l dans les langues romanes*. Paris (Jouve), 1923, in-8, 306 p.

La question posée dans la thèse de M. Kolovrat est grande; mais, malgré l'étalage d'érudition, les faits invoqués pour la résoudre sont énumérés plutôt que discutés, de sorte qu'il n'en ressort guère de résultats nouveaux.

Le titre suffit à montrer que M. Kolovrat n'a pas vu les choses à fond. Sans doute *l* est une consonne, mais de la catégorie des sonantes. Les consonnes se répartissent entre deux types extrêmes, dont l'un, proprement consonantique, est celui des occlusives, et l'autre, quasi vocalique, se compose de *y* et *w* (*i* et *u* consonnes). Les consonnes proprement dites sont caractérisées par le bruit qui résulte des mouvements de fermeture et d'ouverture; elles admettent normalement la prononciation sourde, et même la forme sourde est la seule qu'on observe dans nombre de langues, ou bien

1. Il convient de signaler, à ce propos, du même auteur, le *Saggio di fonetica sarda* (gli esiti di *l* (*r*, *s*) + cons. e di *j*), Perugia, 1919, qui n'a pas été annoncé en son temps.

la forme sonore apparaît souvent comme une forme sonorisée de la sourde. Au contraire, les « sonantes » sont constituées essentiellement par le son glottal modifié, comme les voyelles ; s'il en existe des formes sourdes, elles sont secondaires, quasi accidentelles. La « vocalisation » de *l* n'est donc pas surprenante, pas même à première vue. Du reste, il n'y a pas vraiment « vocalisation » : si *l* devant voyelle devient *w* dans certains parlers, il s'agit de la transformation d'une « consonne » en une autre « consonne ». Le *l* ne devient « voyelle » que entre voyelle et consonne, c'est-à-dire en un cas où il est second élément d'une diphtongue de caractère particulier ; tout ce que l'on peut dire alors, c'est que, quand *ait* devient *aut*, il y a passage d'une diphtongue dont le second élément est semi-consonantique à une diphtongue dont le second élément est plus vocalique. Ce n'est pas un changement de nature, mais un changement de degré.

M. Kolovrat se plaît, avec raison, à rapprocher les faits romans des faits slaves. Mais, faute d'examiner les choses de près, il ne tire pas des faits serbes le parti qui convient. Entre le latin et les parlers romans qui tendent à changer *l* en *w*, il y a presque toujours deux différences essentielles : d'une part, *l* ne subsiste qu'en qualité de second élément de diphtongue, et, de l'autre, *l* non vélaire — notamment l'ancienne géminée *-ll-*, qui était tout à l'opposé de la « vélaire » — passe à *l* en fin de syllabe : *nouellum* aboutit à fr. *nouveau*. Or, aussi en serbe, l'ancien *l* du slave commun n'a subsisté — en s'altérant — que comme second élément de diphtongue, et une ancienne *l'* (par exemple dans sl. comm. *sol'i*) a passé à *l* en fin de syllabe, d'où *sô*. Ce parallélisme éclaire les faits romans.

Du contraste entre *uolô*, *uolumus* (et *uolens*, *uolēbam*) et *uult*, *uultis*, est tirée la conclusion que *l* de *uolô*, etc., était moins vélaire que *l* devant consonne. Peut-être avec raison. Mais peut-être la nature de la voyelle *o* intervient-elle ici. Car le traitement de *e* dans *commentus* (en face de *comminiscor*) n'est pas le même que celui de *o* dans *promunturium*.

*L'l* de *Sicilia*, *familia*, *agilis* n'est pas *l* mouillée. Il ne

peut y avoir *l* mouillée que là où il y a *y* consonne. Le latin a eu *l* prépalatale : il a ignoré *l* mouillée.

Il ne faut pas se laisser duper par la graphie des anciens textes : le *ao* d'une charte de 667, citée par M. W. Meyer-Lubke, et le *au* d'une charte de 633, citée par M. Kolovrat lui-même, ne prouvent le passage de *al* à *au* que s'il n'existe pas d'indications contraires : des graphies sporadiques *ao*, *au* peuvent être des essais plus ou moins gauches pour noter que *l* de *al* devant consonne différerait de *l* devant voyelle. Or, on sait que, dans les textes arméniens de l'époque des croisades, les mots empruntés au français offrent *l* de l'arménien comme transcription de *l* français ; et, comme en arménien *l* a passé à la spirante gutturale  $\gamma$ , et non à *w*, ceci montre que, au XI<sup>e</sup> siècle, *l* de l'ancien français conservait quelque chose de son caractère ancien et n'était pas proprement *au*.

Les notations personnelles de M. Kolovrat sont mauvaises. Il ne fallait pas renoncer à *l* qui est d'usage courant ; ce n'est pas de *l*, mais de *l̥* qu'on se sert pour indiquer *l* mouillée. Et, pour noter la chuintante, il fallait recourir à *ʃ* que tout le monde comprend, non à *x* qui a été employé, en phonétique, à divers usages, mais jamais à la notation de la chuintante.

A. M.

---

J. MAROUZEAU. — *L'ordre des mots dans la phrase latine.*

I. *Les groupes nominaux.* Paris (Champion), 1922, in-8, xvi-236 p. (Collection linguistique, XII).

Malgré le manque de ressources qui interdit à la Société de subventionner des publications de livres, la *Collection linguistique* s'enrichit rapidement. Il en faut remercier avant tout un éditeur dont le dévouement à la science n'est plus à démontrer. Cette fois, la librairie Champion a été aidée par une subvention de la *Caisse des recherches scientifiques*, mais qui était loin de couvrir tous les frais.

La question dont ce premier volume entame l'étude est



l'une des plus importantes et des plus délicates qui soient pour la théorie des langues indo-européennes. L'ordre des mots n'a pas de valeur grammaticale dans les anciennes langues indo-européennes ; mais il y a des ordres usuels : il faut définir les usages et en fixer le degré de régularité ; il y a des déviations de l'usage : il en faut déterminer la valeur. Cela fait autant de questions qu'il y a de sortes de groupes de mots. M. Marouzeau commence par le cas le plus simple . celui du groupe nominal.

Latiniste de profession, M. Marouzeau s'est exercé dès longtemps à saisir le sens précis, la nuance juste des textes qu'il utilise. Il pose un certain nombre de règles particulières à des cas qu'il distingue avec soin, puis il examine les valeurs — généralement affectives — que les déviations de l'ordre usuel servent à marquer. M. Marouzeau étudie ainsi un grand nombre de passages : les philologues regretteront qu'aucun index ne permette de les retrouver.

M. Marouzeau choisit, pour démontrer ses règles, les exemples qui lui semblent les plus clairs. Excellent pour illustrer une thèse, ce procédé a l'inconvénient de paraître arbitraire. Si, après avoir illustré sa doctrine par des exemples de choix, M. Marouzeau avait dépouillé systématiquement certains textes d'un bout à l'autre, la démonstration aurait été mise en plus grande évidence. Il va de soi qu'un latiniste ayant la lecture de M. Marouzeau n'aurait pas formulé ses règles s'il avait rencontré des exemples contraires. Mais il faut faire confiance à l'auteur.

L'expression de « adjectif-pronom » employée p. 149 et suiv. pour désigner *is* est malheureuse : là où *is* est pronom, il n'entre pas dans le groupe nominal. Le rôle propre de *is* est l'anaphore. Et le nom de « pronominaux » pour désigner les mots tels que *aliquis*, *quidam*, etc., n'est pas moins malheureux.

Outre les comparatistes et les latinistes, le travail de M. Marouzeau intéressera les romanistes . il faudra, sur chaque point, examiner les concordances et les discordances avec l'état qu'offrent les divers parlers romans.

Il est à souhaiter que M. Marouzeau continue ces recher-

ches où une critique judicieuse et délicate comme la sienne permet d'aboutir à des résultats importants. Le titre du livre appelle une suite ; il sera bon qu'elle ne se fasse pas trop attendre.

A. M.

---

Alice BRENOT. — *Les mots et groupes réduits dans le théâtre latin*. Paris (Champion), 1923, in-8, xiv-116 p. (239<sup>e</sup> fascicule de la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*, sect. hist. et phil.).

La thèse de M<sup>lle</sup> Brenot, faite sous la direction de M. L. Havet et toute inspirée des idées de notre illustre confrère, est austère. On y trouvera la liste de tous les passages où joue la « loi des mots iambiques ». Il appartient aux philologues d'apprécier la correction de ces listes et la justesse des conclusions qui en sont tirées. Il n'y a lieu d'apprécier ici que la face linguistique du problème.

Le fait que des groupes de la forme ∪ admettaient, en beaucoup de cas, deux scansion introduisait dans les vers de Plaute et de Térence un élément d'ambiguïté. Mais M<sup>lle</sup> Brenot, p. 36 et suiv., semble n'envisager, pour expliquer la valeur ∪ de ∪, d'autre échappatoire que d'admettre une « tricherie de prononciation » de l'auteur. Or, pareille « tricherie » n'est admissible que si elle avait quelque fondement dans la prononciation ; on sait du reste que, dans certains mots accessoires, l'abrègement de la fin du mot est demeuré : *benē* a remplacé *\*dwenē(d)*. L'abrègement des mots iambiques provient d'une tendance latine à abrèger en quelque mesure la syllabe qui suit immédiatement l'initiale. Il dépendait alors de l'acteur de faire pencher légèrement la prononciation du côté de la longue ou du côté de la brève suivant le besoin du vers. Quand on lit des alexandrins classiques sans recourir à une prononciation trop archaïque du français, on est tenu à des adaptations bien plus fortes sans doute que celle-là.

A. M.

---

*Tacitus' Germania* von Ed. SCHWYZER. 3<sup>e</sup> édition. Halle (Waisenhaus), 1923, xiv-168 p. (et une carte).

Pour aucun des anciens peuples de langue indo-européenne on ne possède une description comme celle qu'a donnée Tacite dans son opuscule de la *Germania*. Aussi est-il peu de textes qui aient été autant étudiés et commentés. M. Schwyzer a refondu l'édition de son compatriote Schweizer-Siedler au point d'en faire son œuvre propre : linguiste et philologue, il a donné un commentaire abondant et précis qui rend facile et profitable la lecture du texte ; il l'entoure de textes antiques qui l'éclairent et le complètent ; des index abondants permettent de retrouver aisément les observations faites. On regrettera seulement que le fondement du texte ne soit pas donné : M. Schwyzer renvoie pour cela à une autre édition, de sorte que, à utiliser son texte seul, on ignore si les éditeurs ont dû corriger le texte des manuscrits ou choisir entre des variantes.

A. M.

---

PÉTRONE. — *Le Satiricon*. Texte établi et traduit par A. ERNOUT. Paris (Les Belles-Lettres), 1922, in 8, XLIII-205 + 205 + 207-215 p. (Collection des Universités de France, Guillaume Budé).

Le texte de M. Ernout suit fidèlement les manuscrits : pour un ouvrage dont la tradition manuscrite est tardive et trouble, c'est le seul parti raisonnable, et, en tout cas, le seul qui puisse donner aux linguistes un instrument de travail utilisable. L'indication des manuscrits employés figure en marge du texte, ce qui est excellent. M. Ernout a joint, suivant l'usage dans la collection Guillaume Budé, une traduction, et cette traduction, à la fois exacte et savoureuse, permet de lire aisément un texte difficile ; de brèves notes fournissent des indications sur des faits précis et, en outre, des rapprochements utiles.

Grâce à M. Ernout, il sera facile de lire la fameuse *Cena Trimalchionis*. Le manuscrit qui a conservé en entier ce texte précieux, le Traguriensis, présente des particularités qui donnent confiance, ainsi la notation par *s* du ζ grec chap. xxxvii, 6, *saplutus* = ζάπλωτος, ou XLII, 2 *laecasin* (lire *laecasin* ?) = λαιζζιν, *excatarissasti* LXVII, 10, avec *s* pour rendre le ζ grec (tandis que le *z* de *zelotypa* LXIX, 1 répond au type roman de ce groupe de mots). Dès lors, il est permis de se demander si, XLIV, 5, il était bon d'écrire *schemas* au lieu de *scemas* du manuscrit ou *hepatia* au lieu de *epatia* LXVI, 7 ; la faute *ampliteatur* XLV, 6 suppose *amphiteater*, avec *t*, et non *th*.

Dans xxxiii, 6, M. Ernout garde avec raison le *se libras* du Traguriensis ; mais on est tenté de se demander s'il ne faut pas maintenir la séparation des mots indiquée par tous les manuscrits : la copie de Scaliger et les vieilles éditions qu'on a ici ont *sex libras* en deux mots ; la graphie *se libras* indiquerait un fait de phonétique syntactique, exceptionnel en latin, mais admissible peut-être dans le cas d'un nom de nombre.

Il ne serait pas licite d'attribuer à l'époque de Pétrone la sonorisation des sourdes intervocaliques qui n'est pas universelle en roman ; mais il semble que, dans des mots vulgaires, quelque copiste ait introduit des sonores, si bien que l'on a *concagatum* LXVI, 7, et, inversement, *fuca* au lieu de *fuga* XLV, 6.

Le *Traguriensis* paraît avoir gardé une tradition antique vraiment curieuse à bien des égards.

A. M.

---

PETRONII *cena Trimalchionis*, éd. W. HERAEUS, 2<sup>e</sup> édit., Heidelberg (Winter), 1923, in-8, viii-48 p. (*Sammlung vulgärlateinischer Texte*, 2).

Un second tirage de l'édition Heraeus de la *Cena Trimalchionis* est devenu nécessaire. L'éditeur en a profité pour corriger quelques fautes.

Cette édition est complétée par une série de textes de l'Italie méridionale où se trouvent des vulgarismes comparables à ceux qui donnent au texte de Pétrone un prix si particulier. Elle est commode comme texte d'explication pour qui veut étudier le latin vulgaire.

L'apparat critique n'est pas assez complet malheureusement. Soit, dans xxix, la réponse du portier à qui l'on demande les sujets de tableaux de l'atrium : *Iliada et Odysian* ; tel est le texte actuellement admis. Mais, si le manuscrit de Scaliger (qui est une sorte d'édition manuscrite) a *Odyssiaan*, le Traguriensis a *Odixeam* ; la première leçon fournit une forme grecque parallèle à *Iliada* : on aurait un pédantisme correct du portier ; la seconde fournirait une forme semi-grecque, semi-latine, qui, à côté de *Iliada*, serait comique : le portier estropierait l'un des mots grecs qu'on lui a enseignés ; il n'est pas sûr que Pétrone ait écrit cette plaisanterie ; mais, en ne mentionnant pas la leçon *Odixeam*, on prive le lecteur d'un élément d'appréciation essentiel.

A. M.

---

E. BOURCIEZ — *Éléments de linguistique romane*, 2<sup>e</sup> édition. Paris (Klincksieck), 1923, in-8, xxiii-722 p. (prix 25 francs).

Il n'est pas honorable pour le public français qu'un ouvrage de cette valeur et sur un tel sujet ait attendu treize ans pour avoir une seconde édition. Le prix en était modéré ; on doit remercier l'éditeur de l'avoir fixé cette fois encore à un niveau très bas. Il faut espérer que M. Bourciez aura, d'ici à un moins grand nombre d'années, l'occasion de faire profiter à nouveau son livre des progrès rapides qui se font dans l'étude des langues romanes.

Le manuel de M. Bourciez ne doit pas être recommandé seulement aux apprentis romanistes. Tout apprenti linguiste qui veut se rendre compte de ce qu'est un développement linguistique au cours du temps aura profit à l'étudier. Car

aucun domaine ne fournit à l'étude une matière aussi large, aussi assurée, aussi bien étudiée que le domaine roman : le point de départ est attesté, et, d'une même langue initiale, il est sorti plusieurs grandes langues littéraires et une infinité de parlars locaux dont on possède des descriptions plus ou moins complètes. Nulle part les questions de méthode ne se posent d'une manière aussi nette ni n'entraînent des discussions aussi instructives.

On ne s'attendait naturellement pas à voir M. Bourciez transformer son livre pour l'adapter aux doctrines issues de la géographie linguistique. Si attentif qu'il soit à suivre le mouvement des idées dans sa science, un savant reste, dans une large mesure, prisonnier des doctrines qu'il s'est formées dans sa jeunesse. D'ailleurs, malgré tout ce qu'il a apporté d'idées neuves, le mouvement parti de M. Gilliéron n'a pas autant que certains le croient ruiné les doctrines classiques ; il a ajouté plus qu'il n'a détruit. Et ce qui a été ajouté ne se prête pas aisément à figurer dans un manuel tel que celui de M. Bourciez. Il n'existe encore d'atlas linguistique commode que pour le gallo-roman. Les choses changeront d'aspect quand l'atlas catalan et le grand atlas italo-suisse de MM. Jaberg, Jud et Scheuermeier seront publiés.

Le plan de M. Bourciez est bien fait pour mettre en évidence le développement historique : d'abord description du latin et du roman commun ; puis exposé historique de chacun des grands groupes romans : gallo-roman, italien, hispanique, roumain et rhétique ; enfin le français moderne.

Sur un point, on se permettra de discuter : y avait-il lieu, dans un manuel de romanisme, d'étudier le latin séparément de la « période romane primitive » ? Le latin n'entre en considération, pour le romaniste, que dans la mesure où il est continué par les langues romanes : les formes du latin écrit n'importent que dans la mesure — sans doute grande — où elles ont agi sur le latin parlé ; et les témoignages écrits relatifs au latin vulgaire ne sont utilisables que dans la mesure où ils sont confirmés par la comparaison des parlars romans.

Soit la question de l'accent et du rythme de la langue. Le rythme quantitatif du latin ancien n'a pour le développement des langues romanes aucun intérêt, puisqu'il n'a subsisté nulle part. La règle simple qui fixe la place de l'accent latin est inintelligible au point de vue roman ; dès l'époque impériale, c'était une pure survivance, comme on le voit par le fait que, dans un grand nombre de cas, elle est violée. L'accent sur la seconde syllabe de *integrum* s'explique par une prononciation qui n'existait déjà plus à l'époque de Plaute. L'amuïssement d'une brève finale n'a pas entraîné déplacement de l'accent : *illac*, issu de *illā-ce*, garde l'accent sur *ā*. Le maintien de l'accent du mot étranger dans des cas tels que *éncaustum* ou *Tricasses* montre que le sens de la règle était perdu ; la tendance à faire sentir le second élément des composés qui a fait remplacer *inimicus* par *inamicus* et *displicet* par *displacet* se manifeste plus discrètement par la substitution de *re-cipit* à *ré-cipit*, de *re-négat* à *ré-négat*, etc. — Le romaniste n'a pas à s'occuper des anciennes longues et des anciennes brèves, mais seulement des divers timbres vocaliques ; et il n'a qu'à constater, sans l'expliquer, l'existence d'un accent roman commun frappant la pénultième ou l'antépénultième sans que l'explication de la différence apparaisse dans la langue considérée. Le reste relève de l'histoire du latin.

P. 44. M. Bourciez parle d'un allongement de l'*i* de *diem*, *pium*. La métrique n'indique jamais pareil allongement. Les graphies épigraphiques ne peuvent prouver qu'une chose : une similitude sentie par les auteurs des inscriptions entre l'*i* de *pium*, *diem* et celui de *uim*. Il suffit que le timbre ait été le même pour justifier l'identité de graphie. — De même, si *mulierem* a donné esp. *mujer* et *filiohum* it. *figliuolo* (p. 38 et 44), il ne résulte de là qu'une chose, c'est que *i* devenant consonne ne pouvait garder l'accent, qui se portait en avant. Dans *parietem* donnant *paréte*, il y a eu de plus, fermeture de l'*e* ouvert en *e* fermé, sans doute parce que *r* ne se prête pas à être mouillée et que, par suite, le *y* s'est reporté sur l'*e*.

A n'envisager le latin que dans la mesure où il subsiste

en roman, le romaniste éviterait de se poser des questions délicates et, pour lui, oiseuses. Il est dit, p. 168, qu'« en latin vulgaire, / se prononçait d'une façon épaisse... était donc / vélaire ». Cette prononciation n'avait rien de vulgaire. on sait par le traitement des voyelles dans *pulsus*, *in-sultō*, etc., que c'était la prononciation latine dès une époque préhistorique.

On éviterait aussi de se poser des questions de date insolubles. M. Bourciez semble dater du v<sup>e</sup> siècle la période romane primitive. En réalité, la civilisation antique était ruinée dès le iii<sup>e</sup> siècle, et les phénomènes romans communs sont réalisés dès cette date. La différenciation locale a donc pu commencer dès le iii<sup>e</sup> siècle; car les périodes de troubles ont été dès lors nombreuses, et l'unité de l'Empire est devenue de plus en plus extérieure et précaire.

Il est vrai que, pour procéder ainsi, il faut admettre que la grammaire comparée des langues romanes se fait avec des « reconstructions », comme celle des langues indo-européennes; or, M. Bourciez se méfie des reconstructions. Il lui semble (p. 25) que l'indo-européen se laisse reconstruire « dans une faible mesure ». En réalité, l'idée qu'on peut se faire de l'indo-européen devient chaque jour plus précise. La méthode de reconstruction est à la fois sûre et délicate; et c'est peut-être le mérite essentiel de la « géographie linguistique » que de donner à la méthode de « reconstruction » la place dominante qui lui revient dans le romanisme comme dans toute linguistique.

A. M.

---

G. MILLARDET. — *Linguistique et dialectologie romanes. Problèmes et méthodes*. Montpellier et Paris (Champion), 1923, in-8 (vi-)523 p.

Le romanisme est le domaine qui se prête le mieux à illustrer les développements linguistiques, et celui où les méthodes qui conviennent à l'histoire des langues se laissent le mieux discuter.



Le comparatiste qui travaille sur les anciennes langues indo-européennes est obligé d'opérer avec des langues devenues très différentes les unes des autres ; les faits qu'il doit expliquer résultent de développements qui ont duré des dizaines de siècles et dont tout le détail échappe. On y gagne d'apercevoir nettement les lignes générales du développement ; mais les procès réels échappent pour la plupart.

Les romanistes au contraire sont écrasés par la masse des faits qu'ils ont à manier. On a des renseignements plus ou moins partiels sur des milliers de parlers. On a des textes depuis l'époque romaine jusqu'à présent. Or, chacune des descriptions de parlers pose des problèmes spéciaux ; on a espéré trouver l'unité linguistique dans le parler du village ; or, ce parler n'est pas un ; le parler d'une famille n'a pas non plus d'unité (qu'on se reporte seulement à l'ouvrage célèbre de M. l'abbé Rousselot sur le patois de Cellerfrouin) ; l'individu même parle de façons diverses suivant les circonstances. Quant aux textes, ils n'ont jamais été notés avec l'intention de reproduire le parler courant ; chacun appelle une critique particulière, de sorte que le travail à faire pour les utiliser est immense. Enfin on dispose pour chaque langue d'un grand nombre de mots et de formes, et non d'un petit choix de données.

Au milieu de ces difficultés qui tiennent à la richesse d'une documentation encore trop peu exploitée, il est intervenu un grand relevé de faits et un homme original. Le grand relevé de faits, c'est l'*Atlas linguistique* de la France. On avait dressé souvent des cartes montrant l'extension de telle ou telle innovation phonétique ou morphologique et tiré de là des limites « dialectales ». Outre sa singulière ampleur, l'*Atlas* a eu ceci de neuf que chaque carte y offre la traduction d'un mot français figurant dans une phrase, traduction obtenue d'un sujet unique pour chacune des localités enquêtées. L'objet du questionnaire préparé en vue de l'*Atlas* avait été de faire ressortir des règles générales ; le résultat a été une poussière de faits particuliers, qui ne se laissent pas ramener de prime abord aux règles générales

attendues. Si le matériel avait été mis en œuvre par un savant banal, les conséquences auraient pu être longues à se manifester. Mais M. Gilliéron est livresque aussi peu que possible, il a le sens du parler populaire; il regarde les faits en face. Et il a promptement tiré de l'*Atlas* les nouveautés qu'il renfermait. Il est apparu brusquement que chaque mot a son histoire propre, qu'il est par suite malaisé de tracer des limites ayant une valeur générale. Et, d'autre part, l'originalité et la cohérence du parler local sont moindres qu'on ne l'imaginait: on savait que les grandes langues littéraires avaient eu des développements complexes; le développement des parlers locaux se révélait désormais tout aussi complexe à sa manière, et dépendant de parlers centraux. Combatif par tempérament, M. Gilliéron se plaisait à montrer ce qu'il y a de révolutionnaire dans ces conclusions. De nombreux disciples, tant étrangers que français, se pénétraient de sa doctrine et la développaient. Les parlers gallo-romans fournissaient dès lors le terrain où se discutaient les questions de principe du romanisme.

Tous les jeunes romanistes français ont fait des enquêtes sur la dialectologie gallo-romane, M. Millardet comme les autres. Mais, élève de M. Bourciez, le seul romaniste français qui ait été fortement soucieux de pratiquer et d'enseigner le romanisme général, et appelé à l'Université de Montpellier où il rencontrait M. Grammont, le maître de la linguistique générale, M. Millardet a senti le besoin de réagir contre l'influence de M. Gilliéron. Son livre, qui a paru d'abord par fragments dans la *Revue des langues romanes* de Montpellier, est une sorte de pamphlet contre les prétentions de la géographie linguistique. Les observations neuves n'y manquent pas; mais la critique domine. Les mérites de M. Gilliéron y sont reconnus, non sans de sérieuses réserves. Quant aux disciples français de M. Gilliéron, ils sont critiqués avec une âpreté qui appellera des ripostes aussi après<sup>1</sup>. Ils sont de force à se défendre. On notera seule-

1. M. Terracher a envoyé à la rédaction du *Bulletin* un article étendu, trop long pour figurer dans ces comptes rendus et qu'on lira dans le second fascicule d'articles du *Bulletin* de cette année.

ment qu'il aurait convenu de louer M. Terracher et M. Oscar Bloch des grands efforts qu'ils ont faits pour ouvrir des voies nouvelles.

M. Millardet a eu la coquetterie de montrer qu'il est bon dialectologue géographe. Sa discussion des noms du « perdreau » aboutit à montrer la persistance des représentants de lat. *gallum* dans un composé alors que le mot simple a disparu par l'effet de l'homonymie avec le nom du « chat » (p. 58 et suiv.) Les pages 202 à 232 sont ainsi pleines d'instructives discussions fondées sur la géographie. Et l'on se prend parfois à regretter que l'auteur n'ait pas multiplié ces discussions, plutôt que d'insister sur des polémiques de principe. L'expérience montre qu'un fait nouveau bien analysé fait plus pour le développement de la science que dix volumes de principes, même bons

M. Millardet prend trop au tragique les critiques qu'une discipline jeune comme la géographie linguistique adresse au passé, et il se donne une peine parfois superflue pour restaurer dans leurs droits de vieux principes qui, au fond, ne sont pas sérieusement attaqués.

On lui saura gré, cependant, d'avoir examiné de près, p. 161-190, le célèbre article publié par M. Gilliéron avec la collaboration de M. Roques : les *Mirages phonétiques*. Non que cet article ait si fort intimidé les gens : on a continué d'opérer comme si l'on n'avait pas peur du mirage. Mais il n'est pas superflu qu'un romaniste signale les critiques possibles. La plus grave est que les mots qui ont servi de base à la discussion étaient pour la plupart peu propres à prouver ce qu'ils devaient établir.

Voici un exemple des polémiques vaines où se complait parfois l'auteur. P. 368, il critique ma définition de l'étymologie : « faire l'étymologie d'un vocabulaire donné, c'est faire l'histoire du vocabulaire entre deux dates. » Il lui reproche d'être trop générale. Mais c'est qu'il y met ce qui n'y est pas : l'histoire du vocabulaire ne comprend l'histoire phonétique et morphologique que dans la mesure où les changements de la prononciation ou de la grammaire tendent à modifier le mot lui-même ; il n'y a lieu de faire inter-

venir la phonétique et la morphologie que pour expliquer des faits qui intéressent la conservation du mot, tels que l'homonymie avec un autre mot, un abrègement excessif, l'entrée dans une série anormale, etc. La définition ne vise que l'histoire du vocabulaire au point de vue du vocabulaire lui-même. La discussion de la p. 368 tombe donc dans le vide.

M. Millardet veut réserver le nom d'« étymologie » à la recherche de la naissance, de l'origine des mots, de leur sens primitif. Mais cette recherche est chimérique. On peut sourire quand M. Gilléron explique fr. *fermer* par *fer*. Mais fr. *fermer* ou it. *fermar* sont tout autre chose que lat. *firmāre*. Un mot est le produit d'une infinité d'actions et de réactions. Parmi toutes les conditions qui l'expliquent, choisir un sens initial — souvent indéterminable (sur quel sens de *causa* repose it. *cosa*, fr. *chose*?) — c'est attribuer à cette condition initiale une valeur singulière qu'elle n'a pas toujours. La définition que j'ai proposée oblige à considérer pleinement cette condition initiale, mais à tenir compte également de toutes les autres, et c'est pour cela qu'elle a été faite. Son but implicite, c'est de critiquer les dictionnaires étymologiques qui ont pour objet principal, souvent unique, de donner l'« étymon » des mots. Et cette critique garde sa pleine valeur.

P. 95, M. Millardet attribue la disparition de *l* de *plus* dans des parlers gallo-romans, et jusqu'en génois et dans le Frioul, à une dissimilation, dans le groupe *le plus*. C'est peut-être l'une des conditions du fait. Mais la condition essentielle est que *plus* est un mot accessoire, souvent prononcé vite et d'une manière faible, où par suite un groupe *pl-* était encombrant. Le mot s'emploie beaucoup plus souvent sans *le* qu'avec *le*.

A. M.

Gerhard ROHLFS. — *Das romanische habeo-futurum und Konditionalis* (extrait de *Archivum romanicum*, VI, p. 103-154, et une carte; Florence, 1922).

L'étude de M. Rohlf's est instructive, parce qu'on y voit un bel exemple de développement parallèle d'un type morphologique dans des parlers bien connus, et que l'auteur fait apparaître les concordances et les divergences. Seule l'amorce du type *je ferai, je ferais* existe en latin, et chaque domaine roman l'a constitué à sa manière. Il faudra se souvenir de ce mémoire quand on étudiera les faits offerts par des langues dont la préhistoire ne se laisse restituer que par des comparaisons.

Il est à regretter que l'auteur, qui a étudié à fond les divers parlers romans (et il donne là un bon exemple de large travail comparatif comme les romanistes en font trop peu), n'ait pas examiné d'un peu plus près les faits latins : l'étude des ordres *facere habeo* et *habeo facere* en latin aurait sans doute éclairé un peu la suite du développement.

A. M.

---

Hjalmar KALLIN. — *Étude sur l'expression syntactique du rapport d'agent dans les langues romanes*. Paris (Champion), 1923, in-8, iv-297 p.

Cette thèse de doctorat est l'œuvre mûrie d'un romaniste qui sait lire des textes, disposer les faits, les critiquer, en tirer des conclusions, et qui, de plus, domine la matière qu'il traite et en voit les idées générales.

L'auteur part, comme il convient, d'une étude précise des faits latins ; et son étude du latin, toute brève qu'elle soit, est assez poussée pour que les latinistes soient appelés à en tirer profit.

Des six types qui ont pu servir en latin à indiquer l'agent

de l'action sous la forme de complément (notamment près d'un passif). les langues romanes n'ont gardé que les groupes marqués par les prépositions *de* et *per*. M. H. Kallin montre quel a été le sort des deux procédés en français (et c'est le plus gros de son travail), en provençal, en catalan, en espagnol et en italien.

On louera M. Kallin d'avoir évité le terme de « sujet logique » qui embrouille tout

En revanche on regrettera qu'il ait négligé, dans son titre, la distinction de *syntactique* (phonétique syntactique) et de *syntaxique* (dérivé de *syntaxe*). Ce qu'il étudie est un fait de syntaxe, donc *syntaxique*.

A. M.

C. JABERG e G. JUD. — *Un atlante linguistico etnografico svizzero-italiano*, extrait de *Le vie d'Italia*, fascicule de mai 1923, 13 p.

L'*Atlas linguistique* de la France a montré ce qu'une enquête systématique portant également sur toutes les parties d'un domaine linguistique peut apporter de renouvellement à la linguistique romane en particulier et aussi à la linguistique générale. On l'exploite depuis de longues années déjà ; et l'on n'est pas près d'en avoir épuisé la richesse. Des enquêtes spéciales qui l'ont complété dans le détail en France même ont montré que, plus on le pousse avant, et plus le procédé est fécond.

Néanmoins le modèle de l'*Atlas* n'a pas été beaucoup imité jusqu'ici. Si un *Atlas linguistique* de la Corse se fait, c'est par les soins des auteurs de l'*Atlas* de la France. Si un *Atlas* linguistique de la Bretagne va commencer de paraître, c'est encore en France, et grâce à un savant qui unit le sens pratique au culte de la science, M. Dottin. On annonce aussi un atlas catalan.

Deux romanistes suisses éminents qui, sans rien abdiquer de leur personnalité, ont largement subi l'influence de M. Gilliéron et qui ont pu apprécier l'importance de l'*Atlas*

de la France, ont eu l'idée de faire pour le domaine rétoroman et l'Italie septentrionale un atlas qui continuerait ainsi l'*Atlas* de la France. Ils ont trouvé en M. Scheuermeier un enquêteur doué du courage et du dévouement qu'il faut pour entreprendre une exploration pénible dans des localités sans ressources, de la montagne à la plaine et à la lagune, avec cela romaniste excellent et qui a fait ses preuves de dialectologue.

L'enquête est faite, et les matériaux sont prêts. MM. Jaberg et Jud les ont élaborés au fur et à mesure. Dès que les conditions de publication seront fixées, l'impression pourra commencer. C'est alors seulement que l'on jugera de l'importance du travail. Dès maintenant on entrevoit quelle en est la richesse. Profitant de l'expérience acquise, les organisateurs ont naturellement pu faire mieux à beaucoup d'égards qu'il n'a été donné aux auteurs de l'*Atlas* de France.

Depuis la publication de l'*Atlas* Gilliéron-Edmont on s'est aperçu qu'il faut étudier les objets en même temps que les choses. M. Scheuermeier a donc photographié les objets et les opérations techniques en même temps qu'il notait les mots. L'atlas projeté pourra être qualifié de « linguistico-ethnographique » ; il sera accompagné d'un album de gravures faites d'après des photographies, dont l'article indiqué ci-dessus donne de beaux spécimens ; et c'est un progrès sur la portée duquel il est superflu d'insister. En France où l'ethnographie n'a pas la place qu'elle mérite, ce complément ne sera peut-être pas toujours apprécié à son prix ; mais ailleurs il fera le succès de l'atlas nouveau.

Le domaine étudié présente un intérêt extraordinaire à plusieurs points de vue.

C'est une région en grande partie montagneuse, donc une de celles où se conservent beaucoup de vieux usages et de vieux mots, où chaque vallée a son originalité. On a vu déjà, par un travail de M. Scheuermeier, que des mots antérieurs à l'extension du latin s'y sont maintenus en grand nombre. — Il se trouvera, dans l'atlas Jaberg-Jud-Scheuermeier, un fonds de vocabulaire prélatin, en partie celtique,

en partie préceltique et même sans doute préindo-européen, dont l'étude apportera des données nouvelles à la linguistique « européenne ». Si l'on peut, un jour, entrevoir quelque chose des langues parlées par les hommes de la vieille race alpine, c'est à des enquêtes comme celle-ci qu'on le devra.

Le domaine étudié qui comprend, avec de hautes vallées alpestres, toute la vallée du Po, la Ligurie, la Vénétie, l'Emilie et qui s'étend maintenant jusqu'à la Toscane, est d'une variété infinie, qui se manifeste par une déconcertante variété du vocabulaire et par une profonde différence des traitements phonétiques ou morphologiques. Les auteurs ont bien voulu me montrer quelques cartes. Celle du nom de l'« étincelle » a de quoi faire reculer le linguiste qui devra l'interpréter : à côté du type *belugo*, qui concorde avec le provençal, on y trouve des mots de toute sorte, tous d'origine obscure ; les Grisons, à eux seuls, offrent un type *brintsła* et un type *brasca* (cf. fr. *braise*). Le type génois *tsmūya* rappelle un type émilien *smela*. — A ce propos, on notera que, pour la désignation de l'« étincelle », les langues indo-européennes ne concordent pas ; cette absence de concordance n'est pas fortuite, on le voit. Des rapprochements de ce genre éclairent les faits de vocabulaire.

Les centres d'influence sont plus variés dans ce domaine et, en partie, moins dominateurs qu'ils ne sont en France. Tous les parlers français sont depuis longtemps sous l'influence du français central qui les nourrit de son vocabulaire ; ils tendent à se résorber ; M. Gilliéron a souvent montré que, sans le secours qu'ils reçoivent sans cesse du français, ils deviendraient inutilisables même pour l'usage réduit auquel ils servent. Dans le domaine de l'Atlas projeté, il y a au contraire des centres indépendants les uns des autres : Turin, Milan et surtout Venise. L'influence de l'italien commun n'est devenue forte que depuis une époque toute moderne.

Les cartes font apparaître des faits comparables à ceux que l'on observe en France, et même de plus complexes. On voit, par exemple, sur l'une des cartes que MM. Jaberg



et Jud ont eu l'obligeance de me communiquer comment le nom *fuliginem* de la « suie » a été remplacé par des noms nouveaux, et notamment, sur une aire très étendue, couvrant tout le Nord de l'Italie, par des représentants de *caliginem*. Il faut aller jusque dans les Alpes, tout au Nord, sur le domaine réto-roman, pour trouver les représentants de *fuliginem*. Mais il y a lieu de se demander si c'est *fuliginem* que *caliginem* a remplacé ; car le domaine du gaulois que M. Thurneysen a reconnu dans fr. *suie* n'est pas limité à la petite zone occidentale, contiguë au domaine gallo-roman, où le vocabulaire offre une foule de communautés avec le gallo-roman ; M. Scheuermeier a retrouvé le représentant de \**sūdia* sur un point au Nord du lac Majeur. L'extension du mot gaulois a donc pu être plus grande qu'il ne paraît. Il se pose ici une très grave question.

Bien entendu, les cartes ne fournissent pas seulement des données sur le vocabulaire. La théorie des correspondances phonétiques et la morphologie y trouvent leur compte.

On attendra le nouvel atlas avec une vive impatience. Il faut que les concours nécessaires se trouvent. Aucun événement plus heureux ne saurait survenir pour la linguistique romane que la prompt publication d'un travail aussi riche, aussi neuf, aussi savamment dirigé et exécuté.

A. M.

Karel TITZ. — *Franc. coche, span. coche, ital. cocchio* = *stč. kotči, kočī (vůz)*. (Extrait de *Casopis matice moravské*, XLVI, p. 170-191).

Poursuivant ses études sur les mots romans d'origine slave, M. K. Titz montre comment fr. *coche* est un emprunt au tchèque, et en quelles conditions l'emprunt a été fait.

A. M.

J. HAUST. — *Étymologies wallonnes et françaises*. Paris, (Champion), 1923, xv-353 pages.

Recueil excellent de près de 300 notes d'importance inégale, mais dont aucune n'est sans intérêt. Possédant une connaissance remarquable des parlers du Nord-Est de la France, M. Haust fait preuve d'une méthode rigoureuse et pénétrante pour conduire ses recherches étymologiques et lexicographiques et, à l'occasion, dépister les erreurs des lexicographes, parmi lesquels Godefroy occupe, comme souvent, une place qu'on ne peut qualifier d'honorable. Presque toutes les notes concernent des mots wallons; les mots français étudiés, qu'ils soient anciens ou modernes, sont pour la plupart empruntés au wallon, et ils n'ont guère dépassé les langues techniques (par exemple *bleime*, cor au pied d'un cheval, *orm*, cordage qui attache une ancre à une bouée), quand ce ne sont pas de purs mots de dictionnaire (par exemple *térroulle*, charbon de mauvaise qualité, que Littré a recueilli). Parmi ceux qui ont pénétré dans la langue commune on notera, outre *terrîl*, fausse graphie de *terrîr*, v. p. 247, n. 1, le mot *houille*, dont l'histoire, liée à celle de la chose, est très bien établie. C'est un mot liégeois d'origine germanique, issu de l'a. h. all. *skolla*, en all. mod. *scholle*, qui, ayant d'abord désigné toutes sortes de mottes de glace, de neige, de terre, etc., a été appliqué au charbon lors de la découverte de la houille, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. La plupart des mots étudiés ont une étymologie germanique et plus précisément flamande ou néerlandaise, terme technique de la batellerie, de l'exploitation du charbon, etc., fait qui est la conséquence prévue du voisinage et du contact des populations de ces régions; et il est fort probable, pour ne pas dire certain, que les parlers germaniques présentent de leur côté beaucoup d'emprunts au wallon. Signalons aussi quelques mots d'origine savante, notamment « les » *sindress del mwer*, agonie, qui ne paraît pas avoir eu un grand succès, mais qui est remarquable en rai-

son de son étymologie, à savoir le terme didactique *syndérèse*, et le nom du loir *sot-divèrmant*, altération de « sept dormants », qui provient de la légende pieuse des Septs Dormants fort répandue au moyen âge, cf. aussi l'all. *Sieben-schlafer*, qui signifie encore grand dormeur.

En raison même du but que M. H. s'est proposé, il n'étudie qu'exceptionnellement la variété des termes employés par les parlers wallons pour exprimer une même idée. Toutefois, il a consacré une note aux noms dialectaux de la « culbute » en Belgique romane et signalé l'abondance des mots ou des formes qui désignent l'araignée faucheur à propos du wallon *wèrleu* < germ. *werewolf* croisé avec loup et du wallon *warbô*, larve de différents insectes et surtout celle du hanneton. La première est la plus poussée, toutes trois confirment le fait maintenant bien connu que les parlers se montrent à la fois créateurs et corrupteurs quand il s'agit de notions d'un intérêt restreint et spécial, comme c'est le cas des noms de petits animaux ou de jeux d'enfants.

Ce n'est pas ici le lieu de faire des rectifications de détail que M. H. lui-même invite son lecteur à faire. On voudrait cependant faire encore une observation de principe. M. H. se limite ordinairement, et c'est son droit, à l'examen des parlers wallons ; mais une étymologie ne peut être établie solidement que si l'on connaît l'extension du mot étudié. M. H. propose de voir dans le namurois *am'bô*, *an'bô* et le liégeois *hén'vâ*, espèce de grenier situé au-dessus de l'aire de la grange, soupente, hangar, etc., des représentants du flamand *hanebalk*, traverse destinée notamment à supporter les ais d'un plancher, par exemple dans une grange (on a relevé à Namur *albô*, grosse pièce de bois dans le gerbier d'une grange), or j'ai relevé moi-même dans les Vosges méridionales, autour de Remiremont et dans toute la vallée de la Moselotte, un mot *hèrbô*, grenier au-dessus de la grange, qui est visiblement du même type que les formes wallonnes, et dont il y a lieu d'établir les rapports. De même le verviétois *prat'ler*, bavarder, ne peut pas être rapproché du dialecte d'Aix-la-Chapelle *prattele*, bavarder .

bruyamment, pas plus que le namurois *praute*, conte, quolibet, *prauteler*, dire des contes, du néerlandais *praten*, bavarder, *praat*, babil, caquet, sans tenir compte des formes *bräklä* du Val d'Ajol et *pröklä* de Miélin (village du Nord de la Haute-Saône, tout près des Vosges), de même sens. A propos du w. *gômâ*, écrouelles, tumeur, etc., dérivé de *gôme(s)* = a. fr. *gorme*, *gourme*, M. H. fait des rapprochements intéressants avec d'autres dialectes français ; mais on ne peut pas rapprocher sans plus le franc-comtois du Doubs *gômer*, tremper dans un liquide, *goumer*, *gomer*, cuire à petit feu..., fig. *goumer* sign. couvrir sa colère... et *joume* s. f. la mousse d'un liquide, *joumer*, mousser, fig. écumer intérieurement de colère. M. H. reproche à Beauquier de tirer *joume* de l'all. *schaum* (ce qui est une erreur certaine), et de ne pas songer à rapprocher les trois articles cités ; mais en franc-comtois deux formes *goumer* et *joumer* ne peuvent pas avoir la même origine, ou du moins la deuxième ne peut sortir de la première que par une corruption qui réclame une explication.

Oscar BLOCH.

---

JOHAN VISING. — *Anglo-norman Language and Litteratur*.  
London. Oxford (Univ. Press), 1923, 111 pages.

Des deux parties dont est formé ce petit volume, la deuxième, qui est un utile répertoire des auteurs, des ouvrages, des procédés de versification et des manuscrits anglo-normands n'a pour nous qu'un intérêt indirect. La première, en 33 pages, présente d'abord un exposé serré et illustré d'intéressantes citations de la diffusion, puis du déclin de la langue française en Angleterre. Après avoir, grâce aux conditions historiques de la conquête, atteint un tel développement que « pendant la deuxième moitié du xii<sup>e</sup> siècle et la plus grande partie du xiii<sup>e</sup> l'anglo-normand domina dans presque tous les usages (de la langue écrite), et pénétra même dans les basses classes de la société », il commença

à reculer vers le milieu du <sup>xiii</sup>e siècle devant l'anglais. L'exposé des caractères de l'anglo-normand est très succinct, car il ne comprend que quelques pages. M. V. y note que beaucoup de traits ne sont que des développements plus avancés de traits des parlers continentaux et fait remarquer avec raison que c'est là une illustration du fait que les langues évoluent plus rapidement et plus radicalement à la circonférence qu'au centre. Outre les traits linguistiques qui apparentent l'anglo-normand au normand, on en a relevé quelques-uns qui proviennent des dialectes du Sud-Ouest, de Wallonie et de Picardie, les premiers en relation avec l'accession au trône de la dynastie angevine, les autres dus à des moines, soldats et marchands venus en grand nombre des deux dernières régions. Mais le développement de l'anglo-normand aboutit à une pure corruption, les écrivains avouant eux-mêmes leur ignorance de la langue qu'ils emploient. A ce degré, on peut le rapprocher de cette langue franco-italienne, qui eut un certain succès au moyen âge et dont M. Vising lui-même parle p. 80 à propos de la versification. Dans un article paru récemment dans la *Romania*, XLIX, p. 161, M. Prior attribue à l'influence des parlers indigènes le caractère particulier de l'anglo-normand; car très rapidement, pense-t-il, le français fut mal connu.

Combien serait plus intéressant l'exposé des dialectes français qui ont suivi leur développement normal et pour lesquels nous n'avons pas encore de travail d'ensemble.

Oscar BLOCH.

---

L. ZELIGZON. — *Dictionnaire des patois romans de la Moselle* 1<sup>re</sup> partie A-E, 2<sup>e</sup> p. F-M (publication de la Fac. des Lettres de l'Univ. de Strasbourg, fasc. 10 et 11), Istra, Paris et Strasbourg, 1922-23.

Ce précieux ouvrage, dont la troisième partie paraîtra prochainement et qui est publié avec l'appui et dans la série

des publications de la Faculté des lettres de Strasbourg, est destiné à rendre de grands services aux dialectologues. Il comprend des patois romans que l'*Atlas linguistique de la France* a laissés de côté et dont le centre civilisateur est la ville de Metz. Ces patois forment sept groupes dont une carte coloriée donne la répartition. Le dictionnaire, imprimé très soigneusement, est d'une très grande richesse : il a été construit au moyen d'enquêtes personnelles (car M. Z., au cours d'une longue carrière, s'est consacré à l'étude des parlers de cette région), et d'indications données par des correspondants ; de plus M. Z. a utilisé des publications patoises qui lui ont paru dignes de confiance. Le classement des formes a été fait en prenant pour base le patois messin donné en une graphie courante qu'une graphie phonétique accompagne : les variantes des différents groupes sont indiquées, quand il y a lieu ; d'abondants renvois d'une forme à une autre facilitent l'utilisation de l'ouvrage, qui comprend, outre les formes proprement dites, de nombreux textes : locutions, proverbes, dictons, etc., et des renseignements folkloriques. Nous aurons ainsi le recueil le plus riche des parlers lorrains et un précieux complément à l'admirable œuvre de M. Gilliéron.

Oscar BLOCH.

T. PAPAHAĞI. — *Antologie aromânească*. Bucarest (Voinea), 1922, XLVII-519 pages.

Les populations auxquelles on donne en roumain le nom d'*aromân*, qui est la forme dialectale de *romanus* et que nous appelons ordinairement macédo-roumaines, sont dispersées en masses plus ou moins compactes dans toute la péninsule balkanique et particulièrement dans la région du Pinde, en Thessalie, en Albanie et dans les environs de Monastir et de Salonique.

La belle anthologie que M. P. a consacrée à ces populations n'a pas un but uniquement linguistique. L'auteur, en

réunissant les textes qui la constituent, a voulu donner une nourriture spirituelle au peuple *aromân*, comme le démontre toute l'introduction, et c'est ce dessein de l'auteur qui justifie l'abondance des textes purement littéraires dus à des écrivains récents; tandis que les textes proprement populaires, proverbes, devinettes, contes, dont l'origine est donnée à la table des matières, n'ont qu'une centaine de pages, la littérature savante va de la page 151 à la page 354. Mais la linguistique y trouvera son compte; car, si le système graphique, en raison du but de l'ouvrage, n'est pas strictement phonétique, l'auteur a cependant donné des indications sur quelques traits dialectaux, pp. xxxv sq. de l'introduction, et il a fait suivre les textes d'un glossaire très abondant et traduit en français. Notons encore que le volume est orné de trente illustrations représentant des types humains ou des paysages et comprend quelques chansons populaires avec la musique. En résumé, c'est un excellent ouvrage qui sera très utile à toute étude sur l'intéressant dialecte des Macédo-roumains.

Oscar BLOCH.

---

C. DE BOER. — *Essais de syntaxe française moderne*.  
Paris (Champion) et Groningue (Noordhot), 1923, in-8,  
132 p.

M. C. de Boer se propose d'écrire une syntaxe du français moderne, et les trois mémoires qu'il soumet au public sont un premier essai sur lequel il appelle la discussion. Il s'agit donc d'un travail de linguistique « synchronique ».

La première difficulté — et la plus grave — qu'on rencontre en pareille matière, c'est de délimiter l'objet étudié. M. C. de Boer étudie le français moderne tel qu'il s'écrit, et la langue parlée n'intervient qu'incidemment dans son exposé. Mais, si ce français écrit est plus un que le français parlé, qui varie largement d'un milieu social à un autre, d'une localité à une autre, il n'est néanmoins pas un. C'est une langue traditionnelle. De ceux qui l'emploient,

les uns connaissent bien la tradition, les autres la connaissent mal, les uns veulent rester « classiques », et les autres tiennent compte de la langue parlée, à des degrés divers ; les uns sont de la France centrale, les autres subissent l'influence de parlers provinciaux ou même de langues étrangères. L'auteur considère d'une manière générale le « français littéraire » ; s'il avait étudié chez des écrivains de types divers les trois problèmes auxquels il s'est attaqué, il aurait trouvé sans doute des résultats bien différents. La façon abstraite dont il présente les faits donne à son travail quelque chose d'irréel. Pour procéder objectivement — sur la langue écrite — sans se perdre dans des recherches infinies, il faudrait choisir un certain nombre de textes modernes de types aussi différents que possible et les étudier de manière exhaustive.

M. C. de Boer fait entre la « syntaxe figée » et la « syntaxe libre » la distinction qu'il faut. Mais, dans une langue fixée depuis plusieurs siècles comme l'est le français, il est • difficile de marquer la limite entre ce qui est « locutionnel » et ce qui est « libre ». Il y a des cas intermédiaires et des nuances infinies. La difficulté apparaît dès la première étude. En syntaxe « libre », l'adjectif préposé tend à avoir une valeur affective, et l'adjectif postposé une valeur d'ordre descriptif. Mais cette différence est souvent liée à des usages traditionnels. *pauvre* a une valeur affective dans *un pauvre homme* et une valeur de description dans *un homme pauvre* ; mais l'adjectif *pauvre* a un sens différent dans les deux cas : *un pauvre homme* est une expression fixée où l'adjectif *pauvre* n'exprime pas la notion opposée à celle de *riche* et où son contenu sémantique est tout affectif ; *un homme pauvre* est un groupe presque impossible et qui ne peut guère servir que de prédicat. Il serait insolite d'écrire : *un homme pauvre est venu*. Pour que sa règle ne heurte pas des faits évidents, M. C. de Boer a dû la corriger par la constatation que certains adjectifs épithètes ont une place fixe soit avant soit après le substantif, indépendamment du sens : le rôle de l'adjectif est en effet le même dans : *il avait des habits neufs*, et dans : *il avait de vieux habits*.



Et il serait malaisé de faire la liste des cas de ce genre. Qui voudrait écrire le français ou interpréter une phrase française d'après des règles, sans connaître le détail de la tradition, risquerait de se tromper souvent, d'autant plus que les écrivains cherchent parfois à produire un effet en dérangeant — dans la mesure du possible, mesure étroite en français pour qui ne veut pas avoir un air affecté — l'ordre usuel.

La seconde étude, sur « la place du sujet nominal dans la phrase non-interrogative », montre mieux encore la nécessité d'observer de près la tradition. Depuis le début de son histoire, le français tend de plus en plus à fixer le sujet avant le verbe. Dans la langue parlée d'aujourd'hui, la tendance a abouti : le sujet est normalement avant le verbe, même dans la phrase interrogative (dans le type *vient-il*, on ne sent pas un sujet autonome). Toute phrase où le sujet suit le verbe est donc d'un type traditionnel chez un écrivain d'aujourd'hui. La préposition du verbe est presque toujours un cas d'écriture (ou de parler) littéraire, étant bien entendu que les « faits divers » des journaux sont une espèce de littérature pauvre, mais un genre littéraire fixé au plus haut point. — Les règles énumérées, p. 40 et suiv. sont compliquées parce que l'hésitation entre deux ordres n'est bien souvent pas entre un ordre « suivant la pensée » et un ordre « grammatical », mais entre un ordre « traditionnel », et, par suite, « littéraire », et un ordre conforme aux habitudes actuelles du français parlé.

La troisième note semble la plus convaincante des trois. A part l'emploi dans les phrases principales, où il sert de substitut à l'impératif absent (*qu'il vienne* complète simplement le paradigme de *viens*), le subjonctif n'est qu'un moyen de marquer la dépendance d'une phrase par rapport à quelque élément d'une autre phrase ; il n'a pas de valeur propre. Le type de phrase fixé : *s'il vient et qu'il me dise quelque chose, faut-il répondre ?* montre assez combien peu le subjonctif a, par lui-même, de sens propre. A voir une phrase comme : *je cherche une maison qui ait dix chambres*, on serait tenté d'attribuer au subjonctif une valeur

finale, mais le tour : *le seul qui soit venu est Pierre* montre que c'est pure apparence. Tout ce morceau semble juste — sous le bénéfice de la remarque générale faite ci-dessus.

A. M.

---

Walther von WARTBURG. — *Französisches etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*. Lieferung II. Bonn et Leipzig (N. Schroeder), in-8, p. 80-160.

Le second fascicule du grand dictionnaire étymologique du français de M. von Wartburg confirme bien le caractère indiqué par le premier. L'auteur donne un dictionnaire comparatif des parlers gallo-romans plutôt qu'une histoire du vocabulaire gallo-roman. Son ouvrage sera un recueil incomparable de faits bien rangés. Les services qu'il est appelé à rendre justifient quelques remarques de détail choisies pour montrer les précautions critiques avec lesquelles on devra l'utiliser.

Sous *animal*, il est indiqué que *aumaille* disparaît, et la raison donnée est que le mot n'apparaît nulle part dans l'*Atlas* Gilliéron-Edmont. Mais il ne faut pas tirer de l'*Atlas* des conclusions négatives. J'ai, plus d'une fois, entendu dire en Berry que, à une foire, l'*aumaille* (le gros bétail) se vendait bien ou mal. C'est pur hasard si, à Culan (siège de foires importantes), M. Edmont n'a pas relevé le mot.

En gallo-roman, *arca* est venu très généralement à désigner un grand coffre allongé en bois où l'on fait le pain et, dans les moments où il ne sert pas à cet usage, c'est-à-dire le plus souvent, où l'on serre des provisions. Le fait que, à la question « pétrin », on répond en beaucoup d'endroits par *ars*, comme en Berry, ne prouve pas que *ars* y signifie proprement « pétrin » ; car à *ars*, on ne répondrait pas *pétrin*. Il faudra savoir lire les articles de M. von Wartburg, qui ne peut que reproduire ses sources, mais qui risquerait souvent beaucoup à les trop interpréter.

Sous *aptificare*, le verbe berrichon *atfier* « amener à un

état utilisable un jeune être, une plantation, etc. » aurait pu être mentionné. M. von Wartburg ne l'a-t-il trouvé nulle part ?

Le mot *apotheca* ne donne pas une idée de la forme sous laquelle le mot grec est passé en français. Le français n'a pu emprunter directement au grec ; car un *a-* initial ne s'anuit pas en français. Il y a ici une histoire compliquée, comme pour tous les mots de ce genre.

A. M.

E. GAMILLSCHEG. — *Wetzstein und Kumpf im Galloromanischen*. Extrait de *Archivum romanicum* (Olschki, Genève et Florence), vol. VI (1922). 104 p.

M. Gamillscheg, qui est l'un des meilleurs romanistes d'aujourd'hui, a tiré les conclusions de deux cartes de l'*Atlas linguistique* de la France : celle désignant la « pierre à aiguiser » et celle désignant l'« étui » où le faucheur met sa pierre, le « coffre ». Les originaux latins sont *cōs* et *cōtārium*, que représentent des formes françaises aujourd'hui inconnues du français comme *queux* et *coyer* ; les correspondants se retrouvent dans une large partie du domaine roman. Outils essentiels pour le faucheur et le moissonneur, ces objets ont dû garder leur nom d'une manière tenace, sauf accident. Or, les accidents ont été nombreux, et les cartes de l'*Atlas* attestent une grande diversité. M. Gamillscheg montre que les représentants purs et simples de *cōs* et de *cōtārium* subsistent dans la plus petite partie du domaine gallo-roman, et presque jamais les deux ensemble ; il fait une analyse serrée de ces accidents auxquels sont dus des changements qui, pour la plupart, s'expliquent bien. De son étude rigoureuse, il résulte que, dans une langue où il se produit des altérations phonétiques graves, comme dans les parlers gallo-romans, le vocabulaire devient instable, par le fait même de ces changements. Peu d'études sont aussi instructives pour la théorie générale du vocabulaire.

A. M.

J. JUD. — *Zur Geschichte zweier französischen Rechtsausdrücke* (extrait de *Zeitschrift für schweizerische Geschichte*, II, p. 442-459). — *Zur Geschichte und Herkunft von frz. dru* (extrait de *Archivum romanicum*, VI, p. 313-339).

Qui veut se rendre compte de l'histoire du vocabulaire doit maintenant suivre les travaux sur le vocabulaire des langues romanes.

L'étude de M. Jud sur fr. *corvée* montre admirablement ce que devient une expression technique, administrative, comme *corrogata (opera)*, quand elle passe dans la langue commune : ce qui en est resté, c'est ce qu'a entraîné une nuance sentimentale. Une déformation par étymologie populaire qui m'est familière illustre bien cette nuance affective : une vieille femme illettrée que je connais appelle *crevée* un travail pénible : *c'est une rude crevée*.

A ce propos, M. Jud signale un fait dialectal du gaulois : *vergo-* au Nord, *verco-* au Sud. Ce fait reste à interpréter.

L'étude sur fr. *dru* et sa famille permet de restituer le sens et la forme d'un mot gaulois jusqu'ici non attesté.

A. M.

---

M. NIEDERMANN. — *Notes d'étymologie française*, 13 p. (extrait de *Archivum romanicum*, V [1921]).

Il importe de signaler ces notes dont le titre n'annonce pas assez le riche contenu.

La note sur le mot fr. *garance* se trouve expliquer à la fois v. h. a. *rezza* et v. sl. *brošiti*. — L'explication proposée de l'n de *warantia* est très ingénieuse. Les emprunts du germanique au latin ont eu en grande partie un caractère « savant ». La diphtongue du mot all. *kaiser*, empruntée au latin écrit *caesar*, est significative à cet égard (on a eu

grand tort d'en tirer des conséquences sur la prononciation de *ae* en latin).

L'indication que lat. *ũdine(m)* a donné fr. *-ume* dans *enchume*, *coutume* est tout aussi remarquable. On pourrait interpréter le fait de la manière suivante : le groupe *-dn-*, créé par la chute de *-i-*, n'existait pas en français ; la langue l'a éliminé en assimilant *-d-* à *-n-* et en différenciant aussitôt la nasale ainsi produite en *-m-* ; la seconde nasale de *\*-m(n)e* se retrouve avec métathèse et dissimilation dans *l* de *enchume*.

A. M.

KR. NYROP. — *Études de grammaire française* (17, 18, 19)  
Copenhague (Host), 1923, in-8, 32 p. (*Det Danske Videnskabernes Selskab*, VIII, 2).

Ces quelques pages, très substantielles, renferment bien des remarques curieuses.

M. Nyrop y montre que le mot *hibou* est issu d'une onomatopée (et signale en passant que lat. *strix* doit avoir pareille origine) et il rend certaine l'étymologie de *bâtard* par « fils de bât », tout à fait parallèle à berrichon *champis* « enfant conçu dans les champs » (le Berry est — et surtout était — plein de haies vives, derrière lesquelles on se dissimule aisément).

P. 26, M. Nyrop cite le mot *jouxter* d'après M. Pierre Hamp : « le jardin joutait la terre de Jean ». Ce mot est courant en Berry pour indiquer les voisins d'un immeuble, et on le trouverait dans les actes notariés où il est écrit, plus justement, *jouter*. Il serait intéressant de savoir où M. Pierre Hamp l'a pris ; car il n'est pas usuel en français littéraire.

A propos de ce qui est dit p. 29 du verbe *réaliser* et de son sens nouveau (« prendre conscience de la réalité » d'un événement), développé sous l'influence de l'anglais, il est intéressant de noter que ce sens est devenu courant même chez des personnes qui ne parlent pas anglais ou qui ont peu

d'occasions de lire de l'anglais. Le cas est tout différent de celui de *eugénisme* cité d'après M. Paul Morand, l'un des écrivains qui subissent, entre autres actions, celle de l'anglais.

A. M.

---

A. THÉRIVE. — *Le français langue morte ?* Paris (Plon), 1923, in-16, xv-275 p.

Robert de FLERS. — *La langue française et la guerre.* Paris (Perrin), in-16, 51 p.

Ce livre destiné au grand public et ce discours académique posent la grave question de l'état actuel du français, de l'état de la langue elle-même, d'une part, et de son rôle dans le monde, de l'autre.

La guerre, en manifestant l'état de crise où est le monde, a précipité des événements qui ont beaucoup nui à l'emploi de la langue française. Le français était, depuis plus de deux siècles, la seule langue diplomatique ; or, les négociations qui ont suivi la grande guerre ont eu lieu en grande partie en anglais ; le traité de Versailles a été rédigé en deux textes, l'un anglais, l'autre français, qui font foi l'un et l'autre ; et le français du traité donne souvent l'impression d'être traduit de l'anglais. — Dans l'enseignement, la part du français a été restreinte presque partout. Dans de grands pays où le français avait une large place, comme la Russie, la jeunesse ne l'apprend pour ainsi dire plus. — Cette diminution de la place du français dans le monde s'explique par des événements historiques et des changements sociaux qu'il est facile d'apercevoir. Tout cela dépasse le linguiste qui peut observer les faits, mais qui n'y saurait rien changer.

La question posée par M. Thérive dépend plus de notre volonté. Elle est un cas particulier du grand problème posé par toutes les langues de civilisation. La forme écrite, fixée, échappe, par définition, au changement, tandis que le parler usuel tend à changer, comme tout ce qui vit. Dès

lors il se produit un tiraillement dans la mesure où ils ignorent la tradition fixée — ou bien où ils sont indociles à cette tradition —, les individus qui écrivent subissent l'influence du parler usuel ; et, inversement, les gens qui connaissent plus ou moins la tradition en subissent l'influence dans leur parler courant. Il résulte de là des compromis souvent gauches. Au bout de quelques siècles de tiraillements de cette sorte, à la faveur de quelque coupure dans la suite de la civilisation, la langue écrite se sépare nettement de la langue parlée. C'est ce qui est arrivé au latin, lors de la renaissance carolingienne. La séparation n'est pas absolue : le latin écrit au moyen âge subit l'influence des langues parlées, et, inversement, les langues parlées subissent l'influence du latin écrit ; mais il ne s'agit plus de deux formes d'une même langue avec des transitions insensibles d'une forme à l'autre : il s'agit de deux langues qu'on *sente* distinctes. — Fixé depuis plusieurs siècles, le français est parvenu à un point où les tendances du parler courant ne concordent pas avec l'usage de la langue écrite. De là des difficultés qui se traduisent par la détérioration de la langue écrite, par des essais dont le caractère est artificiel dans la langue littéraire, et par du pédantisme dans la langue parlée. M. Thérive met tous ces maux en évidence, avec une information étendue et d'une manière heureuse ; son étude sur les langues littéraires depuis le début du *xix<sup>e</sup>* siècle est instructive.

L'instabilité du vocabulaire de la langue parlée, que M. Thérive illustre par des exemples saisissants, tient précisément à ce que la langue normale est fixée. La langue parlée, n'ayant aucune dignité, et cherchant toujours l'expression, change sans cesse par rapport à la forme fixe, qui est inexpressive.

Le remède que propose M. Thérive aux maux actuels du français est de se tenir, pour la langue écrite, à la langue traditionnelle et d'en assurer, par des moyens énergiques, le maintien dans sa pureté, en limitant les innovations au strict nécessaire et en les conformant au type traditionnel. La langue parlée, abandonnée à son instabilité, s'éloignerait

de plus en plus du français écrit et, par suite, le corrompraît de moins en moins. Le français n'a été dangereux pour la pureté du latin écrit qu'aussi longtemps qu'il n'en a pas été bien distingué, durant l'époque mérovingienne. Le latin a été écrit de manière d'autant plus pure, aux <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles, qu'il était plus radicalement distinct de toute langue parlée.

Mais ce remède ne serait applicable que si l'on pouvait interdire d'écrire le français à tous les demi-lettrés qui ont besoin d'écrire sans avoir subi un bon dressage, ou aux écrivains qui cherchent des effets dans la rupture avec la tradition. La pratique d'une langue purement traditionnelle a pour conséquence le mandarinat, et l'exemple de la Chine montre qu'elle arrête le progrès intellectuel. Une pensée en changement constant, comme la pensée moderne, a besoin, pour s'exprimer, d'une langue qui vit.

Mais il reste vrai que le français est sans doute la langue où s'exprime le mieux l'humanisme moderne et que, dans la mesure où cet humanisme survit, il est lié en quelque sorte au sort du français, que, par suite, il faut préserver le français, en ne le changeant que suivant son type propre, et le moins possible.

Le livre de M. Thérive fait réfléchir, et, s'il n'apporte pas de remède à un mal incurable, il indique du moins comment, en respectant les finesses de l'outil traditionnel, on pourra vivre longtemps encore avec ce mal sans qu'il devienne mortel.

A. M.

---

Jules ROMAINS et G. CHENEVIÈRE. — *Petit traité de versification*. Paris (Nouvelle Revue française), 1923, in-8, 150 p.

On n'attend pas des poètes qu'ils soient des phonéticiens ni même des métriciens. Les auteurs de ce petit traité ont cependant exagéré le parti pris d'ignorer des doctrines bien



établies. Des ouvrages sur la versification française, ils ne veulent connaître que ceux qui ont été écrits par des poètes. Les livres fondamentaux de M. Grammont ne sont pas cités. Aussi les auteurs ne sont-ils au clair sur rien.

On passera condamnation sur leur terminologie. Ils ne savent pas la distinction qui existe entre métrique et prosodie. Ils ne savent pas qu'une rime limitée à la voyelle de la syllabe finale a un nom propre : assonance, et que l'assonance a été de règle dans la plus ancienne poésie française. Le terme d'« accord » éveille chez tout le monde l'idée de sons entendus simultanément ; si des musiciens ont constitué des accords avec des notes *successives* quand ils ont voulu faire de la musique polyphone avec un instrument à une seule voix, ce n'est qu'un tour de force ; et on n'y a recouru que d'une manière exceptionnelle. or, ce terme d'« accord » est appliqué à tout « rapport de sonorité entre deux ou plusieurs syllabes », de manière à comprendre rime, assonance et tous les autres rapports entre syllabes qui peuvent être très distincts les uns des autres. L'impropriété des termes n'ôte pas au livre son intérêt ; elle en complique seulement l'usage, et elle le rend malaisé à lire.

La question la plus grave qui se pose actuellement à la versification française est celle du divorce entre la prononciation et la « prosodie » traditionnelle (on emploie ici *prosodie* en son sens technique). Presque tout vers classique récité avec la prononciation actuelle du français est faux, abstraction faite bien entendu des prononciations provinciales qui sont négligeables. Il est inexact qu'on ne puisse « tirer de l'usage actuel aucune règle fixe touchant la valeur métrique des syllabes muettes et des diphtongues ». L'*e* muet final ne se prononce jamais plus en français, et sa présence ancienne ne se traduit même pas par un allongement : le féminin *vermeille* ne se distingue en rien du masculin *vermeil*. L'*i* des mots tels que *passion* est consonne : personne ne prononce *passion* en trois syllabes. La prosodie classique qui compte l'*e* final de *vermeille* pour une syllabe devant consonne et l'*i* de *passion* aussi pour

une syllabe est donc en contradiction absolue avec la prononciation actuelle du français. C'est dire que la versification classique a désormais un caractère purement traditionnel. On sent toute la gravité de cet état de choses pour la vitalité de la poésie française.

Ce n'est pas à dire qu'un alexandrin tel que :

*Comme nous trempions nos doigts dans la source riante et*  
[belle

puisse figurer à côté d'alexandrins classiques : il est trop long pour cela, bien que, dans la prononciation du français moderne, il fasse douze syllabes. La syllabe *comme* et la syllabe *source* sont très longues par suite du fait qu'elles sont fermées. En effet le vers classique comporte, pour un moderne, des syllabes entièrement escamotées (celles où figure un *e* muet non prononcé) et des syllabes très brèves (celles où figure un *i* ou un *u* vocalisé contre l'usage); et ces ultra-brèves existaient dès le xvii<sup>e</sup> siècle. Un vers de douze syllabes pleines, comprenant plusieurs syllabes très longues, dépasse donc la durée de l'alexandrin traditionnel. Sans doute la durée d'un vers français est variable; mais le récitant qui sait dire des vers s'arrange de manière à contenir les inégalités dans certaines limites. M. Grammont a montré comment on obtient un rythme d'une certaine régularité en accélérant ou ralentissant la prononciation et quels effets résultent de là. Toutefois l'inégalité ne doit pas dépasser certaines limites.

Néanmoins ces accélérations et ces ralentissements n'ont pas besoin d'être tels que les intervalles entre les temps forts soient égaux. Le rythme de tout vers parlé est souple, et l'on connaît des vers, les vers védiques par exemple, ou certains vers grecs, où il est impossible de trouver un rythme défini par un isochronisme parfait des mesures.

Quel que puisse être, au point de vue littéraire (qu'il n'y a pas lieu d'envisager ici), l'intérêt de cet ouvrage, on voit qu'il prête à des objections graves pour tout ce qui concerne la théorie du rythme et la prosodie. C'est un manifeste — où presque rien n'est amené à la pleine clarté et où, sans

entrer dans les problèmes d'esthétique, il y aurait beaucoup à critiquer —, ce n'est pas un traité.

A. M.

---

Clovis BRUNEL. — *Le plus ancien acte original en langue provençale*, in-8, 13 p et 1 pl. (extrait des *Annales du Midi*, XXXIV [1912]).

Notre confrère, M. Clovis Brunel, a découvert un texte « provençal » plus ancien que tous ceux qui ont été signalés jusqu'ici ; il est de 1102, et fait partie des archives du chapitre cathédral de Rodez. Ce texte semble noté avec sincérité ; c'est par suite un bon document linguistique. M. Brunel l'édite, en donne la caractéristique et l'accompagne d'un glossaire.

A. M.

---

*Dacoromania. Buletinul Muzeului Limbei Române*, conduit par Sextil PUSCARIU, Anul II. Cluj, 1922, in-8, viii-941 p.

L'Institut de langues romanes de Cluj, sous la direction de M. S. Puscariu, témoigne d'une singulière activité. La seconde année de son recueil est beaucoup plus ample et plus riche encore que la première. M. Puscariu a obtenu de M. W. Meyer-Lübke un article, et il a fourni lui-même des articles sur des questions de principe, mémoires techniques, comptes rendus. De plus il a su réunir un groupe imposant de collaborateurs. On admirera l'ardeur avec laquelle la jeune Université roumaine de Cluj prouve son droit à l'existence.

A. M.

---

Joseph Loth. — *Le sens de nepos dans deux inscriptions latines de l'île de Bretagne* (*Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1922, p. 269-281).

M. J. Loth montre comment le sens de « fils de la sœur » qu'a irl. *nià* concorde avec le sens de *nepos* dans deux inscriptions latines de Grande-Bretagne. Il y a ici une innovation qui tient à la pratique d'une filiation utérine chez les Celtes des Îles. M. J. Loth se borne à établir ces deux faits dont on aperçoit la portée : ce type de filiation est contraire à ce que l'on sait de la famille indo-européenne. Il est permis d'y voir une influence du substrat préceltique, substrat très différent du type indo-européen et qu'il faut supposer pour rendre compte des tendances propres du celtique, au moins du celtique insulaire.

A. M.

---

A. MEILLET. — *Caractères généraux des langues germaniques*, 2<sup>e</sup> édition. Paris (Hachette), in-12, 1923, xvi-226 pages.

L'auteur lui-même a annoncé dans ce Bulletin (XX, p. 182) la première édition de son livre. Il en résulte que si sa modestie malicieuse a su y découvrir des insuffisances, personne n'a eu l'occasion de rendre justice à cet admirable précis, si plein et si lumineux, si propre à ordonner les connaissances des spécialistes en même temps qu'à enrichir celles des non-spécialistes. Depuis lors, le livre a su se recommander lui-même ; et en le réimprimant, M. Meillet n'a jugé nécessaire d'y faire que des retouches légères (par exemple dans les termes relatifs à l'« accent » du latin, p. 73 ; dans l'interprétation des faits de gémination, p. 78) ; p. 214, un nouveau paragraphe sur les emprunts par calque au latin ou au roman, p. 216 et suiv., un nouveau chapitre sur la composition ajoutent des preuves nouvelles et importantes à l'une

des idées maîtresses du livre, à savoir que l'archaïsme linguistique apparent du germanique repose sur des innovations fondamentales.

Jules BLOCH.

S. FEIST. — *Etymologisches Wörterbuch der gotischen Sprache*. Zweite neubearbeitete Auflage. Dritte Lieferung (*hl-pl*). Halle (Niemeyer), 1922, in-8, p. 193-288.

A chaque fascicule, ce dictionnaire dont la seconde édition représente une forme très corrigée apparaît encore amélioré. Voici quelques remarques ayant une portée générale.

Un article comme celui de *hleiduma* rapproché de lat. *clivium auspicium* est entièrement explicatif, à ceci près que l'emploi du suffixe du « superlatif » étonne : le latin a. comme on l'attend, le suffixe marquant opposition de deux notions dans *dexter*, *sinister*, et le grec a  $\acute{\alpha}\rho\iota\sigma\tau\acute{\epsilon}\rho\omicron\varsigma$  ; le suffixe du « superlatif » a eu en germanique plus de vitalité que *\*-tero-*. En revanche, la forme de *miduma* n'est pas accidentelle ; l'indo-iranien a de même skr. *madhyamāḥ*, zd *mažəmə* ; c'est que la notion de « milieu » comporte une opposition, non de deux, mais de trois repères.

Le souci d'expliquer les formes par delà l'original indo-européen restituable ôte de la précision aux articles. Soit l'article *kaurn* : le rapprochement avec lat. *granum*, irl. *grán*, v. sl. *srŕno* (serbe *srno*) et lit. *žirnis* autorise à restituer un mot indo-européen, de forme précise, occupant dans le domaine indo-européen une aire déterminée. Tout ce qui s'y ajoute est incertain ou faux. Mais gr.  $\gamma\acute{\iota}\gamma\alpha\rho\tau\omicron\nu$ , avec son  $\gamma\acute{\iota}$ , n'est pas conciliable avec les formes italo-celtiques, baltiques et slaves ; et le sens ne concorde pas. Quant à la racine de  $\gamma\acute{\epsilon}\rho\omega\nu$ ,  $\gamma\eta\rho\alpha\varsigma$ ,  $\gamma\alpha\rho\alpha\varsigma$ , elle indique la décrépitude, qui n'a rien à faire avec l'idée de « graine (comestible) », et son aire d'extension sûre, à savoir indo-iranien, arménien et grec, ne recouvre en aucun point celle du nom de « graine » ; car le slave *zor-* a un sens aberrant, celui de « maturité ». En faisant un dictionnaire étymologique de

l'ensemble de l'indo-européen, on pourrait songer à analyser le nom de « graine » : la tentative serait peut-être vaine, il est vrai. Mais, dans un dictionnaire d'une langue particulière, il n'y a pas lieu de remonter au delà du mot bien défini quand on peut réussir à en restituer un.

Là même où l'on ne peut restituer un original indo-européen, il est intéressant de signaler des parallélismes de formation : sous got. *ligrs*, il aurait été bon de rappeler *sittls*, cf. lat. *sella*. La différence du suffixe s'explique par *l* initial de la racine dans *ligrs*.

La considération des faits historiques amène à serrer les problèmes de près. Le nom latin *Caesar* figure dans got. *kaisar* et dans tout le germanique occidental, avec la diphthongue *ai* ; le nordique ne l'a pas, ou ne l'a que secondairement. Il est donc douteux qu'il y ait aucun lien direct entre got. *kaisar* et les formes germaniques occidentales. Le got. *kaisar* peut être une simple transcription de gr. *καῖσαρ*. Quant aux formes germaniques occidentales, il y aurait lieu de se demander si elles ne se sont pas fixées à l'époque de Charlemagne : c'est alors qu'un Franc, accueillant la civilisation antique toute entière et la relevant dans la mesure du possible, s'est porté héritier de l'empire romain et a pris le nom de *Caesar* : l'emprunt slave *\*korljъ* (v. sl. *kratъ*, etc.) suggère cette interprétation. Le fait que le mot a, dans chacun des dialectes, la forme attendue ne constitue pas une objection : au ix<sup>e</sup> siècle, il n'était pas malaisé de transformer une forme d'un parler germanique occidental dans une autre pas plus qu'une forme d'un parler slave dans un autre. La diphthongue de v. h. a. *keisar*, etc., ne saurait s'expliquer par voie orale, puisque *ae* était simplifié dès avant le 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. dans la prononciation latine courante ; elle s'explique, au contraire, s'il s'agit d'un emprunt à la langue écrite fait lors de la renaissance carolingienne.

A. M.

O. BEHAGHEL. — *Deutsche Syntax. Eine geschichtliche Darstellung.* Band I. *Die Wortklassen und Wortformen.* A. Nomen. Pronomen, Heidelberg (Winter). 1923. in-8, xxxi-740 p

C'est grand profit quand un savant parvenu à la vieillesse veut bien donner au public l'essentiel de ce qu'il a acquis sur son domaine propre. On accueillera avec reconnaissance cet exposé historique de la syntaxe allemande, des plus anciens textes jusqu'à l'époque actuelle.

On ne chicanera pas le savant auteur sur les limites qu'il a cru devoir mettre à une œuvre aussi ample : s'il est impossible d'ignorer les dialectes pour la période du vieux haut allemand et si la langue des textes en moyen haut allemand ne peut passer pour l'ancêtre de l'allemand littéraire actuel, on conçoit que l'auteur ait reculé devant la complication qu'aurait entraînée la considération des parlers actuels. D'ailleurs, les allusions aux parlers ne manquent pas.

On sera un peu plus surpris de voir que, de tant de pages consacrées au nom, aucune ne soit donnée à la théorie du genre. Sans doute, le genre est dénué de sens dans bien des mots. Mais il a souvent aussi une valeur définie.

La richesse de l'exposé est grande. Les exemples sont nombreux. La manière connue de M. Behaghel, avec son luxe de divisions et de subdivisions et de sous subdivisions, permet de marquer beaucoup de nuances. La bibliographie est indiquée pour chaque question. Les germanistes trouveront dans ce livre beaucoup d'informations.

On serait, naturellement, tenté de discuter souvent avec l'auteur. Par exemple, on ose à peine dire qu'il y ait en gotique un article proprement dit, et, dès lors, l'indication de la p. 40 que l'article pourrait être germanique commun semble aventurée. Mais, en matière de syntaxe, les affirmations tranchées sont bien risquées.

A. M.

G. CARME. — *A Grammar of the German language*, 2<sup>e</sup> édit. New-York (Macmillan), 1922, in-8, XII-623 p.

Grammaire ample et copieuse de l'allemand normal, écrit et parlé. Il ne s'agit que de description : l'histoire intervient de façon très limitée. L'auteur a bien le sentiment de la langue et la décrit d'une manière « réelle ». Mais bien des nuances ne sont pas étudiées assez à fond. Par exemple, les indications sur l'aspect verbal sont superficielles. Ce qui est dit du futur n'est pas assez net ; le caractère artificiel du futur allemand est peu marqué.

A. M.

---

J. van der MEER. — *Grammatik der neuniederländischen Gemeinsprache*. Mit Uebungen und Lesestücken von Marie RAMONDT. Heidelberg (Winter), 1923, in-8, XIV-178 p.

On voit, par l'aspect même de cette grammaire, qu'elle est destinée à l'apprentissage pratique de la langue. Mais elle est l'œuvre d'un grammairien qui sait décrire une langue, qui regarde les faits de près, et ce sera, pour le linguiste qui s'intéresse au néerlandais, un instrument de travail à la fois commode et solide.

A. M.

---

Otto RITTER — *Vermischte Beiträge zur englischen Sprachgeschichte*. Halle (Niemeyer), 1922, in-8, XI-219 p.

Ce recueil se compose de trois parties : des étymologies, des recherches sur des noms de lieu, des discussions sur des questions de phonétique. L'auteur connaît manifeste-



ment bien l'histoire de l'anglais, et ses observations, portant sur des matières diverses, devront être prises en sérieuse considération, elles concernent des questions délicates. Un bon index permettra de les retrouver aisément.

Les étymologies portent presque toutes sur des mots d'origine obscure et prêteraient par suite à beaucoup de discussions. L'auteur fait des rapprochements portant sur des éléments radicaux seulement. Il convient de rappeler que, en principe, il n'y a de bonnes étymologies que celles qui aboutissent à poser un mot originel bien défini. Expliquer, p. 19 et suiv., v. angl. *hæver*, all. *haar* par une racine signifiant « courber », et rapprocher gr. *κρῶνις*, *κρῆσις*, lat. *curvus* est chose vaine. Les faits analogues cités à l'appui n'ajoutent aucune force à l'hypothèse : car tous sont également incertains ; et le rapprochement — que M. Ritter a la prudence de ne pas affirmer — de lat. *crinis* avec *crispus* est faux : on sait que *crispus* repose sur un ancien *\*krip-sos*. Cette réserve atteint l'ensemble du chapitre.

A. M.

---

R. HUCHON. — *Histoire de la langue anglaise*. Tome I. *Des origines à la conquête normande (450-1066)*. Paris (Colin), 1923, in-8. xiii-327 p.

Si l'on excepte les ouvrages de M. Jespersen, personnels mais peu scolaires, les livres sur l'histoire de l'anglais pèchent par sécheresse : la phonétique et la morphologie y sont décrites en détail ; mais la réalité concrète de l'anglais, en ses diverses périodes, n'y apparaît guère. M. Huchon a visé à présenter la langue sous tous ses aspects : emploi des formes, caractère littéraire, tout figure dans son ouvrage, et ceci donne à son exposé un caractère différent de celui qu'ont les autres histoires de la langue anglaise. M. Huchon a visiblement avec les textes du vieil anglais une grande familiarité, et il en donne le sentiment à son lecteur.

Mais l'auteur est philologue et non linguiste. Et, aussitôt qu'il doit faire œuvre de linguiste, on le sent mal à l'aise sur un domaine qui n'est pas le sien. On s'en aperçoit dès l'*Introduction* quand M. Huchon célèbre « les consonnes », fortement explosives et clairement détachées de l'anglais et « l'énergie de ses dentales » : on sait quelle est la mollesse, la faiblesse de l'articulation anglaise, qui s'oppose à la fermeté, à la force de l'articulation française. Il serait sans doute vain de tirer du phonétisme quelque conclusion sur le caractère des peuples ; du moins il n'existe aucune recherche précise à ce sujet, et ce serait un dangereux conseil à donner à un jeune que de l'engager à en faire. — Il y a lieu, en revanche, de marquer les ressources spéciales que le phonétisme de chaque langue met à la disposition des écrivains, et M. Huchon signale avec raison les timbres du vocalisme anglais parmi les moyens d'expression dont ont disposé les poètes. Mais les termes qu'il emploie sont dénués de sens précis ; on aurait peine à définir le sens de : « Les diphtongues et les longues... donnent à l'*intonation* du discours un *rythme musical* » ; ce qui est vrai, c'est que le rythme de l'anglais est fortement marqué grâce à la grande différence de durée et d'intensité qu'il y a entre les syllabes du mot.

Le titre annonce une histoire de l'anglais de 450 à 1066 ap. J.-C. Mais M. Huchon a cru nécessaire de donner à son lecteur toute une préhistoire de l'anglais depuis l'indo-européen. Malgré l'effort qu'il a fait pour se renseigner aux meilleures sources, toute cette partie du travail — qui risque de n'intéresser guère la plupart des étudiants — demeure nécessairement superficielle et souvent inexacte. Pour expliquer l'anglais, il suffirait de partir du germanique occidental. Soit par exemple la p. 44, où est exposée la déclinaison des neutres. M. Huchon prend pour exemple v. angl. *hof* ; il y aurait eu lieu de noter que, si le nom est neutre en anglais comme en nordique, il est masculin en vieux saxon et vieux haut allemand ; le flottement est intéressant en lui-même, et aussi au point de vue de la répartition dialectale. Quant à restituer un i.-e. *\*hūpom* (il aurait

fallu restituer la place du ton, exigée par la forme germanique). aucun comparatiste ne s'y risquera : car le mot germanique n'a de correspondant exact nulle part. L'accentuation \**kúpo-*, qui s'oppose à celle du type skr *yugám*, gr. ζυγόν, rend la restitution indo-européenne peu vraisemblable. Le génitif singulier serait 1-e \**kúposo* ; on sait que, dans les substantifs, la caractéristique \*-*so* est propre au germanique ; quant à la voyelle thématique elle n'est pas *o*, mais l'alternance *e*/*o*, et le germanique même en témoigne. Sans insister sur l'état indo-européen, qui est mal connu, il aurait valu la peine de noter que la finale anglaise repose sur \*-*oso* — et de le démontrer (dans la mesure où c'est démontrable) —, tandis que le vieux haut allemand a un ancien \*-*eso* et que le vieux saxon a des représentants des deux. Chacun des faits cités prêterait à de semblables discussions.

Il est parfois malaisé de voir ce que l'auteur a voulu dire, ainsi quand il parle de *stelan*, p. 76, ou des désinences verbales caractéristiques pour trois voix, p. 77.

M. Huchon n'a pas assez marqué l'importance de l'influence latine sur le vieil anglais. Il dit que « l'anglais, « solitaire dans son île aux temps anglo-saxons », participe depuis la conquête normande à la culture européenne ». En réalité, les populations de Grande-Bretagne, depuis la conversion au christianisme qui exprime le triomphe de la culture romaine, sont entrées dans le grand ensemble de la civilisation occidentale, dont la langue savante était le latin. Toute l'influence de civilisation, en Angleterre comme en Allemagne, est latine, si bien que le *Beowulf* est la seule survivance complète d'un type proprement germanique. Sans doute, l'auteur signale les influences latines : mais il est surtout frappé par le maintien du type germanique de la langue, et il ne fait pas ressortir systématiquement que le vocabulaire savant et la structure de la phrase sont dominés par le latin. Les mots pris directement au latin ne donnent pas une idée suffisante de l'action du latin sur le vocabulaire vieil anglais : un mot comme *menniscnes* a beau être tout germanique de forme, il n'est au fond rien qu'un calque de

*humanitas*. Et, d'autre part, c'est sous la forme du latin tel qu'il se parlait au Nord des Alpes que bien des mots sont entrés. Ainsi, ce n'est pas sur *monasterium*, mais sur \**monisterium* (prov. *monestier*, fr. *moutier*) que repose la forme v. angl. *myenster* comme v. h. a. *munistiri*. Et l'idée, indiquée p. 140, n., que le *u* de *cycene* devrait quelque chose au *qu* de *coquina* est malheureuse, car c'est sur \**cocina* que reposent presque toutes les formes romanes, de l'it. *cucina* au fr. *cuisine* ; il en va de même de v. h. a. *kuchina* ; mais l'*o* roman inaccentué était fermé, et il ne pouvait guère donner autre chose qu'un *u* dans un parler germanique.

A. M.

---

Bruno BOROWSKI. -- *Zum Nebensatz beim Altenglischen Nominalkompositen*. Halle (Niemeyer), in-8, VIII-162 p. (*Sächsische Forschungsinstitute in Leipzig. Anglistische Abteil.*, II).

On pourrait chicaner M. Borowski sur la façon dont il rattache l'accent germanique au ton indo-européen et sur sa conception générale de l'accent secondaire. Mais l'essentiel est qu'il a décrit avec soin cet accent des composés qui, en germanique, pose des problèmes si délicats.

A. M.

---

Eilert EKWALL. — *Historische neuenglische Laut- und Formenlehre*, 2<sup>e</sup> édition. Berlin-Leipzig (W. de Gruyter), 1922, in-8, 450 p. (collection Goschen, 735).

Ce petit livre fournit avec une précision, une richesse, un ordre admirables, les faits de détail qui se rapportent à la constitution de la prononciation et de la morphologie anglaises depuis le xvi<sup>e</sup> siècle. Mais il n'y a que des détails. On y voit bien comment presque toute la flexion a été éliminée, mais non par quoi elle a été remplacée. La variété

d'origine des formes de l'anglais commun est signalée, non expliquée. En somme, un livre commode, mais qui laisse à désirer l'explication des faits.

A. M.

---

J. MANCHON. — *Le Slang, lexique de l'anglais familier et vulgaire*, précédé d'une étude sur la prononciation et la grammaire populaires. Paris (Payot), 1923, pet. in-8, 343 p.

CHARLES LEGRAS. — *Dictionnaire de Slang et d'expressions familières anglaises*, nouvelle édition entièrement refondue. Paris (Garnier), 1922, petit in-8, XII-182 p.

La librairie Payot vient de donner un pendant, pour l'anglais, à l'étude du français populaire par M. Bauche (voir *B. S. L.*, t. XXII, p. 83). Le dictionnaire y est beaucoup plus étendu, l'étude grammaticale beaucoup plus brève, mais aussi plus précise.

Les non-initiés apprendront avec étonnement que la conjugaison « cockney » consiste à mettre un *s* à toutes les personnes du verbe, sauf à la 3<sup>e</sup> du singulier — juste l'inverse de la conjugaison anglaise normale.

Le dictionnaire (environ 4500 mots) contient dans l'ensemble tout ce qui ne se trouve pas dans les dictionnaires usuels de l'anglais ; les indications sur l'origine des expressions argotiques sont données brièvement, souvent au moyen d'abréviations renvoyant à l'étude préliminaire (ainsi pour le *Back-Slang* qui consiste dans le retournement entier des mots). Les traductions, en termes français familiers ou argotiques, sont choisies de manière à indiquer l'étagé social du mot. Il y a là, outre un supplément aux dictionnaires, beaucoup d'éléments d'étude.

Mais l'étude n'est pas faite. (Existe-t-elle en anglais ? Le livre ne donne aucune bibliographie).

Il faudrait mettre en valeur par des listes les catégories de mots nouveaux indiquées trop sommairement dans la

seule page 44 : entre autres les mots coloniaux, les mots déformés, etc. Il faudrait aussi faire une histoire des mots et indiquer exactement quelles classes de la société les emploient.

On sait que la difficulté de pareils sujets est grande. Mais il serait bon qu'on essaie de comparer la place que l'argot au sens large, le langage non-conformiste, occupe dans deux langues « civilisées » comme l'anglais et le français.

Le dictionnaire de M. Legras est moins étendu que celui de M. Manchon (qui ne le cite pas), mais contient certains termes ignorés de ce dernier. L'étude y est moins poussée encore ; mais l'auteur, en faisant bref, a eu l'idée nette de présenter un choix : il n'admet que les termes qu'il a rencontrés dans l'usage strictement actuel.

Les argotistes français ont donc maintenant à leur disposition deux utiles instruments d'études pour le slang anglais. On souhaiterait voir paraître des documents analogues pour d'autres langues encore.

Marcel COHEN.

H-L MENCKEN. — *The American Language An Inquiry into the Development of English in the United States*. Second edition, revised and enlarged. New-York (Knopf). 1924, in-8, xvii-492 p

Ce livre a eu le succès qu'il mérite, et une seconde édition est devenue promptement nécessaire. L'auteur l'a corrigée et augmentée en profitant des critiques adressées à sa première édition qu'il avait donnée lui-même pour un premier essai

Avec une ironie justifiée, l'auteur, qui n'est pas linguiste, mais critique littéraire, constate que les savants dont la langue anglaise est la spécialité, ont dédaigné le sujet traité par lui et qu'il n'a pu en obtenir l'aide qu'il aurait souhaitée.

Sans doute, il n'y a pas assez de linguistes et ceux qui existent disposent de trop peu de ressources pour que soient faites les enquêtes nécessaires : quand on parcourt la production d'une année, on est frappé de voir qu'elle comprend beaucoup de combinaisons — souvent vaines — ou de théories — plus ou moins adroitement bâties et plus ou moins neuves —, mais peu d'enquêtes approfondies. Or, s'il ne dépend pas d'un homme isolé de décrire un vaste domaine, un linguiste peut décrire un parler particulier ou même un groupe de parlers. Du moins y a-t-il quelques descriptions de parlers locaux. Mais personne ne prend la peine de décrire la façon dont s'emploient réellement les grandes langues du monde moderne. Personne ne saurait dire quel est aujourd'hui l'état du français parlé. On sait que le français diffère à Paris d'une classe sociale à une autre, d'une profession à une autre, d'un quartier à un autre (en tant du moins que le quartier a quelque homogénéité), d'une circonstance de la vie à une autre ; mais aucune de ces différences n'a été décrite avec quelque précision ; on croit avoir beaucoup fait quand on oppose un français populaire au français normal, comme si personne parlait le français normal. On ne sait pas davantage comment le français se parle dans chacune des villes de France, petites ou grandes ; on sait seulement que chaque centre a ses traits propres. — Or, rien plus que ces descriptions ne serait propre à éclairer l'histoire des langues. Car, depuis longtemps, ce sont les langues communes qui dominent le développement linguistique ; et, pour comprendre le développement, il faudrait savoir comment s'emploient les grandes langues de civilisation.

Il convient donc de remercier vivement M. Mencken d'avoir fait la recherche que les professionnels négligent si malheureusement de poursuivre. Il va sans dire que l'enquête n'a pu être poussée assez à fond par un seul homme, et qu'il faut voir dans le brillant essai de M. Mencken un programme de travail plutôt qu'un résultat définitif.

Parmi les nouveautés de cette seconde édition, on signalera des indications sur la façon dont se parlent aux États-

Unis les langues autres que l'anglais. Toutes subissent fortement l'influence de la langue principale du pays. Il y a, là aussi, un objet d'étude hautement instructif pour le linguiste

On recommandera donc à tous les linguistes le livre de M. Mencken et pour ce qu'il leur apprendra et pour ce qu'il leur fera désirer d'étudier.

A. M

Alexander JOHANNESSEN. — *Grammatik der urnordischen Runeninschriften*. (= Germanische Bibliothek, hrg. von Wilhelm Streitberg, 1. Abt., 1. Reihe, 11. Band). Heidelberg (Winter), 1923, pp. viii + 136.

L'auteur de ce petit livre a réuni les plus anciennes inscriptions runiques de la Scandinavie jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle y compris et s'est proposé d'en décrire la langue.

Le recueil de 87 inscriptions, accompagnées d'un court commentaire et de bonnes bibliographies, est le premier de ce genre ; il est commode et rendra des services. La plupart de ces textes runiques sont difficiles à interpréter : ce sont des matériaux bien précaires. L'auteur s'est efforcé de choisir les interprétations les plus acceptables, mais on pourrait le chicaner bien souvent. Plus graves sont les inexactitudes grammaticales dans le commentaire. Par exemple, le scandinave runique (*ragina-*) *ku[n]do* « qui viennent des dieux » répond très exactement au gotique *-kunds* « originaire de » et non pas à *kunþs* « connu » (p. 99).

L'exposé grammatical est le but de l'ouvrage, mais il n'en est pas la meilleure partie. Cela tient à la conception même de l'auteur. Il prétend substituer à une théorie générale du scandinave commun la description pure et simple des faits attestés. Or, par leur nombre et par leur qualité, les matériaux runiques ne se prêtent pas à un tel travail. Il est impossible d'en tirer une « grammaire » qui se suffise à elle seule ; on ne peut s'en servir utilement que pour contrôler



des théories générales fondées sur une méthode comparative. Ce vice de conception apparaît avec une naïveté particulière dans la morphologie. L'auteur pose d'abord la série complète de tous les paradigmes, puis il justifie les formes restituées à l'aide des rares formes attestées.

Tel qu'il est, cet ouvrage n'est donc qu'un catalogue. Il fournit de bonnes collections d'exemples : on ne saurait les comprendre sans les grammaires de Noreen ou même l'*Elementarbuch* de Heusler

Maurice CAHEN.

HANS JANSEN. — *Neudunische Syntax*. Heidelberg (Winter), 1923. Mk. 4.

Cet ouvrage se propose visiblement un but pratique : la comparaison de l'allemand et du danois y tient une grande place, ainsi que la phraséologie. On se demande pourtant si cet exposé compact, bourré de règles et de faits, rendra les services espérés. L'auteur, obsédé du désir d'être complet, n'a pas su se restreindre : il a noyé la partie pratique dans une description détaillée de toute la « syntaxe » du danois moderne. La valeur pédagogique du travail s'en trouve diminuée et les résultats scientifiques ne répondent pas à l'effort fourni.

L'exposé est à la fois pléthorique et insuffisant. On se perd dans la masse des faits et dans le dédale des règles et pourtant il s'en faut que les questions essentielles soient traitées à fond. Le jeu délicat des préverbes est à peine indiqué (§§ 84-85) : les règles formulées n'enserrent pas la réalité complexe du phénomène. L'insuffisance de l'exposé résulte directement de la richesse des matériaux. L'auteur déverse dans sa syntaxe tout ce qui n'est pas strictement sons ou formes. Il lui faut donc ordonner sous un petit nombre de rubriques une masse énorme de faits qui n'ont entre eux aucun rapport

Ces rubriques sont commodes, mais fort contestables. Il

est très vain de vouloir couler le danois moderne dans le moule de la grammaire classique : les divisions traditionnelles font violence à la langue et lui imposent des catégories qui ne répondent plus à rien. Dans une langue qui a presque entièrement éliminé l'ancienne flexion, il n'est pas licite d'étudier séparément l'ordre des mots et leur rôle dans la phrase, car c'est la place du mot qui exprime sa fonction syntaxique. Toute la théorie du complément (§§ 227 et suiv.) où il est question de « datif » et d'« accusatif » est fondée sur des notions périmées qui, en danois moderne, n'ont plus de sens. L'auteur aurait eu intérêt à consulter les travaux suggestifs de M. Otto Jespersen, et la belle grammaire norvégienne de M. Aug. Western *Norsk Riksmåls Grammatikk* (Christiania, 1921) aurait pu lui donner une idée de ce que serait une syntaxe du danois débarrassée du verbalisme traditionnel.

Maurice CAHEN.

---

SIGFÚS BLONDAL. — *Íslandsk-dansk Ordbog*. 1. Halvbind (A — *Leggingarbönd*). Reykjavík, 1920-22. Copenhague et Christiania (H. Aschehoug), pp. xii + 480.

Bien que ce dictionnaire islandais-danois ne soit pas historique, il y a lieu de le signaler ici, car il met aux mains des scandinavisants et des comparatistes l'instrument désiré depuis longtemps. Le vocabulaire de l'islandais moderne n'était connu jusqu'ici que par des travaux insuffisants. Le petit lexique islandais-anglais de Zoëga de 1904 ne satisfaisait pas aux exigences du travail scientifique : on était obligé de le compléter par le vénérable dictionnaire de Halldorsen, vieux de plus d'un siècle, et par les remarques sommaires que Vigfusson a insérées dans le dictionnaire d'Oxford, consacré tout entier à l'ancienne langue.

Le travail de M. Sigfús Blondal ne comble pas seulement une lacune, il est à la hauteur des meilleurs instruments lexicographiques. Sans la moindre prévention puriste, l'au-

teur cherche à faire de sa langue un inventaire impartial. Les parlers non littéraires de la ville et de la campagne sont copieusement représentés. La disposition, même typographique, des articles est excellente. Le mot islandais est généralement glosé par le mot danois correspondant, mais, quand le sens en est délicat, il est éclairé par des commentaires et des exemples cités pour la plupart avec référence. La partie phraséologique, si importante en islandais, est développée comme il convient.

Deux innovations rendront des services particuliers. Tout d'abord l'auteur s'efforce de délimiter ce qui dans le vocabulaire actuel n'est que survivance littéraire de l'époque classique : tous les archaïsmes sont minutieusement signalés. C'est une précaution nécessaire dans une langue comme l'islandais, où la poésie puise sans cesse à la tradition des anciens scaldes, où la prose elle-même se remet docilement à l'école des grands auteurs médiévaux. D'autre part, M. Sigfús Blondal enregistre les mots dialectaux et en cite la provenance. C'est la première tentative de ce genre. Pour la première fois, il apparaît nettement que sous l'unité très remarquable du vocabulaire islandais, il existe des rudiments de parlers locaux. C'est un fait de grande importance.

Maurice CAHEN.

*Symbolae arctoe*. Fasc. I. Edidit Societas Philologica Christianiensis. Christianiae, 1922, in-8, 86 p.

Sous ce titre trop recherché — on apprend avec plaisir qu'il sera changé en *Symbolae Osloenses* — la Société des Études classiques de Christiania a entrepris de publier un périodique consacré aux études classiques, signe heureux montrant que l'intérêt pour ces études est en train de renaitre en Norvège. Ce premier fascicule, dédié au philologue bien connu, M. S. Eitrem, de l'Université de Christiania, à l'occasion de son cinquantenaire, contient quelques articles

qui touchent à la philologie ou à la linguistique : des remarques sur les 14<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> satires d'Horace de M. Magnus Olsen, quelques interprétations latines par M. S.-P. Thomas, un article sur l'emploi de l'article chez Pindare par M. R. Ullmann. Dans un intéressant article, M. E. Smith traite la question historique d'Argos. Ses résultats le conduisent à proposer une étymologie nouvelle de ce nom. "Αργος serait un nom indo-européen et se rattacherait à la racine de *rēx*, etc. Il est, cependant, singulièrement dangereux de vouloir expliquer par l'indo-européen des noms de lieu grecs qui ne sont pas limpides et l'explication présente en plus une difficulté formelle (le degré zéro dans un thème neutre en -os-) que l'avestique *arəzah-* « lutte, bataille » ne suffit pas à écarter.

Alf SOMMERFELT.

KOLSRUD, S. — *Maal og maalgransking* Oslo (c'est-à-dire Christiania), 1922, in-8, 196 p.

L'auteur, tout récemment nommé professeur de langues scandinaves à l'Université de Christiania, dit que son livre est le résultat de réflexions dues à des études de linguistique et à l'observation de la lutte des deux langues littéraires en Norvège. M. Kolsrud se montre perspicace et averti avec des idées d'ensemble excellentes. Il fait bien ressortir combien la langue est un fait social et en indique le caractère abstrait.

La terminologie est quelquefois peu heureuse. M. Kolsrud emploie, par exemple, le terme *maalevne* (mot à mot faculté de langage) et dans son sens originel et dans le sens de langage ou de parole (F. de Saussure). Dans les trois derniers chapitres, l'auteur parallélise des faits qui ne sont pas parallèles. Ce qu'il appelle *indre tyding* (signification intérieure) n'est pas parallèle à *indre form* (forme intérieure) et à *indre fyremaal* (intention intérieure). Et quant à la « forme intérieure » il faut y distinguer entre l'ensemble

WINGE, PAUL — IVERSEN. RAGNVALD

des procès psychiques qui sont individuels et la mentalité qui est un fait social.

Alf SOMMERFELT.

---

WINGE, Paul. — *Psykiatriske bemærkninger om sprogets oprindelse* Videnskapsselskapets Skrifter, 1, 1918, n° 3. Kristiania, 1918.

Paul Winge, mort d'accident il y a deux ans, était un aliéniste de marque, un esprit curieux d'une érudition remarquable. Dans cette petite étude, il a voulu se figurer l'origine du langage et en même temps initier ses collègues linguistes de l'Académie de Christiania aux questions de la psychologie et de l'évolution de la mentalité (d'après les travaux de M. Lévy-Bruhl). Il a été frappé par le fait qu'on retrouve chez des aliénés des traits comparables à ceux qui caractérisent la mentalité prélogique. Il signale surtout des cas de glossolalie affective religieuse et pense, en insistant sur la possibilité qu'il y a pour les manifestations affectives de devenir des signes de communication, que, pendant des cérémonies de culte primitif, dérivées des jeux d'accouplement du stade animal, une langue a pu naître, à peu près comme dans les réunions si bien connues des îles Britanniques et du sud-ouest de la Norvège où le prophète « parle en langues ». De même que la langue du prophète peut arriver à être interprétée et comprise par les fidèles, les articulations du conducteur de la cérémonie primitive ont pu l'être. L'hypothèse de Winge est intéressante, mais ce n'est qu'une hypothèse comme tant d'autres.

Alf SOMMERFELT.

---

IVERSEN, Ragnvald. — *Norren grammatikk*. Kristiania, 1923, in-8, 180 p.

Excellent manuel, précis et clair, qu'il faut recommander à ceux qui veulent s'initier à l'étude du vieux norrois

COMPTES RENDUS

(vieil islandais et vieux norvégien). Il comporte outre une phonétique et une morphologie, aussi des aperçus de l'emploi des formes, de la phrase et de la formation des mots

Alf SOMMERFELT.

---

*Maal og Minne. Norske Studier.* Utgit ved Magnus Olsen.  
1923, hette 1-2, in-8, Kristiania.

Il faut signaler cette revue qui est déjà à sa 13<sup>e</sup> année, mais qui est restée trop peu connue en dehors de la Scandinavie. Elle est dirigée par l'éminent germaniste qu'est M. Magnus Olsen et est consacrée aussi bien à la linguistique qu'à l'étude des traditions populaires. Des fascicules de la présente année, on retiendra surtout le bel article de M. Olaf Broch, l'éminent phonéticien et slaviste, sur une tendance rythmique du norvégien de l'est. M. Broch fera paraître prochainement dans ce *Bulletin* un aperçu de ses résultats qui présentent un grand intérêt pour la phonétique générale.

Alf SOMMERFELT.

---

LARSEN Am.-B. — *Sognemaalene*, 4 hefte. Kristiania, 1922,  
in-8, 289 p.

M. Larsen a publié un grand nombre d'études excellentes sur les parlers norvégiens. Et M. Larsen ne se borne pas à décrire un parler donné et à établir des correspondances entre les phonèmes de ce parler et ceux du vieux norrois. Il s'intéresse aux questions générales, ne perd jamais de vue l'ensemble du domaine et essaie d'expliquer le procès même du changement. Ce souci est visible déjà dans ses travaux les plus anciens d'il y a trente à quarante ans. Dans son étude sur le parler de Solør (l'est de la Norvège ; *Videnskapsselskapets Skrifter*, II, 1891, n° 4,

Christiania, 1894), il dit, par exemple, à propos de changements comme celui de v. norr. *maðk(r)* en *marrk* : « La dissimilation de consonnes en contact est souvent une infraction aux règles de transitions de la langue, par laquelle on s'est efforcé de maintenir l'existence de la consonne en tant qu'entité audible dans le mot, ce qui, donc, a eu lieu surtout quand la consonne était menacée d'assimilation complète ou partielle, mais cette dissimilation a lieu aussi pour faire ressortir l'individualité de la consonne... » Le défaut de M. Larsen a été de ne pas formuler des principes précis. M. Larsen ne semble guère avoir été compris, et il faut connaître la phonétique évolutive pour pouvoir apprécier ses vues comme elles le méritent. M. Meillet gardera donc l'honneur d'avoir établi le principe important de la différenciation bien que M. Larsen en ait entrevu l'essentiel en 1894.

Le présent ouvrage est consacré aux parlers de Sogn, la région autour du Sognefjord. Il débute avec un chapitre de caractère général où M. Larsen résume ses idées surtout sur les changements phonétiques. Il s'efforce de retracer les procès des changements, indique l'importance du système et les conséquences des bouleversements que ce système peut subir. Il met en évidence le rôle des générations nouvelles, mais soutient que l'apprentissage de la langue par celles-ci ne constitue pas la cause véritable des changements. Cet exposé intéressant a pourtant le défaut qui a été indiqué ci-dessus. En particulier la discussion de la « loi phonétique » ne serre pas les choses d'assez près.

Ce chapitre d'introduction est suivi par d'autres sur le système phonétique et sur la délimitation des parlers. Il est, cependant, difficile de se faire une idée de la justesse de cette délimitation parce que M. Larsen n'opère qu'avec des faits de phonétique. Il aurait fallu y faire intervenir aussi des faits de grammaire et de vocabulaire.

La partie la plus considérable du présent fascicule est constituée par des exemples illustrant le développement phonétique, arrangés en colonnes d'après les lieux principaux de la région. On a donc ici une espèce d'atlas lin-

guistique, le premier en Norvège. Il faut féliciter M. Larsen de l'avoir entrepris et espérer que la suite de son ouvrage ne tardera pas à paraître.

M. Larsen est un des linguistes norvégiens les plus originaux. Il mériterait d'être plus connu à l'étranger.

Alf SOMMERFELT

---

SEIP, D. A. — *Norge. Om navnet paa vaart land fra de eldste tiderau*. Kristiania, 1923, in-8, 95 p.

M. Seip étudie les formes du nom de son pays afin d'éclaircir une question qui a été fortement débattue en Norvège. Le nom officiel de la Norvège est *Norge* (généralement prononcé *nør'go*, ' indique l'intonation dite « double »). On a prétendu que cette forme serait d'origine danoise et qu'elle aurait été introduite en Norvège par l'administration danoise des rois dano-norvégiens. C'est pourquoi les écrivains du landsmaal lui ont préféré les formes *Norig* ou *Noreg* (prononcés *nør'ig*, *nør'eg*) et récemment on s'est même efforcé de faire adopter *Noreg* comme nom officiel.

M. Seip examine l'origine étymologique du nom et ses formes aussi bien dans la littérature que dans les parlers actuels. On s'accordera avec lui à préférer l'explication ordinaire du vieux-norrois *Norvegr*, *Noregr* comme signifiant « le chemin septentrional », ainsi que l'indique entre autres choses le vieil-anglais *Nordweg*, à celle avancée par M. Norcen (v. *Svenska etymologier* et *Spridda studier*). Quant à la forme, celle du vieux-norrois ordinaire a été nom. *Nor(v)egr*, gén. *Nor(v)egs*, dat. *Nor(v)ege* (-i), acc. *Nor(v)eg* où le *g* représente une spirante gutturale  $\gamma$  (souvent écrite *gh*). Le génitif évoluerait régulièrement en *Noreks*, mais pour maintenir la spirante on a été amené à développer une voyelle entre le  $\gamma$  et l'*s*, d'où *Noreges*, *Noreghes* (c'est-à-dire *nore $\gamma$ es*). Le même développement se



trouve dans bien d'autres cas et aussi pour d'autres spirantes. Sur ce génitif on a créé un nominatif nouveau *Norege* qui assez tôt a été réduit à *Norge* (c'est-à-dire *nor̥ge* et ensuite *norye*, *noryô*). Dans certaines parties du pays, le vieux nominatif *Noregr* a évolué régulièrement en *nore̥ȝ* (d'où *nor̥ȝ*, *noryȝ*)

Ce développement se voit clairement dans les documents du xiv<sup>e</sup> et du xv<sup>e</sup> siècles. Nous sommes en présence d'un changement proprement norvégien qui ne pénètre que plus tard dans les documents danois.

Dans les parlers actuels le type *Norge* (*n̥rgo*, *n̥ryȝ*) est de beaucoup le plus fréquent. Un autre type *Nori(g)*, prononcé *n̥rri*, *n̥ri*, *n̥rrig*, *n̥rig* et sorti d'un vieux-norrois nom.-acc. *Nori̥(r)*, se trouve dans des groupes de parlers dans différentes parties du pays. Il recule devant le premier. Le type *Nor̥eg*, enfin, ne semble exister que dans une seule localité. L'occlusive du premier type est probablement due à l'influence de l'écriture, surtout dans les villes de l'est, mais représente toutefois dans certains parlers l'évolution normale de la spirante *ȝ* après *r*.

Il faut espérer que l'étude de M. Seip, si solidement documentée, fera cesser la discussion autour du changement du nom officiel de la Norvège. Cette discussion est un exemple curieux du rôle que le sentiment nationaliste peut jouer dans l'évolution du vocabulaire.

Alf SOMMERFELT.

SKULERUD, Olai. — *Telemaalet i umriss*. Kristiania, 1918, in-8, 108 p. — *Tinnsmaalet*, Fyrste bolken. Ljodlære. Halle, 1922, in-8, xii + 347 p.

M. Skulerud, dont on connaît déjà plusieurs études sur la dialectologie norvégienne, commence ici un grand ouvrage sur le domaine linguistique du Telemarken, et en particulier sur le parler de Tinn. Le Telemarken est une des contrées les plus pittoresques de la Norvège où le vieux norrois

écrit s'est maintenu jusque vers 1600 et où l'on a trouvé un véritable trésor de traditions populaires, sa population ayant longtemps vécu à part. A présent, l'exploitation des chutes d'eau et les touristes ouvrent le pays à l'extérieur. On doit donc remercier M. Skulerud d'y avoir entrepris une vaste enquête linguistique pendant qu'il est encore temps.

Au point de vue linguistique, le Telemarken présente un intérêt particulier. Il forme l'intermédiaire entre les parlers de l'est et ceux de l'ouest et il est traversé par plusieurs isoglosses importantes.

Dans le premier de ces volumes, qui lui a servi de thèse de doctorat, M. Skulerud étudie le domaine dans son ensemble. Il étudie l'étendue des phénomènes et les quelques indications sur l'histoire des parlers qu'il a pu glaner dans les inscriptions runiques et dans les documents locaux, tous dominés par des traditions littéraires. Il tient compte de l'anthropologie, de l'archéologie et des noms de lieu qui tous indiquent que le pays a été colonisé à la fois de l'ouest et de l'est. Et M. Skulerud ne néglige pas les influences étrangères qui sont considérables et qui atteignent même quelquefois la forme des mots indigènes.

Le second volume comprendra une étude descriptive et historique du parler de Tinn dont cette première partie contient les chapitres de caractère général (l'accent, le ton, la quantité) et le consonantisme. M. Skulerud y a réuni une masse d'observations imposante. Mais il explique peu et se contente généralement de constater. L'exposé s'en ressent. Le chapitre sur l'accent, par exemple, se perd dans une foule de détails et, cependant, il semble bien que les déplacements d'accent, si nombreux, s'expliquent par une tendance rythmique de la langue. Ce grand fait n'est mentionné qu'en passant et il en est de même du rôle du système syllabique dans le détail des déplacements. Une objection analogue se présente pour le consonantisme. Quand on traite tous les changements d'un phonème donné ensemble, en réunissant des choses aussi différentes que des dissimilations, des différenciations, des segmentations, des phéno-

mènes de fin de mot, on noie les grandes lignes dans une masse de faits hétérogènes. Et ce sont pourtant les lignes générales qui importent plus que le détail.

On ne doit pas comparer des faits d'accentuation dans la phrase dans une langue germanique avec des faits d'intonation grecs ainsi que le fait M. Skulerud, p. 172.

La notation *hl* pour un *l* sourd, couramment employée par les linguistes norvégiens, est malheureuse, surtout s'il s'agit d'un *l* chuchoté et non d'un *l* soufflé — d'ailleurs la notation phonétique employée pour les parlers norvégiens est loin d'être irréprochable.

M. Skulerud ne traite pas le système de la syllabe. On soupçonne que l'allongement d'une voyelle devant occlusive et *l*, *r* soit dû à l'ouverture de la syllabe devant ces groupes.

Malgré ces objections à la méthode de l'explication, l'ouvrage méritoire de M. Skulerud tiendra une grande place dans les études de dialectologie norvégienne. On est heureux d'apprendre que l'Académie de Christiania a entrepris d'en publier la suite.

Alf SOMMERFELT.

---

*Opuscula phonetica Instituti Phonetici Universitatis Regiae Fredericianae.* Edidit E.-W. Selmer. Fasc. I, MOE, E. — *Tonelagstilhøve i rindalsk*, Kristiania, 1923, in-8, 67 p.

M. Selmer a pris l'initiative, très louable, d'une série de travaux phonétiques destinée à publier les résultats de recherches faites à l'institut de phonétique dirigé par lui. Il faut espérer qu'il trouvera les moyens de la continuer malgré les temps difficiles.

La série s'ouvre avec une étude sur l'intonation du Rindalen (vallée dans la région intermédiaire entre l'ouest de la Norvège et le pays de Trondhjem), par M. E. Moe qui a déjà publié d'autres études sur le parler en question Il

faut, cependant, traiter l'intonation d'un parler d'une façon bien plus générale que ne le fait M. Moe. Son étude ne consiste guère qu'en une série de remarques, qui peuvent être utiles, mais qui se relient mal entre elles et qui prêtent quelquefois à contestation. La façon dont M. Moe se préoccupe de trouver des indications sur l'accent d'intensité dans les courbes du ton est inquiétante.

Alf SOMMERFELT.

---

Georges T. FLOM. — *The language of the Konungs Skuggsjá (Speculum regale) according to the Chief Manuscript, AM. 243 B a. Fol. Part. I. The noun stems and the adjectives*. Urbana (University of Illinois Press), 1921, 132 p.

Description détaillée, exhaustive, de la morphologie du nom d'un texte vieil islandais d'après un manuscrit. L'exposé ne comporte que l'énumération et le classement des faits, qu'il sera commode aux scandinavistes de trouver réunis.

A. M.

---

J. WHATMOUGH. — *Inscriptions of Magré and the raetic dialect* (extrait de *The Classical Quarterly*, 1923, p. 61-72).

Il faut signaler ici cette étude de quelques inscriptions obscures, en une langue inconnue, qui ont été trouvées au Nord-Ouest de Vicence. Les inscriptions sont trop peu intelligibles pour qu'on puisse rien dire de sûr de la langue. M. Whatmough la croit indo-européenne avec un mélange d'étrusque.

A. M.

---

N. VAN WIJK. — *Die baltischen und slavischen Akzent- und Intonationssysteme. Ein Beitrag zur Erforschung der baltisch-slavischen Verwandtschaftsverhältnisse.* Amsterdam, 1923, in-8, VII-109 p. (*Verhandelingen d. kon. Akad. v. wet. te Amsterdam*, Afd. Letterkund, N. R., D. XXIII, n° 2).

L'accentuation du baltique et du slave n'est vraiment connue qu'à une époque moderne, et dans une partie du domaine seulement. Restituer un état slave commun ou baltique commun est souvent impossible. D'autre part, ce qu'enseigne sur l'accentuation indo-européenne la comparaison du védique, du grec et du germanique est fragmentaire, en partie douteux. Dès lors, malgré certaines observations lumineuses — dont les plus importantes sont celles de F. de Saussure sur le lituanien qui ont ouvert la voie et qui sont les seules complètement claires —, il faut se résigner à beaucoup ignorer.

Depuis une vingtaine d'années, il a été publié un grand nombre de mémoires de détail; des vues nouvelles ont été produites. Il importe de se rendre compte du point où sont parvenues les recherches qu'aucun esprit systématique comme celui de F. de Saussure n'a formulées nettement. On saura gré à M. van Wijk d'avoir, avec sa largeur d'information ordinaire et son impartialité, exposé l'état actuel des théories générales de l'accentuation et de l'intonation slaves et baltiques comparées entre elles et avec les faits indo-européens. M. van Wijk connaît tous les travaux publiés; il en résume les résultats solides et donne son avis sur les cas douteux. Qui voudra pousser l'étude plus avant devra se reporter à ce bilan de nos connaissances.

Discuter M. van Wijk reviendrait à reprendre après lui tout le problème. On se borne ici à deux remarques :

P. 45, la différence de vocalisme entre lit. *bér̃as̃* et skr. *bhūrjáh* est signalée. Il convient de noter que le vocalisme sanskrit peut provenir de dérivés, comme on le voit par l'opposition de *bér̃as̃* et *būr̃lis* en lituanien.

L'opposition entre l'intonation douce de l'accusatif des thèmes en *-ā-*, *-ā* en lituanien et en slave et de l'oxytonaison de *-ḗν* (*-ήν*) en grec, signalée p. 63, est irréductible. Il peut s'agir d'un fait dialectal : pas plus pour l'accentuation qu'à d'autres égards, il n'est nécessaire que l'indo-européen commun ait été sans dialectes. Par lui-même, l'*-ā-* sans contraction doit donner une longue rude en baltique et en slave, un oxyton en grec, mais l'addition d'une nasale changeait l'équilibre de la syllabe, et le résultat a pu différer d'un dialecte à l'autre. S'il en est ainsi, le lituanien aurait pu avoir l'intonation douce dans un type en *\*-ēr*, *\*-ōn* en face de gr. *-ήρ*, *-ών* ; il n'est pas évident que l'intonation douce de lit. *duktē*, *akmū* tienne à l'amuïssement de la sonante finale, comme on l'enseigne en général. sans preuve. — Ceci n'est, bien entendu, qu'une possibilité.

A. M.

---

R. EKBLOM. — *Zur Physiologie der Akzentuation langer Silben im Slavo-baltischen*. Upsal (Akademiska Bokhändeln), 1912, in-8, 39 p. (*Skriften utgifna af K. Humanistika Vetenskaps-Samfundet : Uppsala*, 22 : 1).

Les correspondances entre les intonations du lituanien, du lette, du serbe, du slovène, du tchèque, du russe sont maintenant connues dans l'ensemble. Mais on se garde le plus souvent de déterminer quelles réalités phonétiques expriment ces correspondances. M. Ekblom, qui est phonéticien, s'attache précisément à restituer le type phonétique initial que représentent les formes historiquement attestées. Ces formes divergent fortement. M. Ekblom les ramène à des termes moyens d'où tout peut sortir. Suivant lui, l'intonation douce aurait été anciennement une sorte de circonflexe à fin descendante, et l'intonation rude une intonation purement montante. L'hypothèse a l'avantage que l'état ainsi restitué concorde, pour les voyelles et diphtongues de syllabes finales, avec les intonations grecques correspon-

dantes. Mais elle n'explique pas la loi de déplacement de F de Saussure.

A. M.

---

R. TRAUTMANN. — *Baltisch-slawisches Wörterbuch*. Göttingen (Vandenhoeck und Ruprecht), 1923, in-8, VIII-382 p. (*Göttingen Sammlung indogermanischer Grammatiken und Wörterbücher*).

Il est facile de critiquer ce livre : l'auteur a marqué lui-même, dans sa préface, une bonne partie de ce qu'on y peut reprendre. Mais ce qui convient d'abord, c'est de remercier M. Trautmann de l'avoir fait. On y trouvera, en un volume court, net, précis, tout l'essentiel des étymologies solides qu'on possède pour le baltique et le slave. Bon connaisseur du baltique, M. Trautmann a été de plus aidé par le savant qui connaît le mieux le lituanien, M. Buga, et son livre fournit, pour la première fois, un dictionnaire étymologique du baltique ; ceci seul suffirait à le rendre précieux.

M. Trautmann croit à une unité balto-slave. L'étude du vocabulaire n'appuie pas du tout cette hypothèse. Il n'est pas douteux que, issus d'un même dialecte indo-européen et développés près l'un de l'autre, en des conditions semblables, le baltique et le slave ont dans leurs vocabulaires beaucoup d'éléments communs. Mais il ne faut pas perdre de vue la possibilité d'anciens emprunts d'un groupe à l'autre que M. Rozwadowski a signalée. Sans doute il y a des mots particuliers aux deux groupes, ainsi le nom du « doigt » lit. *pīr̃stas* = v. sl. *pr̃stŭ*. Mais ce qui est frappant, c'est que, dans le détail, les deux groupes diffèrent beaucoup. — Une partie des vieux mots conservés en baltique ne se retrouvent pas en slave, et inversement. le baltique a *viras* (lit. *ṽyras*, etc.), le slave l'ignore ; le slave a *mož̃i*, le baltique n'a pas de mot pareil. — Chose plus grave, les coïncidences sont le plus souvent imparfaites. Sl. *juxa* et lit. *j̃us̃e* n'ont en commun que la racine, c'est-à-dire ce qui est indo-euro-

péen. Le présent v. sl. *žirę* est bien différent de lit. *geriù*. Le lituanien a *tekù*, *tekėti* et *bėgu*, *bėgti*; le slave a *tekę*, *tešti* et *\*bęę* (le plus souvent remplacé par *bęžę*), *bęžati* : les types sont parallèles, le détail des formes diffère. — On peut ouvrir le livre au hasard ; partout on trouvera des faits du même type : ce lexique du « balto-slave » prouve que les vocabulaires du baltique et du slave remontent à un même fonds indo-européen, mais que les développements ne concordent pas, fait capital, maintenant acquis.

Entre autres mérites, M. Trautmann a celui d'avoir bien vu la nécessité de poser des prototypes indo-européens précis aux mots qu'il étudie. Mais ces restitutions posent une infinité de problèmes sur lesquels il faut prendre parti ; et l'espace dont disposait l'auteur ne lui permettait guère de discussions, tout au plus l'indication brève d'un argument. Pour guider la recherche, il y a ici un principe essentiel à poser : tout mot formé normalement suivant des règles de formation susceptibles de fournir des mots nouveaux est impropre à démontrer l'existence de pareille forme dans la langue commune supposée. Ainsi l'égalité v. sl. *dligū* (s. *dūg*) = skr. *dirghāḥ* suppose un mot indo-européen de forme définie, et il y avait lieu d'en réaliser le prototype indo-européen ; mais la restitution d'un original indo-européen du dérivé v. sl. *dligota*, skr. *dirghatā* ne peut passer pour établie parce que ce procédé de formation s'est conservé entre l'indo-européen, d'une part, le slave et le sanskrit, de l'autre. La même observation s'applique à v. sl. *plīnū* = lit. *pilnas* = skr. *pūrṇāḥ* = irl. *lan* et v. sl. *plūnota*, skr. *pūrṇatā*.

Ceci posé, la comparaison de véd. *saptāthah*, de v. h. a. *sibunto* et d'une forme tokharienne n'autorise pas à restituer un original indo-européen de ce type. Car ces formes peuvent s'expliquer dans chacune des langues considérées. Le lit *septīntas* se dénonce par son *n* comme une formation nouvelle. On sait en effet, notamment par lat. *septimus* en face de *nōnus*, que la nasale de « sept » est labiale, non dentale ; dès lors, le contraste entre lit. *devīntas* et *desīntas* montre que *septīntas* ne peut être ancien. Le



mot indo-européen ressort d'une série de formes en partie imprévues, et dont la concordance est imparfaite, avant tout de gr. ἑβδόμος et v. sl. *sedmŭ* ; toutes les autres formes sont plus ou moins suspectes d'avoir subi l'influence du cardinal. v. pruss. *sepmas* (*septmas*) et lit. *sĕkmas* ont une sourde intérieure, ainsi que irl. *sechtmad*, peut-être d'après le cardinal ; lat. *septimus* et skr. *saptamāh*, pers. *haftum* sont plus près encore de la forme du cardinal. D'après *saptamāh* et *daçamāh* (cf. lat. *decimus*), le sanskrit a fait *pañcamāh* (*pañcathah* existe à peine), *aṣtamāh* et *navamāh*.

Il est moins licite encore de restituer un original balto-slave de lit. *astuñtas* (žem. *aštantas*) « huitième ». La seule forme de l'ordinal qui remonte à une date un peu ancienne est représentée par v. pruss. *asmus*, lit. *āšmas*, v. sl. *osmŭ* ; c'est de cette forme que skr. *aṣtamāh* est une adaptation. Il y a eu dialectalement, dès l'indo-européen, une autre forme qu'on entrevoit à travers gr. ὀγδοος et lat. *octauos*. La forme lit. *astuñtas* est faite sur *astīni*, d'après *septīntas* : *septyni*, qui lui-même est secondaire.

Du reste, il est souvent difficile de déterminer les éléments à rapprocher. Ainsi, sous l'influence du *th* de skr. *pṛthūh*, zd *pərəθuš*, on a souvent rapproché gr. πλάθων « moule à pâtisserie » de πλάτύς, et M. Trautmann cite encore πλάθων à côté de πλάτων malgré la différence de θ et de τ ; mais on sait maintenant que πλάθων n'est pas séparable de κορο-πλάθος et de πλάσσω et n'a par suite rien à faire avec πλάτύς.

Il subsiste bien des questions non résolues. Ainsi le rapprochement de v. pruss. *ayculo* avec sl. commun *jigŭla* (v. sl. *igŭla*, etc.), n'est rien moins que certain. On ne peut s'empêcher de penser à gr. ἑβδόμος, dor. ἑδελος, dont l'ο initial ne semble pas pouvoir s'expliquer par un développement hellénique (cf. ci-dessus, p. 54). Il y a ici quelque chose d'obscur.

M. Trautmann a sans doute raison d'enseigner que lit. *ugnīs* est à sl. *ogni* (cf. skr. *agnih*, lat. *ignīs*), ce que lit. *ùpė*, lette *upe* est à v. pr. *ape* (cf. zd *āfš*, skr. *āp*, *apām*). Mais qu'est-ce que la voyelle réduite représentée par lette-

lit. *u* dans ces deux mots ? La longue de skr. *pratipām* n'enseigne rien · même s'il faut couper *prati-pām*, l'*i* long peut s'expliquer par des tendances du rythme indo-iranien. Il convient de rapprocher l'*a* de arm. *akn* « œil » (plur. *aikh*) en face de l'*o* de lat. *oculus* ; le sanskrit a de même *prātikam* en face de gr. *πρόσωπον*, et la longueur de l'*i* ne prouve rien ici non plus. En tout cas, il importe de bien distinguer ces cas de celui de la grande alternance *i*, *δ*, *ə* ou *ā*, *a*, qui est tout différent. Plus d'un lecteur du livre s'y trompera.

Bien qu'il soit malaisé d'affirmer qu'un mot donné ne figure pas dans le livre, il semble que M. Trautmann n'a pas fait figurer les noms balte et slave de l'« argent ». Il est vrai qu'il est impossible de poser une forme balto-slave. Mais il y a sûrement parenté entre les deux groupes et le germanique. Ce mot méritait d'autant plus d'être cité qu'il est de ceux, assez rares, où l'on entrevoit un emprunt du balte et du slave (avec aussi le germanique) à une langue inconnue. — En revanche, M. Trautmann cite le nom du « fer » : v. sl. *želězo* et lit. *geležis*, *gel̃is*, le vocalisme de ces formes suffit à en dénoncer le caractère non indo-européen. Les noms du « fer » diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre. Le rapprochement de *χελις* n'est satisfaisant à aucun point de vue : le sens ne concorde pas ; quant à la forme, le vocalisme de *χελις* n'offre aucune des singularités des formes baltes et slaves, et, si l'on devait rapprocher les consonnes, on n'y pourrait réussir qu'avec une forme *\*ελις*.

Parmi les lacunes, on peut citer lit. *pilù* « je verse », en face de arm. *helum* « je verse », *halim* « je fonds ».

La consultation du livre, utile et courageux, de M. Trautmann n'est malheureusement pas aisée. Le malheur des temps fait que la présentation matérielle en est peu claire. Et, d'autre part, le système qui consiste à classer les mots d'après la forme balto-slave oblige le lecteur à se représenter le primitif construit par l'auteur. Même un linguiste averti ne devinera pas du premier coup que lit. *ùpē* se trouve sous *apyā-* et v. sl. *ognǎ* sous *ugni-*. Et, à moins d'en être

prévenu, personne ne cherchera sl. *sa* sous *už*. — Mais on trouvera grand profit à ne pas se laisser arrêter par ces petites difficultés d'accès.

A. M.

---

*Archiv für slavische Philologie*, vol. XXXVIII, sous la direction de E. BERNEKER. Berlin (Weidmann), 1922-1923, in-8, iv-292 p.

L'illustre slaviste viennois, Jagić qui vient de mourir, avait dû suspendre, à la fin de 1919, la publication du beau recueil qu'il avait fondé et qui a rendu à la slavistique tant de services. Moins de trois ans après, l'intérêt qui s'attache partout aux études slaves décidait heureusement l'éditeur à en reprendre la publication ; M. Berneker acceptait de la diriger.

Le nouveau volume n'a pas l'ampleur de ceux que pouvait autrefois donner Jagić. Mais l'*Archiv* garde sa tradition : on y trouvera de copieux mémoires, traitant à fond des questions, avec tout le matériel des faits requis.

Sous la direction du linguiste éminent qu'est M. Berneker, il va sans dire que la linguistique est largement représentée. A côté d'un vétéran comme M. Brückner — qui n'a pas donné son nom à la couverture, mais qui a fourni de longs articles —, on a plaisir à y trouver des forces jeunes, tel M. Gerullis qui montre toute la difficulté d'un problème de morphologie lituanienne, comme celui de la formation du datif singulier et des thèmes en *-i-*, tel M. O. v. Güldenstubbe, qui étudie l'emploi des cas en vieux russe, tel M. K.-H. Meyer. On se félicitera de voir que les études slaves obtiennent en Allemagne l'intérêt qu'elles méritent, et l'on souhaitera bon succès à la nouvelle série du vieux périodique fondé par Jagić.

A. M.

---

*Učenyje zapiski vyššej školy g. Odessy. Otdel gumanitarno-obščestvennyx nauk.* Tom 2. Odessa (Izdaniye Odesskovo gubernskovo komiteta special'no-naučnovo i professional'no-texničeskovo obrazovanija), 1922, in-8, VIII-162 p et un portrait.

Les professeurs de l'Université d'Odessa ont publié un fascicule de leur périodique en l'honneur de leur collègue, M. Ljapunov. Il y avait à Odessa un groupe de linguistes auquel s'est joint depuis une jeune recrue active, M. Buzuk. Ce groupe subsiste. On a fêté le 7 mai 1922 le trentième anniversaire du professorat de M. Ljapunov. Et le volume annoncé ici commence par une liste des publications du savant linguiste. Ses collègues, M. Tomson et M. Buzuk, ont donné au recueil des articles linguistiques, et des collègues de Petrograd, les académiciens Karskij et Sobolevskij, de Moscou, M. Durnovo, de Kazań, M. Il'inskij, ont aussi envoyé des notes de linguistique slave ; on y ajoutera un article d'une jeune élève de M. Ljapunov que le choléra a enlevée en 1922, M<sup>lle</sup> Timčanova. M. Aleksandrov a apporté un article sur la déclinaison du sanskrit. On voit que l'activité linguistique n'a pas cessé en Russie

A. M.

---

K. TREIMER. — *Slawische und baltische Studien. Beiträge zur slawisch-baltischen Sprach- und Altertumskunde.* Vienne et Leipzig (A. Hölder), 1922, in-8, 32 p.

M. Treimer encourt le reproche d'avoir touché en trop peu de pages à trop de questions en apportant trop peu de données neuves. Mais il marque bien la nécessité de voir les choses en historien, de suivre de près les contacts entre les peuples, de ne pas se confiner dans ce qu'enseigne une seule famille de langues. Sa petite brochure fait souvent réfléchir, et tel était sans doute son but : il l'atteint. — Il est à sou-

haïr qu'il applique son érudition, qui est grande, et son ingéniosité à l'étude approfondie de quelques sujets plus étroitement limités.

A. M.

---

L. NIEDERLE. — *Manuel de l'antiquité slave* Paris (Champion), 1923, in-8, viii-246 p. (*Collection de manuels publiée par l'Institut d'études slaves de Paris*, I).

L'Institut d'études slaves de Paris a créé une *Collection de manuels* où seront exposées les principales questions de la philologie slave. Le grand archéologue du monde slave, M. L. Niederle, a bien voulu, pour cette collection, écrire un résumé de ses célèbres *Antiquités slaves*. Voici le premier volume du résumé, qui est en réalité un ouvrage nouveau.

M. Niederle y expose, avec son ampleur d'information et son impartialité coutumières, l'histoire ancienne des Slaves, de l'époque la plus ancienne jusqu'au moment où l'on peut faire une histoire suivie des grandes nations slaves, vers le x<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Les sources de cette histoire sont fragmentaires, de valeur inégale, et d'ailleurs obscures pour la plupart. L'hypothèse y tient une très large place, bien que les faits aient eu lieu en un temps qui, pour les autres nations européennes, est pleinement historique. M. Niederle tient compte de toutes les données ; il les critique ; il indique, avec la réserve qui convient, les conclusions qu'on en peut tirer. Il n'est jamais hésitant ni trouble ; mais il ne donne pas d'illusions sur le degré de certitude de son enseignement. Le linguiste qui a besoin d'être au clair sur l'histoire ancienne des peuples slaves aura ici le meilleur des instruments de travail.

On ne se permettra de discuter que certaines indications linguistiques.

Sur les questions de dialectologie, M. Niederle cède trop à une manière de voir qui est courante chez beaucoup de slavistes, mais qui est erronée. Les seuls faits qui prouvent

en matière de « parenté dialectale » sont ceux qui supposent ou une innovation réalisée ou, au moins, une tendance commune dès le temps où les parlers considérés ont pu être contigus. Dès lors, quand M. Niederle marque, p. 83, le caractère « occidental » du slovaque — et il le fait avec toute la netteté qui convient —, il montre trop de scrupules en signalant des traits communs au slovaque et au slave méridional : puisque ces traits résultent de développements bien postérieurs à l'époque de communauté, ils ne prouvent rien en matière de classement des dialectes slaves. La 1<sup>re</sup> personne du singulier du présent en *-em* ne s'est développée que tardivement, en serbo-croate aussi bien qu'en slovaque ; il s'agit de deux développements parallèles, tout à fait indépendants. Il n'y a pas lieu d'en faire état dans la discussion.

Des exemples de mots slaves cités comme empruntés à l'iranien, p. 173 et 185, la plupart sont ou incertains ou faux. Seul *toporŭ* peut passer pour sûr. Mais rien ne prouve que sl. *bogŭ* soit emprunté. La forme de *vatra* exclut, semble-t-il, l'emprunt, et, plus encore celle du mot *kurŭ* qui ne saurait être emprunté à la forme toute différente iran. \**xrausa-* (la forme iranienne *churu* citée p. 185 n'existe pas). En réalité, c'est un fait remarquable que l'insignifiance de l'élément iranien dans le vocabulaire slave commun quand on songe au grand rôle des populations scythes au sud de la Russie actuelle.

L'affirmation de la p. 23, suivant laquelle *korablŭ* aurait été emprunté avant l'ère chrétienne, serait sans doute malaisée à démontrer. Il est vrai que, à l'époque historique, le β grec est représenté par sl. *v*. Mais, même au temps où β était déjà spirant, le *b* a pu être plus propre à rendre cette spirante que le *v* slave, si ce *v* était encore le pur *u* consonne qu'il a été d'abord. Et le passage de la vieille prononciation *w* à un *v* spirant ne semble pas très ancien. Dès lors, tout ce que l'on peut affirmer, c'est que l'emprunt de *korablŭ* est antérieur à celui de *krovatŭ* par exemple. Mais on ne peut fixer aucune date absolue.

A. M.

H.-F. SCHMID. — *Die Nomokanonübersetzung des Methodius. Die Sprache der kirchenslavischen Uebersetzung der Synagoge des Johannes Scholasticus.* Leipzig (Markert u. Petters), 1922, in-8, VIII-120 p.

Man VASMER. — *Ein russisch-byzantinisches Gesprächsbuch. Beiträge zur Erforschung der alteren russischen Lexikographie.* Leipzig (Markert u. Petters), 1922, in-8, (VI-)180 p.

Ces deux volumes forment les deux premiers numéros d'une série publiée par M. Gerullis et M. Vasmer sous le titre de *Veröffentlichungen des baltischen und slavischen Instituts an der Universität Leipzig*.

Tous deux ont le mérite d'apporter des données nouvelles élaborées de manière à en permettre l'usage.

Le texte dont M. Schmid étudie maintenant la langue n'est connu que par des manuscrits tardifs ; le plus ancien est un manuscrit russe du XIII<sup>e</sup> siècle. Mais, à travers les formes de ce manuscrit, on croit reconnaître un texte vieux slave remontant à Méthode. C'est ce qui a conduit à en décrire la langue complètement. Le texte conserve en effet des archaïsmes curieux. Mais le type *aite budetŭ imělŭ* traduisant *παραμυνησ* n'a pas son équivalent dans les textes vieux slaves connus. C'est inquiétant pour l'hypothèse ; car ces formes, relevées p. 87, sont nombreuses, et l'on voit mal comment la tradition aurait pu les introduire si elles ne figuraient pas dans l'original.

Le second volume de la collection a une histoire plus singulière. Il s'agit d'une sorte de manuel de conversation grecque à l'usage des Russes écrit au XV<sup>e</sup> siècle par un moine russe du mont Athos. M. Vasmer avait préparé du texte une édition critique qui a brûlé en 1908 dans un incendie ; il lui en est resté les épreuves qu'il a fait reproduire par le procédé Manul et qu'il donne maintenant au public, avec une introduction, des remarques et des index. Ce texte n'est pas curieux seulement pour l'histoire du

russe ; malgré la mauvaise connaissance que le moine avait du grec, il s'y trouve des faits curieux, comme *uden don ivra* (en caractères slavons) pour rendre οὐδέν τὸν ηῤρξ.

On souhaitera que la collection ainsi heureusement commencée soit poursuivie.

A. M.

T. LEHR-SPLAWINSKI. — *Zarys gramatyki języka staro-cerkiewno-słowiańskiego*. Poznań (Fiszer i Majewski), 1923, p. 103.

Cette grammaire est plus explicative que descriptive. Elle est faite — et bien faite — pour initier les étudiants polonais à la linguistique slave. Mais l'auteur est un savant trop personnel pour n'avoir pas donné ici ou là des indications originales. Par exemple, il classe les verbes slaves, d'une manière qui lui est propre, en trois conjugaisons d'après la flexion du présent, types *nesetü*, *znajetü* — *nositü* — *jestü*, avec des subdivisions d'après la forme de l'infinitif. Comme tout procédé qui part d'une seule des formes du verbe, ce classement prête à des objections ; mais il représente en tout cas un progrès par rapport au classement de Leskien.

Un rapprochement comme celui de *χελῆς* et de *želèzo* est trop douteux pour figurer dans un livre élémentaire (cité p. 29). Qu'est-ce que le gr. ἀ-χελω cité p. 28 ? P. 61, plutôt que *pisati*, il aurait convenu de citer la vieille forme *pisati*.

A. M.

Karl H. MEYER. — *Historische Grammatik der russischen Sprache*. Erster Band : *Einleitung, Laut-, Formen- und Akzentlehre*. Bonn (Fr. Cohen), 1923, in-8, XII-247 p.

M. K.-H. Meyer s'est proposé de donner aux comparatistes un aperçu du développement du russe à partir du slave



commun et aux étudiants l'explication historique de la langue russe, et il y a réussi. Son livre est au courant, bien présenté; on n'en a l'équivalent pour aucune autre langue slave. Y critiquer de menus détails serait aisé. Il vaut mieux indiquer quelques réserves d'ordre général.

L'auteur ne pose pas toujours assez nettement l'état slave commun, et il résulte de là des inexactitudes dans la théorie. On ne voit pas ce qui autorise à poser *\*sēmēn* pour expliquer lat. *sēmen*, p. 29. La réduction de *o* à *ǫ* ou de *e* à *i* admise p. 29 dans les infinitifs *zǫvati*, *bǫrati* est invraisemblable: le vocalisme radical de *zǫvati*, *bǫrati* est le même que celui de *pīsati* en face de *pīsŏ*, c'est-à-dire le vocalisme zéro attendu devant un suffixe à voyelle longue. Étant donné que l'on doit admettre *\*r* pour expliquer v. sl. *skrǫbi*, r. *skorb'*, on ne voit pas pourquoi poser *\*tǫkŏ* en face de lit. *tũlkas*, et même la graphie v. sl. *plǫnũ* du Zographensis donne lieu de croire à sl. *\*pǫlnũ* en face de lit. *pĩlnas*. En tout cas, il est arbitraire d'expliquer *gũnati* par une influence de *goniti* (ainsi p. 177): on a ici, en face du présent *ženŏ*, le vocalisme radical zéro sous la forme sl. *\*gǫn-a-ti*.

Un défaut de plus grande conséquence est le manque d'indications sur les grandes lignes du développement. Par exemple, le fait que la flexion du démonstratif était la même pour tous les cas autres que le nominatif et l'accusatif a entraîné la perte de toute distinction de genre au pluriel des démonstratifs. Cette grande innovation a été facilitée par le fait que l'accusatif pluriel masculin ne se distinguait pas de l'accusatif pluriel féminin et que le féminin et le neutre ne distinguaient pas le nominatif pluriel de l'accusatif pluriel. Il est résulté de tout cela que (sauf au masculin animé, où l'accusatif pluriel est identique au génitif pluriel) les démonstratifs et l'adjectif déterminé ont une forme du nominatif-accusatif pluriel indifférente au genre. Cette innovation russe est la suite d'une série d'innovations slaves communes.

La théorie de l'accent est exposée en tenant compte des derniers travaux. Comme on est encore loin d'être au clair

sur toute l'histoire de l'accent et de l'intonation en baltique et en slave, il y a nombre de points où l'on ne souscrira pas sans scrupules aux règles formulées. Par exemple, le recul du ton d'une finale oxytonée sur une pénultième intonée rude ne se laisse pas établir par une série suivie d'exemples nets : le cas de *dhūmah*, θυμός à quoi répond sl. \**dŷmŭ*, ne suffit pas à établir une règle de pareille portée. Mais ceci n'est qu'un détail. Ce qui est beaucoup plus grave, c'est que le changement de nature de l'accent qui s'est produit entre le slave commun et le russe n'est pas mis en évidence : l'accent du slave commun est encore l'accent de hauteur, le « ton » indo-européen ; il n'exerce ni sur la durée ni sur le timbre des voyelles aucune action. Le rythme du slave commun reste fondé sur les alternances quantitatives, les voyelles conservant leur quantité propre ; l'abrègement des finales reste un abrègement relatif, et il atteint les brèves comme les longues. Au contraire, les anciennes différences de quantité des voyelles sont abolies en russe ; *e* et *ĕ* se sont entièrement confondues pour le timbre dès le XI<sup>e</sup> siècle. Et l'accent a pris le caractère d'un accent d'intensité fort d'où le timbre et la quantité des voyelles deviennent dépendants. C'est la transformation la plus considérable qui se soit produite entre le slave commun et le grand russe. M. Meyer la signale p. 29 et p. 35 ; mais il n'en fait pas ressortir l'importance décisive, et, au chapitre de l'accent, il n'y revient plus, de sorte que la transformation fondamentale du phonétisme slave en russe n'est nulle part exposée dans son ensemble et n'apparaît qu'à propos d'autres problèmes.

Pour écrire une véritable histoire de la langue russe, il faudrait faire intervenir plus largement les parlars locaux que, dans l'espace dont il disposait, n'a pu le faire M. Meyer. Mais en somme, à part cette réserve fondamentale, et en tenant compte de l'insuffisance des travaux préparatoires, l'ouvrage répond à l'état actuel des connaissances, et l'on doit souhaiter que les circonstances permettent de publier les volumes suivants que l'auteur fait espérer.

A. M.

R. NACHTIGALL. — *Akzentbewegung in der russischen Formen-und Wortbildung I Substantiva auf Konsonanten*. Heidelberg (Winter), 1922, in-8, VIII-300 p. (*Slavica*, 7).

M. Nachtigall remarque, p. 11, que ce qui importe pour l'étude de l'accentuation slave, ce sont des recueils critiques complets des données. Ce que l'on pouvait esquisser d'hypothèses avec les faits connus, on l'a indiqué déjà. Il faut maintenant embrasser le matériel tout entier des faits. Rien de plus vrai.

Il s'attaque lui-même à cette grande œuvre, et il faut le remercier aussi bien de l'exemple qu'il donne que de l'étude instructive qu'il apporte dès l'abord. Des données et des théories déjà publiées sur l'accentuation slave en général et sur l'accentuation russe, M. Nachtigall n'ignore rien. Et, quant au slovène qui est sa langue maternelle et qui fournit des faits à la fois curieux et difficiles à manier, il en a fait une étude particulière. Sur le sujet bien délimité, et bien un, qu'il a choisi, il donne tous les faits, et il les discute de près. C'est dire que ce travail est un modèle à suivre, et qu'il est par lui-même précieux.

Il en ressort que, sous la forme qu'elle a en russe, l'accentuation des substantifs résulte de procès complexes où l'intonation a joué un rôle décisif. Si l'on n'avait pas le lituanien sur lequel F. de Saussure a projeté une lumière décisive, ce rôle de l'intonation serait malaisément intelligible. Mais les faits produits par M. Nachtigall montrent que, là même où d'anciens mouvements de caractère morphologique sont conservés, ils se sont réglés sous l'influence de la loi de déplacement en avant de l'accent d'après la loi de Saussure. En slave, et notamment en russe, il s'est produit des régularisations secondaires dont le détail sera difficile à restituer.

Une autre conséquence capitale ressort de l'étude : les anciens thèmes en *-i-* et en *-ǔ-* se laissent encore isoler en

russe. La déclinaison s'est confondue avec celle des thèmes en -o- ; mais des particularités d'accentuation se sont maintenues. Certains détails curieux ressortent ainsi, notamment le fait que le nom *konjĭ* du « cheval » pourrait bien être un ancien thème en -ĭ, comme *ognĭjĭ* ; la seule différence serait qu'il y a des traces de *ognĭ* dans le texte, tandis qu'il n'y en a plus de *\*konĭ*.

La discussion des formes de *kraljĭ* qui figure dans les additions, p. 273 et suiv., est à signaler. M. Nachtigall s'y montre sans doute trop influencé par M. Oštir. De ce que certains traitements sont appliqués à un mot étranger, il ne résulte jamais que les actions phonétiques et morphologiques des mots indigènes datent de l'époque de l'emprunt, ou même d'une période immédiatement antérieure ; on ne saurait s'exagérer le rôle de l'adaptation dans les emprunts. — Il y a des évidences historiques auxquelles on ne peut se tromper, et le rôle de Charlemagne est de celles-là. L'emprunt du nom *Kar'* montre à la fois le rôle immense qu'a joué le grand empereur et l'état de fluidité et de relations mutuelles où étaient encore de son temps les parlers slaves.

Ce livre était tout imprimé avant la guerre. Il n'y a été ajouté que les additions et corrections et les index. Il faut espérer que les circonstances permettront à M. Nachtigall d'en publier, dans un délai prochain, la seconde partie. La théorie des substantifs n'est pas achevée ; celle des adjectifs, si obscure encore, n'est pas commencée. En achevant son ouvrage, M. Nachtigall complèterait le grand service qu'il a rendu à la linguistique slave.

A. M.

S.-M. KUL'BAKIN. — *Ukrainskij jazyk. Kratkij očerĭk istoričeskoj fonetiki i morfologij*. Char'kov, 1919, in-8, iv-104 p. (et une carte).

Cette grammaire m'est parvenue cette année grâce à l'obligeance de collègues russes d'Odessa. Il est sans doute

malaisé de se la procurer. Et c'est dommage, car le slaviste a là juste l'instrument qu'il faut pour prendre une idée de l'état actuel et du passé du petit-russe. La grammaire de Smal-Stockij et Gartner, utile comme recueil de faits, est inutilisable au point de vue historique. M. Kul'bakin expose les faits avec sa justesse, sa solidité, sa brièveté coutumières. Ce manuel est excellent, et il est bien à souhaiter qu'il puisse se répandre.

A. M.

M. REŠETAR. — *Elementargrammatik der Kroatischen (Serbischen) Sprache*. II<sup>te</sup> Auflage Zagreb (Breyer), 1922, in-8, xi-209 p.

Parue en 1913, cette grammaire a été promptement épuisée. M. Rešetar rend service en en donnant une nouvelle édition corrigée. Car il y expose, avec l'autorité qui lui appartient, et d'une manière très claire, les règles de la langue officielle serbo-croate. Nulle part on ne trouvera meilleur guide.

A. M.

A. BELIC'. — *Pravopis srpskohrvatskog književnog jezika*. Belgrade (Gece Kon), 1923, in-8, 307 p.

Une langue où, comme en serbo-croate, l'orthographe répond exactement à la prononciation, pose des questions délicates. Il ne faut pas moins qu'un linguiste comme M. Belic' pour en donner la solution juste et pour la bien exposer. Ce livre a des fins pratiques ; mais il fait apparaître des problèmes qui interviennent dans la langue. Ainsi l'amuissement de *h* (ancien *x*) dans la plupart des parlers serbo-croates entraîne des hiatus, des contractions et des développements de consonnes de transition, *j* ou *v*.

P. 94, M. Belic' indique des coupes syllabiques qui sont

en contradiction avec le principe de la coupe syllabique : comme l'a vu F. de Saussure, la limite entre deux syllabes tombe nécessairement au point de fermeture maxima. Une coupe *la-sta*, *ko-ska*, *ma-zga* serait en contradiction avec le principe. Ce qui sans doute donne l'impression de pareilles coupes, c'est que, en slave, la sifflante de ces groupes est prononcée avec force.

A. M.

---

HANNES SKOLD. — *Zur Chronologie der štokavischen Akzentverschiebung*, in-8, iv-110 p. (*Lunds Universitets årsskrift*, N. F., Avd. 1, Bd 18, M 8)

M. Skold essaie de déterminer quand s'est produit le recul d'accent qui caractérise d'une manière si particulière la langue commune serbo-croate. Procédant avec une excellente méthode, il se sert de mots comparables à diverses langues, en des périodes connues, pour déterminer la date du phénomène. Il a été amené ainsi à examiner, entre autres, des faits hongrois. Son travail n'intéresse donc pas seulement les slavistes ; il est suggestif à bien des égards.

A. M.

---

JAN LOS'. — *Gramatyka polska. Część I. Głosownia historyczna*. Lwów-Warszawa-Kraków (Ossoliński), 1922, xx 244 p.

M. Los', dont on connaît l'érudition, met à la disposition des slavistes une phonétique historique du polonais, où sont résumées les doctrines acquises et où l'on trouvera une masse considérable de faits. On connaît la manière de M. Los' : excellent philologue, il embrasse tout le matériel des faits, il abonde en renvois exacts aux vieux textes qu'il connaît comme personne, mais il n'est pas disposé à chercher des règles strictes que les données n'imposent pas

immédiatement. Ainsi, pour le chapitre le plus obscur de la phonétique polonaise, celui de la quantité, il fournit un grand nombre de faits précis ; il établit que le polonais a eu des longues encore à une époque historique ; mais il ne s'acharne pas à présenter toutes ces longues dans une théorie complète, et il conclut (p. 117) sagement qu'il subsiste bien des obscurités dans la théorie de la quantité des voyelles en polonais. On aura donc dans ce livre un instrument de travail sûr, dont un index détaillé facilite la consultation.

M. Los' ne s'attache pas toujours assez cependant à bien reconnaître le point de départ slave commun. Par exemple, p. 6, il admet une alternance *e/o* dans les cas tels que v. sl. *jezero*, pol. *jezioro* en face de russe *ozero* ; on sait qu'il s'agit ici d'un passage de *e* à *o* en russe dans des conditions définies ; les cas où le polonais offre des formes telles que *osika* de *\*jesika* doivent être empruntés au russe. De même, s'il y a beaucoup de cas où un *-i* final s'est amui en polonais, sans doute après passage par l'intermédiaire *jer mou*, on n'a aucune raison de croire qu'il y ait jamais eu un *i* final dans les impératifs *jedz*, *wiedz* : le vieux slave s'accorde avec toutes les autres langues slaves à indiquer pour ces impératifs — dont l'origine est obscure — un ancien *jer mou* final.

Il est bien à désirer que, à cette première partie consacrée à la phonétique, M. Los' fasse succéder promptement la seconde sur la morphologie. Et l'on serait heureux de pouvoir espérer aussi, du même auteur, une syntaxe et une histoire de la formation des mots.

A. M.

---

J. BAUDOUIN DE COURTENAY. — *Zarys historii języka polskiego*. Varsovie (*Polska składnica pomocy szkolnych*) [sans date], pet. in-8, 163 p.

Quand il écrit un tout petit livre de vulgarisation, M. Baudouin de Courtenay l'emplit d'idées générales, et les faits de détail — sommairement indiqués — n'apparaissent

jamais que pour illustrer les idées. Pour le public auquel le livre est destiné, la rédaction est sans doute bien serrée. Mais le lecteur plus préparé aura d'autant plus de profit à utiliser ce petit exposé. Par exemple, la façon dont est opposé p. 87 le *genus masculinum personale, virile* au *genus commune : masculina non personalia, feminina et neutra*, exprime très justement l'état polonais, qui est original.

A. M.

---

St. SZOBER. — *Gramatyka języka polskiego*. Wydanie drugie. Lwów-Varsovie (*Książnica polska*), 1923, in-8, 313 p.

Le succès de la grande grammaire polonaise de M. Szober a été tel qu'une nouvelle édition en est devenue très vite nécessaire. L'étudiant y trouvera tout ce qu'il faut pour étudier le polonais, depuis des notions de linguistique générale jusqu'à la description de la flexion, avec des explications historiques.

A. M.

---

Eino NIEMINEN. — *Der urindogermanische Ausgang-ai des Nominativ-akkusativ pluralis der Neutrums im Baltischen*. Akademische Abhandlung. Helsingfors (Finnische Literaturgesellschaft), 1922, in-8, VIII-185 p.

Cette dissertation est bien conduite, et je reconnais volontiers que la finale en *-ai* du nominatif pluriel des substantifs lituaniens en *-a-* peut reposer sur *-ai*, et que le type des pluriels lit. *devai*, *kelmai* (nom. sg. *kėlmas*) peut représenter d'anciens thèmes oxytons. C'est l'essentiel de la démonstration de M. Nieminen.

Mais, s'il n'y a dans ces nominatifs pluriels aucun reste du nominatif-accusatif pluriel neutre (ancien collectif), et que, par suite, la règle τὰ ζῶν τρέχει ne soit en rien appli-



cable pour expliquer l'emploi de la 3<sup>e</sup> personne du singulier des verbes baltiques en fonction du pluriel (ce qui est loin d'être évident), il reste à savoir comment s'explique cet emploi. Dire qu'il n'y avait pas besoin de distinguer les nombres à la 3<sup>e</sup> personne est arbitraire : toutes les langues indo-européennes autres que le baltique ont fidèlement gardé cette distinction, et beaucoup de parlers français où les distinctions s'éliminent phonétiquement l'ont restaurée par analogie : *i coup* est le résultat phonétique de *il coupe* et de *ils coupent*; or, nombre de parlers français ont créé au pluriel *i coupont*. Cette partie du problème demeure entière. M. Nieminen n'a, pas plus que ses prédécesseurs, expliqué la mystérieuse élimination de la 3<sup>e</sup> personne du pluriel des verbes en baltique.

A. M.

---

Georg GERULLIS. — *Die altpreuussischen Ortsnamen gesammelt und sprachlich behandelt*. Berlin et Leipzig (W. de Gruyter), 1922, in-8, v-286 p.

Au peu que fournissent sur le vieux prussien le vocabulaire d'Elbing et les catéchismes — et l'on sait combien ce peu est précieux — on pourrait ajouter ce que fournissent les noms propres des chartes de l'Ordre des chevaliers teutoniques écrites au temps où le vieux prussien se parlait encore. M. Gerullis en a extrait les noms de lieu ; il les a énumérés avec leur date et en en faisant l'étymologie. Et il en a tiré ce qu'enseignent ces noms à tous points de vue ; il a pu ainsi esquisser une dialectologie du vieux prussien. Excellent connaisseur des langues baltiques, M. Gerullis a exécuté le travail avec pleine compétence et, à ce qu'il semble, avec le soin qu'il fallait.

Les faits apportés sont instructifs et valent la peine qu'a prise l'auteur.

Le nom de lac *Akicz*, rapproché du nom de rivière lit. *Akelė* et du nom de marais lette *Ace*, fournit un témoi-

gnage nouveau de l'emploi du nom de l' « œil » pour désigner une source, un point d'eau.

Le nom de lac *Birsuke*, rapproché du nom de lac lituanien *Birzulis* et de lit. *birzīs* offre le degré zéro de l'élément radical du nom du « bouleau », v. pr. *berse*. Cette alternance, connue par le lituanien, permet d'expliquer le vocalisme de skr. *bhūrjab*.

Le vocalisme ancien du nom balte et slave du « tilleul » : sl *lipa*, lit. *lėpa*, se déduisait avec certitude des formes connues. On a plaisir à le lire positivement attesté dans les noms propres v. pr. *Leipe*, *Leypiten* (M. Trautmann a pu déjà utiliser ces formes).

On avait déjà v. pr. *gillin* « profond ». Les noms de lacs *gelauwen*, *gilmen* (cf. lit. *gilmė* et *gilmenà*), *gilwe* complètent la série.

On regrettera de n'avoir pas le moyen de trouver les mots qui figurent au second terme des composés. S'il est aisé de trouver le correspondant de lit. *pilis* dans *Pyllekaym*, etc., on est livré au hasard pour le retrouver dans *Merga-pille*, *Sassen-pille*, *Waistote-pila*, *Wosis-pille*.

A. M.

*Rygiškių Jono. Lietuvių kalbos gramatika*. 2<sup>e</sup> édit. Kaunas (Svyturio bendrovis leidinys), 1923, in-8, 280 p.

Cette grammaire, dont la seconde édition vient de paraître, doit être signalée ici parce qu'elle est l'œuvre du meilleur connaisseur du lituanien, qui a déjà publié en 1911 une syntaxe lituanienne (*Lietuvių kalbos sintakse*, pirm. dalis). La langue littéraire actuelle y est décrite en détail, et sous la forme la plus précise et la plus idiomatique. Le linguiste regrettera que les formes ne soient pas accentuées. — Il ne faut pas se laisser tromper par le fait que l'auteur, qui vise à expliquer la langue par son histoire, présente parfois les choses de manière archaïque ; par exemple, il est bien vrai qu'il y a des suffixes *-ka*, *-aka* dans *ož-ka*, *aš-aka*,

signalés p. 202 ; mais de pareilles formations ne sont, en lituanien actuel, que des survivances.

A. M.

R. EKBLOM. — *Manuel phonétique de la langue lituanienne*. Upsal (Appelberg), 1923, in-8, 72 p (*Archives d'études orientales*, vol. 19).

L'éminent slaviste d'Upsal décrit la prononciation du lituanien, d'après l'observation qu'il a faite de la langue d'un écrivain lituanien originaire du centre de la région du haut-lituanien. La description est brève, mais substantielle et précise. On y relèvera, entre autres faits curieux, la sonorité imparfaite de *b*, *d*, *g* à l'initiale du mot.

Suivent la transcription phonétique de quelques morceaux, et quelques textes accentués.

A. M.

Tore TORBIÖRNSSON. — *De litauiska Akcent-forskjutningarna och den litauiska Verbalakcenten*. (Upsal, 1923 (extrait de *Spraketenskapliga Sällskapet i Uppsala Förhandlingar*, 1922-1924, p. 62-92).

Il s'en faut de beaucoup que la place de l'accent en lituanien se laisse expliquer à partir de l'indo-européen. Les difficultés ont été indiquées nettement par F. de Saussure, qui s'est gardé de pénétrer dans ce fourré de difficultés. S'inspirant des idées suggérées par F. de Saussure, M. Torbiörnsson essaie de poser quelques formules grâce auxquelles on rendrait compte des correspondances entre l'indo-européen et le lituanien. Il n'envisage pas les faits slaves, qui sont ici malaisément séparables des faits baltiques, lesquels sont pour le moins parallèles. Les hypothèses proposées sont nombreuses — et par là même incertaines — et quelques-unes paraissent peu plausibles, notamment celle-ci que

l'accentuation des polysyllabes tels que *asakà*, *āsaką* serait analogique des thèmes consonantiques.

A. M.

---

*Tauta ir žodis. Humanitarijų mokslų fakolteto leidinys*  
I knygos. Kaunas, 1923, in-8, II-448 p.

La faculté des lettres de la jeune université de la jeune république lituanienne, établie à Kaunas (Kovno), a décidé de publier un recueil annuel. En voici le premier volume, qui déjà lui fait honneur. Grâce à l'admirable dévouement de M. K. Buga, ce volume est plein de choses : articles, édition de textes, comptes rendus, correction des épreuves, errata même, M. Buga est partout. Ce n'est pas lui qui devait diriger le recueil ; mais il lui a fallu intervenir sans cesse, et il est parvenu à un bon résultat. La seconde série des comptes rendus où est indiqué et apprécié tout ce qui a paru récemment sur le lituanien — presque uniquement par les soins de M. Buga — suffirait à rendre ce recueil utile : il faut voir tout ce que sait enseigner M. Buga à propos du pauvre index étymologique de M. Bender.

La partie originale du recueil, qui est de beaucoup la plus considérable, comprend principalement des articles de M. Buga, sur des noms de rivières, et de nombreuses publications de textes populaires de diverses régions tant par M. Buga que par divers collecteurs.

A. M.

---

*Litauische Mundarten*, gesammelt von BARANOWSKI. Band II. *Grammatische Einleitung mit lexikalischem Anhang bearbeitet* von Fr. SPECHT. Leipzig (Koehler), 1922, in-8, XVI-544 p.

Le premier volume avait apporté un grand matériel de textes en parlers des diverses parties du domaine lituanien.

Ce second volume met à la disposition des linguistes tout ce que Baranowski avait tiré de ses observations. C'est ce qui a paru de plus considérable et de plus approfondi sur la dialectologie du lituanien. Et il sera désormais impossible d'utiliser les formes lituaniennes sans en tenir compte sans cesse. Car, ainsi que l'a déjà bien vu F. de Saussure, chaque forme lituanienne a besoin d'être placée dans l'ensemble dialectal dont elle fait partie, et, à ne pas envisager sans cesse les formes dialectales, on risque de mal interpréter toute forme donnée. Il faut remercier M. Specht de n'avoir pas économisé sa peine pour tirer des papiers de Baranowski les enseignements qu'ils contiennent ; il a rendu par là un service immense.

La présentation du livre est massive, et l'utilisation n'en est pas facile. Une carte, ou au moins un croquis, montrant la disposition des parlers étudiés par Baranowski, aurait été indispensable. M. Specht appartient à l'école de Joh. Schmidt et de M. W. Schulze qui sème volontiers des observations curieuses, et même des théories et des faits de grande portée dans des notes et qui évite les exposés systématiques.

Au milieu des expositions de faits dialectaux, on trouvera des discussions détaillées sur des formes lituaniennes obscures. Ces formes sont nombreuses. Bien des explications qu'on a proposées s'éliminent et se trouvent hors de discussion dès qu'on considère les parlers. Soit, par exemple, des locatifs comme *laukè* ; comme ils n'ont pas été écrits avec *-ę*, on les a interprétés par un ancien *\*-ē* ; mais les parlers montrent qu'il s'agit de *laukę* : le *gaty* de Szyrwid, signalé dès longtemps, ne laisse aucun doute (v. p. 99 et suiv.) ; le dialecte R 5 a *louki*, etc. (v. p. 44). La forme ne devient pas claire pour cela : dans le type thématique, elle apparaît isolée ; M. Specht ne trouve d'autre manière de l'expliquer que de recourir à l'analogie des formes des démonstratifs comme *tamę*, où il voit un ancien accusatif suivi de postposition *-en*. Cette action du démonstratif n'est pas évidente. D'autre part, l'analyse de *tamę* en *tam* + *en* suppose une fixation très ancienne ; car en balte comme en slave, la nasale finale a dès le début la forme *-n*,

et non *-m*. Quoiqu'on puisse penser du mélange d'accusatif et de locatif qui semble réel en certains cas, on entrevoit ici une autre possibilité. Le type indo-iranien *tasmi(n)* n'oblige pas à considérer le *-sm-* comme indo-européen au locatif ; car, si *-sm-* est indo-européen au datif, suivant le témoignage concordant de l'indo-iranien, du vieux-prussien, du germanique et de l'osco-ombrien, il n'y a, en ce qui concerne le locatif singulier, aucune confirmation. Lit. *tamè* et v. sl. *tomī* peuvent aussi bien être anciens que indo-iran. *tāsmi(n)*.

Quant à l'emploi de l'accusatif pluriel en fonction de locatif, emploi qu'il est difficile de contester, il conviendrait de rapprocher l'arménien, où l'accusatif et le locatif sont exprimés au pluriel par une même forme, et où cette forme unique est presque partout explicable par l'accusatif seul.

Une chose du moins ressort de la discussion détaillée des formes du locatif que donne M. Specht, c'est que les formes lituanienes sont diverses, qu'il y a eu de nombreuses actions et réactions analogiques, et que les parlars ne sont pas tous d'accord. On ne saurait opérer avec le lituanien comme avec une unité.

P. 232, M. Specht vient à examiner des participes en *-damas* accentués sur la finale. Pour en rendre compte, il rappelle les nombreuses traces qu'offre le grec de l'accentuation *-μενός* : les parfaits tels que *λελειπμένος*, de *\*λελειμμενός*, un participe pris substantivement *ζεξιμενή*, et des noms propres comme *Φαμενός*. Il renvoie à ce propos à la théorie connue de Joh. Schmidt sur *\*-meno-*, *\*-mno-* et la réduction de *\*-mno-* à *\*-mo-*. Cette théorie demeure toute hypothétique ; car, à côté des formes *\*-meno-* (de gr. *-μενος*, lat. *fēmina*) et *\*-mono-* (v. pruss. *poklausimanas*), la forme *-mno-* est bien conservée dans lat. *-mnus* (*alumnus*), iran. *-mna-* (dans l'Avesta), et probablement l'arménien, où le semi-participe en *-un* s'explique bien par *\*-omno-*. La forme en *-mo-* est une particularité du slave et du letto-lituanien qu'il est arbitraire de reporter jusqu'à l'indo-européen ; les formes telles que skr. *bhīmāḥ* ne sont que des adjectifs et

ne prouvent rien pour le participe. — L'accentuation de certains parlers lituaniens sur *-ma-* s'explique bien dans le type athématique, qui est aussi celui où l'on peut trouver *-μενέ-* en grec (type *Φαμενός*). Le flottement entre *-ma-* accentué et *-ma-* inaccentué en lituanien proviendrait de la coexistence ancienne des types athématique et thématique. Il aurait été bon de le marquer.

Comme les enseignements du livre sont riches, il faudra beaucoup utiliser l'index des matières par lequel il se termine.

A. M.

K. BUGA. — *Kalba ir senovė*. I dalis. Kaunas (Svietimo ministerijos leidinys), 1922, xvi-354 p.

L'érudition de M. Buga en matière de lituanien est inépuisable, comme aussi son obligeance. Il faut avoir vu les fiches de son dictionnaire lituanien, qu'il a bien voulu un jour me montrer (le premier fascicule paraît en ce moment), pour se rendre compte de la richesse de son information. Aussi, que M. Trautmann publie un dictionnaire étymologique du balto-slave, M. Endzelin, une grammaire comparée du lituanien, M. Gerullis une étude sur les noms de lieux vieux prussiens, on fait appel à lui. Partout il rectifie et complète les formes lituaniennes, et, grâce à lui, les citations du lituanien prennent partout plus d'exactitude.

Ce volume n'est pas un livre. C'est un recueil de notices parues dans une publication du ministère de l'Instruction publique lituanien, *Svietimo darbas*, et qui ont été tirées à part. Destinées au public lituanien, ces notices ne seront pas toutes utiles aux linguistes. Mais l'érudition de l'auteur y a versé une foule de faits qu'il sera aisé de retrouver grâce à un index détaillé. Cet index remplit près de 50 pages.

Sur les étymologies, on sera tenté de chicaner l'auteur plus d'une fois. Par exemple l'*u* de lit. *ùpė* (qui se retrouve

en lette) lui paraît inexplicable en face de skr. *āpah*, etc. Mais v. pruss. *ape*, *apus* du vocabulaire (confirmé par des noms de lieu qu'a relevés M. Gerullis) ne laisse pas de doute sur le rapprochement. Les voyelles *u* représentent ici une voyelle réduite indo-européenne. Il est vrai que, d'ordinaire, le baltique représente cette voyelle par *i*. Mais la voyelle réduite développée près des sonantes est souvent *u* (*ur*, *ul*, *un*, *um*) en baltique, alors que *ir*, *il*, *in*, *im* sont plus ordinaires. L'*u* de *ūpē* n'a donc rien d'inexplicable. Il est remarquable que le nom de l'« eau courante » soit apparenté au nom qui, en indo-iranien, désigne l'« eau » comme être animé, par opposition au neutre skr. *ūdakam*, qui désigne l'« eau » considérée comme une chose — Un rapprochement avec sl. *vŭpiti* (de \**ūpiti*) « crier », etc. n'a pas de vraisemblance.

La critique de M. Buga est précieuse quand elle chasse de la linguistique des erreurs qui y traînent depuis longtemps. Ainsi quand, p. 213 et suiv., M. Buga montre que *jēnte* (gén. *jenters*) « femme du frère du mari » est la seule forme établie et que le *inte* de Szyrwid n'en est qu'une autre forme dialectale, il rend un vrai service : la forme lituanienne marche avec gr. *ευντερ-*, et la forme sanskrite *yātar-* avec lat. *ianitricēs*.

Mais c'est sans doute aller trop loin que de nier la représentation par lit. *i* de la voyelle réduite entre consonnes, comme il est fait p. 218 et suiv. Assurément le *gistu* de Szyrwid est la forme de son dialecte pour lit. *gēstū* = le. *dziēstu*. Mais c'est pure hypothèse que d'expliquer l'infinitif le. *dzist* par une action analogique, comme on l'a fait (v. la bibliographie chez Endzelin, *Lett. Gramm.*, p. 588). Et même si, en considération de lit. *gēsti*, on admet cette action analogique, on n'expliquera pas ainsi les cas tels que lit. *splīsti* en face de *splīntū* (cf. *splēčū*) qu'énumère M. Buga : \**splentu* n'aurait en aucun cas donné *splīntu* en dehors du domaine où *en* passe à *in*. L'*i* des cas tels que *splīsti* conserve donc sa valeur probante. Dès lors l'*i* de lit. *midus* garde aussi sa valeur. Et le sens oblige à maintenir le rapprochement de lit. *is* (*iš*), sl. comm. *jis* (*jīz* : v. sl. *is*,



įs, pol. s, sz) avec gr. ėš, etc. ; le. įs « jusqu'à » dont fait état M. Buga est à distinguer de įs « de ».

A. M.

MAŽVYDAS. — *Seniausieji Lietuvių Kalbos paminklai iki 1570 metams* spaudai parūpino J. GERULLIS. Kaunas (Svietimo ministerijos leidinys), 1922, XXXV-392 p.

M. Gerullis indique, en une brève introduction, le peu que l'on sait sur l'auteur de ces textes lituaniens du XVI<sup>e</sup> siècle. Il n'aborde pas l'étude linguistique.

Suit une reproduction des vieux imprimés : l'exactitude n'en fait pas question, puisque la reproduction est mécanique.

On serait heureux d'avoir ainsi tous les vieux textes, et notamment le dictionnaire de Szyrwid qui renferme tant de données précieuses.

A. M.

J. ENDZELIN. — *Lettische Grammatik*. Riga (Gulbis), 1922, in-8, XII-862 p.

Le lette n'a jamais pris, dans la grammaire comparée des langues indo-européennes, la place qui lui revient. Plus aisé d'abord pour le linguiste grâce à son aspect archaïque, le lituanien a semblé suffire à la plupart des comparatistes. Le grand ouvrage de M. Endzelin, que la générosité du gouvernement letton a permis d'éditer, va changer les choses, en mettant en circulation les faits lettes, négligés à tort.

Bon comparatiste, connaisseur de tout le domaine balte, M. Endzelin a, depuis de longues années, étudié tous les faits du lette qui est sa langue maternelle : vieux textes, parlers locaux, langues littéraires, rien ne lui échappe. Son livre est une somme de tout ce qui, en lette, peut intéresser le linguiste. L'érudition de M. Endzelin est trop complète

pour n'être pas discrète. La bibliographie renvoie à tous les travaux qui fournissent quelque chose d'utile ; elle ne s'encombre pas de renvois faciles à des manuels et à des dictionnaires. Les faits baltiques sont expliqués en général ; mais le principal du livre est réservé au lette ; les faits lettes sont exposés et interprétés jusque dans le menu détail, et toujours avec une critique avertie, avec un esprit judicieux, avec une méthode sûre. Plus on lit cette grammaire, plus on l'utilise, et plus on en admire la richesse, richesse réelle, et non de façade.

La rançon de cette richesse est que les grandes tendances de la langue ressortent peu. Les faits sont bien classés ; mais les lignes générales du développement n'apparaissent pas toujours. Le détail suivant donne un exemple de cet inconvénient : on sait que, en baltique comme en slave, le suffixe des adjectifs marquant opposition de deux notions, *\*-tero-*, *\*-toro-*, *\*-tro-* est sorti de l'usage ; il n'est représenté que par quelques exemples isolés qui, par là-même, perdent peu à peu leur valeur spéciale. Le lette offre trois mots où survit ce suffixe ; on les trouve en trois endroits différents : *pāstaras* « dernier » = lit. *pāstaras* (cf. lat. *posterus*), p. 352 et 452, à propos du comparatif ; *uotrs* = lit. *añtras* « second » (cf. v. pruss. *antran*), p. 367, à propos des ordinaux ; *katrs* = lit. *katrās* « lequel (des deux) », p. 400, au chapitre des pronoms. Cette élimination d'un suffixe indo-européen important caractérise le baltique et le slave ; elle est signalée, mais ne ressort pas. En revanche, on trouvera des indications précieuses, et qui n'ont guère été utilisées jusqu'ici sur la coexistence en lette de *uotrs*, *uotars* et *uoters* et de *katrs*, *katars* et *katers*. Et l'étude sur le passage de *katrs* du sens de « lequel (des deux) » à « lequel » (en général), faite au § 380, p. 400 et suiv., est très instructive ; elle éclaire le slave où le mot correspondant a perdu son sens ancien dès les plus anciens textes. Le lituanien offre du reste une innovation semblable (v. Specht, dans *Litauische Mundarten von Baranowski*, II, p. 50).

Malgré l'ampleur du livre, certains problèmes ne sont pas

abordés. Ainsi, p. 311, il est fait état de *aknis* « foie », et le rapprochement avec skr. *yaknāh* (gén. sg.) est signalé ; mais on ne voit pas que l'absence de *y* initial, qui se retrouve dans des formes lituaniennes, soit expliquée. Il n'en est pas question au § 100 (p. 150) où l'on s'attendrait à la voir discutée.

M. Endzelin signale dès l'abord que le lette a fait disparaître deux idiomes, l'un baltique, l'autre finnois, le kour (mort depuis le xvi<sup>e</sup> siècle) et le live, qui n'est plus parlé que par quelques individus. Par une exception rare, on connaît donc ici le substrat sur lequel la langue s'est développée en une large mesure. Il aurait été intéressant de chercher les effets de cette substitution. L'action spéciale du finnois sur le lette continuait du reste une action plus ancienne sur l'ensemble du letto-lituanien ; on sait comment M. V. Thomsen a mis en évidence les contacts du letto-lituanien avec le groupe finnois. Le finnois a emprunté des mots au groupe baltique : ceci atteste une influence de la civilisation baltique sur le monde finnois. On peut supposer dès lors que plus d'un sujet de langue finnois s'est « baltisé » et il résulte de là la possibilité d'un « substrat » finnois sous les langues baltiques. Ainsi dans le § 318, la tendance des parlers de Livonie à perdre la distinction du masculin et du féminin est attribuée au substrat live : on sait que le finnois ignore toute distinction de genre grammatical. La perte de la distinction du neutre dès le letto-lituanien pourrait dès lors être attribuée à un substrat finnois. Ce n'est pas un hasard que les langues où les distinctions de genre se sont éliminées, l'iranien occidental (depuis la période moyenne) et l'arménien, ont recouvert des langues où il n'y avait pas de genre grammatical. — Dès lors, il y aurait lieu de chercher si les particularités du développement lette ne résultent pas en partie de la nature du substrat. En tout cas, il faut retenir que le lette qui, plus que le lituanien, s'est substitué à d'autres parlers, a eu une évolution sensiblement plus rapide que le groupe voisin.

Les faits sont étudiés isolément plutôt que rapprochés les uns des autres. P. 160, l'absence de *u* dans *četri* « quatre »

est attribuée, non sans hardiesse, à une tendance à unifier le type de noms de nombre, de manière que « quatre » forme deux syllabes seulement comme les noms de nombre voisins. Or, il suffit de se reporter au § 34, p. 46 et suiv., pour constater que, en lette, une brève pénultième est sujette à s'amuir. M. Endzelin parle, il est vrai, de voyelles suffixales ; mais un changement phonétique n'est pas réglé par le rôle morphologique des phonèmes. L'amuïssement de *u* dans *četri* est tout comparable à l'amuïssement de *u* dans lette *vecs*, en face de lit. *vētusas*, v. sl. *vetüxi*.

C'est un mérite de M. Endzelin que de s'être étendu sur le lette — au sujet duquel il avait tant d'enseignements à fournir — et de n'avoir pas répété, à propos de la langue qu'il étudiait, ce qui figure dans les manuels d'indo-européen. Cependant, on a parfois l'impression qu'il passe trop vite sur l'origine des faits letto-lituanien. Sur l'origine du prétérit en *-ā-*, qui est le type principal de prétérit en letto-lituanien, il se borne à citer lat. *eram*, sans autre explication. C'est un peu court ; il aurait été utile de rappeler au moins le prétérit arménien en *-a-*, du type *en-a-y* « je suis né », d'autant plus que ce type est réservé en arménien aux verbes médio-passifs et que ceci concorde avec une valeur des formations en *-ā-* de l'italo-celtique. On conçoit que M. Endzelin ne se soit pas enfoncé dans un problème difficile ; mais il valait la peine de le poser et d'en enseigner la portée.

Le trait le plus étrange du baltique est d'avoir employé, pour les trois nombres, la forme de 3<sup>e</sup> personne du singulier du verbe. Les considérations que présente l'auteur à ce sujet sont intéressantes ; elles ne suffisent évidemment pas à tout expliquer, et M. Endzelin a trop d'esprit critique pour ne l'avoir pas senti. On ne saurait démontrer non plus qu'une persistance de la règle τὰ ζῶντες suffît à tout expliquer. Toutefois l'argument fourni pour écarter l'hypothèse d'une survivance de cette règle n'est pas probant : il est vrai que les langues slaves n'ont plus trace de la règle ; mais ce n'est pas à dire qu'elle n'ait pas subsisté en baltique commun, le baltique commun ayant chance d'être au moins

aussi ancien — et sans doute plus — que ne le sont les premiers textes slaves. En effet la règle s'applique encore rigoureusement dans les gāthās de l'Avesta; or, elle est déjà presque entièrement abolie dans les plus anciens textes védiques, où il n'en reste que quelques débris isolés.

Le livre de M. Endzelin est savoureux d'un bout à l'autre. Il donne une matière infinie à réfléchir, et, en le publiant, l'auteur a rendu un service dont l'importance apparaîtra d'autant mieux que l'ouvrage aura été plus utilisé.

A. M.

K. MÜLENBACHA. *Latviešu valodas vārdnīca rediģējis, papildinājis, turpinājis* J. ENDZELINS. (K. MUHLENBACHS *Lettsisch-deutsches Wörterbuch redigiert, ergänzt und fortgesetzt* von J. ENDZELIN). 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> cahiers. Riga (Izglītības ministrija), 1923. in-8, 240 p.

L'impression de la grammaire lette n'était pas encore achevée que déjà M. Endzelin mettait sous presse le grand dictionnaire préparé par le regretté Mühlenbach et qu'il a accepté de mettre au point. La tâche est lourde. Car, pour une grande moitié, la rédaction de Mühlenbach est perdue ou n'était pas encore faite lors de la mort de l'auteur; seuls les matériaux restent alors; de plus, toute la partie étymologique est de M. Endzelin, même pour les articles dont la rédaction est de Mühlenbach.

Ce dictionnaire sera considérable: les trois fascicules publiés, 240 pages de grand in-8, ne mènent que jusqu'à l'article *ārdavs*. A en juger par le dictionnaire d'Ulmann-Braschke, il faudrait prévoir encore plus de quarante fascicules semblables. Comme le gouvernement letton en fait les frais et qu'on connaît la force de travail de M. Endzelin, l'achèvement peut passer pour certain en un délai raisonnable.

L'ouvrage sera précieux. La rédaction en est sobre; mais les renseignements fournis sont nombreux, bien choisis, et

donnent une idée complète de l'emploi des mots à tous égards. Un article comme *acs* « œil » sera instructif pour le linguiste, parce qu'on y voit le parti que tire du nom de l' « œil » une langue assez conservatrice et parce que les groupes de mots où figure *acs* y sont énumérés.

M. Endzelin rendrait service en indiquant, sous le principal mot de chaque groupe, les dérivés et composés qu'il n'est pas facile de retrouver immédiatement. Il est toujours intéressant de pouvoir embrasser d'ensemble chacun des groupes de mots.

Quant à l'étymologie, elle est indiquée avec le soin et la critique qu'on est sûr de trouver chez M. Endzelin. — On se permettra de souhaiter que, à la différence de ce qui se fait presque toujours, les correspondances exactes soient mises au premier plan. Soit, par exemple, l'article *asi-* « essieu » ; le sens ne suffit pas à mettre irl. *aíss* « voiture » à l'écart de lit. *asīs*, v. pr. *assīs*, v. sl. *osī*, lat. *axis*, en intercalant skr. *áksaḥ* et gr. *ἄξω*. Soit *aft* « labourer » ; on aimerait à trouver ensemble, avec le. *aru*, lit. *ariù*, v. sl. *orjǫ*, got. *arja*, irl. *airim* ; le gr. *ἄρῳ*, de forme aberrante, indique que, en indo-européen, il a dû y avoir un présent radical athématique ; mais le présent en *\*-ye-*, dérivé, en a pris la place de bonne heure sur une aire étendue, et qui est continue.

Il y a beaucoup de mots dont l'origine est obscure. M. Endzelin se garde alors en général de toute affirmation absolue et donne les éléments de la discussion en indiquant ses préférences. Soit, par exemple, le mot *airis*, *aire* « rame ». La parenté avec v. isl. *ár* et finn. *airo* est évidente ; il en faut seulement préciser la nature. L'absence de correspondant lituanien suggère l'idée d'un emprunt. Mais on voit mal d'où sort le mot. Le rapprochement avec le. *ailis*, *aile* « perche » et gr. *αἶξ* est lointain pour le sens et pour la forme. Limité à une région définie, le mot a tout l'air d'être emprunté à quelque idiome antérieur qui peut n'être ni indo-européen ni finno-ougrien. Il aurait été curieux de noter que l'indo-européen qui connaît une racine verbale *\*erə-*, *\*rē-* « ramer », attestée depuis l'indo-iranien

jusqu'à l'italo-baltique et depuis le baltique jusqu'au grec, n'a pas de mot commun pour « rame » : la formation de la racine qui désigne la « rame » varie d'une langue à l'autre : skr. *arītram*, lit. *irklas*, v. h. a. *ruodar*, gr. ἄρετρας, lat. *rēmus* (il y a de même un mot indo-européen pour « aller en voiture », lat. *uehō*, etc., il n'y en a pas pour « voiture »). Dans ces conditions, un emprunt n'est pas surprenant.

Sous *atāls* « regain », il y a un long article étymologique. M. Endzelin fait bien de l'honneur au rapprochement avec gr. ἀτλής en le citant ici : une racine \**tāl-* est impossible en indo-européen. Le rapprochement entre aram. ܐܬܠܐ et gr. ἀτλήθων est encore plus invraisemblable, car le θ du féminin ܐܬܠܐ résulte d'une innovation phonétique arménienne, et la formation de ἀτλήθων se comprend en grec même. Il ne semble pas douteux que le premier élément du mot lette soit *at-*, *ata-*, comme l'a vu M. Thomsen et comme l'admet M. Endzelin ; sur le second, on ne peut faire que des suppositions incontrôlables.

Le rapprochement de *asmens* « tranchant » avec skr. *ācman-*, etc. ne serait admissible que si le mot sanskrit appartenait au groupe de skr. *ācṛiḥ*, etc. Mais le sens n'indique pas ce rapprochement. Il suffisait de renvoyer à *le ass* et aux rapprochements qui sont indiqués sous ce mot.

A propos de *aūksts* « froid », *aūsīt* « rafraîchir », il aurait été bon, pour fixer la forme de la racine sans élargissement, de citer arm. *ε-ov* « frais ».

A. M.

---

*Latvijas augstskolas raksti (Acta Universitatis latviensis)*, Riga, in-8. Vol. I (1921), 152 p. — II (1922), xi-208 p. — III (1922), xxxv-194 p.

Cette publication de l'Université, très active, que le gouvernement lette a organisée à Riga renferme des travaux sur des sujets très divers. Le linguiste trouvera au vol. II et au vol. III des recherches personnelles de M. Plāķis sur

l'accent et l'intonation en lette ; ces mémoires sont en lette, mais accompagnés de résumés en français.

A. M.

---

*Filologu biedribas raksti. III sējums.* Riga, 1923, in-8, 116 p.

Ce troisième fascicule des publications de la société philologique de Riga est en grande partie consacré à la publication de données sur les intonations lettes.

A. M.

---

Joh. FRIEDRICH. — *Die hethitische Sprache (Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, N.-F., Bd. I., Heft 2, Leipzig, 1922, p. 153-173)* — et E. FORRER, *Die Inschriften und Sprachen des Hatti-reiches, ib., p. 174-269*).

Fr. HROZNÝ. — *Ueber die Völker und Sprachen des alten Chatti-Landes et Hethitische Könige.* Leipzig (Hinrichs), in-8, 56 p. (*Boghaszköi-Studien, 5*).

F. SOMMER. — *Hethitisches II.* Leipzig (Hinrichs), 1922, in-8, 66 p. (*Boghaszköi-Studien, 7*).

Fr. HROZNÝ. — *Code hittite.* 1<sup>re</sup> partie, transcription, traduction française. Paris (Geuthner), 1922, in-8, (v-)159 p. et 26 planches (*Hethitica, I*).

Ces publications, auxquelles il faut ajouter l'excellente notice de M. Herbig dans l'*Indogermanisches Jahrbuch*, VIII, signalée ci-dessus p. 27, donnent une idée du point où est parvenue l'étude du « hittite ». Le défrichement initial est accompli. On s'est mis au travail de détail qui sera long et pénible, mais qui promet d'être fécond et qui, un jour, sera instructif pour la théorie de l'indo-européen, en même temps qu'il éclairera, d'un certain côté, l'histoire linguistique de l'Asie-Mineure.

Outre les deux langues savantes, le sumérien et l'acc-



dien, les fouilles de Boghaz-koi ont apporté des textes en six langues différentes. Et le dépouillement a montré ce fait, gênant pour l'exposé ultérieur des faits, que la langue des textes de beaucoup les plus nombreux, n'est pas la vieille langue des Hatti; le peuple ancien des Hatti avait une langue qui n'est en rien indo-européenne; la langue de la plupart des textes serait celle d'une aristocratie de langue indo-européenne qui aurait pris la direction du pays; M. Hrozný et, d'une manière plus affirmative, M. Forrer nomment cette langue des chefs des Hatti, langue de Kaniš. Dès lors, M. Forrer propose de nommer *proto-hattisch* la langue, non indo-européenne, du vieux fonds de la population.

On entrevoit ici l'une des invasions indo-européennes. Car il semble naturel de lier à cette domination indo-européenne le mouvement des Hatti par l'annonce duquel se conclut, dans la chronique babylonienne, la période de la première dynastie de Babylone (2225-1926): « Au temps de Samaš-ditana le (roi des) Hatti a envahi Akkad. » Cette date, début du second millénaire avant l'ère chrétienne, est précisément comprise dans la période où l'on est amené à situer le grand mouvement des populations de langue indo-européenne.

La pointe ainsi poussée atteste la puissance de pénétration de l'aristocratie indo-européenne dont l'action a été si grande depuis cette époque. Mais l'élément indo-européen était sans doute trop peu nombreux pour triompher à la longue. La langue de type indo-européen s'est altérée si fort qu'on ne peut déterminer encore si le « pseudo-hitite » ou « kanisien » est une forme de l'indo-européen déjà connue ou un dialecte parallèle (à peu près comme le samoyède à côté du finno-ougrien).

Les recherches de M. Forrer, comme toutes celles qui ont été faites, ont confirmé la correction du déchiffrement et, en gros, de l'interprétation de M. Hrozný, de même que M. Hrozný avait déjà confirmé le déchiffrement proposé par Knudtson pour les lettres d'Arzawa. Le terrain est donc solide.

M. Joh. Friedrich a eu, pour esquisser la grammaire comparée du hittite au point de vue indo-européen, des matériaux plus abondants et mieux critiqués que ceux dont a disposé M. Marstrander — dont il confirme en partie les vues. Ce que l'on voit le mieux est la morphologie. Les faits acquis sont déjà précieux pour la théorie générale de l'indo-européen. (A l'article annoncé ici de M. Friedrich, on joindra une série de notices complémentaires, intéressantes, du même auteur, parues dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, N. F. I. (XXXV), p. 9-21).

A la 2<sup>e</sup> personne du singulier, les désinences de la forme *-ti*, *-ta* sont les plus ordinaires. Le type de skr. *-tha*, *-thāh*, de gr. *-thz*, de got. *-(s)t* se retrouve, et il apparaît dans le système du présent, ce qui concorde avec l'emploi de skr. *-thāh* et avec les formes irlandaises.

A la 3<sup>e</sup> personne secondaire du singulier actif, la désinence est *-ta*, en face de *-zi* primaire. L'opposition de hom. *ζητι* et *ζιτι*, qui ne survit ailleurs qu'à l'état de traces, est ici régulière. La doctrine énoncée dans le *Bulletin*, XXIII, p. 64 et suiv. et XXIV, p. 110 et suiv. trouverait ici une confirmation, et il n'y aurait pas besoin de mettre en doute, avec M. Marstrander et M. Friedrich, la valeur de la graphie. Mais on trouve aussi *kīsat* « il est devenu », après voyelle, ce qui enlève beaucoup de sa valeur au fait.

L'infinitif en *-war* ne peut guère s'expliquer par un cas oblique du thème en *-r/n*; car les cas obliques sont tous tirés du thème en *-n*.

Le nombre des rapprochements de mots admis par M. Friedrich est très petit, et tous ne sont pas évidents; on voit mal comment concilier *pahhar*, *pahhur* « feu » avec gr. *πῦρ*, arm. *hur*. En revanche, il n'aurait pas été impossible de rapprocher *epmi* « je prends » du groupe de lat. *aptus*, *ad-īpiscor*, etc.; l'*a* doit y être prothétique; la racine devrait être du type athématique, et l'arménien a sans doute trace de *\*ōp-* dans *unim* « je possède, j'ai », comme il a *utem* « je mange », en face de skr. *ādmi*.

En l'état actuel des connaissances, on ne peut encore user du « pseudo-hittite » qu'avec des précautions et des ré-

serve. Ce dont on a besoin, c'est de textes interprétés, critiqués, discutés de près. Un linguiste éprouvé comme M. Sommer le sent si bien qu'il consacre tout son *Hattisches II* à des discussions de textes et qu'il y indique à peine des étymologies évidentes, en s'excusant presque de les mentionner.

Le fait que le pseudo-hittite aurait, à côté des noms d'agent en *-tala-* (qui fournissent aux formes slaves un correspondant unique), des formes en *-tara-* est signalé par M. Sommer, loc. cit., p. 60 et suiv.

Sans parler de l'importance du texte à tous les points de vue, on remerciera donc vivement M. Hrozný d'avoir ajouté à tous les services qu'il a déjà rendus un service nouveau par son *Code hittite*. C'est, de beaucoup, le plus long texte suivi qu'on ait du « pseudo-hittite ». M. Hrozný l'a transcrit, traduit et annoté d'un bout à l'autre. Les linguistes attendent avec impatience le second volume qui comprendra un commentaire détaillé et un glossaire. Ce sont les travaux de cet ordre qui sont les plus utiles au développement de la nouvelle branche de la linguistique indo-européenne. Quelle que soit la nature exacte du rapport qui unit le « pseudo-hittite » à l'indo-européen, on tirera de là une grande instruction.

Dans l'étude annoncée ci-dessus, M. Forrer donne de plus l'état actuel des connaissances sur les autres langues trouvées à Boghaz-koi.

A. M.

---

BRUNO MEISSNER. — *Die Keilschrift*, 2<sup>e</sup> Auflage, Berlin-Leipzig (W. de Gruyter), 1922, in-8, 112 p. (collection Goschen, n° 708).

On ne saurait trouver nulle part mieux que dans ce petit volume le moyen de s'informer plus commodément, sous une forme brève et claire, sur l'écriture cunéiforme — déchiffrement, origines, formes, usages — et sur les deux

grandes langues auxquelles elle a servi, le sumérien — pour lequel elle semble avoir été inventée — et l'accadien (assyro-babylonien) qui est devenu la langue impériale et la langue de civilisation. Le linguiste sera particulièrement heureux de trouver ici ce que l'on sait à la fois sur la structure du sumérien — dont l'étude n'est qu'à ses débuts — et sur celle de l'accadien dont l'importance pour la grammaire comparée des langues sémitiques apparaît sans cesse plus grande.

A. M.

Henri GIRARD et Henri MONCEL. — *Bibliographie des œuvres d'Ernest Renan*. Paris (les Presses Universitaires de France), 1923, in-8, 260 p. avec portrait. — Publications de la Société Ernest Renan. Histoire religieuse. Vol. I.

On sait qu'Ernest Renan fut le troisième président annuel de la Société de linguistique, en 1867, après Egger et d'Abbadie. Dans une séance tenue par notre association, à l'occasion du récent centenaire de ce savant, MM. Meillet et Vendryes ont caractérisé l'œuvre de Renan en tant que linguiste. Ceux qui voudront se faire une idée exacte de l'étendue de cette œuvre pourront consulter avec fruit l'excellente bibliographie que MM. Girard et Moncel, bibliothécaires à la Nationale, ont publiée sous les auspices de la Société E. Renan. Ce très consciencieux travail contient 1039 notices. Il serait d'ailleurs superflu d'insister sur l'utilité d'une bibliographie qui a dépouillé non seulement les revues, mais aussi les journaux. C'est ainsi que pour notre part nous eûmes la surprise d'apprendre que Renan avait fait des comptes rendus d'ouvrages concernant le turc.

La même bibliographie nous montre que les principaux livres de Renan ont été traduits dans bon nombre de langues étrangères : anglais, allemand, hollandais, suédois, danois, grec, italien, espagnol, portugais, tchèque, hongrois et finnois, sans compter l'esperanto. On remarquera l'ab-

sence des langues asiatiques dans cette énumération. Cette abstention peut s'expliquer par le fait que l'œuvre de Renan portait surtout sur le christianisme dont l'étude intéresse assez peu les Orientaux, mais il faut peut-être l'attribuer à l'attitude du philosophe à l'égard de l'Islam. La mauvaise humeur provoquée par « L'Islamisme et la science » (n° 767-768 de la bibliographie) eut son retentissement non seulement dans la réponse de Cheikh Djemâl-ed-dîn El-Afghani, mais aussi dans un assez long article de Nâmiq Kiemâl Bey, le rénovateur des lettres turques (*Rönan mudafa'a-namesi*, réédité à Constantinople en 1910, 56 p., imprimerie Mahmoud Bey). Notons cependant que, durant la guerre, on a publié à Stamboul une traduction turque de la « Vie de Jésus » (*Hażât-y-'Isâ*) par Nahid Bey, librairie Hilmi (*İslâm Kutubhanesi*).

Une observation de détail pour finir : les titres des traductions en russe sont écrits en caractères russes, ce qui n'a pas permis aux auteurs de corriger les nombreuses fautes d'impression qui s'y sont glissées.

J. DENY.

H.-S. NYBERG. — *Wortbildung mit Präfixen in den semitischen Sprachen*, dans *Le Monde Oriental*. Vol. XIV (1920), p. 177-290 (index des mots, p. 273-288).

H.-S. NYBERG. — *Zur Entstehung der Bahuvrihi-Komposita*, extrait de *Strena Philologica Upsaliensis, Festschrift Per Persson*, 1922, in-8, 19 p.

M H.-S. Nyberg n'était pas connu jusqu'à présent, sauf erreur, par des publications. Il se révèle sémitisant extrêmement bien informé, maître de la bibliographie, maniant pour la comparaison toutes les langues du groupe, tenant compte judicieusement des autres langues chamito-sémitiques.

Un besoin d'explication complète le pousse à analyser les formes attestées en éléments significatifs, à imaginer des

états antérieurs où les racines principales étaient encore très plastiques (indistinction du nom et du verbe) en même temps que les éléments accessoires (racines pronominales) étaient déjà nettement différenciés. Il croit pouvoir discerner ainsi les éléments de formation de tous les mots à préfixes en sémitique : ainsi, pour lui (après d'autres auteurs d'ailleurs, sur lesquels il s'appuie) le préfixe *m-* des participes, noms de lieux, etc., est indéniablement identique à *m-* relatif et interrogatif : les noms composés avec ce préfixe sont des phrases relatives devenues de simples noms. (Dans le deuxième article annoncé ci-dessus, M. Nyberg traite de phrases relatives sans relatif qui jouent le rôle d'adjectifs composés.)

Examinant ensuite d'autres mots, M. Nyberg s'efforce de déceler trois démonstratifs dans les éléments *š(a)-*, *h(a)-*, *'(a)-* : ce sont les trois préfixes qui forment dans différentes langues sémitiques (souvent deux d'entre eux figurent dans la même langue) des verbes causatifs. Il a réuni une imposante collection de noms qui se présentent comme quadrilitères, mais qui se décomposent facilement en l'un de ces préfixes et une racine trilitère.

Même si la construction symétrique qui forme la conclusion de l'ouvrage paraît trop hardie comme reconstitution de la naissance des formes, et si on estime aventurée la manière dont l'auteur refait en quelques lignes l'évolution supposée du chamito-sémitique primitif au sémitique historique, le travail de classement des noms étudiés demeurera : on devra en tenir grand compte pour l'étude morphologique et étymologique d'une part importante du vocabulaire sémitique.

Marcel COHEN.

JULIUS LEWY. — *Untersuchungen zur akkadischen Grammatik. I. Das Verbum in den « Altassyrischen Gesetzen »*, mit Berücksichtigung von Schrift, Lautlehre und Syntax. (Berliner Beiträge zur Keilschriftforschung I, 4, herausgegeben von Erich Ebeling). Berlin (chez l'éditeur de la collection), 1921, 96 pages autocopées de format in-4.

Longtemps l'assyrien a été connu seulement par des textes beaucoup plus récents que les anciens textes babyloniens. La découverte de vieux codes assyriens a changé les perspectives. Il s'agit de textes aussi anciens que le vieux babylonien et leur langue a en commun avec celui-ci des traits importants, comme la déclinaison nominale à trois cas. Mais, à côté des ressemblances, ces textes contemporains montrent avec clarté des différences dialectales notables. M. Lewy incline à penser que l'assyrien forme avec des documents dits « cappadociens » un groupe occidental de l'accadien, possédant quelques traits qui se rapprochent du sémitique occidental.

L'étude de M. Lewy est, autant que peut en juger un non-assyriologue, excellente. Les questions sont posées par un linguiste méthodique. L'exposé (qui suppose chez le lecteur la connaissance des grammaires usuelles de l'accadien et indique surtout les particularités dialectales) est clair et précis.

Comme l'indique le titre détaillé, le verbe n'est pas seul traité, mais il est seul traité à fond, avec un dépouillement complet des formes verbales dans les vieux textes. Il est tenu compte intelligemment de la syntaxe.

Le matériel est là tout classé pour la comparaison. Il est à souhaiter que M. Lewy étudie les formes nominales avec la même méthode et développe lui-même ses conclusions en ce qui concerne la comparaison avec les autres parlers sémitiques.

Marcel COHEN.

MARK LIDZBARSKI. — *Altaramäische Urkunden aus Assur*.  
Leipzig (Hinrich), 1921, in-4, 20 pages, 2 planches photographiques.

Les fouilles d'Assur ont livré des documents araméens qui sont intéressants à plus d'un titre ; en particulier, on peut y voir le passage de l'ancienne écriture sémitique occidentale au type particulier de l'araméen ; une lettre que M. Lidzbarski attribue fermement au VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. a une écriture déjà très proche des documents d'Eléphantine du V<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècles.

Marcel COHEN.

---

G. BERGSTRASSER. — *Glossar des Neuaramäischen Dialekts von Ma'lula*. Leipzig, 1921 (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes XV, 4). In-8, 123 pages autocopées.

On connaît le cas de ces trois villages de l'Antiliban, dont le principal est Ma'lula, qui ont préservé jusqu'à nos jours leur langage araméen, comme ilot au milieu de l'arabe. La description précieuse de Parisot parue dans le *Journal asiatique* en 1898 était sommaire sur bien des points et accompagnée de peu de textes. Une collection de textes recueillis par Prym et Socin est restée longtemps inédite. Revue sur place et augmentée par M. Bergstrasser, elle a été publiée par celui-ci, avec traduction allemande dans le XIII<sup>e</sup> volume des *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes* (1915).

Le glossaire annoncé ici est le complément de cette publication. Sous une forme réduite et compacte, il donne l'ensemble du vocabulaire et des formes grammaticales, avec renvois aux textes. Des index font apparaître le fond araméen et les nombreux emprunts arabes.

Une étude précise de l'araméen de Ma'lula est donc maintenant à la portée de tous les sémitisants. M. Bergstrasser a manifesté l'intention de donner une grammaire du dialecte complétant et rectifiant celle de Parisot, qui est d'ailleurs



fiable dans l'ensemble ; il est désirable que cette intention se réalise bientôt.

Marcel COHEN.

---

K.-V. ZETTERSTÉEN. — *Beiträge zur Geschichte der Mamlükensultane in den Jahren 690-741 der Hëgra nach arabischen Handschriften*. Leyde (Brill), 1919, in-8, xvi-120-330 pages.

Ce livre est essentiellement une édition de textes historiques, sans traduction, avec commentaire. S'il figure ici c'est à cause de l'« introduction linguistique » (p. 1-33 du texte allemand).

Celle-ci est fort intéressante : l'ouvrage historique édité par M. Z. a été soit rédigé soit remanié en une version où la langue parlée de l'Égypte au xiv<sup>e</sup> siècle a fortement pénétré, ainsi qu'on peut le remarquer aussi dans d'autres chroniques analogues.

On verra dans l'étude de M. Zettersteen que la flexion classique du verbe et du nom semble avoir été en fait abolie en Égypte dès le xiv<sup>e</sup> siècle comme elle l'est de nos jours ; d'autre part le préfixe *b* de l'imparfait s'était déjà introduit dans le verbe.

Il serait hautement désirable que tous les éditeurs des textes historiques fassent des dépouillements aussi explicites et consciencieux que ceux de M. Zetterstéen. L'histoire de l'arabe aurait beaucoup à y gagner.

Marcel COHEN.

---

GEORGES S. COLIN. — Notes de dialectologie arabe. II. *Technologie de la batellerie du Nil*. Extrait du Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale, tome XX, pp. 43-87 et 201-222. Le Caire, 1921.

Étude très soignée faite avec les ressources d'une intelligente observation sur place et d'une bonne érudition. L'exposé est net, les croquis sont heureux.

L'étude des sources du vocabulaire est scrupuleuse et instructive. Le vocabulaire nautique du Nil est surtout arabe, comme le remarque l'auteur. Les termes figurés, en partie empruntés à l'anatomie du corps humain y tiennent une assez grande place (ainsi qu'il est remarqué p. 46) : ceci est un fait habituel dans les vocabulaires de métier. Une autre source d'expression, que M. Colin n'a mise en lumière ni par une remarque générale ni par des traductions appropriées dans le détail, est l'emploi des noms d'animaux, également fréquent dans les techniques : p. 58, la carlingue est une « panthère » ; p. 60, des madriers de liaison sont des « mules » ; p. 62, un billot est un « mouton », etc.

Les survivances égypto-coptes sont assez nombreuses. Les emprunts grecs et romans foisonnent : il est regrettable que ces deux dernières catégories de mots, étudiées dans le texte, n'aient pas été reprises dans des index comme les mots arabes et coptes.

A la bibliographie on peut ajouter : pour l'Égypte, G. Legrain, *Louqsor sans les Pharaons*, Bruxelles-Paris, 1914, où la photographie n° 74 montre utilement des barques sur le Nil ; pour d'autres pays arabes : H. Ritter, *Mesopotamische Studien I. Arabische Flussfahrzeuge auf Euphrat und Tigris*, mit 20 Tafeln und 3 Zeichnungen, dans *Islam* IX (1919), p. 120-143 (signalé par M. W. Marçais), et Alfred Jahn, *Die Mehri-Sprache in Südarabien* (Südarabische Expedition, Band III, Vienne 1902), p. 170 *a*, figure d'une ancre à cinq branches et p. 223 *b*, énumération des parties d'un petit bateau à voiles appelé *sayet* (figure p. 224).

Marcel COHEN.

---

E. LÉVI-PROVENÇAL. — *Textes arabes de l'Ouargha, dialecte des Jbala (Maroc septentrional)*. Paris (Leroux), 1922, Publications de l'Institut des hautes études marocaines, in-8, 285 p., 7 planches et 1 carte hors texte.

Ces « textes » ont constitué la petite thèse d'un arabisant historien dont la thèse principale (*Les historiens des*

*Chorfa, essai sur la littérature historique et biographique au Maroc du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*) a été accueillie avec grande faveur : les philologues trouveront dans cette dernière maints renseignements utiles sur les études en pays musulman, sur la manière de composer chez les écrivains arabes et sur le sens précis de divers termes.

Les textes de l'Ouargha sont une nouveauté dans la linguistique arabe : sauf une étude trop brève de M. Georges S. Colin sur la région de Taza, on n'avait à peu près aucun document d'arabe marocain en dehors des villes. Les textes, recueillis par M. Lévi-Provençal sur la frontière de la zone espagnole dans la région montagneuse au nord de Fez, sont donnés en écriture arabe et en transcription phonétique. Celle-ci suit les habitudes introduites par M. W. Marçais dans ses textes arabes de Tanger, et se montre à la fois exacte et lisible. Il y a en plus une traduction des textes en français, puis une étude d'un grand nombre de mots (avec références aux autres ouvrages sur l'arabe maghribin) et des comparaisons, empruntées à la pratique de l'auteur, avec d'autres parlers marocains.

Suivant un procédé qu'on ne saurait trop louer, des illustrations contribuent avec la carte à donner une idée du domaine exploré et montrent divers objets manufacturés.

Une première partie, que néglige modestement le titre, est une esquisse grammaticale du dialecte. Il serait à souhaiter que tous les éditeurs de textes modernes en aient composé de semblables. Un tableau abrégé de ce genre ne remplace pas un dépouillement, mais il le facilite. Il invite mieux aux comparaisons et aux suppléments d'information.

On regrettera cependant que M. Lévi-Provençal n'ait pas eu le temps de faire un peu plus long et plus explicite.

Un fait curieux, entre autres, est l'apparition de *d* au lieu de *t* comme désinence préfixée de 2<sup>e</sup> personne et 3<sup>e</sup> personne féminin singulier à l'imparfait des verbes.

Au total, ces documents ruraux de la zone montagneuse montrent une grande ressemblance avec les documents citadins du même pays et permettent de parler avec plus d'assurance d'un arabe *marocain* (ainsi l'emploi de l'ancienne

forme de 2<sup>e</sup> personne du féminin singulier comme 2<sup>e</sup> personne de genre commun au parfait). Il resterait à explorer, le plus vite possible, un parler rural de la plaine marocaine.

Les jbala (« montagnards ») donnent l'impression de berbères récemment arabisés. Il faudrait vérifier dans le détail si cette impression est parfaitement juste. Ainsi on trouve à l'imparfait des verbes, à côté d'un préfixe « d'actualité » *ka-* (employé dans la sphère du présent et du passé), un préfixe *a-* qui, dit M. L. P., p. 23, semble déterminer « surtout » le sens du présent. L'examen des textes montre que ce préfixe se meut dans le présent, le passé et le futur sensiblement comme le *b-* de l'arabe de Syrie. Peut-être n'est-il pas exclu comme le *b* syro-égyptien et le *ka* marocain des emplois de jussif? Ce serait à savoir. — Or, pour expliquer ce *a-*, M. L.-P., après M. Colin, invoque une influence possible de la conjugaison berbère; mais en berbère *aṣ-* (et non *a-*) est une particule du futur et du subjonctif. Il n'y a donc pas de concordance phonétique ni de concordance morphologique. La question, intéressante, est à étudier de plus près.

Marcel COHEN.

B. TEDJINI. — *Dictionnaire arabe-français (Maroc)*. Paris (Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, ancienne maison Challamel), 1923, pet. in-8, vi-271 p.

Ce petit dictionnaire n'est pas un ouvrage scientifique, mais pratique. Il est maniable et d'impression claire; il est sans concurrent, le petit dictionnaire de Roland de Bussy, plusieurs fois réédité depuis 1847, ne tenant pas compte du Maroc. Il rendra donc des services à certaines catégories de lecteurs, soit des écoliers bien dirigés, soit des voyageurs déjà débrouillés.

Cette énumération des usagers possibles est limitative à cause de défauts fâcheux de réalisation. Il n'y a pas de transcription dans cet ouvrage, et on n'y trouve qu'une vocalisa-

tion capricieuse de l'écriture arabe ; aucun tableau ni commentaire n'enseigne au lecteur comment lire l'alphabet arabe et comment placer les quelques voyelles réduites nécessaires à la prononciation dans les mots qui n'ont pas de voyelles longues ou de longueur normale. Il y a de plus à déplorer une difficulté de lecture bizarre : les pages sont à deux colonnes ; elles se suivent dans l'ordre français ; mais dans chacune d'elles les colonnes se suivent dans l'ordre arabe : le lecteur doit donc commencer par la droite de la page de gauche, continuer par la gauche de la même page, puis se transporter à la droite de la page de droite. Mieux valait prendre franchement l'ordre arabe d'un bout à l'autre.

On promet un dictionnaire français-arabe du même auteur. Il aurait suffi de faire un index français du présent vocabulaire.

Les lexicographes glaneront sans doute des mots dans l'ouvrage de M. Tedjini et pourront grâce à lui constater l'existence présumée de tel terme au Maroc. Mais aucun mot n'est localisé et il n'est indiqué par aucun signe que tel ou tel mot est spécial au Maroc.

Marcel COHEN.

PITANCE (Capitaine). — *Méthode pratique pour l'étude de l'Arabe parlé*, à l'usage des militaires appelés à servir dans les troupes indigènes de l'Afrique du Nord. Paris, Charles Lavauzelle, 1922, in-16, 121 p.

La traduction en arabe de « demi-tour », « s'aligner », « à droite par quatre », etc., ne se trouve pas dans les ouvrages arabes usuels.

Il faut espérer que les instructeurs qui se seront informés de ces matières dans le présent petit livre chercheront ailleurs un apprentissage plus méthodique de l'arabe parlé.

C. MONDON-VIDAILHET. — *La musique éthiopienne*, dans Encyclopédie de la musique et dictionnaire du conservatoire. 1<sup>re</sup> partie. Histoire de la musique (Paris, Delagrave, 5<sup>e</sup> volume, 1922), in-4 à 2 colonnes, pp. 3179 à 3196.

Cette notice est intéressante pour l'étude de la prosodie éthiopienne et à ce titre ne doit pas être négligée des linguistes. Elle est riche, et donne provisoirement une bonne idée de l'ensemble du sujet. C'est une base utile pour des recherches ultérieures.

Marcel COHEN.

FRANÇOIS LEXA. — *Comment se révèlent les rapports entre les langues hamitiques, sémitiques, et la langue égyptienne dans la grammaire des pronoms personnels, des verbes et dans les numéraux cardinaux 1-9*. In-8, 27 pages et 3 tableaux, sans lieu ni date [Prague, 1922], tirage à part de : *Philologica* (voir ci-dessus, p. 23).

Cet opuscule est le bienvenu : la bibliographie du sujet qu'elle traite, sujet appelé à prendre beaucoup de développement, est encore extrêmement courte : aussi l'attention du public savant ne s'y arrête-t-elle pas suffisamment. Pourtant il faudra de nombreuses collaborations pour constituer une grammaire comparée chamito-sémitique.

M. Lexa a fait une somme des études faites jusqu'à présent, avec une bibliographie utile quoique sommaire et un essai de synthèse qui lui est propre. Les tableaux sont l'essentiel de son opuscule ; le reste en est un commentaire, avec des conclusions.

Malheureusement la hardiesse, chez M. Lexa, a prévalu sur la critique. En particulier les données de M. Meinhof ont été acceptées par lui sans réserves, le haoussa étant rangé dans le groupe chamito-sémitique : or c'est une langue soudanaise. Et c'est justement sur la comparaison entre cette

langue d'un type étranger et les langues chamitiques et sémitiques que M. Lexa s'appuie pour tracer un tableau à grands traits de la constitution et de l'évolution de la flexion verbale sur tout le domaine envisagé. Il n'hésite pas à poser une chronologie relative qui paraîtra à plus d'un au moins téméraire.

L'essentiel en la matière est que la discussion reste ouverte. Le manque de précision des résultats obtenus jusqu'à présent doit encourager les chercheurs à reprendre à la base une étude qui promet de fournir des découvertes intéressantes.

Marcel COHEN.

ADOLF ERMAN UND HERMANN GRAPOW. — *Aegyptisches Handwörterbuch* Berlin (Reuther und Reichard), 1921, grand in-8, VIII p. (typographiées), 232 p. (autocopiées).

WILHELM SPIEGELBERG. — *Koptisches Handwörterbuch*. Heidelberg (Winter), 1921, grand in-8, XVI-339 p.

Les non-égyptologues réuniront dans une même gratitude les auteurs de ces deux précieux instruments de travail.

Tous deux sont également courts et maniables : lexiques dépourvus de citations. Tous deux sont sûrs : appuyés sur de grands dépouillements.

M. Erman a rendu compte (*Zeitschrift der deutschen Morgenlandischen Gesellschaft*, t. 76, 1922) de l'état des travaux pour le grand dictionnaire de l'égyptien dont les académies allemandes ont assumé la publication : la littérature égyptienne connue est entièrement sur fiches ; la rédaction même du dictionnaire est avancée. Le lexique dont il est question ici est une anticipation sur le gros travail ; il en est aussi un résumé accessible aux chercheurs qui ne sont pas égyptologues.

Tous les mots bien établis y figurent, en hiéroglyphes et

en transcription. Les rapprochements sûrs ou possibles avec des mots sémitiques sont indiqués dans le texte et repris dans un index

La disposition est parfaitement claire. L'autocopie a permis (ainsi qu'il est indiqué dans la préface) de suivre le tracé véritable des hiéroglyphes, en échappant aux conventions typographiques.

On peut exprimer un petit regret que l'ordre suivi, qui est celui que les égyptologues ont adopté pour la liste des signes monolithères de l'égyptien, ne soit pas indiqué en tête par un tableau. Regret plus sérieux : il manque un index allemand-égyptien.

Le lexique copte de M. Spiegelberg se présente dans des conditions analogues au lexique égyptien : revision d'un dictionnaire vieilli, mais riche en citations, celui de Peyron, prédécesseur mineur d'un gros dictionnaire annoncé de M. Crum ; résumé de longues études personnelles d'un savant plein d'expérience et qui étaié en notes de références ses traductions et ses étymologies.

Les prototypes égyptiens des mots coptes sont donnés en hiéroglyphes et en transcription, dans une colonne spéciale de chaque page : la constance du vocabulaire égyptien apparaît à la densité de ces colonnes.

Un lexique allemand-copte permet de retrouver à la fois les mots coptes et les formes anciennes ; il supplée donc en partie au manque signalé ci-dessus pour le lexique Erman-Grapov. D'autres index constituent des listes d'emprunts, notamment au grec.

On peut espérer que ces deux ouvrages ne serviront pas peu à activer les recherches étymologiques et l'établissement d'une grammaire comparée solide sur le domaine chamito-sémitique.

Marcel COHEN.



H. SOTTAS et E. DRIOTON. — *Introduction à l'étude des hiéroglyphes*. Paris (Geuthner), 1922, in-8, xvi-193 pages, avec un portrait de Champollion, 3 planches et 5 figures.

Ce petit livre n'est pas le moindre cadeau que nous apporte l'année du centenaire de la Lettre à M. Dacier de Champollion. M. Sottas, aidé de M. Drioton — tous deux égyptologues en pleine maîtrise de leur sujet et professeurs exercés — a conçu le plan d'une petite collection de manuels égyptologiques, qu'entreprend l'éditeur Geuthner dans un format commode, avec une excellente exécution.

M. Sottas a matérialisé un cours, qui répond exactement au titre de ce premier livre : c'est bien une introduction qui éclaire tout le sujet, sous une forme libre, personnelle ; des comparaisons diverses, un grand souci des valeurs (voir par exemple les pages sur les qualités et les défauts du système égyptien comparé à notre alphabet) rendent l'exposé très vivant, et intéressant même pour des linguistes qui ne se préoccupent pas spécialement de l'égyptien.

L'union constante et nécessaire dans l'esprit des auteurs entre les hiéroglyphes proprement dits et leurs formes cursives est une chose nouvelle et heureuse. C'est une des marques de leur position personnelle. On voit à ce trait entre autres que le sujet est entièrement repensé. La mesure de l'« introduction » est gardée avec tact. Les points d'interrogation qui restent dans l'esprit du lecteur s'évanouissent devant les bibliographies qui terminent chaque chapitre : les auteurs n'ont point prétendu tout dire, ni former des égyptologues complets par la lecture de cent pages.

La seconde partie du livre est une liste complète des hiéroglyphes usuels, établie en éliminant les formes les plus anciennes et les plus récentes. Les auteurs ont revu le classement et adopté une terminologie qui paraît aussi claire que possible. Là il y a plus qu'une introduction.

Un non-égyptologue n'a pas plus à dire. Mais il peut souhaiter une prompte continuation de la série.

Marcel COHEN.

---

ENRICO CERULLI. — *Folk-literature of the galla of southern Abyssinia*. Extrait de *Harvard African Studies* III, in-4, p. 11 à 228.

Ce remarquable recueil a été fait en Italie par M. Cerulli, qui depuis a été en Somalie italienne comme fonctionnaire et y poursuit ses excellentes études sur les langues et les coutumes de l'Afrique orientale. Il a eu un informateur excellent nommé Loransiyos, qui était engagé dans les troupes coloniales italiennes.

M. Cerulli a pu tenter un classement inédit des dialectes galla : jusqu'à présent on distinguait grossièrement le galla du Nord et le galla du Sud ; M. Cerulli divise le galla du Nord en trois groupes, dont l'un est celui du *maṣṣa* auquel appartiennent presque tous les textes qu'il a recueillis.

M. C. donne une description exacte d'une série de phonèmes galla à occlusion à la fois buccale et glottale (cette dernière généralement postérieure à la première) ; ce sont les correspondants des « emphatiques » sémitiques telles qu'elles se prononcent en Abyssinie. Cette série est étendue en galla, puisqu'elle comprend un *r* et un *l* qui n'ont pas encore été signalés ailleurs à ma connaissance.

Il n'est pas question ici d'un *m* mouillé qui a été signalé par Beke en 1845.

Tous les textes sont donnés en exacte transcription phonétique et constituent un document de premier ordre. Il est vivement à souhaiter que M. C. y ajoute prochainement, comme il en a annoncé l'intention, une grammaire et un vocabulaire.

Marcel COHEN.

---

LEO FROBENIUS und Ritter v. WILM. — *Atlas Africanus*.

Belege zur Morphologie der Afrikanischen Kulturen, herausgegeben im Auftrage des Forschungs-institutes für Kulturmorphologie. Munich (Beck), en cours de publication à partir de 1921 (17 cartes parues, avec nombreux cartons).

Cet atlas, que M. Frobenius annonce comme « intuitif » et « cinématographique », est une riche série de cartes ethnographiques, avec commentaire, mais sans bibliographie.

Il est question dans l'introduction (p. 10, note) d'une *Afrika-Archiv* contenant la documentation qui a permis l'établissement des cartes. De plus, des « Abhandlungen » de l'Institut de recherches pour la morphologie de la civilisation sont annoncées, mais non commencées à ma connaissance. On aimerait à voir ces documents.

Les cartes sont très variées, portant sur des détails physiologiques, des faits de civilisation matérielle et intellectuelle (techniques et croyances), etc.

On est un peu effrayé de la hardiesse de l'entreprise, et on est tenté de craindre une insuffisance de documentation à la base. Les sondages que je peux faire facilement pour l'Abysinie ne me révèlent pas d'erreurs flagrantes dans le tracé de certaines limites, mais d'autres me paraissent sujettes à caution.

Dans la pénurie où nous sommes de synthèses ethnographiques, il est inutile de mettre plus en relief l'intérêt que présente pour tous les chercheurs et pour les linguistes en particulier une entreprise comme celle de MM. Frobenius et von Wilm.

Marcel COHEN.

LOUIS H. GRAY. — *The punic passages in the Poenulus of Plautus* (extrait de *The American Journal of semitic language and literatures*, XXXIX, p. 73-88).

Les passages puniques du *Poenulus* de Plaute sont précieux. Car on a peu de textes puniques, et aucun de ce caractère. Et la notation des voyelles offre des données uniques. M. Gray revient sur ce texte souvent étudié ; il le discute en détail et marque les conclusions qu'on en peut tirer.

On sait que le texte figure sous deux formes dans les manuscrits, l'une propre aux manuscrits palatins, l'autre concordante (aux fautes près) chez les manuscrits palatins et dans le palimpseste. M. Gray admet — avec raison, à ce qu'il semble — que la seconde forme représente la tradition authentique. La première a l'air d'être le résultat du travail d'un auteur qui s'est efforcé de restituer un punique intelligible d'après la traduction latine qui suit dans la comédie.

Un détail remarquable montre que les deux textes remontent à des originaux anciens : le *z* sémitique y est rendu par *s*, conformément à l'usage de Plaute et de ses contemporains qui ignoraient le phonème *z* et n'avaient pas encore de *z* dans leur alphabet.

Il serait intéressant de reprendre de plus près la notation de *p*, *t*, *k* et celle des emphatiques *t* et *q*. Ce n'est que pour les premières que les notations *ph* (ou *f*), *th*, *ch* sont bien assurées. Et ceci concorde avec la prononciation de l'hébreu connue par la traduction grecque des Septante. Les exemples contraires admis par M. Gray seraient à examiner.

A. M.

MARR et ORBELI. — *Archeologičeskaja ekspedieja v Van.*  
 Peterburg, 1922, in-4 (VIII-)68 p., 7 feuilles de texte et  
 20 planches.

Ce beau volume, dédié à la Société asiatique de Paris, à l'occasion de son centenaire, par la Société archéologique russe, apporte une série d'inscriptions vanniques, reproduites en caractères cunéiformes, en photographie, traduites et interprétées. Pour l'étude du vannique, on aura là une base solide. Cette publication fait un singulier honneur aux auteurs et montre comment, à travers des difficultés que l'on sait, savent travailler les savants russes. Sans entrer dans le détail des faits, qui demanderait un examen approfondi, M. Marr donne déjà quelques indications linguistiques et fait apparaître l'importance des données fournies. Voici qu'enfin l'étude des langues d'Asie antérieure peut commencer, et l'on sait combien les résultats en sont attendus, combien ils seront importants.

A. M.

---

N. MARR. — *Der japhetische Kaukasus und das dritte ethnische Element im Bildungs-prozess der mittelländischen Kultur.* Ans dem Russischen übersetzt von Braun. Berlin, Stuttgart, Leipzig (Kohlhammer), 1923, in-8, 76 p. (*Japhetische Studien*, II).

M. Marr exagère quand il dit, dans sa préface, que les linguistes occidentaux ne lisent pas le russe. Toutefois, il est bon que sa brochure — déjà signalée ici — ait été traduite. Mais il est fâcheux que, pour répandre ses idées qu'il se plaint de voir ignorées, il avance des rapprochements qui ne convaincront personne, comme celui du nom grec de la mer, *πέλαγος*, avec le nom des Pélasges : même si ce rapprochement est juste, il est indémontrable, et c'est le dernier exemple qu'il aurait convenu de citer.

A. M.

C. AUTRAN. — *Tarkondemos*, fasc. 2. Paris (Geuthner), 1922, in-8, p. 97-192 (et une planche hors texte).

Il a paru un second fascicule du *Tarkondemos* de M. Autran. On y retrouvera le même mélange d'observations judicieuses, pleines du sens de la réalité méditerranéenne, et de rapprochements de mots inquiétants qu'on a vu dans le premier fascicule. Les rapprochements signalés p. 97-111 sont peu cohérents, et il semble impossible d'en rien tirer. Mais ce qui est dit de *szxzcz*, par exemple, est intéressant, on a souvent vu dans ce mot l'un des emprunts du grec au sémitique : rien ne prouve que le mot soit sémitique, pas plus qu'il n'est grec.

On sait trop peu des anciennes langues d'Asie-Mineure pour en affirmer le caractère composite ; mais l'hypothèse de M. Autran à cet égard est séduisante, et le pseudo-hittite la confirme déjà. Seulement il ne faut pas qualifier le pehlvi de « métis » ; il est même relativement pur : seule sa graphie a un caractère métis.

P. 135, M. Autran a été imprudent en restituant un masculin à *πστνχ* : la comparaison y a fait reconnaître dès longtemps une formation proprement féminine.

A. M.

---

*Recueil d'études égyptologiques dédiées à la mémoire de Jean-François Champollion* (Bibliothèque de l'école des Hautes-Études, section des sciences historiques et philologiques, fascicule 234), in-8, 788 pages. Paris, Champion, 1922. Prix : 100 francs.

Des quarante-cinq articles du recueil, quatre ont un objet principalement linguistique. La place d'honneur revient ici de droit à l'étude magistrale de M. P. Lacau (*Sur le N égyptien devenant R en copte* ; p. 721 à 731) qui, avec sa pénétration et sa sûreté coutumières, a découvert, formulé

et démontré une nouvelle loi phonétique : « Tout *n* placé devant *m* en syllabe non accentuée (précédant syllabe accentuée) passe à *r* ». La détermination d'une règle aussi précise a pu être obtenue en groupant quatre étymologies difficiles, pour lesquelles on proposait jusqu'ici des explications divergentes et qui maintenant forment un ensemble cohérent. La parenthèse restrictive introduite dans l'énoncé de la loi est essentielle et vise à coup sûr le cas de hiér. *khn̄m* > cp. *šōlem*, où l'ordre des syllabes paraît entraîner la séquence bien connue *n* > *l*. Il est à souhaiter que la phonétique égyptienne, encore à l'état embryonnaire, s'enrichisse d'autres données aussi nettement définies.

Dans ses *quelques remarques sur la syntaxe égyptienne* (p. 685 à 711), M. W. Golénischeff critique certains procédés courants appliqués à l'étude de la syntaxe des propositions ainsi l'habitude d'appuyer des règles sur des exemples trop courts qui, séparés de leur contexte, favorisent l'arbitraire dogmatique ; puis l'insuffisance des distinctions observées par les traducteurs entre les phrases des types : verbe + sujet et sujet + verbe (ou plus largement : sujet + prédicat, verbal ou non). L'auteur propose en exemples huit textes assez étendus qui lui servent à défendre son idée maîtresse : on ne doit point traiter indifféremment en propositions principales les deux types de phrases, mais réserver ce rôle au premier. Pour emporter la conviction, en une matière aussi délicate, il faudrait que les textes, interprétés selon le mode préconisé, fussent d'une clarté parfaite. Ce n'est pas toujours le cas. En outre, les phrases du second type sont affectées à des emplois dont la variété ne paraît pas répondre à des différenciations bien visibles et nous retombons dans le procédé intuitif qu'une morphologie rudimentaire (dans l'écriture) et la rareté des particules imposent aux esprits les plus avides de précision. Quoi qu'il en soit, des recherches de ce genre sont fort à encourager, car les méthodes relativement récentes que critique M. Golénischeff n'ont pas tout résolu ; elles commencent à dater, si bien que ceux qui s'y attacheraient aveuglément encourraient à leur tour, par un renversement naturel

des choses, le reproche de routine. M. Golénischeff touche en passant à d'autres questions de syntaxe. Ainsi il signale cette anomalie de construction : « orge, blé, pain, bière » (p. 693) pour dire : « de la bière d'orge, du pain de blé ». La nouveauté réside dans le croisement des termes, car il est usuel que la matière soit énoncée avant l'objet fabriqué.

M. G. Jéquier s'efforce, avec raison, je crois, de rompre le cadre sémitique dans lequel on a prétendu forcer *le système numérique (en) égyptien* (p. 467 à 482). Pour rétablir une homogénéité qu'il est difficile de ne pas admettre à la base, il fait légitimement appel au concours des langues nord-africaines. Ses rapprochements ne sauraient prétendre à l'évidence et il reste une lacune pour le nombre 4. Mais l'idée peut devenir féconde. La conclusion d'ensemble est celle-ci : les Égyptiens auraient eu d'abord un système quinaire africain qu'ils auraient développé par la suite en système décimal au moyen d'emprunts faits aux Sémites. Nous sommes au cœur du grand problème ethnographique tant discuté.

M. E. Naville donne une analyse de *la grammaire de Champollion* (p. 741 à 759) et, à ce propos, reprend quelques idées qui lui sont chères. On se bornera à en enregistrer une qui lui sert de conclusion. La répartition des formes en catégories, tentée par Champollion et ses successeurs, fournit à M. Naville l'occasion de développer ce thème exposé par lui il y a quelque vingt ans : « Une grammaire égyptienne devrait être classée non par les formes, mais par les idées ». Assurément pareille chose est possible en théorie. Ne vient-elle pas d'être réalisée brillamment pour le français ? Et puis tout égyptologue, j'imagine, a dû, pour ses travaux courants de traduction, de déchiffrement, de restitution, opérer le groupement des formes plus ou moins vaguement synonymes. Mais, dès qu'il s'agit de conférer à un pareil classement une valeur de principe et un caractère exhaustif, on ne tarde pas à apprécier la distance qui sépare une langue vivante d'une langue morte imparfaitement connue. Que le grammairien cherche avant



tout la réponse à des questions comme celle-ci : « Comment les Égyptiens s'y prenaient-ils pour rendre l'idée du passé ou du futur ? » Rien de mieux. Mais, sans aller plus loin, revenons au premier exemple traduit par M. Golénischeff : « Ils ont saisi (ou . ils saisiront) et ils lui ont donné (ou : ils lui donneront) », et ainsi de suite pour chaque verbe. Dans ces conditions, qui sont loin d'être exceptionnelles, il serait bien difficile d'éviter l'arbitraire reproché à l'école adverse. En attendant des jours meilleurs, admettons que les deux modes de classement ont leur utilité, à l'occasion se complètent et entraînent, l'un comme l'autre, une part inévitable de convention.

Henri SOTTAS.

---

EUGÈNE DÉVAUD. — *Études d'étymologie copte*, thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel, 1<sup>re</sup> partie, in-4, vii et 68 pages. Autographié. Fribourg (Suisse), 1922. Ancienne librairie Ad. Rody. Prix : 4 francs suisses.

De tous les travaux de philologie égyptienne, il n'en est peut-être aucun qui soit plus fécond et plus attrayant que la comparaison des formes coptes avec leurs prototypes connus par l'égyptien hiéroglyphique. Outre qu'on peut ainsi suivre pendant un nombre considérable de siècles le même mot, morphème ou groupe syntaxique, quelle lumière projette sur le système complexe et mystérieux des hiéroglyphes la possibilité d'en retrouver certains éléments transcrits dans une écriture alphabétique presque semblable à la nôtre. Or, puisqu'il s'agit d'une langue morte sans descendance, l'étude des écritures est à peu près inséparable de la linguistique.

Si bon nombre d'étymologies coptes ont paru dès l'abord évidentes et ont fourni aux premiers déchiffreurs une base solide, combien d'autres nécessitent des recherches étendues et un esprit critique affiné. La contribution que nous

offre aujourd'hui M. Dévaud est des plus méritoires, surtout en ce que l'auteur s'attaque souvent à des mots dont les formes étaient préalablement connues, alors que la relation entre elles, d'une époque et d'une écriture à l'autre, était, au contraire, méconnue. Autre chose, en effet, de fournir pour un mot nouvellement retrouvé, soit en hiéroglyphes, soit en démotique, le correspondant copte, qui peut être, si la chance se montre favorable, reconnaissable d'emblée ; autre chose, de déterminer la véritable dérivation d'un vocable sur lequel ont échoué les efforts de nombreux érudits.

Le nombre des étymologies proposées est de 30, se répartissant ainsi : mots provenant de l'égyptien ancien, 21 (dont 2 dans une notice complémentaire, p. 57 et suiv.) ; mots provenant du copte lui-même par dérivation, 2 ; mots provenant du sémitique, 7. Pour apprécier justement l'effort fourni, il faut observer que, si une proportion notable des mots coptes est mentionnée dans les dictionnaires existants, des variantes dialectales ont dû souvent être tirées des textes eux-mêmes. Quant aux mots hiéroglyphiques, rien de plus ardu que leur recherche, vu l'état transitoire des études de lexicographie portant sur la langue ancienne.

M. Dévaud s'était déjà fait remarquer comme étymologiste en donnant un long article au *Recueil de travaux* (XIX, 1921, p. 155 à 177 ; écrit à la fin de 1919). Certains résultats du présent travail y étaient annoncés et parfois développés. La deuxième partie de son ouvrage comportera le catalogue des étymologies proposées antérieurement et jugées exactes. Un spécimen est donné à la page 64. Ce travail préliminaire et cette étude d'ensemble sont des garanties sérieuses de la valeur des rapprochements présentés dans le fascicule paru.

Il ne saurait entrer dans le plan de ce compte rendu d'énumérer les étymologies dues à la science de mon collègue de Fribourg. La plupart semblent acquises définitivement et les autres comportent un degré de vraisemblance suffisant, sous le double rapport phonétique et sémantique. Le lecteur préférera sans doute prendre connaissance des

faits plus généraux susceptibles de consolider ou de révéler des lois phonétiques. Il voudra bien tenir les transcriptions ci-après pour approximatives, la valeur des phonèmes n'étant pas toujours déterminée avec rigueur.

Parmi les faits de cet ordre déjà constatés, mais dont la confirmation est bienvenue, on notera :

hiér. *b* final > cp. *p* final (p. 14 et 17),

hiér. *k* médial > cp. *g* médial (p. 26),

hiér. *h* final > cp. *f* final (p. 32).

En matière morphologique, la séquence hiér. *ndj* > cp. *djadje* (p. 42), comporte, comme l'a bien discerné Dévaud, deux traitements différents, mais normaux, de la même racine.

Les faits observés dans le passage du sémitique au copte ont plus d'originalité. Pour sémit. *l'b* > cp. *lëb* (p. 47), il y aurait phénomène de compensation consécutif à l'amuissement de ' et pareille chose n'aurait pas été encore constatée, portant sur une consonne. Je crois, pour ma part, que la théorie du redoublement des voyelles, à laquelle se réfère Dévaud, peut être assez facilement étendue aux sonantes. J'ai eu l'occasion de remarquer (*Recueil de Travaux*, XL, p. 73, n. 2) que, précisément en matière de redoublement, les sonantes se comportaient volontiers comme les voyelles.

Sém. *r* final > cp. fayoum. *l* (p. 51). Cette évolution, calquée sur celle des mots de provenance égyptienne, avait déjà été observée, en démotique, pour *r* sémitique médial (Spiegelberg, *Petubastis*, p. 43, n. 9).

Sém. *p* final > cp. boheir. *m* final. Fait nouveau. Il n'est pas interdit de songer à une séquence *p* > *b* > *m* à l'intérieur de l'égyptien, car la mutation *p* > *b* est aujourd'hui attestée, hors la présence de *d* > *t* (cf. Spiegelberg, *Zeitschrift für ag. Sprache*, LIV, p. 138).

Au bon choix d'exemples établissant le sens de cp. sahid. *edjò* « pince », on peut ajouter un passage du grand papyrus médical copte (p. 272), où le mot n'a pas été reconnu par M. Chassinat et qui peut être rendu ainsi : « Pour extraire une dent sans pince ni fer. »

Dans son « spécimen de la nomenclature » (p. 64), Dévaud attribue à F. de Sauley, qui écrivait en 1843, l'étymologie de cp. sahid. *ghil* « holocauste ». Th. Young, dans une lettre à S. de Sacy, du 21 octobre 1814, publiée l'année suivante dans le *Museum criticum*, avait déjà identifié le groupe démotique.

On ne saurait trop féliciter l'auteur de s'être décidé (p. iv) à tenir compte des mots démotiques. S'il est déjà peu scientifique d'écarter d'un travail égyptologique quelque certaines données, sous prétexte qu'elles se présentent en une écriture spéciale, combien davantage dans une étude comparative, alors que les faits trop souvent négligés occupent une position moyenne entre les deux termes.

Ajoutons que l'autographie du mémoire est si soignée que le lecteur n'a point lieu de regretter le procédé typographique.

Henri SOTTAS.

*Revue internationale des études basques*, tome XIII.  
Paris (Champion) et Saint-Sébastien, 1922, in-8, 670 p.

Malgré les difficultés, la *Revue des études basques* continue son œuvre, en maintenant dans la bascologie une discipline scientifique dont, sur ce domaine, l'importance est particulièrement grande. Des linguistes comme l'illustre Schuchardt et comme M. Uhlenbeck (avec un article sur des langues américaines) la soutiennent de leur collaboration. La bibliographie critique est l'une des parties essentielles du recueil.

Les fascicules de janvier, juillet, septembre 1923 sont déjà parus, et la linguistique y a, comme d'habitude, sa place. M. W. Meyer-Lübke et M. H. Schuchardt ont collaboré au dernier cahier.

A. M.

*Journal de la Société finno-ougrienne*, XXXVIII. Helsingfors (*Suomalais-ugrilainen seura*), 1922-23, in-8, 34-62 p.

Les 34 premières pages de ce cahier sont remplies par un important mémoire où M. Ramstedt démontre le caractère purement turc du tchouvache. Il discute de près plusieurs changements phonétiques, et il réussit à éclairer quelques faits du turc ancien.

La seconde partie du cahier renferme le compte rendu de l'activité de la Société en 1916, 1917 et 1918, en finnois et en français.

A. M.

---

J. SZINNYEI. — *Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft*, Zweite, verbesserte Auflage. Berlin-Leipzig (W. de Gruyter), in-8, 133 p. (Collection Goschen, 463).

C'est certainement avec plaisir que l'on lira cette deuxième édition du petit livre consacré par M. Szinnyi à la grammaire comparée du finno-ougrien. Elle marque un notable progrès sur la précédente. La nouvelle transcription phonétique adoptée par l'auteur est plus claire; la disposition typographique de certains chapitres a été améliorée et donne à l'exposé plus de limpidité. Le lecteur appréciera surtout les tableaux de correspondances sur le consonantisme (p. 20 à 40). En revanche, on est déçu de ne trouver aucune allusion aux faits samoyèdes. Les deux lignes qui, à la page 19, posent la parenté des langues finno-ougriennes et des langues samoyèdes ne suffisent pas. On aurait attendu un petit chapitre spécial sur le samoyède et au cours de l'exposé, une utilisation des faits très probants signalés par MM. Setälä et Kai Donner, sans parler de ce que Heinrich Winkler avait déjà fait connaître de son côté. Le chapitre sur la conjugaison objective (p. 131) y aurait sûre-

ment beaucoup gagné en clarté et en précision. D'autre part, toute la partie consacrée au vocalisme est restée bien pauvre. On notera en passant que M. Szinnyi a cru devoir supprimer le paragraphe portant sur l'alternance vocalique *quantitative*. Enfin, dernier petit grief, l'auteur se montre trop parcimonieux en ce qui concerne les indications bibliographiques.

Quoi qu'il en soit, cette deuxième édition du petit manuel de M. Szinnyi rendra de grands services à tous ceux qui voudront se familiariser avec la grammaire comparée des langues finno-ougriennes. Il faut rendre hommage au talent de l'auteur qui a su condenser dans un espace si restreint une masse de faits si formidable. C'est là une mine, dans laquelle le spécialiste lui-même aura souvent profit à puiser.

A. SAUVAGEOT.

---

Vilh. THOMSEN. — *Samlede afhandlinger*. Tredje bind. Copenhague (Gyldendalske boghandel), 1922 (VIII) 516 p.

Ce troisième volume de l'édition monumentale des œuvres de M. V. Thomsen renferme les travaux de déchiffrement. On y trouvera le résultat des célèbres recherches du maître danois sur les textes turcs en caractères runiques avec toutes les études qui s'y rattachent, et de plus le mémoire sur le déchiffrement du lycien. Le contraste entre les résultats obtenus pour le turc et ceux obtenus pour le lycien est saisissant : des deux côtés même rigueur de méthode, même perspicacité. Mais, pour le turc, M. Thomsen retrouvait en gros une langue connue : il a pu donner une explication complète des textes et en tirer des conséquences linguistiques ; pour le lycien, qui est une langue inconnue, les mêmes moyens, la même précision, la même ingéniosité n'aboutissent qu'à des résultats partiels, incertains et dont le linguiste ne peut guère tirer de conclusions.

A. M.

V.-A. BOGORODICKIJ. — *Vvedenie v tjurko-tatarskoe jazykoznanie. Čast' I<sup>ja</sup> (obščaja)*. Kazan' (Gosudarstvennoje izdatel'stvo), 1922, in-8, 58 p.

Enseignant à Kazan', capitale de la république tatare associée à la république russe des Sovêts, notre confrère, M. Bogorodickij, a entrepris d'écrire une introduction à la linguistique turco-tatare pour les maîtres qui ont à donner l'enseignement du turco-tatare. Ce premier cahier ne contient que des généralités. Les faits proprement turcs n'apparaîtront que dans les fascicules suivants. On regrettera que l'« ouralo-altaïque » forme une subdivision ; sans doute M. Bogorodickij signale le fait qu'un lien historique entre le turco-tatare et l'« ouralien » n'est pas démontré ; mais c'est la grande division posée, non la réserve prudente formulée incidemment, qui demeurera dans le souvenir du lecteur non linguiste.

A. M.

---

Sylvia LEITH-ROSS. — *Fulani Grammar*. London (Waterlow), 1922, in-8, 240 p. (Publication du Gouvernement général de la Nigeria).

Cet excellent livre qui, en dépit de son titre modeste, contient à la fois une grammaire, des textes et un double lexique, est le meilleur ouvrage qui ait été écrit en anglais sur la langue peule. Il est à mettre sur le même rang que le travail français de Gaden et le manuel allemand de Westermann. Sous plus d'un rapport, je le préfère à ce dernier. Il n'est certes pas supérieur au *Poular* de Gaden, mais son exposé grammatical est plus complet, en ce sens que celui de Gaden s'est volontairement cantonné dans l'étude du nom et celle du verbe, le reste figurant sous forme de notes éparses parmi les textes.

M<sup>me</sup> Leith-Ross avait complété sa connaissance pratique

du peul, acquise durant de longs séjours en Nigeria, par une excellente préparation scientifique poursuivie à Paris. Son ouvrage s'en ressent fort heureusement. Il se distingue en outre par une conscience et une clarté d'exposition qui en constituent, à mon avis, les mérites principaux. On admirera certainement la manière dont elle a traité les lois d'alternance des consonnes initiales, les classes nominales, la formation des thèmes dérivés, la conjugaison verbale, le pronom.

Ayant étudié sur place le dialecte de la Nigeria du Nord, elle a fort utilement signalé les différences d'ordre phonétique et d'ordre morphologique, peu considérables d'ailleurs et peu nombreuses, qui le distinguent du « poular » ou dialecte sénégalais. On notera en particulier l'existence dans le peul nigérien d'une classe d'augmentatifs à pronom *nga* pour le singulier et *ko* pour le pluriel. Cette classe a été observée aussi dans le dialecte de l'Adamaoua par Taylor, mais elle y comporte, d'après cet auteur, l'initiale occlusive nasalisée aux deux nombres, tandis que, dans le dialecte étudié par M<sup>me</sup> Leith-Ross et qui est parlé plus à l'ouest et au nord, la même classe comporte, également aux deux nombres, l'initiale occlusive non nasalisée. A noter aussi une classe du singulier à pronom *kol* et à initiale occlusive non nasalisée, qui ne renfermerait que deux noms, celui de la génisse d'un an (*dumkol*) et celui de la génisse en général (*ñalohol*).

Il est intéressant d'observer que, pour la formation du futur actif affirmatif, on emploie dans le peul nigérien tantôt le suffixe *ay*, qui se rencontre usuellement au Fouta Diallon, tantôt le suffixe *an*, usité au Massina et dans l'Adamaoua, tantôt le suffixe *at*, dont on se sert au Fouta Sénégalais et au Baguirmi ; c'est le premier de ces suffixes, cependant, qui prédomine dans le dialecte dit du Sokoto. On pourrait induire de ce fait que, dans certains cas tout au moins, les différences dialectales ont une origine ethnique plutôt qu'une cause régionale et remontent aux tribus qui ont contribué à la formation des divers groupements de langue peule. Par ailleurs, les suffixes adoptés en Nigeria pour l'infinitif (*go*) et pour le parfait actif négatif (*āi*) sont



communs à tous les dialectes orientaux, y compris, en ce qui concerne le second seulement, le dialecte du Massina ; ce dernier fait ses infinitifs en *de*, comme les dialectes du Sénégal et du Fouta Diallon, mais son parfait actif négatif en *âi*, comme les dialectes du Sokoto, de l'Adamaoua et du Baguirmi, et non en *âni* comme le « poular » du Sénégal ou en *âli* comme le « foula » du Fouta Diallon. Le temps en *ake*, que l'auteur dit n'avoir pu identifier, est apparemment un parfait réfléchi affirmatif correspondant aux formes en *ike* ou *oke* des dialectes du Massina et de la Haute-Volta.

On pourrait reprocher à quelques-uns des textes recueillis par M<sup>me</sup> Leith-Ross d'être d'inspiration trop visiblement musulmane et insuffisamment populaire, ce qui diminue leur valeur au point de vue proprement linguistique. Par contre, le soin qu'elle a apporté à n'incorporer dans son lexique que des mots soigneusement contrôlés donne à ce vocabulaire toutes les garanties désirables. Il est seulement à regretter qu'elle ne l'ait point ordonné par racines ; elle observe elle-même (p. 13, note 1) que c'eût été « beaucoup plus scientifique, quoique moins pratique » : je ne sais pas si une telle disposition, qui permettrait de se rendre compte bien plus nettement de la signification exacte de chaque dérivé, eût été moins pratique en réalité.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M<sup>me</sup> Leith-Ross fait le plus grand honneur à son auteur et il est destiné à rendre d'immenses services tant à ceux qui ont intérêt à parler le peul qu'à ceux qui cherchent à en faire une étude complète et qui ont besoin, pour cela, d'une documentation abondante et fidèle.

M. DELAFOSSE.

F. FROGER. — *Manuel pratique de langue mòrè* (Mossi du Cercle de Ouagadougou, colonie de la Haute-Volta, A. O. F.). Paris (L. Fournier), 1923, in-8, 328 p.

M. Froger nous avait donné déjà, en 1910, une savante *Étude sur la langue des Mossi* (Ernest Leroux, éditeur),

dont j'avais rendu compte à l'époque en ce bulletin. Dans son nouvel ouvrage, consacré au même parler négro-africain du groupe voltaïque, il s'est proposé un but plus pratique et a cherché à mettre entre les mains des Français appelés à vivre dans le pays des Mossi un instrument leur permettant d'acquérir une connaissance suffisante de la langue de ces noirs, appelée par ceux-ci *mòrè*. J'estime qu'il a atteint le but qu'il s'était assigné. Toutefois, je ne puis m'empêcher de constater qu'au point de vue plus proprement linguistique son nouveau livre me paraît constituer un réel progrès sur le précédent, ce qui n'a rien d'étonnant : en treize ans, l'auteur a fait des observations qui lui avaient échappé au début, a rectifié quelques inexactitudes dans l'explication des faits et comblé quelques lacunes. C'est ainsi qu'il fait au phénomène si important des classes nominales la place qui lui convient, tandis qu'il semblait ne pas l'avoir soupçonné en 1910 ; j'avais du reste appelé son attention à ce sujet. Par ailleurs, les pages qu'il consacre au verbe et à la conjugaison sont certainement meilleures et plus complètes que celles qu'il avait données dans sa première étude. Néanmoins, je lui reprocherais encore de n'avoir pas exposé avec assez de netteté la valeur exacte des aspects verbaux et la différence qui existe entre ceux-ci et les temps proprement dits : cette différence, pourtant, est marquée très nettement par les Mossi, comme par toutes les populations parlant des langues négro-africaines, tant dans l'emploi fait des uns et des autres que dans les procédés usités pour leur formation ; en ce qui concerne le premier de ces faits, il eût fallu insister sur la variété du traitement affecté aux verbes, selon qu'ils indiquent une action ou un état ; pour ce qui est du second, il apparaît tout de suite que les différences d'aspect sont marquées en *mòrè* par des différences dans le suffixe désinenciel, tandis que les différences de temps sont marquées au moyen de préfixes ou auxiliaires préfixés. Les suffixes servant à former des thèmes dérivés d'un radical verbal eussent gagné à être indiqués avec plus de développement. Je sais bien que le livre est intitulé « Manuel pratique », mais je crois fer-

mement que la correction et l'amplitude des indications théoriques d'ordre fondamental, loin de nuire à la portée pratique d'une grammaire, l'accentuent au contraire très fortement, à condition qu'elles soient accompagnées de nombreux exemples.

A ce dernier point de vue, M. Froger mérite d'être loué pour la richesse des exemples dont est émaillée la partie grammaticale. Son chapitre intitulé « la phrase », qui renferme l'exposé de la syntaxe, m'a paru excellent.

En définitive, et grâce aussi aux textes abondants et variés qui constituent la moitié du volume et qu'une double traduction française rend éminemment utilisables, le livre de M. Froger nous met à même d'avoir de l'importante langue des Mossi, qu'il avait été le premier à nous révéler en réalité, une connaissance véritablement exacte.

M. DELAFOSSE.

F.-W. TAYLOR. — *A practical Hausa grammar, with exercises, vocabularies and specimen examination papers.* Oxford (Clarendon Press), 1923, in-16, 142 p.

La langue haoussa a été l'objet de nombreuses publications. Celle de F.-W. Taylor, cependant, est loin d'être inutile. Outre qu'elle renferme un grand nombre de faits linguistiques qui, avant lui, avaient échappé à l'observation ou n'avaient pas été exposés avec autant de précision, notamment l'existence de tons musicaux, l'emploi des diverses formes de pronoms, la valeur des aspects verbaux, etc., sa grammaire se recommande par un luxe d'exemples fort bien choisis qui rendent au linguiste de fort appréciables services, aussi bien qu'à celui dont le but est d'acquérir une connaissance exacte du parler haoussa.

M. DELAFOSSE.

MOUSSA TRAVÉLÉ. — *Petit manuel français-bambara*, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée. Paris (Geuthner), 1923, in-18, 90 p.

La première édition de ce petit ouvrage s'étant enlevée rapidement, l'auteur, qui est un Bambara du Soudan, interprète de son métier, en a profité pour le rééditer en apportant plus de soin à la transcription des textes indigènes, en donnant un tableau plus complet de la conjugaison et en augmentant sensiblement le nombre des dialogues et exercices de conversation. Ce manuel donne une idée très exacte du dialecte bambara du Niger (région de Bamako-Ségou).

M. DELAFOSSE.

---

MOUSSA TRAVÉLÉ. — *Proverbes et contes bambara*, accompagnés d'une traduction française et précédés d'un abrégé de droit coutumier bambara et malinké. Paris (Geuthner), 1923, in 8, 240 p.

L'interprète indigène Moussa Travélé, qui nous avait donné déjà un petit manuel et un dictionnaire de son idiome maternel, le bambara, nous offre aujourd'hui un recueil de textes suffisamment copieux et variés pour compléter la connaissance que nous avons de ce parler. Le bambara n'est qu'un dialecte, ou plus exactement un ensemble de dialectes, de la langue communément appelée « mandingue », laquelle comprend en outre les divers dialectes malinké (dont le khassonké) et dioula, plus une sorte de dialecte commun dit *kan-gbè*, c'est-à-dire « langue blanche », dans le sens de langage clair, facile, compris de tout le monde.

Au fur et à mesure que des publications de plus en plus nombreuses permettent une étude plus approfondie du mandingue et de ses différents dialectes, on s'aperçoit de l'intérêt

considérable que présente la connaissance de cette langue pour l'étude historique et comparative des parlers négro-africains. En ajoutant un élément nouveau, d'une indiscutable authenticité, à la richesse déjà considérable de notre documentation antérieure, Moussa Travélé a rendu à la linguistique un service qui vaut d'être signalé et dont nous devons lui être particulièrement reconnaissants.

En dehors de leur valeur au double point de vue grammatical et lexicographique, ses textes nous renseignent sur les particularités spéciales au bambara, qui résident principalement dans la tendance à transformer les dissyllabes en monosyllabes, tantôt par l'élision de la voyelle suivie ou précédée d'une liquide ou d'une nasale — phénomène qui se complique fréquemment du passage de la dentale initiale à la gutturale correspondante (*glo* pour *dolo*, *kle* pour *tele*, *kma* pour *tuma*) — tantôt par la chute de la vélaire intervocalique et la fusion des deux voyelles ainsi mises en présence sous la forme d'une voyelle longue ou labialisée (*fā* pour *fa'a*, *mā* pour *mɔrɔ* (*ɔ* est *o* ouvert), *dwā* pour *doro*). Dans d'autres domaines, l'étude des mêmes textes révèle un emploi du passif beaucoup plus fréquent en bambara qu'en malinké et une propension marquée à faire usage de l'abstraction et de la proposition nominale.

M. DELAFOSSE.

---

D. WESTERMANN. — *Die Sprache der Guang in Togo und auf der Goldküste und fünf andere Togosprachen*. Berlin (Dietrich Reimer), 1922, in-8, 268 p.

La linguistique négro-africaine est redevable à M. Dietrich Westermann d'une contribution aussi abondante et variée que précieuse. Il vient d'enrichir encore la collection déjà considérable de ses publications par un livre où il a mis en œuvre des matériaux recueillis par lui en 1907 au Togo et nous a donné un aperçu grammatical et des vocabulaires de six langues parlées sur ce territoire et dans son

voisinage. Deux de ces langues, l'*ahlo* ou « ago », en usage dans le moyen Togo, et le *guang*, répandu le long du coude de la basse Volta et aux environs, dans une petite partie du Togo et dans une fraction plus étendue de la colonie britannique de la Côte d'Or, appartiennent au groupe que j'ai proposé d'appeler « éburnéo-dahoméen » ; les quatre autres, qui sont à ranger dans le groupe « voltaïque », sont le *tobote* ou parler de Bassari (Togo), l'*akasele* ou parler du district de Tchamba (Togo), le *gurma* ou « gourma » de la vaste province de ce nom (colonie française de la Haute-Volta) et le *bargu* ou « ber » des Bariba du haut Dahomey. Toutes ces langues possèdent, à des stades et sous des aspects divers, le système aujourd'hui bien connu des classes nominales ; dans les deux premières, les classes sont indiquées morphologiquement par des préfixes, ainsi que dans tous les autres idiomes du groupe éburnéo-dahoméen ; dans les quatre dernières, elles sont distinguées tantôt par des préfixes, tantôt par des suffixes, tantôt par l'emploi simultané de préfixes et de suffixes, le procédé étant variable, comme dans l'ensemble du groupe voltaïque. M. Westermann a mis en relief la valeur et l'emploi des tons musicaux dans ces différents langages. Ceux-ci, à la vérité, nous étaient connus déjà, mais, pour la plupart, d'une manière très imparfaite, et les indications nouvelles fournies par l'auteur ont une incontestable valeur. Elles sont surtout étendues en ce qui concerne le *guang*.

A propos de cette dernière langue, je ne sais pas jusqu'à quel point il est permis d'y englober des parlers tels que le *fetu* ou « aboutou » de la côte, le *nawuri* du Dako et de l'Oti et le *nta* du Gondja, qui pourraient aussi bien être catalogués comme des langues distinctes du *guang*, quoique étroitement apparentées avec lui. Mais c'est là une question d'ordre assez secondaire en l'état actuel de nos connaissances. Aussi bien la multiplicité des termes employés pour désigner un même idiome et le fait que plusieurs parlers distincts sont souvent, au contraire, dénommés à l'aide d'une appellation unique ne sont pas pour faciliter la besogne de classification des langues négro-africaines. C'est

ainsi que j'ai commis des erreurs que me reproche justement M. Westermann (pp. 149-151) et que, voyageant dans un pays appelé « Gondja » et parmi des populations appelées indifféremment « Gbanyan » et « Nta », je n'avais pas indiqué avec précision la situation linguistique, fort embrouillée à la vérité, de ce pays, qui m'apparaît aujourd'hui comme la suivante : une partie de la population, peut-être la plus ancienne, parle un idiome que j'appelle le *nta* et qui se range à côté du *guang* de M. Westermann ; une autre partie, la plus nombreuse à ce qu'il m'a semblé, parle une langue voltaïque, voisine du dagomba, que j'appelle le *gbanyan* ; une troisième enfin, qui a exercé la prédominance politique et l'exerce encore dans une certaine mesure, parle un dialecte *tɛi* très voisin de l'*asanti* et, par suite, parent du *nta*, quoique à un degré relativement éloigné. Je suis persuadé que la question, ainsi présentée, rencontrera les suffrages de M. Westermann.

M. DELAFOSSE.

---

HANS JENSEN. — *Sprachwissenschaftliche Abhandlungen*.  
I. *Studien zur Morphologie der polynesischen Sprachen, insbesondere des Samoanischen*. Kiel (chez l'auteur *Exerzierplatz*, 25), 1923, in-8, VIII-68 p.

Cette dissertation méritait en effet d'être, comme elle l'est, consacrée au souvenir du regretté Finck. C'est une étude de morphologie comparée des parlers polynésiens, où l'auteur ne perd pas de vue les langues de même famille, l'indonésien et le mélanésien. L'auteur a le mérite de voir la langue telle qu'elle est, sans s'en laisser imposer par les catégories d'autres langues, mais aussi sans chercher une originalité vaine. Aucun domaine ne semble mieux fait que le polynésien pour la comparaison linguistique ; et il est bien à souhaiter que l'auteur puisse continuer le travail ainsi entrepris. Ce début autorise les meilleures espérances.

Une étude comme celle du redoublement, faite p. 61 et suiv., toute brève qu'elle soit, est très instructive pour la linguistique générale.

A. M.

---

B. KARLGREN. — *Sound and symbol in Chinese*. Londres (Oxford University Press), 1923, in-8, 112 p.

Sous ce titre, l'éminent linguiste-sinologue qu'est M. Karlgren donne en réalité au grand public un bref aperçu de la linguistique chinoise. Les non-spécialistes lui en sauront un gré infini. Le chinois est l'une des trois ou quatre langues fondamentales de civilisation qu'il y ait au monde. La langue littéraire a été fixée à une date assez ancienne, en un temps où la société offrait encore des institutions d'un type primitif, et où, par suite, le développement intellectuel était encore tout encombré de conceptions non rationnelles : il est beaucoup plus malaisé, on le sait, d'adapter le chinois à traduire les idées de la science moderne qu'il ne le serait d'y plier le grec hellénistique. Avec cela, le chinois est noté au moyen d'un système de signes indépendant de tout autre, original, et parfaitement adapté à la langue. Et le système de la langue diffère du tout au tout de celui des anciennes langues indo-européennes, ou de celui des langues sémitiques ; il est, par suite, hautement instructif pour le linguiste qui veut faire de la linguistique générale. M. B. Karlgren, dont l'autorité est connue, répond avec une parfaite clarté aux questions que se pose le linguiste général, et son exposé rendra de grands services.

On profitera de l'occasion pour signaler un article du *Toung-Pao*, où M. Karlgren examine quelques points de détail où il a un avis différent de celui de notre confrère M. Maspéro, et où, en peu de mots décisifs, il exécute une critique absurde de de Groot.

A. M.

---



Erland NORDENSKIÖLD. — *Deductions suggested by the geographical distribution of some post-columbian words used by the Indians of S. America* Goteborg, 1922, in-8, xiii-176 p. et 10 cartes (*Comparative ethnographical studies* de Erland Nordenskiöld [publiées par *Oxford University Press*, vol. 5]).

Pour n'être pas l'œuvre d'un linguiste de profession, ce livre n'indique pas moins une voie où la linguistique sud-américaine aurait chance de faire des progrès considérables. L'auteur, qui est ethnographe, examine les noms d'un certain nombre de notions introduites par la conquête chez les indigènes de l'Amérique du Sud ; il pointe les noms sur des cartes, et ceci fait ressortir les directions suivies par les influences de civilisation d'une population indigène sur l'autre. Intéressants en eux-mêmes, les résultats ne prendront toute leur valeur que le jour où l'on aura suivi de même les noms de quelques notions indigènes ayant une importance. Mais, dès maintenant, on voit comment un examen des vocabulaires présenté sous forme de cartes est propre à éclaircir les idées et à faire apparaître des faits importants. Le livre ne vaut pas seulement par ce qu'il apporte, mais aussi par l'exemple qu'il donne. Il devrait donner l'idée d'entreprendre, pendant qu'il en est temps encore, un *Atlas linguistique* de l'Amérique du Sud. La division politique du pays rend l'entreprise difficile ; mais certains gouvernements pourraient en entreprendre des parties.

Les cartes, avec les noms indiens sur la carte même et les noms des tribus qui les emploient sur papier transparent, sont claires et disposées de la manière la plus pratique. Les indications qui n'y trouvent pas place figurent sur des listes où se retrouvent tous les mots.

Il est remarquable que, pour désigner des notions nouvelles, les indigènes aient emprunté peu de mots à l'espagnol et au portugais. Ils se sont en grande partie servis de mots indigènes.

Les sources auxquelles l'auteur a puisé sont de valeur inégale, et il y aurait lieu d'en faire la critique. On s'en aperçoit quand on parcourt les listes parallèles des noms du « coq » et de la « poule » ; les indications diffèrent visiblement suivant la manière dont elles ont été recueillies, et l'on sent que la distinction n'est pas toujours faite spontanément : elle a dû être souvent extorquée aux individus enquêtés.

Certains noms sont issus d'onomatopées. On voit alors combien des onomatopées constituées d'une façon indépendante diffèrent d'une langue à l'autre ; pour « coq-poule », les formes indiennes issues d'onomatopées sont *takara* et *karaka*. Ce fait est instructif.

A. M.

---

## TABLE DES COMPTES RENDUS<sup>1</sup>

|                                                                      | Pages |
|----------------------------------------------------------------------|-------|
| AMMANN <i>Homersche Wortfolge und Satzstruktur</i> . . . . .         | 60    |
| ANAGNOSTOPOULOS. <i>Article grec.</i> . . . .                        | 62    |
| <i>Archiv für slavische Philologie.</i> . . . .                      | 139   |
| AUTRAN <i>Tarkondemos.</i> . . . .                                   | 190   |
| BABURAM SAKSENA. <i>Lakhimpuri</i> (J. Bloch)                        | 33    |
| BARANOWSKI-SPECHT <i>Litauische Mundarten</i> . . . . .              | 156   |
| BARTHOLOMAI <i>Mitteliranische Mundarten.</i> . . . .                | 36    |
| BAUDOUIN DE COURTENAY <i>Język polski</i> . . . . .                  | 151   |
| BECHTEL <i>Griechische Dialekte</i> . . . . .                        | 51    |
| BEHAGHEL. <i>Deutsche Syntax.</i> . . . .                            | 111   |
| BELIC' <i>Pranopsis.</i> . . . .                                     | 149   |
| BERGSTRASSER. <i>Neuramaischer Dialect</i> (M. Cohen). . . . .       | 176   |
| BERTONI. <i>Programma di filologia romanza</i> . . . . .             | 15    |
| BLONDAL. <i>Isländsk-dansk Ordbog</i> (M. Cohen)                     | 122   |
| BODDING <i>Santali Grammar</i> (J. Bloch) . . . . .                  | 34    |
| DE BOER <i>Essais de syntaxe française</i> . . . . .                 | 95    |
| BOGORODICKII. <i>Fonetika</i> . . . . .                              | 12    |
| — <i>Tjurko-tatarskoje jazykoznanie</i> . . . . .                    | 199   |
| BOROWSKI. <i>Nebenakzent</i> . . . . .                               | 116   |
| BOTTIGLIONI. <i>Dileguo delle brevi</i> . . . . .                    | 69    |
| BOULANGER. <i>Syntaxe de Julien.</i> . . . .                         | 63    |
| BOURCIEZ. <i>Linguistique romane.</i> . . . .                        | 77    |
| BRENOT. <i>Mots et groupes réduits</i> . . . . .                     | 74    |
| BRUNEL. <i>Le plus ancien acte en provençal.</i> . . . .             | 107   |
| <i>Bulletin. Oriental languages</i> . . . . .                        | 24    |
| BUGA. <i>Kalba ir senove.</i> . . . .                                | 159   |
| BUZUK <i>Psicologija jazyka</i> . . . . .                            | 5     |
| CALDER. <i>-r termination in Phrygian</i> . . . . .                  | 44    |
| CARME. <i>German language</i> . . . . .                              | 112   |
| CERULLI <i>Galla</i> (M. Cohen). . . . .                             | 186   |
| COLIN. <i>Technologie de la batellerie du Nil</i> (M. Cohen).. . . . | 177   |
| <i>Dacoromania de PUSCARIU</i> . . . . .                             | 107   |
| DELAPORTE <i>Mesopotamie.</i> . . . .                                | 25    |
| DESCOEUDRES. <i>Developpement de l'enfant</i> (Ronjat). . . . .      | 6     |

1. Les comptes rendus dont l'auteur n'est pas indiqué entre parenthèses, à la suite du titre (donné ici en abrégé), sont de M. A. Meillet.

TABLE DES COMPTES RENDUS

|                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------|-----|
| DEVAUD. <i>Étymologie copte</i> (Sottas).                       | 193 |
| DUMAS. <i>Traité de psychologie</i> .                           | 3   |
| EKBLOM. <i>Physiologie der Akzentuation langer Silber</i> .     | 134 |
| — <i>Phonetique lituanienne</i> .                               | 155 |
| EKWALL. <i>Neuenglische Laut- und Formenlehre</i> .             | 146 |
| ENDZELIN. <i>Lettische Grammatik</i> .                          | 161 |
| — V. MULENBACH                                                  |     |
| ERMAN-GRAPOW. <i>Aegyptisches Handwörterbuch</i> (M. Cohen)     | 183 |
| ERNOUT. <i>Petrone</i> .                                        | 75  |
| FEIST. <i>Etymologisches Wörterbuch der gotischen Sprache</i> . | 409 |
| <i>Festschrift P. Persson</i> .                                 | 21  |
| <i>Filologu biedribas raksti</i> .                              | 168 |
| DE FLERS. <i>Le français et la guerre</i> .                     | 102 |
| FLOM. <i>Speculum regale</i> .                                  | 132 |
| FREIMAN. <i>Pezlevishaja leksikografija</i> .                   | 37  |
| FRIEDRICH. <i>Hethitische Sprache</i> .                         | 168 |
| FROBENIUS-WILM. <i>Atlas africanus</i> (M. Cohen)               | 187 |
| FROGER. <i>Langue mōre</i> (Delafosse).                         | 204 |
| GAERTNER. <i>Stylistika</i> .                                   | 42  |
| GAMILLSCHEG. <i>Wetzstein und Kumpf</i> .                       | 99  |
| GAUTHIOT. <i>Grammaire sogdienne</i> (A. M. et Benveniste)      | 38  |
| GERULLS. <i>Altpreuussische Ortsnamen</i> .                     | 153 |
| — V. MZYVDAS                                                    |     |
| GIRARD-MANCEL. <i>Bibliographie de Renan</i> (Deny).            | 172 |
| <i>Goteborgs .. årsskrift</i> .                                 | 49  |
| GRAY. <i>Punic passages</i> .                                   | 188 |
| GRIERSON. <i>Linguistic Survey of India</i> (J. Bloch)          | 32  |
| HATZFELD. <i>Sprachphilosophie</i> .                            | 41  |
| HAUST. <i>Étymologies</i> (Oscar Bloch).                        | 90  |
| HERAEUS. <i>Petrone</i> .                                       | 76  |
| HROZNY. <i>Code hittite</i> .                                   | 168 |
| HUCHON. <i>Langue anglaise</i> .                                | 113 |
| LYERSEN. <i>Norron grammatikk</i> (Sommerfelt).                 | 123 |
| <i>Indogermanisches Jahrbuch</i> .                              | 26  |
| JANSEN. <i>Neudanishe Syntax</i> (M. Cahen).                    | 124 |
| JABERG-JUD. <i>Atlante svizzero-italiano</i> .                  | 86  |
| JARDE. <i>Formation du peuple grec</i> .                        | 45  |
| JENSEN. <i>Sprachwissenschaftliche Abhandlungen</i> .           | 207 |
| JOHANNESSEN. <i>The nordische Runeninschriften</i> (M. Cahen).  | 120 |
| <i>Journal Société finno-ougrienne</i> .                        | 197 |
| JUD. <i>Französische Rechtsausdrücke</i> .                      | 100 |
| JULES ROMAIN et CHENEVIERE. <i>Versification française</i> .    | 104 |
| JUNKER. <i>Avon-vorstellung</i> .                               | 44  |
| KALLIN. <i>Rapport d'agent</i> .                                | 85  |
| KARLGRÉN. <i>Sound and symbol in chinese</i> .                  | 208 |
| KIECKERS. <i>Miscellen</i> .                                    | 25  |
| KOLOVRAT. <i>Vocalisation de l.</i> .                           | 70  |
| KOLSRUD. <i>Maal og maalgransking</i> (Sommerfelt).             | 124 |
| KUL'BAKIN. <i>Ukrainskij jazyk</i> .                            | 148 |
| LARSEN. <i>Sognemaalene</i> (Sommerfelt).                       | 126 |

TABLE DES COMPTES RENDUS

|                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Latvijas augstskolas raksti</i> . . . . .                          | 167 |
| LEGRAS <i>Slang</i> (M. Cohen) . . . . .                              | 117 |
| LEITH-ROSS. <i>Fulani Grammar</i> (Delafosse) . . . . .               | 199 |
| LEVI-PROVENÇAL <i>Textes arabes</i> (M. Cohen) . . . . .              | 178 |
| LEXA <i>Rapports</i> (M. Cohen) . . . . .                             | 182 |
| LEHR SPLAWINSKI. <i>Język staro-cerkiewno-słowiański</i> . . . . .    | 144 |
| LEWY <i>Akkadische Grammatik</i> (M. Cohen) . . . . .                 | 175 |
| LIDZBARSKI <i>Altaramaische Urkunden</i> (M. Cohen). . . . .          | 176 |
| LINDSAY <i>Early latin verse</i> . . . . .                            | 65  |
| LOS' <i>Gramatyka polska</i> . . . . .                                | 150 |
| LOTH <i>Sens de nepos</i> . . . . .                                   | 108 |
| <i>Maal og Minne</i> (Sommerfelt). . . . .                            | 126 |
| MANCHON. <i>Slang</i> (M. Cohen) . . . . .                            | 117 |
| MAROTZEAU <i>Le latin</i> . . . . .                                   | 64  |
| — <i>Ordre des mots</i> . . . . .                                     | 72  |
| MARR ORBELI <i>Van</i> . . . . .                                      | 161 |
| MARR <i>Der japhetische Kaukasus</i> . . . . .                        | 189 |
| MAZYDAS ÉD. GERULLIS . . . . .                                        | 189 |
| MEILLET <i>Métres grecs</i> (Vendryes et A. M.) . . . . .             | 47  |
| — <i>Caractères généraux du germanique</i> (Jules Bloch) . . . . .    | 108 |
| MEISSNER <i>Keilschrift</i> . . . . .                                 | 171 |
| MEISTER. <i>Homerische Kunstsprache</i> . . . . .                     | 56  |
| VAN DER MEER <i>Neuniederlandische Sprache</i> . . . . .              | 112 |
| MENCKEN. <i>American language</i> . . . . .                           | 118 |
| MEYER <i>Russische Sprache</i> . . . . .                              | 144 |
| MILLARDET. <i>Linguistique et dialectologie romanes</i> . . . . .     | 80  |
| MOE <i>Tonelagstilhore</i> (Sommerfelt). . . . .                      | 131 |
| MORET et DAVY. <i>Des clans aux empires</i> . . . . .                 | 25  |
| MORGENSTIERNE <i>Iranian Notes</i> . . . . .                          | 35  |
| MONDON VIDAILHET <i>Musique éthiopienne</i> (M. Cohen) . . . . .      | 182 |
| MOUCHET <i>Language interior</i> . . . . .                            | 3   |
| MOUSSA-TRAVERE <i>Bambara</i> (Delafosse) . . . . .                   | 204 |
| MULENBACH-ENHSELIN <i>Lettisch-deutsches Wörterbuch</i> . . . . .     | 165 |
| NACHMANSSON <i>Erotian</i> . . . . .                                  | 63  |
| NACHTIGALL <i>Akzentbewegung</i> . . . . .                            | 147 |
| NIEDERLE. <i>Manuel de l'antiquité slave</i> . . . . .                | 141 |
| NIEDERWANN <i>Notes d'étymologie française</i> . . . . .              | 100 |
| NIEMINEN. <i>Ausgang äi</i> . . . . .                                 | 152 |
| NORDENSKIÖLD. <i>Distribution of words</i> . . . . .                  | 209 |
| NYBERG. <i>Wortbildung et Bahuvrihi Komposita</i> (M. Cohen). . . . . | 173 |
| NYROP. <i>Études de grammaire française</i> .. . . .                  | 101 |
| PAPAHAGI <i>Antologie aromaneasca</i> (Oscar Bloch).. . . .           | 94  |
| PERRETT. <i>Phonetic theory</i> . . . . .                             | 13  |
| <i>Philologica</i> . . . . .                                          | 23  |
| PIÉRON. <i>Cerveau et pensée</i> . . . . .                            | 1   |
| — <i>Année psychologique</i> . . . . .                                | 5   |
| PITANCE. <i>Arabe parlé</i> (M. Cohen). . . . .                       | 181 |
| PIZZAGALLI <i>Sfinge ligure</i> . . . . .                             | 64  |
| POIROT. <i>Rhythmische Pausen</i> . . . . .                           | 13  |
| POS. <i>Philologische Methode</i> .. . . .                            | 12  |

TABLE DES COMPTES RENDUS

|                                                                                |     |
|--------------------------------------------------------------------------------|-----|
| POTEBNJA. <i>Sočinenija</i> . . . . .                                          | 11  |
| <i>Recueil Champollion</i> (Sottas) . . . . .                                  | 190 |
| RESETER <i>Kroatische Sprache</i> . . . . .                                    | 149 |
| <i>Revue des études basques</i> . . . . .                                      | 196 |
| RITTER <i>Englische Sprachgeschichte</i> . . . . .                             | 112 |
| ROHLFS. <i>Habeo futurum</i> . . . . .                                         | 85  |
| ROSENBERG <i>Fragments sogdiens-bouddhiques</i> .. . . .                       | 43  |
| <i>Rygiškiu Jono Lietuviu kalbos gramatika</i> .. . . .                        | 154 |
| DE SAUSSURE <i>Linguistique generale</i> . . . . .                             | 8   |
| SCHMID <i>Nomokanonübersetzung</i> . . . . .                                   | 143 |
| SCHRADER. <i>Reallexikon</i> . . . . .                                         | 27  |
| SCHUCHARDT <i>Sprachliche Beziehung et Individualismus</i> . . . . .           | 18  |
| SCHURR. <i>Sprachwissenschaft und Zeitgeist</i> . . . . .                      | 25  |
| SCHWYZER <i>Germania</i> . . . . .                                             | 75  |
| SEIP <i>Norge</i> (Sommerfelt).. . . . .                                       | 128 |
| SKOLD <i>Stohavische Akzentverschiebung</i> . . . . .                          | 150 |
| SKULERUD <i>Telemålet — Tinnsmålet</i> (Sommerfelt) . . . . .                  | 129 |
| SOLMSEN-FRANKEL. <i>Indogermanische Eigennamen</i> . . . . .                   | 29  |
| SOMMER. <i>Hethitisches</i> . . . . .                                          | 168 |
| SOTTAS-DRIOTON <i>Hieroglyphes</i> (M. Cohen). . . . .                         | 185 |
| SPECHT. V. Baranowski                                                          |     |
| SPIEGELBERG. <i>Koptisches Handwörterbuch</i> (M. Cohen) . . . . .             | 183 |
| SPITZER. <i>Neutralpronomen</i> . . . . .                                      | 15  |
| <i>Symbolae arctoe</i> (Sommerfeld) . . . . .                                  | 123 |
| SZINNYEI <i>Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft</i> (Sauvageot) . . . . .     | 197 |
| SZOBER <i>Język polski</i> . . . . .                                           | 152 |
| <i>Tauta ir zodiš</i> . . . . .                                                | 156 |
| TAYLOR. <i>Hausa Grammar</i> (Delafosse). . . . .                              | 203 |
| TEDJINI. <i>Dictionnaire arabe français</i> (M. Cohen) . . . . .               | 180 |
| THÉRIEVE <i>Le français langue morte</i> ? . . . . .                           | 102 |
| THOMSEN <i>Afhandlingar</i> . . . . .                                          | 198 |
| TITZ <i>Coche</i> . . . . .                                                    | 89  |
| TORBIORNSON <i>De litauiska Akcent-forskjutningarna</i> . . . . .              | 155 |
| TRAUTMANN <i>Baltisch-slavisches Wörterbuch</i> . . . . .                      | 135 |
| TREIWER <i>Slawische und baltische Studien</i> . . . . .                       | 140 |
| TROMBETTI <i>Glottologia</i> . . . . .                                         | 8   |
| <i>Učenyje zapiski Odessy</i> . . . . .                                        | 140 |
| VASNER <i>Gesprächsbuch</i> . . . . .                                          | 143 |
| VIDAL DE LA BLACHE <i>Géographie humaine</i> (M. Cohen) . . . . .              | 7   |
| VISING. <i>Anglo-norman</i> (Oscar Bloch). . . . .                             | 92  |
| WALTER. <i>Konjunktiv im Griechischen</i> . . . . .                            | 55  |
| WARTBURG. <i>Französisches etymologischen Wörterbuch</i> . . . . .             | 98  |
| WESTERMANN. <i>Sprache der Guang</i> (Delafosse) . . . . .                     | 205 |
| WHATMOUGH. <i>Inscriptions of Magre</i> . . . . .                              | 132 |
| N. VAN WIKK <i>Akzent- und Intonationssysteme</i> .. . . .                     | 133 |
| WINGE. <i>Psykiatriske bemærkninger</i> (Sommerfeldt). . . . .                 | 125 |
| ZELIGZON. <i>Dictionnaire des patois de la Moselle</i> (Oscar Bloch) . . . . . | 93  |
| ZETTERSTEEN. <i>Beiträge</i> (M. Cohen) . . . . .                              | 177 |







## VÉDIQUE *vāṛdhé*, *vāṛdhūh*.

La racine *vardh-* fournit dans le Rgveda, au présent, des formes actives à valeur factitive et transitive : « accroître, faire prospérer », et des formes moyennes à valeur intransitive « croître ».

Lorsque, par exception, la forme moyenne est transitive, elle a le sens « réfléchi » qui est habituel au moyen, par exemple :

X, 104, 2 *tébhīr vardhasva mādām ukthavāhaḥ*. « Avec ces (pierres) accrois (ton) ivresse, toi qui es porté par l'hymne. »

Au parfait, la répartition est sensiblement différente. Si l'on excepte trois exemples isolés de *vavārdha*, on a deux groupes compacts *vāṛdhūh* (24 fois) et *vāṛdhé* (35 fois).

La valeur ancienne du parfait, celle d'état acquis, a été conservée ici dans une large mesure ; c'est celle qui ressort d'un passage tel que

I, 167, 8 *utā cyavante ācyutā dhruvāni vāṛdhā im maruto dātivāraḥ*. « Ce qui est inébranlable, ce qui est ferme, s'ébranle ; il est prospère, ô Maruts, celui qui donne excellemment. »

A côté, il s'est développé un emploi « résultatif » (au sens où l'entend M. Wackernagel), en particulier dans la forme active *vāṛdhūh*. Mais il y a de nombreux exemples de *vāṛdhūh* employé avec le sens d'état acquis :

X, 66, 1 *yé vāṛdhūh pratarām*. « (Les dieux) qui ont crû de façon extraordinaire. »

V, 59, 5 *māryā iva suvādhō vāṛdhur nāraḥ*. « Comme des amants vigoureux ont grandi les héros. »

V, 59, 6 *āmadhyamāso māhasā vī vāṛdhuh*. « Ne le cédant à quiconque (les Maruts) ont crû en majesté. »

V, 60, 5 *etē sām bhrātaro vāṛdhuh saubhagāya*. « Ces frères ont grandi ensemble en heureuse fortune. »

V, 53, 3 *çriyé cid ā pratarāṃ vāvṛdhur nāraḥ*. « En prestige, de façon extraordinaire, ont grandi les héros. »

II, 34, 13 *té ksonibhur aruṇébhīr nānjibhi rudrā ṛtāsya sādanesu vāvṛdhuh*. « Eux, par les flots, comme par de rouges ornements, sur les lieux de la Loi sainte, les Rudras, ils ont acquis de la force. »

VII, 60, 5 *imā ṛtāsya vāvṛdhur duroṇé çagmāsah putrā āditer ādabdhāh*. « Ceux-là ont crû au séjour de la Loi sainte, les bienfaisants fils d'Aditi, ceux qu'on ne trompe pas. »

X, 77, 2 *ādityāsas té akrā nā vāvṛdhuh*. « Ces Adityas ont grandi comme des colonnes. »

D'autre part le sens « résultatif » n'est pas étranger au moyen *vāvṛdhé*. La formule *vāvṛdhe çāvah* se trouve quatre fois, et deux fois au moins *çāvah* est objet du verbe :

I, 52, 7 *tvāstā cit te yūjyam vāvṛdhe çāvah*. « C'est Tvastar qui a accru ta force alliée (à la sienne). »

X, 23, 5 *pīteva yās tāviṣim vāvṛdhé çāvah*. « (Indra) qui, comme un père, a accru (notre) puissance, (notre) force. »

I, 81, 4 et VIII, 3, 8 *çāvah* peut être interprété en accusatif de relation.

Sur 3 exemples du duel *vāvṛdhâte*, l'un est également transitif :

VII, 7, 5 *dyaúç ca yām pṛthivī vāvṛdhâte*. « (Agni) que le ciel et la terre ont rendu grand. »

On voit que dans ces emplois le moyen n'a nullement un sens « réfléchi ».

Il y a d'ailleurs un certain parallélisme d'expression entre *vāvṛdhé* et *vāvṛdhuh*.

En face de *vāvṛdhuh saūbhagāya, çriyé*, cités plus haut, on a de façon analogue :

VI, 19, 1 *vāvṛdhe vīryāya* « il a crû en virilité » (cf. III, 36, 5 ; VI, 30, 1).

I, 81, 1 *vāvṛdhe çāvase* « il a crû en force », etc.

La formule *vāvṛdhe çāvah* se retrouve avec l'actif :

VIII, 51, 10 *új jātām indra te çāvah ...vāvṛdhuh*. « (Les dieux), ô Indra, ont accru ta force sitôt née. »

Quant aux trois exemples de *vavārdha*, ils apparaissent dans des conditions spéciales : deux d'entre eux, associés à des imparfaits, ont un caractère narratif (V, 2, 2 et III, 1, 11); le troisième, juxtaposé à un aoriste, appartient au X<sup>e</sup> mandala (8, 1).

Chaque fois *vavārdha* est en fin de vers, et l'on sait que le rythme 3-3 est préféré à cette place.

Dans les formes du participe, tandis qu'au présent l'opposition sémantique *vārdhan* : *vārdhamānaḥ* est maintenue avec netteté, au parfait, les deux seuls exemples que l'on a de l'actif *vāṇdhvān* recouvrent exactement l'emploi du moyen *vāṇdhānāh*.

Ainsi il est dit d'Indra :

VIII, 87, 8 *vāṇdhvāmsam cid adriṇo divé-dive*. « Toi qui t'es accru, ô lanceur de foudre, de jour en jour » et Vāl. 3, 2 *vāṇdhānó divé-dive*.

D'Indra encore .

VIII, 84, 7 *çuddhair ukthair vāṇdhvāmsam*. « Toi qui t'es accru par les chants purifiés » et II, 11, 2 *ukthair vāṇdhānāh*.

Il semble résulter de ces faits qu'il existait pour cette racine, à date ancienne, une répartition des formes du parfait selon laquelle on avait un paradigme unique, où figurait au singulier la désinence *\*-ai*, au pluriel la désinence en *-r*.

Une opposition analogue se retrouve dans une série d'autres formes, mais beaucoup moins nette, parce que les exemples sont trop isolés. Le plus souvent, dans ces formes, le moyen est employé sans différence de sens avec l'actif.

Soit *sasrúh* (deux fois seulement *sasara*) en face du moyen *sasre* (aussi *sarsre* qui est formé sur l'intensif).

*rurucúh* (une seule fois *rurúca*) en face de *rurucé* (mais ici l'actif a pris un sens factitif en partie).

*çūçuvuḥ* (VII, 74, 6) : *çūçuve* (VII, 32, 6).

*āṇṇcúh* : *āṇṇce* (I, 160, 4).

*vāvaçúh* (VI, 31, 14) ; *vāvaçe* (II, 14, 9) (de *vaç-*, désirer).

*nanakṣúh* (V, 15, 2) : *nanakṣé* (3 fois).

*sisicuh* (II, 24, 4) (aussi *sisicatuḥ*).

*sisice* (III, 32, 15).

*vavṛjuh* (I, 33, 5) : *vāvṛje* (VII, 39, 2).

*māmṛjuh* (X, 65, 7; 66, 9) : *māmṛje* (4 fois).

*āṇṛdhūh* (AV. II, 35, 1) : *āṇṛdhe* (RV. X, 79, 7).

Dans l'Atharvaveda *sisyadūh* (IX, 2, 20) :

*sisyade* (V, 5, 9)

Parfois c'est la forme de participe moyen qui est en regard de la forme en *-uh* :

*susupuh* (VII, 18, 14) : *suṣupāṇāh* (IV, 19, 3).

*ṣaṣramuh* (IX, 22, 4) : *ṣaṣramānāh* (3 fois).

*tustuvīh* (VIII, 6, 12<sup>a</sup>, 12<sup>b</sup>, 18) . *tustuvānāh* (VII, 51, 3, avec valeur passive).

*tātṛśūh* (X, 15, 9) : *tātṛsānāh* (6 fois).

*jūjwuh* (VII, 21, 5, avec valeur factitive) . *jūjwānāh* (V, 29, 9 et X, 93, 8).

*dudruḥ* (I, 62, 11 et IV, 19, 5) : *dadrānāh* (X, 55, 5).

*tātṛpuh* (AV. XI, 7, 13) : *tātṛpāṇāh* (RV. X, 95, 16).

L. RENOU.

## SUR LES DÉSINENCES EN *-r*

De la remarque de M. Renou, il résulte que la valeur de la désinence védique en *-uh* flotte entre l'actif et le moyen. Cette note confirme ainsi la doctrine de Brugmann, *Grundr.*, II<sup>2</sup>, 3, p. 658 et suiv., qui enseigne que les désinences en *-r* ont pu n'appartenir proprement ni à l'actif ni au moyen.

Les formes du prétérit *duhūh* dans le Rgveda sont dans des passages qui enseignent peu de choses. Dans II, 31, 10. *duhūh* est une forme active là où l'on serait tenté d'attendre le moyen, et de même IX, 108, 11 (voir, sur ces deux passages, le commentaire d'Oldenberg).

Sans doute le sanskrit et l'avestique ont, pour le moyen, une désinence en *\*-rai* qui est courante dans le parfait sanskrit et qui se trouve pour des présents tels que véd. *duhré* (RV), *çére* (Atharvaveda), zd *sōire* (et *saēre*) et zd *ānhāire* (la graphie *ānhairi* de J<sub>2</sub> et K<sub>2</sub> dans Y., IX, 23, résulte d'une mauvaise vocalisation ancienne). Mais cette désinence peut provenir d'une extension secondaire de la caractéristique *\*-ai* du moyen, et les formes attestées ne prouvent pas que l'indo-européen, ou même l'indo-iranien, ait rien eu de pareil.

Certains thèmes de présents ont du reste des formations diverses de la 3<sup>e</sup> personne du pluriel : véd. *duhré*, *duhrate* et *duhaté* ; *çére*, *çérate* et *çāyante* ; *içire* et *içate*. Et, si *āsate* est seul attesté en face de zd *ānhāire*, c'est sans doute par hasard. L'Avesta offre une fois *ānhānte*, mais c'est dans un passage que tout désigne comme étant d'époque basse : Y., IX, 22. Au parfait, l'Avesta ignore presque complètement ce type élargi ; l'exemple qu'on en cite est de l'Avesta récent : *čāxrare*, Vd, IV, 46, dans un passage où l'on n'a pas la garantie du mètre, et où rien ne fait attendre le moyen ; on ne saurait bâtir sur cette forme isolée.

Il y a donc un type particulier de flexion indo-iranienne — et sans doute indo-européenne — du présent moyen dont la flexion de *duh-* en védique donne un aperçu altéré :

|                      | FORMES PRIMAIRES      | FORMES SECONDAIRES    |
|----------------------|-----------------------|-----------------------|
| 3 <sup>e</sup> sg.   | <i>duhé</i>           | <i>aduha</i> (M. S.)  |
| 3 <sup>e</sup> plur. | <i>duhré, duhrate</i> | <i>aduhra</i> (M. S.) |

La 3<sup>e</sup> personne du pluriel secondaire véd. *asasygram* a cette même désinence *-ra*, mais avec l'*-m* finale mobile qui se trouve dans nombre de formes indo-européennes (cf. *M. S. L.*, XX, p. 172 et suiv.)

La forme zd *vaoz ram*, Yt, XIX, 69, est obscure, la vocalisation n'en est pas sûre ; on a les variantes *vaozīram* (la principale), *vaozaram* et *vaožairam* ; un *z* intérieur ne s'expliquerait guère ; si la forme est valable, elle est à mettre à côté de véd. *asasygram*.

Ne se dénonçant pas pour moyennes par leur forme, les 3<sup>es</sup> personnes *aduha* et *aduhra* ont reçu des marques nettes de la personne sous forme active : M. Wackernagel a montré lumineusement, *K. Z.*, XLI, p. 309 et suiv., que véd. *āduhat* a le sens moyen et est une transformation de *āduha*, de même que *āduhran* est une transformation de *aduhra*. Le Rgveda a de même *āçeran* à l'imparfait, *ācakṛiran*, *ajagmīran*, *avavṛtran* au plus-que-parfait, et, à l'optatif, *dadiran*. Ce fait concorde avec la remarque de M. L. Renou et avec l'hypothèse de Brugmann.

On conçoit que la valeur moyenne prise par le type en *-ra* ait entraîné, en d'autres cas, l'emploi de désinences moyennes, d'où le type *āçerata* à l'imparfait, *avavṛtranta* au plus-que-parfait, et *bharerata*, *jūserata*, *mamsirata* à l'optatif. A ceci près que la forme en *-r-* s'y maintient, on a ici une innovation analogue à la formation de 3<sup>e</sup> plur. prim. *duhaté*.

Par le type latin *meminere* (à côté de *memini*, forme à désinence moyenne), on voit que véd. *-ra* repose sur *\*-re* (ou *\*-ro*) ; on sait en effet qu'un ancien *-ā* se maintient en latin : la comparaison de skr. *īti* et de lat. *ita*, de skr.

*janāmsi* et de lat *genera* le montre clairement. Et, à n'envisager que le latin, il n'y a pas plus de raison de voir dans l'-e de *meminere* un ancien -i que d'y voir un ancien -e. Si l'a de *duhra* représente l'ancienne voyelle alternante -e/o, l'a de la 3<sup>e</sup> personne sg. *duha* doit avoir même origine. La désinence est donc la même que celle offerte par gr *ῥαῖς*, v. irl *cechain*, soit \*-e. Ainsi la désinence primaire dite active du parfait de véd. *cakāra* est identique à la désinence secondaire moyenne de l'imparfait véd *aduha*. Et la doctrine de Brugmann sur les désinences en -r- prend place dans un ensemble de faits dont on essaiera de montrer ultérieurement la portée.

L'importance des désinences en -r, à une date ancienne, en indo-européen se révèle donc de jour en jour plus grande. A cet égard, comme à tant d'autres, l'italo-celtique qui les a conservées largement apparaît comme ayant maintenu de vieux usages de date indo-européenne.

Parmi les formes de conjugaison du pseudo-hittite qui paraissent assurées, il y a une 3<sup>e</sup> personne du pluriel du prétérit en -ir, le présent correspondant étant en -anzi, soit : *appanzi* « ils prennent », *eppir* « ils prenaient » (v., en dernier lieu, l'article clair et bien au courant de M. Joh. Friedrich, *Die hethitische Sprache*, Z. d. D. M. G., LXXVI [1922], N. F., I, p. 168). Cet usage concorde avec celui qu'on observe en sanskrit, en tokharien et dans le type lat. *ēgere*, *dixere*.

D'autre part, le même pseudo-hittite a des formes médio-passives en -tari au singulier, -andari au pluriel, qui rappellent le type latin en -tur, -ntur du passif et du déponent.

Or, il y a ici une concordance remarquable : le phrygien d'époque impériale a, dans un type d'inscriptions bien connu, *αἰερεται* avec le même emploi que *αἰερεται* (sur ces faits, v. W.-M. Calder, dans *Journal of the Manchester Egyptian and Oriental Society*, X [1923], p. 25 et suiv.). On retrouve l'équivalence des sens de gr. *αἰερεται*

et de laï. *fertur*. L'emploi de *ἄβερετορ* en phrygien est transitif.

Si l'on tient compte du rôle du type hom *φῆτο* à côté de *φησι* et des observations présentées à ce propos (*Bull. soc. ling.*, XXIII, p. 64 et suiv., et XXIV, p. 110 et suiv.), on aperçoit peut-être ici le moyen d'expliquer la 3<sup>e</sup> personne du singulier de l'imparfait arménien. A la 1<sup>re</sup> personne du singulier on a arm. *berēi* « je portais », *ei* « j'étais », et à la 2<sup>e</sup> *berēur* « tu portais », *eūr* « tu étais » ; *eī*, *eūr* sont dissyllabiques dans ces formes. Au contraire, à la 3<sup>e</sup> personne, on a *berēr* « il portait », *ēr* « il était », avec *ēr* monosyllabique. On sait d'autre part que arm. *-ē-* représente en principe *\*-ey-* et que, un *-t-* intervocalique passant en arménien à *-y-*, la 3<sup>e</sup> personne du singulier du présent arm. *berē* « il porte » répond à skr. *bhūvati*, v. russe *bereti*, got. *bairiþ*. Arm. *ē* « il est » est analogue de *berē*, tout comme *berem* « je porte », *beres* « tu portes », sont analogiques de *em* « je suis », *es* « tu es ». Dès lors *ēr* « il était » pourrait être analogue d'après *berēr*. Or, il n'y a aucune difficulté à expliquer *berēr* par un ancien *\*bheretor*, (ou *\*bhereter*) c'est-à-dire justement par la forme qu'atteste phryg. *-βερετορ*. Ceci n'est qu'une hypothèse, mais c'est la première qui rende compte de *berēr* (l'hypothèse de M. J. Charpentier, *Die verbalen r-Endungen*, p. 117, restaient un peu vagues et sans appui positif), — Outre l'intérêt qu'elle présente en elle-même, cette explication aurait l'avantage d'apporter une preuve nouvelle au rapprochement du phrygien et de l'arménien, rapprochement que signalent les anciens comme évident et que peu de faits linguistiques confirment encore.

A. MEILLET.

---



## AVESTIQUE *RAOSTĀ*.

Le *raostā* de Y. XXIX, 9 est un imparfait athématique, comme *garəzda* de la strophe 1. Il n'y a pas d'aoriste en -s- de cette racine. Comme i.-e. *a* s'amuit en syllabe intérieure de l'iranien, un ancien imparfait *raudā-tu* ne pouvait aboutir qu'à gāth. *raostā*, zd *raostu* (Y IX. 24). Le védique *aródi*, *rudanti*, qui s'oppose à gāth. *raostā* comme hom.  $\epsilon\gamma\rho\iota$  à  $\epsilon\acute{\alpha}\tau\omega$ . L'Avesta récent a le préterit *urubən* à côté de *urubənta* à la 3<sup>e</sup> personne du pluriel, et sur *urubən* a été fait *urubāt*, comme véd. *árudāt* sur *rudánti*, *árudan*.

A. MEILLET.

## LA DESINENCE ACTIVE DE 3<sup>e</sup> PERSONNE SECONDAIRE DU DUEL DANS LES GATHAS DE L'AVESTA.

On s'accorde à enseigner que l'Avesta n'a pas conservé la désinence active de 3<sup>e</sup> personne secondaire du duel. Et en effet l'Avesta récent n'a que *-tam*, c'est-à-dire la forme qui répond à skr. *-tam*, gr. *-τον*, désinence primaire. A en juger par la désinence nominale iran *-by-ā*, cf. sl. *-ma*, en face de skr. *-bhyām*, on attendrait iran. *-tā*, en face de sl. *-ta* (qui sert d'ordinaire à la 2<sup>e</sup> personne) et de skr. *-tām*, gr. *-των* (att. *-την*). Or, un passage des gāthās offre de manière évidente le *-tā* attendu, à savoir Y. XL, 20, où on lit.

*yāis gam kar(a)pā usiṣcā aēsmōi dātā*

« par lesquels le *kar(a)pan* et l'*usiṣ* ont donné le bœuf à *aēma* ». Le sens est évident.

M. Bartholomae admet que *dātā* est une forme moyenne; mais cette forme ne s'explique ni comme singulier ni comme pluriel; il faut un duel, et *dātā* est la forme de duel qu'on attend en iranien, conservée sans variante. Il est singulier qu'on l'ait méconnu jusqu'ici.

L'élimination de *-tā* au duel s'explique aisément : dans une langue où la quantité des voyelles finales est ambiguë, la désinence de duel *-tā* se confondait pour la forme avec la désinence secondaire active de 2<sup>e</sup> personne du pluriel et la désinence secondaire moyenne de 3<sup>e</sup> personne du singulier.

A. MEILLET.

## LA RACINE *sed-* EN INDO IRANIEN

Depuis l'article de M. Rozwadowski, B. B., 21, 147 et suiv., la discussion des formes de *\*sed-* n'a pas toujours contribué à l'intelligence des faits. La doctrine régnante, représentée par les dictionnaires étymologiques de MM. Walde et Boisacq, pp. 693 et 217 resp., n'a pas considéré que av. *-hiṣa-*, c'est *\*hiṣa-* (car les quantités traditionnelles de l'Avesta ne font pas autorité), identique à v. i. *sīda-*, et que dès lors toute explication qui sépare ces mots — av. *hiṣa-* = *\*sido-* (théorie fondée par M. Bartholomae, Gr., § 121, mais abandonnée par lui, *Wb.*, 1731, note 3), mais v. i. *sīda-* pour *\*sīda-* = *\*siṣdo-* — est arbitraire. Indo-iranien *\*sīda-*, ainsi établi, définit lat. *sīdō* et grec ἴζω, d'abord ambigus (*\*sido-* ou *\*siṣdo-*, *\*sīdīo-* ou *\*siṣdo-*), comme *\*sīdo-*, *\*sīdīo-*. L'impossibilité en l'état actuel de l'étude de comprendre l'origine exacte de 1.-e. *\*sīdo-* — la formule de Brugmann, Gr., I<sup>2</sup>, 304, n'est pas une explication pour moi — n'autorise certainement pas à en nier l'existence.

L'image en grandes lignes des dialectes indo-européens sur ce point se trace donc à peu près ainsi que, pour « s'asseoir », en regard du thème verbal *\*sed-* (balto-slave *\*sēd-*), le présent indo-européen est *\*sido-* (1.-ir. *\*sīda-*, lat. *sīdo-*), en slave, avec nasale, *\*sīndo-* (v. slave *sēdō*, d'abord ambigu, *\*sīndo-* ou *\*sendo-*, est défini ainsi par v. pruss *sindats* « assis »<sup>1</sup>), en grec, avec *-īo-*, ἴζω, — et, à côté de *\*sido-*, en même langue en partie, *\*sedo-* (v. i. rare *sada-* à côté du *sīda-* régulier; lituanien *sėdu*, en grec, encore avec *-īo-*, ἔζω, — à côté de ἴζω), — tandis que pour « être

1 L'interprétation comme *\*sendo-* de ces mots de M. Bartholomae, l. F., 7, 93, partagée à ce qu'il semble par M. Walde, l. c., n'est pas correcte, le mot v. prussien a 1 ancien (Trautmann, *Apr. Spr.*, 2, 426/7). Du reste 1.-e. *\*sīndo-* va être confirmé par les formations singhalaise et balūči, et il est au causatif *\*sandaya-*, supposé par le sa-riquli et, peut-être, le gāthique, ce que *\*sīdo-* est à *\*sādaya-*.

assis » le domaine indo-européen est divisé en deux parties, l'une de l'Est, comprenant l'indo-iranien et le grec, avec \**ēs-* (v. i. *āstē*, pāli *āsati*, sace *āste*, av. *āste*, grec ἵστα), l'autre de l'Ouest, avec \**sċdēi-*, élargissement de \**sċd-* (lit. *sċdēti*, *sċdziu*, v. sl. *sċdēti*, *sċdę*, v. saxon *sittiu*, lat. *sedere*)<sup>1</sup>.

En indien, le présent v. i. *sida-* (aor. *asada-*) se continue dans pāli *sida-* (aor. de prés. *sidi*), prākṛit *sida-*, *sia-*, tandis que le présent coexistant plus rare v. i. *sada-* (R. V. *sīdathas* à côté de *sīdathas*<sup>2</sup>) survit dans prākṛit *sada-* (Pischel, p. 342), au participe, v. i. *nīsanna-* se continue dans prākṛit *nīsanna-*, mais pāli *nīsīna-*, formé sur le thème de présent, diffère dialectalement.

Cependant, en indien, *sad-* commence dès les brahmanas (Aitarēya et Śatapatha) à être remplacé par *upa-vis-* (pāli *upavisati*, *upaviṭṭha-*, māhār. *uvavisai*, *uvaviṭṭha-*), qui, prévalant de plus en plus, finit par dominer en néo-indien, sous les types ou de gujar. *bes-*, *beh-*, sindhī *vēh-*, ou, formé sur le thème du participe, de hindī *baiṭh-*.

Seuls le Nord-Ouest (en cohérence avec l'iranien qui est contigu) et le Sud extrêmes : quelques parlers dards et le singhalais, ont maintenu *sad-* (*nīsad-*) : baṣgali *niṣ-*, *χōvār niṣ-* (Grierson, *Piṣāṇa-Lang.*, 77), et, d'autre part, singhalais *iṇḍi-un-* (Geiger, *Singh.*, § 54) (s initial tombant en singhalais). Ce système singhalais est parfaitement homologue à ceux de *sīṇḍi-*, *sun* (pāli *chinda-*, *chinna-*) et *bīṇḍi-*, *bun* (pāli *bhinda-*, *bhinna-*) (Geiger, § 53, 2), donc ne représente pas, comme l'a cru M. Geiger, v. i. *sida-* (avec nasale secondaire selon § 20, 2) et *sanna-*, mais bien \**sinda-* et \**sinna-*, dont le premier est identique à prusso-slave-iranien \**sindo-* (v. pr. *sindats*, v. sl. *sędę*, balūci *nind-* de \**ni-hind-* [v. plus bas] ; cf. aussi la nasale de v. i. *āsandi*

1. Le groupement dialectal et la différence du sens rendent douteux le rapprochement des morphèmes de grec \**sed-jo-*, \**sid-jo-* « s'asseoir » et de i.-ē du Nord et de l'Ouest \**sed-ēit* « être assis »

2. « The stem *sadat*, so far as accented *sāda-*, is perhaps rather a present stem » (Whitney, *Roots*, 183).

« siège »), l'autre continue pâli *\*sinna-* (*nisinna-*), le singhalais se groupant donc ici avec le pâli (*nisinna-*) contre la mähārāstrī (*nisanna-*) (cf. Geiger, §§ 73 et 76).

En iranien, à l'étage ancien, le vieux perse n'a que le causatif *niyasaḍdayam*, l'Avesta récent, en revanche, le présent *nišhā-*, c'est-à-dire *-\*hiḥa-* (une fois, Y. 37, prés. athém. *nišaḥhasti*, pour *\*nišhasti*), et le causatif *nišādayat* (de plus *paḍdaya-*, à degré réduit); il n'y a pas de formes assurées en gâthique, mais déjà Darmesteter a tiré ici gâth. *nišasyā*, Y. 30, 2 (Z. A., 1, 326, note 7: *nišhāsyā* « ayant assis »), et on l'interprète à présent comme 1<sup>re</sup> ps. de futur « je mettrai » (ainsi O. Kellner, K. Z., 39, 146, Trautmann, *Apr. Spr.*, 2, 426; mais Bartholomae, Wb., 1771, pose un *hant-*), ce qui supposerait un causatif *\*nišandaya-*, donc égal à sariqulī *nalenžān-* (sur lequel ci-dessous).

En iranien moderne, le Nord-Est a ya:nōbī *nīd-*, *nīst* (Gr., 340), ši:nī *nīθ-*, *nūst*, sariqulī *nīθ-*, *nahist*, waḥī *naḥd-*, *neñ* (Gr., 323, Ling. Survey India, Eran. fam., 336, 79), iškāsimi-zēbaki *nīd-*, *mulust* (*nalāst*) (L. S. I., Eran., 507, 493), minjāni *nīθ-*, *nīāst* (m. l., 312/3), yidḥāh *nīš-* (323), — dont, au waḥī et yidḥāh près, les formes antérieures sont données dans sogdien *nīl-*, *nīst-* (bouddh. *nyž-*, *nyst-*, chr. *nīd-*, *nīst-*) et sace *\*nīd-* (3<sup>e</sup> sg. *nītti*), *n'ast-*, *nīl'ast-* (Leumann, *Nordarisch*, p. 120: Maitr., ligne 215').

La forme à l'origine est donc *\*nīd-*, d'où ši:nī-sar. *nīθ-*, situé entre ya:n. *nīd-* et iškāsimi-zēbaki *nīd-*, et minj. *nīθ-* (qui est à sariq. *nīθ-* à peu près ce que minj. *mīls* « jours » [L. S. I., Eran., 313] est à ši:nī *mēθ*), semblent développés phonétiquement.

Or, *š* entre voyelles ne tombant pas en sogdien-ya:n. (cf. s. b. *nyš'yē* « il assit », Vess. Jāt. 864, 1358, de *\*nišādayat*), et étant représenté en sace par l'apostrophe, en išk.-zēb.-sar. par *l*, — sogd.-ya:n. *nīl-*, *nīd-*, sace *\*nīd-*, išk. *nīd-* etc. ne sauraient représenter *\*nišida-*, mais seulement *\*nihida-*, avec *h* analogique au lieu du *š* légitime (cf. av. *paiti*).

*hīnā-*, etc., Bartholomae, *Gr.*, § 49, 1)<sup>1</sup>. De même au participe, en regard de sace *n'ast-*, *nī'ast* (' et *t'* pour *š* originaire), sariq. *nahist*, isk.-zēbakī *nuhust*, *nalāst*, de *\*nīšasta-*, — šīrni *nūst* et minj. *nūst* représentent *\*nīhasta-*, et sogdien-yaγn. *nīst*, *\*nīhista-*, c'est-à-dire, *\*nīhasta-* avec le timbre vocalique de *\*nīhīda-*.

Le causatif sariq. *na-lenž-ān-* « asseoir » (*Gr.*, 329) montre encore le thème nasal, représentant un *\*sandaya-* qui est au *\*sindo-* prusso-slave-balūči-singhalais ce que *\*sādaya-* est à *\*sīdo-*, mais qui ici coexiste avec présent non nasal (*nīž-*).

A l'opposition du *\*nīd-* des autres dialectes du Nord-Est, seul le vaγī, ici comme souvent isolé, a *nazd-*, *nem*, dont l'un est parfaitement identique à armén. *nstīm* (probablement *\*nīzdīo-*), l'autre, comme *\*nīhinna-*, à pâli *nīsīnna-*. Le yidγāh, au Sud de l'Hindukuš, avec *nīš-*, se range pour ce point déjà avec les parlers dards contigus (γōvār *nīš-*, bašgalī *nīš-*).

A l'Ouest, ossète *bad-*, *badt-* (le participe est une innovation sur le présent) représente probablement, comme l'a vu M. Miller (*Gr.*, 60), *\*upa-hada-*, donc opposerait le thème *\*hada-* (= v. i. *sada-*, prākrit *sadat*) et le préverbe *upa-* (cf. v. i. *upa-viš-*) à *\*hīda-* et *\*nī-* iraniens communs.

En iranien de l'Ouest propre, les dialectes caspiens ont māzandarāni *hō-nīš-*, *hō-nīst* (Bérésine, 3, 20; Melgounof, Z. D. M. G., 22, 200; *Gr.*, 374), gīlākī *nīš-*, *nīst* (Bér., 1, 71; Melg., l. c., 200; *Gr.*, 365)<sup>2</sup>, tālīšī imp. *benšū* (donc

1. A l'origine de *\*nīhīda-*, l'imparfait à augment *\*nyahīda-*, le verbe simple *\*hīda-* (p. e. seul en singhalais) et les composés tels que av. *apa.hīda-* ont dû contribuer (Meillet, *Bull. soc. lny.*, 1922, 102). Mais en tout cas *\*nīhīda-* était établi déjà en iranien commun, puisqu'il se trouve et même prévaut dans tous les groupes dialectaux. (M. Meillet, l. c., n'a pas pu considérer les représentants iraniens de *\*nīhīda-* autres que sogdiens qu'on va montrer ici; son explication du participe sogd.-yaγn. *nīst* n'est guère probable).

2. Les pte mās. *hō-nīšass* et gīl. *nīšast* (Bérésine, l. c.) sont empruntés au persan.

thème *\*nš-*, *nšt* (Bér., 1, 48), *tāt nšt* (1, 21); — les bords occidentaux extérieurs, kurde *rā-n-* (et, Mukrī et Sulaimaniye, *rā-nš-*), *rā-nšt-* (Justi, 192; Mann, LXIX; *rā* de *\*frōš*), et *gūrānī* (dialecte « central ») *nš-* (Houtum-Schindler, Z. D. M. G., 38, 109); — et les dialectes du Pars, 3<sup>e</sup> plur. du prés. *somγ-ūnī mī-nāyān*, *pāp-ūnī mī-nīyān*, *māsarīnī mī-nīyān*, prêt. tous *šāsān* (Mann, 49). — Au centre, le *samnānī* a *nin-* (1<sup>re</sup> ps. *ma-ninun*), *nšast-* (Christensen, 30), les dialectes de Kašan, *vōnšūn čin-*, *čess* (č ?), *Kohrūd čin-*, *čšt* (?), *Keše nīg-*, *čšt* (?), *zefre nīg-*, *nšt* (Geiger, Gr., 406, en bas [basé sur Žukovskij]), — le *gabrī*, *nīg-*, *nšt* (Justi, Z. D. M. G., 35, 402/3), et, le plus à l'Est, mais appartenant au Nord-Ouest historiquement (auteur, *Dialektologie, Zusammenfassung*, ε 2), le *balūčī*, *nind-*, *nšt*.

Plus anciens et d'abord non localisés, le moyen perse des mss. de Tourfan a *nšīy-* (3<sup>e</sup> pl. subj. *nšīyānd*), et le moyen perse des Livres et persan<sup>1</sup>, *nšyn-* et *nšīn-*, *nšast*.

Or, en laissant à part les formations obscures et probablement, en partie du moins, incorrectes du *gabrī* et des dialectes de Kašan, le présent en iranien de l'Ouest montre clairement deux types bien distingués, l'un, des bords extérieurs (dial. caspiens, kurde-*gūrānī*, dial. du Pars), sans, l'autre, du centre et du *balūčī*, avec nasale.

Les formes sans nasale sont très développées; toutefois, le *-nīy-* des dial. du Pars (*pāp.* et *mās. mī-nīy-ān*; *-nāy-* du *somγ.* sera dû à réduction plus tardive avant le ton) et *m. p. T. nšīy-*, à la différence *nš<sup>o</sup> : nīh<sup>o</sup>* près sa forme antérieure, supposent évidemment *\*nīd-* (cf. *yaγn. nīd-*) et *\*nšīd-*, donc *\*nīhīda-* et *\*nšīda-*. On est amené de là et à cause de *av. \*hīda-* qui représente la forme d'un ancien dialecte du Nord-Ouest (*Dialektologie, Zus*, η), à voir ce *\*nš/hīda-* et non *\*nš/hada-* (oss. *\*hada-*) aussi dans le *nš-* caspien-kurde-*gūrānī* et *-n-* kurde (différence *nš<sup>o</sup> : nīh<sup>o</sup>*) d'abord ambigus.

Des thèmes à nasale, *bal. nind-* est *\*nīhīda-* et se rap-

1. Ce que l'on nomme « nouveau perse » (persan), fixé vers 1000 p. chr., n'est en aucun sens un dialecte moderne au point de vue linguistique.

proche ainsi immédiatement de prusso-slave-singh. *\*sindo-* ; le type en *°in-*, en revanche, de m. p. L. et persan *nšīn-* et de dial. de Kašan *ēn-* (ē ?), dont samn. *nin-* n'est que la variante à *h*, *\*nīhīn-* (*nin-* étant à persan *nīšin-* ce que kurde commun *-n-* est à kurde Mukrī *-nš-*, et dial. du Pars *nīy-*, à m. p. T. *nīšy-*), est encore sans rapprochement et peu clair pour l'origine ; certainement *\*nšīna-* est à balūči antér. *ⁱnīhinda-* ce que perse *škan-* est à av. *sšīndaya-*, et av. *sana-* « monter » (Z. I. I., 1923, 39), à lat. *scando*, et s'agit-il dans ces formes des formations à nasale suffixe ; mais l'explication exacte n'est pas encore assurée<sup>1</sup>.

Dial. du Pars *nīy-* et leur forme antérieure (à *s* près) m. p. T. *nīšy-* déterminant forme non nasale pour le perse original, tandis que les formes en *°in-* géographiquement définies se localisent au Nord-Ouest central, m. perse des Livres et persan *nšīn-* n'est pas perse original, mais un élément du Nord-Ouest, comme dans ces *κινη* il y en a plusieurs (Dial., Zus., § 1, 2).

La forme du moyen iranien du Nord-Ouest de Tourfan n'est pas encore attestée ; mais le m. p. L. s'y accordant en règle générale dans ses éléments du Nord-Ouest (Dial., Zus., § 1), on est tenté d'y attendre *\*nšīn-*.

Au participe aussi deux types se distinguent : *nšt* (i.-e. *\*ni-st-to-*, Bartholomae, Gr., § 96), particulier au Nord-Ouest et sans rapprochement par ailleurs, qui comprend le Nord-Ouest extérieur (dial. caspiens et kurde) et le zefre, gabrī et balūči, — et, moins fréquent, *nšast* (*ⁱnīhast*), la forme indo-iranienne commune, à l'Est du centre (samn. *nīust*) et en perse (dial. du Pars *šs-* de *nīast*). Le présent à nasale coexiste ainsi en balūči avec *nšt*, en samnāni et en m. perse des Livres (et persan) avec *\*nš/hast*.

1. En tout cas, on ne voit pas comment le *\*nšīndnā-* de MM. Bartholomae-Keller (Studien, 2, 97 et K. Z., 39, 147 resp.) aurait donné la longue de *nšīn-*, puisque l'*ī* long n'aurait pu se maintenir dans cette-formation (cf. aussi Horn, Gr., 425/6 ; la-remarque de M. Bartholomae, Wb., 1754, note 3 : « das np. Verbum enthält altes *ī* » n'est non plus pas claire). Le *\*nšīdnā-* de Hubschmann, P. St., 101, en revanche, la chute v. iranienne de *δ* devant *n* une fois admise, l'aurait donnée.



Plus à l'Est, l'afṛān, d'une position dialectale peu claire, a *kšē-n-*, *kšē-nāst*, dont le dernier est *\*nīhast*, mais l'autre semble à peine pouvoir remonter à *\*nīhida-* (*\*nīhada-*) qui probablement aurait donné *\*nal-* (l'afṛān répondant par *ɛṛal-*, *ɛṛāst* à av *ɛgaž-* et par *rā-val-*, *rā-vast* à av *važ-*).

Donc, excepté les formes obscures des dialectes centraux et de l'afṛān et les systèmes clairs, mais isolés du waṛi et de l'ossète, le Nord-Est, probablement les bords septentrionaux et occidentaux du Nord-Ouest, et la Perse, s'accordent à supposer *\*nīš/hida-*, tandis que le centre du Nord-Ouest, avec thème nasal, fait saillie. Pareillement pour le participe, deux groupes principaux se distinguent : le Nord-Est entier, l'afṛān, l'Est du centre et la Perse groupés par *\*nīš/hasta-*, et le reste du Nord-Ouest, avec *\*nīšta-*.

La différence *nīš°* : *nīh°* de l'initiale est sans importance dialectale ; et *nīš°* et *nīh°* se trouvent dans toutes les parties du domaine iranien, en Nord-Est, Nord-Ouest et Perse ; des dialectes très proches d'ailleurs diffèrent sur ce point (kurde commun *-n-* : kurde Mukrī *-nīš-* ; dial. du Pars *nīy-* : m. p. T. [leur phase antérieure ; Dial., Zus., 2 3] *nīšiy-*) ; et en même langue participe ou causatif à *nīš°* s'oppose souvent à présent à *nīh°* : ainsi *sace*, *sariq.* et *iškāš-zēbakī n'ast-*, *nālūst*, *nulust*, *nālāst* (*\*nīšasta-*) opp. à *\*nīd-*, *nīθ-*, *nīd-*, *nīd-* respectivement (*\*nīhida-*), et dial. du Pars *šās-* (*\*nīšasta-*) opp. à *nīy-* (*\*nīhida-*), et pour le causatif, s. b. *\*nīš'yδ-* et *sariq.* *nalenžān-* (*\*nīšādaya-* et *\*nīšandaya-*) opp. aux présents *nyδ-* et *nīθ-* (*\*nīhida-*).

La graphie *sh* de av. réc. *nīšhižā-* semble s'expliquer par là. L'explication coutumière comme contamination de l'initiale de composé avec l'initiale absolue (*huš.haχā* de *\*hušaχā* + *haχa*, Bartholomae, Gr., § 287) ne s'impose pas ici, parce que, à l'intérieur de l'Avesta, une action du rare (une fois) *-hūza-* sur le *\*nīšhižā-* fréquent ne serait pas vraisemblable. Aussi est-il frappant que le causatif *nīšādaya-* dans les mêmes conditions n'a pas de *h*. Mais ce rapport initial avestique de *nīšādaya-* à *nīšhižā-* rappelle dès lors exactement le sogdien-sariquli de *\*nīš'yδ-*, *nalenžān-* (*nīš°*)

à *nyē-*, *nīθ-* (*nīh°*), et il semble ainsi que l'Avesta originaire ait eu *\*nīhīžā-*, *nīšāžaya-* et que le *ž* ajouté de *nīšhīžā-* se doive aux rédacteurs perses (sassanides), dont la langue, d'après le témoignage concordant du m. p. L. (*nīšīn-*) et m. p. T (*nīšīy-*), avait *nīš°*. La graphie combinerait ainsi le *h* historique avec le *ž* perse de même que celle du *y* initial combine, d'après MM. Andreas-Wackernagel, G. N., 1911, 3, le *ṽ* historique avec le *ṣ* représentant la prononciation perse (*j*). Il est même possible que généralement la graphie avestique *ž.h* est sortie de ce cas.

Cette répartition de l'initiale *\*nīhīda-* : *\*nīšādaya-* présenterait une concordance avestique-sogdienne intéressante, comme il y en a du reste plusieurs, toutes probablement d'anciens traits communs à l'iranien du Nord-Ouest et du Nord-Est.

Vienne.

Paul TEDESCO.

---

## IRANIEN *ni-haž-*.

Dans toutes les langues iraniennes, avec la seule exception du parler isolé des Ossètes, le vieux composé verbal *ni-haž-* s'emploie encore dans le sens d'être assis ou de s'asseoir. Le prétérit « je me suis assis » prend souvent le sens du présent « je suis assis ». Comme la phonologie et la morphologie de ce verbe dans les différents dialectes présentent bien des problèmes, j'ai pensé qu'un exposé des matériaux, dans la mesure où il m'a été possible de me les procurer, pourrait intéresser.

Il sera pratique d'arranger les matériaux principalement d'après la position géographique des dialectes, et de commencer dans le Nord-Est par les formes sogdiennes, qu'a récemment traitées M. Meillet (*B. S. L.*, 23, 102). Dans son article, il explique les formes du présent et du prétérit *nyðt*, *nyð*, etc., qui ne peuvent être dérivées d'un thème *\*ni-šīða-*, comme influencées par le thème augmenté *nīy-a-hīða-*. Le participe passé *nyst* et les formes attenantes, d'autre part, il fait remonter à *\*ni-sasta-*, qui, à son tour, est expliqué comme s'étant développé par assimilation de *\*ni-sásta-*. Ce dernier développement supposerait un déplacement d'accent, qui, autant que je le sache, est sans parallèle en sogdien. Et selon Gauthiot (*Essai de grammaire sogdienne*, p. 151) *h* intervocalique aboutit à *x*, de façon que l'on s'attendrait à ce que *\*nīyahīða-* donnât *\*nīxīð-*, cf. *w'nγð-wānxað-*, *β'nγð\*βānxað-* (Gauthiot, loc. laud.). Aussi je préfère l'autre éventualité mentionnée par M. Meillet, et je considère *nyð-nīd-* comme influencé par la racine non-composée *haž-*, *hīž-* qui normalement perdrait son *h* initial. *\*ni-ið-* serait contracté en *nīð-*, et *\*ni-ast-* en *nīst*<sup>1</sup>.

1. Gauthiot (loc. laud., p. 100) tient que *ia* se contracte en *ē*, e. g. *pati-a-γauš-* > *pt'γγwš-* *\*patēγwš-*. Cependant 'y peut signifier *ī* aussi bien que *ē*.

Ainsi l'absence du *ś* s'explique de la même façon dans les thèmes du présent et du prétérit. Rien ne nous empêche de supposer que la racine *haḥ-* pouvait encore s'employer simple ou séparée du préverbe, à l'époque où le *h* scythique se perdit. Et une comparaison avec les formes du verbe trouvées dans d'autres dialectes, où l'augment n'a pas été employé dans les temps historiques, et où le participe dérive évidemment de *\*ni-hasta-*, montre clairement que la forme simple de la racine a, en bien des cas, été rétablie en *\*ni-haḥ-*.

Comme l'on pouvait l'attendre, les thèmes du présent et du prétérit du yagnobi *nīd-* : *nīst*, correspondent exactement au *nyḡ-* : *nyst* du sogdien. Le même type apparaît en khotani *natta* « il est assis ». Comme en bien d'autres dialectes, il est ici difficile de décider si l'on est en présence d'un thème du présent *haḥ-* ou *hiḥ-*. *natta* peut représenter *\*ni-haḡati*, comme *nātte* « il se couche » représente *\*ni-pa-ḡatai*, mais je préférerais le faire dériver du thème *\*ni-hiḥ-*, parce que le participe *\*ni-hasta-* aboutit à *nita'sta-* > *na'sta-*. Peut-être *-ihi-* s'est contracté en *i(i)*, à une époque où *-iha-* se conservait encore sous la forme *ia(i)a*.

La forme *nita'stū* (Leumann, *Nordarische Nebentücke*, p. 113 : *khu ni hviya jsi[na] nita'stū* « wie ihnen die menschliche Lebensdauer sich setzt ») doit être une forme du présent, à cause du *ś* palatal qui indique une terminaison *-ti*. Si elle signifie réellement « il s'assied », elle doit représenter une forme athématique *\*nihasti* (cf. sanskrit *nīṣatsi* et zd. *nīśanhasti* qui doit probablement se lire *nīśasti*, v. Air. Wb. s. v. *had-*). Elle ne peut pas être une forme inchoative comme *hūśta* « il dort » ou *puśta* « il demande ».

Le participe khotani plus récent *na'sta-* correspond à l'afghan *kṣē-nast*, ormuri *nastak*. Il n'y a pas de raison de faire dériver *kṣēnast* de *\*kṣēnast* cf. (Darmesteter, Chants populaires, p. xcvi), d'autant plus que *nāst*, *nāst* s'emploient aussi seuls. En afghan ainsi qu'en ormuri on trouve un parallélisme frappant entre ce verbe et le verbe que signifie « se coucher », afghan *ca-māst*, orm. *nwas-*

*tak*, représentant \**ni-paž-* (cf. Morgenstierne, *Acta orientalia*, I, p. 275), et le présent afghan et orm. *nām* « je suis assis » doit probablement être dérivé du thème \*(*ni-*)*haž-*<sup>1</sup>.

En chigni aussi on rencontre le même type du participe passé en *nūst-*, *nāst-*. Dans le thème du présent *nēθ-*, sariqoli *niθ-*, le *θ* doit être dérivé d'un *ž*, quoique ce son se conserve généralement comme consonne finale en chigni, et le *θ* en d'autres cas représente un ancien *θ*, e. g. en *gaθ* « ordu » (Gauthiot, *JA.*, 1916, p. 253). Cependant, cf. l'altération en chigni *rečīθ-*, yazgoulamī *perčīθ-*, sariqoli *raičēž-* « s'enfuir ».

Le participe non contracté se conserve, comme dans l'ancien khotani, aussi en mindjani *nīyasti* (LSI., X, p. 549)<sup>2</sup>, en yidga *niāste* « il est assis », et plus loin vers l'Ouest en semnani *niāst* (Christensen, *Le dialecte du Samnān*, p. 254). Je parlerai plus loin du présent de ce dernier dialecte. Mindj. *niθ-* (LSI., I, c) doit, si la forme est correcte, être analysé comme *nił-* < \**niž-*, plus l'addition d'un élément -*θ*, dont l'explication m'embarrasse. ❧

Le yidga possède un présent *niš-*, et est apparemment le seul dialecte iranien, dans lequel ce verbe montre un *š* au présent et un *h* au préterit. Mais il n'est pas probable que le yidga ait développé une forme tout à fait différente du mindjani ; au surplus on s'attendrait à yidga \**nišił-* dérivant de \**nišiža-*. Pour cette raison, je pense que *niš* est emprunté du khovar *nišēh-* « être assis », tout comme le système de numération de cette dernière langue a influencé et le yidga et le madaghlahti, le dialecte badakhchi du Tchitral.

1. En ormuri, on trouve un autre verbe, qui peut être le représentant de cette racine, à savoir *hanyēk* « rester, séjourner, être assis ». D'après Grierson, *L[inguistic] S[urvey of] [India]*, X, p. 278, il doit se lire *hāyēk*, et peut être dérivé de \**hand-* ou de *had-*, avec la nasalisation si fréquente en ormuri. On pourrait comparer zd. *nīq-sya* (Y. 50, 2), que Keller (KZ 39, p. 146) fait dériver d'un thème \**sand-*, mais l'interprétation de cette forme isolée est tout à fait incertaine.

2. Mindjani *wāst* « se coucher » que Gauthiot (MSL., 19, p. 154) compare avec l'afghan *nāstāl*, doit être dérivé de \**nwast* < \**ni-pasta*, cf. bakhtiyari *wastan* « tomber » (Lorimer, *The Phonology of Bakhtiyari*, etc., p. 118).

Le vakhi tient une place à part entre les parlers paniriens. L'infinitif *nužn* dérive de *\*nihažuna-*. Mais tout comme le khotani voisin, le vakhi a conservé une formation ancienne du présent *nazdam* « je suis assis », qui correspond au thème à redoublement avestique *ni-hazd-*. Le participe *nieng* et le prétérit *nenam* proviennent de *\*ni-hanna-*, cf. skr. *nivanna-*. La forme *šenest* (LSI., X, p. 548 : *xi tat hata dziglat xān šenest* « mon père vit dans cette petite maison ») sera discutée plus loin avec le gabri *šenastmān*.

Dans tous les dialectes examinés ci-dessus, nous trouvons que le *h* appartenant au verbe simple a été rétabli dans les deux thèmes. Cependant entre les dialectes septentrionaux de ce groupe, yagnobi, chigni et semnani, et ceux du Sud, vakhi, mindjani, yidga, afghan et ormuri, s'est insinué à la façon d'un coin, un groupe de parlers, qui montre un *h* au présent et un *i* au passé, cf. sariqoli *nīθ-* : *nalūst-*, ichkachi *nīd-* : *nulust-*, zebaki *nīd-* : *nalāst* (Grierson, *Ishkashmi*, etc., p. 88).

La même répartition se trouve en beloutchi ; *nindaγ* : *nīsta*, où le participe a résisté à l'influence de types comme *bandaγ* : *basta* et *sindaγ* : *sista*. *nind-* s'explique certainement comme représentant *\*ni-hind-*, non pas *\*ni-šind-* > *nīnd-* comme le propose Bartholomae (*Gr. Ir. Ph.*, I, 1, p. 125).

M. Bartholomae (*loc. cit.*, p. 41) fait dériver *nīsta* d'un *\*ni-žd-to-* > *\*ni-st-to-* indo-européen, et compare *vīsta-* (en *Vištāspa*) de *\*vi-žd-to-*, cf. skr. *viśayya-*. Cette explication est tout à fait possible, mais le fait que *nīst* apparaît aussi en nombre de dialectes qui ne conservent généralement pas de formes très archaïques, dans quelques-uns à côté de *nīvast*, rend plus probable qu'ici, au moins en quelques cas, nous avons une contraction de *nīvast*. En quelques dialectes *nīst* a été appuyé par le thème du présent *nīš-*.

A l'Ouest du beloutchi nous rencontrons les dialectes gabri. Dans les matériaux donnés par M. Houtum-Schindler (ZDMG., 36, p. 54 s.), recueillis probablement à Kirman, où il séjourna assez longtemps, les formes données sont *nīd-* : *šenast-mān* (infinitif). Cette dernière forme est

généralement considérée comme dérivée de *nīst-* par métathèse. Cependant, comme Kirmān touche à la région où nous trouvons *h* dans les deux thèmes, il est également possible de l'expliquer comme composée de *\*nast-* et du préfixe gabri *še*, et cette opinion est appuyée par le *šenest* du vakhi, mentionné plus haut. En ce cas, ces dialectes présenteraient une formation parallèle à l'afghan *kēš-nastqL*. Du dialecte gabri du Yazd, M. Justi (ZDMG., 35, p. 402) donne *nig-* : *nīst* (impér. 2 sg. *nig* 2 pl. *u-negīd*)<sup>1</sup>.

De pareils thèmes du présent se trouvent dans le Nayin *nīy-*, qui a influé sur le participe *nīgīst* (Querry, MSL., 9, p. 118), en Kohroud *nuy*, et avec nasalisation en Zefre *nīng* (*Gr. Ir. Ph.*, I, 2, p. 406). Ces formes sont difficiles à expliquer, tant que la phonologie des dialectes en question est encore si imparfaitement connue. Si le *g* n'est pas un élargissement mystérieux du thème, les formes doivent probablement être dérivées de *nīnd-*, quoique la transition de *nd* par *n*, *ng* à *g* n'ait, autant que je le sache, point de parallèles en iranien.

Dans les parlers du Fars, dans le Sud, nous avons également *h* dans le présent. M. Mann (*Kurdisch-Persische Forschungen*, I, p. 49) donne somghouni impér. 2 sg. *h-nī*, prétérît 1 sg. *šāsam* et des formes correspondantes des parlers voisins.

En quittant cette zone médiane, nous gagnons la masse principale des dialectes de l'Ouest, qui montrent *š* dans les deux thèmes. Entre les dialectes du Kachan (*Gr. Ir. Ph.*, I, 2, p. 406), le Vonichoun a *šin-* : *šess* et le Keché *šin* : *šīst*. Probablement *nš* a été dénasalisé et désonorisé en *\*θš*, un groupe instable qui a dû ou s'assimiler complètement, comme dans les dialectes du Fars et en badakhchi, ou être sauvé par dissimilation en *tš* > *č* (cf. orm. *txan* < *\*nγan* « pain »). Kohroud *čāst-* est le résultat d'une assimilation comme badakhchi et madaglachti *šīst-*.

La formation des thèmes dans les dialectes du Vonichoun

1. Les formes gabri données par Berésine (*Recherches sur les dialectes persans*, III, s. v.), impér. 2 sg. *nīgu*, infinitif *nīguten*, sont très suspectes.

et du Keché est essentiellement du même type qu'en pehlyv et persan moderne, où nous trouvons *nšm* : *nšast*

En badakhchi et madaglahti, nous trouvons *šin*- : *ššt* et *nuš*- : *ššt* (Lorimer, *Bakhtiari, Bad. and Mad. Phonology*, pp 150, 187, 202), où il convient de remarquer le maintien de *nu*<sup>1</sup>.

Il est remarquable que le persan moderne, en ce qui concerne la nasalisation et le *š* dans le thème du présent, n'est pas d'accord avec les dialectes du Fars, mais avec les dialectes lours, qui sont parlés à l'Ouest du Fars (cf. bakhtiari *nšm*- : *nšast* et des formes similaires en mamassani et feili, Lorimer, op. cit., p. 121; Mann, op. cit., III, passim). Mais il doit être noté, que les formes nasales ne sont pas encore employées dans les textes pehlyvis du Tourfan, où nous trouvons, dans le dialecte du Sud, *nšyān*[*d*] « ils s'assieront », *nšast* (Muller, Abh. Kgl. Preuss. Ak. d. Wiss., 1904, pp. 21, 81) *nšylynd* (APAW., 1907, Mahrnamag, 2, 10) et dans le psalter *nšyān* « je m'assierai ». Comme le causatif ancien persan *nyasadayam* « j'ai placé » ne nous renseigne que sur le *š*, il est impossible de déterminer quel type est l'original dans la langue officielle. Il est possible que les formes non nasalisées appartiennent au Nord. Dans les dialectes modernes, les formes nasalisées se trouvent seulement, comme nous l'avons vu, dans une zone centrale s'étendant de Louristan via Kachān à Semnān<sup>2</sup>, et plus à l'Est dans belouchi. Mais tandis que le thème du présent de ce dernier langage, et peut-être des dialectes de Yazd, Nayin, Zefre et Kohroud, est dérivé de *\*-šinda-*, *-hin-* et *-šin-* indiquent un thème différent *\*-šidna-*.

A l'Ouest des dialectes nasalisants, nous trouvons le type *\*-nš-* : *-nšt-* dans les parlers caspiens (mazend. : infin. *huništan*, impér. 2 sg. *huniš*, Muller, *Sitzber. Wien. Ak.*

1 Dehvari, le dialecte tadjik du Belouchistan a *ššt-* (LSI, X, p. 452) Notez le développement parallèle dans les dialectes « koiné » de l'Est.

2. Selon Dorn (*Bull. de l'acad. imp. des sc. de Saint-Petersbourg*, 1879, p. 276), le semnani a aussi une forme non nasalisée dans l'infinif *nr-šum*.



*Wiss.*, 1864, p. 288 ; *hanîsten*, Melgounof, ZMDG., 22, p. 200 ; mais *nišastin*, Berésine, op. cit., s. v. ; guilaki : *benîs* : *benîsasten*, Berésine ; *nîsten*, Melg ; *benîstada* « ils s'assieront », *Gr. Ir. Ph.*, I, 2, p. 363 ; talich : *benšah* : *nîstih* ; tat : *nîstan*, Berésine) dans l'awromani, pawà et gourani (Christensen, *Les diul. d'Awroman et de Pawa*, pp. 45, 114 ; Soane, JRAS., 1922, p. 71). On le trouve également dans le groupe méridional des dialectes kourdes, à Soleimanie et dans le Moukri (Soane, *Kurdish Grammar*, p. 72) ; Mann, op. cit., IV, III, 1, p. LXIX ; Chodzko, selon Justi, *Kurd. Gramm.*, p. 192). Aussi Zaza impér. 2 sg. *berîs* (< \**be-ru-nš-*), prétérit. 3 sg. *rô-nîst* peuvent probablement s'expliquer de la même façon. M. Rhea (JAOS., 1872, p. 142) donne seulement le participe *-nîst* du dialecte Hakkiari, et du Socôrd M. Dufresne (JA., X, 15, p. 113) donne *-nešt*. Le thème du présent dans ces dialectes est probablement *n(i)-*, comme à Erzeroum où nous trouvons *rû-nîm* « je suis assis », *rû-nîstin*, *dâ-nîšin* « s'asseoir » (Jaba, *Dict. kurde-français*, pp. 172, 215, 420), et dans Kourmandji septentrional *rû-nîm* : *rû-nîstin* (Soane, op. cit., p. 74). A ce groupe appartient également la langue des Kourdes de Khorassan et, peut-être, le dialecte de Novo-Bayazet, dont Adjarian (MSL., 16, p. 349) donne *runî* « s'asseoir ».

Et de même que dans l'Est nous trouvons des dialectes avec *h* : *h*, en dehors de ceux possédant *h* : *š*, de même les langues iraniennes de l'extrême Ouest ont le même type. Dans Amadia nous trouvons *runum* « je suis assis », le participe *runist* (Garzoni), dans Mosoul impér. 2 sg. *run*, infinitif *rusten* (Berésine). Les matériaux réunis par ce dernier auteur sont souvent sujets à caution, mais dans ce dernier cas ils sont appuyés par les formes voisines, et nous pouvons considérer *rust* comme émanant de \**ru-n(i)st*. Plus à l'Ouest, encore, en Asie-Mineure, le dialecte de Hedrouse (Lerch, *Forsch., über die Kurden*, II, p. 190) a le participe *runist* (cité à tort par Jaba comme *runîšt*), qui présuppose un présent *n-*. A ce groupe appartient enfin le vernaculaire kourde de Kalun Abdu en Fars, qui a *-nêd-* : *nâst-* (Mann,

op. cit., I, p. 139). Le maintien du *d* montre que ce dialecte s'est trouvé, dès une époque très ancienne, séparé des autres parlers kourdes.

Cet examen a démontré un parallélisme entre les dialectes de l'Est et de l'Ouest. Les dialectes de l'extrême Est et de l'extrême Nord-Ouest ont *h*, et le groupe central *š* dans les deux thèmes, tandis que les vernaculaires intermédiaires des deux régions ont *h* au présent et *š* au passé. Mais il est peu probable, quelque tentant qu'il puisse être, de supposer, qu'il y ait un rapport quelconque entre l'emploi de *h* dans l'Ouest et dans l'Est. Si tel était le cas, il faudrait alors supposer que les formes avec *h* ont eu une plus vaste extension, et se sont trouvées remplacées dans la région du centre par les formes en *š*. Mais le fait que l'Avesta, qui est sans doute dans son essentiel basé sur un dialecte de l'Est, a *š* (*nišhizaiti*, *nišanhasti*, *ainvišasti*<sup>1</sup>, etc.) ferait plutôt supposer que *š* était employé dans une certaine partie du domaine iranien de l'Est à l'époque où le langage avestique a été fixé. L'extension des formes avec *h* est probablement postérieure.

Le fait que *š* se trouve dans le passé dans beaucoup de dialectes qui ont *h* au présent, découle de la tendance bien connue des vieilles langues indo-européennes à lier les préfixes plus étroitement avec les formes nominales du verbe qu'avec les formes personnelles. Nous aurions ainsi *\*ni.... hižati* (comme nous avons actuellement *zd. ni.... hasdyāt*) et *\*nišasta-*, et il est naturel que, seulement dans des dialectes relativement peu nombreux, cette dernière forme soit remplacée par *\*nihasta-*.

Il reste à remarquer qu'alors que les langues aryennes modernes de l'Inde ont substitué d'autres racines telles que *upa-viś-* ou *vas-* à *ni-śad-*, l'ancien verbe est toujours employé dans les dialectes kafirs. Dans quelques-uns de ceux-ci on peut sentir dans les formes l'influence iranienne. Tel est le cas avec bachgali *nišin*, etc. « étant assis » (Konow,

<sup>1</sup> L'interprétation de *hišasat*, Y., 32, 43, est incertaine. Cf. Andreas et Wackernagel, NGGW, 1913, p. 383.

*Bashgali Dictionary*, p. 201), mais les autres formes du verbe, l'infinitif *nisi-sth*, prés. 1 sg. *nižē-nam* sont authentiques<sup>1</sup> Dans Wai-Ala *nishina* le thème est *nishin*, et autant cette forme que *nisas* « il demeure » (LSI., VIII, 2, p. 128) semblent d'être empruntées de persan Pachai *nīk* « être assis » paraît être un emprunt fait à quelque dialecte iranien, peut être de l'un précédant l'afghan dans le pays. D'un autre côté *nēlā* « il est assis » semble être emprunté à une forme plus archaïque de l'afghan, ou d'un dialecte similaire (mindjani ?<sup>2</sup>) qui change *ḡ* en *l*. Grierson considère le mot comme incertain, mais celui-ci est supporté par le causatif *nēlawēkin* « il l'a placé », cf. *harawēkin* « il a appelé » (LSI., VIII, 2, pp 105, 99).

Les formes des dialectes restants peuvent être authentiques. khowar *nīšēh*, kalacha *nīših*, gawar-batī *nīš*, veron *bīshus* « être assis », *asilekso* « il était assis » (*l* < *ḡ*).

Georg MORGENSTIERNE.

1. *jenase* « il est assis (à cheval) » (LSI, VIII, 2, p 40) est difficile. Cela rappelle les formes gabris, vakhis et afghanes discutées ci-dessus, mais la similarité peut naturellement n'être qu'accidentelle.

2 Cf garwi (kohistani) *lām* « village » (LSI., VIII, 2, p. 548), qui rappelle mindjani *lāmá*, yid. *lāmāh* « village » (Gauthiot, MSL., 49, p 148) Un équivalent afghan \**lām* n'existe pas dans ce sens.

## NOMS D'HOMMES EN -ā LONG EN CELTIQUE

D'après G. Dottin, dans son livre *La langue gauloise*, p. 117, une des principales différences entre le gaulois et le celtique insulaire, au point de vue de la déclinaison, c'est que le gaulois présente des noms en -ā long masculins, tandis qu'il n'y en aurait pas trace en celtique insulaire. Dans le compte rendu que j'ai fait de cet ouvrage, j'ai indiqué que c'était une erreur <sup>1</sup>.

Sans parler des *Belgae* insulaires, on trouve chez Ptolémée des noms de peuples présentant le même thème : Κένταυροι, Μέγαντοι, et surtout Διμητρίται, peuplade habitant le sud du Pays de Galles actuel. Le nom vieux gallois *Demet*, moy. gallois *Dyvet*, gallois moderne *Dyfed* (*y* = *e* français dans petit, l'article le ; *f* = *v*) remonte sûrement à un vieux celtique \**Demetā*. Il y en a, semble-t-il, un souvenir dans le génitif pluriel *Demetarum* de l'*Epistola* de Gildas, éd. Pétrie, p. 17. C'est également *Demetarum* que l'on trouve chez l'anglo-saxon Aldhelm, à la fin du VII<sup>e</sup> siècle. *Demetia* qui est la forme courante dans les textes latins postérieurs eût donné, par épenthèse, en vieux gallois \**Demeit* et en gallois moderne *Dyfaid* : cf. v. gallois *Pritein*, gallois mod. *Prydein* = *Priteniā* (plutôt que *Pritania*), l'île de Bretagne, à l'époque préhistorique le pays des Pictes ; irl. moy. *Cruithne* pour celtique \**Q<sup>u</sup>riteniā*. *Dyfed* peut remonter à \**Demetā* ou *Demetās*.

Les Latins et les Grecs ont-ils innové en attribuant aux noms de peuples celtiques en -ā long un pluriel modelé sur le leur ? N'ont-ils pas remplacé un celtique *Belgās* par *Belgae*, Βελγαι ?

C'est ce qui a eu lieu : en vieux celtique, le nominatif du pluriel des noms d'hommes en -ā long était en -ās.

1. - Les traits caractéristiques du gaulois d'après un livre récent. *Revue arch.*, t. XIII, pp. 108-179, tirage à part, page 5.

Nous en avons une preuve directe dans le nom d'un des principaux peuples de l'Irlande et dans quelques noms communs d'hommes en -*ā* long.

Le nom irlandais du Connaught est aujourd'hui encore, au nominatif *Connachta*, au génitif *Connacht* : c'est un pluriel suivant la déclinaison des thèmes féminins en -*ā* long. Il en a été de même à toute époque ; cf. vieil irl. et irl. moy., génitif *Connacht* (Livre d'Armagh, *Thes. pal-aeoh*, II, 241, 264 ; *ibid.*, 313)<sup>1</sup>. *Táin Bó Cúalnge*, éd. Windish, p. 909 : *tagaid Connachta dia tir*, les gens du Connaught vont à leur contrée ; l. 4019, gén. -*Connacht* ; p. 877, accus. plur. *Condachta* ; datif, 2845, *Connachtaib*. Dans le Livre d'Armagh, le génitif latin est *Connachtarum* (*Thes. pal.*, II, p. 279). Il a vraisemblablement existé une forme féminine du singulier \**Connactā*, *Conductā*, indiquant le pays ; le pluriel indiquant les habitants a continué à suivre la déclinaison féminine. C'est sans doute ce qui s'est passé également pour *Dyfed*, et pour d'autres régions comme *Gwent* = *Ventā* (sud-Galles). On constate une évolution analogue dans quelques noms communs.

En irlandais, les deux plus connus sont *cerd*, artiste, et *techt*, messager.

*Cerd* est connu, à toute époque, dans le sens d'*art* et d'*artiste*, *sculpteur*, plus spécialement *forgeron*, *ouvrier en métaux anciennement*<sup>2</sup>, par exemple dans le *Táin Bó Cúalnge*.

Dans les deux cas, *cerd* est féminin (*Táin Bó C.*, 958, 1059, 538, 954 ; *Anc Laws*, II, 414, 24 ; plur. *cerda*, V, 90, 20 ; aujourd'hui, *ceárd* (allongement moderne), art, poésie, musique, est féminin ; mais *ceárd*, artiste, forgeron, ouvrier, est masculin ; le génitif *ceird* est celui des thèmes en -*ō*, mais l'ancien génitif, vieil irl. *cerdae*<sup>3</sup>,

1. L'index du *Thes.* est erroné, pour *Connachtae*, on est renvoyé à la page 279 où on le cherche en vain ; *Connachtae* n'existe pas davantage à la page 332 · on lit dans les notes, à propos de Brigit · *de Chonnachtaib a máthair síde*, sa mère était du Connaught.

2. Wb 28<sup>a</sup> *aerarius*, 30<sup>a</sup> *cert* qui *idola faciebat* ; *figulus*, Tr Gl., 508, *Corm. Transl.*, p. 135, *prull*.

3. Gloses de Milan, 18 a 12 (*Thes. pal.*, I, 22) *inna cerdae*, du potier.

existe encore sous la forme *cearda* (moyen irl. déjà *cerda*).

En gallois *cerd*, art, poésie, musique, est également féminin, mais on ne trouve pas *cerd*, au singulier, dans le sens d'*artiste* ; il existe, il est vrai, en moyen gallois, un pluriel *cyrd* que les lexicographes donnent comme un pluriel archaïque de *cerd*, art, et ignorent au sens concret. Un pluriel \**cerdās* eût donné comme le singulier \**cerdā* également *cerd* en gallois. La langue a innové : *cyrd* est un pluriel masculin = \**cerdī*, \**cerdou*. Dans le sens d'*artiste*, il est d'un emploi fréquent au XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle :

Cynddelw, poète du XII<sup>e</sup> siècle, *Myv. Arch.*, 152, 2.

*Cyrd cerdynt mal cynt Celliwig*. « Les poètes s'y rendaient (à la cour d'Owain Gwynedd) comme autrefois à Celliwig (cour d'Arthur). » Le sens de *cyrd* est le même chez le même poète, *Myv. Arch.*, 160, 1. Cf. *Myv. Arch.*, 338, 1 : *cyrd d a i chwyn*, les poètes la pleurent (Gwenhwyvar, fille de Madawc). Cf. L. Noir, *Four anc. B. of Wales*, II, 58, 24 ; Livre de Taliesin, *ibid.*, p. 120, 34.

*Techt*, messenger, est féminin comme *techt*, voyage, action d'arriver, qui est évidemment de même origine. Vieil irl., nom. plur. *techta*, messagers (explorateurs), Gl. de Milan, 61 à 13, *Thes. pal.*, I, 202 ; gén. plur. *inna techt*, gr. *nuntiorum*, *ibid.*, p. 439, 13. Dans les gloses du Priscien de Saint-Gall, le nominatif sg. *techt*, glose *vas*, *vadis*.

Whitley Stokes suppose avec raison que le glossateur a rapporté *vas*, *vadis* à *vado*, *vadis* (*Thes. pal.*, II, 119, 5 ; *id.*, 139, 31). Le même fait s'est produit pour le vieux breton *cannat*, messenger : il glose également *vas*, *vadis* (Gloses à Eutychius)<sup>1</sup>.

En irlandais moyen, *técht*, messenger, est fort usité au féminin : *Táin Bó C.*, nom. plur. *techta*, 166, 170 ; acc. plur. *techta*, 3014 ; cf. *Windisch Wort*. En irlandais moderne, *teacht*, action d'arriver, est féminin, mais ce sont des dérivés *teachta*, *teachtaire*, qui expriment l'idée de messenger.

1. *Cerd* n'existe pas dans les textes en moyen-cornique ; mais il apparaît dans le nom propre vieux cornique des *Manumissions on the Badmyn Gospel* : *Ylcaerthon*, l'homme aux multiples talents (*ae* = *e* ouvert).

Le gallois moyen *teith*, moderne *taith*, est féminin (= \**tectā*), mais seulement dans le sens de *voyage*, *action de voyager*. En revanche, le mot *cennad*, messenger, est féminin. Il est vrai que de bonne heure, l'accord pronominal se fait avec ce nom, comme s'il était masculin : *Ystoria de Carolo Magno*, 33 : *Kymer y gennad honn a dwc ef y dy Ernallt* « prends ce messenger et conduis-le chez Ernalt ». *Gennad* pour *cennad*, précédé de l'article, indique un féminin ; *honn* démonstratif est féminin, au contraire, *ef* est un pronom personnel masculin. Il n'en est pas de même dans le *Tàin B. C.*, pour un nom d'homme féminin, comme je le montre plus bas.

Le breton actuel *cannad*, messenger, est donné comme masculin dans nos dictionnaires. Cependant la forme *ganat* que cite Ernault dans son *Glossaire du moyen breton* ferait supposer que le mot était encore féminin, il n'y a pas longtemps. Le cornique *cannas* (régulièrement pour *cannat*), donné comme masculin, était féminin, comme le prouve de façon indubitable le vers 1433 de *Beunans Meriasek* où paraît *cannas* précédé de l'article, avec la mutation propre aux substantifs féminins, de l'initiale *c* en *g* : *an gannas*.

On peut signaler encore en moyen irlandais : *echlach*, messenger, coureur *Tàin B. C.* : nom. sg. féminin, *echlach*, p. 13 ; gén. sg. *echlaige*, 1720 ; nom. plur. *echlacha*, 145 ; gén. plur. *ind echlach*, 85 ; acc. plur. *echlacha*, 1260, 147<sup>1</sup> ; acc. duel, *dá echlaig*, 116 (*dá* masculin n'est pas rare pour *dí*).

Le pronom personnel s'accordant avec *echlach* est féminin ; *ar sí*, dit-il, littéralement *dit-elle* (*Tàin B. C.*, ligne 124, cf. p. 13, note<sup>2</sup>). Les *echlacha* dans le *Tàin* appar-

1. On a *echlachu*, l. 1198, 1447. C'est un trait du moyen-irlandais que l'on constate de bonne heure, l'affaiblissement des voyelles finales atones a amené notamment l'échange entre *a*, *u*, *o*, cf. dans le même texte *aradu*, cochers, pour *arada*.

2. En moyen irlandais l'accord n'a pas tardé à se faire avec le pronom masculin, par exemple dans les *Passions and Homilies from the Leabhar Breac* (XV, s.) publiées par Atkinson, c'est ce qui l'a amené à donner *cerd*, artiste, et *techt*, messenger, comme masculins.

tiennent à une classe sociale peu relevée : Cúchulinn (l. 1260) déclare qu'il ne vise ni les cochers ni les *echlach* ni les gens sans armes. Ce qui est surtout caractéristique, c'est le langage d'Ibar (l. 1198). Cúchulinn, au palais, sera placé entre les pieds du roi Conchobar, tandis que sa place à lui, Ibar, sera entre les *echlach* et les *bouffons* de la maison de Conchobar<sup>1</sup>. C'étaient primitivement des coureurs ou messagers à cheval. *Echlach* suppose un vieux celtique \**eq<sup>u</sup>o-slougā*<sup>2</sup>. Le substantif vieil ir. *slitag* = \**slougos*, troupe, est devenu en composition, atone, un simple suffixe à sens obliéré *-lach*, parfois neutre, comme dans *teg-lach*, gallois moyen *teulu*, famille (troupe de famille) = \**tego-slougos*.

Le celtique est resté, en somme, à un stade plus archaïque que les langues qui possèdent des thèmes en *-ā* désignant des hommes, en particulier que le latin et le grec. En celtique, ces noms suivent la déclinaison féminine et même sont restés des féminins jusqu'au moyen âge.

Quand il s'agissait de femmes on préfixait *ban-*, femme. C'est ainsi qu'une *messagère* dans *Acallamh na Senórach* est désignée sous le terme de *ban-echlach*, l. 2997. Dans ce texte, *echlach* seul, désignant des hommes, est aussi féminin.

Comme dans les autres langues, les noms en *-ā* désignant des hommes sont des *collectifs* ou des noms d'action.

J. LOTH.

1 Peut-être même \**eq<sup>u</sup>o-slūgā*, cf. v, slave *sluga*, serviteur, primitivement service. Il est vrai que *slūgā* n'a pas laissé de trace.

2. Cf. Pedersen, *Vergl Gr.*, II, p. 44; il cite parmi ces composés *echlach*, f.



## SUR IRLANDAIS *cuanna* ET LA RACINE INDO-EUROPÉENNE *\*h<sub>2</sub>u-*.

On trouve en irlandais moyen un adjectif *cuanna* avec le sens de « handsome, fine, neat, comely », voir les exemples donnés par K. Meyer, *Contributions to Irish Lexicography*, s. u. Le mot s'emploie également à l'époque moderne où il semble avoir le caractère d'un mot littéraire. Il se rencontre, par exemple, dans les poèmes de Keating (et Mac Erlean, *Dánta amhrán is caointe Sheathrúin Céitinn*, Dublin, 1900, vers 1449, 1536), et dans d'autres poèmes. Dans son dictionnaire, le P<sup>r</sup> Dineen lui donne le sens de « fine, neat, elegant, noble ».

Stokes rapproche ce *cuanna* du nom propre *Cuan* qui se retrouve peut-être sur une monnaie gauloise sous la forme COVNOS (v. Stokes, *Urkeit. Sprachsch.*, chez Fick, *Vgl. Wörterb.*, p. 89, Barthélemy, *Rev. Celt.*, IX, p. 30). Il est clair que nous sommes en présence d'un adjectif dérivé au moyen du suffixe *-de* (*-da*). Ce suffixe sert, on le sait, à tirer des adjectifs aussi bien de noms que d'autres adjectifs, par exemple v.irl. *domundae* « qui appartient au monde ; du monde », de *domun* « monde », et *marbdae* « sans vie, comme ce qui est mort, mortel », de *marb* « mort » (cf. Pedersen, *Vgl. Gramm.*, II, p. 28, Thurneysen, *Handb.*, p. 242, Vendryes, *Gramm. du vieil irlandais*, p. 160). On est donc en droit de poser un adjectif vieil irlandais *\*cuan-dae* et de le rapprocher, comme le fait Stokes (*l. c.*), du gallois *cun* auquel D. Silvan-Evans donne les sens de « dear, beloved ; lovely, loving ; affable ; attractive ; kind » (*Ger-riadur Cymraeg*, Carmarthen, 1887 et suiv., s. u.).

En dehors du celtique, Stokes rapproche le mot celtique du got. *skauns* « beau » de la racine indo-européenne *\*(s)ku-* et cette étymologie est généralement reproduite, cf. par exemple Feist, *Etym. wörterb. d. got. Spr.*, <sup>2</sup>, s. u. *skauns*).

Bien que cette étymologie ne sorte pas de ce qui est possible, elle est peu satisfaisante, l'adjectif germanique étant un dérivé à suffixe \*-u-, -nja- (cf. Kluge, *Nominale Stammbildungslehre d. altgerm. Dial.*<sup>2</sup>, p. 108, de plus Brugmann, *Grundriss*<sup>2</sup>, II<sup>1</sup>, p. 195). Elle doit céder la place si l'on parvient à trouver une autre forme superposable au celtique \*koumo-. Une telle forme semble se trouver en védique.

On sait que le védique présente une série de formes à élargissements d'une racine indo-européenne \*k<sub>u</sub>- (véd. \*ç<sub>u</sub>-), par exemple avec élargissement -dh- : çúndhati « il purifie », part. çuddháh ; avec élargissement -bh- : çám-bhati « il luit, il (se) pare », çubhráh « brillant, brillant de parure ; beau » et avec élargissement à gutturale : çócati « il luit », çókab « lumière du feu, flamme », çúcb « brillant, pur ». Bien que le védique ne connaisse que les formes à élargissements, la racine doit être \*k<sub>u</sub>-, une racine indo-européenne ne pouvant pas commencer par une occlusive sourde et finir par une occlusive sonore aspirée (v Meillet, *Introduction*<sup>1</sup>, p. 142). La signification de cette racine sera à peu près « être pur, brillant » au sens surnaturel. Ces formes s'emploient dans le Rig-Veda constamment dans ce sens religieux et la racine semble faire partie du vocabulaire religieux indo-européen. On sait que çubhráh retrouve son correspondant exact dans l'arménien surb « pur, saint », cf. srbem « je purifie » (dénominal). En védique les formes à élargissement avec une gutturale s'emploient régulièrement pour la flamme brillante de Agni, les autres formes aussi bien pour Agni que pour d'autres divinités. çuddháh signifie « pur, saint » et se dit par exemple du Soma, de Indra.

A cette racine on doit joindre çónah « brillant ; brillant comme la flamme ; rouge brillant ». Il s'emploie pour le yámah de Agni : yámo asya... çónah, RV. X. 20. 9 ; pour le Soma : vîṣā çónah, RV. IX. 97, 13 ; pour les chevaux de Indra : dçvā..., hārī... çónā, RV. III. 35. 3, I. 6. 2. Il se trouve substantivé avec le sens de « cheval brillant comme le feu » : mārutāçvasya çónāb krátvāmāghāsah, RV. V. 33. 9, cf. de même ib., I, 126. 4. Le sens « rouge, rouge

comme le sang » attesté en sanskrit est évidemment dérivé de ce sens initial.

L'*ŋ* de *śónaḥ* fait difficulté, cf. Wackernagel, *Ind Gramm.*, I, p. 193 Il doit représenter un *n* moyen-indien où en prākrit l'*n* intervocalique devient régulièrement *n*, cf. Wackernagel, *ib.*, p. 194, dans certains prākrits même l'*n* se cérebralise partout. C'est la grande tendance à la cérebralisation qui continue à agir dans le groupe indien, cf. Grammont, *Notes de phonétique générale*, MSL, XIX, p. 243 et suiv., particulièrement p. 267 et suiv.

On pourra donc tirer *śónaḥ* de *\*k<sub>u</sub>nō-* auquel le celtique *\*kouno-* est directement superposable. Ce mot s'ajouterait ainsi aux autres cas de correspondances de vocabulaires religieux entre les groupe indo-iranien et celtique, les Indo-Iraniens et les Celtes ayant tous les deux conservé un ancien trait de structure sociale (cf. Vendryes, *MSL.*, XX, p. 265 et suiv., Meillet, *Dialectes*<sup>2</sup>, avant-propos, p. 6). En celtique, le sens religieux reste pour ainsi dire en puissance. L'exemple cité par le P<sup>r</sup> Dineen (*s. u*) est caractéristique à cet égard : *a Chriost Chuanna* et en gallois l'adjectif a été substantivé et s'emploie dans le sens de « seigneur » pour l'être suprême couramment dans la poésie religieuse (v. D. Silvan-Evans, *s. u.*).

Le celtique *\*kouno-* se retrouve dans plusieurs noms propres irlandais auxquels M. Marstrander a bien voulu diriger notre attention. On a ainsi dans le livre d'Armagh *Coonu* (*Thes. Palaeohib.*, II, 266, 44... in illo loco est *Coonu* artifex frater episcopi Basilicae) et plus tard *Cuanu*. avec le génitif *Cuanach*, voir p. ex. l'index de *Rawlinson B.* 502 (fac-similé publié par K. Meyer). Nombre d'autres composés avec *cuan-* se trouvent dans le même manuscrit (cf. aussi les *Contributions* de K. Meyer). Qu'il s'agit selon toute vraisemblance du même *cuan-* est indiqué par *Cuangal mac Cuanach* (*ib.* 160<sup>b</sup>). *Cuanda* sert aussi de nom propre : *Cuanda mac Colmáin*, *Cuanda mac Conaill* (*ib.*). — *Coonu*, *Cuanu* doit représenter un ancien composé avec i.-e. *\*oh<sup>u</sup>-* qui se retrouve en latin *ferōx*, *atrōx*, gr. γλαυκώψ, skr. *çvitiçī* « brillant », etc. (comparer le type parallèle v.-

irl. *eu*, *eo* « saumon ». gén. *iach*, cf. Pedersen, *Vgt. Gramm.*, I, p. 252 et la bibliographie chez Boisacq. *Dict. étym. d. l. langue grecque*, s. u. ἐσες, de plus Brugmann, *Kurze vgl. Gramm.* § 366. 2).

A côté de la racine *\*k<sub>1</sub>u-*, il y a, on le sait, une autre racine *\*ku-* dont la première ne diffère que par la gutturale sourde prépalatale. C'est la racine du germanique (v.-sax.) *skawôn*, du vieux slave *ěuti*, etc. Il est évident que cette racine aussi a eu un sens religieux, à peu près celui de « faire apparaître le surnaturel, la divinité », cf. skr. *kavīh*, gr. ὁσ-σίζεσθ aux quels s'ajouterait vieux norrois *skáld* « poète » si l'on est justifié de le tirer de *\*skauvaðla-* comme le fait M. Magnus Olsen, voir *Maal og Mæne*, 1911 = *Festschrift til Feilberg*, p. 221 et suiv., cf. *Arkiv f. nord. filol.*, 38, p. 95.

La coexistence des deux racines *\*k<sub>1</sub>u-* et *\*ku-* est curieuse. La seconde semblerait être le causatif de la première : « faire apparaître ce qui est pur, le surnaturel ». La coïncidence peut être fortuite, mais elle est néanmoins intéressante. C'est tout ce que l'on peut dire dans l'état actuel de nos connaissances.

Alf SOMMERFELT.

## DES RAPPORTS ENTRE LA DECADENCE DE LA QUANTITÉ DANS LA LANGUE LATINE ET LES PHÉNOMÈNES D'APOPHONIE ET DE SYNCOPE.

La loi des deux mores par laquelle Barbelenet<sup>1</sup> s'est efforcé d'expliquer les cas d'apophonie et de syncope, est contredite aussi dans les élaborations successives de Vendryes<sup>2</sup> et de Juret<sup>3</sup> par plusieurs exemples qui présentent des difficultés presque insurmontables<sup>4</sup>. D'avoir mis en évidence la puissance du coefficient quantitatif dans les phénomènes en question me semble être cependant un résultat très notable.

Ce mérite n'a pas échappé à la pénétration de Meillet<sup>5</sup> qui a rappelé quelques principes de phonétique générale pouvant donner l'explication convaincante des affections dont souffrent les voyelles brèves intérieures, lesquelles, souvent sont altérées dans leur timbre et souvent tombent. Les voyelles, observe Meillet, sont d'autant plus brèves qu'elles sont plus fermées. Dans la même langue, un *i* dure normalement moins qu'un *ē* et un *ē* moins qu'un *ā*. Ainsi les différences quantitatives des voyelles ne sont que relatives à chacune d'elles, de façon que l'*i* peut être d'une durée absolue non supérieure à la voyelle *ā*, et pour paraître long il est nécessaire qu'il dure plus que *i*. Donc, dans les mots *cano concino*, *lēgo colligo*, les voyelles initiales *cā-* et *lē-* bien que brèves, le sont moins que *-cī* et *-lī* intérieures des composés. Mais l'apophomie est-elle cause de l'abréviation ou un effet de l'abréviation même ? En d'autres

1 B S L, n° 38, 27 avril 1893, cf. Meillet, *Revue Bourguignonne*, 1895, p. 224, Land-say-Nohl, *Latein. Sprache*, p. 207.

2. *Intensité*, p. 184 et suiv.

3 *Dominance.*, p. 116 et suiv. ; *Manuel de phonétique*, p. 298 et suiv.

4. Cf. Lenchantin, *Riv. indo-greco-italica*, 1922, p. 99 et suiv.

5. M. S. L., XXI, p. 108 et suiv.

termes, y a-t-il une autre cause (par exemple, l'intensité initiale) produisant le phénomène d'apophonie avec lequel s'accompagne l'abréviation, ou bien l'abréviation de la voyelle produit-elle l'apophonie ? A cette dernière hypothèse nous sommes portés par la considération certaine que la durée des syllabes d'un polysyllabe décroît en proportion directe du nombre des syllabes mêmes.

Le phénomène d'apophonie ne peut être séparé de celui de syncope : dans les deux, il s'agit d'une affection de la voyelle intérieure. A ce propos, sont assez significatifs les doublets *caldus calidus*, *soldus solidus*, *valde validus*, où l'on voit qu'une voyelle déjà fermée au dernier degré ne pouvant, en s'abrégant, se fermer davantage, tombe ; et nous devons également rappeler les doubles formes *contracto contrecto*, *inarmis inermis*, etc. (qui sont dus à des dialectismes, car la décadence prosodique n'était pas égale dans tout le monde latin), où l'on peut suivre les degrés successifs du phénomène. En général, les formes avec voyelle ouverte semblent plus anciennes que celles avec voyelle fermée.

La décadence de la prosodie latine est déjà certaine au commencement de la période littéraire. Les écrivains mirent un frein puissant à la chute de la prosodie.

La syllabe initiale du mot latin devait être caractérisée par la clarté et la netteté de la prononciation puisque, avec elle, commençait le groupe des syllabes formant un mot, en opposition aux brèves et longues qui constituaient les autres mots, sans que l'accent de caractère spécialement musical<sup>1</sup> prenne un relief particulier. On comprend aussi la conservation des voyelles longues intérieures, puisqu'elles se distinguaient quantitativement des brèves, quoique les voyelles longues mêmes ne fussent pas égales entre elles.

Cette opposition est perçue nettement dans la langue latine, comme le prouvent les vers classiques, qui ne sont pas

1. On peut parler d'un accent en grande partie musical ou de hauteur, ou en grande partie intensif ; mais pas d'un accent de caractère exclusivement intensif ou exclusivement mélodique : cf. Sommer, *Handbuch* 2, p. 93.

une abstraction des érudits, mais une manifestation essentielle de la langue. En relation avec cette théorie, rien d'inattendu ne présente le traitement différent entre la voyelle d'une syllabe ouverte et celle d'une syllabe fermée, celle-ci étant bien plus résistante à l'abrègement, à cause de la protection des consonnes contiguës.

L'explication que nous avons donnée trouve son fondement dans un fait physiologique, à savoir comme un son en s'abrègeant s'atténue, de même en s'allongeant il s'amplifie. De la sorte sont expliqués les cas d'apophonie et de syncope qui ne doivent pas être considérés comme des manifestations distinctes, mais comme deux aspects différents du même phénomène.

Avec cette hypothèse, qui peut être jugée comme une généralisation de celle de Juret et en particulier de Meillet, semblent contraster les exemples tels que : *tango contingo*, *τάλαντον talentum*, *quīnquēdecem quīndecim*, *gavideo gaudeo*, *βάλνεον balineum balneum*; exemples sur lesquels il semblait que l'intensité initiale avait ses fondements les plus profonds, puisque la voyelle affectée d'apophonie ou de syncope est celle qui, en période historique, devait être accentuée par rapport à la loi du trissyllabisme.

Mais la difficulté naît d'une conception fausse de la nature de l'accent latin, qu'on croit correspondre exactement à celui des langues romanes et germaniques, où il est seigneur et maître dans l'ensemble des syllabes constituant le mot, en opposition aux autres groupes syllabiques, eux aussi sous la domination de l'accent qui règne sans conteste.

En parlant de la structure des langues classiques, on oublie trop souvent de tenir compte d'un élément qui échappe au sens moderne, tout fondamental et essentiel qu'il soit ; je veux dire l'élément quantitatif qui détermine le rythme du grec et du latin, bien différent du rythme auquel notre oreille est habituée, puisqu'il ne se base pas sur l'alternance tonique et atonique, mais sur la succession de syllabes longues et brèves.

La métrique sert à mettre hors de doute la supériorité de la quantité sur l'accent, qui perd toute prééminence entre

les *ictus* et les syllabes de différente durée, disposées dans un ordre déterminé. L'*ictus* était le temps fort, c'est-à-dire presque toujours la syllabe longue en opposition soit à une autre longue avec un moindre relief, soit à des brèves ; et dans le cas où l'élément fort était formé par deux brèves, celles-ci, au point de vue rythmique, constituaient une unité indivisible

Dans l'hexamètre :

*Cantantes sublime ferent ad sidera cygni,*

si l'on observe que sur *cántantés* qui a l'avant-dernière syllabe tonique, les *ictus* tombent sur la première et la dernière, on se convaincra que dans la versification classique l'accent grammatical était considéré comme un élément négligeable dans le vers. Il est impossible, en effet, que l'on ait pu prononcer *cántantes* ou *cántantés*, en donnant respectivement à la première et à la troisième syllabe une prééminence supérieure à celle tonique, et encore moins pouvait-on dire *cántantes* sans tenir compte des *ictus*, coefficients indispensables du vers. Pour que des mots du type *cantantes* puissent entrer dans un hexamètre, il était donc nécessaire qu'aucune des trois syllabes n'ait un relief sensible <sup>1</sup>.

Il ne faut pas croire que cette observation convienne à la poésie et non à la prose ; en effet, on ne conçoit pas une poésie viable inspirée de principes autres que ceux de la prose. La prose métrique grecque et latine est gouvernée par le même principe prosodique que la poésie.

Quand Cicéron écrivait *appellánt et existimánt, fiúnt honestissime*, il ne donnait pas à *appellánt* et *fiúnt* un accent différent de celui que ces mots avaient dans les passages arhythmiques. Du reste les anciens grammairiens, aussi bien grecs que latins, dans la clausule métrique ne font jamais intervenir l'accent, qui prend une importance absolue seulement lors de la disparition de la prosodie, dans la prose et la poésie rythmiques.

1. Voir à ce sujet les remarquables observations de Vendryes, *Intensité*, p. 67 et suiv.



Donc, dans \**contāngo*, \**talantum*, \**Massālia*, *balineum* devenus *contingo*, *taléntum*, *Massília*, *bálneum* l'accent ressortait peu entre les syllabes longues et brèves formant les mots et dans le rythme essentiellement quantitatif. Si bien qu'il ne put empêcher la voyelle brève intérieure d'être entachée plus ou moins gravement, c'est-à-dire de subir une affection du timbre ou de tomber.

La décadence prosodique semble être une tendance organique du latin, soit par les vicissitudes du vocalisme de la langue vulgaire, soit par la disparition de la quantité dans les langues romanes, soit par certaines erreurs de métrique dans la poésie populaire et surtout, à mon avis, par quelques mots qui, introduits déjà à la période littéraire la plus ancienne, supposent amoindri le sens prosodique, puisque une voyelle longue de la base grecque se reflète dans une brève latine. Tout cela démontre à l'état latent et presque en incubation le germe destructeur de la quantité. *Ancōra* (Naev., *Com.*, fr. 52 R) avec l'avant-dernière brève correspond à ἄγκυρα avec l'avant-dernière longue ; *cunila* (Plaut., *Trin.*, 935) ou *cunēla* reproduit κυνέλη ; *crepida* (Catull., 98, 4) représente l'acc κρηπίδα ; Ἀπόλλωνος (gén.) devient *Cochlites*, *Apollinīs*.

Il est certain que des exemples comme *ancōra* ἄγκυρα donneraient beau jeu à ceux qui attribuent au fait d'avoir conservé l'accentuation originale, l'abrègement de la syllabe intérieure, expliquant ainsi *Philippus* Φίλιππος, *Tārentum* Τάροντις (acc.). Mais des témoignages d'incontestable valeur démontrent que la conservation de l'accent grec ou la substitution de l'accentuation latine n'influent pas sur la quantité. A propos d'un vers de Stace (*Th.*, V, 44) *Nec facilis Nemēa latas evolvere vires*, Priscien<sup>1</sup> atteste que *Nemēa* était accentuée sur l'avant-dernière à la manière grecque, quoique *e* soit bref dans le vers. Au sujet du vers de Virgile *Castorea, Eladum palmas Epiros equarum*,

1. VII, 5, p. 287, 12 H. « Apud Statium . *Nemēa* quia servavit a productam, accentum graecum servavit, id est paenultimum acutum in V Thebaidos . *Nec vires*. »

Servius dit <sup>1</sup> que *Epīros* est accentué sur l'initiale comme en grec, mais cependant l'avant-dernière reste immuablement longue, et cela est démontré par... Virgile lui-même. C'est encore par Servius que l'on connaît la prononciation *Simóis* <sup>2</sup>, *Adónis* <sup>3</sup>, *Cýclōpas* <sup>4</sup>, où la quantité de l'avant-dernière reste invariable.

La double accentuation que pouvaient prendre les mots grecs passés au latin (*Cýclōpas*, *Cyclōpes*) n'exerçait donc aucune influence sur la prosodie; et par conséquent dans les exemples tels que *ancōra*, l'accent n'a rien à faire dans l'abrègement de la voyelle intérieure. Du reste l'accent ne pouvait même pas défendre des affections sur la quantité la voyelle tonique, comme il résulte de *τρῦτινῇ trútina* où la voyelle sur laquelle se trouve l'accent est abrégée.

D'autre part, la quantité fluctuante de certaines syllabes n'est pas inconnue à la technique la plus élevée. *Fidenae* avait la première longue, mais Virgile écrit *urbemque Fidenam* <sup>5</sup> *Italia* n'avait l'initiale longue qu'en poésie, à ce que dit Quintilien <sup>7</sup>. Mais sans parler des noms propres avec lesquels on prenait de plus grandes libertés, tandis que Plaute employait *rēligio*, les poètes dactyliques employaient *rēligio* ou *rēlligio*; Ennius <sup>8</sup> et Plaute <sup>9</sup> ont *prōfiteri* qui devient dans Ovide *prōfiteri*. Dans Lucrèce, il y a tantôt *sūbus*, tantôt *sūbus*. Et tout cela, je le répète, se trouvait dans la

1 Ad. *Georg*, I, 59 « Sane *Epīros* graece profertur, unde etiam *E* habet accentum nam si latinum esset *Epīrus*, *pi* haberet [accentum], quia longa est »

2 Ad *Aen*, I, 400 « *Simóis* nomen integrum ad nos transit, unde suo est accentu proferendum : nam si esset latinum, in antepenultima haberet accentum, quia secunda a fine brevis est »

3 Ad. *ecl.*, X, 48 *Et formosus oves ad flumina pavit Adonis*. « *A* habet accentum, quia graecum est nomen. »

4 Ad. *Aen*, XI, 263 « *Cýclōpas* .. graecum habebit accentum »

5. Bien que tardif, ce témoignage est important *E cod. Bern*, 83 (*An Helv.*, p 182, 18 H) : « *Saffirus, Sardijs, Bacchius, Epīrus, bītīrum, rómphēa, anáthēma. Amalechīta* naturaliter habent antepenultimam longam, sed antepenultima habet accentum. »

6 *Aen*, VI, 773.

7 I, 5, 18.

8 *Trag*, 293 R

9 *Men.*, 643.

poésie d'art qui se ressentait toujours un peu du *durus limae labor*. Il est notoire que ces libertés se trouvent être bien plus graves dans la poésie populaire. Donc à partir de la période la plus reculée de la littérature, nous pouvons découvrir les traces de ce mouvement qui plus tard triomphera quand βούτυρον, εἰδωλον, ἔρημος seront devenus *būtīrum* (it. *burro*, fr. *beurre*), *idōlum* (it. *ídolo*), *erēm̄us* (it. *ermo*). Pareillement la diphtongue ει s'abrège en ě ou ĭ : βάλαν-τερον *balnēum* et *balnĭa* = *balnĕa*, κωνωπεῖον *conopĭum* et *conopĕum* à côté de *conopĕum*, γυναικεῖον *gynaecĭum* à côté de *gynaecĕum* et *gynaecĭum*, χορεῖα *chorĕa* à côté de *chorĕa*, πλῆτεον *plutĕa* à côté de *plutea*. L'existence de ces doublets prosodiques s'explique par la réaction des grammairiens à l'évolution naturelle du langage ; ceux-ci, les yeux toujours fixés sur le grec, redonnèrent à certains mots la prosodie originelle. Les exemples d'apophonie κραπίση *crapula*, τέρσων *tessera*, Κατίνη *Catina*, etc. démontrent que l'abrégement de la voyelle intérieure s'effectuait dans le territoire latin : abrégement qui, arrivé aux extrêmes, conduit à la syncope, comme dans βάλαντερον *balineum bālneum*, présentant le même phénomène apparu dans les mots indigènes : *pueritia puertia*, \**opificina officina*, *calidus caldus*, *valide valde*.

Parmi les différents timbres que la voyelle peut prendre dans les divers cas d'apophonie, on ne doit pas exclure l'influence des consonnes contigues, puisque celles-ci ont maintenu, même dans les langues romanes, leur influence. Par exemple, en italien, tandis que toutes les voyelles latines, brèves ou longues, ont la même durée, les voyelles véritablement longues sont celles en position, c'est-à-dire closes par deux consonnes. Ainsi *tanto*, *tempo* ont la première syllabe longue, mais dans *pena* (lat. *poena*), *rivo* (lat. *rivus*), on n'aperçoit pas la valeur quantitative originale.

Même la forme métrique du mot peut faciliter ou non le phénomène de syncope en relation avec le rythme de la langue. En effet *saeculorum* et *saeculis* ne pouvant entrer dans l'hexamètre, ont été réduits en *saeculrum* et *saecils*,

tandis que, au nominatif pluriel on a *saecula* ; pour la même raison on emploie *pericli* au lieu de *periculi*, *vinctis* au lieu de *vinctis*, *balnă* au lieu de *balnă*, *cōmprēndere* au lieu de *cōmprehendere*. Ici la syncope n'est pas un artifice des poètes si le mot syncopé n'avait pas été dans le langage courant, le poète n'aurait pu le forger. On voit ainsi l'influence exercée sur la langue par le rythme dactylique, lequel démontre sa puissance plus encore en grec qu'en latin dans les mots à accumulation de brèves : *σοφός* devient *σοφώτης* et non *\*σοφότης*, de *ἄνεμος* on a *ἄνεμους* dans Homer et *ἄνεμους* dans les tragiques.

Tandis que l'hypothèse de l'intensité initiale rencontrait des difficultés insurmontables que l'école française a mis en évidence, la théorie de la décadence prosodique peut, si je ne m'abuse, expliquer les phénomènes de syncope et d'apophonie sans l'intervention d'un facteur incertain, dont on a de bonnes raisons de contester l'existence, soit à l'époque préhistorique, soit dans celle historique.

La seule difficulté présentée par le fait de l'affaiblissement ou de la chute d'une voyelle tonique (*uléntum*, *τῆλεντον*, *concutio* *\*conqu(a)tio*, *unior* *\*juvénior*, *reppuli* *\*repépuli*, etc.), disparaît, étant donné l'insignifiante prééminence de l'accent latin suffoqué par l'étreinte de la quantité syllabique. Cette insignifiante prééminence du ton résulte d'une manière évidente de la métrique et se base, comme nous avons vu, sur des arguments qui ne donnent lieu à aucun doute.

Quand on considère le caractère intensif que l'accent présente en général dans les langues germaniques et romanes, il est difficile de concevoir le relief presque insensible de l'accent latin. Mais cette particularité n'est pas étrangère à une langue moderne et précisément au français pour lequel, ainsi que le rappelle Gaston Paris <sup>1</sup>, vaut la règle « pour bien parler, il ne faut pas avoir d'accent ». Les systèmes aventureux qui, à partir de Bèze jusqu'à l'italien Scoppa, ont été conçus pour déterminer la place de l'accent français, ser-

1. *Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*, p. 17.

vent à mettre en lumière un fait incontestable, c'est-à-dire que l'accent est bien faiblement marqué pour produire de bonne foi des divergences si énormes<sup>1</sup>.

Ce fait, qui paraît singulier aux étrangers, présente une véritable analogie avec l'accentuation que nous avons prêtée au latin et, naturellement, au grec, en considérant la structure du vers classique. Il faut encore ajouter que le français présente, dans une certaine manière, une quantité : il n'est pas difficile d'entrevoir que la voyelle de *âge*, *dame*, *grâce*, *mère* est longue, tandis que celle de *face*, *tache*, *table* est brève. Certainement bien des mots restent douteux, la place différente des mots mêmes dans la proposition peut amoindrir la quantité de la voyelle ; quand la syllabe perd l'accent, celle-ci s'abrège, l'accent oratoire supprime certaines distinctions ; dans l'ensemble, les brèves sont plus nombreuses que les longues ; aussi le grammairien Bèze n'avait pas tort de mettre en garde les étrangers contre les exagérations en affirmant qu'il valait mieux prononcer tout bref plutôt que d'allonger mal à propos. Malgré toutes ces réserves, une quantité française existe, bien qu'indépendante de la quantité latine<sup>2</sup>.

L'analogie avec une langue qui présente un caractère quantitatif, dans laquelle l'accent n'a pas de prééminence, me semble donner une sérieuse vraisemblance à l'hypothèse que nous avons faite pour le latin. Cette hypothèse, en effet, nous offre le moyen de concevoir la nature intime d'un vers classique dans lequel *ictus* et accent coïncident rarement, et ne rend pas invraisemblable la possibilité de la syncope et de l'apophonie d'une syllabe tonique.

MAXIME LENCHANTIN DE GUBERNATIS

<sup>1</sup> Cf., *ibid.*, p. 13 et suiv.

<sup>2</sup> Cf. d'Ovidio, *Versificazione italiana e arte poetica medievale*, p. 296 et suiv.

Lat. *OINVORSEI*.

La forme *OINVORSEI* qui figure dans l'inscription dite le Sénatusconsulte des Bacchanales est ordinairement citée comme fournissant un bon exemple d'absorption de voyelle brève en syllabe intérieure · *\*oinouorsos* > *ouuorsus*. Mais les partisans de cette explication sont bien embarrassés pour rendre compte comment de cette forme syncopée a pu naître la forme classique *īniuersus*.

Dira-t-on, avec M. Bottighoni<sup>1</sup>, que « il senso vivo che rimase dei due componenti valse a impedire il dileguo delle due brevi », en ce cas, le même sentiment de la composition du mot, auquel on attribue la reconstruction de *īniuersus*, aurait dû empêcher au préalable l'absorption dans *\*oinouorsos*.

En réalité *OINVORSEI* doit se lire *OINVVORSEI*, le premier terme du composé étant *OINVV-* comme dans la forme *OINVMAMA* du miroir de Préneste ; et nous avons là affaire à une graphie du type *FLVIVS* = *fluius*, *IVENTA* = *iuuenta*, dans laquelle les Romains, pour éviter la suite *VV*, ont recouru à un seul signe pour noter un *u* consonne précédé ou suivi d'un *u* voyelle. *OINVVORSEI* a donné régulièrement à l'époque classique *īniuersi* avec réduction de la diphtongue et passage de *ī* à *i* (cf. *maxumus* > *maximus*).

On ne peut tirer argument de *inōrsum* qui représente *\*oino(u)orsom* avec chute de *u* entre deux voyelles identiques, et qui du reste peut être simplement formé par analogie sur *retrōrsum*, *dextrōrsum*, *quōrsum* de *\*retro(u)orsom*, etc.

Quand il s'agit de langues anciennes, on ne saurait inter-

1. *Il dileguo delle brevi atone interne nella lingua latina*, p. 79. Pise. 1924.

prêter avec trop de prudence, pour expliquer des faits de phonétique, c'est-à-dire de prononciation, les données fournies par l'écriture : vérité élémentaire, sans doute, mais que les phonéticiens qui s'occupent du latin sont trop souvent enclins à négliger.

A ERNOUT.

## QUELQUES REMARQUES SUR LA PRONONCIATION DU NORVÉGIEN ORIENTAL

La prononciation du norvégien oriental n'a pas, par elle-même, un intérêt spécial pour les lecteurs du *Bulletin*. Mais on y trouve des traits qui ne sont pas sans valeur pour la linguistique générale. Qu'il me soit permis d'attirer l'attention sur ces faits en me référant aux résultats principaux de deux petits mémoires sur ce sujet.

La transcription donnera une impression assez claire sans autre explication. Les deux signes ' et ' marquent les deux intonations distinctives de notre langue, ' l'intonation « simple », ' l'intonation « complexe ». On les place après la première syllabe du mot ou de la coupure sous l'intonation donnée ; par exemple *blå'*, écrit *blå* ou *blaa* (bleu), *bon'når*, écrit *bonder* (des paysans), *kø'nə*, écrit *kone* (femme), *bon'når*, écrit *bonner* (des fèves). Il suffit pour notre objet de retenir que l'intonation simple est un mouvement tonique de plus bas à plus haut, tandis que l'intonation complexe embrasse un mouvement descendant plus un mouvement ascendant.

\*  
\* \*

1. Le premier travail auquel on renvoie a été écrit en 1913 sous le titre *Litt om rytmenormen i vor dagligtale* dans la revue *Mål og Minne*. Le sujet principal était une analyse des réductions et contractions de la prononciation ordinaire et vulgaire du norvégien oriental. On a depuis longtemps remarqué comment ces contractions ont souvent peu de respect, non seulement pour les formes écrites mais aussi pour les règles d'une prononciation plus ou moins cultivée. Dans l'article cité on a constaté comment les réductions et contractions affectent non seulement les mots, simples et



composés, mais aussi, et même encore plus les jonctions des mots, les phrases. Partout on remarque sous les contractions une tendance évidente à parvenir à une norme, le plus souvent consistant en deux syllabes dont la première, accentuée, devient selon les lois de notre langue « longue », la seconde « brève ». L'émission se groupe ainsi plus ou moins nettement en coupures (« mesures », cf. « Sprech-takte », « stress-groups ») de deux syllabes sous l'une des deux intonations nommées. Les contractions sont, comme il a été dit, parfois très violentes, en dépendance du milieu et de la manière de parler. Pour donner un exemple, une phrase *jə[g] har [ik]ke snakket me[d] andre a[v] dem* — les [] montrent les parties disparues aussi dans le parler cultivé — signifiant « je n'ai pas parlé à d'autres d'eux », se réduit dans la langue ordinaire à une forme extrême *jak'kə snakt'me an'dram*; ou une phrase *de[t] er [ik]ke no[g]e[t] å si på de[t]*, signifiant « il n'y a rien à dire », aboutit à *dæk'noå si'på dɛ'* où *oå* représente une diph-tongue qui n'existe pas hors de pareilles liaisons.

Une manière de parler plus soignée ne va pas aussi loin dans ses réductions. Le dernier exemple se peut arranger en quatre coupures : *dæk'kə nō'å si'på dɛ'*. A cet égard il y a une grande élasticité, mais qui ne trouble pas trop le système de la tendance indiquée. Et la preuve la plus forte de la justesse de l'observation se trouve dans le fait qu'une coupure embrassant par la nature de la phrase seulement deux syllabes n'a point de tendance à contraction, même dans le parler le plus rapide et même si les sons et l'intelligibilité n'opposent pas d'obstacles. Et là où une coupure embrasse, de par la nature de la phrase, une syllabe une, il est à observer que cette syllabe grâce à divers moments — allongement, pause, etc. — s'approche plus ou moins de la valeur d'une coupure bissyllabique.

Contre les réductions et la tendance universelle indiquée agissent des moments de compréhensibilité, de logique, de tempérament — pour ne pas parler de style, d'éducation. Aussi remarque-t-on aussitôt assez de coupures comportant plus de deux syllabes, là-même où leur réduction ne semble-

rait pas se heurter à des difficultés. Mais tout ceci n'empêche pas de constater le principe, le cadre de rythme dans lequel la prononciation ordinaire et vulgaire a une tendance manifeste à disposer la substance des sons.

Pour des détails, par exemple le pouvoir relatif de résistance des différentes syllabes d'une coupure — en dépendance probablement de la distribution de l'intensité du courant d'air — on renvoie à l'article cité. Le petit travail n'était qu'une esquisse, la tendance principale constatée demande à être éclairée à divers égards, et il y a des traits spéciaux qui méritent une analyse plus détaillée.

\*  
\* \*

2. C'est un de ces traits qui est l'objet principal du second travail. *Fra Estlandets Dugligtale*, qui va paraître dans la même revue. On analyse là un groupe nombreux de jonctions clichées du parler ordinaire et vulgaire, savoir de verbes auxiliaires, en sens étendu, avec la négation post-verbale et des pronoms.

A côté de la forme pour ainsi dire officielle de la négation, « ikke » (*ik'hə*, dans position plus faible *ikə*), la langue parlée se sert très souvent d'une forme abrégée *-ke*. Cette forme existe principalement après une forme personnelle verbale ; elle constitue avec celle-ci une unité ferme sous une des deux intonations. Par exemple, ce qui s'écrit *slo[g] ikke*, prétérit négatif de *sla* « battre », se prononce *slo'ikə* ou *slo'ke*. Entre le verbe et cette forme de la négation, peuvent s'intercaler de petits mots, spécialement des pronoms atones, mais aussi des adverbes comme par exemple *da* « donc » ; tout le groupe forme une unité ferme sous une des deux intonations ; ainsi *var'dakə*, écrit *var da ikke* « n'était donc pas ». L'usage de la négation *-kə* n'est pas seulement vulgaire ; c'est par exemple à Kristiania un fait qu'on entend partout.

De la même manière, à côté des négations *inte* et *itte* d'autres parlers on recourt d'une façon parallèle aux

formes abrégées *-nte* et *-te*. On se peut borner pour notre but à l'usage de *-ke*.

La position postverbale est donc dans la langue parlée ordinaire et vulgaire répartie entre *-ke* et *ikke*. Les moments déterminants sont divers ; les uns de caractère plutôt psychologique, ce qu'il n'est pas nécessaire d'illustrer ici, les autres de caractère plutôt phonétique, ce qui résultera en partie du présent article. Seulement, on soulignera aussitôt que la répartition a peu à faire avec les relations logiques de la phrase. Voici un exemple : le présent négatif de « pouvoir » en situation modérément accentuée est *kaj'kə* ; si l'on veut accentuer la négation, il semblerait naturel d'user de la forme pleine *ikke*, prononcée fortement, donc *kan-ik'kə* ; mais ceci appartient à la langue plus cultivée ; la langue ordinaire préfère *kaj'kə* avec l'intonation changée en simple et tout le groupe prononcé avec une force augmentée. De pareils groupes sont donc devenus des unités aussi fermes qu'un mot ; la seule différence est la possibilité de changer d'après certaines règles l'intonation. De pareils exemples existent en quantité notable.

Les formes négatives des verbes auxiliaires présentent donc dans la langue parlée un système très fixe et régulier dont l'écriture ne donne presque pas l'idée.

Considérons quelques présents. De « vouloir » le présent a la forme *vil* ou (vulgaire) *vi* ; avec négation, écrit *vil ikke*, la prononciation ordinaire, et non seulement vulgaire, est *vik'kə*, en position plus faible *vikə*. De « devoir » le présent est de même *skal* ou *ska* ; avec négation, écrit *skal ikke* : *skak'kə*, *skakə*. De « pouvoir » : *kan* — *kaj'kə*. De « être » : *er* (prononcé *ær*) — *æk'kə*, *ækə*. De « avoir » : *har* — *hak'kə*, *hakə*. De *måtte* (être forcé ou obligé). *må* — *mā'kə* ou *māk'kə*, *mākə*, etc. Même les personnes les plus cultivées ne peuvent plus se garder contre une prononciation, partout entendue, comme *dæk'kə mā'li* pour *de[t] er ikke muli[g]* « ce n'est pas possible ». Si le groupe sert de « prédicat psychologique » l'intonation se change de complexe en simple, donc *vik'kə*, *skak'kə*, *æk'kə*, etc.

Pour le prétérit des mêmes verbes, il y a nombre de paires de formations, quoique la norme de deux syllabes ne soit pas la seule. En accord avec les présents le prétérit de « être », *var*, a la forme négative *vak'kə* ; le prétérit de « devoir » *skulde*, prononcé *skul'lə*, de même *skuk'kə*, par conséquence avec réduction aussi de la forme verbale à *sku*, forme existante déjà aussi comme positif ; et même le prétérit de « pouvoir » *kunde*, prononcé *kun'nə*, ne possédant une forme réduite positive *\*kun*, présente la forme négative *kun'kə*. De l'autre côté le prétérit de « vouloir » *vilde*, prononcé *vil'lə*, ne possède que la forme négative trissyllabique *vil'lukə* ou *vilukə*, le prétérit de « avoir » *hadde* de même *had'dikə*, de « mätte » (v. plus haut) *mätte* — *mât'tikə*. La, cf. allem. *lassen*, a le prétérit monosyllabe *löt*, mais néanmoins le prétérit négatif toujours de forme trissyllabique *lot'ikə*, probablement pour une raison toute phonétique, à savoir à cause de l'inconvenance de *tk* dans *\*löt'kə*. Et même le prétérit monosyllabique de *bli* — cf. allem. *bleiben*, mais avec un sens autre — écrit *blev*, prononcé *blē* ou vulg. *blæj* (avec un *l* spécial), flotte pour le négatif entre des formes bisyllabiques (*blē'ikə*, *blæj'-kə*) et des formes trissyllabiques (*blē'ikə*, *blæj'-ikə*) ; ce flottement dépend évidemment du flottement des normes.

Les pronoms-sujets atones cherchent à se réduire à une forme non-syllabique, par exemple *j-æk'kə* « je ne suis pas », écrit *jeg er ikke*, *d-æk'kə* « ce n'est pas », écrit *det er ikke*, et même *jak'kə* à côté de *je-hak'kə* « je n'ai pas », écrit *jeg har ikke*. Quand ceci est impossible, les pronoms s'ajoutent comme des syllabes proclitiques qui ne troublent pas sensiblement le caractère de « bisyllabité » du groupe ; par exemple *-dū-vik'kə* « tu ne veux pas », *-vi-kan'kə* « nous ne pouvons pas ». Dans l'émission continue, ces syllabes proclitiques se rattachent le plus souvent à la coupure précédente ; que l'on compare l'exemple *-vi-kan'kə* avec *kə'na sã'vi kan'kə...* « la femme a dit (que) nous ne pouvons pas... ».

Par contre, des pronoms accentués dans la même position provoquent des coupures trissyllabiques, avec intona-

tion simple, et, l'allongement régulier de la syllabe accentuée transféré, par conséquent, à la syllabe du pronom ; par exemple *jæv'vikə*... « moi je ne veux pas... » ; *dū'-kanjka* « toi tu ne peux pas ». Une autre alternative est que le pronom forme une coupure à lui seul, avec allongement fort et ordinairement en outre, une pause remplissant la mesure, donc par exemple *dū' vik'kə* « toi tu ne veux pas... », *dē' æk'kə*... « cela n'est pas .. ».

La position du pronom après le verbe permet des alternatives pareilles : ou deux coupures indépendantes, par exemple *vik'kə dū'*... « ne veux pas toi... », *kanj'kə vī'-to*... « ne pouvons pas nous deux... » — ou bien la forme verbale négative comme deux syllabes faibles proclitiques devant le pronom fortement accentué, par exemple *-ækj'-dū'*... « toi, n'es tu pas. », *skäk'-hann'*. « lui, ne doit-il pas... ». Pour ces syllabes proclitiques, vaut ce qu'on a dit plus haut du rattachement à une coupure précédente.

Les types négatifs avec position des mots « inverse », donc le pronom entre le verbe et la négation, présentent pour le présent partout des types trissyllabiques, avec une alternation intéressante entre les deux formes de la négation, évidemment pour régler les coupures dans un cadre uniforme. Pour exemplifier, il suffit de citer le présent de vouloir, *vī[l]*. Avec les pronoms *jæ* « je », *du* « tu », « han », prononcé *y* « lui », *vi* « nous », *dere* « vous », *de* prononcé *dī* « ils, elles », ce présent présente les négatifs suivants : *vij'jækə*, *vid'dukə*, *vin'nikə*, *viv'vikə*, *vi'drikə*, *vid'dikə* ; ajoutons encore, avec le pronom pour « elle », vulgairement *a*, *vil'lakə* ou *vi'akə* — pour ne rien dire d'autres alternatives. L'emploi comme « prédicat psychologique » change l'intonation, donc *vid'dukə*, etc. Quant au redoublement de la consonne après la syllabe accentuée, il en sera parlé plus bas.

Dans les prétérits, la tendance est vue des types pareils. Il suffit d'illustrer par *skulde* : *sku'jækə*, *sku'dukə*, *sku'nikə*, *sku'vikə*, *sku'drikə*, *sku'dikə*, *skul'akə* ou *sku'akə*, etc., c'est-à-dire parallélisme complet avec le présent cité. Là où le prétérit conserve encore régulièrement

deux syllabes, le groupe décrit présente quatre syllabes qui forment une unité d'intonation, mais dynamiquement deux coupures, par exemple *vil'tə-jækə*... « ne voulais je pas... » ; en ce cas, on remarque dans le parler le plus rapide une tendance à contracter en trois syllabes : *vil'jækə* ; cf. *bui'tə-nikə*  $\approx$  *burt'nikə*... « ne devait-il pas... », *mât'tə-jækə*  $\approx$  *mât'jækə* « n'étais je pas obligé », etc. Il y a donc ici assez d'élasticité, sur une base sur laquelle on reviendra ci-dessous.

Mais avant de discuter la nature des coupures, il vaut la peine de considérer avec plus d'attention une série de phénomènes phonétiques dans ces groupes du parler ordinaire, plus ou moins vulgaire.

On ne parlera pas d'évolutions déjà finies, par exemple de la perte du *-l* dans les présents *vi[l]*, *sha[l]*. Mais, outre les changements et alternations phonétiques qu'on observe régulièrement dans la langue sous de pareilles conditions, on trouve dans les groupes traités des évolutions spécifiques.

Ainsi *rk* reste ordinairement intact, par exemple *harke* « gaillonner », tandis qu'un groupe comme *har-kə*, présent négatif de « avoir », se change en *hak'kə*.

*rj* reste régulièrement intact, par exemple *herje* « dévaster » ; mais un groupe *har je[g]* [*ik*]*ke*, mot à mot « ai-je pas », change le *rj* en *j(j)* et se prononce *haj'jækə*, *ha'jækə*.

*rv* reste régulièrement intact, par exemple *garve* « tanner » ; mais à côté de *har'vikə* « n'avons-nous pas », on prononce *hav'vikə*, *ha'vikə*.

On signalera encore une tendance à simplifier le *rd* — articulation supradentale, donc *-rd* — en *r*, par exemple *ha'rukə* « n'as-tu pas », au lieu de *har'dukə*, fait particulièrement courant dans les groupes traités.

Ajoutons que tous ces faits spéciaux apparaissent plus ou moins à l'état de règle de pareils groupes verbaux, hors de la série des verbes auxiliaires. Par exemple le présent de « aller », *gār*, présente *gāk'kə* (*gā'kə*) au lieu de *gār-kə*,

*gå'jækə* ou *gå'jækə* au lieu de *gårjækə*, *gåv'vikə* au lieu de *gårvikə*, *gå'rukə* au lieu de *gårdukə*, etc., etc.

Il n'est pas difficile de constater que tous ces traits, différents du système phonétique normal de la langue, ont pour base un principe commun continuant le développement qui a amené à des formes comme *vi*, *ska*, *sku*, déjà autonomes, à côté de *vil*, *skul*, *skulde*. C'est une tendance à parvenir à des syllabes ouvertes. Pour la plupart les réductions et éliminations frappent la consonne finale de la syllabe, s'il y en a, chose naturelle qui n'a pas besoin d'être expliquée. Mais le résultat n'est pas toujours atteint de cette manière. Dans la réalisation de ces syllabes ouvertes, la prononciation ordinaire est parvenue par des voies différentes à une grande liberté et variété. Ainsi on trouve pour « veux-tu », écrit *vil du*, tant *vi'du* que *vi'lu* et *vi'ru* ; pour « veux-tu pas », *vi'dukə* et *vi'lukə*, etc., etc. Pour le détail on renvoie au travail norvégien. La consonne simple entre voyelles, condition pour que les syllabes soient ouvertes, est en somme atteinte par un jeu de changements phonétiques et de transports par analogie qui se croisent. Le principe directeur ressort avec d'autant plus de clarté.

Il faut pourtant remarquer que cette transformation en syllabes ouvertes, séparées pour la plupart par une consonne simple et une, ne suppose pas que les syllabes soient partout prononcées comme « ouvertes », c'est-à-dire comme consonne + voyelle, par exemple *vi-du-kə*, mot à mot « veux-tu pas », *vi-du* « veux-tu », etc. On renvoie à des exemples déjà cités et à leur transcription assez variable sur ce point. Une comparaison de cas comme *-ska-du-gä'* « dois-tu aller » : *skud'du* « dois-tu », *-vi-kə-du'* « veux pas toi » : *-du-vik'ke* « tu ne veux pas » suffit pour marquer le traitement variable des syllabes conformément aux principes ordinaires de la prononciation de notre langue ; savoir : en position inaccentuée la consonne qui sépare les syllabes en question est toujours brève et appartient à la syllabe suivante ; après voyelle accentuée longue, par exemple *mā'-du*, la consonne reste brève et appartient de même à la syllabe suivante ; mais une syllabe accentuée avec voyelle

brève exige fermeture pour que l'allongement qui accompagne régulièrement la syllabe accentuée trouve sa place dans la consonne fermante. Ainsi l'accent exige donc par exemple d'un groupe *vi-du* « veux-tu » la prononciation *vi'd'du*; *skä-du* « dois-tu » donne *skad'du*, *-jæ-vi'-he* « je veux pas », *-jæ-vik'hə*, *skä-jæ* « dois-je » donne *skaj'jæ*, etc. Dans des cas comme *-du-kaj'he* « tu peux pas », il va sans dire que le *η* reçoit l'allongement

Seulement, cet allongement, ce « redoublement » de la consonne suivant la voyelle brève accentuée, ne doit pas être conçu trop schématiquement. Pour l'illustration de ce fait, les jonctions traitées sont d'une valeur spéciale. Il est évident que le degré de l'allongement, la netteté du « redoublement » dépend de l'énergie dynamique de l'accent de la syllabe donnée. Le « redoublement » est pour cela le plus net dans des cas comme *[-du-]* *skak'hə* « tu ne dois pas », *[-je-]* *vik'hə* « je ne veux pas », *vi'd'du* « veux-tu », c'est-à-dire position accentuée, avec intonation simple, et dans les groupes bisyllabiques, où le cadre du groupe (mesure) donne en outre le plus aisément de la place pour l'allongement. Mais dans de nombreux cas, sans doute dans les plus nombreux, ces groupes du verbe auxiliaire montrent un allongement plus faible et souvent au-dessous de la moyenne de la consonne après la syllabe relativement accentuée du groupe. A ce résultat coopèrent d'un côté des mouvements logiques, qui laissent de pareils groupes plus ou moins « inaccentués », c'est-à-dire d'une énergie faible, de l'autre côté la position — à savoir dans des groupes trissyllabiques comme *vi'd'dukə* « veux-tu pas », *ha'jækə* « n'ai-je pas », où la répartition habituelle des longueurs laisse moins de place pour l'allongement. Sur ce dernier moment on reviendra plus tard.

Les réductions et transformations qui amènent comme résultat des syllabes ouvertes, séparées par des consonnes simples, indiquent à mon sens une tendance évidente à parvenir à une prononciation « commode » — dans le sens de commodité, défini par exemple par M. Marbe dans *Die*



*Gleichförmigkeit in der Welt*, section « Gleichförmigkeit und Sprachwissenschaft ».

Les transformations phonétiques des groupes traités différent souvent, on l'a vu, des règles ordinaires de la langue. Comme exemple-type on peut citer celui-ci : l'infinitif *harke* « gaillonner » reste, on l'a vu, sous la forme *har'kə*, tandis que le groupe *har'kə*, présent négatif de « avoir », se développe en *hak'kə* (*hakə*), avec la même prononciation que le substantif *hakke* « hoyau » et l'infinitif *hakke* « hacher ». La prononciation présente donc nettement diverses lois phonétiques à côté les unes des autres. Il en faut trouver l'explication.

Des parallèles aux transformations extraordinaires des groupes traités se constatent pour des prépositions monosyllabiques. Celles-ci présentent dans la prononciation rapide et ordinaire une pareille tendance, manifestée de diverses manières, à parvenir à une forme simplifiée en syllabe ouverte : le vieux *tīl* « à », par exemple, se prononce *tə-* — d'où une forme nouvelle renforcée de position plus accentuée : *tē-* ; *fōr* « pour » devant un *k-*, un *j*, etc., se prononce *fā-*, etc.

L'explication de ce développement dans des prépositions a son point de départ dans la position proclitique atone. Ici l'énergie de l'articulation est affaiblie, le mot se réduit selon le principe de « commodité » (voir plus haut) à une forme minimale, syllabe courte ouverte, par exemple *tīl* > *tə*, *av* > *a*, etc. Cette forme, la langue peut l'abstraire et lui donner une vie nouvelle, autonome, selon les normes phonétiques ordinaires, cf. plus haut *tīl* > *tə*, d'où *tē*, tout à fait comme par exemple le présent *skal* « devoir », passe par *ska* au plus faible *skə*, d'où la prononciation populaire a tiré la forme renforcée *skē*.

Une explication pareille se laisse appliquer à bien des traits phonétiques des groupes verbaux cités. Des formes *ska*, *sku*, *vi* à côté de *skal*, *skulde*, *vīl* sont déjà devenues autonomes et transportables. Même chose vaut pour nombre de formes réduites des pronoms comme par

exemple *j(e)-*, *(h)u*, *u* où *n*, *dr*, *a* au lieu de *et* à côté de *jæ(j)*, *hun*, *han*, *dere*, *de(t)*. Toutes sont, comme la négation *-kə*, plus ou moins autonomes ou en tout cas, pour ainsi dire, des pions librement transportables sur l'échiquier de nos groupes et dans une foule de pareils groupes, sauf des verbes auxiliaires. De plus, ce développement continue; évidemment, sont en train d'apparaître encore des éléments demi-autonomes et transportables dans cette substance flottante un *ka* et *ku* (en danois déjà subsistant) à côté du présent *kan*, prétérit *kunde* (pouvoir), un *u* à côté de *du* « tu », etc.

Mais avec tout cela, on voit aisément que la formule donnée ne suffit pas pour rendre compte de tous les phénomènes phonétiques des groupes traités. Dans nombre de cas, on n'est pas autorisé à parler de réduction de formes grammaticales à de nouvelles formes, devenant à leur tour des grandeurs transportables, en restant ainsi des éléments morphologiques. Les réductions extraordinaires mentionnées plus haut créent en beaucoup de cas seulement des schémas ou clichés phonétiques dans les jonctions des mots, et ces clichés se répandent en dehors du groupe des verbes auxiliaires dont on traite ici spécialement. Par exemple, comme le présent de « avoir », *har*, donne avec la négation *hak'kə* (*hakə*), avec le pronom de 1<sup>re</sup> p. sing. *haj'jæ*, négatif *ha'jækə*, avec le pronom de 1<sup>re</sup> p. plur. *hav'vi*, négatif *ha'vikə* — de même on trouve du présent de *turde* (oser), *tør* : *tok'kə*, *toj'jæ*, *to'jækə*, *to'vi*, *to'vikə*, du présent de *blir* [ve], *blir* : *bli'kə*, *blj'jæ*, *bli'jækə*, *bli'vi*, *bli'vikə*, etc. ; mais il ne résulte pas de là qu'à côté du présent *tor*, *blir*, la langue ait créé une nouvelle forme de présent *\*to*, *\*bli*. De plus, sur le même cliché sont formés plus ou moins librement des groupes de tous les verbes de pareille structure, soit par exemple le présent de « aller », *går* : *gåk'kə*, *gāj'jæ*, *gā'jækə*, *gāv'vi*, *gā'vikə*, le présent de « croire », *tror* : *trok'kə*, *troj'jæ*, *tro'jækə*, etc., etc.

Notre langue populaire donne ici une illustration magnifique à ce que M. Paul appelle « Analogiebildung auf dem Gebiete des Lautwechsels » (*Prinzipien*, 3<sup>e</sup> éd., § 84).

En même temps, la matière traitée n'est pas sans valeur pour l'appréciation de la conception de la « loi phonétique ».

On a déjà souligné que les passages de  $rk > (k)k$ ,  $rj > j(j)$ ,  $rv > (v)v$ , caractéristiques des groupes ici traités, ne sont pas normaux pour la langue. Mais les passages se répandent, comme on a fait voir, d'un point où il faut les regarder comme « légalement » entrés, suivant des lignes morphologiques réglées, c'est-à-dire au dedans de catégories grammaticales, en donnant ainsi lieu à des séries hétérogènes d'évolution phonétique dans une même langue parlée

En retrouvant les passages « anomaux »  $rk > (k)k$ , etc., si souvent, même si régulièrement dans la prononciation vulgaire de groupes verbaux en somme (plus détaillé dans le travail norvégien), on a le devoir d'expliquer pourquoi on regarde les verbes auxiliaires comme le domaine d'origine du développement nommé.

Le raisonnement qui amène à ce résultat est très simple. Quand *har'kə* « grailonner » reste, tandis que le présent négatif *har'kə* devient *hak'kə* — l'exemple peut servir de type —, il faut évidemment chercher le fondement de la divergence hors de la phonétique, savoir dans la psychologie.

Il est bien connu que le procès de la prononciation se passe en général inconsciemment. Seulement, ce « inconsciemment » doit être entendu avec critique. Il y a des degrés. Et cela ne vaut pas seulement pour les éléments du parler que nous appelons des mots; cela s'applique au contraire avec une netteté spéciale aux groupes ici traités. Examinons de nouveau la combinaison des sons *h-a-r-k-ə*. Une image verbale *har'kə* « grailonner », qu'elle paraisse seule ou dans une phrase, sera sans doute plus proche de notre conscience réfléchie que le groupe de mots-conjonctions *har'kə*, c'est-à-dire le présent négatif de l'auxiliaire « avoir », quoique ce dernier groupe soit dans ses sons et dans son rythme identique au premier cas. Et sur ce fonde-

ment, nous comprenons pourquoi la tradition est plus forte et plus conservatrice dans *har'kə* « grailonner », que dans le groupe phonétiquement identique *har'kə* « n'ai pas, n'as pas », etc., qui est plus exposé à réduction au « commode » *ha(k)kə*.

Les groupes du verbe auxiliaire avec des pronoms et (ou) la négation sont par nature composés d'éléments relativement inconscients. Ce n'est pas l'atonie phonétique qu'il faut souligner ; elle est plus ou moins secondaire, et variable. C'est de l'atonie psychologique, pour s'exprimer ainsi, dont nous avons à dériver les principes phonétiques spéciaux, les réductions allant plus loin qu'il n'arrive dans des éléments relativement conscients. Les traits identiques du domaine des prépositions appuient l'explication donnée. Les prépositions appartiennent aux éléments du parler les plus éloignés de notre conscience.

— Or, les schémas fixes, les mots déjà pour ainsi dire, que forment les groupes du verbe auxiliaire avec la négation et des pronoms — *vik'kə*, *vik'kə*, *sha'dukə*, *sha'dukə*, *-du-kaj'kə*, *-vi-kuj'kə*, etc., etc. — présentent un chaînon frappant et caractéristique des réductions qui faisaient le sujet principal du premier article. Ces clichés ont une valeur spéciale pour comprendre la nature des coupures rythmiques, des « mesures » de la prononciation décrite. Ils mettent en lumière non seulement la norme idéale de ces mesures mais aussi les règles fondamentales d'adaptation pratique du parler à cette norme, les alternatives employées de fait au dedans du cadre de la norme. Et cela permet d'entrevoir jusqu'au fond du mécanisme phonétique de la prononciation traitée.

C'est de nouveau le moment « d'inconscience », souligné plus haut à propos des lois phonétiques spéciales, qui fait de ces « mesures » une matière idéale pour l'analyse de la construction rythmique du parler. Dans des parties relativement « conscientes », la forme et la prononciation traditionnelles s'opposent plus ou moins aux tendances rythmiques, comme aux influences physiologiques en général. Par

contre, dans des groupes comme « je ne veux pas... », « ne dois-tu pas... », « est-ce qu'il a... », « n'es-tu pas... », « vous ne voulez donc pas .. », etc. — ajoutons encore que le « vouloir », le « devoir » chez nous, tiennent lieu de futur —, tant les éléments séparés que la masse entière restent plus éloignés de notre conscience réfléchie ; toute la combinaison consiste en mots accessoires, ne signifiant que plus ou moins des relations morphologiques ; et une telle matière est par sa nature soumise au côté instinctif, aux tendances physiologiques de la prononciation. .

Les clichés sur lesquels se forment les jonctions de cette sorte ne sont en réalité que deux. Ce sont le « trochée », consistant en une syllabe accentuée plus longue + une syllabe plus faible et courte, et le « dactyle », consistant en trois syllabes dont la première est accentuée ; sur la distribution de la longueur au dedans du dernier type, à partie mentionnée plus haut, on reviendra plus tard. Quant à des exemples de ces deux clichés — *vik'kə*, *skak'kə*, *skə'vikə* ou *skə'vikə* « ne devons-nous pas », *kan'akə* « ne peut-elle pas », etc. — on a donné ci-dessus.

Avant ces types fondamentaux on peut placer, comme on a de même illustré, une et même deux syllabes proclitiques en « avant-mesure » qui ne trouble pas sensiblement l'impression rythmique de la mesure propre. De pareilles syllabes proclitiques, ne pouvant se rattacher à une mesure précédente (v plus haut), sont prononcées faiblement, souvent avec une articulation incomplète de la voix, et tendent évidemment à diminuer le plus possible. Le plus souvent c'est un pronom atone qu'on entend en qualité d'avant-mesure (signifiée par -) . *-du-kaŋ'kə*... « tu ne peux pas . », *-jə-hak'kə*  $\sim$  *jak'kə*... « je n'ai pas... », *-vi-hak'kə*  $\sim$  *viak'kə*... « nous n'avons pas... », etc. Mais aussi des clichés existants en mesure autonome, comme par exemple *vid'du* « veux-tu », *vik'kə* « veut pas », peuvent paraître en avant-mesure auprès d'un mot (d'une mesure) fort : *-viðū-gǣ'*, mot à mot « veux-tu aller », *-vikə-hann'*... « veut pas lui .. », e. p.

Deux syllabes sont évidemment le maximum d'une

avant-mesure dans le parler ordinaire. Des combinaisons comme *-vīdūkā-sī'ten*, écrit *vil du ilke sī[ge] tīl ham*, « ne veux-tu pas dire à lui », ou *-skāvīkā-tā'nop*, écrit *skal vī ilke tā[ge] den op*, « ne lèverons-nous pas le (l'objet) », très possibles dans le parler cultivé, existent à peine dans la prononciation ordinaire. Ici les types tels que *vīdūkā*, *skāvīkā*, ou chercheront à être encore plus réduits, ou ils paraîtront en mesure autonome, donc *vī'dukā*, *skā'vīkā*, etc.

Les cas de ce genre sont particulièrement intéressants pour la fixation des relations de la longueur dans la mesure dactylique. Ces relations dépendent évidemment, au moins en partie, de l'énergie de la prononciation. Avec un maximum d'énergie, qui se concentre d'après les lois de notre langue dans la première syllabe, celle-ci se prolonge plus ou moins sensiblement, jusqu'à un allongement marqué de la consonne suivante (voir plus haut), donc *vīd'dukā*, *skāv'-vīkā*, e p. Par contre, avec un degré d'énergie minimum, en dépendance de la valeur minimum de la mesure au sens logique, la forme de la mesure devient en dernier lieu celle du triolet de la musique : trois syllabes d'une même longueur, ou plutôt brièveté, *vīdūkā*, etc. Ce dernier type rythmique, sorte de domaine limitrophe entre la mesure autonome et l'avant-mesure, est souvent souligné par l'identité de hauteur tonique des trois syllabes, donc sans les modulations qui appartiennent plus ou moins distinctement aux deux intonations de notre langue et qui autrement, au moins comme quelque chose de peu clair, de subliminal, accompagnent les mesures du parler.

Sur les mouvements du ton on reviendra ci-dessous ; ils sont pour les mesures un moment secondaire. Sur le type rythmique du triolet, on ajoutera comme impression subjective qu'il est plus rare, même dans des combinaisons d'éléments les plus « inconscients ». Le plus naturel à la prononciation ordinaire des groupes trissyllabiques est donc la mesure dactylique avec une certaine prépondérance, parfois faible, il est vrai, de la première syllabe. En tout cas, après les remarques données, on comprendra l'emploi des transcriptions *vīd'dukā* : *vī'dukā*, e. p., à côté l'une de l'autre

et qu'elles signifient en réalité les frontières d'une série de nuances

Peut-être n'est-il pas superflu de toucher aussi la possibilité de mesures avec plus de deux syllabes non accentuées après l'accentuée. Dans des combinaisons avec un pronom fortement accentué, comme par exemple *hann'-vidaka* . , écrit *han vil da ikke...*, « lui ne veut donc pas... », il n'est pas difficile à la langue cultivée d'élargir la mesure dactylique sans rompre l'unité. Et on ne niera pas l'existence de ces phénomènes et de phénomènes pareils même dans le parler ordinaire. Mais en tout cas, ils ne sont que des exceptions. Ce qui est régulier, c'est de dissoudre de pareilles combinaisons en formant des mesures ordinaires, ce qu'on a illustré suffisamment dans le dernier travail norvégien

On revient donc pour les groupes des éléments les plus « inconscients »; toujours aux mêmes schémas rythmiques. Le schéma fondamental est le dissyllabe, le trochée; c'est ce qu'on a déjà constaté dans le premier travail, v. plus haut. La seule alternative de ce schéma — et elle est fréquente — est dans le parler ordinaire et vulgaire, la trissyllabique, le plus souvent sous une forme plus ou moins nette de dactyle.

La conclusion amènera une certaine correction du résultat du premier travail. la base déterminante de ce qu'on a appelé la norme rythmique de notre parler ordinaire n'est pas le nombre des syllabes mais une certaine *longueur* du groupe (mesure).

La substance de sons qui le plus naturellement et le plus ordinairement s'enclave dans cette longueur donnée du groupe, est une combinaison de deux syllabes, une longue et une brève. On a réciproquement le droit de regarder une pareille combinaison comme mesure de longueur du groupe. Mais aussi trois syllabes s'enclavent, comme on l'a vu, sans difficulté dans la même longueur de groupe, au moins là où la substance des sons consiste en éléments « inconscients », ramenés à une commodité spéciale pour nos organes d'articulation.

Comment se réalise cet enclavement, on peut l'illustrer

par les mesures de la musique. Soit le trochée (*skad'du*, *vik'kə*, *mā'kə* ou *māk'kə*, e. p.) composé de  $1/2 + 1/4$ , ce qui donne une mesure de  $3/4$ . Un dactyle (*vid'dukə*, *skav'-vikə*, *hud'nikə*, e. p.) remplira le même cadre de longueur par exemple par une relation  $3/8 + 3/16 + 3/16$ , — mais aussi par d'autres relations de quantité, dont la frontière d'un côté sera naturellement le triolet,  $1/4 + 1/4 + 1/4$ .

Il est intéressant de constater par des expériences qu'on a entreprises avec l'assistance de M. Selmer, que  $1/2 + 1/4$  était justement et nettement la répartition de la quantité dans ma prononciation des « trochées », avec des oscillations à peine sensibles. Pour le « dactyle » avec allongement sensible de la première syllabe, la relation des quantités n'était pas complètement constante, mais en somme la première syllabe embrassait tout près la moitié de la quantité de tout le groupe; de même que la répartition  $3/8 + 3/16 + 3/16$  donne une image proche de la réalité. Au total, ce n'est donc pas une simple figure de dire que le norvégien a une tendance nette à se parler « en mesures  $3/4$  ». — L'avant-mesure semble d'après nos expériences, enclaver sa quantité essentiellement dans la quantité de la syllabe accentuée, en exigeant une certaine abréviation de celle-ci.

On se demandera naturellement si ces résultats si simples, si faciles à résumer, ne sont pas obtenus par élimination de la différence entre la manière de parler calme, narrative, et un parler plus affectif. Cette différence a, comme on le sait, assez d'influence sur le rythme de la prononciation et conséquemment sur la forme des groupes (mesures); elle peut changer le caractère des mesures de « descendant » (trochées, dactyles<sup>1</sup>) en « montant » (iambes, anapestes<sup>1</sup>); cf. Broch og Selmer, *Håndbok i elementær fonetik*, 125. On peut se borner pour cette question à la remarque que, dans la prononciation ici traitée — la prononciation tout à

1. En employant cette terminologie, on prie de remarquer qu'au lieu de la quantité des mesures antiques, il faut ici compter avec la force dynamique, liée du reste dans la prononciation traitée toujours avec les relations de quantité.



fait ordinaire de la population la moins cultivée — de pareils moments d'emphase et de style interviennent évidemment peu pour le façonnement des groupes de mots accessoires sur lesquels on a concentré l'attention. Ces groupes apparaissent en effet partout dans les mêmes types, c'est-à-dire en mesure descendante ou en partie (avant-mesure) d'une autre mesure ; aussi, les groupes sont à regarder comme des schémas achevés, comme des « mots » plus ou moins fixes. Le parler plus conscient et plus cultivé, au contraire, préserve mieux l'indépendance des éléments originairement séparés et par là, la variabilité dynamique, ainsi la possibilité de varier la forme des mesures. On rappelle ce qu'on a dit plus haut (p. 237) du présent *kaŋ'ke* : *kan-ik'hə* : *kaŋ'hə*.

Les moments physiques qui forment les mesures de la prononciation traitée sont au premier coup d'œil tant *toniques*, qu'*énergétiques* — pour résumer dans un mot les notions d'intensité et de quantité, présentant dans notre prononciation une cohérence intime.

Pour l'oreille de la plupart des gens, le côté tonique sera peut-être plus frappant. Chaque mesure isolée apparaît sous une des deux intonations dont on a parlé au commencement de cet article. Mais il devient bientôt évident que ces mouvements du ton ne sont pas un moment constitutif de la mesure ; ils ne sont qu'un moment d'accompagnement, donc du point de vue de la langue existante un phénomène secondaire. Il est depuis longtemps reconnu que le mouvement tonique de nos intonations peut se répartir sur un nombre de syllabes théoriquement illimité : on peut dire par exemple toute la phrase *vil du ikke gå til byen da* ?, « ne veux-tu donc aller à la ville ? » — sous une intonation simple une : *vid' duka gå-te byn-da* ; et inversement de grandes parties d'une phrase peuvent rester plus ou moins hors d'intonation, par suite de manque d'importance, ce qu'il est superflu d'illustrer ici.

Ce n'est donc que le côté énergétique qui constitue les mesures de notre prononciation.

Et la base physiologique pour ce côté, d'après ce qu'on a expliqué ci-dessus, est évidemment à comprendre de la manière suivante. L'expiration employée dans l'articulation du parler se réalise dans des groupes. Ces groupes, nos organes peuvent les régulariser librement. Mais là où le moment de volonté est éliminé, le courant d'expiration s'arrange dans la prononciation du norvégien oriental spontanément en groupes d'une même longueur. Dans ces groupes de même longueur, la substance linguistique cherche à s'ajuster d'une façon plus ou moins fixée par la tradition.

A un certain degré il est donc pour cette prononciation nécessaire de bouleverser la manière de percevoir probablement la plus universelle pour les notions de quantité et d'accentuation. Au lieu d'une certaine substance de sons, pourvue par le sujet parlant de quantité et d'accent dynamique, il faut plutôt en grande partie partir de cadres fixes inconscients d'intensité et de longueur dans lesquels se coule la substance des sons, plus ou moins instinctivement et par là plus ou moins parfaitement.

Il est à priori vraisemblable qu'une pareille tendance rythmique pour le courant d'expiration du parler, une certaine tendance à former ce courant en des ondes ou des quantités d'énergie d'une même grandeur, se retrouve dans plusieurs domaines linguistiques, quoique peut-être avec des manifestations différentes. La question se pose par exemple, si ce n'est pas une tendance de cette sorte qui, liée au « mot », est la base de systèmes d'accentuation comme les classiques. De l'autre côté, il est clair qu'une influence d'une tendance de ce genre aussi profonde que l'est celle qu'on observe dans la prononciation du norvégien oriental est un phénomène spécial.

Pour les oscillations de l'intensité du courant d'air à l'intérieur des mesures traitées, on ne peut pas encore donner des renseignements exhaustifs. L'essentiel est dit dans le premier travail norvégien, *Litt om rytmenormen*.

En revanche, pour la quantité des cadres rythmiques, l'insertion des éléments inconscients permet des conclusions

sûres ; non pour la quantité *absolue*, qui reste nécessairement toujours subjective et qui de plus chez le sujet parlant change avec la vitesse avec laquelle il parle, avec le tempérament, la disposition, etc. — mais pour la quantité *relative*, la longueur sentie relativement à la substance des sons prononcés.

Il est vrai qu'il y a des éléments « inconscients » formés de types trissyllabiques, le plus souvent d'ailleurs arrangés en syllabes d'une forme spéciale, « commode ». En même temps, il est hors de doute que la norme propre et principale de la tradition est le type de deux syllabes, une longue + une brève.

Cette norme relative de quantité pour les ondes rythmiques du courant d'expiration dans la prononciation traitée a évidemment des racines très étendues dans la vie linguistique du norvégien. On ne saurait décider, en quelle mesure la quantité des mesures a façonné le fonds des mots norvégiens, ou combien inversement ce fonds a provoqué la quantité devenue normale du groupe expiratoire — éventuellement par suite de l'influence du grand nombre existant de types de mots d'une certaine longueur et quantité. Mais le reflet du fait même se laisse reconnaître dans les grandes lignes bien connues de l'évolution de la langue norvégienne.

On a en vue les changements de quantité dont M. Storm a donné un aperçu dans le journal *Norvegia*, I, p. 62 et suiv. La langue norvégienne d'est a en somme abandonné le type  $\cup\cup$ . Le type de remplacement le plus fréquent est  $\cup\cup$ , donc avec allongement de la syllabe radicale : *læse* « lire », *bære* « porter », *kome* « venir », *uke* ou *vêke* « semaine », etc. Mais sur certains domaines dialectaux, nous trouvons en revanche  $\cup\cup$ , donc allongement de la syllabe finale : *læså* « lire », *bærå* « porter », *vikå* « semaine », etc. Il est difficile de voir là autre chose que deux voies différentes pour parvenir à un même but : le remplissage de coupes d'une certaine quantité, correspondant à la somme d'une syllabe longue + une syllabe brève (cp. Broch og Selmer, *Fonetik*, 133). Les relations d'intensité, qui cor-

respondent en partie — mais seulement en partie — à la répartition de la quantité, en provoquant des formes dialectales comme *vikũ'* « semame », *dågå'* « des jours », *bitt'* « pièce », *nerẽ'* « poing », sont dans des cas pareils à comprendre comme phénomène secondaire.

On est tenté de regarder la même norme de quantité des groupes expiratoires comme l'explication aussi de la soi-disant « balance des voyelles » du norvégien oriental (v. Amund B. Larsen dans *Kristiania Vid.-Selsk. Forh.*, 1913, n° 7). La différence entre la fin dans des mots comme les infinitifs *få'ra* : *blå'sə* ou les substantifs *hå'na* : *bak'kə* dépendent de la quantité de la syllabe radicale dans le vieux norvégien : après radicale originairement brève *-a* est conservé (*få'ra*, *hå'na*), après radicale originairement longue la voyelle finale est affaiblie (*blå'sə*, *bak'kə*). Il est en réalité indifférent que l'on explique le *-ə* par un affaiblissement de l'intensité (Larsen) ou par le peu de temps qui restait pour l'articulation de la finale après une syllabe longue — en tout cas on garde l'impression que la « balance » est un résultat des divisions expiratoires normées, un résultat des moments constitutants de la mesure qu'on s'est permis de définir faute de mieux par le terme de « énergétiques ».

Christiania, janvier 1923.

Olaf BROCH.

## EMPRUNTS ANARYENS EN INDO-ARYEN

### *Les noms du bétel.*

On sait que la feuille de bétel entre, avec d'autres produits, dans la composition d'un masticatoire très apprécié des populations indiennes et indo-chinoises. Les mots suivants désignent le bétel dans les langues austro-asiatiques :

|         |               |
|---------|---------------|
| alak    | <i>bulu</i>   |
| khmer   | <i>mlu</i>    |
| bahnar  | <i>.bolou</i> |
| rôngao  | <i>bolou</i>  |
| sué     | <i>malua</i>  |
| lavé    | <i>mêlu</i>   |
| stieng  | <i>mlu</i>    |
| kha     | <i>blu</i>    |
| palaung | <i>phū</i>    |

Toutes ces formes peuvent se ramener à un type *\*malū* présentant souvent à l'initiale l'alternance *m/b*. La finale longue s'est parfois dédoublée en *uv*, *ou*, *ua*. La voyelle *a* s'est amuë en *ɛ*, *o*, ou même réduite à zéro.

Le siamois a *phlu* avec une autre modification de l'initiale qui reste labiale mais est devenue sourde aspirée.

Les dialectes annamites ont des formes : *trà'u*, *già'u*, qui semblent assez aberrantes, mais les différences s'atténuent si on remonte à l'annamite moyen : au <sup>xvii</sup>e siècle, le P. Alexandre de Rhodes notait encore *blà'u* dans son Dictionnaire.

Les mots suivants sont plus complexes :

|                   |               |
|-------------------|---------------|
| halang            | <i>lamlu</i>  |
| mon               | <i>jablu</i>  |
| Péninsule malaise | <i>čambai</i> |
|                   | <i>čamai</i>  |
|                   | <i>jambai</i> |
|                   | <i>jambi</i>  |

Dans les deux premiers noms reparait l'élément *mlu/blu* précédé d'un préfixe : *la-mlu*, *ja-blu*. Dans la Péninsule malaise, le préfixe est *ča*, *čam* ou *jam* et l'ancienne racine où *l* est devenu *i* s'est réduite à *mai*, *bai*, *bi*.

Dès lors, il est possible d'expliquer les formes indo-aryennes :

|          |                                               |
|----------|-----------------------------------------------|
| sanskrit | <i>tāmbulum</i>                               |
| pali     | <i>tambūli</i> , <i>tambūlaṃ</i>              |
| prākrit  | <i>tambolaṃ</i> , <i>tamboli</i> <sup>1</sup> |

On a ici un radical *būla/bola* précédé de l'affixe *tam* ou *tām*. L'élément indo-aryen *būla* ne diffère de *balū* austro-asiatique que par la permutation des voyelles. De plus on sait que, dans les langues mon-khmer, les préfixes *ka*, *ta*, qui servent à former des noms d'animaux et de plantes sont souvent reliés à la racine par l'intermédiaire d'une nasale : *tan*, *tam*, etc. C'est sans doute le même affixe qui, sous les formes *tom* et *dòm*, précède normalement les noms d'arbres en stieng, en bahnar et en cambodgien<sup>2</sup>.

L'indo-aryen *tāmbūla*-, *-i*, *-am*, qui ne saurait être indo-européen, est donc austro-asiatique comme la liane elle-même. Cette conclusion gagne encore en certitude si on remonte à l'origine des formes indo-chinoises.

1. Persan *tāmbūl* et arabe *al-tambūl* sont sans doute des emprunts à l'indo-aryen.

2. De nombreux parlers mon-khmer ont conservé l'ancien préfixe dans le nom même de l'arbre : niahon *tam loh*, lavé *tōm-lon*, phnong *tom čhi*, prou *tom-lan*, etc.

\*  
\* \*

Pour confectionner la chique de bétel, on roule la feuille comme le papier d'une cigarette. Les mots suivants désignent en cambodgien l'action de rouler et les notions qui s'y rattachent :

|                     |                  |
|---------------------|------------------|
| <i>mur</i>          | « rouler »       |
| <i>pomel</i>        | « faire rouler » |
| <i>mul</i>          | « rond »         |
| <i>lomur, romul</i> | « rouleau »      |

On a également en stieng *mul* « rond », *mor* « rouler (une cigarette) » et le P. Schmidt rapproche de ces mots : bahnar *homul* « zusammenschmieden » (*Grundzüge einer Lautlehre der Mon-khmer-sprachen*, p. 61).

Sur le domaine des langues muṇḍā de l'Inde, qui sont rattachées au groupe austro-asiatique, on a, en santali :

|                  |                                                                      |
|------------------|----------------------------------------------------------------------|
| <i>guhu-muhu</i> | « arrondir en frottant entre les paumes des mains, rond, sphérique » |
| <i>gurmurīq</i>  | * rond. sphérique » <sup>1</sup>                                     |

Il existe donc dans les langues austro-asiatiques une racine verbale *mul/mur* qui signifie « rouler ». La feuille de bétel, c'est-à-dire l'objet qu'on roule, tire probablement son nom de cette racine.

\*  
\* \*

Le rapprochement des formes indo-aryennes et indo-chinoises permet d'expliquer une expression bengalie qui m'est signalée par M. S. K. Chatterji. Une basse caste du Bengale dont les membres vivent de la culture et de la vente du bétel est désignée par le mot *bāruī* formé de *bāru* et du suffixe *ī* qui marque appartenance. *Bāruī* sanskritisé

1. Noter que l'élément *gul-* se retrouve en indo aryen Cf. skr. *gulma*, *gulikā*, etc.

a donné *bāru-jivin* « qui vit du *bāru* ». *Bāru* désigne le bétel et s'apparente nettement aux formes indo-chinoises *balu*, etc.

La comparaison des mots que nous venons d'étudier est instructive. Dans les formes bengalie et indo-chinoises du nom du bétel, la voyelle *u* suit la liquide : *bāru*, *balu*, *blu*, etc. Par contre, en sanskrit et en pali, *u* précède la liquide, comme dans la racine verbale *mur/mul*.

L'indo-aryen ancien a donc à cet égard l'avantage sur les langues modernes. De plus le sanskrit et le moyen-indien ont seuls conservé le préfixe qui a disparu dans les noms modernes du bétel et qui est noté *tām* en sanskrit, *tam* en pali et en prākṛit. L'indo-aryen *tāmbūla* est donc probablement la plus exacte transcription connue de l'ancien nom austro-asiatique du bétel.

J. PRZYLUŚKI.

---



## GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE, HISTOIRE ET PHILOGIE

### I

Le livre auquel M. Millardet a donné le titre de *Linguistique et dialectologie romanes (Problèmes et Méthodes)* m'a semblé fort difficile à apprécier correctement, en toute équité et sérénité d'esprit. La faute en est pour une bonne part à l'auteur, sinon à lui seul. Il adopte de temps à autre un ton tranchant et un style déclamatoire qui, relevés d'une pointe d'arrogance qui sent parfois son pédant, conviendraient mieux, je crois, à un certain journalisme qu'à l'exposé et à la discussion d'idées scientifiques. — En outre, cet exposé et cette discussion — qu'ils soient ou non autre chose qu'un enfoncement bruyant de portes déjà largement ouvertes et même vermoulues — se présentent encombrés et comme embrouillés de polémiques qui n'ont, j'en suis persuadé, rien de personnel, mais qui laissent, malgré qu'on en ait, l'impression d'être avant tout personnelles. Le « Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis » des *Femmes savantes* nous revient un peu trop souvent en mémoire au cours de notre lecture ; et cela est fâcheux, sans aucun doute. — Enfin, et surtout, il se peut que, dans l'entrain et le feu de telle ou telle de ces polémiques, la pensée de l'auteur ne se formule pas avec toute la froide précision qui serait souhaitable ou revête au contraire des aspects fugitifs, sur la valeur réelle et la signification sincère desquels on se sent assez empêché d'avoir une opinion qui ne soit pas plus ou moins contradictoire à ce qu'on avait cru comprendre auparavant.

Certes, il n'y a là rien de bien grave ; et personne, en tout cas, ne saurait être plus que moi disposé à passer con-

damnation sur le style qui est, je suppose, l'homme même, et sur l'ardeur polémique dont je risque peut-être de subir parfois la contagion. Mais s'il arrive — et il arrive — que M. Millardet me dise chemin faisant ce qu'il considère, à coup sûr, comme de dures et de terribles vérités, j'aurais la plus mauvaise grâce du monde à me plaindre de me trouver ainsi mis au rang de MM. Brunot, Gilléron, O. Bloch, Bruneau et de quelques autres ; et je ne puis, au contraire, que lui être reconnaissant d'avoir fait à mes travaux l'honneur de leur consacrer un nombre de pages (une trentaine, soit au moins la seizième partie de son texte) qui est assurément hors de toute proportion avec l'importance que, de son propre aveu, il n'y a pas lieu de leur reconnaître.

Pourtant, si j'ai goûté infiniment la vivacité toujours pétulante et l'ironie souvent légère des attaques dont M. Millardet a bien voulu daigner me faire l'objet, je suis contraint d'avouer, avec une égale franchise, qu'à le prendre dans ce qui en paraît bien être l'essentiel « le reste du livre m'a déçu ».

Sur la foi du titre, je m'attendais — et tous les lecteurs s'attendront — à un exposé complet des problèmes que la linguistique romane traditionnelle et la jeune dialectologie romane peuvent avoir à résoudre, avec une discussion précise et serrée de toutes les méthodes par l'application et la combinaison desquelles on peut espérer entrevoir la solution de ces problèmes ; je croyais — et chacun croira — avoir affaire à un ouvrage plus détaillé et plus riche (puisque le livre est deux fois plus gros), mais du même ordre, que l'*Einführung* de M. Meyer-Lübke. — Il n'en est rien. Ce qu'on trouve, c'est un ample essai, plus polémique que vraiment critique et plus verbeux que neuf, écrit d'abondance dans une intention très particulière : celle de déterminer les rapports d'une certaine conception de la grammaire comparée des langues romanes avec une certaine conception de la géographie linguistique en ce qui touche surtout quelques détails d'une certaine conception de la phonétique. — Vous voulez dire : « Je me demande s'il ne pourrait pas

arriver que nous eussions du brouillard cette semaine » ; que ne le dites-vous ? et qui vous donne le droit de dire : « Il pleut » ?

La fallacieuse inexactitude du titre, qui promet beaucoup trop en sa belle généralité, n'est pas corrigée, tant s'en faut, par une lecture même rapide de l'ouvrage entier. La table des matières annonce bien qu'après un aperçu général relatif aux méthodes (pp. 1-160) et après la discussion du problème phonétique (pp. 161-336), les autres problèmes (lexicologique, étymologique, morphologique, syntaxique, etc.) sont, à leur tour et chacun en soi, abordés dans une troisième partie (pp. 337-496) — qui pourrait sembler un peu bien courte pour enfermer tant de choses ; mais, quoi qu'on pense, avec ou contre M. Millardet, de la solidité de plusieurs de ces cloisons, on ne laisse pas de s'apercevoir trop vite que ces autres problèmes n'ont été introduits qu'après coup, et pour donner l'impression que l'auteur est vraiment en mesure de faire à lui seul le tour de toutes les questions. On devine sans aucune peine que M. Millardet a d'abord mis ses soins à fabriquer, si j'ose dire, un meuble massif (c'est le problème phonétique, dont l'aperçu général n'est, à tout prendre, que la préface démesurée), et qu'ensuite, le meuble tant mal que bien terminé, il s'est avisé de l'agrémenter de tiroirs (et ce sont les autres problèmes). Ce manque d'équilibre et de conception d'ensemble serait moins alarmant, si les tiroirs n'étaient pas à peu près vides. Malheureusement, les spirituelles réflexions et les brillantes passes d'armes de M. Millardet n'empêchent point qu'il faille faire effort — un effort qui n'est que bien rarement récompensé — pour aller jusqu'au bout de sa troisième partie. Il n'a manifestement jamais étudié, par lui-même et dans leur vraie complexité, ni un seul problème lexicologique, ni un seul problème étymologique ou morphologique, ni, *a fortiori*, le problème des limites dialectales, et presque tout ce qu'il a écrit en ces pages 337-496 est en conséquence de seconde ou de troisième main, d'une documentation insuffisante et hâtive et, si ce n'est pas trop dire, d'une pensée passablement superficielle.

Il est à cela une raison excellente : M. Millardet étant orfèvre, j'entends phonéticien, a réservé à la phonétique la place d'honneur. Personne ne saurait y voir d'inconvénient, et chacun l'en louera ; mais pourquoi force-t-il ainsi son talent ? — C'est lui rendre pleine justice, je crois, que de discuter surtout, et en acceptant les termes mêmes où il le pose, le problème phonétique, le seul qui, au fond, l'intéresse, — ou, plus exactement, certains aspects de ce problème, les seuls sur lesquels il ait cru devoir insister.

A vrai dire, on se trouve fort embarrassé pour aborder cette discussion. « Les discussions scientifiques où l'on n'apporte point de nouveaux éléments de preuve, écrivait tout récemment M. Meyer-Lübke, ont quelque chose de scabreux ; il ne s'agit alors, presque toujours, que de l'importance plus ou moins grande qu'il convient d'attribuer à certains principes ; et l'on décide trop souvent de cette importance pour des raisons personnelles » (*Zeitschrift für romanische Philologie*, XLII, p. 491). Or, M. Millardet commence normalement par l'affirmation sans nuances de principes très généraux, qui n'ont, certes, rien d'original ; ce n'est qu'ensuite qu'il les éclaire par des faits, qui, le plus souvent, ne sont point davantage nouveaux. — Je me permettrai de procéder d'une manière exactement inverse. M. Millardet prétend (p. 490) qu'il faut reconnaître, et même admirer, ma patience et ma conscience, bien que j'aie la fâcheuse habitude de les appliquer à des objets qui n'en sont pas vraiment dignes : je serais ravi de mériter, pour une fois, son approbation sans réserves, en employant d'abord ces modestes qualités à l'examen de quelques-uns des « faits » qu'il a, lui-même et lui seul, librement et spontanément choisis pour illustrer, de façon tout spécialement éclatante, j'imagine, certains des principes généraux dont il lui a plu de faire si grand cas.

## II

1° Voici deux faits de syntaxe française où la phonétique aurait joué le rôle essentiel.

a) pp. 143-146 « . . La répulsion pour l'hiatus est une force puissante, d'ordre phonologique, à coup sûr plus efficace et d'une application moins restreinte que la force haplologique, et presque aussi générale que la force dissimilante. Suivons-en un curieux effet dans la syntaxe française.

Au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, Maupas, Oudin, d'autres grammairiens encore, Duplex par exemple, avaient condamné l'emploi de la préposition *en* devant les noms de ville... ; Duplex.. réclamait à devant « les noms des moindres lieux », « villes ou châteaux », « même si ces noms commencent par une voyelle, fût-ce par la voyelle *a* : à *Angers* ».

Les meilleurs écrivains du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, suivant en cela un usage ancien dans la langue, ne se sont pas fait faute de transgresser cette règle. Ils ont employé *en* devant des noms de ville commençant par une consonne. Mais *c* est surtout devant voyelle, et en particulier devant *a*, que *en* a été employé : *en Avignon*, Balzac ; *en Alger*, Corneille, Molière, *en Alexandrie*, Vaugelas, *en Argos*, Racine, *en Epidaure*, La Bruyère

Dans ce cas, c'est-à-dire devant une initiale vocalique, l'usage de la langue parlée était en faveur de *en*, comme l'atteste en 1687 Thomas Corneille citant Ménage, qui défendait cette construction chez Balzac : « Il y a quelques années qu'on a commencé à dire à *Arles*, à *Avignon*, comme on dit à *Angers*, à *Angoulême*, malgré le bâillement des deux voyelles ». L'observation est pénétrante. L'hiatus à *Arles* est plus caractérisé encore que l'hiatus à *Angers*.

C'est à coup sûr pour éviter ce « bâillement », contraire aux tendances générales phonologiques de l'idiome, que les paysans saintongéais les plus illettrés du canton de Pérignac (Charente-Inférieure) disent aujourd'hui d'instinct, et sans y manquer une fois : *j'vais en Ars* (Ars, commune limitrophe dudit canton), mais *j'vais à Pérignac*. Ainsi donc, comme il existe une sélection morphologique (voir *Revue dial. rom.*, II, 87 [article de M. Millardet]), il y a aussi une sélection entre les tours de syntaxe, et le principe qui préside à cette sélection est souvent de nature phonologique ».

La Nature a-t-elle horreur du vide ? Et une certaine idée qu'on s'est faite du darwinisme (avec et depuis Schleicher) a-t-elle rendu à la linguistique un service véritable en la dotant de métaphores, ou de formules, ou de principes d'explication tels que la « sélection » entre les espèces phonologiques ? C'est ce dont je ne me soucierai point principalement. En l'espèce, il faut s'assurer, en premier lieu, qu'il est bien

vrai que les paysans saintongeais les plus illettrés du canton de Pérignac évitent à coup sûr le bûllement — *o fortunatos nimium*<sup>1</sup> —, et disent d'instinct, sans y manquer une fois, *j'veais en* devant un nom de lieu commençant par une voyelle et *j'veais à* devant un nom de lieu commençant par une consonne ; il faut savoir, en second lieu, s'il est également vrai que, dans l'histoire du français littéraire, on peut constater, sinon la même loi, tout au moins la même tendance.

Commençons par le plus infaillible des instincts, celui des illettrés. Force nous est bien de noter tout d'abord qu'à moins de prendre « canton » au sens où Pascal parle de l'univers comme d'un « canton détourné de la nature », il n'y a point en Charente-Inférieure de canton de Pérignac, mais seulement une commune de Pérignac, au canton de Pons. Le lapsus, pour se répéter deux fois, ne laisse pas d'être insignifiant et ne prouve chez M. Millardet rien de plus qu'une propension — instinctive, celle-là — à faire rayonner sur un domaine assez vaste une observation relative à un point déterminé<sup>1</sup> ; mais ce lapsus a pour conséquence plaisante que les habitants, même les plus illettrés, du bourg de Pérignac, s'ils ont assurément toutes les occasions du monde de dire *j'veais en Ars*, ne peuvent pas en avoir autant de dire *j'veais à Pérignac*, puisqu'ils y sont normalement. C'est sans doute dans quelque hameau de la commune de Pérignac ou dans quelque localité voisine de Pérignac et d'Ars que le type *en Ars* et *à Pérignac* peut

1 J'ai signalé naguère (*Modern Language Notes*, XXVI, p. 192) que M. Millardet ne se faisait pas scrupule de conclure d'un témoignage contemporain, « individuel, généalogiquement suspect, géographiquement isolé », à l'existence d'un type lexicologique transmis depuis le x<sup>e</sup> siècle sur les lèvres du millier d'habitants actuels d'une localité des Landes ; je vois aujourd'hui qu'un *ripyan* (aéroplane) éphémère, que j'ai entendu autrefois à Vindelle (Charente) chez quelques illettrés, est à la p. 506 promu à la dignité d'« angoumoisain » et à la p. 344 à celle de « charentais ». Je ne doute pas qu'il ne devienne usuel et général dans tous les parlers d'entre Loire et Garonne, malgré le développement de l'aviation et la lecture des journaux. . qui l'ont tué à Vindelle, si le livre de M. Millardet va jusqu'à une nouvelle édition,

être vraiment usuel — J'avoue ne connaître aucun illettré d'aucun hameau de Pérignac ni d'aucune commune voisine et, s'il s'y en trouve un ou cinq cents, je serais fort empêché de le ou de les consulter par écrit. Le « fait » vaudrait-il le voyage ? Avant de l'entreprendre, j'ai pensé qu'il serait sage d'envoyer un « mot d'écrit », comme on dit là-bas, à mon ami, M. le Dr Jean, l'auteur du chef-d'œuvre d'observation et de patois spontané qu'est *La Mérine à Nastasie*. Il habite précisément Rouffiac, tout à côté de Pérignac, au même canton de Pons, et il connaît son patois instinctif probablement aussi bien que M. Millardet peut le faire et, assurément, beaucoup mieux que moi. Je me suis donc résigné, en attendant mieux, à lui demander par lettre quel usage on fait à Rouffiac et à Pérignac de *à* et de *en* devant les noms de lieu des environs. Voici sa réponse. « A Pérignac et aux alentours, on dit toujours : *a*) devant voyelle : aller *à Antignac, à Avy, à Authon, à Asnières*, etc., — et aller *en Ars, en Arvert* ; *b*) devant consonne : aller *à Saintes, à Pons*, etc., — et aller *en Courcoury, en Marennnes* ». Il a la complaisance d'ajouter : « Je crois que si l'on dit *en Arvert, en Courcoury, en Marennnes*, c'est parce que *Courcoury* est une île et qu'*Arvert* et *Marennnes* étaient autrefois des îles<sup>1</sup>. Pour *Ars*, c'était, du temps des Romains, un camp retranché ; il y existe actuellement un ancien château avec douves et pont-levis. Peut-être disait-on « en Ars » pour « dans le château » ou bien « dans le camp » d'Ars ??? ».

Cette réponse, pour venir de quelqu'un qui n'est pas illettré, m'a néanmoins intéressé vivement ; non que j'aie la moindre surprise à entrevoir que l'observation de M. Millardet pourrait bien être en défaut — *errare humanum est* —, mais parce que cette sélection, assez particulière, comme on voit, concorde merveilleusement avec une autre sélection qui se fait « en » Vindelle (Charente), et dont je puis au moins me porter garant. Je n'ignore pas que toutes les

1. P. Jônain, *Dictionnaire du patois saintongeais*, 1869, p. 162, s. v. *en*, signale aussi *en Marennnes, en Arvert*, et en donne la même explication.

consonnes finales qu'on entend à Rouffiac n'existent point à Vindelle ; pourtant, malgré la différence entre les tendances générales phonologiques — ou les systèmes phonétiques — des deux idiomes, voici l'emploi qu'on y fait (ou qu'on y faisait naguère) de *à* et de *en* devant les noms des localités du voisinage immédiat : *a*) devant consonne : *à Vars*, mais *en Vénat* ; *à Guissalles*, mais *en Coursac* (ce sont vraiment deux villages de la commune) ; *en Balzac*, *en Brénat*, *en Rouhénac*, mais *à Champniers*, *à Roffit*, *à Chalonne* ; *b*) devant voyelle : jamais *en*, mais l'on distingue entre *à Anais*, *à Asnières* et *Argence*, *Angoulême* (sans préposition).

S'il y a une sélection de nature phonologique ou s'il n'y en a point ; si l'emploi de *en* et de *à* devant les noms de lieu n'est, ni en Vindelle ou à Pérignac, ni peut-être en Ars ou à Anais, actuellement déterminé par la nature, vocalique ou consonantique, du phonème initial du nom de lieu suivant, s'il se pourrait, au contraire, qu'il fût déterminé en chaque cas et sur chaque point par des causes géographiques, historiques, économiques, féodales, etc. — qui n'ont rien de phonétique —, je l'ignore, et ce n'est pas la question. Il suffit de constater que la « tendance à éviter le hâillement », si précieuse pour M. Millardet comme pour ses sujets patoisants ou même ses lecteurs, n'est ici, « à coup sûr », pas autre chose qu'un fait mal observé, parce qu'incomplètement observé. Vraie de *en Ars* opposé à *à Pérignac*, elle s'évanouit dès qu'on tient compte des autres faits du même ordre que présente le même patois. Une simple constatation « synchronique » a détruit à Pérignac « une force puissante, d'ordre phonologique ».

Heureusement, le français littéraire a, sur les patois les plus instinctifs, l'immense supériorité de posséder une tradition écrite et séculaire, et la « diachronie » va ressusciter peut-être ce que la synchronie a tué. — On s'étonne pourtant que M. Millardet, qui nous exhorte si fort et avec une conviction si entraînante à « remonter au latin » et « même au-delà du latin », n'ait pas en la circonstance prêché d'exemple et se soit arrêté à quelques témoignages de cer-



tains grammairiens du xvii<sup>e</sup> siècle. — On s'étonne davantage encore qu'il ait poussé plus loin l'imprudence et qu'il ait négligé de lire ces grammairiens eux-mêmes, arrivant ainsi à prêter à Thomas Corneille et à Ménage une assertion précisément contraire à ce qu'ils ont dit en effet. Thomas Corneille ne prétend point que « devant une initiale vocale, l'usage de la langue parlée était, en 1687, en faveur de *en* » ; il ne fait, en 1687, que résumer ou copier Ménage, et Ménage dit formellement (je cite les *Observations* d'après l'édition de 1675, p. 260) que, de son temps, — et quel qu'ait pu être le passé de la langue et quoi que vaille l'historique qu'il en fait —, on disait « par tout *à*, tant devant les noms de Villes qui commencent par une consonne, que devant ceux qui commencent par une voyelle : *à la reserve neanmoins d'Avignon et d'Arles : car on dit encore en Arles, en Avignon*. Depuis quelques années on commence pourtant à dire *à Arles, à Avignon* ; comme on dit *à Angers, à Alençon, à Orléans, à Angoulesme*. Il en est demesme de *Gérusalem*. Messieurs de Port-Royal ont commencé depuis peu à dire *à Gérusalem* » Voilà qui est net à souhait : il ne s'agit que d'*en Avignon, d'en Arles* et d'*en Jérusalem*. Rien de moins, certes. Rien de plus ? Si ; ce que Ménage défendait chez Balzac, ce n'était point *en* devant n'importe quel nom de lieu commençant par une voyelle : c'était, tout au contraire, *en Gérusalem*, et il a poussé le scrupule jusqu'à citer une phrase où Balzac écrivait *en Gérusalem* côte à côte avec *à Athènes*. — Et l'on s'étonne enfin que M. Millardet, dont tous les exemples se trouvent sans exception à la page 341 de la *Syntaxe française du XVII<sup>e</sup> siècle* de Haase, ait pu affirmer que *en* fut employé à cette époque « surtout devant voyelle, et en particulier devant *a* » : Haase cite en tout 14 exemples de *en* tirés d'écrivains du xvii<sup>e</sup> siècle, et 8 de ces exemples sont par hasard devant consonne. L'observation de M. Millardet est réellement moins pénétrante que celle de Ménage.

Au fait, dans quelle mesure celle-ci l'est-elle ? Il serait superflu de rechercher si *Alger* ne pouvait pas désigner au xvii<sup>e</sup> siècle tout aussi bien l'Algérie que la forteresse, ou le

repaire de pirates, ou que la ville d'Alger ; et il serait vain de se demander si Racine, même disant constamment en son privé à *Argos*, n'était pas tenu d'écrire dans *Iphigénie en Argos* ou *dans Argos* (« Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée »...). La question est en réalité bien plus complexe que les simplifications et altérations opérées par M. Millardet sur quelques témoignages ou faits déjà très insuffisants ne porteraient à le croire. Elle n'a jamais été vraiment étudiée de façon sérieuse, et je n'ai pas à la reprendre ici. Une chose, cependant, est certaine — et Ménage, avec bien d'autres, l'a remarquée en défendant « en Jérusalem » chez Balzac. c'est que *en* a, depuis l'origine de la langue jusque vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, été normal, je dirais presque constant, devant les noms de villes bibliques ; c'est une tradition qui remonte, par delà les traducteurs, jusqu'à la Vulgate (natus est *in Bethleem*, vade *in Ninivem*, etc.) et qui justifie, à elle seule, *en Silo*, *en Dan*, *en Cana* chez Pascal, *en Damas* chez Vaugelas, etc., où la règle est appliquée, et non transgressée. Une seconde chose paraît infiniment probable : et c'est qu'il faut séparer les noms des villes de France (de toute la France?), et peut-être d'Allemagne et d'Angleterre, des noms des villes d'Orient (influence biblique?) et des pays méditerranéens. Enfin, un troisième point pourrait sans doute être à peu près établi, à savoir que la plupart des flottements qu'on rencontre effectivement au cours de l'histoire du français devant les noms de certaines villes de France trouveraient leur explication dans le fait que *en* signifie ou peut signifier « à l'intérieur de » et *à* « dans la direction de » (question *quo*) aussi bien que « à » (question *ubi*) : un poète qui disait et écrivait, par exemple, « aller à Orange », écrivait aussi fort bien « entrer en Orange » et, par suite, tantôt « être à Orange », tantôt « être en Orange » (cf., en anglais, où cependant *to* répond à la question *quo*, la variation de l'emploi de *at* et de *in* selon les villes et selon les sens). C'est ce que M. Roques a justement indiqué (*Romania*, XLVIII, p. 478) : « ...pour l'emploi de *en* et de *à* devant les noms de villes, l'usage d'un auteur comme Joinville varie suivant le sens du

verbe et aussi, en partie, suivant qu'il s'agit d'une ville de France ou d'une ville de Terre Sainte ou d'Égypte ».

Quoi qu'il en soit, une enquête très sommaire, limitée aux noms de quelques villes de France commençant par une voyelle, aurait pu indiquer à M. Millardet qu'*en Arles* et *en Avignon* (mais *en Arles* et *en Avignon* seuls — Ménage avait décidément raison !) sont des accidents dans l'histoire du français. Si l'on prend Amiens, Angers, Arras, Asnières, Athus, Orléans, d'une part, Arles et Avignon, d'autre part, et si l'on feuillette quelques-uns de nos anciens textes, on rencontre à peu près exclusivement jusqu'en 1350 environ : à *Arles* (Fabliaux, Guiot de Provins) et à *Avignon* (Ménestrel de Reims, Henri de Mondeville, Documents parisiens du règne de Philippe le Bel, *Aye d'Avignon*<sup>1</sup>) tout comme à *Arras*, à *Amiens* (Fabliaux, Rutebeut), à *Asnières* (Doc. par.), etc. ; à partir de la deuxième moitié du xiv<sup>e</sup> siècle, on écrit toujours à *Arras*, à *Amiens* (Froissart<sup>2</sup>, E. Deschamps), à *Athis*, à *Orléans* (Paris pendant la domination anglaise, *Miracles de Notre-Dame*), à *Angers* (Comptes et mémoriaux du roi René, *Miracles*), mais on écrit, par contre, *en Avignon* (Froissart, E. Deschamps, Comptes..., Paris...) et *en Arles* (*Miracles*, Comptes...). C'est donc, semble-t-il bien, qu'à une certaine époque (qui est, ou qui n'est pas, celle de la tendance à la réduction des voyelles en hiatus dans le français parlé), la série primitive : à Paris, à Arras, à Amiens, à Arles, à Avignon, à Orléans, etc., est devenue : à Paris, à Arras, à Amiens, *en Arles*, *en Avignon*, à Orléans, etc. Dès lors, s'il s'agit d'un fait phonétique, pourquoi la pénétration de *en* ne se produit-elle pas simultanément dans \**en* Amiens, \**en* Arras,

1 *Aye* est Avignon = à Av ; deci à Av , aiez à Av , viennent à Av , droit à Av ; — et aussi quelques cas de *en* : tot droit en Av. ; en Av. entrèrent ; il revindrent en Av. (flottement analogue à celui de à Orange et en Orange, qui est si fréquent dans les chansons de geste du cycle de Guillaume).

2. On trouverait chez Froissart, bien plus qu'ailleurs, des exemples de *en Arras*, *en Anvers* à côté de *a Arras*, etc. ; mais Froissart ne saurait être considéré comme le modèle du français littéraire normal de son temps.

\**en* Orléans, etc., et pourquoi s'est-elle fixée pour deux ou trois siècles dans *en Arles* et *en Avignon*, à l'exclusion des autres ? Et, s'il ne s'agit pas d'un fait phonétique, de quoi s'agit-il ? Est-ce, comme le suggère M. Shears (*Recherches sur les prépositions dans la prose du moyen français*, p. 23), d'un emprunt à la syntaxe méridionale, et Eustache Deschamps en usait-il comme Alphonse Daudet ? Mais, dans cette hypothèse, comment expliquer que *Le Roman d'Arles*, par exemple, qui écrit *en Roma* et *a Roma*, *en Jherusalem* (et *en Aliscam*, comme toutes nos chansons de geste), dise *ad Arle*, *as Arle*, *ar Arle*, *a Arle*, et jamais \**en* Arle, tout comme Mistral oppose encore *à-n-Arle* (et non \**en* Arle) à *à-ε-Aïs..* ? Est-ce à autre chose qu'il conviendrait de penser, à une contamination par *en Aliscans* dans le cas d'Arles, ou surtout peut-être au « royaume d'Arles » et au « Comtat » dans leurs rapports avec la couronne de France ? — Ici encore, je l'ignore, et ce n'est point la question. Il suffit de constater qu'*en Arles* et *en Avignon* ne résultent pas, dans le français littéraire du xiv<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle, d'une tendance à éviter le bâillement. *A Paris* opposé à *en Jérusalem*, *en Arles* et *en Avignon* arrivant à s'opposer pour un temps à *à Amiens*, à *Arras* sont, dans l'histoire du français, ce que sont *à Pons* opposé à *en Marennes*, et *en Ars* opposé à *à Avy* chez les paysans saintongeais les plus illettrés de Pérignac. La diachronie rejoint ainsi la synchronie, très probablement dans l'histoire, mais, à coup sûr, pas dans la phonétique ni dans la grammaire comparée, — comme un peu de philologie suffit à le montrer.

Ce qui n'empêche en aucune manière, bien entendu, la répulsion pour l'hiatus d'être une force puissante et d'une application très générale : *non erat hic locus*, simplement.

b) pp. 150-151. « Au cours du xiv<sup>e</sup> siècle, une véritable révolution s'est accomplie dans la syntaxe du français littéraire. Jusqu'à cette époque, l'ordre des termes de la proposition était très libre... Deux constructions surtout étaient répandues : vraisemblablement c'étaient les constructions favorites de la langue parlée (Foulet, *Petite syntaxe de l'ancien français*, 256-8).

*Verbe + sujet + complément* et *Sujet + verbe + complément*. L'inversion du sujet était courante en toutes sortes de propositions

Avec le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, l'inversion devient de plus en plus rare et, en principe, et sauf cas particulier, une seule construction subsiste, celle qui a prévalu en français moderne. *Sujet + verbe + complément*..

On ne peut s'empêcher de remarquer que cette réorganisation de la syntaxe coïncide chronologiquement avec la disparition de la déclinaison, disparition qui coïncide elle-même avec l'amuissement de l's finale intervenue vers la même époque

On a soutenu l'étrange thèse que la chute de la déclinaison a été le résultat des conditions syntaxiques nouvelles et de la fixité introduite dans l'ordre des termes de la proposition. En vérité, c'est la prendre proprement la cause pour l'effet, et c'est méconnaître la signification véritable de la triple coïncidence que nous venons de signaler

Cette coïncidence est d'autant plus significative et facile à interpréter, qu'en italien, où l's finale était tombée dès les origines, l'inversion du sujet a été abandonnée bien plus tôt qu'en français. *Pietro ama Paolo* a, dès l'abord, tire son sens de la place occupée par les deux substantifs relativement au verbe, tandis que cette place était, en vieux français, grammaticalement indifférente : *Pierres aime Paul* ou *Paul aime Pierres*.

Elle l'est restée tant que l's finale s'est maintenue dans la prononciation en toute position syntaxique. Lorsque, au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, l's finale est tombée devant une consonne commençant le mot suivant, et un peu plus tard devant voyelle. ., la déclinaison a été ébranlée, et avec elle l'ordre des mots dans la proposition, et par suite toute la construction de la phrase française ».

On n'attend pas que j'entreprenne un examen critique de ces quelques lignes : je ne parviendrais pas à épuiser le sujet<sup>1</sup>. J'admets donc qu'une révolution syntaxique, que personne n'a jamais vue — ce qui s'appelle vue — s'opérant

<sup>1</sup> Je ne sais pas qui a soutenu l' « étrange thèse que la chute de la déclinaison a été le résultat des conditions syntaxiques nouvelles ». Cette phrase rappelle à peu près (« nouvelles » mis à part) le titre du travail de G. G. Laubscher, *The syntactical causes of case reduction in old French*, Princeton et Paris, 1921, mais elle n'en rappelle que le titre. Laubscher a pris soin en effet d'avertir le lecteur, tout au début de sa préface, qu'il y avait des causes phonétiques et morphologiques à la disparition de la déclinaison (p. vii) et qu'une « powerful cause » était précisément l'amuissement de l's finale (p. viii).

dans les textes en prose française écrits entre 1300 et 1400, s'y est effectivement produite alors ; j'admets aussi que la déclinaison (ou la « règle » de l'-s, ce qui n'est peut-être pas tout à fait la même chose), quoique beaucoup plus solide et plus générale dans les manuscrits français du <sup>xiii</sup>e siècle que dans les manuscrits anglo-français du <sup>xii</sup>e (nous n'en avons malheureusement pas d'autres à cette époque-là), a été absolument inébranlable des *Serments de Strasbourg* à l'an de grâce 1250 ou 1300<sup>1</sup>, j'admets enfin, sans m'inquiéter de savoir comment s'y prend M. Millardet pour déterminer avec certitude la structure des groupes syntactiques dans une phrase d'ancien français, et sans tenir compte de la chute de l'-s, même devant consonne sourde et même devant voyelle, dès le <sup>xii</sup>e siècle, dans des groupes indiscutables (*lé chefs, lé autres* dans le manuscrit d'Oxford du *Roland*), j'admets, dis-je, qu'on a prononcé toutes les s finales en toute position syntactique jusqu'aux <sup>xiii</sup>e-<sup>xiv</sup>e siècles. — Mais il est au moins une chose que je ne saurais admettre, malgré toute ma bonne volonté et c'est que M. Foulet ait pu dire ce que M. Millardet lui fait dire. M. Foulet a lu trop de textes d'ancien français pour s'être permis de prétendre, fût-ce en songeant à des poèmes en octosyllabes rimés, que les deux constructions favorites de la langue parlée étaient avant le <sup>xiv</sup>e siècle : *Verbe + sujet + complément* (= *Aime Pierres Paul*) et *Sujet + verbe + complément* (= *Pierres aime Paul*)

Vérification faite, M. Foulet ne l'a point dit : mais M. Millardet l'a traité tout uniment comme Ménage. « La construction IV (= *Verbe + sujet + complément*), qui ouvre la phrase par un régime circonstanciel (le plus souvent adverbe ou locution adverbiale), très employée en poésie, l'est également en prose ; elle ne le cède en rien,

1 Cf. pourtant Foulet (*Romania*, XLVIII, p. 433) « Que signifient les fautes contre les règles de la déclinaison qu'on trouve, plus ou moins nombreuses, chez tous les auteurs du <sup>xii</sup>e siècle et du <sup>xiii</sup>e siècle ? Cicéron ne fait pas de fautes de déclinaison. La déclinaison a-t-elle disparu de la langue parlée dès le commencement du <sup>xiii</sup>e siècle ? ».

au moins dans les phrases principales, à la construction I (= *Sujet + verbe + complément*) ». Ainsi parle M. Foulet ; M. Foulet parle ainsi à la page 258 A la bonne heure ! C'est de AINSI aime *Pierres Paul*, d'une part, et de *Pierres aime Paul*, d'autre part, qu'on nous entretient. « *Qui ouvre la phrase par un régime circonstanciel* » : en négligeant cette incidente circonstancielle, en une affaire où les régimes circonstanciels ont tant d'importance, M. Millardet a failli nous laisser croire qu'il s'agissait vraiment de *Aime Pierres Paul*, d'une part, et de *Pierres aime Paul*, d'autre part. Ainsi en est-il. — Mais alors, s'il en est ainsi, et si, au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, ou plus tôt ou plus tard, une véritable révolution s'est réellement accomplie, ne se pourrait-il que l'histoire de *si*, *ainsi*... et de tous les adverbes et locutions adverbiales après lesquels se faisait normalement l'inversion du sujet aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles ait aussi joué son petit rôle ? Et n'y aurait-il pas dans le développement considérable du proclitisme en ancien français (du IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle), dans l'usure grandissante des adverbes, dans les transformations de l'article défini masculin, une quatrième, une cinquième et une sixième « coïncidences » dont il ne serait pas imprudent de tenir un certain compte ?

M. Millardet préfère expliquer le français par l'italien : c'est une vue de « comparatiste ». En italien, on était donc obligé de dire *Pietro ama Paolo*, mais en ancien français il était grammaticalement indifférent de dire *Pierres aime Paul* ou *Paul aime Pierres*. Grammaticalement, je n'en doute pas ; mais *en fait* ? Si nous regardions d'abord le français ! « La construction VI (= *Complément + verbe + sujet*), dit M. Foulet, p. 258, *qui commence une phrase par le régime direct* [M. Foulet est remarquablement précis], est très usitée *en poésie* ; elle perd visiblement du terrain quand on passe à la prose ». — Était-elle même aussi indistinctement usitée en poésie que M. Foulet paraît bien le laisser entendre ? Je relève, dans les exemples qu'il cite, « La pucele <sup>1</sup> aloit menant *Li* plus sages » (= *féminin*

1. Avec un de ces hiatus que M. Rydberg appelle « capricieux », mais qui (si l'on en juge par ses listes d'exemples. *Geschichte des*

+ verbe + *masculin*) et l'on rencontrerait sûrement ailleurs « La pucele voit les vaches » (= féminin *singulier* + verbe *phrasiel* + féminin *phrasiel*) ou « Les vaches voit la pucele » (= féminin *phrasiel* + verbe *singulier* + féminin *singulier*): mais je crois fort qu'on ne trouverait pas couramment en ancien français de phrases du type « La vache voit la pucele » ou « Les vaches voient les puceles » signifiant « indifféremment » ce qu'elles signifient aujourd'hui... et le contraire : « La pucele voit la vache » ou « Les puceles voient les vaches ». M. Foulet n'en a point donné d'exemple; n'en aurait-il jamais vu? Cela voudrait alors dire, peut-être, que si, du ix<sup>e</sup> au xiii<sup>e</sup> siècle, un poète français était libre d'écrire, à la rigueur et pour des raisons variables, *Paul aime Pierres* plus souvent qu'un prosateur ne le faisait, il était tenu pourtant d'écrire, tout comme un vulgaire prosateur, *Jeanne aime Marie* quand il voulait dire « Jeanne aime Marie », parce que *Marie aime Jeanne* signifiait exactement le contraire.

Vérité pour les masculins, erreur pour les féminins ! Voilà une langue où, pendant un demi-millénaire, on ne pouvait pas dire autre chose, selon le sens, que *Jeanne aime Marie* ou *Marie aime Jeanne*, mais où l'on aurait pu « indifféremment » dire *Pierres aime Paul* ou *Paul aime Pierres* ? Merveilleuse vertu de l's finale ! *Venite, adoremus...* Je ne puis croire à un pareil miracle, qui aurait duré près de cinq cents ans. J'y crois d'autant moins que, dès le xi<sup>e</sup> siècle, dans l'enseignement de la syntaxe du latin, c'est-à-dire d'une langue où l'on pouvait vraiment écrire, sans jamais nuire à la clarté, soit *Johanna amat Mariam*, soit *Mariam amat Johanna*, tout comme *Petrus amat Paulum* ou *Paulum amat Petrus*, on prescrivait néanmoins ceci : « Omnis constructio ex substantia et actu fit... Que aut erit absoluta, ut *Iohannes legit*, aut transitiva... ut *Iohannes legit librum*. In omni... constructione anteponi-

*franzosischen* »., pp 192-195) sont plus courants dans les phrases du type anormal *Complement + verbe + sujet* que dans celles du type normal *Sujet + verbe + complement*.



tur agens, qui nominativo vel vocativo profertur, dehinc vero illius actus, postea autem in quo fit paciens, ut *Iohannes percussit Petrum...* » (*Notices et extraits...*, XXII, 2<sup>e</sup> partie, p. 87).

Il est utile, assurément, de remonter au latin, sinon toujours à celui où l'on disait normalement *Petrus Paulum amat*, du moins quelquefois à la forme qu'il avait prise au moyen âge (*Petrus amat Paulum*). Depuis la romanisation, après ce qui restait de la déclinaison latine, mais sans doute avant la règle française de l'-s et l'amuïssement de l's finale, avec ou sans la phonétique, l'orthographe ou l'italien, la scolastique — c'est-à-dire l'histoire — avait passé, — comme un peu de philologie suffit à le montrer.

Ce qui n'empêche en aucune manière, bien entendu, « l'influence de la phonétique sur la syntaxe de se manifester souvent sur une très vaste échelle » : cf. ci-dessus a).

2<sup>e</sup> Voici de la lexicologie, en tant qu'elle relève de la phonétique, et même de l'histoire de la phonétique.

J'ai écrit ici même en 1919<sup>1</sup> : « La distinction entre les « mots savants » et les « mots populaires » a, je crois, la même origine romantique et la même valeur critique que celle qui a été établie entre la « littérature populaire » et la « littérature savante ». Il se pourrait que le contact [du français avec le latin], jamais interrompu, ait été pour le moins aussi fort, des origines de la langue à la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, qu'il l'a été au xvi<sup>e</sup> siècle ou depuis. A mon sens, l'étude du latin écrit, parlé et enseigné en France, du xi<sup>e</sup> au xiv<sup>e</sup> siècle notamment, jette sur le développement du français littéraire.. un jour assez nouveau ».

Ces quelques phrases, dont je suis aujourd'hui contraint de confesser l'innocence en en développant la banalité souvent

<sup>1</sup> *B S L*, XXI, pp 453-454 Le lecteur voudra bien m'excuser de revenir sur l'un des points (*ab uno disce omnes*) où M. Millardet m'a mis personnellement en cause on parle assez des doublets dans nos phonétiques historiques du français pour que je me considère autorisé à faire cette unique exception.

plus que séculaire, ont pourtant réussi à exaspérer M. Millardet. Il s'écrie (pp. 251-252) :

« ...On veut renverser le garde-fou qu'a établi dès le début la sagesse des linguistes... Le désir d'étonner le monde par des inventions sensationnelles... C'est dans la lecture de l'*Abeille*, et sans doute en particulier de la page 15 de ce livre, — ou l'expression a peut-être légèrement dépassé la pensée de l'auteur, — que M. Terracher a puisé sa belle audace. . Peut-on renoncer avec plus de désinvolture aux enseignements de l'histoire, qui nous montre la culture latine s'affaiblissant progressivement durant tout le haut moyen âge et devenue pour ainsi dire nulle en Gaule au VII<sup>e</sup> siècle? N'est-ce point exagérer singulièrement le rôle de la douzaine de moines au maximum, qui, dans ces époques d'ignorance, ont à peine su conserver pour eux-mêmes quelques rudiments de culture, et n'ont exercé aucune influence, nous ne disons pas sur les masses qui pratiquaient la langue, mais même sur une élite intellectuelle, qui n'existait vraiment pas.

...Si la distinction des mots savants et des mots populaires est appelée à tort romantique par M. Terracher, nous qualifierons à juste titre de decadente la théorie du contact ininterrompu du français avec le latin « depuis les origines de la langue ».

« Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose ! ». Je protesterais, sans éloquence, mais très sérieusement, contre toute accusation de renoncer avec désinvolture aux enseignements de l'histoire ; mais je ne puis vraiment que sourire en voyant que c'est M. Millardet qui la porte. Laissons de côté les douze moines et le rôle qu'ils ont pu jouer, s'ils ont jamais été à même d'en jouer un en la circonstance : nous les retrouverons, avec quelques autres, à propos de *apis* et de *apicula* dans la Gaule du Nord, lorsque leur témoignage sera peut-être plus important et invoqué plus à propos. Mais voyons encore ici — cela en vaut la peine — comment M. Millardet écrit l'histoire.

« C'est dans la lecture de l'*Abeille* », affirme-t-il avec assurance, « et sans doute en particulier de la page 15 », insinue-t-il plus prudemment, que j'aurais puisé mon audace. — Ni à la page 15, ni à aucune autre page de l'*Abeille* il n'est question de l'origine — romantique, symboliste ou decadente — de la distinction entre les mots populaires et

les mots savants. Je n'ai certes pas la prétention de découvrir d'un doigt sûr les sources de M. Millardet quand il lui plaît de ne pas les révéler, mais je n'ai pas non plus la moindre raison de ne pas dire, avec une impassibilité toute parnassienne, où il m'a semblé voir, assez clairement et tout ensemble, l'origine probablement romantique (j'ai dit : « je crois ») et le peu de valeur critique de cette distinction.

C'est, tout bonnement, dans Diez. M. Millardet a lu le premier paragraphe de la *Grammaire* de Diez, puisqu'il s'en sert (p. 14) comme d'un argument puissant en faveur de l'étude historique des langues littéraires, j'ai la faiblesse d'aimer assez la modestie et le sérieux de Diez pour avoir, dès 1919, lu un peu plus avant, et même pour avoir, dès 1919, comparé entre elles les trois éditions successives de sa *Phonétique*. Or, ni dans la première (1836), ni dans la seconde (1856), Diez ne formule systématiquement l'opposition entre les mots populaires et les mots savants : ce n'est que dans la troisième (1870) qu'il écrit (traduction française, pp. 134 et 135, n. 1) : « ...il faut insister sur une division importante *déterminée par le temps*, et qui sépare l'élément latin en deux classes. La première... comprend tous les mots que le peuple a formés de la langue originaire, d'après des lois d'autant plus sûres qu'elles étaient inconscientes. La deuxième classe se compose de tous les mots introduits *plusieurs siècles après*, et de nos jours encore, par les lettrés avec une exactitude littérale, et sans aucun souci de ces lois fondamentales. *On peut comparer les mots de la première classe aux créations de la nature, les mots de la seconde classe aux créations de l'art.*

Cette division des mots en deux classes, d'après leur origine, est particulièrement importante pour le français... Aussi les grammairiens français de nos jours insistent-ils avec raison sur cette division des deux couches de mots. Ils nomment les mots de la première classe *mots populaires*, ceux de la seconde *mots savants* ». Et la note : « A. W. Schlegel avait déjà employé, au moins pour les doubles

formes, l'expression de *mots populaires* et de *mots savants*... Je les ai moi-même caractérisés autrefois par le nom d'élément *ancien* ou populaire, et par celui d'élément *moderne* ».

« On peut comparer les mots de la première classe (= mots populaires) aux créations de la nature, les mots de la seconde classe (= mots savants) aux créations de l'art ». — L'opposition entre la Nature et l'Art, aussi courante chez J. Grimm, Herder, Rousseau, etc., que chez W. Schlegel, c'est, à tort ou à raison (mais j'ai dit : « je crois »), ce que j'ai appelé une idée romantique : elle a été en tout cas fort répandue dans tous les domaines (littéraire, philologique, philosophique, social, etc.) à l'époque que l'on convient assez communément d'appeler romantique.

L'hiatus chronologique de plusieurs siècles que Diez maintient entre les mots populaires, qui seraient de formation plus ancienne et inconsciente, et les mots savants, qui seraient d'introduction plus moderne et consciente, voilà qui m'a semblé enlever à peu près toute valeur critique à cette distinction, telle que l'appliquent les manuels courants. Qu'ils insistent ou non, en principe, sur cette différence de chronologie, ils la négligent dans le détail des faits et enseignent, par exemple, que *suer* (sudare), *avoué* (advocatu), etc., sont des mots populaires et que *odeur* (odore), *avocat*, etc., sont des mots savants. Qu'est-ce que cela signifie, *en fait* ? Que, dans un groupe social donné, les sujets parlants — dont la majorité n'est pas composée d'historiens de la langue — font ou ont fait à un moment quelconque, soit entre *sudare* et *odore*, soit entre *suer* et *odeur* — *existant pourtant côte à côte dans la langue* — une différence consciente qui serait analogue à celle que pourraient faire aujourd'hui des paysans entre *pain* et *artério-sclérose* ? Ou bien que les historiens de la langue — dont la majorité est composée de gens qui ne se soucient peut-être pas assez de ce qu'est une langue parlée à un moment donné — considèrent que *sudare* et *odore* existaient vraiment côte à côte dans la langue courante du même milieu social, mais que *sudare* y était spontané comme

*pain* et *odore* artificiel et « appris » comme *artério-sclérose* ? Ou enfin que *sudare* appartenait à une classe sociale qui ne connaissait pas *odore*, tandis qu'une autre classe sociale usait à la fois de *sudare* et de *odore*... pour venir immédiatement retomber sous le coup de l'hypothèse précédente ? — On sait fort bien que ce n'est là aucun des sens, les seuls raisonnables, de cette distinction traditionnelle. Elle signifie seulement qu'un *sudare* du vi<sup>e</sup> siècle s'est altéré en *sudher*, puis en *suer* vers le xi<sup>e</sup> siècle, par le jeu des lois phonétiques qui ont exercé leur action entre le vi<sup>e</sup> et le xi<sup>e</sup> siècle... dans les mots populaires, mais qu'un *odore* ne s'est pas altéré parallèlement en \**odheur*, puis en \**oeur* par le jeu des mêmes lois. Et pourquoi ? Parce qu'il est entendu, ou sous-entendu (les lois phonétiques devant être sans exception... dans les mots populaires) qu'*odore* n'existait pas, côte à côte avec *sudare* ou sur le même plan que *sudare*, dans la langue vivante et populaire du vi<sup>e</sup> au xi<sup>e</sup> siècle.

Mais alors, ce raisonnement tacite a autant de valeur critique qu'en pourrait avoir l'étonnement d'un homme qui dirait : « La bibliothèque de l'Université Harvard a été fondée au xvii<sup>e</sup> siècle ; comment se fait-il qu'elle n'ait pas disparu dans l'un ou l'autre des incendies de la bibliothèque d'Alexandrie, qui sont antérieurs de bien des siècles à sa fondation ? ». La plus absolue des lois phonétiques, ravageant une langue donnée à une époque donnée, ne peut pourtant pas atteindre les mots qui n'ont vraiment pénétré dans cette langue qu'après l'époque où elle avait cessé d'agir. Pourquoi opposer *odeur* (francisation de *odore* aux xi<sup>e</sup>-xii<sup>e</sup> siècles) à *suer* (transformation de *sudare* antérieure à la date de francisation de *odore*) ? C'est, au contraire, de *dedans*, *soudain*, etc., qu'il faut rapprocher *odeur*, et aucun inscripteur de la parole ne fera que l'évolution du -d- ait été en rien différente dans ces trois mots depuis qu'ils existent simultanément en français<sup>1</sup>. Il n'y a de mots « savants »

1 En prenant et commentant le premier exemple venu (*odeur*), je n'oublie ni que *maledicere* a été francisé en *maleur*, ni que *dedans* peut être « analysé » en *de* + *d'* + *enz*, ni que *soudain* a été d'abord

dans une langue donnée, à un moment donné, que les mots qui sont extérieurs, juxtaposés, massimilés à cette langue : dès l'instant où ils en font partie intégrante, quelles que soient leur origine et leur date d'introduction, ils sont vivants et non plus savants.

Et cela est un tel *truism* que je suis confus d'avoir à le rappeler. Mais il le faut bien, puisque les historiens de la langue, ou du moins certains « linguistes », font entre *avocat* et *avoué*, *hôpital* et *hôtel*, etc., en l'an 1923, une différence que ne font ni les plaideurs, ni les malades, ni les voyageurs. Par déformation professionnelle, linguistes et étymologistes « diachronisent la synchronie », et c'est pourquoi nous avons tous été, dès notre enfance, initiés à la grammaire historique et aux lois phonétiques par le petit jeu des doublets. C'est en effet un jeu amusant et pédagogique, dans la mesure où il est nécessaire d'enseigner des erreurs piquantes. Mais il serait temps, entre gens sérieux, d'oublier ce qui traîne encore de romantisme dans la distinction entre les mots populaires et les mots savants pour se soucier exclusivement de la chronologie.

Car — et c'est le plaisant de l'affaire —, c'est ainsi, et non autrement, qu'on redressera le garde-fou, le vrai, qu'a établi dès le début la sagesse des linguistes, le garde-fou que Diez a, somme toute, solidement et expressément maintenu, malgré W. Schlegel et le *Dictionnaire des doublets* de Brachet, et qui n'a été que trop ébranlé, avec quelques autres choses excellentes, depuis qu'on a « vulgarisé » Diez et la linguistique romane, et qu'un certain « comparatisme » a sévi, avec l'évolutionnisme et les néo-grammairiens. Par delà Diez, on rejoindra encore tous ceux qui avaient

\**soubdain* c'est justement parce que j'y pense que je trouve illégitime d'opposer *odeur* à *suer*. Et je pense aussi que M. Millardet se moque des gens et de la phonétique quand, sous prétexte que les consonnes intervocaliques sont plus exposées à des altérations que les mêmes consonnes à l'initiale, il rapproche la disparition du *-d-* dans *oui Ma'ame* de l'élimination définitive de la spirante dentale *-dh-* du système phonétique de l'ancien français comme du système phonologique du français depuis les XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles (pp. 267-269).

aperçu ce garde-fou dans la barrière du temps : Jacques Dubois et Henri Estienne, par exemple, qui, ignorant tout du romantisme et ne sachant pas grand'chose de l'histoire du français, opposaient la prononciation de *bête* à celle de *bestial* pour insister seulement sur la différence des dates d'introduction de ces deux mots dans la langue et sur celle des milieux sociaux où ils étaient en usage (v. Thurot, *De la prononciation française...*, II, pp. 317-318 et notes); et le sieur Catherinot sera, lui aussi, à l'honneur pour avoir publié à Bourges, en 1683, — avant le romantisme, avant Diez et avant Brachet —, *Les Doublets de la langue*. Malgré l'ignorance des lois phonétiques où il croupissait, il y allait déjà de son petit dictionnaire des doublets, où je relève : p. 5 *advocatus* : avocat, avoué ; p. 6 *paradisus* : paradis, parvis ; p. 7 *potio* : poison, potion ; *redemptio* : rédemption, rançon ; p. 8 *hospitale* : hôpital, hôtel, etc., etc. Le premier peut-être de tous les historiens de notre langue, il a donné des doublets une définition que j'ai l'audace de préférer, encore aujourd'hui, à la distinction entre les mots populaires et les mots savants : « J'appelle doublets les diverses traductions du même nom .. Il y a d'ordinaire un mot ancien et un moderne, un mot aîné et un cadet... ».

Chronologie, d'abord : c'est-à-dire sinon histoire, du moins condition primordiale de toute histoire. « Si », dit M. Millardet (p. 394) à propos d'autre chose, il est vrai — mais c'est la même chose — (à propos de la distinction entre les faits lexicaux qui relèvent de la vie propre aux idiomes néo-latins et ceux qui remontent à l'époque de la romanisation), si donc « l'on veut exiger qu'il soit tenu un compte exact de la chronologie des faits, nous approuverons sans réserve ». Merci. Mais il y a peu d'espoir que sa foi se fasse agissante, car il ajoute tout aussitôt : « Si cette distinction doit avoir pour conséquence, contrairement à toute vérité historique, de reporter dans le présent l'origine de faits dont le développement appartient manifestement au passé, nous disons : halte-là ! ». Bien sûr. Mais la vérité n'est pas « historique », elle est la vérité ; et la conséquence, comme la définition, de la chronologie, c'est, en vérité et manifeste-

ment, de distinguer le présent du passé. Quelle confiance ne faut-il pas avoir en la méthode « ascendante » pour laisser ainsi entrevoir que l'usage et l'application en pourraient induire quelqu'un à trouver l'origine d'un fait à une époque postérieure de plusieurs siècles à celle où le fait s'est accompli !

Faut-il, après cela, s'expliquer sur le contact ininterrompu du français avec le latin « depuis les origines de la langue » ? — C'est encore, et uniquement, une question de chronologie. Pour qu'il y ait contact, interrompu ou non, entre le français et le latin, il faut, semble-t-il, que le français existe à côté du latin. Mais il paraît évident que M. Millardet ne l'entend pas ainsi : il songe à la période qui va de la romanisation à la fin du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, et je songe à celle qui commence vers la fin du <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle. En écrivant « contact du français avec le latin », j'entends « contact du *français* avec le *latin* » ; en écrivant ces mêmes mots, M. Millardet veut dire « contact du *latin* avec le *latin* ». Pourtant, de deux choses l'une : ou bien nous parlons latin, comme le disait Gaston Paris en s'adressant (on ne l'a pas toujours assez remarqué) à des gens qui pouvaient être tentés de croire que les parlers de France sont du celtique ou du grec — et, dans ce cas, il n'y a pas lieu de rechercher la date de naissance du français, puisque nous parlons toujours latin, et non pas français ; ou bien, comme le veut Schuchardt, nous parlons français, c'est-à-dire nous ne parlons pas plus latin, italo-celtique ou indo-européen qu'italien ou espagnol — et, dans cette hypothèse, nous ne parlons français que depuis le moment où l'on a pris conscience que le français était une langue distincte du latin. Cela s'est passé vers la fin du <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle et le début du <sup>ix</sup><sup>e</sup> : c'est donc à partir de cette époque seulement qu'il a pu y avoir, à mon sens, un contact entre le français et le latin. La distinction des deux langues s'est faite, comme le sait quiconque n'a pas renoncé avec désinvolture aux enseignements de l'histoire, sous l'action de la pré-renaissance et de la renaissance carolingiennes, en un temps où il y avait dans la Gaule du Nord un peu plus de douze moines qui, si l'on en juge par



Alcuin et par la langue des documents sortis de la chancellerie royale depuis 750 environ, avaient quelques assez sérieux « rudiments de culture ».

Je crois donc toujours, en 1923 comme en 1919, et malgré les véhémentes remontrances de M. Millardet, que la société « cléricale » n'a pas laissé d'être pour quelque chose dans la composition et la conservation de nos textes « vulgaires » des ix<sup>e</sup>, x<sup>e</sup>, xi<sup>e</sup>, xii<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles ; et je ne doute pas davantage que les « bons clercs lisants » n'aient enrichi et illustré la langue vulgaire en francisant un certain nombre de mots latins. J'ai même l'audace d'estimer qu'il y a lieu de reprendre encore aujourd'hui, après le livre de M. Berger et même après celui de M. Rice, et plus que jamais d'après les indications de Gaston Paris (*Mélanges linguistiques*, p. 335) (c'est-à-dire en tenant compte de la prononciation du latin à la même époque), l'étude systématique de ces francisations à partir du ix<sup>e</sup> siècle. Et j'ai poussé assez loin cette étude, avant et depuis 1919, pour conserver l'illusion qu'il convient de lui faire autant de place qu'à l'examen des assonances et des graphies proprement françaises dans tout essai de définition du système phonétique du français aux ix<sup>e</sup>-xi<sup>e</sup> siècles et dans tout examen des transformations de ce système du xi<sup>e</sup> au xiii<sup>e</sup> siècle. J'ai le regret d'avouer que M. Millardet ne m'a pas convaincu : dans une *Histoire des sons français* (que j'ai depuis longtemps sur le métier et dont je compte publier sans trop tarder la première partie), je maintiendrai, quoi qu'il arrive, l'analyse intégrale de ces francisations — ou premiers contacts du français tout jeune et tout neuf avec le latin restauré. L'« académisme » carolingien est antérieur aux *Serments de Strasbourg* : je n'y puis rien, car cela encore est de la chronologie, de l'histoire et de la philologie.

*Sed paulo majora canamus.*

3° Voici maintenant de la morphologie, éclairée par la phonétique.

pp. 424 sqq. « Dire... que des systèmes morphologiques ne se sont jamais pénétrés... est manifestement inexact pour le fran-

çais du moyen âge. L'imparfait de la 1<sup>re</sup> conjugaison latine en *-abam* se présente, dans des textes purement français et dépourvus de tout caractère dialectal, sous la forme *-oue*, au lieu de *-eve*, qui est seule conforme à la phonétique française et qui, nonobstant, a été reléguée vers l'Est. Dans un idiome où *fabam* est *fève*, *cantabam*... est *chantoue*..., signe d'une invasion morphologique venue de l'Ouest »

M. Millardet ayant négligé de dire quels sont les textes purement français et dépourvus de tout caractère dialectal qui présentent *chantoue* à côté de *fève*, on en est réduit à faire des hypothèses. Ce qu'on peut présumer avec vraisemblance, c'est que M. Millardet ne songe évidemment pas à quelque chanson de geste, puisqu'il a déclaré (p. 14) que « les chansons de geste de l'ancienne France ne sont pas des échantillons authentiques de tel ou tel parler local ». Si toutefois — car tout arrive — M. Millardet avait pensé d'aventure, et assez précisément, aux pages 727 et 778 de « certain *Grundriss* » (comme il s'exprime p. 4) où l'on peut lire que *La Mort Aimeri* — une chanson de geste, n'est-ce pas? — emploie encore la forme francienne *-oue*, *-oe* (la forme? les formes?) et représente « le dialecte francien indigène et libre de toutes influences étrangères »; je serais assez disposé à discuter du caractère purement francien de ce texte. Il présente à l'assonance *trois* imparfaits de la 1<sup>re</sup> conjugaison — et encore le premier n'est-il pas assuré par l'ensemble de la tradition manuscrite; et ces trois imparfaits se rencontrent, soigneusement associés, dans la courte laisse XLV (en *o... e*) où Couraye du Parc a eu, en son édition, l'étrange impudence de les laisser munis, conformément aux manuscrits, d'horribles désinences en *-oient*... au lieu de les affubler des fameuses désinences en *-ouent* (ou en *-oent*?) — qui ne sont pas, à vrai dire, dans les manuscrits, mais qui sont « garanties par l'assonance » et d'autant plus nécessaires et précieuses qu'elles se trouvent en accord parfait avec la « méthode » de restauration du pur francien, si chère à d'illustres éditeurs allemands de nos anciens textes, notamment à Suchier, l'auteur des pages 727 et 778 dudit *Grundriss*. Pour ma part, je joindrais

même volontiers à ces trois imparfaits en *-oient* (ou en *-oent*? ou en *-ouent*?) les formes de 1<sup>res</sup> personnes du pluriel en *-omes* qui se rencontrent aussi dans *La Mort Aimeri*, côte à côte avec les formes en *-ons*... Ou encore, si M. Millardet avait par hasard songé au compte rendu de l'édition de l'*Eneas* de M. Salverda de Grave donné en 1892 par Gaston Paris dans la *Romania* (XXI, pp. 281 sqq.)... Je m'égare. Il est manifeste que M. Millardet n'a point songé à cela, puisqu'il parle de *-oue*, *-out*... (et point de *-oe*, *-ot*...), alors que, justement, Gaston Paris considère en cet article (p. 283 et n. 1) *-out* comme plus particulièrement normand et réserve *-ot* tout spécialement au francien, sans même laisser entrevoir que *-ot* y pourrait être emprunté de l'*-out* de l'Ouest.

Il faut donc attendre patiemment que M. Millardet révèle consciencieusement à quels textes, chansons de geste ou autres, il a voulu faire allusion. Quand nous le saurons, il sera temps d'y aller voir. En attendant, nous pourrions relire l'essai de M<sup>lle</sup> G. Wacker, *Ueber das Verhältniss von Dialekt und Schriftsprache im Altfranzösischen* (Halle, 1916) et continuer à sourire — au moins aussi largement qu'elle l'a fait — des conclusions qu'on a tirées de l'examen des assonances et des rimes pour arriver au merveilleux résultat de « localiser » presque toujours... « sur les confins » de l'Ile-de-France et de la Picardie, ou « sur les confins » de l'Ile-de-France et de la Normandie, ou « sur les confins » de l'Ile-de-France et de la Champagne, etc., etc. — mais jamais, au grand jamais, en plein cœur de l'Ile-de-France — la plupart de nos anciens textes littéraires, quand ce n'est pas à un seul et même texte qu'est réservé l'honneur d'avoir été écrit dans la langue de tous les confins à la fois.

Mais je m'avise qu'il n'est peut-être pas nécessaire d'attendre les révélations de M. Millardet. Y a-t-il, en francien, une véritable contradiction entre *fabam* → *fève* et *-abam* → *-oue* (ou *-oe*)? Et, d'autre part, y a-t-il, « dans l'Ouest », un accord véritable entre *fabam* → *foue* et *-abam* → *-oue*, comme il y a, dans l'Est, un accord certain entre *fabam* → *fève* et *-abam* → *-ève*? Autant qu'on peut savoir, *fabam* est et a toujours été *fève* (ou *feuve*) en francien et

dans l'Ouest tout comme dans l'Est ; aucune région du Nord de la France ne connaît ni ne paraît avoir connu un \**foue* ou un \**foe* strictement correspondants à l'-*oue* ou à l'-*oe* de -*abam*. C'est donc que le -*oue* de l'Ouest serait, lui aussi, venu d'un autre Ouest ? Duquel ? De la Bretagne, de la Cornouaille, ou de l'Amérique ? — Mais, au fait, qui pourrait s'étonner de la discordance entre *fabam* et -*abam* ? Certes, il est vrai qu'en provençal littéraire -*amu(s)* est -*am* tout comme *ramu* est *ram* ; mais il est vrai aussi qu'au Nord de la France -*amus* a été -*ons*, -*omes*, etc., alors que *ramus* y était uniformément *rains* ; il arrive encore que le développement de -*ariu* suffixe corresponde ici au développement de *variū*, et là en diffère ; etc., etc. Ce qui revient à dire que, si l'on n'a peut-être jamais constaté, avant la découverte sensationnelle de M. Millardet, d'emprunts « manifestement certains » de types ou de désinences morphologiques fonctionnant comme tels dans le système propre de la langue qui emprunte (v. Paul, *Prinzipien der Sprachgeschichte*, p. 400), tout le monde a remarqué, par contre, qu'un suffixe ou une désinence — parce qu'ils sont suffixe et désinence et qu'ils sont ou peuvent être sentis comme tels — risquent d'être sujets à des accidents dont restent indemnes les mots sans suffixe ni désinence qui ont la même constitution phonétique. Il me paraît plus que probable que M. Millardet lui-même irait jusqu'à convenir que la transformation de l'a. fr. *enveiet* en *envoie*, si elle s'oppose à celle de l'a. fr. *aveiet* en *avait*, ne prouve cependant point que la disparition très ancienne de l'*e* de *aveiet* (à mon sens, *aveiet* : *aveit* d'après *eret* : *ert*), la persistance, phonétique, puis graphique, du -*t* (toujours, à mon sens, d'après *ert*), et le passage de *we* à *ai* (au lieu de *oi*) sont des indices indiscutables d'invasions morphologiques ou phonétiques venues de systèmes linguistiques extérieurs au système de l'ancien français. Pourquoi donc l'opposition, réelle ou prétendue<sup>1</sup>, entre *fabam* → *fève* et -*abam* → *oue* serait-

1. Prétendue, parce que ce n'est peut-être pas à *fabam* (avec ses deux labiales) qu'il faudrait opposer -*abam*, mais de *grauam* (*greve*, *groue* et *groe*) qu'il conviendrait de rapprocher -*auam* ; il n'est pas

elle plus significative que l'opposition entre *enveiēt* → *envoie* et *aveiēt* → *avait*, ou que l'opposition entre *variū* → *vair* et *panariū* → *panier*? Elle ne l'est pas, — comme un peu de philologie suffit à le montrer.

Ce qui n'empêche en aucune manière, bien entendu, les systèmes morphologiques de se pénétrer et interpénétrer manifestement : cf. ci-dessus 1° (*a* et *b*), et 2°.

4° Et voici, pour en finir avec les « faits », de la phonétique pure. Le ton s'élève, comme il convient.

a) p. 322. « A l'intérieur du mot, lorsque le jeu des forces d'inertie est venu déranger l'ordonnance croissante et décroissante des apertures, lorsque, par exemple, une consonne intervocalique, succombant à la force assimilatrice, vient à tomber, la rencontre des voyelles et le heurt des apertures identiques qui en résultent, sont atténués ou même évités par divers procédés . 1°. . »

« A quel propos, en votre avis, tend ce prélude et coup d'essai? », eût demandé Rabelais. A ceci :

« 1° par l'insertion d'une consonne épenthétique : v. fr. *baer* > *bayer*, v. fr. *doe* > *douve*; 2° par l'amuïssement d'une des voyelles en contact : v. fr. *meür* > *mür*; 3° soit enfin par la consonnification d'une de ces voyelles : *medullam* > v. fr. *me|ole* > *mewle*, *mwèle* (moelle); *oviculam* > v. fr. *o|eulle*, *waïlle* (ouaille), esp. *cantado*, *cantao* > vulg. ou dial. *cantau* ».

Sont-ce même des souris que la montagne en travail a enfantées... ou simplement des fantômes? Approchons. Quand on n'est pas phonéticien, « peut-être parce qu'on redoute la phonétique » (p. 140), on se demande si les apertures des voyelles sont bien toutes identiques dans tous les mots cités (par exemple dans *baer*, *meür* ou *cantao*) et si l'insertion d'une consonne épenthétique ne pourrait pas être physiologiquement plus naturelle entre certaines voyelles qu'entre certaines autres; mais peu importe. Il est plus important sans doute de se souvenir, même si l'on est plus phonéticien qu'historien des évolutions phonétiques, que le système phonétique de l'espagnol comporte et a toujours

surprenant que *-abam* n'aille pas toujours avec *fabam*, puisque *-ēbam* ne va jamais avec *-abam* en France, et ailleurs encore.

comporté des diphtongues et des voyelles en hiatus, tandis que l'une des caractéristiques les plus éclatantes de l'évolution du français est au contraire la monophthongaison de toutes les diphtongues et triphthongues — monophthongaison qui a atteint, dans une première période (du ix<sup>e</sup> au xiii<sup>e</sup> siècle, en gros), les véritables diphtongues et triphthongues (*ai, ei, uo, ou, ieu, etc.*) et qui s'est continuée, dans une seconde période (du xiii<sup>e</sup> au xvi<sup>e</sup> siècle, très en gros), par la fusion très générale en une syllabe unique des deux voyelles antérieurement en hiatus (*meur* → *mûr*, *moelle* → *mwel*, *mwel*, etc.). Si bien que la « comparaison » de l'espagnol et du français est, selon toutes les vraisemblances, beaucoup plus illusoire que lumineuse, même si l'on admet l'évolution de *me|ole* en *mewle* où la voyelle accentuée — *horresco referens* — se serait consonifiée en *w* (et en un *w* implosif encore !).

Restent donc *baer* > *bayer* et *doe* > *douwe*. Mais pourquoi ne disons-nous pas *bouche bayée* pour continuer l'a. fr. *bouche baée* ? Pourquoi disons-nous *bouche bée* ? Pourquoi l'a. fr. (*a*)*graer* n'est-il devenu ni (*a*)*grayer*, ni (*a*)*gréyer* ? Était-il donc très différent de *baer* dans sa structure phonétique ou dans le degré d'aperture, de ses voyelles consécutives ? Il en était, à vrai dire, si peu différent qu'à les prendre d'ensemble les textes français des xii<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup> montrent *baer* et (*a*)*graer* soumis à des influences analogiques identiques : (*a*)*graer* tend vers (*a*)*gréer* (d'après *gré, agréé*) et, parcelllement, *baer* tend vers *béer* (« bouche baée » vers « bouche bée ») : cf. encore *aé, grael, desfaé, etc., etc.*, qui ne semblent pas non plus être devenus *aié, graiel, desfaïé, etc., etc.*, en français propre. Ce qui veut dire que le passage de *baer* à *bayer* pourrait bien n'être ni un procès phonétique, ni un procès analogique, mais simplement un fait de lexicologie, à savoir l'indice d'une confusion entre deux verbes, v. fr. *baer* et v. fr. *baaillier* qui avaient des sens normalement très voi-

1. Des divergences dialectales sont possibles, surtout dans les régions où apparaît en a. fr. l'« *i* parasite », aujourd'hui encore les Wallons disent *theyâtre* et les Parisiens *théâtre*, etc.

sins ; et cette confusion avait surtout des chances de se produire vers l'époque de la réduction de *baaillier* à *baillier* et de l'ébranlement de l'*l* mouillée, c'est-à-dire aux *xiv<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles*<sup>1</sup>. C'est peut-être pourquoi l'on a hésité si longtemps depuis le *xvi<sup>e</sup> siècle* entre un ancien *béer* et un *bayer* plus récent (Thurot, I, p. 300), pourquoi aussi La Fontaine, si l'on en croit Littré, a réellement voulu dire *bayer* en imprimant *bailler*, pourquoi enfin les lexicographes modernes nous avertissent encore qu'il ne faut pas confondre *bayer* (qui est mort) avec *bâiller* (qui est vivant). — Quelle que soit la valeur de ces symptômes, ou bien il faut voir dans *baer* > *bayer* une évolution rigoureusement et uniquement phonétique, — et *bayer* se trouve alors en opposition avec (*a*)*graer* et avec tous les autres mots analogues dans lesquels aucune des deux voyelles en hiatus n'était une voyelle haute, ce qui, certes, n'est pas impossible, mais ce qui constituerait un fait « crucial » dont il faudrait d'abord établir la réalité ; ou bien *baer* a subi au cours de son histoire un accident que rien ne paraît annoncer dans le français des *xii<sup>e</sup>-xiii<sup>e</sup> siècles*, dont *bouche bée*, *trou béant*, etc., rendent suspecte l'origine purement phonétique, et qui a ou peut avoir une cause toute particulière. Mais, tant qu'il n'est pas vraiment assuré que la première hypothèse est la seule fondée, il me paraît incontestablement audacieux de considérer l'affirmation de M. Millardet, et d'autres (*baer* > *bayer*), comme une preuve lumineuse de l'insertion d'une consonne épenthétique entre voyelles d'apertures identiques. Cette phonétique-là, je confesse très haut que je la redoute.

1 M. Millardet veut (p. 440) que la transformation de l'*l* mouillée française soit un phénomène « qui s'est accompli *en entier* entre 1630 et 1789 ». C'est oublier que les rimes du type *belle : pareille* (qui pullulent depuis le *xiv<sup>e</sup> siècle* au plus tard), certains « changements de suffixe » du type *souler* → *souher*, et d'autres faits encore attestent un ébranlement de l'*l* mouillée bien antérieur au *xvii<sup>e</sup> siècle*, d'autre part, le fait que *coion* (*coghione*) existe dès le *xvi<sup>e</sup> siècle* indique suffisamment, à lui seul (et sans qu'il soit utile d'attendre les témoignages des *Mazarinades* et des grammairiens postérieurs), que le passage de l'*l* mouillée à *y* s'est effectué d'abord dans des mots argotiques et vraiment « populaires ».

Si *buer* > *bayer* est plus que douteux dans la série palatale, il y a, dans la série vélaire, v. fr. *dœ* > *douve*. — Pourtant, si l'on songe, d'une part, à v. fr. *tœ*, *sœ*, *cœ*, etc., devenus *teue*, *seue*, *queue*, etc. (et non \**touve*, \**souve*, \**couve*, etc.), d'autre part, à v. fr. *lœve*, *Lœvre*, etc., devenus *louve*, *Louvre*, etc. (et non \**leuve*, \**Leuvre*, etc.), on est fort tenté de conclure que l'insertion du *v* dans *dœ* > *dove* doit être antérieure à l'évolution de *œ(u)* vers *eu* dont il y a des preuves, directes et indirectes, depuis la fin du *x<sup>e</sup>* siècle, c'est-à-dire un ou deux siècles avant que le français ait manifesté la moindre répugnance pour les voyelles en hiatus. Cette « insertion » est, en fait, si ancienne qu'elle pourrait bien n'avoir jamais existé ; elle se rencontre, plusieurs fois écrite noir sur blanc, quelque 40 ans avant les *Serments de Strasbourg*. le *Polyptyque d'Irminon*, transcrit vers l'an 800 dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, nous apprend que les *doves* « ex quibus componuntur tonne » étaient déjà des *doas* (éd. Longnon, p. 199 ; cf. encore pp. 159, 160, 176, 177, etc.), et non des *dogas*, moins encore des *doas*, tout comme les corvées étaient déjà des *curvadas*, et non des *corrogatas*, ni des *corroatas*. Je considère donc, pour ma part — et c'est aussi, à ce qu'il semble, la série phonétique que pose M. Meyer-Lübke, *Hist. Gram...*, p. 129 — que, dans la région parisienne tout au moins, *dogā*, *rōgat*, etc., sont devenus phonétiquement *dōya*, *rōyat*, etc., d'où a. fr. *dœve*, *ruove*, etc. (au *ix<sup>e</sup>* siècle au plus tard), mais que *dœ*, *doue* sont des formes dialectales de la région ou des régions où l'évolution du *u* latin (et du *v* germanique) fut différente de ce qu'elle était en francien. La formule v. fr. *dœ* > *douve*, si elle a un sens, signifie quelque chose comme « manceau ou poitevin *dœ* devient phonétiquement parisien *douve* ». Il est fort possible que M. Millardet veuille parler de ce genre de phonétique, qui est malheureusement celui que je redoute si fort ; ici cependant il s'est borné sans doute à prendre, chez M. Bourciez (*Phonétique française*, pp. 97 ou 166), ou ailleurs, ce qui n'est qu'une erreur de fait, pour l'ornement d'une éloquente période où s'enferme un principe.



Ce qui n'empêche en aucune manière, bien entendu, « lorsque le jeu des forces d'inertie est venu déranger l'ordonnance... », etc., etc.

b) pp. 314 sqq. « Pour débrouiller la question si complexe du traitement de la diphtongue écrite *ei* en plus vieux français, *oi* plus tard... ».

« La diphtongue écrite *ei* » ? Pour débrouiller cette question, qui est en effet fort complexe, il serait utile de ne pas commencer par l'embrouiller. Le plus vieux français, qui note par *e* quatre voyelles distinctes (*pert* (ɛ), *vert* (ɛ), *mer* (e), *chose* (ə)), n'a-t-il noté par *ei* qu'une seule diphtongue ? Il en a très certainement connu trois : depuis le ix<sup>e</sup> siècle *ɛi* (de *mei*, *dreit*, etc.), *əi* (de *oreison*, *pasmeison*, etc.), et, depuis le xi<sup>e</sup> siècle, *ɛi* (sorti de *ai* antérieur). Or, pour écarter d'abord cette dernière, le passage de *ɛi* à *oi* → *wa*, s'il est rare, n'est pas inouï : quelques mots en gardent encore la trace après certaines consonnes labiales (*abai* > *aboi*, *esmai* > *émoi*, etc.)<sup>1</sup> et le flottement, au moins graphique (*ai* = *ɛi* ~ *oi*), est au xiii<sup>e</sup> siècle très répandu après les mêmes consonnes labiales (*poie* = *paie*, *moi* = *mai*, etc.), ce qui indique sans doute que la labialisation peut n'être pas tout à fait étrangère à la formation et à l'évolution de *oi* ← *ei* dans une langue qui se caractérise par ses voyelles labialisées. — En second lieu, *əi*, qui ne se rencontre qu'en syllabe inaccentuée, est phonétiquement plus voisin de *oi* que ne l'est *ɛi* : en conséquence, *orəison* peut tendre vers *oroison* avant que *məi* ne tende vers *moi* ; si donc l'on admettait que le fameux *noieds* du *Jonas* a d'abord été un *naieds*, voilà qui infirmerait singulièrement la « conclusion légitime » d'après laquelle (p. 262) « le passage de *ei* à *oi* se serait produit d'abord en syllabe atone »<sup>2</sup>.

1. Cf. encore de *Valle Baien* (vers 1176), aujourd'hui *Vauboyen* (Seine-et-Oise).

2. Même si le *noieds* du *Jonas* a été d'abord *naieds* (avec un *ɛi* de tout point identique à l'*ɛi* de *mei*), il est aujourd'hui établi, après vérification et examen critique des graphies latines recueillies

Mais laissons de côté *ei* et *æi* — ce qui n'est peut-être pas sans dommage ni danger — et tenons-nous en, comme M. Millardet, à l'*ei* de *mei*, *dreit*, *-eie*, etc.

« Pour débrouiller la question si complexe du traitement de la diphtongue écrite *ei* en plus vieux français, *oi* plus tard..., on doit suivre la théorie de la syllabe comme fil conducteur.

Un fait est avéré. [Enfin !]. Tant que *oi* a été prononcé *oy*, avec un *o* en fonction vocalique, il n'y a pas eu réduction de la diphtongue. Cette réduction n'a commencé à intervenir qu'à partir du moment où, vers 1300, le deuxième élément a pris pour lui la valeur vocalique : *oé* et mieux *wé*. C'est en effet vers cette époque que le peuple de Paris commença à réduire *wé* à *é*, surtout à l'origine après consonne + *r* : *drete* pour *drwete* < *droite*, *crestre* pour *crwestre* < *croistre*.

Le procès initial rappelle donc de très près celui de l'espagnol *frente* < *fruenta*... Le français littéraire aurait tendu à l'élimination des groupes *rw*, *lw* à l'intérieur de la syllabe et peut-être même à l'initiale de certaines syllabes.

Si pourtant on a *roi*, *trois*, *croix*, etc., et non *\*ra*, *\*tra*, *\*cra*, etc., c'est que l'aperture de l'*a* est, plus que celle de l'*é*, éloignée de l'aperture du *w*. On continue à dire *trois* = *trwa*, mais depuis longtemps on a réduit *croie* = *krwé* à *kré* = *craie* ».

Je ne me propose en aucune manière de traiter ici du passage de *wé* à *è* ou à *wa* ; je voudrais seulement risquer deux petits points d'interrogation et d'exclamation, pour ne rien dire de trois ou quatre autres :

1) « Le procès initial *drwete* → *drete* rappelle de très près celui de l'espagnol *fruenta* → *frente* ». — Mais, avant que *oi* < *ei* ne fût devenu *wé* (vers 1300, dit M. Millardet), l'ancien français avait possédé une diphtongue *wé* (*ue*, *oe*) qui n'était pas sans quelque analogie avec l'*ue* de l'espagnol : pourquoi donc *trueve* est-il devenu *treuve* (et non *\*treve*), *pluet* > *pleut* (et non *\*plet*), comme *uef* est devenu *auf*, et comme tout *ue* est devenu *eu*, sauf dans

dans l'article de Weigelt (*Zeitschrift für rom. Phil.*, XI, pp. 85-106), que *ei* n'est pas passé à *oi* plus tôt en syllabe inaccentuée qu'en syllabe accentuée (v. Meyer-Lubke, *Hist. Gramm.* .., p. 79, qui, sur ce point, est dans le vrai).

*avuec* > *avec* et, peut-être, dans *vueut* > *veut*<sup>1</sup> ? Pourquoi, en d'autres termes, le fil conducteur, si solide quand il s'agit du *wè* (de *ei*) vers 1300, ne vaut-il rien pour le *wè* (de *ue*, *oe*) aux XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles ?

2) Pourquoi, d'autre part, ce même fil conducteur, excellent pour certains *oi* sortis de *ei* (*croie* → *craie*) ne vaut-il rien pour d'autres *oi* également sortis de *ei* (*trois* → *trois*), ni pour aucun des autres *oi*, non sortis de *ei*, que possédait l'ancien français ? Où M. Millardet a-t-il pris que l'*oi* (de *au* + *y* : *cloison*, etc.) et l'*oi* (de *o* + *y* : *froisse*, *croix*, etc.) ont été, avant le passage de l'*oi* (de *ei*) à *wè*, sans rapports avec cet *oi* ? Dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, au plus tard, il n'y a plus, comme chacun sait, aucune différence dans la prononciation des trois diphtongues anciennement distinctes *oi*, *œi* et *œi* : les *oi* de *cloison*, *croix* et *croie* étaient parfaitement homophones avant 1250 comme vers 1300 ; *croix* n'était point alors *krwa* et *croie* *krwè* : ils étaient l'un et l'autre bel et bien *krwè*, tout comme *trois* était *trwè* et non *trwa*. Pourquoi le *krwè* de *croix* ne devient-il pas *\*krè*, et pourquoi le *krwè* de *croie* ne reste-t-il pas *krwè*, puis *croie*, comme le *trwè* de *trois* est resté *trwè*, puis *trois* ?

Hélas ! c'est que le « procès initial » n'ayant pas la moindre valeur, le « fil conducteur » ne saurait être autre chose que la plus grossière des ficelles. « C'est vers 1300 que le peuple de Paris commença à réduire *wè* à *è*, surtout à l'origine après consonne + *r* ». Où M. Millardet a-t-il découvert, à l'origine, ce fait avéré ? Dans quels manuscrits écrits par le peuple de Paris vers l'an 1300 se révèle cette réduction de *wè* à *è*, surtout après consonne + *r* ? Il n'y a pas, en l'affaire et à l'origine, d'autres manuscrits ni d'autres textes populaires que cette simple phrase de la *Phonétique française* de M. Bourciez, p. 72 : « Aux environs de 1300,

1 Cf. aussi, dans les noms de lieu de la région parisienne, l'opposition à peu près constante entre *-ueil* → *-eil* derrière consonne labiale (*Corbeil*) ou derrière voyelle labialisée (*Rueil*), et *-ueil* → *-eul* derrière les consonnes autres que les labiales (*Vascœuil*, *Auteuil*, *Montreuil*).

le peuple de Paris avait une tendance à réduire *wè* à *è* simple, surtout après consonne + *r* (on trouve déjà dans certains manuscrits de cette époque *drete* pour *droite*, *crestre* pour *croistre*, et aussi *saie* pour *soie*, *pourraient*, etc.) ». — Mais où M. Bourciez lui-même a-t-il puisé, à l'origine, cette information — déjà moins catégorique, il n'est pas superflu de le noter (« et aussi *saie* pour *soie*, *pourraient*, etc. »), que celle de M. Millardet ? J'ai pensé — et M. Bourciez a eu l'obligeance de me confirmer l'exactitude de mon hypothèse — que ce pouvait bien être dans l'*Alt-französische Grammatik* de Suchier. Ouvrons donc l'*Alt-französische Grammatik* de Suchier, § 30 e, pp. 51-52 : « *e* du parisien vulgaire. — Le son *oi* de la langue littéraire n'appartient pas dans tous les cas au dialecte de Paris qui, au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle [Suchier ne dit pas « vers 1300 »], avait soit *ei*, soit *oi*... Boileau : *sait*, *saient*, *saie* (soie), *clai*e, *envoiaient*, *pourraient*, *crestre*... ; P. Fontaines : *drete* à côté de *droite* ; Ohm : *citaren*, *seisante*, *poar*, *pouer*. *Ayse* (1278) (l'Oise). Dans un texte latin de Paris de 1202 on a le nom propre *Kikenpeist* — et cependant une charte de 1195 a déjà *Kiquenpoist* avec *oi*... Souvent les textes de Paris ont -et à l'imparfait ; par ex., *Marmouset* : *muset*... ; *venoît* . *net*... ; cf. *lairay* : *je le cray* .. Il faut citer aussi ici *la rue as Prouvaires* : *vaires* et encore aujourd'hui la *rue Taitbout* tectum + *bout* ».

D'une réduction de *wè* à *è* « surtout à l'origine après consonne + *r* », nulles nouvelles, comme on voit, à condition de lire en patience et conscience jusqu'à la fin du paragraphe. — Veut-on remonter plus haut encore ? Est-il nécessaire d'aller jusqu'aux travaux de Metzke, de Rohr et de Schulze, où Suchier a glané presque tous ses exemples ? Et devons-nous pousser le scrupule jusqu'à prendre parti dans la grave question de savoir si *Le Livre des Mestiers* (qui offre *saie*, *pourraient*, *crestre*, etc.) est un texte vraiment populaire, comme le veut Rohr qui en a étudié le vocalisme, ou au contraire un texte qui n'est point vraiment populaire, comme l'affirme Schulze qui en a étudié le consonantisme ? Cruelle énigme ! Mais pourquoi s'en embarras-

ser ? *Alfana* vient d'*equus*, sans doute ; tout pareillement, et sans qu'il s'en doute, M. Millardet procède de Suchier. Mais M. Millardet a, comme *alfana*, changé sur la route, et les faits, avérés ou non, se sont passablement altérés au cours du voyage. Altération assurément fâcheuse, qui a retenu surtout les exemples où la réduction — après consonne + *r* — ne s'est pas maintenue (*dret*, *crestre*), et qui a laissé tomber les cas plus nombreux et, à ce qu'il semble, plus tenaces de la réduction de *wè* à *è* derrière labiale (*rue des Prouvaires*), derrière consonne + *l* (*claiè*) — consonne + *l*, avec contact de la langue et du palais, n'est pas, aux yeux de quelqu'un qui redoute la phonétique, physiologiquement identique à consonne + *r*, sans contact — et dans les imparfaits (*envoiaient*)<sup>1</sup>. Mais simplification et altération éminemment heureuses, d'autre part ; car sans elles nous eussions été privés de quelques pages pleines d'assurance, sinon de faits assurés — et combien lumineuses ! — sur le jeu de la norme syllabique en français.

Ce qui n'empêche en aucune manière, bien entendu, la théorie phonologique de la syllabe de F. de Saussure d'être féconde : encore faut-il éviter de la rendre féconde en erreurs en l'appliquant sans discernement<sup>2</sup>.

c) p. 261. « Quant à *foin* et *avoine*... ».

Mais il suffit. S'il est encore d'autres détails de syntaxe, de lexicologie, de morphologie et même de phonétique, que

1. Dont beaucoup, parmi les plus usités, présentaient un radical terminé par une consonne labiale ou par une voyelle labialisée (*av-out*, *dev-out*, *pou-out*, etc.)

2. Si un groupe *occlusive* + *r* + *y* constitue une difficulté phonologique et si la syllabation toute seule suffit à exiger que l'a. fr. *meur|trier* devienne *meur|tri|yer* « par la transformation de *y* explosif en *y* implosif » (p. 312), d'où vient que l'a. fr. *ba|tr|iez*, etc., etc., a pourtant commencé par devenir *ba|triez* avant de redevenir *ba|tri|yez*, etc., etc., et pourquoi n'a-t-on que *chamberiere* (et non *cham|briere* ni *cham|bri|ère*) jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle ?

M. Millardet a librement observés ou choisis, en français ou ailleurs, pour faire briller à tous les yeux l'excellence de ses principes généraux d'explication par la phonétique, mais qui ne se rangent pas non plus, indiscutablement, parmi ces « faits de détail irrécusables » sur lesquels il veut bien estimer qu'il reste pourtant fondamental d'« asseoir les ensembles » (p. 179), — ce n'est pas à moi qu'il incombe d'user ma patience et ma conscience à vérifier l'exactitude de ces « faits ». M. Millardet avait peut-être cet humble devoir avant de publier son livre au titre ambitieux ; pour moi, qui n'écris point des problèmes et méthodes de la linguistique romane et qui ne veux « asseoir aucun ensemble », j'ai bien le droit, si tel est mon plaisir, de préférer aux oracles que rend M. Millardet la lecture, toujours profitable, de l'*Histoire des oracles* de Fontenelle : « Il serait difficile de rendre raison des Histoires et des Oracles que nous avons rapportés, sans avoir recours aux Démons ; mais aussi tout cela est-il bien vrai ? Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens, qui courent naturellement à la cause, et passent par dessus la vérité du fait ; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva... plaisamment sur la fin du siècle passé à quelques savants d'Allemagne », ...et c'est l'histoire classique de la « dent d'or » qui avait poussé par miracle à un enfant de Silésie. On écrivit à cette occasion beaucoup de beaux ouvrages auxquels « il ne manquait autre chose, sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or... Mais on commença par faire des livres...

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non seulement nous n'avons pas les Principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent très bien avec le faux ».

## III

J'entends l'objection. *Felix qui potuit rerum cognoscere CAUSAS*... — Et comment ne l'entendrait-on pas ? Étalée ou latente, ironique ou indignée, elle gronde ou se fait cinglante presque à chaque page du livre de M. Millardet. D'entrée de jeu (p. 3), il l'emprunte à une boutade de M. Grammont : « Ils vivent claquemurés dans leur petit domaine ; ...ils construisent leur petite géographie linguistique avec les œillères d'un cheval de noria » ; et il reprend, ailleurs encore (p. 83), cette comparaison qui l'enchantait. Avouerai-je qu'elle ne me satisfait qu'à moitié ? Il est des pays sans norias où l'on met pourtant des œillères aux chevaux, afin qu'ils ne louchent pas et aillent droit devant eux. J'aimerais mieux, pour ma part, une autre comparaison, tirée aussi du règne animal, — ou même tout un apologue.

Sur un point de la vaste plaine, les moutons paissent l'herbe rare ; du sommet de la colline, le pâtre les surveille et les mène. Il peut arriver sans doute que l'un ou l'autre de ces moutons distingue par hasard sur un brin d'herbe un grain de poussière ou une goutte de rosée qui échappent fatalement aux regards du pâtre ; mais le pâtre, seul, voit de haut, parce qu'il voit de loin ; seul, il embrasse l'horizon, seul, il met à leur vraie place les gouttes de rosée — même s'il ne les aperçoit pas —, les grains de sable — même s'ils sont d'autant de conséquence que celui qui, au dire de Pascal, perdit Cromwell et sauva toute l'Angleterre —, et enfin les brins d'herbe, et les moutons, et la colline. Il n'y a que lui seul qu'il ne puisse pas mettre à sa place sur cette terre, parce qu'il est malgré tout sur la terre et non pas dans Sirius ; mais c'est déjà trop beau qu'il soit au sommet de la colline.

Moralité : M. Gilliéron, M. O. Bloch et *tutti quanti* ne sont que les moutons ; M. Millardet pourrait bien être le pâtre, ou tout au moins il voudrait l'être. « Curieux d'idées nouvelles et libre de tout dogme », c'est en ces termes qu'il

s'est peint lui-même (p. 27) . et, en effet, ni Ménage, ni M. Foulet, ni Suchier, ni M. Bourciez, ni sans doute les « faits », ne lui en imposent. Armé de l' « Inscripteur de la Parole » (duquel ? et de laquelle ?), il contemple l'horizon : dès que surgit un problème phonétique, il sait, pour le résoudre, invoquer à point nommé le grec, ou le celtique, ou le germanique, ou le bantou, si le gascon, l'espagnol, le saintongeais ou le français n'y peuvent aller. Il mène de front, comme on l'a vu, l'étude des patois et celle des langues littéraires. Que sont, que peuvent bien être aux yeux d'un tel homme quelques menus doutes provisoires sur quelques pauvres petits faits minuscules dans quelque misérable patois comme celui de Pérignac ou dans quelque langue littéraire telle que le français ?

« La myopie », dit-il fortement (p. 95), « est un accident ordinaire pour qui travaille au microscope » — On s'aperçoit en effet à l'œil nu que lui du moins ne travaille pas au microscope. Cela est excellent pour... « moi-même, Messieurs, sans nulle vanité ». — Cela est bon encore pour M. O. Bloch, qui a mis quelque dix ans à étudier les patois — les patois ! — des Vosges méridionales, et qui arrive, au bout du compte, à expliquer *pu*, *pus* comme étant sortis de *plus* sans passer par *\*pyu* (p. 95). M. Millardet ne rejette point, au total, cette explication ; mais il songe, lui, au provençal littéraire, au génois, au frioulan, au catalan, au vieux portugais, au logoudorien, au dauphinois, — toutes langues et tous patois qu'on peut connaître bien plus rapidement que le vosgien méridional en ouvrant le *Dictionnaire* de M. Meyer-Lübke et quelques autres, s. v. *plus* et *pus*<sup>1</sup>. — Cela est bon enfin pour M. Gillieron, qui a perdu

1 D'après logoudorien et dauphinois *prus*, M. Millardet considère que *plus* aurait subi une dissimilation de l'*l*, sans doute sous l'influence d'un article précédent, *lo plus*. Est-il très assuré que *le plus* soit d'un usage général et courant, et n'y a-t-il pas beaucoup de patois qui, tout en ne connaissant que *pus*, disent normalement *le mais* ou *le mieux* ? — Sur *prus* à côté de *plus*, *pri* à côté de *pi* en dauphinois, v. A. Devaux, *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au moyen âge*, Paris, 1882, pp. 340-344, où ces formes trouvent une explication toute naturelle dans le proclitisme de *plus*.



bien des années à préparer son livre sur la *Généalogie* des mots qui ont désigné la seule abeille dans la seule moitié septentrionale de la seule France, mais qui ne jette que par pure exception un regard sur les faits ibériques, italiens, voire même roumains (p. 94). Myopie, vous dis-je, et peut-être cécité. Si M. Gilliéron avait bien voulu étudier le galicien, l'asturien, l'engadin, l'émilien, voire même l'abruzzien ; ou, simplement, s'il avait consenti à perdre trente secondes de plus pour lire le seul article *vespa* du seul *Dictionnaire* de M. Meyer-Lubke, il y aurait appris tout ce qu'on a besoin de savoir en la circonstance d'abruzzien, d'émilien, d'engadin, d'asturien, de galicien, voire même de lucchien, d'irpinien et de quelques autres dialectes que M. Millardet a généreusement négligés ; et il aurait ainsi évité — c'est M. Millardet qui le dit — de trouver « étrange » l'r de *vepr* (guêpe) en deux points du Nord de la France éloignés l'un de l'autre dans son *Atlas* ; il n'aurait pas été dupe d'un terrible mirage.

— M. Millardet a mille fois raison . c'est ici, bien plus qu'ailleurs, qu'il faut prendre garde aux mirages

Donc, il a étudié, lui, à la fois dans leurs synchronies et leurs diachronies, respectives et entrecroisées, toutes les langues littéraires et tous les patois qui lui ont fourni les éléments de son copieux Index des mots principaux ; et, s'il a peut-être poussé cette étude un peu moins loin dans le cas du français, c'est une ingratitude qui lui est permise envers sa langue maternelle. — Mais les choses étant ainsi, étant surtout ainsi, comment comprendre que M. Millardet ait été dupe d'au moins deux mirages, pour ne parler d'abord que de ceux qui ont une certaine ampleur ? Le premier nous éblouit au titre même de son livre : Linguistique et dialectologie *romanes*. — Il y a donc une linguistique romane, une linguistique slave, une linguistique germanique, une linguistique sémitique, etc. ? Et il n'y a pas, il ne peut pas, il ne doit pas y avoir une seule linguistique, la linguistique tout court ? — Et le second mirage vibre d'un bout à l'autre de son exposé : puisqu'il tient décidément à ce qu'il y ait une linguistique au moins *romane*, comment peut-il prêter

tant d'attention et attacher tant d'importance aux travaux de certains dialectologues qui « ont limité leurs recherches à une portion infime du domaine gallo-roman » ? Il est tout naturel qu'après 35 ou 40 ans de travail assidu M. Meyer-Lubke, ayant vraiment écrit une *Grammaire* et un *Dictionnaire* des langues et dialectes romans considérés dans leur ensemble, ayant vraiment consacré une foule d'articles critiques à bien des détails du logoudorien, du portugais, de l'espagnol, de l'italien, du français, du provençal, du roumain, etc., considérés isolément, se montre plus que jamais réservé sur le celtique et le germanique, et ne souffle mot du bantou ; et personne ne peut s'étonner qu'il en arrive à déclarer, en 1920, dans la préface de la troisième édition de son *Einführung*. « Les travaux de M. Gilliéron ont, depuis dix ans, fait faire de puissants progrès à notre conception de la vie du langage » (M. Meyer-Lubke dit la vie du langage, et non pas la vie des langues romanes) « et j'espère l'avoir montré en modifiant fortement mon exposé des méthodes ». Mais que M. Millardet puisse légitimement prendre en cette affaire à peu près la même position que M. Meyer-Lubke, voilà qui demeure pour moi proprement incompréhensible ! Que veut-on que représente à ses yeux, qui embrassent sans œillères l'ensemble du monde linguistique roman, le seul mot *scier* dans le vocabulaire d'une langue romane quelconque, et qu'est-ce, au surplus, que la Gaule romane du Sud et de l'Est dans la Romania ? Qu'est-ce que le *chat* et qu'est-ce que le *cog*, même s'ils se battent comme des cadets de Gascogne ? Qu'est-ce que la Gascogne ? Qu'est-ce que la France ? Et qu'est-ce, *a fortiori*, que l'*Atlas linguistique de la France* ?

Ou bien, s'il est d'aventure sorti quelque vérité générale des misérables études de M. Gilliéron, si pitoyablement localisées qu'elles soient dans tous les sens ; si l'un de ses principaux mérites, « parmi tous ceux qu'une critique impartiale ne peut manquer de lui reconnaître » (p. 338), est — *teste* M. Millardet — d'avoir posé le premier et d'avoir le premier essayé de résoudre le problème sémantique et lexicologique (*id.*), c'est donc que des faits très particuliers,

à condition d'être des faits et d'être étudiés d'une certaine manière, peuvent avoir une portée générale ? C'est donc, pour prendre un autre exemple, que la phonétique expérimentale qui, dans *Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Celfrouin*, ne jette, autant que je puis voir, aucun regard sur les faits ibériques, italiens, voire même roumains, a pu sortir tout entière de l'analyse minutieuse et précise d'un seul parler individuel ?

A mon humble sens, c'est là le vrai, le seul problème. la vraie, la seule question de méthode, en linguistique comme ailleurs : quels sont les rapports de l'individuel et de l'universel ? Ne prenons pas des faits particuliers, même quand ce sont des faits, pour des preuves de vérités universelles, d'accord, — et c'est la condamnation de l'esprit généralisateur ; mais ne commençons pas non plus par *chercher* dans les faits particuliers, surtout quand ce ne sont pas des faits, la démonstration de prétendues vérités universelles, qui ne seront peut-être jamais ni vraies ni universelles, — et c'est la condamnation de l'esprit de système. Réservons notre admiration aux linguistes dont le génie encyclopédique embrasse la réalité tout entière ; mais n'accablons pas de notre mépris les pauvres hères de philologues qui peinent à étreindre la plus minime parcelle de cette réalité... et qui, seuls, fiers, solides et irrécusables, les articles des encyclopédies. Visions toujours à l'universel, sans oublier jamais le particulier. — En 1892, associant précisément l'étude d'ensemble de M. Passy sur *Les changements phonétiques et leurs caractères généraux* et l'étude, si spéciale, de M. l'abbé Rousselot sur Celfrouin, et sans même se demander laquelle avait et aurait le plus de portée, Schuchardt écrivait : « Il nous faut *embrasser* d'un seul coup d'œil l'ensemble des langues du globe et rétablir ainsi la plus vaste des unités où les différences entre les langues n'entrent en ligne de compte que comme les conditions des faits particuliers ; mais il nous faut, d'autre part, *concentrer* nos regards sur l'unité réelle, la plus minuscule de toutes, la langue individuelle » (*Schuchardt-Brevier*, pp. 95-96).

## IV

Si, avant de prendre la plume, M. Millardet avait longuement médité sur l'idée unique que ce texte présente sous sa double face, il me paraît évident qu'il n'eût pas pris la plume. S'il l'eût prise malgré tout, sa lanterne s'en serait trouvée singulièrement éclairée, et il n'aurait pas été dupe d'un certain nombre d'autres mirages.

Le plus grave, parce que le plus fécond en erreurs de toutes sortes, est celui qui lui a fait sérieusement croire, dire et essayer de prouver que la géographie linguistique, « telle que la conçoit M. Gilliéron », est « décidément engagée dans un sérieux conflit » avec la méthode comparative traditionnelle (pp. 27-28). Aucune profession de foi d'aucun iconoclaste, fût-ce de M. Gilliéron lui-même, n'empêche qu'il ne saurait y avoir de conflit véritable, pour la raison que la géographie linguistique n'est pas, ne peut pas être à sa base autre chose que l'application de la méthode comparative, dont elle complète ou affine, dans ses déductions, la partie qui en a été jusqu'ici la plus négligée, mais qui n'en est sans doute pas la moins essentielle.

On pourrait penser que M. Millardet s'en est aperçu, car il écrit (p. 29) : « La méthode géographique semble n'avoir été tout d'abord qu'une extension et un perfectionnement de la méthode comparative primordiale.. L'idée première. . ne faisait que multiplier les points géographiques entre lesquels devait s'instituer la traditionnelle comparaison ; etc. ». Mais il apparaît immédiatement que M. Millardet — qui s'inspire ici d'une remarque de M. Meillet<sup>1</sup> — ne s'est attaché, pour définir la géographie linguistique, qu'à ce qu'il y a de plus extérieur en elle, à ce qu'on en peut appeler l'« imagerie » : la représentation cartographique des faits lui a trop dissimulé la géographie ou, si l'on préfère, la géologie qui est à l'origine même de la méthode de M. Gilliéron.

1. B. S. L., XIX, p. 30.

Il est en effet indifférent — à la richesse, la complexité et la précision près — de comparer 600 patois ou 10 langues littéraires, si cette comparaison se fait exactement de la même façon en vue d'arriver à des résultats identiques ; il importe vraiment peu de comparer 36 000 formes différenciées d'un même mot ou 3 aboutissements divergents d'un même phonème, si le but de cette comparaison n'est, dans un cas comme dans l'autre, que de « restituer la forme commune primitive » (p. 5) du mot ou du phonème dont on constate 36 000 variantes d'un côté et 3 de l'autre. Il reste évidemment permis d'estimer qu'une carte, en couleurs ou non, est plus flatteuse à l'œil que la légende qui sert à la dresser : il n'y a néanmoins dans la carte rien qui ne soit dans la légende. Une formule quelconque de correspondance phonétique permettrait aisément de faire, pour l'époque à laquelle elle s'applique, une carte où les domaines qui offrent l'aboutissement *a* seraient en rouge et ceux qui présentent le résultat *b* d'une belle teinte bleue, etc. : mais la carte, pas plus que la formule, n'autoriserait, en soi, à considérer les aires rouges, ou les aires bleues, comme des restes ou des affleurements d'une couche qui était, primitivement et uniformément, rouge ou bleue. Au contraire, le point de départ de toute étude de géographie linguistique, « telle que la conçoit M. Gilléron », est, comme on sait, de relier entre elles pour en faire une couche anciennement uniforme et ininterrompue, les quatre aires de *apès*, par exemple, aujourd'hui séparées par de vastes espaces où l'on a *avette*, *abeille*, *mouche à miel*, *mouchette*, etc. — Restituer i.-eur. \*s-, d'une part, et restituer, d'autre part, *apem* dans toute la Gaule du Nord, c'est faire, dans les deux cas, du comparatisme : mais, dans le premier cas, c'est du comparatisme qui ne comporte rien de géologique et où l'interprétation géologique serait, au contraire, la négation même de la méthode comparative comme de l'histoire, *puisque l'indo-européen commun n'a jamais été apporté sur les domaines grec, italique, celtique, etc.* ; dans le second cas, c'est du comparatisme qui est d'essence géologique, et où l'interprétation comparatiste (*ef* < \**apem*, *avette* < \**apitta*, *mouche*

à miel < \**musca ad mel*<sup>1</sup>, etc.) serait la négation même de la géographie linguistique comme de l'histoire, *puisque le latin vulgaire a été apporté dans tout le domaine roman*.

— C'est qu'il n'est vraiment qu'une chose essentielle : savoir si le lien géologique que pose d'emblée M. Gilléron a jamais eu une existence véritable, ou s'il n'est rien de plus qu'une apparence, séduisante peut-être, trompeuse parfois, mais toujours une apparence et jamais une réalité. Pour M. Millardet, ce lien n'est jamais qu'une apparence. *apicula* et *clavellus*, dit-il (p. 357), ont dû exister en latin à côté d'*apis* et de *clavus* au moment de la romanisation de la Gaule, tant méridionale que septentrionale, et cela suffit « pour que les uns et les autres puissent se retrouver aujourd'hui indistinctement aux quatre coins du territoire ». — En conséquence, il n'y a pas de base solide et sûre aux spéculations de la géographie linguistique... et il ne saurait y avoir de « conflit » entre la méthode comparative et une chose qui est en l'air ou qui n'existe pas.

Cela admis, il est en vérité sans importance aucune de croire avec M. Millardet, ou de ne pas croire, que la géographie linguistique utilise dans ses raisonnements : 1) le principe de la configuration des aires, et 2) le principe de la superposition des aires ; il est superflu de se demander, avec lui, si le premier principe est plus original que le second, ou de penser, malgré lui, que c'est exactement le contraire qui est vrai ; etc., etc. Ces « principes » ne sauraient être, pour M. Millardet lui-même, rien de plus que la « mécanisation » d'apparences illusoires : contempler une carte unique, ou en superposer douze par transparence pour attendre que la Vérité en sorte nue, n'est rien qu'un passe-temps frivole ; si l'on nie l'existence même de la base géologique de la géographie linguistique — et M. Millardet la nie —, « tout le reste est littérature ».

C'est quelquefois de la littérature amusante, sinon toujours instructive ou édifiante. On lira, par exemple, et jus-

<sup>1</sup> Je mets des astérisques, car il faut faire — si le but du comparatisme est vraiment de restituer la forme primitive — comme si on ne savait pas plus le latin que l'indo-européen.

qu'à satiété, qu'il faut faire « converger les deux méthodes », — ce qui est une découverte pour le moins dépourvue de toute espèce de nouveauté après les travaux qu'ont publiés MM. Jud et Jaberg il y a une quinzaine d'années ; on verra ici (p. 203) que la géographie phonétique donne une certitude dans tel cas où la méthode comparative seule ne permettait que des hypothèses, — ailleurs (pp. 57 sqq.) que la géographie linguistique se complait à contempler sa perfection et à confirmer, réellement ou non<sup>1</sup>, son excellence par

1 La plus saisissante de ces confirmations de la géographie linguistique par la géographie linguistique a trait au nom du perdreau. « Le nom du « perdreau » se présente dans le sud-ouest de la France sous quatre formes principales *perdigail*, *perdigat*, *perdigal*, *perdigaut*. L'étymologie de ces formes devrait sauter aux yeux : elles offrent une combinaison de *perdrix* et de *gallus* ou du dérivé \**gallus*. Le « perdreau », c'est la « perdrix-coq ». La comparaison des cartes « coq » et « perdreau » de l'*Atlas linguistique de la France* lèvera tous les doutes. La phonétique du « perdreau » va de concert avec celle du « coq ». La chose mérite d'être suivie dans le détail. — C'est précisément après une comparaison rapide des cartes « coq » et « perdreau » de l'*Atlas* que certains détails m'ont fait venir des doutes. Dans la Lozère, sur quelques points de l'Ardèche, du Cantal, ailleurs encore, il n'y a pas accord phonétique entre *perdigal* (perdreau) et *djyal*, *dzal* (coq). D'autre part, la légende de la carte « perdrix ; perdreau » de l'*Atlas* distingue : 1) *perdrix* différent de *perdreau*, 2) un même mot pour *perdrix* et *perdreau*. Qu'est-ce que cela veut dire ? Dans mon pays, on a *perdrix* (= la perdrix-mère, ou couveuse), *perdryô* (qui est *perdrycale* — cf. *monicale* > *monjô* — aussi bien que *perdri* + *jô* (coq) = les petits, tous les petits, asexués, de la perdrix) ; *perdreau* (mot de chasseur = un *perdryô* adulte et mâle) (cf. la *poule*, les *poulets* — quand ils sont petits —, et, plus tard, les *poulettes* distinctes des *jô*) ; mais la distinction du perdreau-mâle et de la perdrix-femelle ne correspond naturellement pas à la distinction du *jô* et de la *poulette* : *caillteau* est à *caille* ce que *perdryô* est à *perdrix*, mais il n'existe pas de \**cailleau* correspondant à *perdreau*. — Avant de se prononcer sur la carte *perdrix-perdreau* de l'*Atlas*, j'estime qu'il faudrait d'abord savoir si les *perdigal*, etc., du Midi et d'ailleurs sont, tous, les *perdryô* (asexués) ou, tous, les *perdreaux* (adultes et mâles) de mon pays. Lorsque M. Edmont n'a recueilli qu'un seul mot, il est, semble-t-il, masculin et coïncide avec *gal* (*gallum*), quand il a relevé deux mots, la coïncidence paraît beaucoup moins certaine et générale. dans l'Indre et la Vienne, *jô* est partout le nom du coq, mais il n'y a pas un seul *perdryô*, quoique le perdreau y porte partout un nom distinct de celui de la perdrix. Or, le domaine gascon a normalement deux mots, l'un pour la perdrix,

ses moyens propres ; etc. ; mais de conflit, de vrai conflit, entre la méthode comparative et la géographie linguistique, on n'en trouvera pas la moindre trace. J'ai du moins cherché minutieusement, dans tout le livre de M. Millardet, une preuve — une vraie preuve — d'un conflit — un conflit certain — entre les deux méthodes. Est-ce aveuglement ? mais je n'ai pas réussi à discerner, pour un problème quelconque, une opposition ou une contradiction flagrantes entre la méthode comparative, telle que la définit et la pratique M. Meillet, par exemple, et la géographie linguistique, telle que la conçoit et la pratique M. Gilliéron. Ce que j'ai vu, par contre, et ce qu'on ne peut pas ne pas voir, c'est l'affirmation très catégorique de cette opposition entre les deux méthodes sur les trois points suivants : 1) confusion de *-ellum* et de *-ittum* en Gascogne (pp. 69 sqq.), 2) portée de l'article de MM. Gilliéron et Roques sur les *Mirages phonétiques* (pp. 161 sqq.), 3) coexistence de *apicula* et de *apis* dans la Gaule du Nord (pp. 357 sqq.).

Force est bien de discuter ces trois problèmes. Il apparaîtra ensuite, je crois, qu'il n'y a opposition entre la méthode comparative traditionnelle et la géographie linguistique que dans l'esprit de M. Millardet, et parce que M. Millardet a de l'une comme de l'autre une conception tout ensemble incomplète et erronée, à l'origine de laquelle s'étale le dédain de l'histoire, de la philologie, et même d'une bonne moitié de la phonétique.

l'autre pour le perdreau ; faut-il le rapprocher de l'Hérault, par exemple, où il y a un mot unique et masculin, et le séparer de l'Indre, de la Vienne, de la Charente, de la Lozère, de l'Ardèche, du Cantal, etc., qui ont, tout comme lui, deux mots ? Jusqu'à nouvel examen, j'hésite fort à l'admettre. ni *perdicalem*, ni *perdicatum* n'expliquent toutes les formes gasconnes, c'est certain ; mais supposer à la fois, pour les expliquer, *perdrix* + *gallum*,... + *gallum*,... + *galliam* (*bestiam*), et supposer que la Gascogne aurait fait du « perdreau » tout ensemble une « perdrix-coq », une « perdrix-petit coq », et une « perdrix-petite bête du genre coq » me paraît être un assez sérieux obstacle à l'étymologie de M. Millardet. Si l'on me montrait quelque part une coïncidence plus parfaite encore entre le nom du « perdreau » et celui du « chien », j'aurais quelque répugnance à faire du Perdican de Musset une « perdrix + *canem* ».



1<sup>o</sup> pp. 69 sqq. « La position du romanisme traditionnel est très forte » en ce qui concerne une prétendue confusion phonétique qui se serait produite entre *-illum* et *-ittum* dans l'aire où *-ll > -t*. Le romanisme traditionnel veut en effet, paraît-il, que cette confusion entre un *ɛ* et un *e* du roman commun n'ait pas eu lieu ; M. Gilliéron veut, d'après son *Atlas*, qu'elle ait eu lieu en Gascogne.

— Rien n'empêcherait, en principe, le romanisme traditionnel et M. Gilliéron d'avoir l'un et l'autre raison... et tort tout à la fois. En catalan occidental, où la répartition des *ɛ* et des *e* accentués correspond encore régulièrement à celle que pouvait connaître le roman commun, le suffixe *-illum* se présente non moins régulièrement sous la forme *-el*, avec un *e* fermé ; l'ancien français distingue jusque vers le milieu du xiii<sup>e</sup> siècle l'*e* de *vert* (*vīrdem*) et l'*ɛ* de *pert* (*pērdit*) ; le français actuel ne les distingue plus. L'état phonétique du français aux ix<sup>e</sup>-xiii<sup>e</sup> siècles reflète fidèlement sur ce point l'état latin antérieur, l'état phonétique du français actuel suppose, par contre, une étape *vert* = *pert* (attestée aux xiii<sup>e</sup>-xiv<sup>e</sup> siècles), où la distinction antérieure entre *vert* et *pert* avait disparu. Il serait donc théoriquement possible que le plus ancien gascon eût distingué *-illum* et *-ittum* pendant deux, trois, quatre .. siècles, et que le gascon moderne ne les distinguât cependant plus : dans cette hypothèse, le romanisme traditionnel aurait raison et M. Gilliéron aurait tort pour l'époque ancienne, pour la période moderne, la seule dont parle M. Gilliéron, c'est lui qui serait dans le vrai et le romanisme traditionnel dans l'erreur. Mais il n'y aurait ni conflit, ni contradiction : ce serait une question d'histoire, ou de chronologie.

Pourtant, dans le cas particulier, il ressort avec évidence du tableau dressé par M. Millardet p. 73 d'après l'*Atlas linguistique de la France* que *-illum* et *-ittum* ne sont qu'exceptionnellement confondus dans le gascon actuel. Donc, M. Gilliéron a tort.

Il a tort, ...si le tableau de M. Millardet est complet et fidèle. Dans quelle mesure est-il complet et fidèle ?

Il ne s'en faut, tout compte fait, que d'un peu plus des

trois quarts qu'il le soit. D'après les cartons établis par M. Millardet lui-même (pp. 47 et 60), il y aurait 48 points de l'*Atlas* (d'après la carte *peau* il y en aurait 51) qui seraient compris dans l'aire où  $-ll > -t$ . Si M. Millardet a raison de blâmer M. Gilliéron de n'avoir, « pour établir sa proposition », considéré que 7 points géographiques et 10 mots<sup>1</sup>, on ne saurait pourtant admettre que cette proposition soit vraiment ruinée et la proposition contraire vraiment établie par le fait que M. Millardet n'a considéré, lui, que 12 points sur 51 (en omettant — pourquoi ? — deux des points considérés par M. Gilliéron, les points 699 et 790), et 28 mots. Son enquête est un peu plus poussée que celle de M. Gilliéron ; mais elle reste encore par trop imparfaite. Car, « ce qui est en jeu, c'est tout le territoire où  $-ll$  passe à  $-t$  », et, lorsqu'on est Gascon, il faut l'être jusqu'au bout, et ne pas se limiter aux 12 points les plus occidentaux des Landes et des Basses-Pyrénées, à ceux qui paraissent bien offrir, comme par hasard, le plus de  $-t'$  ( $= -ll$ ) et le moins de  $-t$  ( $= -ll$ , et  $-tt$ ).

Les normes et les exceptions aux normes apparaîtraient, peut-être — c'est une pure hypothèse — autrement saisissantes, si l'on tenait compte de tout le domaine où  $-ll$  aboutit à  $-t$ . Je n'ai fait que comparer les cartes *couteau* ( $-ellum$ ) et *sifflet* ( $-ittum$ ) : elles offrent en 44 points des formes comparables<sup>2</sup> : la confusion vocalique est complète

1 M. Gilliéron affirme (*Pathologie*, I, p. 51) qu'il a dressé son tableau d'après 13 mots en  $-ellum$  et 7 mots en  $-ittum$ , il n'en cite, il est vrai, que 9, mais il n'est pas charitable de laisser entendre qu'il n'a point examiné les cartes des 13 autres.

2 Aux autres points on a, pour *sifflet*, des formes en  $-ot$  ou en  $-o$ . Il faudrait, dans une statistique vraiment complète, se soucier d'abord de chaque mot, voir s'il existe partout dans l'aire où  $-ll > -t$ , et examiner encore si le mot a été demandé isolément ou dans un groupe syntactique (en certains points l'*eau* de *couteau* n'est pas le même que l'*eau* de *lame de couteau* ; mais j'ai fait mon pourcentage en prenant, dans les cas où il y a flottement, la forme défavorable à l'hypothèse de M. Gilliéron. Si, aux quatre points où M. Edmont a noté deux formes divergentes, l'on choisissait celle qui est conforme à l'hypothèse de M. Gilliéron — et il conviendrait strictement de le faire les trois fois où l'*e* de *couteau* demandé isolément est identique à l'*e* de *sifflet* demandé isolément —, on obtien-

dans 30 cas, soit un peu plus de 68 pour 100 ; la confusion consonantique est complète dans 40 cas, soit tout près de 91 pour 100. Voilà qui nous mettrait, pour ces deux mots du moins, assez loin des 13 pour 100 de confusions vocaliques et des 22 pour 100 de confusions consonantiques de M. Millardet. Mais — j'y insiste — je n'ai pas considéré tous les mots en *-ellum* et tous les mots en *-ittum* dans tout le domaine où *-ll > -t* : je constate simplement que M. Millardet ne l'a pas fait davantage. Seulement, c'est lui qui a entrepris la statistique : si elle est trompeuse, comme toutes les statistiques, c'était à lui pourtant qu'il appartenait, d'abord de la faire sincère, et ensuite de l'interpréter correctement.

Car, après tout, l'essentiel dans la théorie de la « dédiminutivisation » (*clavellum > klawet > klau*) n'est peut-être pas que l'homophonie totale de *-ellum* et de *-ittum* en forme la condition unique, nécessaire et suffisante. Si M. Gilliéron l'avait dit sans réserves, il aurait fondé une théorie sur un fait incomplètement et plus ou moins mal observé, — erreur dont il n'aurait point le triste privilège. Mais M. Gilliéron ne l'a pas dit sans réserves. « Le langage », a-t-il écrit quelque part, « est antérieur à la science du langage » ; et ce qui s'affronte ici, c'est beaucoup moins le romanisme traditionnel et la géographie linguistique que la science du langage et le sens du langage, l'esprit géométrique... et l'autre. Pour qu'un mot se dédiminutivise, il faut encore qu'il puisse être entendu et senti dans la langue parlée comme susceptible de dédiminutivisation. Or, *klawèt* (ou *klawét*, ou *klawèt'*, ou *klawét'*, il n'importe) peut être entendu et senti comme un diminutif... qui n'a pas de raison d'être, puisqu'un *klawèt*... est un « clou » et non un « petit clou » ; mais *pet* (peau), même s'il coïncide absolument avec *-ittum*, ne sera jamais senti comme un diminutif de *p-* ; et si *agneau* est un diminutif d'*agnum* aux regards de certains linguistes très savants, pour les bergers incultes,

aurait exactement 75 pour 100 (au lieu de 68 pour 100) de confusions vocaliques)

qui parlent la langue avant que les linguistes ne l'étudient, c'est un « diminutif » de *brebis* ou d'*ouaille*, etc., etc. C'est-à-dire que la dédiminutivisation ne peut s'exercer d'abord que sur des mots qui doivent, par leur sens, ne pas être des diminutifs et auxquels l'évolution phonétique arrive à donner une forme qui est ou qui rappelle à l'oreille celle des diminutifs existant et ayant droit d'existence dans la langue, et il est assez indifférent que cette forme (dans l'espèce *-ëllum* tendant vers *-et*) soit rigoureusement homophone à celle des diminutifs réels (*-ittum* étant *-et*). Si l'homophonie devait être rigoureuse et absolue, les innombrables « changements de suffixes » que montrent toutes les langues resteraient incompréhensibles (cf. *-illa* et *-ëlla* dans les langues romanes, *-al* et *-ail* en français, etc.). *Clau* (= clou) peut donc être sorti de *clavellum* (= clou) tendant vers *clau|èt*, *clau|ét'*, etc., parce que *clau|èt*, *clau|ét'*, etc., pouvaient être sentis comme diminutifs dans un domaine où *-ittum* diminutif est *-et*; mais *clau|èt*, *clau|ét'*, etc., ne devaient être sentis comme diminutifs que dans le domaine où *-ëllum* tendait vers *-èt*, *-ét'*, etc. Et c'est, si j'ai bien compris *L'Aire clavellus*, ce qu'a dit en toutes lettres M. Gilliéron.

Le fait qu'au v<sup>e</sup> siècle Marcellus Empiricus est le premier à employer *clavellus* à côté du *clavulus* antérieur (p. 356) ne me paraît pas suffire à prouver que *clavellus* ait été aussi courant que *clavus* à l'époque de la romanisation. Marcellus Empiricus était, si je ne m'abuse, de Bordeaux, de cette Gironde où il n'y a actuellement aucune différence, vocalique ou consonantique, entre l'*-ëllum* de *couteau* et l'*-ittum* de *sifflet*. Et peut-être conviendrait-il de remarquer encore que les quelques *clavellus* relevés par Du Cange ailleurs que chez Marcellus Empiricus proviennent tous, autant qu'on le peut savoir sans autre enquête, de textes écrits dans ce que M. Gilliéron appelle « l'aire clavellus ».

Un peu de conscience, même dans la confection des statistiques, et aussi un peu de bon sens et de philologie; l'on parlera ensuite de la position très forte du romanisme traditionnel et de la position intenable de la géographie lin-

guistique. Ici, du moins, il ne saurait être vraiment question de conflit.

2° Y a-t-il conflit dans le gros problème des « lois phonétiques » ?

Le chapitre que M. Millardet consacre aux *Mirages phonétiques* de MM. Gilliéron et Roques (pp. 161-190, et *passim*) est, sans contredit, l'un des plus poussés de son livre ; c'est là qu'il a certainement serré de plus près les idées et les faits, c'est là, vraiment, la maîtresse poutre de tout son édifice. On y trouve une analyse lucide, précise et complète de l'article de M. Gilliéron, — et cela seul est méritoire ; on y trouve aussi un essai de réfutation en règle du point de vue présenté dans cet article. Accessoirement, M. Millardet y touche à deux questions fondamentales, qui vaudraient d'être discutées pour elles-mêmes et qui me paraissent mériter d'être au moins indiquées tout d'abord.

a) Accepter le point de vue de M. Gilliéron, dit-il en substance, c'est, « qu'on y prenne garde, ébranler la notion de loi phonétique, telle que la linguistique romane ou indo-européenne l'a établie ». — Serait-ce vraiment un malheur, s'il était plus établi encore que cette notion ne répond pas complètement à la réalité des faits ? Galilée, Newton et d'autres ont, dit-on, ébranlé quelques notions qui passaient de leur temps pour des lois établies ; et la loi phonétique, au sens usuel du mot (celui où les néo-grammairiens l'ont comprise et plus ou moins imposée), n'a jamais, qu'on y prenne garde, rencontré l'adhésion universelle. Bien avant que M. Gilliéron n'eût publié sa première étude de géographie linguistique, Schuchardt, pour ne citer que lui (parce qu'il paraît bien être plus linguiste que philologue et plus comparatiste que géographe linguiste à œillères), avait fait les plus expresses réserves ; et sa protestation, qui n'entre pour rien dans celle de M. Gilliéron, offre cependant avec celle-ci les plus frappantes analogies. Il semble évident, d'autre part, que la loi phonétique est restée, depuis quelque cinquante ans, — même doublée et nuancée de la « tendance » phonétique qui ne se réalise pas en loi —, une no-

tion où s'enferme encore un déterminisme plus rigide et plus rigoureux que dans la notion de loi des sciences physiques et naturelles, où le positivisme et l'évolutionnisme en avaient pourtant pris l'idée première

b) S'appuyer sur la constance des traitements phonétiques pour essayer de ruiner l'idée même de cette constance, faire fond sur la tradition phonétique locale pour nier l'existence d'une tradition phonétique locale, cela est, dit fort logiquement M. Millardet, se précipiter dans le plus vicieux des paralogismes. — Et cela est incontestable, mais tout à fait insuffisant comme critique.

Si M. Gilliéron se précipite vraiment tête baissée dans ce monstrueux paralogisme, c'est au moins la preuve — et il convient de le marquer très nettement — qu'il est resté phonéticien au sens exact où l'entendaient les néo-grammairiens, comparatistes et autres, des années 1875 et suivantes, ceux de l'époque où M. Gilliéron est venu aux études romanes, au temps où faisait rage la discussion entre les partisans des « limites de dialectes » et les adeptes des « limites de développements phonétiques » et où « s'établissait » le dogme de l'*Ausnahmslosigkeit* des lois phonétiques. L'on comprend ainsi (ce qui a peut-être quelque importance) que M. Gilliéron reste, dans ses travaux les plus récents, hanté par la phonétique traditionnelle la plus implacable : après avoir, dans une première période, reconstruit du latin vulgaire autant qu'homme de France (voir l'Index de son *Patois de Vionnaz*), et après avoir, comme tout le monde, tracé sur le terrain des limites de « développements phonétiques » (voir son *Atlas du Valais*), il songe aujourd'hui le plus souvent, dans les études de mots français qu'il donne d'après les cartes de l'*Atlas linguistique de la France*, à des mots qui sont ou qui furent des « exceptions » aux lois phonétiques les mieux établies (*pièce* et *nièce*, *vierge*, *abeille*, *foin*, *moins*, etc., etc.).

Mais ce qu'il a fait aussi, depuis quinze ou vingt ans, c'est de substituer de plus en plus le *mot* à la « série phonétique », la réalité sonore et sémantique qu'est le mot dans la langue parlée à l'abstraction que représente la « ca-

tégorie phonétique » dans l'étude historique des langues. Cette abstraction a pu être, certes, et reste sans doute une nécessité méthodique d'analyse, puisque l'infirmité de notre esprit ne peut, dans toutes ses observations du réel, qu'isoler un détail de l'ensemble, arrêter le mouvement et « synchroniser la diachronie » ; cette abstraction peut même se révéler souvent — à supposer que nous ayons tenu compte de tous les faits — comme une vérité d'ordre diachronique ; mais elle n'a pourtant d'existence réelle à aucun moment dans aucune langue parlée : il y a *campum*, d'un côté, *cantum*, de l'autre, etc. ; il n'y a pas de  $k+a$ . Et M. Gilliéron nous entretient de plus en plus de *campum*, d'un côté, et de *cantum*, de l'autre, et de moins en moins de  $k+a$ . — Et cela encore ne fait — géographie mise à part — que préciser, accentuer et souligner ce qui se passe lentement et obscurément depuis une vingtaine ou une trentaine d'années dans nos phonétiques historiques du français les plus orthodoxes, ce qui finira par aboutir, qu'on y prenne garde, à un résultat tout à fait singulier : les « lois » de 1875-1880 restent inébranlables, mais les mots qui servent à les établir avec certitude se font de plus en plus rares, et l'on voit, par contre, se réfugier dans les « remarques » — qui sont des exceptions ou des dérogations aux lois les plus solides — une foule chaque jour grandissante de mots très vivants qui exigent des lois secondaires ou qui échappent aux lois, principales et secondaires. On tend vers une loi nouvelle : à chaque mot sa loi. A cet égard, une comparaison des éditions successives de la *Phonétique française* de M. Bourciez (on aurait le même résultat avec Schwan-Behrens) est éminemment instructive : le texte en gros caractères (lois de correspondance phonétique) qui, dans la 1<sup>re</sup> édition (1889), était six ou huit fois plus étendu que les « remarques » en petits caractères occupe dans la 5<sup>e</sup> (1921) huit ou dix fois moins de place que celles-ci : que sera, pour le français, la proportion de la constance et de l'inconstance, de la généralité et de la particularité des lois phonétiques diachroniques en 1950 ou en l'an 3000 ?

En outre, si M. Gilliéron est vraiment un piètre logicien,

qui use et abuse du paralogisme, il n'eût été que juste de remarquer que son influence a néanmoins contribué puissamment à pousser les jeunes dialectologues français, y compris M. Millardet, à tenter des voies nouvelles pour échapper à la fois au paralogisme et au cercle, vicieux ou non — le cercle des chevaux de noria, en tout cas —, dont la notion bien établie de loi phonétique faisait couramment la méthode essentielle des études de patois. Car il est indéniable que, jusque vers 1905, ces études, qu'elles eussent trait au patois d'une localité ou aux patois d'une région, n'étaient ordinairement rien de plus que le démarcage « monotone » et le décalque « fastidieux » (M. Millardet emploie lui-même ces adjectifs p. 77) des formules diachroniques traditionnellement en usage dans les phonétiques historiques des langues littéraires (« accentué libre du latin vulgaire aboutit à. . ; etc ). Et il est, d'autre part, non moins incontestable que les travaux dialectologiques de MM. O. Bloch, Bruneau et Millardet sont tout autre chose, parce qu'ils ont rompu — plus ou moins heureusement, il n'importe — avec la méthode, le procédé ou la recette qui consistaient à utiliser inlassablement, et en partant toujours du latin vulgaire, les lois phonétiques envisagées uniquement dans la diachronie<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Avant de reprocher aux « novateurs audacieux de l'heure présente » d'avoir dit que « la méthode qui consiste à partir du latin à propos des parlers populaires contemporains a fait son temps » (pp 75-76), M. Millardet aurait pu rappeler qu'en 1899 Paul Meyer écrivait « Si l'on considère que la plupart des faits qui distinguent entre eux les patois d'une même région ne sont pas plus anciens que la fin du moyen âge, que certains même sont beaucoup plus récents, on conviendra, sans doute, qu'il [serait] plus sage de prendre pour point de départ, non pas le latin, mais le langage de la fin du moyen âge. Si, pour chaque commune, il faut reprendre de fond en comble la phonétique générale du roman, à partir de l'époque latine, on obtiendra une série de volumes dont chacun répètera une bonne partie de ce qui se trouvera dans les autres. Ce sera véritablement intolérable. Sans doute, l'état du roman ancien, en une région déterminée, peut n'être pas assuré dans tous les détails. Mais croit-on que le latin offre un point de départ plus solide ? Il s'en faut bien. Le latin auquel on a recours est une compilation très arbitraire de formes classiques, de formes



Enfin, s'il est vrai que M. Gillieron aurait dû commencer par « instituer une géographie phonétique » et s'il est vrai qu'il ne l'a point fait (sans doute parce qu'il croit, et qu'il a donc des raisons de croire, que fort peu de mots latins se présentent dans tous les parlers français actuels sous des formes qui en soient les continuations locales, ininterrompues et régulières depuis l'époque de la romanisation), cela même aurait dû encourager M. Millardet (qui croit, et qui a donc des raisons de croire, à la possibilité de cette géographie phonétique) à nous tirer d'embarras et à donner, ne fût-ce qu'en appendice et ne fût-ce que pour une seule localité ou une seule région, la liste des mots latins dont on peut se servir en confiance pour établir les traditions phonétiques, locales ou régionales, depuis la romanisation jusqu'à nos jours. Personnellement, j'aurais préféré des indications de cette nature, même sommaires, à son Index des mots principaux, pour ne pas dire aux principaux chapitres de son livre. Honnêtement, ce n'est pas assez de dire qu'on peut et qu'on doit commencer par faire cette géographie phonétique et que « les agglomérations humaines existant dès l'époque de la romanisation des territoires et s'étant maintenues depuis sans interruption » offrent ou peuvent offrir « une tradition phonétique locale ininterrompue, c'est-à-dire remontant à la latinité » (p. 162). Mais c'est peut-être trop de confondre, comme le fait M. Millardet (pp. 233-235), un « système phonologique », local ou régional — qui est un fait d'ordre surtout synchronique, et dont on nous laisse même ignorer comment il pourrait être défini précisément et complètement — avec une « tradition phonétique locale ou régionale » — qui est un fait d'ordre surtout diachronique, et dont on ne nous dit pas davantage comment elle pourrait être établie. Est-ce vraiment assez d'indiquer par hasard (p. 376), négligemment et à propos d'autre

des premiers temps du moyen âge, et de formes purement conjecturales, que l'on considère comme justifiées ou au moins comme excusées lorsqu'on les a fait précéder d'un astérisque C'est un type bien souvent illusoire » (*Romania*, XXVIII, pp. 144-142) Il est vrai que P. Meyer était philologue, et non Linguiste

chose, qu'il y a des « mots d'un usage courant », de « bons et braves mots qui n'ont pas d'histoire », dont l'étymologie est bien claire et qui volent, bien vivants et bien sains, « sur la bouche de millions d'hommes » ? Et si, comme je le suppose, cela signifie que c'est de ces bons et braves mots, qui n'ont pas d'histoire, qu'il faut user pour instituer une géographie phonétique historique, qui sera bien saine, n'est-ce pas trop que d'en avoir cité jusqu'à huit (*dix, douze, nuit, jour, grand, petit, faire, dire...*) ? Pas d'« histoire » phonétique. *dix*, qui apparaît au XI<sup>e</sup> siècle en français littéraire sous la forme *dis* et dont certains « expliquent » l's insolite (*voce*m > *voiz*) par l'influence de *sis* ? Pas d'histoire phonétique, *douze*, dont les phonéticiens ne rendent compte qu'en recourant à l'influence de *onze* ? Pas d'histoire, *dire*, dont on se demande s'il eût dû aboutir à *\*distre*, à *\*ditre*, bref, à tout ce qu'on voudra, sauf à *dire* ? Pas d'« histoires », *faire* ? Que va dire M. Rydberg ? Et, si je ne parle pas de *nuit, jour, grand* et *petit*, c'est, honnêtement, pour ne pas détourner M. Millardet de faire un autre livre, qui serait, à mes yeux du moins, bien plus précieux encore que celui dont il nous a gratifiés.

Ce serait, fondé uniquement sur les lois phonétiques bien établies et la restitution du latin qu'elles permettent et exigent par la comparaison de toutes les langues, dialectes et patois romans, un *Orbis latinus* qui ne ressemblerait point aux dictionnaires étymologiques de Korting et de M. Meyer-Lübke, mais qui réaliserait un type tout nouveau. Lutetia, Durocortorum..., y lirait-on, existaient à l'arrivée de César en Gaule ; ces agglomérations ont changé de langue et même de nom ; mais elles n'ont pas changé de place. Les habitants de Lutetia ont appris, en telles et telles années, des soldats de César, des marchands, des colons, etc., cent, deux cents, trois mille mots latins : en voici la liste ; et voici, d'autre part, la liste des mots — les mêmes ou d'autres que ceux de Lutetia — qui, depuis dix-huit, ou dix-sept, ou seize siècles et demi, n'ont pas cessé de voler, bien vivants et bien sains, sur les lèvres des habitants de Durocortorum. Avec ces mots là, et non avec d'autres, on

établit sur le roc la tradition phonétique locale de la langue actuelle de Paris et de Reims. Allez-y !

— Mais l'accessoire, si précieux fût-il, ne saurait être, après tout, que l'accessoire. Il est temps d'aller à l'essentiel. Donc, ayant présenté très fidèlement l'argumentation de M. Gilliéron dans les *Mirages phonétiques*, M. Millardet l'ébranle et la ruine de deux formidables coups de bélier.

1° « Les esprits les moins attentifs sont frappés par l'absence de parenté sociale, l'absence même de proximité géographique entre les groupes de patois que M. Gilliéron a arbitrairement choisis... Les chouans du Bocage vendéen, les habitants de la Plaine et ceux de la région poitevine doivent se regarder en chiens de faience... Les pêcheurs de l'île d'Yeu ne sont-ils pas étonnés de donner la main, par-dessus le massif armoricain, aux riverains de la Creuse ? Etc., etc... La divergence linguistique résulte de la variété des conditions et des besoins sociaux aux points considérés ».

— Comparatistes, venez et jugez ! Depuis un siècle, vos esprits attentifs ne vous ont jamais empêchés de rapprocher le sanscrit de l'arménien, du celtique, du grec, du germanique ou du slave pour établir des lois de correspondance ou de divergence phonétiques ; parmi les romanistes, nul ne semble s'être avisé jusqu'à ce jour de l'absence de parenté sociale ou même de proximité géographique entre le roumain et le portugais, le logoudorien et le wallon, etc. Mettrons-nous donc au pilon les *Grammaires comparées* et les *Introductions aux études comparatives* de Bopp comme de M. Meillet, de Diez comme de M. Meyer-Lubke ? — Rassurons-nous M. Millardet, qui nous enlève si brutalement toute espérance aux pages 180 sqq., a eu la générosité de nous avertir, lui-même et d'avance, que ce n'est là qu'une excellente plaisanterie : nous savons, pour avoir lu ses 160 premières pages, que la méthode comparative a fait ses preuves, nous savons mieux encore que M. Gilliéron, s'il s'expose ici à des mirages pour avoir rapproché les Chouans des Maraîchins, s'expose ailleurs à d'autres mirages quand

il ne rapproche pas le galicien, de l'engadin, de l'abbruzien, etc., etc., pour expliquer un fait phonétique concordant du normand ou du wallon. Ici, à la page 180, il faut avoir souci de la variété des conditions et des besoins sociaux ; ailleurs, à la page 94, c'est tout à fait inutile ; et l'on apprendra, si l'on veut bien lire jusqu'à la page 192, que le moment n'est pas encore venu d'instaurer une étude définitive des rapports entre la linguistique et la sociologie ; ici, il est interdit de faire aller de concert, par-dessus le massif armoricain, les pêcheurs de l'île d'Yeu et les riverains de la Creuse ; ailleurs, il est pernus et même nécessaire d'unir dans la même danse, par-dessus les Alpes, les Cévennes, le Massif Central et les Pyrénées, les riverains du Danube et ceux du Guadalquivir. Car, dans un cas comme dans l'autre, une seule chose importe : il faut combattre ce qu'on appelle la géographie linguistique ; si ce qu'on appelle la méthode comparative traditionnelle fournit des armes, qu'on les prenne à la page 94 ; si elle n'en offre plus pour les pages 180 et 192, qu'on en cherche ailleurs... et qu'on en trouve dans ce qu'est véritablement la géographie linguistique.

Car enfin, où M. Millardet est-il allé prendre cette idée singulière que la divergence linguistique résulte de la variété des conditions et des besoins sociaux ? Veut-il ressusciter ainsi les théories qui expliquent cette divergence par les différences d'altitude, de climat, ou d'alimentation ? Évidemment non, puisqu'il est comparatiste. Alors ? Cette idée n'apparaît pourtant pas très lumineuse dans les travaux des comparatistes ; elle n'a jamais frappé personne comme une idée de premier plan dans les phonétiques comparées de MM. Meyer-Lubke, Bourciez, Guarnerio, Zauner, etc. (je pourrais ajouter Diez à cette liste, s'il n'y avait au moins une raison de ne pas le faire, et l'on verra bientôt laquelle). Cette idée apparaît, au contraire, et éclatante, dans les études de M. Gilléron. L'interdépendance géographique des aires, d'une part, et, d'autre part, la variété géographique, sociale et littéraire des langues et des divers patois, les réactions, toutes différentes, toutes particulières et particularistes

du gascon, du picard, du wallon, du picardo-wallon, du tourangeau, du français (voir les substituts locaux et régionaux d'un *ef* primitivement commun), voilà ce qui, pour tout esprit non prévenu, distingue effectivement et dans le détail le comparatisme géographiquement, socialement et linguistiquement nuancé de M. Gilliéron du comparatisme général, abstrait et supérieur aux langues parlées où M. Millardet tient à voir — sauf ici — l'essentiel de la méthode comparative<sup>1</sup>.

Si donc M. Gilliéron use d'un parallogisme en combattant la tradition phonétique locale par la tradition phonétique locale, ou s'il n'use pas d'un parallogisme en opposant à la catégorie phonétique diachronique l'histoire et la géographie de chaque mot, de quel terme userons-nous pour qualifier la méthode, ou le procédé, dont se sert M. Millardet, et qui consiste à combattre une géographie linguistique illusoire par la géographie linguistique réelle?

C'est, hélas ! un premier parallogisme, et même quelque chose de pis.

2° Les quelques mots en *cl-* et en *fl-* que M. Gilliéron a choisis sont insuffisants, et comme nombre et comme valeur. Il n'en est peut-être aucun dont on puisse affirmer qu'il ait quelque chance d'être autochtone [que n'avons-nous l'*Orbis latinus* de M. Millardet ?] A l'extrême rigueur, on pourrait se servir de *clef*, et encore ! [J'aimerais mieux me servir de *chevillette* ou de *verrou*]. Mais *clou* et *clouer* appellent des réserves sérieuses Etc., etc.

— Ici encore, comparatistes, venez et jugez ! Pour éta-

<sup>1</sup> « Quelle conception intolérable que d'admettre dans la Gaule romane à l'époque de sa latinisation une réceptivité égale, ou à peu près égale, sur tous les points, *alors que cette réceptivité était subordonnée à la diversité infinie des besoins, des états sociaux, des mille manières de sentir et d'agir* » (Conclusions de Scier ..., p. 23) Et même. « En se reportant à l'une quelconque de nos cartes l'on appréciera facilement les liens de proximité géographique et de parenté sociale qui unissent ces patois dans les divers groupes » (*Mirages phonétiques*, dans *Rev. de phil. fr. et de littér.*, XXI, p. 419). — Ou je me trompe fort, ou c'est là avoir pour le moins l'intention de tenir compte avant tout de la géographie et de la sociologie

blir vos séries phonétiques et vos lois diachroniques de correspondance dans toutes les langues et patois romans, vous avez tenu compte, tous autant que vous êtes, de tous les mots qui commençaient par *cl-* et *fl-*? Vous avez mis au moins le nombre de votre côté et vous pouvez toiser avec arrogance les six mots en *cl-* (*clarté, clarinette, clé, cloche, clou, clouer*) et les trois mots en *fl-* (*fleur, flamme, fléau*) de M. Gilliéron? Dénombrer donc vos bataillons! Voici ceux de Diez : *clair, clamer, clé, clou, clocher* (5), *flamme, flairer, fleur, fléau* (4), voici ceux de M. Meyer-Lübke : *clair, clamer, clé, clos, cloche, clou* (6), *flamme, floccus, fleuve, fleur, flatus* (5); voici ceux de M. Guarnerio qui, pour une fois, ajoute quelque chose à M. Meyer-Lübke : *clé, clamer, clair, clou, clore, cloître, clavicula* (7), *fleur, fleuve, floccus, flebile, flasca, flamme, flatus* (7), et voici enfin ceux de M. Bourciez : *clé, clore, clamer* (3), *fleur, flamme* (2).

C'est tout. M. Gilliéron n'est donc pas fondé à faire pour quelques patois ce que Diez et MM. Meyer-Lübke, Guarnerio, Bourciez font impunément pour l'ensemble des langues romanes? Certaines lois phonétiques des comparatistes s'établissent fort bien avec un nombre de mots qui varie de 5 à 14; mais 8 de ces mêmes mots ne pourraient pas suffire à discuter la solidité de cet établissement?

Car ce sont les mêmes dans les deux cas. Et, avant de faire rentrer — tout comme M. Gilliéron — *clé, clair, cloche, clou, flamme, fleur* dans leurs séries phonétiques, ces éminents comparatistes ont-ils demandé à chacun de ces mots quel droit il avait d'y figurer? Quand et où ont-ils fait l'histoire philologique, géographique et sociale de chacun de ces mots avant de l'utiliser pour faire l'histoire phonétique de la série où il leur plaît qu'il entre? Nulle part et jamais ils n'ont fait aucune réserve sur les *cl-* et les *fl-* de *clamer, cloître, flairer, floccus*, etc.; mais *clou* et *clouer* appelleraient de sérieuses réserves? Je ne dis pas non; mais est-ce parce que Diez, Meyer-Lübke, Guarnerio s'en sont servis froidement et sans aucune réserve pour faire l'histoire de

et, .. ou serait-ce parce que M. Gilliéron a écrit *L'Aire clarellus*<sup>1</sup> ?

« En définitive », dit M. Millardet à la page 233 — M. Millardet dit souvent les choses définitives ailleurs qu'aux endroits où on les attend — « *avant* » [je souligne cet « avant », parce qu'il renferme beaucoup plus de choses qu'il n'est gros], *avant*, donc, « d'être admis par les linguistes dans le groupe des mots dont la tradition orale, dans un idiome déterminé, n'a jamais été interrompue [cf. *l'Orbis latinus* : mais ce précieux « avant » ne va-t-il pas en gêner singulièrement la construction ?], chaque mot [n'y aurait-il plus de catégories phonétiques antérieures et supérieures au mot ?] est justiciable d'un conseil de revision spécial, où non seulement sa forme phonétique actuelle [attention au paralogisme !], mais encore ses antécédents de tout ordre [de quels ordres ?] doivent être soigneusement pesés [dans quelles balances et avec quels poids ?] et examinés [avec quels microscopes ?]. L'auteur de *l'Abeille* n'est pas loin sans doute de voir les choses sous ce biais ». — Ce « sans doute » est d'une politesse exquise et vaut un poème épique ; mais il n'y a pas de « sans doute ». M. Gilliéron voit-il les choses sous ce biais de lui-même et par lui-même, parce qu'il pèse les corps sonores des mots, parce qu'il examine les mots dans leur sémantique et leurs antécédents géographiques plus qu'il ne s'attache à la série phonétique où un mot est censé entrer *a priori*<sup>2</sup> ; ou bien, s'approche-t-il de ce point de vue grâce à l'exemple des comparatistes et aux exhortations de M. Millardet ? Ou, si l'on préfère, les conseils de prudence que

1. « Le *d* d'italien *chiudo* renvoie à autre chose qu'à *clurum* » (pp. 186-187). A quoi donc ? A un conflit *clore-clouer* ?

2. « Folie.. de croire que le matériel latin, à travers toutes les péripéties que peut endurer pendant plus de quinze cents ans la vie d'une commune de France, s'y soit conservé à peu près constant. La vie étant toute l'activité économique et morale de l'homme, il n'y a pas un mot qui ne puisse être atteint, il n'y a pas un mot qui ne puisse se ranger parmi les *Culturwörter*, — qui ne soit, qui n'ait été, en acte ou en puissance, un mot voyageur »... « A l'étude du patois nous opposerons l'étude du mot » (Conclusions de *Scier*.., pp. 25 et 27)

donne M. Millardet (sans d'ailleurs jamais dire nulle part comment il faut s'y prendre pour en tenir le compte qu'il conviendrait) sont-ils inspirés par la méthode ordinaire des comparatistes « reconstructeurs » du latin, ou sont-ils surtout le résultat des conseils de revision que M. Gilliéron a déjà fait subir à quelques mots, dont *clou* et *clouer* ? La question est de rendre à César ce qui appartient à César ou même, si l'on y tient, aux soldats de César ; le mirage est de gratifier les comparatistes qui ont suivi (et, on le verra, déformé) Diez de ce qui appartient essentiellement à M. Gilliéron, qui continue Diez, tel qu'il fut.

Et telle est l'exacte portée du second et dernier argument de M. Millardet : c'est, hélas ! un second paralogisme, et même quelque chose de pis. — Après cela, les *Mirages phonétiques* de M. Gilliéron restent-ils, ou non, des mirages ? Il me semble en tout cas certain que les deux coups de béher que M. Millardet a tenté de leur asséner portent beaucoup plus formidablement sur la méthode comparative traditionnelle des romanistes que sur la géographie linguistique. Il aurait vu (p. 39) une « épine dans le pied » d'une explication de détail de M. Gilliéron ; mais il reste prodigieux, étant donnée la taille des deux poutres dont il se sert en ce chapitre essentiel, qu'il ait pu apercevoir cette épine. L'essai de réfutation des *Mirages phonétiques* me paraît, ainsi que je l'ai dit d'abord, être, vraiment et sans conteste, la maîtresse poutre du livre de M. Millardet.

— Et il n'y a toujours pas de « conflit », sauf dans l'esprit de M. Millardet. Pour trouver un conflit véritable, qui soit dans la réalité des faits, il serait nécessaire de considérer un seul *mot* et de voir s'affronter la géographie linguistique dans ce qu'elle a de proprement géologique et le romanisme traditionnel lorsqu'il ignore la géologie.

3° C'est précisément le cas en ce qui concerne *ap'is* dans la Gaule du Nord. Ici, en effet<sup>1</sup>, la géographie linguistique,

4. Pour être tout à fait complet, il faut signaler que M. Millardet rejette (pp. 38-39) la confusion de *spina* et de *spicium*, et



« telle que la conçoit M. Gilliéron », et le romanisme comparatif, tel que le pratique M. Millardet, se posent en s'opposant. Écoutez plutôt : « Le latin *apis* s'est conservé à l'est (Suisse), au nord (Artois), au nord-ouest (Guernesey), au sud-ouest (Médoc). Cette répartition géographique de *apis* implique indubitablement que *apis* était autrefois le mot employé pour désigner l'« abeille » dans toute la région intermédiaire entre ces quatre aires ou points, que ces quatre aires ou points ne sont que les affleurements d'une couche qui, autrefois, s'étendait de Boulogne à la Gironde, de Guernesey aux Alpes fribourgeoises » (Gilliéron, *Généalogie*. , p. 19). — « Dussions-nous faire pousser les hauts cris à la Géographie linguistique, nous avançons hardiment que, dès le début, *apicula* a dû voler de bouche en bouche à l'intérieur de la zone septentrionale où *apem* a été tout d'abord la forme prédominante » (Millardet, p. 365).

A la bonne heure ! Cette fois, du moins, nous sommes coincés. Il faut choisir . M. Gilliéron « implique indubitablement », M. Millardet « avance hardiment » ; et M. Millardet, sans être encore un « vieux grognard » — comme

(pp 341 sqq) la dissociation de *peivenche* en *per* + *venche*, qu'il relève (p 58) *gailh* en bernois, et part (p 277) de *sappinus*. Je n'ai examiné aucune de ces questions, dont la première seule pourrait avoir quelque intérêt du point de vue de la géographie linguistique, et je dois réserver mon opinion. Il est fort possible que M. Gilliéron ait fait erreur dans tous ces cas : si chaque mot a son histoire particulière, comme il l'affirme plus hautement que quiconque, il est courant qu'un chacun se trompe en faisant l'histoire de tel ou tel mot, et il reste essentiel de faire cette histoire par la philologie (cf. plus haut *douve*) tout autant que par la phonétique ou la géographie linguistique. C'est ce dont personne ne doute, et ce que l'histoire philologique de *apis* va peut-être montrer. — Au reste, toute cette discussion ne tend point à « justifier » ni à « défendre » l'infailibilité de la géographie linguistique : j'ai fait, bien avant le livre de M. Millardet, les réserves que j'ai cru devoir faire (*Les aires morphologiques*. , 1914, pp v-vii et notes), et j'en ai fait, en quelques lignes, pour le moins autant que M. Millardet en de multiples pages. Ce ne sont pas, à l'ordinaire, les mêmes, et je n'ai jamais considéré que la géographie linguistique fût en conflit avec la grammaire comparée : il faut donc que j'explique pourquoi les attaques et les accusations de M. Millardet ne m'ont point fait changer d'opinion.

l'est sans doute M. Gilliéron —, « n'est plus tout à fait un Éliacin » (p. 28). Et nous, lecteurs de bonne foi, nous sommes pris entre l'implication indubitable du vieux grognard et l'affirmation hardie du pseudo-Éliacin, comme jadis Hercule entre le Vice et la Vertu. — Qui suivrons-nous ? La Vertu, sans la moindre hésitation. c'est-à-dire M. Millardet. Nous irons donc, guidés par lui et par lui seul, sur la route toute droite et bien frayée de l'éternel bon sens, de l'antique philologie, et de la plus séculaire des phonétiques : la géographie linguistique s'accommodera comme elle pourra de ce voyage.

L'éternel bon sens veut que, s'il est parfois plus nécessaire qu'agréable de se battre contre des moulins à vent, on laisse du moins aux autres le soin de les édifier et qu'on ne les construise point, au préalable et de toutes pièces, par le seul jeu de son imagination propre. De quoi s'agit-il ? De ceci, *uniquement* : de *apis* et de *apicula* (et non d'un seul autre mot) dans la Gaule du Nord (et non dans une seule autre région). — Mais ceci est bien trop mesquin pour M. Millardet. Pour démontrer que *apis* et *apicula* ont coexisté dans la moitié septentrionale de la Gaule, il commence par poser un principe général (il a un faible pour les principes généraux), dont la découverte serait due, paraît-il, à... M. Gilliéron : « le postulat de la doctrine de M. Gilliéron se résume en ces quelques mots : unité lexicologique du latin parlé : un vocable pour un objet » (p. 357). Avant toute chose, M. Millardet généralise et systématise ; après quoi, il combat spirituellement et abondamment un postulat... qui n'est que le premier de ses propres moulins à vent. M. Gilliéron n'a jamais dit, à ma connaissance, que le latin parlé n'avait connu qu'un vocable pour un objet. Il n'a intitulé aucun de ses travaux « Linguistique et dialectologie romanes » ou « L'unité lexicologique du latin vulgaire » ; à tous, au contraire, il a donné des titres modestes et précis (*Scier...*, *Mulgere et molere...*, *Généalogie des mots qui ont désigné l'abeille*, etc., etc.). Le latin vulgaire pourrait fort bien, comme le veut M. Millardet, avoir employé plus d'un mot pour désigner un seul objet (p. 359), avoir usé,

par exemple, de dix, vingt ou trente mots pour nommer indifféremment n'importe quelle bête,... et n'avoir pourtant connu *ici* que *apis* et *là* que *apicula* pour désigner l'abeille.

Partant ensuite du principe qui est bien à lui, à savoir que le latin pouvait avoir plusieurs mots pour désigner un seul objet, et jetant par-dessus bord — sans qu'on sache pourquoi<sup>1</sup> — *musca*, *examen*, *\*apitta*, etc., M. Millardet, pour prouver *apicula* à côté de *apis* dans la Gaule du Nord, évoque « *auricula* à côté de *auris*, *geniculum* à côté de *genu*, *avicella* à côté de *avis*, *navicula* à côté de *navis*, *radicula* à côté de *radix*, etc., etc. », attestés en latin même, et, plus tard, « en roman commun *\*oricula* et *ovis*, *\*soliculu* et *sol*, etc. » (p. 360). — Qu'est-ce que tout cela peut bien avoir à faire avec *apis* et *apicula* dans la Gaule du Nord ? Compa-

1 P. 358 Il ne faut pas s'arrêter dans le bon chemin. Si le latin du Nord de la Gaule a connu *apis* et *apicula*, pourquoi n'aurait-il pas connu *apitta*, *musca* et *examen* ? Chacun sait que, conformément à la phonétique, *apitta* ne pouvait donner que *avette*, *musca* que *mouche* et *examen* que *essaim* — c'est du moins ce que toutes nos phonétiques orthodoxes enseignent, et je ne vois pas que M. Millardet dise nulle part que *avette* et *essaim* ne sont pas conformes à la phonétique. Si *avette* est « phonétique » (il faudrait, pour cela, que le *Dictionnaire general* fit erreur en indiquant que la forme la plus anciennement attestée en est *ewette*, au XIII<sup>e</sup> siècle, — avec l'*e* de *ef*<sup>2</sup>), si *essaim* est « phonétique » (il faudrait, pour cela, qu'il fût *\*eissien*, comme *exire* — qui avait pourtant plus de titres à être décomposé en *es-ire* que *examen* en *es-amen* — est *eissir*), pourquoi rejeter *apitta* et *examen* pour garder *apicula*... qui aurait dû devenir *\*aveille*, et non *abeille* ? *Examen* a, d'ailleurs, abouti à *\*eissien* (et non à *essaim*), mais le rapprochement de *\*eissien* et de *es* paraît avoir transformé *\*eissien* en *essien* — sans parler des *essien*, *echan*, etc., de la carte « *essaim* » de l'*Atlas*, *essien* est attesté — au sens d'« *essaim* » et au sens de « *tronc d'arbre* » (à débiter en *ais* ?) — dans l'Orléanais au XV<sup>e</sup> siècle (*essien de mosches* dans R. de Maulde, *Étude sur la condition forestière de l'Orléanais*, p. 229), et *essien* a été réduit à [es]sien dans les Vosges au XIII<sup>e</sup> siècle (*xien* dans P. Boyé, *Les abeilles, la cire et le miel en Lorraine*, Paris, 1906, p. 8, n. 2). Ce *xien*, qui contraste avec *eissir*, *essayer*, etc., en vosgien n'aurait, je suppose, jamais été « reconstruit » par la phonétique locale, — ce qui n'a pas empêché M. Gilliéron, qui l'ignorait totalement, d'écrire (*Genealogie* ., pp. 112-113) : « *\*.essaim* devait devenir *saim*... Il n'existe nulle part, mais il a peut-être existé et certainement a existé idéalement ».

raison n'est pas raison ; mais, si M. Millardet tenait quand même à comparer, il est permis de regretter que les termes de comparaison qui pourraient avoir quelque force probante soient tous restés dissimulés, à l'exception d'un seul, dans ses « etc., etc. ». Il y aurait en effet un problème *apis-apicula* en Gaule, n'y eût-il que *ef* en ancien français et *abelha* en ancien provençal, mais où sont, en français ou en provençal, anciens ou modernes, *auris* à côté de *auricula*, *genu* à côté de *geniculum*, *avis* à côté de *aucellum*, *navicula* à côté de *navis*, *radicula* à côté de *radix*, *ovis* à côté de *ovicula* ? De quels textes archaïques ou de quels patois futuristes M. Millardet a-t-il extrait les continuations françaises ou provençales, phonétiques ou analogiques, populaires ou savantes, de *auris*, *genu*, *avis*, *navicula*, *radicula*, *ovis* ? Chacun peut, au contraire, invoquer des exemples de *sol* à côté de *soleil*, comme de *ef* à côté de *abelha* : nous laisserons-nous séduire par la méthode comparative au point d'affirmer qu'en Gaule *soliculum* a été et est à *sol* ce que *apicula* y fut et y est à *apis* ? Horreur ! *Apicula* ne serait pas plus un diminutif-caritatif d'*apis* que *soliculum* ne peut être un diminutif-caritatif de *sol* ? N'étant pas « comparatiste » comme M. Millardet veut qu'on le soit, je n'insiste pas sur cette équation : mais je me demande ce que va penser le « vieux grognard » du second moulin à vent de M. Millardet !

L'antique philologie voudrait, tout comme l'éternel bon sens, que, pour prouver l'existence de *apicula* dans la Gaule du Nord, on nous montrât *apicula* dans la Gaule du Nord. — Ici, M. Millardet apporte des « faits positifs, formellement attestés, que tous les raisonnements géographiques ne supprimeront pas » (p. 360). Personne ni rien ne supprimera jamais les faits positifs : mais il reste toujours loisible de les regarder fixement. — « Il y a *apicula* dans Plaute, dans Pline et ailleurs », dit M. Millardet, « et *apicula* n'y paraît pas être un mot particulièrement littéraire ». Admettons que *apicula* = *apis* dans Plaute, dans Pline et ailleurs. Il y a, dans Plaute, dans Pline et ailleurs, bien des mots, assez peu littéraires, qui ne se retrouvent pas dans le

Nord de la Gaule. Quand donc Plaute, Pline et les autres, qui ont écrit *apicula*, sont-ils venus romaniser la Gaule du Nord ? Quand et où y ont-ils déposé leurs *apiculae* ? Ici encore, il faut attendre, hélas ! l'*Orbis latinus* de M. Millardet. — « Au surplus, *Apicula* a été dans la latinité un surnom de femme, en particulier d'affranchie, et ce surnom était assez répandu dans la langue la moins littéraire. Il s'est appliqué aussi aux hommes (v. *N. Thesaurus*, s. v°) ». Voilà qui est beaucoup plus sérieux. Supposant que *N. Thesaurus* désigne le *Thesaurus linguae latinae*, j'ai ouvert ce précieux dictionnaire à l'article *Apicula* qui, certes, est impressionnant. Bien que le doux nom d'*Abeille* ou d'*Aveille* ne semble pas avoir été couramment porté au Nord de la France par des serfs ni par des femmes libres, *Apic(u)la* n'en existe pas moins dans sept des volumes du *Corpus Inscriptionum Latinarum*. Et nous voici au rouet, car les lapicides ont pu et dû certainement prendre à la romanisation de la Gaule du Nord une part autrement importante que celle de Pline ou de Plaute : dans bien des cimetières de campagne dorment, sous des pierres tombales où s'étale *cigit*, des générations de paysans qui ignorèrent toute leur vie le verbe *gésir*. Mais il n'y a pas à ergoter : c'est un fait que les lapicides ont gravé des *Apicula* en Italie, en Sardaigne et en Sicile (*C. I. L.*, t. III, V, VI, IX, X) ; c'est un fait qu'ils en ont gravé en Afrique (t. VIII) ; c'est un fait qu'ils en ont gravé jusqu'à deux dans la Narbonnaise (t. XII, 2851 . région d'Alais, et 5241 . Narbonne), en pleine aire *abelha*. *Cetera desiderantur* : c'est aussi un fait qu'ils n'en ont pas gravé un seul dans le t. XIII (*Inscriptiones trium Galliarum et Germaniarum*). Je sais que le t. XIII n'a pas de tables, et j'avoue que je ne l'ai pas plus lu que M. Millardet ne l'a fait ; mais, puisque M. Pirson et les compilateurs du *Thesaurus* n'ont pas manqué de relever les deux *Apicula* du t. XII, pourquoi auraient-ils laissé tomber les *Apicula* du t. XIII, s'ils y en avaient rencontré ?

Et enfin, la plus séculaire des phonétiques exige que, si *apicula* a, « dès le début », volé « de bouche en bouche » à

l'intérieur de la zone septentrionale en même temps que *apis*, les lèvres des habitants de cette zone qui se sont entr'ouvertes pour que le *-p-* de *apem* y devint *-f (ef)*, ne soient pas restées hermétiquement closes pour empêcher le *-p-* de *apicula* d'y devenir *-v-*.

En attendant que l'inscripteur de la parole et la phonétique italienne (*cápo*, mais arrière) me couvrent de confusion, je demande où sont, dans la zone septentrionale de la France, les *aveilles* de M. Millardet? S'il en connaît de bien vivantes et de bien saines, pourquoi ne les a-t-il pas mises à l'honneur? Et que va penser M. Bourciez de ce troisième et dernier moulin à vent?

— Pour nous, quoi que nous en pensions, nous voici malheureusement au terme de notre voyage, Gros-Jean comme devant. ...ou presque. Car, s'il est vrai que l'affirmation de M. Millardet est, en effet, « hardie », qui pêche par un excès d'audace dans le mépris qu'elle affiche du bon sens, de la philologie et de la phonétique, l'implication indubitable de M. Gilliéron n'en reste pas moins debout, et entière. L'accepterons-nous?

Si la géologie linguistique a une vraie valeur, une base solide et sûre, il est inutile de faire une enquête sur *apis*, *apicula* et *aveille* dans la Gaule du Nord, — et c'est pourquoi M. Gilliéron, qui croit à la solidité de cette base, n'avait point à entreprendre cette enquête. Mais, pour apprécier cette valeur à son juste prix, M. Millardet, qui la conteste ou la nie par les arguments et les faits positifs que l'on a vus à l'œuvre, se devait et nous devait de rechercher, dans les textes latins du Nord de la Gaule écrits entre l'époque de la romanisation et la date d'apparition des plus anciens textes français, les *apis* et les *apicula* qui s'y peuvent rencontrer, comme il se devait et nous devait de rechercher parallèlement, dans les textes français écrits depuis le ix<sup>e</sup> siècle au Nord de la France, les *aveilles* qui y pourraient butiner. Il lui fallait demander à ses fameux douze moines du vii<sup>e</sup> siècle, entre autres, si, parmi les rudiments de culture qu'ils avaient su garder, il n'y avait rien qui eût trait aux abeilles. Cette enquête eût été, je n'en disconviens pas, un

peu plus longue et délicate que celle qui consiste à parcourir sans critique les articles *apicula* et *Apicula* du *Thesaurus linguae latinae*; mais elle n'est pas impossible : entre autres textes, Du Cange et les *Monimenta Germaniae* pourraient rendre quelques menus services.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de me substituer à M. Millardet ni à aucun comparatiste ou philologue pour entreprendre cette enquête, non plus que celle sur la confusion de *-ellum* et de *-uttum* en Gascogne. J'ai fait, pour mon édification personnelle, quelques modestes sondages. Moins heureux que M. Millardet, qui trouve à l'occasion des perles dans le fumier des textes latins du haut moyen âge<sup>1</sup>, je n'y ai trouvé que des *apes*, beaucoup d'*apes*, au

1. P. 41 « En 1942, nous présentions l'existence de nom. sing. *ipsi* comme une hypothèse indispensable à toute saine explication des formes romanes en *i* [*meisme*]. Nous pouvons aujourd'hui alléguer des exemples authentiques de cette forme *ipsi*, dès le VI<sup>e</sup> siècle, chez Grégoire de Tours ». — Si Schuchardt n'en a pas menti, — et il a dit vrai —, les exemples de nom. sing. *ipsi* sont assez connus depuis son *Vokalismus des Vulgarlateins* (I, p. 434) (1866) pour que d'Arbois de Jubainville ait estimé superflu d'en citer dans sa *Declinaison latine en Gaule à l'époque mérovingienne* (cf. Z. f. rom. Phil., IV, p. 122), mais, si M. Millardet tenait quand même à en révéler d'« authentiques », ce n'est point à Grégoire de Tours qu'il convenait de s'adresser d'abord. M. Rydberg, *Geschichte des französischen e* (1907, pp. 247 sqq.) a fait observer, en effet, que *ipse* pour le nom. plur. *ipsi* et *ille* pour le nom. plur. *illi* sont si fréquents dans les manuscrits de Grégoire de Tours que les exemples d'*ipsi* pour *ipse* et d'*illi* pour *ille* qu'on y trouve seraient, à eux seuls, insuffisants pour poser *ipsi, illi* nom. sing. au VI<sup>e</sup> siècle. — De façon plus générale, M. Millardet ne se met pas assez du flottement graphique *e/i*, qui est une chose passablement banale depuis le I<sup>er</sup> siècle de notre ère; il écrit ailleurs (*Revue des langues romanes*, LX, p. 328) : « Le passage de *e* fermé tonique après palatale dans la France du Nord est expliqué à tort par la formation ancienne d'une triptongue *iei* réduite à *i*. Qu'il n'y ait pas eu d'étape *mercier*, *ciere* (< *mercède*, *cera*)', c'est ce que montrent les graphies *mercidem*, *cido* (= *cādo*) qui datent du VII<sup>e</sup> siècle et qui sont donc antérieures à la diphtongaison des *e* fermés en *i*. » Je sais bien que ce *mercidem* et ce *cido* viennent en droite ligne de Bourciez (*Phon. fr.*, p. 80), et que deux sûretés valent mieux qu'une, cela n'empêche qu'il suffit de lire deux ou trois documents mérovingiens du VII<sup>e</sup> siècle pour y trouver à foison *fīmena* (*femina*), *podibat* (*potēbat*), *dibat* (*dēbeat*), etc., où l'*i* ne représente sans doute pas autre chose que celui de *cido*, *mercidem*. Pauvre vieille philologie !

sens d' « abeille », et au sens de « ruche », et au sens d' « essaim », mais je n'ai pas encore trouvé un seul *apicula* dans la Gaule du Nord entre l'époque de la romanisation et le ix<sup>e</sup> siècle. Les trois moines qui ont probablement écrit les manuscrits de la *Loi des Wisigoths* ; les dix autres moines qui ont vraisemblablement copié les manuscrits de la *Loi Salique* ; les quinze autres moines qui ont sans doute transcrit les manuscrits de la *Loi des Burgondes* ; les scribes, tous les scribes qui nous ont conservé les *Capitularia regum francorum* et les œuvres des *Scriptores rerum merovingiarum* ont, tous, connu *apis*, aucun n'a employé *apicula*. Une fois, pourtant, j'ai rencontré : « Si quis de *apiculari* (rucher) vas cum *apibus* furatus fuerit » . mais il s'agit de l'une des rédactions de la *Loi des Lombards*, ce qui nous transporte aux rives du Pô et nous éloigne des bords fleuris de la Seine et de la Loire.

D'autre part, entre le ix<sup>e</sup> siècle et l'apparition d'*abeille* dans des textes français du Nord (à partir du xiv<sup>e</sup> siècle), je n'ai pas découvert une seule *aveille* dont on puisse dire qu'elle soit vivante et saine. Les articles *aurilleor*, *aurillerie* de Godefroy viennent de Du Cange, s. v *apicularii* (registre de Château-du-Loir) ; mais ces *apicularii* sont bien postérieurs, dans ce registre même, aux *apiarii* qui y figurent en 1177<sup>1</sup>, et Du Cange a, dans son *Glossaire français*, sagement transformé *aurilleor* et *aurillerie* en... *avrilleor* et *avrillerie*. Seul, l'article *avillarium* du même Du Cange (ou, plus exactement, de ses continuateurs) pourrait sembler embarrassant. Le voici : « *Avillarium*. [Bénédictins] : Charta Ludovici Franc. Regis de praepositura Compend. in Tabul. Compendiensis Monasterii ann. 1179 : Retinuimus etiam avenas de marescaleria venetae, et avenas de nemore, et culcstras et lignarium et charetum venetae, et *Avillarium* et furnos vitreariorum. Vide *Aviarium*. Idem fortasse.

[Carpentier] : Idem mihi videtur quod *Abollagium*. Jus nempe quod habet dominus feudi in apum examina ; ut

1. E. Vallée, *Cartulaire d: Château-du-Loir*, Le Mans, 1903, p. 54



enum Abollagium a voce Abeilles, ita Avillarium ab Avilles, quod pro Abeilles dixere, effinxerunt. Vitae SS. Mss. ex Cod. 28 S. Vict. Paris. fol. 91 v<sup>o</sup> col. 2 : Une multitude d'Avilles, ce sont mouches qui font la cire et le miel. Passim ibi occurrit ».

A l'examen, cependant, *avilles* et *avillarium* apparaissent sans rapport avec des continuations de *apicula* dans la France du Nord. Le ms. 28 de S. Victor de Paris est aujourd'hui le ms. fr. 20330 de la Bibliothèque Nationale, comme M. Omont a eu l'obligeance de me l'apprendre; c'est un manuscrit de la *Légende dorée*, du xiv<sup>e</sup> siècle. Bien que la langue ne paraisse pas permettre de le localiser sûrement dans l'aire (lyonnaise) d'*aville*<sup>1</sup>, la glose d'*avilles* par « mouches qui font la cire et le miel » indique suffisamment, à elle seule, que « mouche à miel » était, à cette date, le terme courant (cf. *avettes* glosé par « mouches à miel » à la même époque dans Du Cange, s. v. *abollagium*). Si *avillarium* était, par contre, certain au sens d'« abeillage » à Compiègne, en 1179, vers le temps où apparaissent les premières *és* dans Marie de France, on ne pourrait pas ne pas admettre l'existence ancienne (contemporaine de *apis*) de *apicula* dans la Gaule du Nord. Mais l'interprétation des Bénédictins (« volière ») s'opposant à celle de Carpentier (« abeillage »), le doute est permis, d'autant plus que ce n'est point entre des charrettes et des fours de verriers qu'apparaissent les oiseaux ni les abeilles dans les textes latins du moyen âge. Que ferons-nous de cet *avillarium* ? Un « abeillage », ou une « volière », comme le veut aussi M. l'abbé Morel<sup>2</sup> ? Scra-t-il Dieu, table... ? Ni l'un ni l'autre,

1. Je n'en puis, à vrai dire, juger que par un court passage (fol. 91, v<sup>o</sup>, col. 2) qu'a bien voulu relever pour moi M. Faral; encore y a-t-il *entraissent* (entrassent) dans les six lignes qu'il a copiées et où figure *avilles*. L'*i* de *entraissent* sent l'Est; d'ailleurs, si *avilles* avait été courant au Nord de la France, même aussi tardivement que le xiv<sup>e</sup> siècle, pourquoi l'aurait-on expliqué, et pourquoi aurait-il disparu ?

2. *Cartulaire de Saint-Corneille de Compiègne*, Compiègne, 1894-1904, t. I, pp. 237-238 « sa volière pour les perdrix ou autres gibiers ».

si l'on en croit Luchaire : il a publié cette même charte d'après une copie plus ancienne que celle qu'ont utilisée et les Bénédictins et M. l'abbé Morel : « ...et avenas de Nemoru et eulcitras et lignarium et charetum venete et *avillanum* et furnos vitreariorum ..<sup>1</sup> ». *Avillanum* ? Ne serait-ce pas, d'aventure, le bois qui porte l'aveline, le bois de noisetier, que l'on mettait sur les charrettes pour le transporter aux fours des verriers ?

— C'est tout. Le comparatisme de M. Millardet pose *apicula* dans la Gaule du Nord ; la géographie linguistique de M. Gilléron nie *apicula* dans la Gaule du Nord. Il y a conflit. Il faut choisir. Mon choix est fait... jusqu'au jour où M. Millardet, qui détient sans doute en réserve d'amples stocks d'*apiculae* et d'*aveilles*, tirés de textes de la Gaule du Nord, les étalera sur le marché où chacun sera libre d'en venir débattre le prix.

En attendant, je demande qu'il me soit permis de raisonner, à sa manière, par analogie : si le *navicula*... de Cicéron prouve vraiment l'existence d'*apicula* à Paris trois ou dix siècles plus tard, est-ce que la présence d'*ef*, *és*, *ep*, *ées*, *éeps* (trois formes singulières dont personne, avant M. Gilléron, ne s'est inquiété), *avette*, *mouche à miel*, *mouche*, *mouchette*, *abeille*... dans des textes du Nord de la France, qui s'échelonnent du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle, — et, au contraire, l'absence d'*aveille* dans ces mêmes textes, de la même époque et des mêmes régions, ne prouvent pas la non-existence d'*aveille* ? Après tout, *teste* n'est pas inoui à côté de *chief*, ni *lez* près de *costé*, ni *entendre* voisinant avec *ouïr*, ni même *tuer* avec *ocïre*, etc., dans les mêmes documents. Pourquoi donc pas la moindre *aveille* à côté des innombrables *és*, *ées*, *eps*, etc. ?

Mais le raisonnement par analogie n'a aucune valeur, si chaque mot a bien son histoire propre. Nous concluons simplement, en ce qui concerne *apicula-aveille* (et pas un seul autre mot) dans la Gaule du Nord (et pas dans une

1. *Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens*, t. II, p. 347.

seule autre région), que la philologie confirme, à ce qu'il semble, la solidité du point de départ de la géographie linguistique ; et nous ajouterons, pour être justes, que, sans la nécessité de discuter ce point de départ, nous n'aurions jamais entrepris une recherche philologique — dont personne, pas même M. Millardet, ne semble avoir eu l'idée.

## V.

La géographie linguistique nous contraint donc, dans ce cas particulier, — et elle nous contraindrait dans tous les cas —, à être, avant toute chose, philologues, c'est-à-dire à localiser et à dater les faits, à les mettre constamment, si j'ose dire, dans la synchronie géographique ; mais si, d'autre part, la philologie vient confirmer *a posteriori* les données de la géographie linguistique, c'est donc que la géographie linguistique a une vraie valeur ? S'il ne restait rien du latin, ni *apis*, ni *apicula*, comme il ne reste rien de l'indo-européen, la présence de *\*apis* en Suisse, en Artois, à Guernesey, dans le Médoc<sup>1</sup>, continuerait-elle ou ne continuerait-

1 M. Millardet a élevé contre l'explication de l'*aps* médocain (au singulier) par un emprunt à un *\*ep(s)* saintongeais « méridionalisé » en *ap(s)* des objections de toute nature, qui aboutissent, au total, à nier l'existence de *ep(s)* sur la rive droite (saintongaise) de la Gironde, « où *abeille* est général » (pp 351-355) On ne saurait affirmer qu'en ancien saintongeais *apes*, s'il y a existé, ait été nécessairement *\*eps*, et non *\*aps*. bien que M. Millardet ait examiné (pp 125-129) la question des noms de lieu saintongeais en *-ac* et en *-ade*, il a si peu fait la lumière qu'il considère *Gente* (à côté de *Gensac* < *Gentiac*, *Juillac*, etc) comme un « mot voyageur », de toute façon, à la p 128, « et comme un mot qui n'est « en aucune façon » un mot d'emprunt à la p 129 Pour une fois — c'est la seule —, il m'a cru sur parole avant de risquer cette explication, et il a eu bien tort il n'y a pas à opposer *Gente* à *Gensac*.., parce que *Gente* ne paraît remonter, en aucune façon, à un primitif en *-acum* (cf *Genten* en 1088-1089 dans le *Cartulaire de Saint-Jean d'Angely*, *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, XXX, p. 331, et dans le *Cartulaire du prieuré de Barbezieux*, *id*, XLI, p. 164, tandis que *Gensac*, *Juillac*.. y sont toujours et partout en *-acum*) — M. Millardet déclare donc péremptoirement que l'*\*ep* (et non l'*\*ap*) saintongeais n'est pas attesté d'une manière directe

elle pas d'impliquer indubitablement que *apis* était autrefois le mot employé pour désigner l'abeille dans toute la région intermédiaire entre ces quatre aires ou points ? Si oui, cela aurait déjà une certaine importance, ne fût-ce que pour dresser l'*Orbis latinus* dont nous avons tant besoin, puisque la cohésion primitive de l'aire *apis* qu'implique la géographie linguistique n'est pas autre chose, en dernière analyse, que le résultat géographique de la romanisation, dont les détails nous échapperont toujours. Si ce fait est bien un fait, il en découle, par voie de conséquence, que l'histoire des mots désignant l'abeille dans cette aire initialement compacte et uniforme prend un aspect tout nouveau. La formule n'est plus : a. fr. *ef* < lat. *apem*, d'une part ; *essuim* < *examen*, de l'autre, etc. ; elle est : (*apem*) > *ef* > ici *eps*, ailleurs *essaim*, ailleurs *avette*, ailleurs *mouchette*, etc. *Ef* étant donné, la méthode comparative de M. Millardet remonte à *apem*<sup>1</sup> ; la géographie linguistique descend, au

« par des documents anciens » c'est fort possible, quoique nous n'en sachions trop évidemment rien, ni l'un ni l'autre. Mais ce qui paraît incontestable, c'est que l'abeille, qui est aujourd'hui général en Saintonge, n'y est nulle part conforme à la « phonétique locale » si *apicula* pouvait, en effet, donner *abeille* (avec un *b*) dans les Charentes et le sud du Poitou (dans une zone qu'on déterminerait peut-être par l'extension de *sabon* ← *saponem* et beaucoup plus sûrement par celle de *saber* (*sapare*) — quand la *sev* monte dans ces pays-là, le bois y *sabe*), il ne pouvait pas y donner. . ce qu'il y est, à savoir *abouille*, *abeuille*, avec des voyelles labialisées qu'on chercherait en vain, non seulement dans *oreille*, mais dans *corbeille*, *veiller*, *gourveiller*, etc., — mots un peu moins sujets à voyager que l'abeille. Si la phonétique n'est pas un leurre, les *aboilles*, *abeuilles* charentaises et poitevines ne sont sûrement pas autochtones. Quel mot plus ancien ont-elles bien pu venir submerger ?

1. J'ai dit, au début de cet article, que M. Millardet professe incidemment, ici et là, des théories qui sont plus ou moins en contradiction avec l'essentiel de son exposé, auquel seul je m'arrête. Par exemple, il dit (p. 13) qu'on peut, en linguistique romane seulement, partir d'un mot latin pour expliquer un mot qui n'est attesté que dans une seule langue romane, mais la restriction ne fait point que cette filiation (non comparative, puisqu'il ne s'agit que d'une seule langue) soit à ses yeux quelque chose dont l'importance puisse être comparée, de si loin que ce soit, à la restitution des formes communes primitives.

contraire, vers les transformations, toutes divergentes selon les langues, les temps et les lieux, que ce mot peut avoir subies.

L'on voit maintenant, si je ne m'abuse, où se séparent le comparatisme, tel que le conçoit M. Millardet, et la géographie linguistique, telle que la pratique M. Gilliéron. Les deux méthodes ne se sont nulle part affrontées ; elles ne sont point en conflit ; elles ne s'opposent en aucune manière : mais ce que M. Millardet appelle la méthode comparative traditionnelle, c'est du comparatisme unificateur et ascendant ; la géographie linguistique est du comparatisme différenciateur et descendant, son point de départ une fois posé. Il suffit que le latin *apes* se soit transformé phonétiquement en *és* au Nord de la France entre le 1<sup>er</sup> et le 1<sup>er</sup> siècle pour que M. Millardet s'estime satisfait, ou à peu près ; M. Gilliéron commence assez exactement où M. Millardet finit. Le *és* du 1<sup>er</sup> siècle continue *apes* ; mais il n'est plus *apes*. Il est *és*, c'est-à-dire qu'il est monosyllabe et que *apes* avait deux syllabes ; il est, dans la langue française, en rapport, non seulement sémantique, mais phonétique, avec *eissien*, *essien*, *és*—, etc., tandis qu'*apes* n'avait, en latin, aucun rapport phonétique avec *examen* ; il a, ou il peut avoir, les sens de « ruche » (attesté dans les lois germaniques), d'« essaim » (attesté dans un texte du 1<sup>er</sup> siècle, v. Du Cange), et de « mouche piquante <sup>1</sup> », en même temps

1. Attesté sans doute dans Marie de France, *Fables*, 65, v. 25 sqq. (éd. Warnke, 1898, pp. 210-211) :

Li escharboz manda les *és* ,  
n'i avoit nul *frelun* iemés  
ne *grosse musche* ne *cornet*  
ne bone *wespe* ne *wibet*

Il paraît beaucoup plus naturel de comprendre, dans cette fable et en ce passage, les *és* comme englobant les frelons, les guêpes, etc., que de l'interpréter simplement par « les abeilles », comme le fait l'éditeur dans son *Glossaire*. Cf., d'ailleurs, les variantes de certains manuscrits (*ses és* = ses parents et amis, mentionnés au v. 20) et les textes latins (. *scrabro cum scrabronibus* et *cum communi muscarum genere* ac *vesparum*, Hervieux, *Fabulistes latins*, II, p. 494, — et p. 536 : *Ex adversa parte omne genus muscarum convocatur...*).

qu'il a conservé le sens d' « abeille » qui, seul, était connu du latin. En bref, de toute la vie sémantique d'*apem* depuis la romanisation M. Millardet se soucie comme de sa première chemise ; il suffit, à ses yeux, qu'il y ait *apès*, et même *apicula*, dans Plaute, dans Pline et ailleurs, pour « expliquer » l'*ef* français par le seul jeu mécanique des lois phonétiques ; au contraire, c'est l'histoire du monosyllabe *ef* (= abeille, et essaim, et mouche piquante), qui n'est ni dans Plaute, ni dans Pline, ni ailleurs, sauf en français, et sur lequel joueront d'autres lois phonétiques et sémantiques, qui préoccupe M. Gilliéron. Et, puisque j'ai parlé de chemise, « je m'en vais vous bailler une comparaison » : « Ne faites pas l'histoire d'un mot à la manière d'un historien de la littérature qui retracerait la vie d'un homme célèbre en ces termes Balzac, sur les genoux de sa nourrice, portait une robe bleue, rayée de rouge. Il écrivit la *Comédie humaine* », dit M. Gilliéron (*La faillite...*, p. 133). — « Figurons-nous le petit Balzac, en robe bleue, rayée de rouge, sur les genoux de sa nourrice, agitant, en même temps que son hochet, quelques rudiments de pensée. Représentons-nous maintenant l'auteur du *Père Goriot*... Dans un cas comme dans l'autre, c'est toujours Balzac que nous avons à l'esprit, Balzac, c'est-à-dire une même personne... Qui aurait supprimé le petit Balzac, nous eût par cela même privés du grand », réplique M. Millardet (pp. 373-374). — Répliquer ainsi, c'est, pour ne rien dire de plus, vouloir ne rien comprendre aux choses les plus manifestes. Personne ne nie que le Balzac qui a écrit le *Père Goriot* ne soit le Balzac qui avait, sur les genoux de sa nourrice, une robe bleue, rayée de rouge ; M. Gilliéron ne nie pas, que l'on sache, la romanisation, ni que *ef* continue *apem* ; il ne dit nulle part que *ef* vient du celtique ou du grec ; mais il demande — et il nous est loisible, j'imagine, de nous demander après lui — si le fait que *ef* continue *apem* a prédéterminé toute l'histoire de *ef*, ou si la robe bleue, rayée de rouge, a prédéterminé l'écriture du *Père Goriot* et dans quelle mesure elle l'a fait.

M. Millardet est, presque toujours, à côté de la vraie

question. Quand M. Gilliéron parle du mot, il évoque la catégorie phonétique, et quand M. Gilliéron discute la catégorie phonétique, il objecte le mot ; si M. Foulet déclare qu'il a essayé, dans sa *Petite syntaxe de l'ancien français*, d'« écarter toute considération historique » (p. vii), M. Millardet comprend que. « pour satisfaire au goût du jour, l'auteur a accompli le tour de force d'étudier, *d'un point de vue historique*, les tours du vieux français » (p. 447) ; si M. Brunot écrit enfin : « C'est une étude de suivre les variations des langues. Mais c'en est une aussi, et assez différente, de les prendre *telles qu'elles sont* », M. Millardet convient que, « même pour une étude de la syntaxe *dans la diachronie*, l'exactitude des définitions synchroniques est indispensable » (p. 449). Cette confusion perpétuelle de la synchronie et de la diachronie, extraordinaire chez un homme qui a lu et qui cite constamment F. de Saussure ; ou, si l'on veut encore, cette tendance incoercible à tout projeter dans la diachronie, malgré un dédain assez marqué de l'histoire et de la géographie, — voilà le vice de la méthode propre à M. Millardet.

Il arrive ainsi que son livre, tout flamant neuf qu'il est, se révèle presque partout comme singulièrement vieillot. La méthode de la grammaire comparée, nous dit-on, « dont les principes ont été magistralement exposés par M. A. Meillet (*Introduction* .), a consisté, lorsqu'elle a été appliquée aux idiomes issus du latin, à établir les concordances phonétiques, morphologiques et syntaxiques de ces idiomes et à expliquer ces concordances *en restituant la forme commune primitive* » (p. 5). — Non. C'est la moitié seulement, la moitié ascendante de la méthode comparative. M. Meillet a dit, tout au contraire, et dans l'avant-propos de la première édition de cette même *Introduction*... à laquelle se réfère M. Millardet : « La grammaire comparée n'a pas pour but de reconstruire l'indo-européen, mais, grâce à la détermination des éléments communs indiqués par les concordances, de *mettre en évidence ce qui, dans chacun des idiomes historiquement attestés, est la continuation d'une forme ancienne de la langue, et ce qui est dû à un*

*développement propre et original* ». Elle a pour but de dire ce qui, dans le *Père Goriot*, fut prédéterminé par la robe bleue, rayée de rouge, que portait 35 ans auparavant Balzac sur les genoux de sa nourrice, et ce qui est dû à un développement indépendant de cette première chemise. Et quand M. Gilliéron se propose de dire ce qui reste de *apem* dans *ef*, puis de *ef* dans *avette*, *mouchette*, *mouche à miel*, *essette*, etc., il est parfaitement d'accord avec M. Meillet. Car c'est bien le même M. Meillet, n'est-ce pas, qui a écrit un *Aperçu d'une histoire de la langue grecque* et les *Caractères généraux des langues germaniques* (développements propres et originaux) et l'*Introduction à l'étude comparative...* (continuation d'une forme ancienne de la langue) ? M. Meillet ne sera-t-il pas surpris d'apprendre qu'il a changé radicalement de méthode et s'est mis à son insu en contradiction avec lui-même ?

Cette méthode, dit encore M. Millardet, a été appliquée « dès le début par Diez » (p. 5). — Non. Ni dans la 1<sup>re</sup>, ni dans la 2<sup>e</sup> éditions de la *Grammaire* de Diez M. Millardet ne découvrira que la grammaire comparée des langues romanes a pour but de « restituer la forme commune primitive ». Pour lui éviter toute recherche, je lui signale que c'est seulement dans la 3<sup>e</sup> édition (1870) qu'il dénicherait une note, une simple note, dont voici l'essentiel (traduction française, p. 25, n. 1) : « C'est certainement *un* des plus intéressants problèmes de la philologie romane que de reconstruire les primitifs latins par le moyen des mots romans... Sans l'application de la méthode comparative on ne peut arriver à des résultats satisfaisants... [Mais] déduire *nettoyer* d'un *nitigare* disparu, c'est méconnaître la spontanéité et la force plastique des langues romanes. *Les langues ne cessent jamais de créer* ». Si M. Millardet veut bien prendre la 1<sup>re</sup>, ou la 2<sup>e</sup> éditions de Diez, il n'y verra aucune « restitution » du latin. Diez a toujours appliqué aux langues romanes, même dans la dernière édition de sa *Grammaire* et malgré la note citée, la méthode descendante. S'il n'a pas reconstruit le latin vulgaire, il a fait plus : il l'a étudié en philologue. Et c'est quelque chose. Mais il a fait mieux.



L'impression du premier volume de sa première édition était à peine terminée, il avait à peine achevé d'indiquer ce qu'étaient devenues toutes les lettres latines (du latin classique plus que vulgaire) dans toutes les langues romanes considérées en un bloc unique — et cela, pour montrer aussi, contre l'opinion de Raynouard, que le provençal des troubadours était une langue « sœur » et non « mère » de l'italien, du français, etc. — qu'un grave scrupule lui vint. Il écrivait en effet à J. Grimm, le 20 avril 1836, en lui envoyant son premier volume : « L'idée de ce livre vous appartient. J'aurais peut-être mieux fait d'*exposer séparément*, en traitant de chaque lettre, *ce qui concerne chaque langue*, au lieu de subordonner les langues aux phénomènes particuliers qu'offrent les lettres... Mais mon plan m'a paru mieux adapté à la méthode historique, puisqu'il fait ressortir ce qu'il y a de commun à tous les dialectes : sans doute *le particulier s'en trouve obscurci par le général...* » (*Zeits. f. rom. Phil.*, VII, p. 491). Et, sans discuter ni de la définition, ni de l'excellence de la « méthode historique », nous constatons que, dans la 2<sup>e</sup> édition de sa *Phonétique*, pour dégager peut-être le particulier du général, Diez ajoutait à la « phonétique des langues mères » une « phonétique romane », où il traitait, successivement et *séparément*, et avec un plan tout autre, des lettres italiennes, valaques, espagnoles, provençales, françaises, etc. Simple esquisse, il va sans dire, mais qui suffit pour affirmer que Diez n'a jamais songé, « dès le début », à « restituer la forme commune primitive » : après avoir fait, d'abord, *une* phonétique descendante et *parallèle* de toutes les langues romanes, il a compris, « dès le début », qu'il fallait faire *des* phonétiques descendantes et *divergentes* des diverses langues romanes. Mais, de phonétique ascendante et convergente, il n'y en a pas trace chez Diez.

Il est vrai que Diez a bien vieilli..., si l'on ne tient compte que des dates de publication des livres. Depuis Diez, le comparatisme reconstituteur est venu, grâce, en particulier, au *Vokalismus...* de Schuchardt... qui depuis..., et aussi grâce à quelques errements où l'évolutionnisme, compris

d'une certaine manière — qui n'a jamais été celle des naturalistes —, a une assez belle part de responsabilité.

Ce comparatisme-là ne fut d'ailleurs pas inutile, et nous lui devons quelques menus progrès (par exemple, lat. vulg. *é, ó*, substitués presque partout dans le domaine roman aux *ē, ī*, et aux *ō, ū* du latin classique, et de Diez). C'est de la même manière et dans la même mesure que ne furent pas inutiles les « arbres généalogiques » de manuscrits d'où est venu pour le moins le souci de comparer entre eux tous les textes conservés d'une même œuvre. Mais il est également juste — et urgent — de reconnaître que les éditions critiques, dressées par le moyen de ces fameux arbres où passe le souffle des forêts germaniques, si elles « restituent la forme primitive » de l'œuvre, ne reproduisent pas à l'ordinaire le texte d'un seul manuscrit existant réellement : nous avons lu du Foerster en croyant lire du Chrétien de Troyes et peut-être admiré le *Roland* quand ce n'était que du Stengel. — Il n'en va pas autrement en linguistique : la reconstruction du latin par la comparaison du français, de l'espagnol, etc., ne nous donne pas « le latin » — ce qui n'est point un malheur —, mais elle dissimule et écrase les développements originaux et variés de l'espagnol, du français, etc., les éditions successives ou, en tout cas, différentes du latin. Et pourtant le romanisme, à la différence de la linguistique indo-européenne, était dispensé de jongler avec les espaces et les siècles ; il était dans une situation unique et privilégiée, puisqu'il pouvait suivre sur le terrain et à travers les âges la propagation et l'évolution du latin qui a si longtemps accompagné les langues romanes après leur avoir donné naissance. Ne serait-ce point, peut-être, à l'application trop étroite et trop exclusive de la méthode comparative ascendante qu'il faudrait surtout attribuer ce résultat singulier qu'aucun progrès véritable n'a été fait, en linguistique générale, par l'étude comparée des langues romanes littéraires, — et cet autre résultat, plus singulier encore, que la phonétique expérimentale et la géographie linguistique, dont le romanisme peut au contraire revendiquer l'honneur, sont nées de l'étude généalogique et chro-

nologique (*sic*), non point des langues littéraires, si nobles, mais des méprisables patois ?

Peu importe. Ce qui importe, c'est que le comparatisme reconstructeur a tout submergé. La « phonétique romane » de Diez s'est évanouie : elle a sombré dans la « phonétique comparée du latin vulgaire », qui est la seule que connaissent et pratiquent MM. Meyer-Lubke, Guarnerio, Bourciez, etc., quand ils font œuvre de romanistes, et même quand ils se font historiens d'une seule langue romane. Et c'est pourquoi, si Schuchardt a publié son *Vokalismus...* en 1866-1868, entre les ans vingt-quatrième et vingt-sixième de son âge, il n'en déplorait pas moins fortement, en 1892, après le passage des néo-grammairiens, et aussi après ses études de *Sprachmischung*, et après *Ueber die Lautgesetze*, que M. Meyer-Lubke n'eût retenu que la moitié de la méthode de Diez (*Schuchardt-Brevier*, p. 91). C'est pourquoi Paul Meyer déclarait tout net, et assez brutalement (pour des raisons qui ne sont point sans analogie — *si parva licet componere magnus* — avec celles qui m'empêchent de louer sans réserves M. Millardet), que la *Phonétique romane* de M. Meyer-Lubke marquait tout autre chose qu'un progrès sur celle de Diez (*Revue critique*, 27 avril 1891, pp. 330 sqq.). C'est pourquoi enfin M. Meillet n'a point craint d'écrire : « Les romanistes imitent trop souvent la grammaire comparée des langues indo-européennes par ses mauvais côtés. En matière d'indo-européen, *on est obligé* de juxtaposer des études sur toutes les langues du groupe, parce que c'est *le seul moyen* qu'on ait de restituer en quelque mesure la langue initiale... Les romanistes, qui ont toutes sortes de données pour poser le roman commun, se sont exercés à mettre *sous une même couverture* des renseignements se rapportant à *des développements distincts* » (*B. S. L.*, XXI, p. 230).

C'est malheureusement incontestable<sup>1</sup>. L'espagnol et le

<sup>1</sup> D'après M. Millardet, qui cite ce passage, « les *Éléments de linguistique romane* de M. Bourciez, où l'auteur a distingué fort heureusement une « phase romane primitive » des développements postérieurs propres à chaque idiome, échappent par cela même au

roumain continuent le latin, tout comme le français et le provençal, c'est entendu ; mais, et dans leur structure et dans leur développement phonétiques, comme par ailleurs dans leur histoire, l'espagnol, le roumain, le français et le provençal sont et ont toujours été, depuis qu'ils existent, des langues parfaitement distinctes ; et toute phonétique qui, pour être « historique », impose à des langues distinctes et divergentes les cadres de l'évolution phonétique commune du latin, antérieure à l'existence des langues romanes individualisées et différentes, n'est rien de plus qu'une erreur grossière. Il n'est pas rare, après tout, — et c'est, ici comme ailleurs, le cas en linguistique —, que quatre sœurs, nées de la même mère sur les genoux de laquelle elles ont successivement porté la même chemise, aient cependant fait dans leur vie propre des choses assez peu semblables. Or, en disant : un *ef* primitivement commun s'est différencié autrement en Touraine (*avette*), en Picardie (*ép, essaim*), en Lorraine (*mouchette*), etc., et en essayant de substituer à une paléontologie plus ou moins imaginaire, sans adhérence au sol et sans respect du temps, de solides assises géographiques et chronologiques, M. Gilliéron ne fait que nous ramener, ni plus ni moins, à ce qui fut la méthode de Diez, mais de Diez seul. « Le têt d'une moule ramassé dans une rue de Paris n'a pas la même importance quand il s'agit de rechercher l'origine et l'histoire de son espèce que celui qu'on a recueilli dans un des terrains, ou secondaires ou tertiaires, qui recouvrent notre globe » (*Scier...*, p. 3). Telle est la première phrase de la première étude de géographie linguistique de M. Gilliéron. Un fait *a*, phonétique ou autre, constaté dans une langue *A* à une

reproche de M. Meillet » (p. 4). Je ne le crois pas. La phase romane primitive avait été déjà distinguée des développements postérieurs propres à chaque langue dans l'*Einführung* de M. Meyer-Lubke (pour ne plus parler de la 2<sup>e</sup> édition de Diez) ; mais l'*Einführung* ignore tout de ces développements postérieurs, tandis que M. Bourciez met sous la même couverture la phase romane primitive et ces développements propres que, par surcroît, il enferme indistinctement dans les cadres mêmes qui s'appliquent à la phase romane primitive.

époque *a'* doit, d'abord, être examiné dans la langue *A* à l'époque *a'*, *avant* d'être rapproché d'un fait, apparemment identique, *a*, dans une langue *B* à une époque *b'*. Et c'est exactement la position et la méthode des comparatistes, des vrais ; mais c'est tout le contraire de la phonétique, comme de la méthode, si chères à M. Millardet.

Le conflit et le mirage sont là.

## VI

Il n'y a pas à insister sur la phonétique de M. Millardet, parce que M. Millardet déclare lui-même (p. 232) que son ambition se borne à « poser dans la bonne direction quelques jalons préliminaires et surtout à remettre au point des idées que quelques uns tendent à obscurcir ». On ne trouvera donc dans ce gros livre rien de précis sur la naissance et la propagation des changements phonétiques dans une langue donnée à un moment donné ; rien sur la question de savoir si le changement atteint d'abord un mot, ou plusieurs mots, ou tous les mots susceptibles d'y participer par leur structure phonétique ; rien non plus sur la propagation des changements, une fois réalisés, en dehors du domaine et de l'époque où ils se sont accomplis.

On trouvera, par contre, une conception un peu trop limitée de la phonétique, si je n'ai pas tort de m'aventurer sur ce terrain réservé. « Sans les sons, dit M. Millardet (p. 120), que seraient les mots, et de quelle existence précaire vivraient-ils ? ». Nous ne demanderons pas : sans les mots, sans les sujets qui parlent, entendent et comprennent, que seraient les sons et de quelle existence précaire vivraient-ils ? Nous nous étonnerons pourtant que M. Millardet ait fait si peu de place, même en parlant de l'homonymie si chère à M. Gilliéron, au rôle de l'oreille en phonétique. Tous les phonéticiens affirment que l'oreille ou (si l'on accepte une distinction que la psycho-physiologie rejette de plus en plus) les images auditives sont pour le moins aussi importantes dans le langage que les mouvements des

organes phonateurs. En insistant, comme il le fait, sur ce qu'on pourrait appeler « la réaction de l'esprit sur la matière sonore », M. Gilliéron est, du moins en principe, en complet accord avec de Saussure, avec M. l'abbé Rousselot et avec M. Grammont. Au contraire, dans les analyses phonétiques intégrales de M. Millardet, « le jeu mécanique des organes phonateurs » a le rôle essentiel, pour ne pas dire unique. S'il résume le travail de M. A. Levi sur les palatales piémontaises et s'il doit parler, en conséquence, de « glissement des séries dominantes » (*cha*, *che* à côté de *ca*, se d'après les *cha*, *che* issus de *ky*) (pp. 193-196), il voit néanmoins dans cette substitution une illustration de la « méthode traditionnelle de comparaison » beaucoup plus qu'un fait de phonétique auditive. Et lorsqu'il parle en son nom personnel, la part de la perception du langage parlé est infiniment négligeable, si tant est qu'il en soit fait mention, en regard de celle de la production des sons. — Sans les cordes vocales et les autres organes phonateurs, les sons n'existeraient certes point : mais si tous les hommes étaient sourds et « stupides », que serait le langage articulé ?

Or, l'un des mérites essentiels de la phonétique expérimentale est, ce semble, d'avoir substitué à la lettre, à l'image visuelle, l'union étroite et indissoluble de la formation et de la perception du son. Cela n'a pas encore changé grand'chose aux cadres de la phonétique historique, qui n'ont guère bronché, quoiqu'on parle aujourd'hui de « Lautlehre », et non plus de « Buchstabenlehre », comme faisait Diez ; mais il ne faut pas désespérer. Cette union, cette fusion, ou même cette confusion des images auditives et motrices sont assurément beaucoup moins simples et simplistes que la distinction à cloisons étanches entre images motrices, images auditives et images visuelles. Mais approchons-nous davantage de la vérité en isolant l'un de l'autre, dans nos analyses et pour les besoins de nos analyses, les éléments entremêlés du donné réel, — ou, au contraire, en essayant de tenir compte de l'interpénétration constante de tous les éléments à la fois ? Pour M. Millardet, la

réponse n'est pas douteuse : il préférerait visiblement qu'on n'obscurcît point les idées reçues et qu'on n'embrouillât rien. Quand M. Gilléron accorde tant de place au mot, M. Millardet voudrait — saut, bien entendu, s'il a à critiquer M. Gilléron — qu'on continuât d'être tout à fait sûr que « les mots eux-mêmes ne sont pas directement en cause dans les transformations phonétiques » (p. 280), si M. Brunot, après vingt ans de labeur et de réflexion, croit devoir essayer de classer les faits du français actuel, tel qu'il est, dans des cadres qui ne soient plus les cadres traditionnels, il s'écrie tout de suite (p. 435) : « Briser les cadres... voilà un programme inquiétant ». Qui donc l'emportera, chez le phonéticien qu'il est — l'esprit « curieux d'idées nouvelles » ou le conservateur qui n'est peut-être pas « libre de tout dogme » — devant le programme de M. l'abbé Rousselot ? A la phonétique expérimentale « les anciens cadres des linguistes ne suffisent plus ». La musique [et non l'articulation] du langage ne se définit plus par des brèves et des longues, des atones et des toniques, des faibles et des fortes, des graves et des aiguës, des intervalles toujours grossiers... » (*Revue des Cours et Conférences*, 28 février 1923, pp. 501-502). Plus de quantité, plus de ton, plus d'intensité ? Où allons-nous ?

En phonétique, en lexicologie, en grammaire descriptive ou historique, ailleurs encore, nous allons... je ne sais où, en tout cas à autre chose et à quelque chose de bien plus souple et complexe qu'au point où nous en sommes et où M. Millardet voudrait que nous nous arrêtions, ne fût-ce qu'un moment, pour nous pàmer d'aise devant les « résultats acquis ».

Car sa méthode, comme sa morale, est claire. La voici. Il n'y a de science que du général. Puisqu'on ne peut pas tout savoir, et que ce qu'on sait toujours le mieux, c'est son commencement, on commencera par apprendre la phonétique, comme M. Jourdain apprenait d'abord l'orthographe. La phonétique a, en effet, remplacé l'orthographe : si elle s'est « vulgarisée » plus largement que toute autre partie de la linguistique, c'est sans doute qu'elle avait le privilège de

pouvoir l'être. On apprendra donc la phonétique, — générale, cela va sans dire ; M. Jourdain se contentait de l'orthographe du français, qui n'est point celle de l'anglais, et pas davantage celle du chinois : c'est vraiment trop peu. Ayant appris la phonétique générale, et légitimement soucieux d'« expliquer » (?) les transformations phonétiques particulières par la phonétique générale, M. Millardet n'attend pas qu'on ait fait l'histoire phonétique de chaque langue — c'est la tâche des philologues, qui sont incapables, au surplus, de la mener à bien —, mais il se munit d'un bon vocabulaire, les principes généraux d'explication par la phonétique générale. Lui qui s'élève à si juste titre (p. 431) contre les gens qui classent — ou qui sont censés classer — des rapports « en partant *a priori* de l'idée qu'on s'en fait » et qui dressent au préalable le cadre de leurs compartiments — ou qui sont censés le faire —, il prend à M. Vendryes la distinction de la loi et de la tendance phonétiques, à M. Meillet le principe de la différenciation des phonèmes, à de Saussure le jeu de la norme syllabique, à M. Grammont la force dissimilante et la force haplogogique, à un autre la répulsion pour l'hiatus, etc. ; après quoi, il se met en route.

Paré des plus belles plumes d'autrui, muni d'un panier à casiers bien séparés et soigneusement étiquetés, il va et fait sa cueillette. Évitant de s'arrêter à l'étude d'une langue quelconque dans sa synchronie et sa diachronie propres — cela est trop médiocre, prendrait trop de temps, et ne serait ni général ni comparatif<sup>1</sup> —, il cherche, sinon dans les

1 « Comparer » l'anglais *the house of the father* au français *la maison du père* et au persan *mân i pîdar* (p. 450), c'est, je crois, se permettre une anticipation assez audacieuse sur l'évolution de l'anglais, au moins parlé. M. Meillet, à qui M. Millardet emprunte ce rapprochement, n'a point négligé d'ajouter (*Linguistique historique.*., p. 63) que l'anglais dit « communément *the father's house* ». Il le disait si communément jusqu'en octobre 1919 qu'un Anglais, à l'esprit duquel une tournure aussi bizarre que « la maison du père » aurait pu venir 10 000 et une fois, n'eût jamais manqué d'employer 10 000 fois *the father's house* contre une fois *the house of the father*. On m'assure que, depuis octobre 1919, il n'y a pas grand' chose de changé : les générations assises sur les bancs des écoles



langues elles-mêmes, du moins dans les grammaires historiques qu'on a faites sur un plan uniforme de quelques langues et patois romans tous divers, les « faits » qui viendront, comme d'eux-mêmes et bien docilement, se ranger dans ses casiers. Il trouve naturellement ces faits, puisqu'il les cherche. Dans le casier « répulsion pour l'hiatus » il met *en Ars* et *en Arles*, *bayer* et *douve* ; dans le casier « norme syllabique » il place fr. *craie*, esp. *frente*, ardenais *tra* (*trois*), etc. Et

Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,  
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

Car, pour remplir ses casiers, M. Millardet a isolé, au préalable, chacun de ces « faits » de tous les autres faits qui les encadrent ; il n'a ramassé ici *en Ars* qu'en oubliant à *Avy* et *en Courcoury*, ailleurs *en Arles* qu'en négligeant à *Arras* et *en Jérusalem*, *bayer* et *douve* qu'en ne tenant aucun compte d'*agrée*r et de *queue*, *craie* qu'en ignorant *croix*, etc.

Je reconnais volontiers que cette manière de faire est « supérieure » à la méthode comparative et à la géographie linguistique, et qu'elle ne saurait même passer pour une « combinaison » de l'une et de l'autre. Elle est, sous prétexte d'idées générales, la négation pure et simple du travail scientifique.

## VII

Fort heureusement — et j'ai hâte de le dire bien plus qu'il ne pourrait sembler —, ce n'est pas la seule méthode

ont encore une tendance marquée à dire, non pas *the house of the father* (animé) d'après *the legs of the table* (inanimé), mais tout au contraire *the table's legs* d'après *the father's house*. Cf d'ailleurs Sapir, *Language*, p. 176. — « Comparer » (p. 31) *jenuarius* (januarius), *jenua* (janua) à *cire* (cera), c'est oublier que la palatalisation dans *y + a* a toutes chances de n'être pas physiologiquement identique à celle de *k' + é*, et que *cire* est en français un procès normal, tandis que *jenuarius*, *jenua* .. sont en latin des faits isolés : c'est pécher à la fois contre la phonétique générale et contre la phonétique historique.

que pratique M. Millardet. Il lui arrive, trop rarement à mon gré, d'oublier ses principes généraux, d'appliquer à de vrais faits particuliers la méthode descendante, et surtout de se souvenir qu'à l'époque où il était encore un Éliacin il publiait un *Recueil de textes des anciens dialectes landais* et un *Petit atlas linguistique d'une région des Landes*. Il lui arrive encore, de temps à autre, de « travailler consciencieusement dans sa sphère » (p. 28). Et, chose curieuse, ce labeur modeste et obscur est beaucoup plus instructif, et même beaucoup plus riche en principes généraux, que tout le reste.

Quand M. Millardet part d'un fait phonétique latin bien établi et soigneusement analysé (*m* = *gn*, pp. 229 sqq. ; *mn*, pp. 290 sqq.) et qu'il en suit les développements divergents dans les langues romanes postérieures, on l'accompagne avec intérêt sur un terrain qui paraît bien être solide. Ou, plus encore, lorsqu'il commente (c'est l'affaire d'une trentaine de pages au maximum) un certain nombre des cartes de son *Petit atlas*, on saisit vraiment avec précision la souple complexité des phénomènes (pp. 106, 208 sqq., 214 sqq.), nettement replacés dans leur vrai cadre, celui du temps et de l'espace. — Mais ces trop rares pages n'empêchent point, elles font au contraire qu'on se méfie de ce qui les entoure — et j'ai dit trop abondamment quelques-unes des raisons que j'ai, pour ma part, de me méfier. En voici une dernière.

J'ai eu la curiosité de relire *Le développement des phonèmes additionnels* que M. Millardet publiait en 1910. En ce temps-là il limitait ses recherches « à une portion infime du domaine gallo-roman » ; n'ayant, pas plus qu'aujourd'hui, publié d'anciens textes littéraires romans, il avait le bon goût de ne nous point entretenir de la localisation des chansons de geste ni de l'éminente dignité des langues littéraires. Il ne parlait que des patois de 85 communes des Landes ; mais il avait pris soin de s'entourer, avant d'en parler, de tous les renseignements possibles, en synchronie et en diachronie. Ses souvenirs étaient encore plus frais qu'aujourd'hui ; et s'il étudiait diverses agglutinations de pho-

nèmes (pp. 20 sqq.), il concevait parfaitement que l'intercalation d'un *n* dans *à-n-A-* ne provenait pas nécessairement d'un type *en A-*, permettant ainsi d'entrevoir, sans le dire et sans même laisser soupçonner l'existence du français et du saintongeais, qu'on aurait pu avoir en provençal *à -n-Arle*, sans même que *en Arle* y eût jamais existé. Ou encore, s'il s'occupait de la résolution de l'hiatus dans ces mêmes patois landais, il montrait (pp. 32 sqq.) des *y* et des *w* apparaissant entre deux voyelles dont l'une au moins était à peu près constamment une voyelle haute ; il ne songeait ni à v. fr. *doe* > *douve* ni à v. fr. *baer* > *bayer*, et c'était peut-être tout profit. L'espagnol, le wallon, l'ardennais, l'abbruze, l'émilien, etc., et toutes les autres langues et tous les autres dialectes, romans et non romans, demeuraient normalement hors de la danse, — ce qui ne l'empêchait pas du tout, ce qui le contraignait peut-être, de constater en manière de conclusion « qu'il peut y avoir opposition de tendances entre les systèmes phonétiques de deux régions, même contigues ».

En ce temps-là, le particulier nuançait le général, et les remarques de détail qu'on pouvait faire n'étaient rien, en vérité, devant tant de précision consciencieuse dans la documentation patiente, et devant la rigueur que cette documentation permettait d'atteindre dans l'enchaînement chronologique et géographique des faits, et dans le jeu varié des principes. C'est qu'alors M. Millardet restait sur un terrain, borné sans doute, mais profondément remué.

Aujourd'hui, pour une raison ou pour une autre, un changement s'est opéré. le mouton est devenu pâtre. Mais, hélas ! au fur et à mesure que M. Millardet a gravi la colline et qu'il quitte le bon vieux sol landais pour élargir son horizon, dominer le monde linguistique et se rapprocher du soleil qui se lève, radieux, au frontispice de son livre (*s'es escondutz, mas non es mortz*) —, la lumière solaire ne se fait point plus éblouissante, du moins à nos yeux de myope ; elle se voile, au contraire, chaque fois qu'il essaie de monter vers elle d'un vol plus large, si j'ose dire. C'est qu'aujourd'hui il emprunte, au petit bonheur et

pour les besoins de sa cause, les ailes d'Icare, tantôt à l'espagnol, tantôt au piémontais, tantôt au celtique et tantôt au bantou. — toutes langues qu'il sait fort bien sans doute, mais, tout de même, moins précisément que le landais.

\*  
\* 4 \*

Le soleil reparaitra : ...*non es mortz*. Pour attendre en patience la fin de l'éclipse, il nous reste le *Schuchardt-Brevier*.

Mais l'éclipse aura sûrement une fin. Ce n'est pas que je croie qu'avec M. Millardet un vrai comparatiste nous soit né ou doive nous naître, qui régnera sur le vaste domaine de la linguistique romane : s'il naît encore sur ce domaine des Comparatistes, la philologie les étouffe au berceau, ou elle les étranglera un beau jour d'autant plus impitoyablement qu'ils l'auront méprisée davantage. Mais j'ai néanmoins pleine confiance, parce que, tout justement, M. Millardet a lui-même clos son livre de la meilleure manière qu'on pût souhaiter. Il écrit en effet (p. 493) : « La vérité linguistique, comme toute vérité scientifique, ne sortira ni d'une recherche malade ou enfantine de la nouveauté, ni d'un chambardement général des connaissances et des méthodes ». Je ne puis me flatter — on ne l'aura que trop vu — de savoir toujours ce que M. Millardet entend précisément par « connaissances » et par « méthodes » ; il serait bien utile, pourtant, d'être tout à fait d'accord sur ces humbles détails avant de parler de « chambardement général » de quoi que ce soit.

Par contre, chacun applaudira de grand cœur à le voir ajouter. « Ici, plus qu'ailleurs peut-être, l'utopie, l'intuitionnisme et en même temps le vain étalage d'une fausse précision scientifique, voilà les ennemis ».

— « Cela est bien dit, répondit Candide ; mais il faut cultiver notre jardin ».

Avril 1923.

A. TERRACHER.

## NOTE SUR LE RÔLE DES ENFANTS DANS L'ÉVOLUTION PHONÉTIQUE

De Saussure, p. 205 de son *Cours de linguistique générale*, rappelle qu'« une explication en faveur depuis quelques années attribue les changements de prononciation à notre éducation phonétique dans notre enfance ». C'est une question que M. Vendryes a également traitée, notamment pp. 42 et 48, *Le langage*, de même que M. Meillet, pp. 79 et 111, *Linguistique historique et linguistique générale*.

On conçoit que cette explication soit avant tout théorique, car il n'est pas facile d'observer historiquement un changement phonétique se manifestant dans le langage des enfants. C'est pourquoi il nous a paru qu'il valait la peine de signaler une remarque que Duclos a faite au XVIII<sup>e</sup> siècle à propos d'*l* mouillée en français qui, comme on sait, s'est réduite récemment à *y*. Dans le commentaire qu'il a fait sur la *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*, voici l'indication intéressante qu'il nous donne à propos des consonnes.

« Nous avons trois sons mouillés, deux forts et un faible. Les deux forts sont le *gn* dans *règne*, le *ill* dans *paille* ; le mouillé faible se trouve dans *aïeul*, *païen*, *farance*, etc. C'est dans ces mots une véritable consonne quant au son, puisqu'il ne s'entend pas seul, et qu'il ne sert qu'à modifier la voyelle suivante par un mouillé faible.

« Il est aisé d'observer que les enfants et ceux dont la prononciation est faible et lâche disent *paie* pour *paille*, *Versaïes* pour *Versailles* ; ce qui est précisément substituer le mouillé faible au mouillé fort. »

Ce texte, qui est suffisamment clair pour se passer de développement, se trouve p. 401 de la *Grammaire... de Port-Royal*, Perlet, Paris, 1803.

La réduction d'*l* à *y* est apparue en français de Paris dès le XVII<sup>e</sup> siècle, cf. Rosset, *Les origines de la prononciation*

*moderne*, p. 320 (A. Colm, 1911); mais la lutte des deux prononciations a duré longtemps, puisque Littré s'est efforcé, vainement du reste, de maintenir *l'*. Dans ces conditions, l'observation de Duclos à propos de la prononciation des enfants apporte une confirmation précieuse à la théorie.

O. BLOCH.

### ROLE DES SUFFIXES SAVANTS DANS LE LANGAGE POPULAIRE

Il a été signalé ici même quelle place considérable le langage savant prend dans les parlers populaires.

Voici, sur ce point, un fait notable que j'ai relevé concernant l'utilisation du suffixe savant *-ateur*. Au mois d'août 1921, j'eus l'occasion de m'entretenir avec une jeune paysanne d'une vingtaine d'années, habitant une ferme située dans la montagne, à quelques cents mètres de la grand'route et à quelques kilomètres de Remiremont : c'était visiblement une personne intelligente et s'exprimant avec facilité. Or, en parlant de son fiancé et pour en faire l'éloge, elle dit : « Et puis, vous savez, c'est un *laborateur* », renouvelant ainsi d'une façon remarquable l'adjectif *laborieux* par un suffixe qu'elle sentait plus expressif. Mais, en même temps, elle dépassait et forçait l'usage du français qui ne forme avec le suffixe *-ateur* que des noms d'agents (type : *administrateur*) ou des noms d'objets (type : *générateur*).

O. BLOCH.

## FER A REPASSER

Aux précisions, si intéressantes, apportées ici par M. Pierre Laurent, t. XXIV, p. 126, je proposerais d'ajouter deux petits faits

1<sup>o</sup>, un texte de 1903 : « La *Tempête*, condamnée à l'immobilité, riposta avec une admirable énergie ; mais sa forme en *fer à repasser*, comme la définissaient les marins, son énorme superstructure, lui ôtaient les avantages qu'elle eût pu retirer de la faible hauteur de son pont au-dessus de l'eau », DANRIT, *La guerre fatale, A Bizerte*, p. 232,

2<sup>o</sup>, une date, antérieure à celle de 1878, pour le lancement de la *Tempête* « 1876 ». DANRIT, *ib.*, p. 231.

D'autre part, que la comparaison *comme un fer à repasser*, en langage d'aviation, soit empruntée à la marine, comme force autres termes d'aviation, j'en suis convaincu, ainsi que M. Laurent. Mais qu'en langage de marins elle signifie exactement Comme les garde-côtes *Tempête*, *Tonnerre*, *Fulminant* et *Vengeur*, M. Laurent n'en est pas persuadé, puisqu'il écrit : « Peut-être cependant l'image est-elle ici plus simple encore, et s'agit-il simplement du *fer à repasser*, au sens propre, pris comme synonyme d'objet lourd et qui coule immédiatement. » Je proposerais deux motifs de révoquer la métaphore nautique en tant que métaphore, en tant que sincèrement nautique.

Premier motif, il y a beau temps que le verbe *nager* = Naviguer est mort dans tout autre emploi que la marche à l'aviron. On n'a jamais dit qu'un cuirassé *nageât*. — Si l'on veut du *nager* nautique et moderne un superlatif et un superlatif-négatif du type de ce *nager comme un fer à repasser* qui nous occupe, en voici un, recueilli de marins en 1919 : *nager en calfats*, Plonger alternativement les avirons du canot, sans ensemble. — C'est par métaphore sur la nage à l'aviron que des marins diront « Nage un peu par

ici », « Nage par ici », « Nage pour l'accostage, donc ! », Viens ici, Viens m'embrasser, BOYER-REBIAB, *24 heures de bordée*, pp. 37, 38, 323. Ce *nager* métaphorique signifie Avancer, d'où *mal nager*, Aller mal : « Ça commence à mal nager », Bosc, *Vice marin*, p. 276. Or *nager comme un fer à repasser* ne signifie pas Ne pas avancer, il signifie Ne pas surnager, Couler bas. *Nager* y est donc une image de natation humaine.

Un autre motif de ne pas interpréter notre locution par une image directement prise aux garde-côtes, se tire des locutions syssémantiques, qui l'ont préparée par d'autres superlatifs ironiques : « nager, non pas comme un poisson, mais comme une pierre », d'ASSOUCY, *Aventures*, éd. Colombey, p. 99 ; *nager comme une meule de moulin*, LITTRÉ ; *nager comme un chien de plomb*, très usuel (*chien*, Nageur éminent, *de plomb*, puissance zéro) ; et surtout *nager comme un podefer*, PUITSPÉLU, *Littre de la Grand Côte*, p. 271, *v° podefer*, Pal de fer. — *Fer* étant de sémantique reçue pour signifier *Lourdeur*, on ne s'étonnerait pas qu'en parlant de natation un cavalier le renforçât par « fer-à-cheval », un puritain par « la hache du serviteur d'Elisée » (*Rois*, IV, VI, 6), chacun suivant sa pente mentale. On ne s'étonnera pas non plus qu'un marin, dont l'imaginative est occupée de la masse des bâtiments en fer (de quelque type que ce soit), l'ait renforcé par *fer-à-repasser*, pour le plaisir d'employer, hors métier, le terme de métier désignatif des *Tempête* ; mais lesdits garde-côtes n'allant pas au fond plus éminemment que les autres cuirassés, le marin avouera que ce renforcement de la métaphore ne précise pas la métaphore, qu'il est d'une drôlerie surtout verbale, qu'il est une « queue romantique » du type *je te crois de bois*.

Je verrais donc ainsi la sémantique de *fer à repasser* :

1, Fer plat surmonté d'une main, pour repasser ;

2 (métaphores visuelles). A (par analogie avec la plaque), Soulier (à semelle plate) ; — B, 1° (par analogie avec la plaque, horizontale, et la main, au-dessus), Garde-côte type *Tempête* (à vaste pont plat et superstructure très en



l'air), — 2° (par abus), Cuirassé lent et dur à manœuvrer ;

3 (sématisme mixte, métaphore, *fer*, et psittacisme, *à repasser*), 1°, *nager comme un fer à repasser*, Mal nager, Couler, en parlant d'un homme ; — 2°. *comme un fer à repasser*, Lourdement, en parlant d'un aviateur ; — 3°, *fer à repasser*, Avion mauvais planeur.

Gaston ESNAULT.

---

## ACCENT, QUANTITÉ ET DIPHTONGAISON EN ROMAN ET AILLEURS

Les diphtongaisons romanes affectent principalement les voyelles toniques<sup>1</sup>. On les divise d'habitude en *spontanées* « soumises à des conditions générales telles que le timbre et la position dans la syllabe », ex. lat. vulg. *e* libre > vieux franç. *ei* > franç. moderne *wa* (ou, avec les graphies employées pour le latin classique et le français moderne, *têla* > *toile*) et *conditionnelles* « dues à une circonstance particulière telle que la séquence d'un phonème déterminé », ex. en provençal moderne, devant sonante labiovélaire finale ou consonne palatale en position quelconque, *biðu*, *cue(ch)*, *miejo* < *bove*, *coctu*, *media*, autrement *sôu*, *fêr*, *fêro* < *solu*, *feru*, *fera*. Les faits sont de date et d'extension très différentes suivant les langues et les parlers. En gros, la plus grande partie de la Sicile et de la Sardaigne et le Portugal ne diphtonguent pas ; en domaine provençal (catalan et gascon y compris), on trouve partout, et dès les origines pour l'état embryonnaire, la diphtongaison conditionnelle, dialectalement et à date assez récente la diphtongaison spontanée ; ailleurs la diphtongaison spontanée est plus ou moins répandue. On admet généralement que la diphtongaison est due à la *longueur* de la voy. intéressée ; il vaudrait mieux dire, je crois : la diphtongaison suppose *une certaine longueur*, il y a toujours quelque difficulté, dans la parole comme dans le chant, à *filer* un son bien égal pendant une durée notable ; on tend naturellement à lui laisser prendre une certaine variation : les uns (Portugais etc...) réussissent à vaincre cette ten-

1 Il vaudrait sans doute mieux dire *accentuées* ou *intenses*, mais les termes *atones*, *post-* et *prétoniques* sont consacrés, et plus commodes ou plus élégants que *non intenses*, *post-accentuées*, etc. Il n'y a pas d'inconvénient notable à les employer ici, où l'*accent* d'intensité coïncide en principe avec le *ton* haut.

dance ; d'autres (Provençaux) cèdent quand il y a quelque sollicitation particulière ; d'autres enfin cèdent, plus ou moins souvent, même sans cela.

Au tome XXIII de notre *Bulletin*, p. 138-155, M. Juret a proposé d'expliquer les faits en question par une sorte d'assimilation partielle de la tonique à une post-tonique en train de se fermer. Son intéressant article vise donc à faire rentrer des diphtongaisons spontanées dans la catégorie des diphtongaisons conditionnelles.

Cette explication a été donnée par M. Kock pour les diphtongaisons du vieux suédois. Là elle cadre incontestablement avec les faits observés. En est-il de même en roman ?

Je note d'abord que la doctrine proposée n'est pas applicable aux cas suivants :

All. *au*, *ei* < *ā*, *i*, ex. *haus*, *wein* < *hūs*. *wīn* contre *schuss*, *sinn* < *sc(h)ūz*, *sīn*.

En anglais d'anciens *o*, *e* longs et fermés, quelle que soit leur origine, sont devenus ou tendent à devenir de véritables diphtongues dont l'élément faible est de type *u*, *i* : comparer par ex. la prononciation de *so*, *toe*, *know*, *late*, *ale*, *name* < *swā*, *tā*, *cnāwan*, *læt*, *ealu*, *nama* à celle de *hop*, *bed* < *hoppian*, *bedd*.

Dans la Provence orientale, en Diois et dans d'autres pays alpins, en Vivarais, Velay, Gévaudan et Rouergue tout *o* ouvert tonique a été *uo* et est aujourd'hui *wo* ~ *we* ~ *wa*, ex. rouerg. *ouobro* < *op(e)ra*, Aix *couesto* < *costa*, Toulon *fouant* < *fonte*.

On voit immédiatement qu'aucune post-tonique n'est ici en cause, pas plus que la position en syllabe *ouverte* (voyelles *libres*, fins de syllabe) ou *fermée* (voyelles *entravées*). Les facteurs agissants sont l'accent et la durée. L'effort pour l'intensité peut se soutenir dans une brève de l'allemand ou de l'anglais, non dans une longue : le son n'est plus *filé* égal. En Provence orientale etc. .. une durée moindre suffit à provoquer ce vacillement ; il n'y a pas des toniques longues ou brèves en alternance quantitative toujours sensible au sujet parlant, mais des variations de

durée en sens divers suivant les séquences, la longueur du mot, etc... (cf. pour l'esp. les mensurations précises de M. Navarro Tomás, *Manual de pronunciación española*, § 168).

Ce qui est certain pour cette diphtongaison récente dans une partie du domaine provençal l'est-il pour les diphtongaisons beaucoup plus anciennes qu'on observe dans la plus grande partie de la *Romania*? Rappelons d'abord quelques faits bien établis.

L'exemple de l'arménien, du russe ou du roman actuels montre qu'un rythme quantitatif reposant sur l'existence de couples brève/longue sentis comme valant à peu près 1/2 peut être remplacé par un rythme fondé sur des différences d'intensité, avec disparition ou tout au moins effacement de la notion de brève/longue qui, si elle existe encore, ne peut plus se traduire par une relation numérique aussi simple. Or une telle évolution était au moins fortement amorcée dans le monde romain vers le III<sup>e</sup> s. ap. J.-C. Les grammairiens en parlent peu, ou point (Juret, *op. laud.* 138); mais si vers l'an 3600 on décrit le français de 1923 d'après les grammaires alors en usage dans les écoles, on ne pourra se faire de la « formation du féminin des adjectifs », de l'alternance des rimes « féminines » et « masculines », etc. etc., qu'une idée vague ou fausse. Cherchons des témoignages plus sûrs.

Des emprunts tels que gr. mod. γουλί, v. haut all. *spīagal*, *scuola* supposent une tonique au moins relativement longue dans *gula*, *spec(u)lu*, *sc(h)ola* (v. Meyer-Lübke, *Einführung in das studium der romanischen sprachwissenschaft*, 3<sup>e</sup> éd., p. 140, 142<sup>1</sup>). Des versificateurs fondent leur métrique sur l'accent; d'autres comptent *cruce(m)*

1. Les faits du v. haut all. s'expliquent d'eux-mêmes. Pour γουλί M. Meyer-Lübke adopte l'explication de M. Hatzidakis (*Einleitung in die neugr. grammatik*, p. 37): θύρι, αἰλί correspondant respectivement à θύρα, αἶλη montrent que les diminutifs de dissyllabes accentuent la première ou la seconde syllabe suivant que la première est brève ou longue, le diminutif γουλί suppose donc \*gūla, non gūla.

comme trochée (cf. le type bien connu all. *gēben* < moy. haut all. *gēben*). A la fin du v<sup>e</sup> s. Dracontius écrit :

*Ut sensit fragiles mulieris pectore sensus,*

croisant ainsi en *mūliēris* la scansion archaisante *mūliē-* et la prononciation évoluée qui était à peu près *-l'ē-*.

On pourra, suivant la période qu'on envisagera particulièrement, appeler *latin tardif*, *latin vulgaire*, *préroman* ou *roman commun* la masse linguistique d'où, par l'effet de divergences dialectales de plus en plus marquées, est sortie la famille des langues et des parlers romans. Peu importe. Mais deux points me semblent essentiels pour le sujet abordé ici :

1<sup>o</sup> De très nombreux faits *latins* et *romans* concordent pour montrer que, contrairement à un *dogme* que Mohl et d'autres après lui se sont efforcés de déraciner — il tient encore, malgré tout —, le latin vulgaire n'a jamais pu être plus identique dans tout l'empire romain que p. ex. le français parlé à Cette, à Auch, à Perpignan, à Mauléon, à Douarnenez ou à la Martinique n'est exactement semblable à celui qui est — ou à ceux qui sont — en usage à Paris. Adaptation à des systèmes linguistiques différents, dates diverses de conquête et de rupture avec l'ensemble du monde romain, prédominance de tels ou tels éléments ethniques ou sociaux parmi les importateurs du latin dans les différentes provinces, etc..., etc..., tous les facteurs de diversification concevables semblent réunis ici, et le départ entre eux est souvent fort difficile. V. en dernier lieu Millardet, *Linguistique et dialectologie romanes*, p. 357-366.

2<sup>o</sup> Dans le sentiment du *mot*, de son unité, de sa structure, sentiment profond qui va commander toute l'évolution ultérieure (syncopes, diphtongaisons, traitements différents pour les consonnes avant ou après l'accent, pour les voyelles toniques ou atones, etc...), l'accent d'intensité avait partout un rôle capital, et des variations de durée plus ou moins subtiles, peu ou point sensibles aux sujets parlants, dépendaient de ce facteur essentiel.

Le premier point marque un même départ ; le second fait

prévoir qu'on suivra des routes diverses et que, si l'on atteint parfois les mêmes étapes, on n'y arrivera pas tous en même temps.

S'ensuit-il nécessairement que les différences d'intensité fussent aussi marquées en roman commun qu'elles le sont aujourd'hui p. ex. en allemand ou en russe ? Nullement. Ici comme en matière de durée il peut y avoir des degrés très divers. Il suffit de comparer le roumain *purece* au français *puce* et à l'engadin *pülesch*, ou l'italien *tavola* au provençal *taulo*, pour apercevoir des organisations bien différentes de la matière post-tonique. Ce point de vue semble avoir échappé à M. Juret quand il a écrit que la syllabe post-tonique pénultième « est si faible que sa voyelle n'a aucune valeur propre, mais suit le plus souvent le mouvement que lui impriment soit les consonnes voisines, soit la voyelle finale ou la voyelle accentuée » (*op. laud.* 144).

Certains pensent que, si le roman avait eu un véritable accent d'intensité, toutes les post-toniques se seraient confondues, comme en allemand, en un timbre neutre *ə*. Mais, d'une part, c'est ce qui s'est précisément produit en français, et même, cela fait, la voyelle post-tonique s'est amuie — que veut-on de plus ? — d'autre part, ce n'est pas, loin de là, un fait universel dans des domaines où la présence de l'intensité n'est niée par personne. Si dans la plupart des parlers allemands toute voyelle finale est devenue *ə* (et dialectalement zéro, comme en français et en anglais), et si tout groupe voyelle finale + *m, n, r, l* est devenu, *ɐ̯, ʊ, ʀ, ʁ*, le groupe alémannique de Suisse distingue *i, e, ə* — et cependant l'intensité y est formidable — ; bien plus, au pied du Mont-Rose on entendait en 1851 et on entend sans doute encore *smuera* « schnur, schwiegertochter », *twiljo* « zwehle, tischtuch », *chjemman* « kommen », *senden* « senden », *werchon* « wirken, arbeiten » (Clement, *Herrigs Arch.* VIII, 377-393), ce qui est d'un beau conservatisme. Les parlers norvégiens admettent après l'accent *-i, -e, -ə, -a*. Le russe distingue plus ou moins *-i, -e, -a, -o, -u* ; malgré une tendance à confondre quelques-uns de ces pho-

nèmes, il peut encore, à la différence du bulgare, employer des désinences casuelles.

Personne ne semble avoir douté jusqu'ici que l'accent d'intensité ne soit responsable des affaiblissements et des amuissements de post-toniques observés depuis longtemps dans tout le germanique, plus récemment dans les dialectes de Madagascar (v. notamment G. Ferrand, *Essai de phon. comp. du malais et des dial. malgaches*, p. 240-244). Les faits romans semblent bien concorder. Ainsi, en domaine gallo-roman comme en domaine allemand, on trouve des jeux assez variés de voyelles post-toniques : pour ne parler que des finales, les dialectes du S ont confondu lat. vulg. *-e* et *-o*, mais ils connaissent dans leur état actuel *-i*, *-e*  $\sim$  *-ə*, *-a*  $\sim$  *-ā*  $\sim$  *-o* (gascon du S.-O. *-ə* < lat. *-e*, *-o*, *-a* est une unification récente ne laissant plus subsister que *-i*, *-ə*) ; un type très usuel en franco-provençal est *-i*, *-ə*, *-a*, *-o*. Les parlers catalans offrent surtout des voyelles relâchées, mais un indigène ou un phonéticien distingue fort bien des variétés de *-ə* qui ont des ancêtres différents (v. Schadel, *Manual de fonètica catalana*, p. 63-66) ; à Bannans près Pontarlier les timbres sont bien plus différents qu'en catalan, mais les voyelles sont faiblement articulées ou chuchotées (v. *Rev. des patois gallo-rom.* 1887, p. 132-3). Or, quand on entend parler dans son langage naturel un paysan de Provence, du Rouergue, de Savoie ou du Valais, l'énergie de son accent ne frappe-t-elle pas tout auditeur ? — parfois désagréablement, mais c'est pure affaire de goût, et d'ailleurs cela ne prouve que davantage.

Je ne méconnaissais pas qu'en Auvergne et en Limousin l'accent s'affaiblit et se déplace (j'espère pouvoir prochainement compléter sur ce point les précieux renseignements de Chabaneau, *Grammaire limousine*, p. 8-16), ni que l'accent français, depuis longtemps déjà, s'est considérablement affaibli après une période de très grande force dans laquelle il a provoqué, autant et peut-être plus que l'accent germanique, la dégradation des parties non intenses du mot, dégradation qui a donné à la langue une physionomie à part dans l'ensemble roman (comparer p. ex. *eau douce*, c'est-

à-dire *odis*, avec roumain *apă dulce*, italien *acqua dolce*, rhéto-roman *aua dultscha*, grenoblois *éga douci*, provençal *aigo douço*, espagnol *agua dulce*). Un mot tel que *porta* a entièrement perdu sa voyelle finale en français, tandis qu'elle subsiste telle quelle en italien du centre et du N., en rhéto-roman, dans la plupart des parlers franco-provençaux, dans beaucoup de parlers des Alpes, du plateau central et des Pyrénées, un peu relâchée en espagnol, beaucoup plus en roumain, italien du S., catalan, gascon de l'O. (type *a*), fermée vers *â* en espagnol, jusqu'à *ä* dans certains parlers d'Auvergne, jusqu'à *o* dans la majeure partie du domaine provençal, vers *e* à Montpellier et en Portugal (résumé sans doute très incomplet, mais, je pense, plus exact que celui de M. Juret, *op. laud.* 144-5). L'irrégularité de cette distribution géographique et la variété des traitements empêchent, me semble-t-il, de croire qu'une voyelle finale soit nécessairement destinée à se fermer et par suite à fermer tout ou partie de la tonique. Examinons donc les faits de plus près encore.

La débilité des voyelles atones est en raison inverse de leur degré d'aperture; à degré égal ou sensiblement égal, *-e* tombera avant *-o*, qui exige deux mouvements articulatoires nets (cf. Meillet, *M. S. L.* XI, 165 ss. et XV, 266 ss.) : ainsi prov. *porto*, (*v*)ue(*ch*), *pas*, esp. *puerta*, *ocho*, *paz* < *porta*, *octō*, *pāce*. Le roumain confond en *o* les toniques latines *ō* et *ō*, en *u* les ton. lat. *ū* et *ū* : *cornu*, (*il*)*lōru* > *corn*, *lor*; *lupu*, *mūtu* > *lup*, *mut*, toute voyelle post-palatale finale devient *-u* : *patru*, *suflu*, *socru* < *quat(u)or*, *sufflō*, *socru*; *-i* est un élément morphologique qui reste ou qui modifie une consonne précédente : *socru*, *-i*, *bārbat*, *-t* < *socru*, *-i*, *barbātu*, *-i*; les continuateurs de *-e*, *-a* restent, mais *-u* roumain tombe, sauf après un groupe de consonnes combiné : *lup*, *opt*, *suflu*, *socru*, *zece*, *apă* < *lupu*, *octō*, *sufflō*, *socru*, *dece(m)*, *agua*. Le passage de *-ō*, c'est-à-dire *o*, à *-u* est un mouvement de fermeture très net; de même pour lat. *-ē* > esp. *-e* (relâché, mais fermé), portug. presque *-i* (comme *-o* presque ou tout à fait *-u*, bien que les graphies traditionnelles soient *-e*, *-o*). Mais au con-



traire lat. vulg. *-o* est en it. (toscan) *-o* ; le renseignement de M. Juret (*op. laud.* 145) est de seconde main ; *-i* > esp. *-e* : *cantā(vi)sti* > *cantaste*. Le passage de *-a* à *-ə* (roumain, italien du S., français, catalan, gascon de l'O.) est bien moins une fermeture directe que la conséquence d'un relâchement ; celui de *-e* à *-ə* (italien du S., français, franco-provençal, catalan, lisière N. du domaine provençal, gascon du S.-O.) est un relâchement souvent suivi d'ouverture<sup>1</sup>. Je n'aperçois pas de tendance panromane à *fermer* les post-toniques : je vois une tendance à *négliger* leur articulation, qui se réalise tantôt par *fermeture*, tantôt par *relâchement* produisant parfois *ouverture*, — le tout accompagné d'un *abrègement* dont le terme final peut être l'*amuïssement* (cf. Meillet, *M. S. L.* XI, 165-172 et XV, 265-8, Grammont, *M. S. L.* XX, 258), et sans qu'une régularité bien frappante caractérise la configuration des aires et, pour un parler donné, la répartition des traitements entre les phonèmes intéressés.

Dans les faits scandinaves, clairement exposés par M. Juret (*op. laud.* 152-4) et rassemblés en une synthèse significative par M. Grammont (*Rev. d. l. rom.* LX, 315-8), il y a soit ouverture totale (germ. commun *\*viraz* > v. isl. *verr*), soit ouverture partielle suivie de différenciation (*\*herta* > *\*hearta* > v. nor. *hjata*), soit palatalisation ou labialisation produisant fermeture (v. isl. *gestr* < *\*gastiz*, *segur* plur. de *saga*), disons : conformation à la post-tonique de tout ou partie de la tonique<sup>2</sup>. Le sentiment de

1. Il y a des oppositions analogues en syllabe prétonique. En Russe un homme atteint d'embonpoint est *tolst* (-o-), mais « Legros » devient *Tolstýj*, dont le premier *o* note un phonème de type *a*, — ouverture. En Rouergue, en Quercy et ailleurs encore un homme peut être *gras*, s'il l'est un peu seulement, on le qualifiera de *grosset*. — fermeture

En prétonique comme en post-tonique l'espagnol actuel relâche *i*, *u*, *e*, *o* comparés aux voyelles toniques tendues ; *i*, *u* comparés aux toniques sont plus ouverts, *e*, *o* comparés aux toniques sont plus fermés (Navarro Tomás, *Manual de pronunciación española*, § 44)

2. La quantité des diphtongues de v. isl v. suéd. *biarg(h)*, *muolk* = all. *berg*, *milch* équivaut à celle d'un temps de brève. Je pense qu'un stade tel que *\*hearta*, avec diphtongue formant *chainon rompu*

l'unité du mot se manifeste ici un peu comme dans l'harmonie vocalique du turc ou du hongrois, du russe (*e* ouvert ou moyen dans *etot* « celui-ci », fermé dans *eti* « ceux-ci ») ou du roumain (v. pl. loin) — et du français (les deux *-e* de *étais*, *été*, etc. ., v. Grammont, *Traité pratiq. de prononc. fr.* 13, 44, 50). Tous les faits de cet ordre se ramènent à la notion générale de *métaphonie*, qui n'est d'ailleurs qu'un cas particulier d'*assimilation*. Les langues germaniques accentuent la syllabe initiale, sauf le cas de préfixation ; mais les préfixes sont des éléments grammaticaux distincts et ne sont pas plus affectés par la métaphonie que ne l'est p. ex. par l'harmonie vocalique l'article hongrois : *az ember* « l'homme » comme *a háza* « la maison », mais *szépség* « beauté », *jóság* « bonté ». De la sorte la métaphonie germanique atteint des toniques, et cela montre que la dominance mécanique ou physiologique de l'accent est moins forte que la dominance psychologique de position (mot préparé tout entier, anticipation mentale de sa partie finale, pensée plus synthétique et plus rapide que la parole, cf. Grammont, *La dissim. consonantique*, p. 184-5). Le roman pratique surtout la métaphonie fermante, et le système accentuel permet des actions sur des prétoniques comme sur la tonique. Deux exemples suffiront. En espagnol un *yod* en syllabe tonique ferme en *i*, *u* un *e*, *o* prétonique : *sentir*, *sintió*, *sintiese*, *sintiendo* « sentir, -it, -it, -ant », *dormir*, *durmió* etc... « dormir, -it etc. ». *Di(gr)-tus*, *-u(m)*, *-i*, *-ös* (cf. *calcostegis non calcosteis* dans l'*App. Probi* ; pour le détail de l'évolution v. *Arch. romanicum* 1920, p. 364) > préroman de Toscane, de Gaule et d'Ibérie \**dētos*, \**dētp*, \**dīti*, \**dētps* ; mot fréquemment employé au pluriel ; fixations de *-e* ou de *-i* : fr. *doi(g)t*, franco-prov. prov. lang. *det*, esp. port. *dedo* ; tosc. *dito*, cat. gasc. *dit*. Comme lat. *-i* joue un rôle important en métaphonie ro-

(v. Saussure, *Cours de ling. gén.*, 2<sup>e</sup> éd., p. 92 et Grammont, *Rev. d. l. rom.* 1916-7, p. 406-8), n'a pas subsisté bien longtemps, et qu'entre *hjata* et *biarg(h)* il n'y a qu'une différence de graphie, la première syllabe de *hjata* a la même structure que la première de *hringa*, *hrista*, *hlusta* etc.. : *h* + continue + voy. + continue.

mane (v. Juret, *op. laud.* 142) et comme le germanique pratique la métaphonie bien plus que le roman, je pense que le type v. suéd. *manliker*, v. isl. *mättigr* (*ibid.* 153), et non \**mæ-* ~ \**me-*, est dû à l'analyse subjective en thème + suffixe (cf. l'indépendance des préfixes signalée plus haut), analyse moins poussée en all. : *mannlich*, *muchtig*. On notera que *mättigr* ne prouve rien pour -i- et que le germanique a des variantes de ce suffixe en -i- (got. *mah-teigs*) et en -u- (v. norvég. *mättugr*). Voici encore quelques observations qui ont peut-être une certaine portée :

En roumain *ă* lat. post-tonique est représenté par une variété de *a*, *â* et *o* sont -u ou zéro (cf. p. 362) ; les post-toniques (y compris la pénultième, ex. *cumpără*, *iepure* < *comparat*, *lepore*) ont donc été souvent fort altérées ; d'autre part l'harmonisation vocalique donne des résultats très semblables à ceux de la *brechung* du vieux norrois ou de l'anglo-saxon : *dreaptă*, *creastă* < *d(i)rēcta*, *crista* ; *bea* < \**beave* < *bibit* ; *poamă*, *coastă*, *cunoaște*, *coapse* < *pōma*, *costa*, *co(g)nōscit*, *coxae*. Cependant le roumain ne diphtongue spontanément que *e* : *iederă*, *fier* < *hedera*, *ferru* ; *drept*, *sete*, *cunosc*, *foc*, *porc* < *d(i)rēctu*, *site*, *co(g)nōscō*, *focu*, *porcu*.

Le portugais n'a diphtongué aucune tonique latine ; il montre cependant une tendance très nette à fermer les voyelles finales (v. p. 362) et une métaphonie très active : à date très ancienne *vinte* < *vi(gi)nti* contre *mentre* < *(du)m int(e)ri(m)*, etc..., tendance dont la persistance est attestée par une alternance entre *e*, *ɨ* et *ɛ*, *ɔ* en tonique suivant que la finale est -a (prononcé actuellement -æ ou entre -a et -æ) ou -o (prononcé -u) : *cibu*, *puteu* et variantes en \*-a à sens collectif donnent *cevo* « appât », *ceva* « nourriture », *poço* « puits », *poça* « mare », prononcés *sēbu*, *sēbæ*, *pōsu*, *pōsæ*.

Parmi les parlers provençaux qui ont p. ex. *tènti* < *tanti* ou *cire* < *cireu* (métaphonie par -i ou par *yod*) contre *tant*, *tela* ~ -o < *tantu*, *tēla*, etc..., beaucoup ne diphtonguent pas *o* de *solu*, *rota* etc... ; aucun ne diphtongue *ɛ* de *feru*, -a etc... ; la diphtongaison de *o* dans une partie de

ces parlers, de beaucoup postérieure à la métaphonie, affecte tous les mots, avec ou sans voyelle post-tonique.

*Dito* est un exemple de métaphonie à peu près isolé en toscan (cf. *venti* contre gallo-rom. *vin(g)t*, esp. *veinte*, portug. *vinte*) ; le toscan conserve *-a* et *-i*, ferme légèrement *-e* et ouvre notablement *-o* ; il diphtongue *e* et *o* ton. : *pietra*, *buono* < *petra*, *bonu*.

Roum. *-i*, it. *-i* à la 2<sup>e</sup> pers. sing. des verbes n'est nullement la continuation phonétique de lat. *-ās*, *-ēs* (Juret, *op. laud.* 146), pas plus que p. ex. *nepot* ∼ *nepoti* par rapport à *nepōtēs* ; ce sont là des faits d'analogie d'après *-is* des verbes à infinitif *-īre* et *-ī* des substantifs à sing. *-us*. Là où *-ās* est continué phonétiquement, tantôt le traitement est le même pour *-a* et pour *-ās*, tantôt le premier seul est fermé, tantôt c'est le second, tantôt ils se ferment tous deux, mais dans des directions opposées. *porta*, *-ās* > esp. *puerta*, *-as*, Toulouse *porto*, *-os*, Vinzelles en Auvergne *portā*, *-ā*, limous. *porto*, *-ā*, val d'Aran *porta*, *-es*, vieux dauphinois *id.* (aujourd'hui *-a*, *-ə*), Luchon *porto*, *-es*, Queyras *pouerto*, *-es*, — résultantes diverses de cinq forces composantes : tendance à relâcher les post-toniques ; tendance à les fermer ; tendance à ouvrir une voyelle en syllabe fermée ; attraction de la voyelle vers la région d'articulation de *-s* ; différenciation d'aperture et de point entre la voyelle et *-s*. Le type du Velay à diphtongaison récente *pouorta*, *-as* montre une fois de plus que la diphtongaison de la tonique n'est nullement liée à une fermeture de la finale.

Force est donc bien, semble-t-il, d'en revenir à l'explication généralement admise, quitte à la préciser si faire se peut.

Une certaine intensité, qui varie avec les langues et avec les époques (v. p 360-2), peut entraîner un vacillement du son, surtout s'il est tenu pendant une certaine durée.

L'accent roman est moins fort que l'accent germanique ; la versification n'est pas fondée sur un système de *hebungen* et de *senkungen*, mais l'accent n'y joue-t-il aucun rôle ? Telle ne peut être la pensée de M. Juret, mais son texte un

peu bref (*op. laud.* 139) pourrait le laisser croire. Les vers du vieux français ont tous un accent final sur la rime et, dès qu'ils sont un peu longs, un autre accent sur la césure. Ces deux arrêts peuvent absorber une syllabe post-tonique, de sorte que p. ex.

*Phurat Guibure, | confortat la Guillelmes...*  
*Chançons et fables | lur fait dire et chanter...*  
*Tote la lēgue | li pendit sur senestre*

équivalent métriquement à

*La dame entent | la plainte sun seigneur,*

et ces usages métriques sont communs pour l'essentiel à toute la poésie médiévale en langue romane.

Que \**wēntos* soit devenu *vēntus*, cela ne saurait prouver que, bien des siècles plus tard, les deux *e* de *pecten* ou les deux *u*  $\sim \rho$  de *multu* eussent exactement la même durée.

L'accent n'est d'ailleurs pas une condition *sine qua non* de la diphthongaison. Dans tout le domaine provençal  $\rho$  tonique et  $\delta$  prétonique sont généralement devenus *u* (écrit *ou*) : *coulou(r)*, *pourta(r)*, *douna(r)*, *cou(v)a(r)*, *douta(r)* < *cōlōre*, *pōrtāre*, *dōnāre*, *cūbāre*, *dūb(i)tāre*. Mais quand *o* prétonique était initial de mot, on a fréquemment une diphthongue . *odōre* > langued. guyenn. gasc. *audou*, prov. *ôudour* (*ôu-* évolution secondaire de *au-*), *uniōne* > landais *augnoun*. M. Millardet a parfaitement analysé le procès (*Le développement des phonèmes additionnels*, p. 106-110) : les organes ne prennent pas d'emblée la position exactement requise pour *u*, et la moindre incoordination de mouvements peut engendrer un *a*. Mais l'entrave fait obstacle . *oustal*  $\sim$  *-au*, *ourtigo* et variantes diverses < *hosp(i)tāle*, *urtica*. Pourquoi ? Si des successions à apertures trop voisines \**aus-*, \**aur-* étaient nées, on aurait sans doute \**astal*, \**artigo* comme gasc. *astant* à côté de *austant* « autant » ou v. prov. *unta* < \**aunta* < germ. \**hauniþa*. Admettons qu'une tendance bien connue à égaliser dans une certaine mesure la durée des syllabes ait quelque peu allongé *ou-* dans *oudou(r)* ou abrégé cette même voyelle dans *oustal*, *ourtigo* ;

alors, dans la syllabe fermée, le segment *a* est trop bref pour être remarqué et imité, pour passer de la parole dans la langue.

Cela dit pour montrer combien, toutes choses égales ou sensiblement égales d'ailleurs, le facteur *durée* peut être décisif, revenons aux toniques. Il me semble qu'on peut admettre, en série croissante, trois degrés de durée pour *pecte*<sub>1</sub>*n*, *multu*<sub>1</sub>(*m*), *me*<sub>2</sub>*rda*, *te*<sub>2</sub>*rpa*, *te*<sub>2</sub>*sta*, *po*<sub>2</sub>*rtat*, *co*<sub>2</sub>*sta*, *fe*<sub>2</sub>*ra*, *pe*<sub>2</sub>*tra*, *ro*<sub>2</sub>*gat* etc .. : cette échelle, toute grossière qu'elle soit, suffit pour expliquer que l ne soit jamais, que je sache, diphtongué en roman<sup>1</sup>, que certains membres de la famille (p. ex. le toscan et le français) diphtonguent 3 seul, que d'autres (p. ex. l'espagnol; le wallon seulement pour *e*) diphtonguent 2 et 3, et qu'aucun, à ma connaissance, ne diphtongue 2 sans diphtonguer *a fortiori* 3.

Des exemples tels que *fel* > *fiel* ou *cor* > *cœur* sont donnés par des romanistes dans des paragraphes consacrés aux toniques *libres*. Il faudrait s'entendre. Une voyelle n'est pas précisément diphtonguée *parce qu'elle est libre*, mais *parce qu'elle a le degré de durée* 3, et les voyelles libres ont ce degré; mais sont-elles seules à l'avoir? M. Juret pose \**fefe*, \**core* (*op. laud.* 149); mais irait-il jusqu'à poser \**trēse* comme ancêtre de fr. *trois*? Je ne crois pas au *dogme* de l'unité du lat. vulg. (cf. p. 359); je ne doute aucunement que les Toscans et en général les Italiens du centre et du S. aient pu ajouter, il y a peut-être une quinzaine de siècles, -*e* à *fel*, *cor* comme le Toscan du peuple fait aujourd'hui pour *cantò*, *bontà* (Meyer-Lubke, *Einführung in das studium der romanischen sprachwissenschaft*, 3<sup>e</sup> éd., p. 70); mais d'autres formes qui embarrassent M. Juret (*op. laud.* 149, 150) appellent d'autres explications.

1. Limous. -*ei*(s) < -*es* < lat. -*ēs*, -*ōs* (plur. des noms) est dû à une action de -*s*, marseill. -*ei* (plur. de l'article et des adj., possessifs, démonstratifs etc. . préposés à un nom commençant par une consonne) à d'anciennes alternances -*es*/-*ei* suivant la nature de la consonne initiale du mot suivant (cf. à l'intérieur *tēsto* < *testa* / *eime* post-verb. de *aest*(*i*)*māre*). Ces faits — et d'autres analogues — sont étrangers au sujet traité ici : ce sont des résultats de traitements de consonnes.

Logudorien *inoke*, *inoge* « ici » ne contient pas le neutre *hōc* ; c'est *in* + *hōc* adverbe + *-c(e)* qui est dans *hīce*, *hīc*, *hōc*, *hōc* etc..., et qui a pu être rajouté à *hōc* : *in* + *\*hōce* aurait donné *\*inokke* ; *in* + *\*hōce* (à côté de *hōc*, cf. *huc*, *haec*, *hōc* et *-ce*) > *inoge*, *inoke* peut provenir d'un croisement entre *\*inokke* et *inoge*. *Hōce* a pu donner en très ancien français *\*uois*, *hōc* a dû avoir de très bonne heure des formes alternantes *oc* (tonique et proclitique devant voyelle), *o* (proclitique devant consonne, peut-être aussi tonique) ; *oc* doit rester tel quel en vieux français ; de même pour *o* procl., mais *o* ton. doit devenir *\*uo* > *\*ue* ; quand ces alternances cessent d'être régulières, il s'établit des croisements ou moyens termes comme *uoc* > *uec*. J'ai une centaine de formes de « avec » et autant de « aussi » dans des parlers dauphinois : dans la première série domine un type proclitique, léger, réduit, *avé*, dans la seconde un type tonique, lourd, plein, *avwé*, mais sans régularité notable, et les textes grenoblois du xiv<sup>e</sup> siècle ont *avoy* dans les deux sens. Fr. (*dé*)*jà*, *là*, etc..., et non *\*-é*, n'ont rien de surprenant si l'on réfléchit à la possibilité de ces alternances et de ces croisements ; un type de liaison étroite devant voyelle, avec consonne sonorisée, *lag*, est nettement indiqué par gasc. *laguens* < (*il*)*lāc* + *intus*. Esp. *riene*, *quiene* — s'ils existent ou ont existé (je ne les ai jamais rencontrés que dans l'article de M. Juret, p. 150) — sont refaits, d'après des modèles courants sing. *-e*, plur. *-es*, sur *rienes*, *quienes* pluriels sensibles de *rien*, *quien* < *rem*, *quem*, ou sont des formes en *-ene* alternant avec des formes en *-en* et préférées à une certaine époque pour la régularité de leur correspondance avec le pluriel ; les faits de cette nature sont très fréquents partout où il y a (ex. Languedoc) ou il y a eu (ex. basse Provence) des pluriels sensibles, c'est-à-dire avec voyelle entre consonne finale du singulier et *-s* du pluriel, ex. langued. *nas* « nez », esp. *bien* « bien », plur. *nases*, *bienes* (*\*nass*, *\*biens* ne seraient pas tolérés). On sait que l'espagnol a connu une longue période d'alternances et de croisements chaotiques avant de fixer des types en *-e* ou zéro suivant le volume des consonnes qui précèdent : *fuate*,

*paz* < *fonte, pâce* ; le nom de ville *Beja* remonte à *Pâce* par arabisation d'une forme romane en *-e* (v Meyer-Lübke, *Einführung in das studium der romanischen sprachwissenschaft*, 3<sup>e</sup> éd., p. 163). Roum. *cine* est *qui(s) + -ne* qu'on trouve en albanais sous la forme *-nă* (*u* et *ună* « moi », *tî* et *tînă* « toi », nominatifs ; roum. *m-*, *t-*, *sune* « m-, t-, soi », accusatifs) ; pour l'origine de cette particule *-ne* ~ *-nă* on peut penser à l'al *-ne* interrog. et au type d'accus. bien connu bulgare et serbe *mene*, russe *menja*.

Pourquoi ne pas attribuer tout simplement la même durée, ou à peu près, aux voyelles de *fel*, *cor* et à celles de *fera*, *rogat* ? Je suis étonné de n'avoir jamais lu nulle part cette explication si naturelle. Fr. *sème*, *bèle*, *or* etc. ont des voyelles plus longues — ou moins brèves — que *bec*, *roc*, etc... ; pourquoi n'en aurait-il pas été de même pour préroman *rem*, *fel*, *mel*, *cor* comparés à (*h*)*oc* ? De même *sâl*, *pâr* sont traités comme *tâle*, *clâru* : vieux franç. *sel*, *per*, *tel*, *cler*, ce n'est certes pas la quantité du latin classique qui est ici en jeu. On ne saurait objecter la non-diphthongaison de *bellu*, *-a*, *corpus*, etc... : on sait depuis longtemps par M. Rousselot et par M. Grégoire que *-â-* est plus bref dans *pâtissier* que dans *pâté*, et dans *pâté* que dans *pâte* ; le cas n'est pas exactement le même, mais il s'agit toujours d'une tendance très générale à resserrer les mots volumineux et à étoffer les mots courts, mais significatifs, si la matière s'y prête. or, pour des raisons phonologiques évidentes, elle s'y prête mieux devant sonante que devant occlusive : cf. limous. *-â*, *-ă* < *-ar*, *-at* < *-âre*, *-âtu*<sup>1</sup>.

1. Dans son *Manual de pronunciación española*, § 168, M. Navarro Tomás dit que la tonique de *matar* est plus longue que celle de *compás*, *rapaz* (trois mots accentués sur la dernière syllabe). Pour la tonique dans des mots de deux et de trois syllabes accentués sur la première, il donne les durées suivantes : *puro* 15 centisecondes, *cirala* 10, *rifa* 11 1/2, *tífico* 7 1/2. De telles différences de durée (en gros, rapport de 3 à 2) existaient-elles au moment où se sont déclenchées les diphthongaisons romanes, et d'autre part y avait-il une différence notable d'énergie entre l'accent pénultième et l'antépénultième, comme le pense M. Millardet (*Ling. et dialectol. rom.*, p. 328) ? Les faits romans ne sont pas clairs. En français on n'aperçoit pas de différence : *tiède*, *meute* < *tepida*, \**movita* comme *pièrre*,



En matière de diphtongaison spontanée la Castille et la Wallonie marchent à peu près d'accord dans une voie tout opposée à celle où se rencontrent le Portugal, la Catalogne et la Gaule méridionale (sauf écarts récents pour des parties de celle-ci).

Le sud de la Sardaigne prononce *ke*, *ki*, le nord *če*, *či*. Prov. langued. guyenn. gasc. *ca*, normanno-picard *que* ; entre deux, *cha*  $\sim$  *che*. Roum. et provençal de la côte et des Alpes *r* < *l* intervocalique ; *n* intervoc. > roum. (dialectalement) et prov. des Alpes (*id.*) *r*, gasc. portug. *zéro* ; *nd* intervoc. > ital. du S *nn*, gasc. *n*. Un groupe mouillé *k't* < *ct* se fond en *ch* à Milan, Marseille et Madrid, se différencie en *it* à Turin, Valence, Toulouse, Barcelone et Lisbonne. *Sāl*, *palma* sont *sau*, *paumo* en Provence, y compris la terre de Nîmes : Ligures ? *sal*, *palmo* dans une partie du Languedoc : Ibéro-Ligures ? *sal*, *palmo* dans une autre : Ibères purs ? mais les Gascons disent *sau*, *paumo* comme les Provençaux, les Catalans *sal*, *patmā*, et les Castillans *otro* < \**outro* < \**autro* < *alt(e)ru*. Etc.. etc. On souscrira au mot de M. Juret sur l'influence de certains ethnismes problématiques : « mirage décevant » (*op. laud.* 151).

L'évolution de *a* tonique peut-elle mieux éclairer les

*meule* < *petra*, *mola*. L'espagnol (ancien ou moderne) a *merla* et *merla* < *merula*, *obra* et *uebra* < *opera*, *lebre*, *miercoles*, *pueblo*, *huesped*, *huerfano* (*h-* purement graphique) < *lepore*, *Mercuris*, *populu*, *hospite*, *orphanu* comme *piedra*, *piërde*, *muela*, *cuesta* < *petra*, *perdit*, *mola*, *costa*. Ital. *te-* et *tiepido*, *ederu* *pecora*, *opera*, *popolo*, mais *levito* « levain », *predica*, *suocero*, *-a* < \**levitu*, *pedica*, *soceru*, *-a*. Roum. *piersică*, *miercuri* < *persica*, *Mercuris* comme *piërde* < *perdit*, *o* n'est pas diphtongué. *corn*, *porc* < *cornu*, *porcu*. Il semble qu'en espagnol et en italien il y a une tendance à ne pas diphtonguer les toniques antépénultièmes, tendance dont la pleine réalisation exige le concours d'autres forces : pour *edera*, position à l'initiale absolue de mot, pour *obra* (seule forme usitée aujourd'hui)  $\sim$  *opera*, *id.*, dissimil. de segment labial par *-b-*  $\sim$  *-p-* suivant et influence analogique de dérivés dans lesquels *o-* était prétonique, *pecora* et *popolo* sont peut-être des mots de deuxième couche. Inversement, ital. *nuocere*, *muovere* etc. ont pu être favorisés par *nuoce*, *muove* < *nocet*, *movet* : l'italien efface assez souvent les alternances préton./ton. et dit *p.* ex. *suonare* et *sonare* (*suona* < *sonat*) ; *nego* « refus », mais au moins presque toujours *nego* « je nie, je refuse », d'après *negare*.

questions ici examinées ? J'en doute fort, n'apercevant aucune tendance panromane et aucune influence de post-toniques dûment établies. Sauf des faits spéciaux comme les traitements devant nasale *i* (phonème du type de polonais *y*) en roumain, *o* en Rouergue, Quercy, Limousin etc..., ou la fermeture par palatale précédente en franco-provençal, *a* tonique est assez stable en dehors des Abruzzes, de l'Italie du N., de l'Engadine, du domaine français et d'une partie du Portugal, où le mouvement vers *e* est plus ou moins ancien et plus ou moins marqué. Même mouvement, très récent et s'arrêtant à *æ*, à Arles et environs, où les post-toniques sont stables depuis plus de deux siècles. A Ambert on entend un phonème entre *a* et *æ* dans *-ado* < *-āta* (post-toniques stables : le cordonnier interrogé par M. Edmont parle un franco-auvergnat assez analogue au *slawo-italienisch* étudié par M. Schuchardt) ; je notais *sɔ*, *bl'ɔ* « sac, blé » ; mon regretté ami Michalias, qui était à la fois, comme Mistral, poète et lexicographe, notait *sâ*, *bl'â* : je pense maintenant que nous avons raison tous les deux. Chacun sait que plusieurs parlers franco-provençaux ont fait passer à *â* leurs *a* (longs *romans*), que certaines langues semblent ramener à un type moyen certaines apertures extrêmes (*imāla* arabe,  $a > æ$ ,  $u > o$ ), que d'autres semblent tendre à avancer certains points d'articulation (néerland. gallo-rom. gallo-it.  $û < ū$ , ion.-att.  $\eta, \upsilon < ā, u$ ), — tous changements indépendants de l'accent. La tendance à avancement est indéniable en français, et la fréquence des articulations antérieures *y* est un des traits essentiels du système phonique. Cette tendance est bien d'accord avec le passage de *patre* à *père*. Mais à fr. *cheval* (*ʃæ-*, quand *-e* est prononcé) répond en Viennois *phiva*, dont les deux premiers phonèmes offrent un avancement bien plus notable, et là où franco-prov. *pārə* bouge, il ne s'avance pas sur *perə*, à moins d'emprunt au français, mais il recule sur *pārə*.

On a remarqué depuis longtemps qu'au début de la diphthongaison de *ɛ*, *ɔ* l'élément le plus fermé est, au moins le

plus souvent, placé en tête et que dans celle de *e*, *o* il est placé à la fin. Ces diphtongaisons *spontanées* sont fréquentes en roman. On connaît en outre la diphtongaison *conditionnelle* de *a* devant nasale (fr. *pain*, *luine*, engad. *paun*, *launa*) et les diphtongaisons germaniques (*spontanées*) de *i*, *u* (all. *wein*, *haus*), qui ont des parallèles dans certains parlers rhéto-romans (v. Meyer-Lubke, *Gramm. des l. rom.* I, §§ 32 et 43). Les segments différenciés sont palataux ou vélaires suivant la région d'articulation de la voyelle primitive ; pour *a* on trouve l'un ou l'autre, de même que *a*, s'il se modifie sans diphtongaison, peut aller vers *e* ou vers *o*. Il intervient ultérieurement toute sorte de différenciations (ex. *ei* > *oi*), accommodations (ex. *ou* > *oe*), consonantisations (ex. *oe* > *we*), fusions ou simplifications (ex. *ai* > *e*) en partant de stades premiers tels que (1) *ie*, *uo* < *ɛ*, *ɔ*, (2) *ei*, *ou* < *e* et *i*, *o* et *u*, (3) *ai*, *au* ou *ae*, *ao* < *a*.

Le segment qui marque le plus nettement l'opposition des ouvertures, soit le segment de *ɛ* qui reste *ɛ*, soit le segment de *e* qui devient *i*, est donc mis en évidence à la fin du groupe pour 1 et 2 (cf. Meillet, *M. S. L.* XII, 33) ; si le contraire a lieu — en général — pour 3, c'est que *ia*, *ua* sont des *chainons rompus* (v. Saussure, *Cours de ling. gén.*, 2<sup>e</sup> éd., p. 92 et Grammont, *Rev. d. l. rom* 1916-7, p. 406-8) ; c'est cependant bien \**ua* que postule l'alternance dalmate *uɔ* (*u* en finale romane) pour *a* libre, *wa* (*ywa* à l'initiale de mot) pour *a* entravé : *capra* > *kuɔbra* ; *prātu* > *prut* ; *albu*, *barba*, *sexā(gi)nta* > *ywalb*, *bwarba*, *seswanta* ; pour une description précise de *uɔ* v. Bartoli, *Das dalmat.* II, 319. La rareté du type 3 s'explique par le fait que *a* ne contient par lui-même aucun élément de fermeture.

Il est remarquable aussi que p. ex. le français et le franco-provençal diphtonguent *e*, *ɔ* et *ɛ*, *ɔ*, l'espagnol et l'italien (toscan) seulement *ɛ*, *ɔ*, le piémontais et le génois *e*, *ɔ* et *ɔ*, mais non *ɛ*, le marseillais, le rouergat etc.... *ɔ*, mais non *ɛ*, le wallon et le roumain *ɛ* entravé, mais non *ɔ id.*, l'allemand seulement les voyelles d'extrême fermeture *i*, *u* et *sa*

variante métaphonique *iz*. En résumé, on diphthongue de préférence tantôt des voyelles de très petite aperture, tantôt des voyelles d'aperture moyenne, rarement la voyelle à aperture maximale *a*, pour les apertures moyennes, dans les couples voy. ouverte et voy fermée comme dans les couples labiale et non labiale c'est tantôt l'un, tantôt l'autre des deux membres qui résiste le plus à la diphthongaison.

N'ayant trouvé, dans les travaux imprimés que j'avais pu consulter, rien qui me satisfît pleinement, j'avais cherché dans un cours professé en 1920 à résoudre par mes propres moyens ces *antinomies phonétiques*, comme eût pu dire V Henry. Je raisonnais ainsi : toutes choses égales d'ailleurs, un phonème dont l'articulation exige deux mouvements articulatoires bien déterminés doit être plus solide qu'un autre qui en exige un seulement, donc *o*, *ø* plus que *e*, *ɛ* (de même le roumain confond lat. *i* et *ē*, mais distingue *î* de *ō* : *sete*, *crede* < *site*, *crêdit*, *gură*, *lor* < *gula*, (*il*)-*lōru*), mais cela suppose qu'on réussit à bien coordonner les mouvements : *o*, *ø* demandent à ce point de vue plus d'attention, plus de surveillance que *e*, *ɛ*; si la coordination n'est pas parfaitement réussie, le phonème est indécis, peu homogène, variable avec les sujets parlants et, pour un même sujet, avec divers moments et diverses circonstances de son activité linguistique, — toutes conditions *optimales* pour des altérations de toute nature; ici encore, comme p. ex. en matière de dissimilation, il peut y avoir conflit entre les facteurs physiques du procès et les facteurs psychiques, et ainsi se résout l'antinomie entre le marseillais diphthonguant *ø* entravé, non *ɛ*, et le wallon qui, comme le roumain, diphthongue *ɛ* entr., non *ø*. Pour le reste je faisais appel à la notion de *filature* musicale déjà indiquée p. 336.

Tous les manuels de chant prescrivent de ne pas trop *serrer* la glotte et les diverses parties du résonateur buccal. autrement le chanteur se fatigue vite, et le son est mauvais. Mais presque tous les débutants *serrent* leurs mouvements ne se conforment pas aux nécessités objectives, physiques; ils sont déterminés par une fausse appréciation subjective, psychique, de ces nécessités. En ouvrant leurs

voyelles longues, les anciens Grecs se comportaient en chanteurs habiles; en fermant les leurs, les Romains faisaient et les Allemands font comme les débutants. Maintenant, pourquoi les brèves sont-elles fermées en grec, ouvertes en latin et en allemand ? D'abord, sans doute, par opposition symétrique, pour mieux distinguer les deux membres de couples d'alternance sensibles aux sujets parlants. Ensuite : en fermant les brèves, on leur assure un timbre net, mieux protégé que celui d'une ouverte contre l'altération par relâchement (ainsi, pour nommer les lettres *e*, *o*, nous disons *e*, *o*, non *ɛ*, *ɔ*) ; mais pour cela il faut savoir trouver dans la faible durée d'une brève le temps de faire l'effort nécessaire pour la fermer. Effectivement les timbres de *ɪ* et de *ɛ* (*i*, *e*) sont restés distincts. tandis que *ĩ* (*ɨ*) et *ē* (*ɛ*) se sont confondus dans presque toute la *Romania*.

Une évolution phonétique dont l'histoire n'importe pas ici a donné à l'anglais des longues *e*, *o* ouvertes devant *r* ; autrement, fermées. On réussit à *filer* les ouvertes, mais la tension plus forte pour les fermées fait vaciller le son, d'où diphtongaison : comparer *chair*, *door* (*ɛ*, *o* longs) et *ale*, *foam* (*e'*, *o''* ou même *ai*, *ou*)<sup>1</sup>.

De même le piémontais et le génois diphtonguent *ɛ*, mais non *ɛ*. Au contraire l'italien (toscan) et l'espagnol opposent *pietra*, *buono* ~ *piedra*, *bueno* < *pɛtra*, *bɔno* à *crede*, *sete*, *calore*, *gola* ~ *cree*, *sed*, *calor*, *gola* < -*ɛ*-, -*ɔ*- (lat.

1. Certains observateurs notent *eə*, *oə* ou *eʰ*, *oʰ* au lieu de *ē*, *ō*. Je n'ai pas à prendre parti; il me suffit de constater d'abord le fait d'un désaccord (tandis que personne n'entend *ē*, *ō* comme dans all. *see*, *so*), puis la différence entre le timbre indécié *ə* et les timbres nets *ɪ*, *u*. Le vacillement de *e*, *o* est moins certain que celui de *ɛ*, *ɔ*, s'il existe, il est moins accusé. c'est à peu près ce que serait dans le chant une modification d'intensité ou de timbre, ou de timbre et d'intensité, pour une même note, mal *filée*, mais non *faussee*, non ce que serait un changement dans le nombre des vibrations faisant sonner faux une partie de la note (son en dehors de la gamme) ou engendrant une autre note (de la gamme). Je considère *ɪ* ou *u* comme une autre note que *e* ou *o*; je vois dans *ə* la notation peu précise de deux sons indéciés, un segment relâché de *ɛ* et un segment relâché de *ɔ* que je crois non identiques l'un à l'autre, mais, sauf le relâchement, sensiblement égaux respectivement à *ɛ* et à *ɔ* (cf. p. 361 les post-toniques en Catalogne et à Bannans).

class. *crédit, sitim, calōrem, gulam*) ; mais on remarquera que les toniques préromanes étaient bien moins longues que celles de l'anglais (cf. p. 357-8) : de par la force, la fermeté de leur articulation, les voyelles fermées sont plus résistantes que les ouvertes, à moins qu'une grande longueur n'empêche de soutenir uniformément l'effort pendant toute la durée du phonème<sup>4</sup>. Le français a diphtongué *e, o* avant la syncope de la post-tonique pénultième, *e, o* après : (l'accent circonflexe note une diphtongaison à l'état embryonnaire) *tepida, \*movita > \*tēpeda, \*mōveta > \*tēpda, \*mōvta > tiède, meute* comme *pierre, meule < petra, mola ; debita, cubitu > \*dēbēta, \*cōbēdo > \*dēbta, \*cōbdo > dette, coude* comme *verge, fourche < virga, furca*.

La diphtongaison romane atteint principalement les voyelles d'aperture moyenne *e, o*, la germanique les extrêmes *i, u, ü* (all. *wein, haus, hauser*, mais *mehr, not*). Plus une tonique est fermée, plus elle est — je pense — résistante, et plus elle est — sûrement — brève, toutes choses égales d'ailleurs (v. Meillet, *M. S. L.* XV, 265-8 et *B. S. L.* XX, 96-7).

Le rapport de durée entre *e, o* et *i, u, ü* devait être sensiblement le même en français et en allemand, mais les durées absolues pour les deux groupes devaient être plus grandes en allemand (vraies *longues*, cf. p. 358) ; de même pour l'intensité (p. 360) : en français on réussit à tenir *i, u, ü*, bien que l'effort soit plus grand que pour *e, o*, parce que cet effort dure moins ; en allemand un effort plus grand et plus prolongé qu'en français fait vaciller *i, u, ü*, tandis qu'on tient *e, o*, qui, comparés à *i, u, ü*, demandent un effort plus prolongé, mais moins énergique. De tout ceci résulte que *a* doit être solide en allemand et instable en français, et c'est bien ainsi que les choses se sont effectivement passées. Le phonème instable s'est déplacé vers l'avant, où l'attirait également une tendance générale de la

4. Cependant — les tendances d'une langue ne sont pas nécessairement et toujours fixes à travers tous les temps — on signale un mouvement récent de l'espagnol vers la diphtongaison des voyelles fermées (Navarro Tomás, *Manual de pronunciación española*, § 43)

langue (cf. p. 372) ; il s'y est fixé, je pense, derrière *e* (*met* < *mittit*) et *e* (*bele* < *bella*) : ce qui est sûr, c'est que les trois *e* n'assonnent pas ensemble dans les plus anciens textes en vers.

L'article de M. Juret est intitulé *Essai d'explication...*, et j'aurais pu intituler le mien *Nouvel essai...* ou *Autre essai...* Il restera à faire après nous . nos théories ne sont pas plus définitives que nos exemples ne sont exhaustifs. Mais nous n'aurons sans doute pas perdu notre temps en groupant des faits typiques et — surtout — en cherchant à coordonner des idées. Un linguiste dont la pensée est profonde et l'expression forte m'écrivait un jour : « Il n'y a jamais que les explications qui soient intéressantes, quoi qu'en pensent ceux qui sont incapables de les trouver, voire de les comprendre. Je dis : qui soient intéressantes et *utiles* ; les faits tout crus, je... » ici atténuons : « *non curo.* »

Jules RONJAT.

## ASSIMILATION PROGRESSIVE DE *i* A *ü* DANS LE BASQUE DE LA SOULE

Le son de l'*u* français n'existe guère en basque que dans la Soule et sur quelques autres points qui se trouvent en bordure du territoire béarnais. Nous le représenterons par *ü*, et donnerons à *u* la valeur qu'il a en espagnol.

A des formes normales telles que *irun* (filer), *itçul* (tourner), *itsu* (aveugle), *illum* (obscur), *iduri* (semblable), *ithurri* (fontaine), correspondent en souletin : *ürin*, *ütçül*, *ütsü*, *ülün*, *uduri*, *ithürri*. On explique généralement que *irun* ou *ithurri* ont d'abord abouti à *ürün*, *ithürri* et qu'ensuite l'*i* de la première syllabe s'est assimilé à l'*ü* de la seconde.

Lorsque la voyelle de la seconde syllabe est un *u* (français *ou*), il ne se produit pas d'assimilation et l'on dit en souletin *hiru* (trois), *iqhusi* (vu), *itsusi* (laid), tout comme en labourdin ou en bas-navarrais. L'*u*, remarque M. Uhlenbeck, n'est pas en état de communiquer à l'*i* de la syllabe précédente son arrondissement labial<sup>1</sup>; l'*ü* seul en serait capable, et M. Gavel se demande quelle peut bien en être la raison. L'*ü*, observe-t-il, était primitivement étranger au souletin, et, comme il est très difficile à prononcer, il a dû être autrefois, pour les sujets parlants, un véritable cauchemar. En cherchant à bien articuler l'*ü* de la seconde syllabe, ils s'y préparaient longtemps à l'avance et ils ont fini par changer également en *ü* l'*i* de la première syllabe<sup>2</sup>.

Telle est la théorie acceptée de tous aujourd'hui et à laquelle il n'a jamais été fait d'objection. Or, remarquons

1 Uhlenbeck, professeur à l'Université de Leyde : *Contribution à une phonétique comparative des dialectes basques* Trad G. Lacombe Paris, Champion, 1940, p 24 (Extrait de la *Revue internationale des études basques*).

2 Gavel, *Elements de phonétique basque*. Thèse de doctorat, Toulouse, 1920, page 56.



qu'en souletin, l'*i* de la première syllabe est resté intact, non seulement dans *ĩñhürri* que l'on trouve à côté de *üñhürri*, mais encore dans les nombreuses formes transitives du type *mehatchatcen diçü* (il le menace) ou *mehatchatcen ciçün* (il le menaçait)<sup>1</sup>, auxquelles s'opposent des formes intransitives du type *phartitcen düçü* (il part) et *phartitcen cüçün* (il partait).

Des formes de ce genre existent en bas-navarrais, comme en souletin, et le labourdin connaît également l'opposition entre *phartitcen duc* (il part) et *mehatchatcen duc* (il le menace). Nous avons à faire ici à ces formes si curieuses de la conjugaison basque, auxquelles on a donné le nom de *formes allocutives*. En voici un tableau où ne figurent qu'une partie d'entre elles.

*phartitcen duc* (il part)

— *çucan* (il partait)

*phartitcen dituc* (ils partent)

— *guituc* (nous partons)

— *citucan* (ils partaient)

— *ninducan* (je partais)

— *guintucan* (nous partions)

*phartitcen duçu* (il part)

— *çuçün* (il partait)

— *dituçu* (ils partent)

— *guituçu* (nous partons)

— *ciçuçün* (ils partaient)

— *ninduçuçün* (je partais)

— *guintuçuçün* (nous partions)

---

<sup>1</sup> Comparez encore *mehatchatu diçü* (il l'a menacé), *mehatchatü diçü* (il le menaçera); *mehatchatü ciçün* (signifiant à la fois *il l'avait menacé* et *il le menaçait*), puis *mehatchatcen niçü* (il me menace), *mehatchatcen guntüçü* (il nous menace), etc... Ces formes sont d'une fréquence extraordinaire, puisqu'elles se répètent, à des temps divers, dans la conjugaison de chacun des verbes transitifs.

*mehatchatcen dic* (il le menace)

— *cican* (il le menaçait)

*mehatchatcen ditic* (il les menace)

— *guitic* (il nous menace)

— *citican* (il les menaçait)

— *nindican* (il me menaçait)

— *guintican* (il nous menaçait)<sup>1</sup>

*mehatchatcen diçu* (il le menace)

— *ciçun* (il le menaçait)

— *ditiçu* (il les menace)

— *guitiçu* (il nous menace)

— *citiçun* (il les menaçait)

— *nindiçun* (il me menaçait)

— *guintiçun* (il nous menaçait)

En comparant les formes de ce tableau, on remarque aussitôt que l'*i* paraît être la caractéristique des formes transitives, tandis que les formes intransitives, au contraire, semblent plutôt caractérisées par un *u*. Et il en est bien ainsi pour l'instinct linguistique des basques de toutes les régions, car en Basse-Navarre, on a remplacé par un *i* l'*u* qui se trouvait dans toutes les formes transitives du type *mehatchatcen diçu* (il le menace)<sup>2</sup>. En Soule, au contraire, les formes transitives n'ont pas été altérées, mais on a remplacé par un *u* l'*i* de toutes les formes intransitives du type *phartitcen dituc* (ils partent).

On trouve donc en bas-navarrais : *mehatchatcen dici* (il le menace), *mehatchatcen cicin* (il le menaçait), *mehatchatcen nindicin* (il me menaçait), *mehatchatcen guinticin*

1. Quelquefois en bas-navarrais, toujours en souletin, le *c* intervocalique de *citucan*, *guintucan* disparaît. Nous ne tenons pas compte ici des modifications d'ordre secondaire, survenues dans l'un ou l'autre de ces dialectes.

2. Dans les formes de ce genre, *-çu* représente cependant le pronom *vous*, ce qui, semble-t-il, aurait dû le mettre à l'abri de toute altération.

(il nous menaçait)<sup>1</sup> et en souletin *phartitcen dutuc* (ils partent), *phartitcen gutuc* (nous partons), *phartitcen dutuçu* (ils partent), *phartitcen gutuçu* (nous partons), *phartitcen çutuçun* (ils partaient), *phartitcen nunduçun* (je parlais), *phartitcen guntuçun* (nous partions)<sup>2</sup> Dans toutes les parties du domaine basque, on trouve des exemples sporadiques du passage de *i* à *u*, sous l'influence de l'*u* de la syllabe suivante, mais en Soule, il semble de toute évidence qu'on a mis à profit cette possibilité phonétique dans un but de différenciation sémantique

Ce procédé devait d'ailleurs avoir des répercussions. Les formes non allocutives de la conjugaison transitive ont presque toujours le même auxiliaire que les formes intransitives de la conjugaison allocutive. Comparez *mehatchatcen dituçu* (vous les menacez) et *phartitcen dituçu* (ils partent) ou encore *mehatchatcen gutuçu* (vous nous menacez) et *phartitcen gutuçu* (nous partons). Lorsque, pour accentuer la différence qui existait déjà, dans la conjugaison allocutive, entre les formes intransitives et les formes transitives, on se mit à dire *phartitcen dutuçu* (ils partent), et *phartitcen gutuçu* (nous partons), on fut nécessairement amené à dire, dans la conjugaison non allocutive, non seulement *mehatchatcen dutuçu* (vous les menacez), *mehatchatcen gutuçu* (vous nous menacez), mais encore *mehatchatcen dutu* (il les menace), *mehatchatcen gutu* (il nous menace), au lieu de *mehatchatcen ditu* et de *mehatchacen gutu*.

Dans ces derniers exemples, le passage de *i* à *u* n'était plus un phénomène d'ordre sémantique. C'était un phénomène analogique, d'ordre purement phonétique, qui allait

1 Comparez encore *mehatchatcen tei* (il les menace), *mehatchatcen gutei* (il nous menace), *mehatchatcen citein* (il les menaçait). Les formes du type *mehatchatcen dici* sont fort anciennes car elles font déjà leur apparition dans le premier livre basque qui ait été imprimé, les poésies bas-navarraises de Bernard d'Etchepare (1545).

2 Et aussi : *phartitcen çutuyan* (ils partaient), *phartitcen nunduayan* (je parlais), *phartitcen guntuyan* (nous partions). Pour l'*u*, nous ne nous occupons pas encore du changement de timbre, qui est très ancien, puisqu'il s'était déjà produit en 1657, lorsque Oihenart rédigea les premières observations qui aient été faites sur la prononciation basque.

aussi pouvoir affecter d'autres mots de la langue n'appartenant pas à la conjugaison, et, sur le modèle de *guitu* > *gutu*, on se mit à dire *ithurri* > *uthurri*. A une époque qu'il nous est impossible de déterminer, le son de l'*ü* s'introduisit en Soule et *uthurri* y devint *üthürri*. Nous ne croyons pas qu'entre la forme actuelle et la forme primitive, on ait nécessairement passé, comme on l'a cru jusqu'à présent, par un intermédiaire *ithürri*. L'*u* de *ithurri*, aussi bien que l'*ü* de *üthürri* pouvait communiquer à l'*i* de la première syllabe son arrondissement labial. Ne voyons-nous pas ailleurs, en certaines régions de la Biscaye par exemple *icusi* (vu), aboutir à *ucusi*<sup>1</sup> ?

Ce n'est pas non plus à la difficulté qu'auraient éprouvée les souletins à prononcer l'*ü* de *üthürri* que doit être attribuée l'apparition de l'*u* dans la première syllabe. Et en effet, le souletin que l'on parle dans la vallée de Roncal, sur le versant espagnol des Pyrénées, nous offre des mots tels que *urun* (filer), *ulun* (obscur), *uduri* (semblable), *uturri* (fontaine), et cependant, le timbre de l'*u* n'y a jamais été altéré. Si en roncalais on dit également *gutu*, ou lieu de *guitu*, c'est que ce dialecte connaît des formes allocutives intransitives répondant au type souletin *phartiten gutuc* (nous partons).

Le son *ü* a pénétré aussi dans le pays de Mixe qui appartient au domaine bas-navarrais. Contrairement à l'usage souletin, on ne dit pas en mixain *ütçül* (tourner), *ütsü* (aveugle), *üthürri* (fontaine), mais *itçül*, *itsü*, *ithürri* correspondant au bas-navarrais normal : *itçul*, *itsu*, *ithurri*. La vertu assimilatrice que l'on était tenté en Soule d'attribuer à l'*ü*, n'existe pas ici ; pas plus que l'*u* l'*i* n'est en état de communiquer à l'*i* qui précède son arrondissement labial. C'est qu'en effet l'assimilation des deux voyelles ne dépend nullement du timbre de la seconde. Si à Saint-Palais, l'*i* de *ithürri* ou de *mehatchatcen guti* (il nous menace) n'a pas été plus altéré que celui de *ithurri* et de *mehatchatcen gutu*

1. Voir le précieux *Dictionnaire basque-espagnol-français* de M. Azcué. Bilbao, 1905.

à Saint-Jean-Pied-de-Port, c'est que dans toute la Basse-Navarre, les formes intransitives de la conjugaison allocutive du type *phartitcen guituc* (nous partons) ont partout conservé intact l'*i* de leur première syllabe.

Tous les anciens *u* du souletin, ou du mixain, n'ont pas abouti à *ü*. M. Uhlenbeck a très méthodiquement essayé de déterminer les circonstances qui avaient pu en favoriser la conservation. Il semblerait, par exemple, que l'*u* n'est pas devenu *ü*, lorsqu'il était suivi d'un *r*. Comparez *gü* (nous) et *çü* (vous), à côté de *gure* (notre) et de *çure* (votre)<sup>1</sup>. On a cependant quelque peine à admettre que l'influence de l'*r* ait pu à elle seule empêcher le passage de *u* à *ü*, lorsqu'on voit le bas-navarrais *urço* (palombe) aboutir en souletin à *ürço* et qu'à côté de *hura* (l'eau), on trouve *hürra* (la noisette). En réalité, on n'aperçoit pas encore clairement la raison du maintien de l'*u* dans certains mots, et l'on ne voit pas non plus très bien pourquoi en souletin, dans des mots tels que *hiru* (trois), *iqhusi* (vu), la voyelle de la première syllabe ne s'est pas assimilée à celle de la seconde. En phonétique basque, il arrive souvent que nous ayons plutôt à faire à des tendances qu'à des lois d'une rigoureuse exactitude et M. Schuchardt a pu dire, avec une pointe d'ironie, que les lois phonétiques n'avaient heureusement pas encore pénétré en pays basque<sup>1</sup>.

J. SAROIHANDY.

<sup>1</sup> Uhlenbeck, *ibid.*, page 29

1. Schuchardt, *Baskische Studien*, I, page 5. zum Glück sind die Lautgesetze noch nicht ins Baskenland gedrungen.



## TABLE DES MATIÈRES <sup>1</sup>

---

|                                                                                                                                                  |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M. GRAMMONT. Notes de phonétique générale — VIII L'assimilation. . . . .                                                                         | 4   |
| A. MEILLET. A propos de hom. (F)é(F)ιτο . . . . .                                                                                                | 110 |
| — Sur gr. οἷχωλα . . . . .                                                                                                                       | 113 |
| — Sur le thème avestique <i>yāsa-</i> . . . . .                                                                                                  | 117 |
| PRZYLUKI. Emprunts anaryens en indo aryen. . . . .                                                                                               | 118 |
| E. BENVENISTE. Latin <i>uespillo</i> . . . . .                                                                                                   | 124 |
| P. LAURENT. Fer à repasser . . . . .                                                                                                             | 126 |
| N. TROUBETZKOY. Les adjectifs slaves en -ькѣ. . . . .                                                                                            | 130 |
| A. SOMMERFELT. Note sur les changements phonétiques. . . . .                                                                                     | 138 |
| M. VEY. L'instrumental pluriel en -ma en tchèque parlé. . . . .                                                                                  | 142 |
| L. TESNIERE. Sur quelques développements de nasales en slo-vène. . . . .                                                                         | 150 |
| A. MEILLET. Deux remarques étymologiques. . . . .                                                                                                | 183 |
| L. RENOU. Védique <i>vāvrđhé, vāvrđhīb</i> . . . . .                                                                                             | 185 |
| A. MEILLET. Sur les désinences en -r. . . . .                                                                                                    | 189 |
| — Avestique <i>raostā</i> . . . . .                                                                                                              | 195 |
| — La désinence active de 3 <sup>e</sup> personne secondaire du<br>duel dans les gathas de l'Avesta. . . . .                                      | 196 |
| P. TEDESCO. La racine <i>sed-</i> en indo-iranien. . . . .                                                                                       | 197 |
| G. MORGENSTIERNE. Iranien <i>ni-haδ-</i> . . . . .                                                                                               | 203 |
| J. LOTH. Noms d'hommes en -ā long en celtique. . . . .                                                                                           | 214 |
| A. SOMMERFELT. Irlandais <i>cuanna</i> et racine i.-e. <i>ku-</i> . . . . .                                                                      | 219 |
| M. LENCHANTIN DE GUBERNATIS. Des rapports entre la décadence<br>de la quantité en latin et les phénomènes d'apophonie et de<br>syncope . . . . . | 223 |
| A. ERNOUT. Lat <i>OINVORSEI</i> . . . . .                                                                                                        | 232 |
| O. BROCH. Quelques remarques sur la prononciation du norvé-<br>gien oriental . . . . .                                                           | 234 |
| J. PRZYLUKI. Emprunts anaryens en indo-aryen. . . . .                                                                                            | 255 |
| A. TERRACHER. Géographie linguistique, Histoire et philologie. . . . .                                                                           | 259 |

1. Un bref index des mots et des matières étudiés dans le volume XXIV sera joint à l'un des fascicules du volume XXV (année 1924).

|                                                                                                     |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| O. BLOCH. Note sur le rôle des enfants dans l'évolution phonétique. . . . .                         | 351 |
| — Rôle des suffixes savants dans le langage populaire. . . . .                                      | 352 |
| G. ESNAULT. Fer à repasser. . . . .                                                                 | 353 |
| J. RONJAT. Accent, quantité et diphtongaison en roman. . . . .                                      | 356 |
| J. SAROIHANDY. Assimilation progressive de <i>i</i> à <i>u</i> dans le basque de la Soule . . . . . | 378 |

---



# INDEX

## DU VOLUME XXIV DU *BULLETIN*

---

### GÉNÉRALITÉS

L'assimilation consiste dans l'extension de un ou de plusieurs mouvements articulatoires au delà de leur domaine original, 1 — L'assimilation obéit à une seule loi, la loi du plus fort, 2. — Assimilation de deux occlusives, 3 ; — d'une occlusive et d'une sifflante, 8, — d'une occlusive et d'une nasale ou d'une liquide, 18 — d'une occlusive et d'un *w* ou d'un *y*, 27 ; — de deux consonnes dont aucune n'est occlusive, 38 ; — d'une consonne entre deux voyelles, 53, — d'un groupe de consonnes entre deux voyelles, 66, 77, — de voyelle à consonne, 85 ; — la monophthongaison, 101, — la contraction, 104

En principe tous les changements phonétiques sont des sauts d'une articulation à une autre, 138.

Différence entre la grammaire comparée et la géographie linguistique, 302. — On peut substituer le mot concret à la loi phonétique abstraite, 342.

Les changements phonétiques dûs aux enfants, 354

### A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

En indo-européen, occlusive sonore devant occlusive sourde devient sourde, sourde devant sonore devient sonore, 3

Les désinences en *-r* ont pu n'appartenir proprement ni à l'actif ni au moyen, 189.

### GREC

Occlusive aspirée perd son aspiration devant *s*, 10. — En ionien-attique *ty*, *thy* se sont confondus avec *ts*, 27. — Les groupes *cy*, *gy*, *q<sup>w</sup>y*, *chy*, *ghy*, *q<sup>w</sup>hy* ont donné les mêmes produits que *ts* et *ty* à savoir  $\sigma\sigma$  et  $\tau\tau$ , mais sans se confondre avec eux, le phénomène étant d'ailleurs plus tardif, 29. — Groupe *tw* donne des traitements analogues à ceux de *ty* et *ky* mais sans concorder avec ceux-ci, 31. — *py* >  $\pi\tau$ , 32.

L'opposition  $\omega\eta\sigma\iota$ ,  $\varphi\acute{\alpha}\tau\omicron$  n'est pas fortuite, 440 — On trouve dans la conjugaison grecque un  $\eta$  suffixe alternant avec  $\omega$ , 443.

## LANGUES ITALIQUES

Latin *-ts-* passe à *-ss-*, 8. — Occlusive labiale ou dentale s'est assimilée totalement à une nasale suivante, 49. — Italique *tl* passe à *kl*, 25 — En latin *sr* initial passe à *ʃr*, 45

Latin *uespillō* tiré de *uespa*, 125

L'apophonie en latin et la décadence de la quantité, 223. — *Oinuorser* doit se lire *oinuuorser*, 232.

## LANGUES ROMANES

### FRANÇAIS

L'emploi métaphorique de *fer à repasser* n'est pas récent et ne date pas de la grande guerre, 426 — Le choix de *à* et de *en* devant un nom de lieu n'est pas dû à des raisons phonétiques, 263 — La fixation de l'ordre des mots en français au xiv<sup>e</sup> siècle, 271 — Il ne faut pas exagérer la valeur de la distinction entre mots savants et mots populaires, 275. — L'imparfait français s'explique par des conditions phonétiques particulières, non par une origine dialectale, 283. — Il ne faut pas attribuer à des lois phonétiques certains accidents dans l'histoire du vocabulaire, 289. — Évolution de la diphtongue *oi*, 291. — Confusion de *-illum* et *-ittum*, 307.

### CELTIQUE

La lénition dans les langues celtiques consiste en ce qu'une consonne intervocalique augmente d'aperture, 55. — L'infection en irlandais consiste essentiellement en ce que l'articulation de la consonne est assimilée à celle de la voyelle, 82. — Les noms en *ā* long masculin se trouvent non seulement en gaulois, mais en celtique insulaire, 244. — L'irlandais *cuanna* est un nouvel exemple de correspondance du vocabulaire religieux entre le celtique et l'indo-iranien, 224.

### GERMAIN

En germanique les anciennes spirantes sourdes sont devenues sonores sauf lorsqu'elles suivaient immédiatement la tonique, 54.

Les parlers norvégiens tendent à parvenir à des syllabes ouvertes par des réductions et des éliminations de consonnes, 241. — Mais les lois phonétiques ne suffisent pas à expliquer tous ces phénomènes où l'analogie joue un rôle, 244.

## BALTIQUE

Lituanien *-ts-* passe à *-ss-* puis à *-s-*, 40 — Le baltique a conservé *m* devant une occlusive dentale, 18 — En letto-lituanien *dl* passe à *gl*, 26.

## SLAVE

En slave les adjectifs en *-u-* qui ont été élargis par le suffixe *-ko-* appartiennent tous à la catégorie de ceux qui suggèrent l'impression de quelque chose de petit ou d'agréable, 131

Tchèque. La finale v. slave d'instrumental en *-y* a tendu partout à s'éliminer. Le tchèque parlé tend à la remplacer par une désinence en *-ana*, 143.

Slovène. Les voyelles nasales du slave ont disparu en Carniole, mais dans les pays slovènes limitrophes on trouve des cas de conservation et de développement fort curieux, 131. — En Styrie on observe des développements de nasales tout particuliers, 160. — Ils dépendent de la présence d'une consonne nasale dans le mot, 164, — de la qualité de la voyelle, 170; — de l'accent, 174 — de la qualité de la consonne, 178

## ARMÉNIEN

*tw* et *dw* sont devenus respectivement *lh* et *rk*, 33. — Arménien *berîr* pourrait s'expliquer par un ancien *\*bheretor*, 194

## INDO-IRANIEN

En indo iranien, si une occlusive aspirée sonore se trouve devant une occlusive sourde, l'occlusive aspirée sonore perd son aspiration et l'occlusive sourde qui suit devient à la fois aspirée et sonore, 4. — La racine *sed-* en indo-iranien, 197

Le sanskrit *lāṅgalam* a dû être emprunté dès l'époque védique aux populations anaryennes de l'Est, 118 — Autres emprunts anaryens, 255 — Il a dû y avoir pour la racine *vardh-* à date ancienne une répartition des formes du parfait selon laquelle on avait un paradigme unique où figurait au singulier la désinence *-ai* et au pluriel les désinences en *r*, 185.

La désinence active de 3<sup>e</sup> personne secondaire du duel dans les gāthās, 196 — Iranien, *ni-haδ-*, 205

## B. — LANGUE BASQUE

Assimilation progressive de *i* à *ũ*, 378. — Les formes allocutives, 379.

## II

## LEXIQUE DES MOTS ETUDIÉS

## GREC

- Ἀγαμέμνων, 39.  
 ἀδής, 105.  
 αἶσα, 29  
 ἄλκων, 105  
 ἄλιος, 108  
 ἄλλος, 50  
 ἄλσος, 48.  
 ἄρες, 42.  
 ἄμμε, 42  
 ἄμνός, 183.  
 ἀπᾶλκμωνος, 38.  
 ἄριστον, 105  
 ἄρσην, 47.  
 ἄσπερμος, 39.  
 ἄύριον, 47.  
 ἀσπον, 30.  
 βαίνω, 34.  
 βήττω, 30.  
 βοῦς, 106  
 βῶσαν, 106.  
 γεγένημαι, 116.  
 γελᾶν, 109.  
 γένους, 106.  
 γυμνός, 39.  
 δάσασσθαι, 29.  
 δέδιμεν, 32.  
 Δεύς, 32  
 δήνεα, 42.  
 διδοῦν, 106  
 δῶω, 32  
 ἐδίκασσα, 29  
 ἐδον, 19.  
 ἔθνος, 19.  
 εἶνα, 42.  
 εἶμι, 42.  
 εἰρήται, 106  
 εἶς, 42.  
 ἐλλός, 48.  
 ἔλσαι, 48  
 ἔμεινα, 42.  
 ἔμμορε, εἵμμορτο, 110.  
 ἔνειμα, 42.  
 ἐξηλονταετῆ, 106.  
 εἰοίνα, εἰκτο, 110.  
 ἐπάξα, 109  
 ἐρετρός, 19  
 εὐεργέτα, 109.  
 ἔφηναι, 42  
 ἔλουσας, 44.  
 ἔωκα, 113  
 ζεῖ, 32.  
 Ζεὺς, 32.  
 ζῆλος, 117  
 ζοῖμα, 42  
 ἦ, 106  
 ἦλιος, 106  
 ἦλος, 47.  
 ἦμαι, 42.  
 ἦμεν, 42.  
 ἦν'α, 43  
 ἦμαρ, 34  
 ἦρος, 106.  
 ἦσχυμαι, 39.  
 θάρσος, 47.  
 θέσασσθαι, 29.  
 ἱμερος, 43.  
 ἴνες, 43  
 ἱππος, 33.  
 λαθαίρω, 49.  
 κακίω, 106  
 καλός, 49.  
 κάρ, 105.  
 κέλται, 48.  
 κευθμών, 19.  
 κλ'νω, 50.  
 κόρη, 49.  
 κτείνω, 50.  
 κυβερνᾶτε, 105  
 λείπω, 34  
 λίσσομαι, 30.  
 μέλαινα, 49.  
 μεσοδμή, 38.  
 μέσος, 29.  
 μνώια, 39.  
 μοῖρα, 49, 183  
 νεμεσσάομαι, 29  
 νίζω, 32  
 νίφα, 34  
 νυξί, 29  
 νώνυμνος, 38.  
 ξένος, 10, 48  
 ὀδμή, 19.  
 ὀδός, 32  
 οἶμος, 43  
 οἶ/ωια, 114.  
 ὀλλυμι, 48  
 ὀμμα, 19  
 ὀρῆτε, 108  
 ὀρώω, ὀρόωσα, ὀράσθαι, 105.  
 ὄρος, 48.  
 ὀρώντες, ὀρώσι, 107  
 πᾶσα, 29.  
 πόσσαλος, 30  
 πεζός, 32.  
 πείσω, 29.  
 πέλλα, 48  
 πεπτός, 34  
 πέπτωκο, 113.  
 πεφευγότες, 111.  
 πεφυγμένος, 112.  
 πλείους, 106  
 πλήττω, 30  
 πλύνω, 50  
 πρᾶτος, 109.  
 πρῶν, 106.  
 ῥιγῶτε, 107.  
 σε, 31.  
 σῆμα, 29  
 σήμερον, 31.  
 συνοχωχότε, 115.  
 σύζυγος, 44.  
 σύστασις, 44.  
 τᾶν, 107.  
 τέλσος, 48.  
 τετιγμένος, 112.

τετιλιός, 112.  
 τέτριμμαι, 19  
 τέτταρες, 31  
 τόσος, 29  
 τρυλῶται, 106  
 φασινός, 42

φάμενος, 111  
 φανός, 107  
 φθαμένος, 111.  
 φθείρω, 50  
 φροντίσσω, 32  
 φωνᾶντα, 108

χάλεπτω, 33  
 χαρίεσσα, 30  
 χεῖλιον, 47  
 χηνός, 42  
 ψώω, 10

## LANGUES ITALIQUES

## OSQUE

*amiricatud*, 82.  
*aragetud*, 82  
*Mulukus*, 82.

*paterei*, 82  
*putirúspid*, 83  
*sakaraklúm*, 25, 83

*scritas*, 67.  
*Uhtaris*, 67  
*ipsannam*, 20.

## OMBRIEN

*osatu*, 10  
*pihachu*, 25

*pihaner*, 20  
*screiktor*, 67

*uhtur*, 67  
*umen*, 20.

## PELIGNIEN

*Usur*, 10.

## LATIN

*aedēs*, 46.  
*annus*, 19  
*asellus*, 48  
*balnēum*, 229  
*butīrum*, 229.  
*caelum*, 103.  
*catina*, 229  
*colus*, 48.  
*collum*, 47  
*compingō*, 90  
*condō*, 46  
*conopium*, 229.  
*consōbrinus*, 46.  
*contingo*, 225  
*cōsul*, 44  
*crapula*, 229.  
*cūrāuerunt*, 103.  
*dignus*, 90  
*dūcō*, 103.  
*exsulō*, 88.  
*ferre*, 47.  
*frigus*, 45  
*gaudeō*, 46.  
*glāma*, 19.  
*holus*, 88  
*idōlum*, 229.

*imber*, 90  
*inferus*, 90.  
*inguen*, 90  
*lignum*, 90  
*lūceō*, 103  
*mamma*, 19  
*mānāre*, 19  
*Massilia*, 225  
*medius*, 46.  
*mereō*, 183.  
*mergō*, 71  
*mergus*, 71  
*morta*, 183.  
*mūlus*, 47.  
*nūlus*, 10, 71.  
*nouos*, 88.  
*nūbēs*, 46.  
*oinuorsei*, 232.  
*ollus*, 48.  
*pepulerō*, 88.  
*percellō*, 27.  
*perculi*, 88  
*perculsus*, 88.  
*piāclum*, 25  
*pōnō*, 71.  
*prēlum*, 71.

*prīmus*, 71.  
*prōtēlum*, 44.  
*rubro*, 46  
*sella*, 27  
*sinciput*, 90.  
*somnium*, 19.  
*somnus*, 19.  
*stabulum*, 46  
*stlus*, 26.  
*stlocus*, 26  
*stloppus*, 26.  
*summus*, 19.  
*talentum*, 225.  
*tēclum*, 4.  
*terra*, 47.  
*tessera*, 229.  
*tinguō*, 90  
*trādūcō*, 44  
*uelle*, 47.  
*uerbum*, 46.  
*uespillō*, 124  
*umbilicus*, 90  
*uncus*, 90.  
*unguis*, 90.  
*uolō*, 88.  
*uultis*, 88.

## LANGUES ROMANES

## ESPAGNOL

*amenaza*, 36  
*amigo*, 56  
*ascucha*, 89  
*buitre*, 89  
*correa*, 37.  
*cosa*, 75  
*cubierto*, 56  
*daño*, 39.  
*dueña*, 39  
*durmio*, 364  
*fruto*, 67.  
*hecho*, 68

*lobo*, 56  
*lucha*, 89.  
*moyo*, 37  
*mucho*, 89  
*muy*, 89  
*noche*, 68.  
*ocho*, 362.  
*oso*, 75.  
*paz*, 362  
*plaza*, 35  
*poder*, 56

*prorecho*, 56  
*puerta*, 362.  
*quiene*, 369.  
*razon*, 36.  
*riene*, 369  
*seguro*, 56  
*siete*, 67.  
*sintio*, 364  
*sueño*, 39  
*techo*, 68  
*vida*, 56.

## FRANÇAIS

*a*, 263  
*abeille*, 303, 323.  
*achatte*, 67  
*ache*, 38.  
*ason* (Damprichard),  
     39  
*alumelle*, 87  
*aube*, 73.  
*autre*, 73  
*avette*, 303, 325.  
*bayer*, 287  
*chalumeau*, 87  
*champignon*, 89.  
*chantoue*, 283  
*chasse*, 67  
*cheval*, 84  
*chevre*, 84  
*chievre*, 89.  
*chien*, 89.  
*congier*, 89  
*courroie*, 37.  
*cuisse*, 67.  
*dommage*, 40  
*douve*, 287,

*en*, 263.  
*epingle*, 27  
*essaim*, 325  
*fait*, 67  
*faucon*, 73  
*femme*, 40  
*ferarepasser*, 126, 353  
*fôn* (Damprichard),  
     39.  
*fumelle*, 39  
*fumier*, 87  
*homme*, 40.  
*juger*, 89.  
*jumeau*, 87  
*laissier*, 89.  
*mai*, 37.  
*menace*, 36  
*meute*, 376.  
*mur*, 37.  
*mûr*, 287  
*mwela*, 287  
*nefle*, 19.  
*nuit*, 67  
*odeur*, 278.

*ouaille*, 287  
*pauier*, 89  
*perdrix*, 305  
*pigeon*, 38  
*pitie*, 89.  
*place*, 35  
*prochain*, 38.  
*prunier*, 87  
*rage*, 38.  
*raison*, 36.  
*rouge*, 38.  
*sache*, 38.  
*seche*, 38.  
*sommeil*, 40.  
*son* (Damprichard),  
     39  
*sone* (Damprichard),  
     39  
*suer*, 278.  
*tiede*, 376  
*tilleul*, 89.  
*trier*, 89  
*vache*, 84.  
*vuidier*, 89

## ITALIEN

*appio*, 37  
*bianco*, 77.  
*birdolla*, 59.  
*chiave*, 77.

*consiglio*, 89.  
*cornuglia*, 89.  
*correggia*, 37.  
*coverta*, 59.

*danno*, 39.  
*domanda*, 87.  
*donna*, 39.  
*dovere*, 87.

|                               |                      |                      |
|-------------------------------|----------------------|----------------------|
| <i>hore</i> , 77              | <i>moggio</i> , 37.  | <i>rubighia</i> , 87 |
| <i>ghiaandre</i> , 77         | <i>nasce</i> , 17.   | <i>sappia</i> , 37   |
| <i>gramigna</i> , 89          | <i>notte</i> , 5     | <i>seppia</i> , 37   |
| <i>moke</i> (Logudorien), 369 | <i>piazza</i> , 35   | <i>sette</i> , 5     |
| <i>lucignolo</i> , 89         | <i>preno</i> , 77    | <i>siguro</i> , 59   |
| <i>minaccia</i> , 39.         | <i>rabbia</i> , 37   | <i>sonno</i> , 39    |
|                               | <i>ragione</i> , 36. | <i>sotto</i> , 5     |

## FLOVAIS

|                    |                    |                     |
|--------------------|--------------------|---------------------|
| <i>-algo</i> , 70  | <i>dolce</i> , 70. | <i>selmana</i> , 70 |
| <i>caldal</i> , 70 | <i>julgo</i> , 70  | <i>trelce</i> , 70. |
| <i>colto</i> , 70. | <i>muela</i> , 70  | <i>vilva</i> , 70   |
| <i>delda</i> , 70  |                    |                     |

## PORTUGAIS

|                   |                    |                     |
|-------------------|--------------------|---------------------|
| <i>auto</i> , 68  | <i>lua</i> , 58.   | <i>orto</i> , 68    |
| <i>ceo</i> , 58   | <i>mão</i> , 58    | <i>outubre</i> , 68 |
| <i>cor</i> , 58   | <i>miudo</i> , 58. | <i>terto</i> , 68   |
| <i>douto</i> , 68 | <i>noite</i> , 68  | <i>vinte</i> , 365  |
| <i>feto</i> , 68  |                    |                     |

## PROVENÇAL

|                      |                       |                      |
|----------------------|-----------------------|----------------------|
| <i>abelha</i> , 66   | <i>escrivre</i> , 61. | <i>pagar</i> , 65    |
| <i>agost</i> , 64    | <i>escruiut</i> , 69  | <i>pages</i> , 64.   |
| <i>agre</i> , 65     | <i>fadiar</i> , 64    | <i>paire</i> , 63.   |
| <i>agur</i> , 64     | <i>fau</i> , 64       | <i>pelegri</i> , 65  |
| <i>aramen</i> , 63   | <i>faure</i> , 61.    | <i>pereza</i> , 65.  |
| <i>aisen</i> , 69    | <i>flairar</i> , 65   | <i>plala</i> , 64    |
| <i>aur</i> , 64      | <i>gaina</i> , 65.    | <i>porto</i> , 362.  |
| <i>azaut</i> , 69    | <i>legir</i> , 64     | <i>pourtat</i> , 367 |
| <i>beure</i> , 61    | <i>leula</i> , 64     | <i>presdron</i> , 62 |
| <i>caire</i> , 62    | <i>liar</i> , 64      | <i>reina</i> , 65.   |
| <i>caissa</i> , 69.  | <i>liura</i> , 61     | <i>rogazos</i> , 64. |
| <i>cire</i> , 365    | <i>liurar</i> , 61.   | <i>roire</i> , 62    |
| <i>corroada</i> , 64 | <i>maiestre</i> , 65. | <i>saga</i> , 64     |
| <i>coulour</i> , 367 | <i>mezeis</i> , 69.   | <i>sagel</i> , 64    |
| <i>couvar</i> , 367  | <i>molle</i> , 62     | <i>sala</i> , 64     |
| <i>creire</i> , 62.  | <i>negar</i> , 64.    | <i>tenti</i> , 365.  |
| <i>dezirar</i> , 63. | <i>negre</i> , 65     | <i>teule</i> , 64    |
| <i>doutar</i> , 367. | <i>oudour</i> , 367.  | <i>veire</i> , 63    |
| <i>eis</i> , 69      | <i>ourtigo</i> , 367. | <i>velhar</i> , 66   |
| <i>enterar</i> , 65. | <i>oustal</i> , 365.  | <i>vuech</i> , 362   |

## ROUMAIN

|                      |                       |                    |
|----------------------|-----------------------|--------------------|
| <i>bea</i> , 365.    | <i>cumpără</i> , 365. | <i>lup</i> , 362   |
| <i>coapse</i> , 365. | <i>cunoaste</i> , 365 | <i>mut</i> , 362.  |
| <i>coasta</i> , 365. | <i>dreapta</i> , 365. | <i>patru</i> , 362 |
| <i>corn</i> , 362    | <i>iepure</i> , 365.  | <i>socru</i> , 362 |
| <i>creasta</i> , 365 | <i>lor</i> , 362      | <i>sufiu</i> , 362 |

## LANGUES CELTIQUES

## GAULOIS

essedum, 64 , Rosmerta, 183.

## IRLANDAIS

|                   |                |                  |
|-------------------|----------------|------------------|
| adgen, 23         | daim, 82       | fuinnseog, 11.   |
| all, 47           | dal, 24        | gabor, 23        |
| am, 41.           | dall, 48       | mal, 23.         |
| aram, 23          | daum, 82       | mebol, 23        |
| briathar, 24      | der, 24        | net, 10.         |
| carr, 46.         | dual, 24.      | oac, oc, 23      |
| cerd, 215.        | duecigi, 56    | scen, 24         |
| cet, 23.          | echlach, 217.  | sechtmogo, 56    |
| coll, 46          | en, 24         | suthainidir, 56. |
| connachta, 215    | erlamaidir, 56 | techt, 215       |
| conrusleachta, 82 | errach, 46     | uan, 183         |
| criathar, 23.     | essi, 44.      | uar, 23          |
| cuanna, 219.      |                |                  |

## GALLOIS

ffrwd, 45 , onnen, 41.

## LANGUES GERMANIQUES

## GOTIQUE

|            |             |              |
|------------|-------------|--------------|
| binda, 90  | fadar, 54.  | imma, 41.    |
| broþar, 55 | fimfta, 90. | swaiþra, 55. |
| þeiha, 90. |             |              |

## VIEUX-HAUT-ALLEMAND

nest, 10 , swigar, 55

## ALLEMAND

haus, 357, schuss, 357; sinn, 357, wein, 357

## VIEUX-FRISON

bröchte, 87. thögte, 87.

## ANGLAIS

|            |            |           |
|------------|------------|-----------|
| ale, 357.  | late, 357. | so, 357.  |
| know, 357. | name, 357. | toe, 357. |



## VIEIL-ISLANDAIS

|               |             |            |
|---------------|-------------|------------|
| annar, 51.    | hinnig, 52. | mit, 52.   |
| atte, 16      | hollr, 51   | mærr, 51   |
| barr, 52      | iss, 52.    | steinn, 51 |
| frilla, 51    | matta, 16.  | stóll, 51. |
| gaftattu, 16, | megom, 52.  | ulfr, 55.  |
| granne, 41    | mer, 52.    | yss, 52.   |

## NORVEGIEN ORIENTAL

|             |                |                |
|-------------|----------------|----------------|
| jæk'kə, 238 | økə, 237.      | stakkart, 16   |
| kaŋkə, 237. | Sighbiorn, 15. | stubbjörn, 16. |
| — ke, 236.  | skakə, 237.    | vikə, 237.     |
| ku'kə, 243  | stagga, 16.    |                |

## LANGUES BALTO-SLAVES

## LITUANIEN

|            |                |              |
|------------|----------------|--------------|
| ėgle, 26   | šiu̯tas, 19.   | viršus, 53   |
| ėsiu, 10   | turklėlis, 25. | žasis, 45.   |
| liksiu, 10 | vapsà, 10.     | žėnklas, 25. |
| sėgli, 26. |                |              |

## VIEUX-SLAVE

|               |               |               |
|---------------|---------------|---------------|
| agnę, 184.    | męso, 45.     | širokü, 133.  |
| bašnję, 53    | mrüzükü, 135. | tenzükü, 136. |
| daljekü, 133. | myšlję, 53.   | tünükü, 131.  |
| drüzükü, 135. | ozükü, 131.   | vratükü, 135. |
| gladükü, 131. | plelü, 21.    | vrėmę, 21-    |
| glębokü, 133. | plüzükü, 135. | vrüchü, 53.   |
| gor'kü, 133.  | sladükü, 131. | vüzbüňę, 21.  |
| günę, 21.     | stydükü, 135. | žęlo, 21.     |
| krėpükü, 133. | sünü, 21.     | žestokü, 133. |
| līgükü, 131.  | svinęti, 21.  |               |

## SLOVÈNE

|                   |               |              |
|-------------------|---------------|--------------|
| dęset, 165.       | męwč, 168.    | ręk, 166.    |
| dvęj. nĩnti, 162. | nājnk, 162.   | rękę, 166.   |
| golęp, 168.       | nāmčęjo, 162. | snājnk, 162. |
| jęngęw, 162.      | nāwnč, 162.   | sręča, 166   |
| męnčjnk, 162.     | nówngę, 162.  | svet, 165.   |
| męsęc, 167.       | pęt, 165      | vęči, 166.   |
| mlājnkę, 162.     | pęt, 165.     |              |

## LANGUE ALBANAISE

mbesę, 23 ; ndęn', 23 ; ngir, 23.

## LANGUE ARMÉNIENNE

amaw, 58  
arj, 24  
bayi, 59  
berēr, 194.  
drand, 24  
erknčim, 34.

erku, 34  
ēš, 34  
ew, 58.  
ewthn, 59.  
hayr, 59.

hing, 24  
khez, 33  
šun, 34.  
šunč, 34.  
thmbrim, 24.

## PHRYGIEN

αἰερετορ, 193.

## HITTITE

-andarı, 193, eppir, 193

## LANGUES INDO-IRANIENNES

## SANSKRIT

āṇrcúh, 187.  
ámsah, 45  
āṇrdhúh, 188  
fçire, 189.  
edhı, 71  
jūjuvuh, 188.  
jūātáh, 52.  
tātrpuh, 188.  
tātrsúh, 188  
tāmbūlam, 256.  
dadruh, 188  
duhúh, 189.

duhre, 189.  
dhár-atı, 53  
nanaksúh, 187  
nidáh, 10  
bārujıvın, 258.  
madgúh, 72.  
māmıjuh, 188.  
yācñā, 52  
rurucúh, 187.  
lāngalam, 118  
lāngūla, 119.  
linga, 119.

vavıjuh, 188.  
vāvıdhúh, 185.  
vāvıdhé, 185  
çaçramuh, 188.  
çúndhati, 220.  
çūçuvuh, 187.  
çére, çérate, 189.  
sasrúh, 187.  
sisicuh, 188.  
susupuh, 188.  
sedyāt, 71.

## PRAKRIT

atta, 22  
anna, 50  
appa, 22  
kalıya, 50.  
kalla, 50.

kavva, 51  
khuđda, 22.  
gaddaha, 22.  
tambolam, 256.  
dullaha, 50.

nissaha, 50  
parıvıvājaa, 51.  
pallala, 50  
pıvva, 51.  
ruppa, 22

## PĀLI

akka, 21.  
akkhi, 15.  
aggi, 21.  
accā, 21.  
accharā, 12, 15  
atthi, 16

appa, 21  
abbamhanna, 21  
assa, 50.  
āvalla, 21.  
ıkkō, 15.  
ıkkā, 21.

kabbada, 21.  
kuppasa, 21  
gajja, 21.  
cakka, 21.  
cullo, 15.  
chāto, 12

chuddha, 45  
 jugga, 21  
 tambūli, 256  
 tassa, 50.  
 tharu, 45  
 daddura, 21.  
 dasa, 11  
 duggama, 21  
 naggoha, 21.  
 nikkho, 44

nisinna, 198  
 paccho, 42.  
 pattī, 21  
 pappoi, 24  
 puppham, 46  
 puriso, 44  
 phaggu, 21.  
 bhadda, 21  
 māso, 44

ratī, 22.  
 vacchako, 45  
 vajja, 24  
 vassa, 46.  
 vikkava, 21.  
 satthu, 22  
 sapañña, 22  
 samucchida, 21.  
 sīda, 198.

## BENGALI

bāru, 256.

## ZEND

dātā, 196  
 nī-haē-, 205

yāsa, 147  
 raostā, 495

-hiḍa, 97

## LANGUE BASQUE

uduri, 378  
 ulhun, 378.

urun, 378  
 utqul, 378.

uthürri, 378  
 utsu, 378.



BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N° 76

---

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 17 NOVEMBRE 1923 AU 21 JUIN 1924

---

SÉANCE DU 17 NOVEMBRE 1923.

Présidence de M. M. DELAFOSSE, président.

**Membres présents.** M<sup>me</sup> Sjøstedt, Neymarck, de Willman-Grabowska; MM. Barbelenet, Benveniste, J. Bloch, O. Bloch, Brunschwig, Burnay, Cart, Chantraine, M. Cohen, Deny, Destaing, Esnault, Fohalle, Fourquet, Lacombe, Lambert, Lamouche, Machek, Marcou, Marouzeau, Martel, Maspéro, Meillet, Meunier, Morhange, Pagot, Renou, Rivet, Rœské, Rosetti, Sacleux, Šolar, Vaillant, Vendryes, Yvon.

**Assistants.** MM. Frey, Pos et Skok.

**Décès.** Le secrétaire, en mentionnant le décès de Louis Léger, professeur au Collège de France, rappelle comment il a introduit les études slaves en France et la part active qu'il a prise à la fondation de notre société.

Le président exprime les regrets unanimes de la société.

**Présentations.** Sont présentés pour être membres de la Société.

M. Mehdi EDIB, savant persan, Lalava, Tauris (Perse) (MM. Adjarian et Meillet).

M. STAAF, professeur de langues romanes à l'Université d'Upsal (MM. P. Champion et Meillet).

M. James FÉVRIER, chargé de conférences à l'École pratique des Hautes Études, Paris, V<sup>e</sup> (MM. Is. Lévy et Meillet).

M. Hendrik POS, professeur à l'Université libre d'Amsterdam, Jan Willem Brouwers-Straat 30, Amsterdam (Pays-Bas) (MM. A. Meillet et M. Cohen).

M. Stanislas SZOBER, professeur à l'Université de Varsovie, 8, rue Novowiejska, Varsovie (Pologne) (M<sup>me</sup> de Willman-Grabowska et M. A. Meillet).

M. Pierre SKOK, professeur à l'Université de Zagreb (Yougoslavie) (MM. Meunier et Meillet).

**Communications.** M. A. Meillet, résumant un mémoire de M. A. SAUVAGEOT expose que celui-ci a reconnu et appuyé de preuves solides la parenté de l'esquimo avec les langues ouraliennes. Il y a un siècle, Rask avait eu, sur des documents insuffisants, l'intuition de cette parenté<sup>1</sup>.

M. P. Rivet fait remarquer que les données ethnographiques sont de nature à étayer la démonstration de M. Sauvageot : les Eskimo se rattachent aux populations d'Asie, non d'Amérique.

M. MEILLET expose que le parfait indo-européen ne devait pas opposer des désinences moyennes à des désinences actives ; l'opposition présent γίγνομαι parfait γέγονο est quelque chose d'ancien.

M. Vendryes, en examinant divers faits des langues européennes occidentales, et en particulier du celtique, appuie les vues de M. Meillet.

Observation de M. M. Cohen.

1. A la séance du 4<sup>er</sup> décembre 1923, M. A. Meillet mentionne que la parenté de l'esquimo avec le finno-ougrien a été étudiée par M. Uhlenbeck dans les volumes LIX et LX de la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*.

SÉANCE DU 1<sup>er</sup> DÉCEMBRE 1923.

Présidence de M. DELAFOSSE, président.

**Membres présents** M<sup>mes</sup> Homburger, Neymarck, Sjoes-tedt, de Willman-Grabowska ; MM. Barbelenet, J. Bloch, Chantraine, M. Cohen, Deny, Destaing, Doutzaris, Esnault, Fohalle, Gaudefroy-Demombynes, Julien, Lacombe, Lamouche, M. Lambert, Machek, Marçais, Marouzeau, Maspéro, Meillet, Mertz, Pelliot, Renou, Rosetti, Vaillant, Vendryes.

Assistants. MM. Bagchi, Frey, Kaku Jimbo, Ružičić.

**Questions écrites.** L'administrateur annonce qu'il recevra dorénavant les petites questions de détail que les membres de la Société voudraient poser sur des sujets touchant à la linguistique. Ces questions seront communiquées par écrit pendant les séances, soit par inscription au tableau noir soit par papier circulant.

Les membres de la Société qui auraient une réponse à fournir la donneront par écrit ou oralement hors séance à l'auteur de la question.

Une première question, de M. Mayer Lambert, est communiquée aux membres assistants à la séance

**Elections.** Sont élus membres de la Société :

MM. Mehdi Edib, Staaf, Février, Pos, Szober, Skok.

**Présentations.** Sont présentés pour être membres de la Société :

M. Myles DILLON, 2, North St-Georges Street, Dublin (Irlande) (MM. Sommerfelt et Meillet).

M. NÉMETH, professeur de turc à l'Université de Budapest (Hongrie) (MM. Sauvageot et Meillet).

M. Kaku JIMBO, professeur à la Normal high School de Tokio (Japon) ; à Paris, 59, rue Boissière, XVI<sup>e</sup> (MM. Vendryes et Pelliot).

M. Gojko Ružić, étudiant à l'Université de Belgrade; à Paris, 6, rue Clément, VI<sup>e</sup> (MM. Vaillant et Meillet).

**Élection de la Commission des finances pour 1923.**

Sont élus membres de cette commission . MM. Is. Lévy, Lacombe, Marcou

**Université de Tokio.** Le secrétaire propose que la Société prenne part aux envois qui vont se faire à l'Université de Tokio, dont les collections ont péri dans la catastrophe de l'été dernier.

**Exposé et discussion.** La question des substrats.

M. Jules Bloch examine les faits indo-aryens qui sont ordinairement attribués à l'existence d'un substrat dravidien, et surtout l'existence des consonnes dites cérébrales.

Il montre que l'explication par le substrat dravidien ne s'impose nullement; on peut au moins aussi bien penser à un substrat munda.

Examinant l'extension de la prononciation cérébrale en indo-aryen, M. J. Bloch montre que, quelle qu'en soit l'origine, ses progrès ont été gouvernés par des tendances pré-existantes de la langue.

Questions et observations de MM. Meillet, Vendryes, M<sup>me</sup> de Willman-Grabowska, MM. M. Cohen et Marçais. La suite de la discussion est remise à une séance ultérieure.

---

SÉANCE DU 15 DÉCEMBRE 1923.

Présidence de M. M. DELAFOSSE, président.

**Membres présents.** M<sup>mes</sup> Homburger, Neymarck, de Willman-Grabowska; MM. Barbelenet, Beaulieux, O. Bloch, G. Cohen, M. Cohen, Deny, Esnault, Février, Fohalle, Lacombe, Lambert, Lambrino, Marçais, Marcou, Marouzeau, Meillet, Pagot, Pos, Rivet, Rosetti, Saroihandy, Vaillant, Vendryes.

Assistant. Le secrétaire prononce quelques mots de bien-



venue à M. Densusianu, professeur à l'Université de Bucarest, qui assiste à la séance.

**Prix Bibesco.** L'administrateur annonce qu'un prix de la fondation Bibesco sera décerné en 1924 par la Société.

**Jubilé Wackernagel.** Le secrétaire mentionne la célébration, qui a eu lieu récemment, du 70<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de notre confrère M. Jakob Wackernagel. La Société s'associe aux félicitations que le secrétaire a envoyées en cette occasion à notre confrère.

**Élections.** Sont élus membres de la Société :

MM. Myles Dillon, Németh, Kaku Jimbo, Gojko Ružić.

**Présentation.** Est présenté pour être membre de la Société :

M. Ovide DENSUSIANU, professeur à l'Université, 24, Str. Coltei, Bucarest (Roumanie) (MM. Sarohandy et M. Cohen).

**Rapport de la Commission des Finances.** Il est donné lecture du rapport suivant de la Commission des Finances, qui est approuvé après explications complémentaires de M. A. Meillet.

#### RAPPORT DE LA COMMISSION DES FINANCES POUR L'EXERCICE 1923.

Après avoir pris connaissance des comptes du trésorier, la Commission a arrêté le bilan suivant au 15 décembre 1923 .

#### RECETTES :

|                                                                                    |                      |
|------------------------------------------------------------------------------------|----------------------|
| Report d'exercice. . . . .                                                         | 204 fr 34            |
| Cotisations annuelles . . . . .                                                    | 6 008 »              |
| Cotisations perpétuelles . . . . .                                                 | 2 800 »              |
| Vente de publications. . . . .                                                     | 1 634 »              |
| Service des œuvres françaises à l'étranger.                                        | 4 500 »              |
| Subvention de l'État. . . . .                                                      | 700 »                |
| Subvention pour la bibliographie (Fédération des Sociétés scientifiques) . . . . . | 4 800 »              |
| Don de M. Meillet (honoraires de rédaction) . . .                                  | 800 »                |
| Fonds spécial. . . . .                                                             | 500 »                |
| Rentes et intérêts de dépôts. . . . .                                              | 2 673 40             |
| Vente de titres (B. C. N.). . . . .                                                | 3 379 65             |
| <b>TOTAL . . . . .</b>                                                             | <b>27 398 fr. 09</b> |

## DEPENSES :

|                                                     |                      |
|-----------------------------------------------------|----------------------|
| Imprimerie Durand (Bulletins nos 72 et 73).         | 9 290 fr. 25         |
| Imprimerie Nationale (Facture n° 1716)              | 51 80                |
| Compte de l'éditeur . . . . .                       | 1 047 70             |
| Indemnité pour frais de trésorerie . . . . .        | 300 »                |
| Rédaction de l'index et dactylographie. . . . .     | 80 85                |
| Honoraires de rédaction. . . . .                    | 800 »                |
| Frais de séances et envois de circulaires . . . . . | 382 »                |
| Frais de banque et enregistrement. . . . .          | 129 85               |
| Cotisations et gratifications. . . . .              | 185 »                |
| Frais de poste et papeterie . . . . .               | 300 90               |
| Achat de rente (rachat de cotisations).             | 2 946 55             |
| Achat de titres provisoires (B. D. N.). . . . .     | 4 950 5              |
| TOTAL . . . . .                                     | <u>20 434 fr. 90</u> |

## EN CAISSE :

|                                          |                      |
|------------------------------------------|----------------------|
| Compte en banque. . . . .                | 5 673 fr. 05         |
| Compte de chèques postaux . . . . .      | 374 62               |
| Compte chez l'éditeur (crédit) . . . . . | 645 80               |
| En caisse du trésorier . . . . .         | 269 72               |
| TOTAL. . . . .                           | <u>6 963 fr. 19</u>  |
| TOTAL EGAL. . . . .                      | <u>27 398 fr. 09</u> |

L'excédent de recettes qu'accuse le présent exercice n'est qu'apparent : la facture du dernier fascicule paru des Mémoires et celle de deux fascicules du Bulletin actuellement sous presse restent à régler pour le début du prochain exercice. En outre nous devons réserver l'annuité du prix Bibesco.

La vente des publications présente un accroissement sensible : un peu plus de 1 600 francs contre un peu plus de 1 200 francs l'année précédente. Un certain nombre de collections complètes ont été demandées à l'éditeur par des membres ou des acheteurs nouveaux, surtout parmi les bibliothèques des pays anglo-saxons.

Le produit des cotisations s'est également accru : environ 6 000 francs contre environ 4 500 francs, cette plus-value est due en partie à l'augmentation du chiffre des membres, mais aussi aux efforts persévérants du trésorier, qui est parvenu à récupérer bon nombre de cotisations arriérées, nous devons le remercier de son zèle, mais il importe que chacun de nous seconde ses efforts et épargne à la Société des frais de recouvrement en s'acquittant de sa cotisation dès les premiers mois de l'année.

Nos frais généraux demeurent extrêmement réduits ; c'est par une sévère économie que la Société peut suffire à son activité sans relever le chiffre de ses cotisations.

Le 15 décembre 1923.

I. LÉVY, Ph. MARCOU, G. LACOMBE.

**Election du Bureau pour 1924.** Sont élus :*Président* : M. William MARÇAIS.*Vice-présidents* : MM. P. PELLIOU et A. MAZON.*Secrétaire* : M. A. MEILLET.*Secrétaire-adjoint* : M. Jules BLOCH.*Administrateur* : M. Marcel COHEN.*Trésorier* : M. J. MAROUZEAU.

**Communications.** M. Marcel Cohen indique qu'une prononciation *n*<sup>y</sup> de *gn* orthographique semble prévaloir à Paris même, dans une partie des jeunes générations. On peut reconnaître facilement cette prononciation au fait que le phonème complexe qui en résulte est séparé d'une consonne suivante par *ə* (*e* muet) effectivement prononcé.

Un échange de vue animé suit cette communication : y prennent part MM. Lambert, Vendryes, Barbelenet, Saroi-handy, Delafosse, Rivet, M<sup>me</sup> de Willman-Grabowska, MM. Meillet et O. Bloch.

M. J. MAROUZEAU, en liaison avec une précédente communication, signale un trait du langage « paysan » : la tendance à exprimer la pensée par approximation, par détours et par formules ; cette tendance condamne la langue à une sorte de paresse, qui explique peut-être en partie la lenteur de développement de la prose latine primitive, qui était rurale.

---

**SÉANCE DU 19 JANVIER 1924.**

Présidence de M. W. MARÇAIS, président.

**Membres présents.** M<sup>me</sup> Sjöstedt, de Willman-Grabowska ; MM. Benveniste, J. Bloch, Canard, Cart, M. Cohen, Deny, Destaing, Esnault, Février, Gaudefroy-Demombynes, Gougenheim, Huart, Lacombe, M. Lambert, Lamouche, Machek, Malvy, Marouzeau, Martel, Meillet, Mertz, Pagot, Pos, Rivet, Rosetti, Sandfeld, Sauvageot, Staaf, Vendryes, Yvon.

Excusés. MM. M. Delafosse, A. Vaillant.

Assistants MM. Devoto, Raghib Houloussi bey.

**Décès.** Le président annonce la grande perte que vient de faire la Société par la mort de René Basset. Il retrace en quelques mots la considérable activité scientifique de cet orientaliste de premier ordre, il marque en particulier son rôle d'initiateur dans les études berbères, où, en même temps qu'il produisait lui-même beaucoup d'ouvrages, il était suivi par de nombreux élèves toujours encouragés par lui.

La Société exprime ses condoléances émues à nos confrères André Basset et Jean Deny, fils et gendre du confrère que nous avons perdu.

**Élection.** Est élu membre de la Société :

M. O. Densuianu.

**Présentations.** Sont présentés pour être membres de la Société .

M. Jean BOUTIÈRES, professeur délégué au Lycée d'Auch (Gers), romaniste (MM. V. Magnien et A. Meillet).

M. F. MULLER, professeur à l'Université d'Amsterdam (MM. Meillet et Vendryes).

M. l'Abbé A. MILLET, 14, rue de la Tombe-Issoire, Paris, XIV<sup>e</sup> (MM. Rousselot et Meillet).

M. J.-J. MIKKOLA, professeur à l'Université d'Helsingfors (MM. Gustafsson et Meillet)

M. E. FLINCK, professeur à l'Université d'Helsingfors (MM. Gustafsson et Marouzeau).

**Communications.** M. A. SAUVAGEOT expose une correspondance ouralien *p*, turc (et autres langues apparentées) *k*, qui est attestée au moyen de nombreux mots de sens identique dans un groupe et dans l'autre.

M. Meillet rappelle qu'on a déjà souvent dénoncé les ressemblances générales de structure entre les langues ouraliennes (ou finno-ougriennes) et les langues du groupe dit altaïque (turc, etc.). Mais la comparaison se heurtait à de grosses divergences de détail. Le travail de M. Sauvageot montre au contraire une ressemblance de détail importante, où on retrouve l'évolution déjà connue dans l'indo-européen

et ailleurs de *k*<sup>v</sup> soit en labiale soit en palatale non labialisée.

M. Deny marque qu'il serait utile de poursuivre la recherche en rangeant plus que ne l'a fait M. Sauvageot des exemples mongols et toungouzes à côté des exemples tures.

Observations de MM. M. Cohen et Marçais.

M. G. ESNAULT revient sur l'explication de : Nager comme un fer à repasser = naviguer comme un garde-côte du type dit plaisamment « fer à repasser », qui a été exposée par M. Laurent (Bulletin, n° 73, p. 126). Comme il s'agit de plongée et non de navigation, il pense que l'expression vise bien la pesanteur du *fer* ; les mots « à repasser » sont une queue sans signification technique.

Observation de M. Jules Bloch.

## SÉANCE DU 2 FÉVRIER 1924.

Présidence de M. W. MARÇAIS, président.

**Membres présents.** M<sup>mes</sup> Homburger, Neymarck, Sjørsedt, de Willman-Grabowska; MM. A. Basset, J. Bloch, O. Bloch, Chantraine, M. Cohen, Delafosse, Deny, Destaing, Février, Fohalle, Froidevaux, Gaudefroy-Demombynes, Gougenheim, Kaku Jimbo, Lacombe, Lambert, Lamouche, Marcou, Marouzeau, Maspéro, Meillet, Pos, Renou, Rivet, Rosetti, Ružičić, Saroihandy, Sauvageot.

Excusé. M. Vendryes.

Assistants MM. Devoto, Frey, Kuryłowicz.

**Communications du Bureau.** On annonce le projet de fondation d'une *Société de linguistique romane* destinée à éditer une revue consacrée uniquement à la linguistique romane, dirigée par nos confrères O. Bloch et Terracher.

**Elections.** Sont élus membres de la Société :

MM. Boutières, F. Muller, A. Millet, J.-J. Mikkola, E. Flinck.

**Présentations.** Sont présentés pour être membres de la Société :

M. KURYLOWICZ Georges, docteur de l'Université de Lwow, 13. rue Lamandé, Paris, XVII<sup>e</sup> (MM. Jules Bloch et Fohalle).

M. GOMBOCZ (Zoltán), professeur à l'Université de Budapest, I Ker. Budafoki út 18 sz. (MM. Sauvageot et Meillet).

M. ZICHY (Comte Étienne), professeur à l'Université de Budapest, I Ker. Dobrentei utca 8 sz. (MM. Sauvageot et Meillet).

M. LAGER KRANTZ (Eliel), professeur à l'Université de Budapest, I Ker. Ménesi út 11 sz. (MM. Sauvageot et Meillet).

M. GRONBECH (Vilhelm), professeur à l'Université, Lehmann og Stages Boghandel, Copenhague 1902 (MM. Sauvageot et Meillet).

M. DEVOTO (Giacomo), Ramiola, Parme (Italie) (MM. Vendryes et Meillet).

M. FRTCHEK (Jean), répétiteur à l'École des Langues orientales, 9, rue Michélet, Paris, VI<sup>e</sup> (MM. Boyer et Meillet).

M. PEYSSARD (L.), professeur au Lycée, 40, rue de Wisocq, Saint-Omer (Pas-de-Calais) (MM. Ernout et Meillet).

MADRAS UNIVERSITY LIBRARY, Egmore, Madras (Inde) (MM. M. Cohen et Meillet).

STADT- UND HOCHSCHULBIBLIOTHEK, Berne (Suisse) (MM. M. Cohen et Meillet).

BIBLIOTHEEK DER UNIVERSITEIT, Amsterdam (Hollande) (MM. M. Cohen et Meillet).

K. UNIVERSITETS. BIBLIOTEKET, Lund (Suède) (MM. M. Cohen et Meillet).

**Exposés et discussion.** La Société poursuit l'entretien sur la question des substrats linguistiques qui avait été commencé à la séance du 19 janvier.

Prennent part à l'échange de vues . MM. M. Cohen, Margais, Delafosse, M. Lambert, Destaing, Meillet, Février, M<sup>lle</sup> Homburger, MM. Sauvageot, Lamouche, Deny.

M. Marcel Cohen rappelle qu'on a quelquefois expliqué par une influence berbère l'affrication de *t* en *t'* dans cer-

tains parlers maghribins ; avant d'adopter une pareille explication, il faut examiner l'état des consonnes à l'intérieur de l'arabe ; or toutes les consonnes occlusives non emphatiques du sémitique se trouvent soit affriquées soit spirantisées en divers points de l'arabe (ainsi  $g > \dot{g}$  presque général,  $p > f$  général).

M. Destaing mentionne que l'affrication de  $t$  en  $t^s$  ne se rencontre que sur quelques points du berbère.

M. Marçais dit qu'en quelques parlers arabes maghribins  $t$  passe à  $\phi$  après consonne en fin de mot ; c'est une prononciation nettement berbère.

M. Meillet expose qu'il faut traiter de la question des substrats avec beaucoup de précaution, en tenant compte des données linguistiques et historiques.

Les langues transportées sur un substrat étranger ont une évolution beaucoup plus rapide (indo-européen en Iran ; latin en Gaule).

Il est plus difficile de savoir si la nature des changements est commandée par le substrat, ainsi l'altération des intervocaliques en français correspond bien à la faiblesse des consonnes dans cette position en celtique ; mais il n'est pas absolument sûr que le passage de  $u$  à  $ü$  ait une cause analogue.

Il ne faut pas trop expliquer les changements lors d'une substitution par une mauvaise prononciation de la langue apprise (accent étranger) au moment même de l'acquisition. Les tendances du substrat se font plutôt jour dans l'évolution ultérieure de la langue acquise, avec des manifestations nouvelles.

Sur chaque domaine les convergences de causes produisent des transformations de types très différents.

M<sup>lle</sup> Homburger cite comme bon exemple d'influence d'un substrat la présence de clics dans le langage bantou des Zoulou.

M. Sauvageot mentionne que parfois des étrangers acquérant une langue en exagèrent certaines prononciations typiques.

---

## SÉANCE DU 16 FÉVRIER 1924.

Présidence de M. W. MARÇAIS, président

**Membres présents.** M<sup>me</sup> Homburger, Sjøstedt, de Willman-Grabowska; MM. A. Basset, Benveniste, J. Bloch, O. Bloch, M. Cohen, Couret, Delafosse, Deny, Doutzaris, Esnault, Février, Huart, Julien, Kurilowicz, M. Lambert, Marcou, Marouzeau, Meillet, Mertz, Millet, Morhange, Renou, Rossetti, Saroihandy, Staaf, Thomas, Vaillant, Vendryes, Yvon.

**Élections.** Sont élus membres de la Société.

MM. Lagerkrantz, C<sup>e</sup> Zichy, Gombocz, Kuryłowicz, Gronbech, Devoto, Fritchek, Peyssard, les Bibliothèques universitaires de Madras, Berne, Amsterdam, Lund.

**Présentations.** Sont présentées pour être membres de la Société :

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ D'ÅBO (Finlande)  
(MM. M. Cohen et Meillet).

LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE GÖTEBORG (Suède)  
(MM. M. Cohen et Champion).

HARVARD COLLEGE LIBRARY, Cambridge, Massachussets  
(États-Unis) (MM. M. Cohen et Champion).

**Communications.** M. G. ESNAULT expose une étymologie nouvelle de *gnôle* « eau-de-vie de mauvaise qualité » ; il paraît s'agir d'une forme de *ebulus* « sureau herbacé », attestée en certains points du centre de la France. Or le sureau arborescent est connu pour fournir un alcool médiocre, et le sureau herbacé est donné comme ayant les mêmes usages que le sureau arborescent.

Observations de MM. J. Bloch, Marçais, M. Lambert. Saroihandy, Couret, M. Cohen, Février.

M. H. YVON examine certains rapports entre le futur et le conditionnel. Il est peu juste d'envisager le conditionnel dans « il a dit qu'il viendrait » comme un simple « passé



de futur » à valeur uniquement temporelle et à forme dominée par la concordance des temps. Le futur lui-même a une teinte modale, à plus forte raison le conditionnel dans une phrase de cette espèce.

Observations de MM. Vendryes, Meillet, O Bloch, M. Lambert.

M. Meillet dit qu'il est très difficile de savoir la valeur d'une forme grammaticale même d'une langue vivante. Dans le cas du français, il a pourtant le sentiment d'un système verbal essentiellement temporel, et il est tenté d'interpréter en conséquence les faits de détail.

M VENDRYES entretient la Société des poteries gauloises de la Graufesenque, près Millau ; découvertes en 1882, elles ont été réétudiées récemment ; les comptes de potier qu'on y a trouvés ont un intérêt pour l'étude du gaulois

Observation de M. Thomas. -- La fin de la communication de M. Vendryes est reportée à une prochaine séance.

---

## SÉANCE DU 1<sup>er</sup> MARS 1924.

Présidence de M W. MARÇAIS, président

**Membres présents.** M<sup>mes</sup> Neymarck et de Willman-Grabowska, J. Bloch, M. Cohen, Esnault, Féghali, Fohalle, Kurylowicz, Lacombe, M. Lambert, Marcou, Marouzeau, Mertz, Pagot, Rosetti, Vaillant, Vendryes, Yvon.

Excusé : M. Meillet.

Assistant. M. Scheuermeier.

**Élections.** Sont admises dans la Société :

Les Bibliothèques d'Abo, Goteborg et Harvard College.

**Présentation.** Est présenté pour être membre de la Société :

M. Paolo SCHEUERMEIER, docteur ès lettres, collaborateur de l'Atlas linguistique italiano-ladin, presso ditta Brunner et C°, Como (Italie) (MM. G. Lacombe et M. Cohen).

**Exposé et discussion.** M<sup>me</sup> H. Neymarck entretient la

Société de ses recherches sur le rythme de la phrase. Elle pense qu'on doit adopter pour l'étude du rythme parlé une partie des principes du solfège. Une phrase se divise en temps égaux qu'on peut battre comme au métronome, et où les syllabes plus ou moins précipitées représentent des notes plus ou moins longues. On peut noter le rythme même d'une langue qu'on ne comprend pas, l'enfant s'habitue au rythme de la langue avant de savoir parler.

M<sup>me</sup> Neymarek cite des exemples de français, de russe, d'allemand, d'anglais et d'italien.

Certaines langues ont des temps plus rapprochés et un rythme plus saccadé.

Le rythme uniforme est d'ailleurs théorique; il est en fait nuancé dans l'élocution.

Il suit un échange de vues auquel prennent part MM. Marçais, Marcou, M. Lambert, M<sup>me</sup> de Willman-Grabowska, MM. J. Marouzeau, Vendryes, Jules Bloch, Marcel Cohen.

Plusieurs de ceux qui prennent la parole insistent sur la difficulté de définir le rythme et d'affirmer un principe de régularité.

M. Marcou fait remarquer que le rythme acquis par chacun est fragile et peut se perdre dans la langue maternelle si on s'habitue au rythme d'une langue étrangère; M<sup>me</sup> de Willman-Grabowska remarque que le polonais en Pologne même est rythmé de manière différente suivant les provinces.

M. Marouzeau marque la nécessité de distinguer entre une interprétation esthétique et l'élocution normale.

MM. Vendryes et Jules Bloch signalent comme moyen d'étude la recherche des rythmes musicaux plaqués par des compositeurs sur des textes littéraires écrits indépendamment de la musique. M. Jules Bloch oppose en particulier la mélodie de Debussy à certains rythmes divisés de chants allemands.

M. M. Cohen mentionne qu'il faudrait, outre le principe général qu'essaie de fournir la méthode de M<sup>me</sup> Neymarek, trouver des caractéristiques précises de détail pour distin-

guer les rythmes des différentes langues. La division en mesures peut être une base d'étude; mais la barre de mesure (comme M<sup>me</sup> Neymarck le dit elle-même) n'est pas indispensable à la musique en soi.

---

## SÉANCE DU 15 MARS 1924.

Présidence de M. W. MARÇAIS, président

**Membres présents.** M<sup>mes</sup> Homburger, Neymarck, Sjorsedt, de Willman-Grabowska; MM. A. Basset, J. Bloch, O. Bloch, M. Cahen, Chantraine, M. Cohen, Couret, Delafosse, Deny, Doutzaris, Esnault, Février, Fohalle, Huart, Kurilowicz, Lacombe, Lambert, Lamouche, Laurent, Marouzeau, Meillet, Millet, Mertz, Pagot, Renou, Rosetti, Sacleux, Scheuermeier, Staaf, Vaillant.

Assistant. M. Zelenik.

**Élection.** Est élu membre de la Société :

M. P. Scheuermeier.

**Présentations.** Sont présentés pour être membres de la Société :

M. Magnus OLSEN, professeur à l'Université, 26, Fagerborggaten, Christiania (Norvège) (MM. Sommerfelt et Meillet).

M. Sigurd KOLSRUD, professeur à l'Université, 16, Smaalensgaten, Christiania (Norvège) (MM. Sommerfelt et Meillet).

M. le Dr K. ZELENIK, professeur de français et d'allemand au Lycée de Ptuj, Slovénie (Yougoslavie) (MM. Vaillant et Meillet).

**Voyage du Secrétaire.** M. A. Meillet rend compte de son récent voyage au Danemark et en Suède. Il se félicite de l'accueil très chaud qui a été fait en sa personne à la linguistique française et rappelle les souvenirs d'aimables séances où les libations ont accompagné les communications scientifiques.

**Communications.** M. PAGOT se demande si, en introduisant les explications linguistiques dans les classes, on doit mentionner les opinions controversées et les simples hypothèses. Son expérience lui a montré que ce n'est qu'à partir de l'âge de 14 ans que les élèves peuvent avoir profit à entendre exposer que la science comporte beaucoup de parties douteuses et est le résultat d'un effort toujours continué.

Observations de M. Marouzeau, M<sup>me</sup> de Willman-Grabowska, M. M. Lambert.

M. MEILLET rappelle que l'italo-celtique et l'indo-iranien ont des conservations communes de termes de religion et de droit indo-européen; un nouvel exemple est donné par le mot *antarā-mrūye* des gâthâs qui correspond pour la composition, l'emploi et le sens au latin *inter-dico*.

M. MEILLET entretient ensuite la Société de l'indépendance et de l'originalité de l'esprit latin. Le latin n'a pas conservé les anciens noms d'aristocrates indo-européens, et les noms de *gens* romaines n'ont pas d'étymologie indo-européenne; les Romains ont eu une aristocratie de paysans. Le latin ancien est une langue populaire, où on trouve des éléments caractéristiques de langage familial (gémérations de consonnes, diminutifs); son seul usage savant est l'emploi comme langue juridique et officielle, mais il n'est pas un instrument de culture intellectuelle. L'effort des auteurs postérieurs à Plaute a été de verser dans les mots latins le contenu de la pensée grecque, en évitant d'emprunter des mots étrangers. Cet effort, surtout celui de Cicéron, qui a préservé dans son style le décorum de l'homme politique romain qu'il désirait être avant tout, a abouti à la constitution d'un instrument parfaitement adapté à l'aspect de civilisation qu'est l'humanisme. Ce cadre solide a été l'armature de plusieurs renaissances successives dans l'Europe occidentale.

Observations de MM. M. Lambert, Marçais, Marouzeau, M<sup>me</sup> de Willman-Grabowska, M. M. Cohen.

---

## SÉANCE DU 5 AVRIL 1924.

Présidence de M W MARÇAIS, président.

**Membres présents.** M<sup>me</sup> Homburger, Neymarck, Sjøestedt, de Willman-Grabowska ; MM. A. Basset, Beaulieux, Jules Bloch, Oscar Bloch, Chantraine, M. Cohen, Couret, Delafosse, Doutzaris, Février, Fohalle, Kuritowicz, Lacombe, Lamouche, Lévy-Bruhl, Liscu, Marcou, Marouzeau, Maspéro, Meillet, Millet, Pagot, Renou, Rivet, Rosetti, Sacleux, Saroihandy, Staaf, Vaillant, Vendryes, Yvon.

Excusés MM. Brunot, Esnault.

Assistants. M. Radin, M<sup>me</sup> Couret.

**Élections.** Sont élus membres de la Société :

MM. M Olsen, S. Kolsrud, K. Zelenik.

**Présentations.** Sont présentés pour être membres de la Société :

· M. Paul RADIN, lecteur d'Ethnologie à Christ College, Cambridge (Angleterre) (MM. Rivet et Marcou).

THE UNIVERSITY OF THE WITWATERSRAND, Johannesburg (Afrique Australe) (MM. M. Cohen et Meillet).

**Communications.** M. M. DELAFOSSE parle des relations du conditionnel avec le futur dans les langues négro-africaines. Le conditionnel est constitué comme un passé du futur ; soit qu'on mette au passé, pour le constituer, un auxiliaire dont la forme non passée sert à former le futur ; soit qu'on surajoute une particule marquant le passé à une particule formative du futur.

· Le sens du conditionnel ainsi formé est toujours la réponse en proposition principale à une condition formulée dans une proposition dépendante. On ne distingue pas de conditionnel présent ou passé : il y a toujours insistance sur le fait que l'action n'est pas réalisée.

Observations de MM. Meillet, J. Bloch, Yvon, M<sup>me</sup> de Willman-Grabowska, MM. Vendryes, M. Cohen, Marçais, Février, M<sup>me</sup> Homburger, M. Marcou.

M. L. LEVY-BRUHL parle de certaines formules employées par les Eskimo, avec le sentiment d'un souhait plus ou moins vif. Certaines (d'après les traductions de Thalbitzer) sont à l'optatif, d'autres au présent. Pour ce dernier cas, M. Lévy-Bruhl se demande si on ne doit pas faire état de la force du désir. L'émotion forte supprime tout sentiment du temps qui doit s'écouler entre l'expression du désir et sa réalisation escomptée.

Observations de MM. Meillet, Marçais, Vendryes, Lamouche, M<sup>me</sup> de Willman-Grabowska, MM. Cohen et Delafosse.

M. Meillet mentionne que dans les Védas le résultat escompté d'une opération religieuse est exposé au présent.

M. Marçais mentionne l'usage optatif du parfait (accompli) en arabe classique. D'autre part il demande s'il ne faut pas distinguer au point de vue de l'origine entre les deux sortes de rédactions mentionnées pour l'eskimo.

---

### SÉANCE DU 5 MAI 1924.

Présidence de M. D. BARBELENET, ancien président.

**Membres présents.** M<sup>mes</sup> Homburger, Neymarck ; MM. J. Bloch, O. Bloch, Chantraine, M. Cohen, Doutzaris, Fohalle, Kurilowicz, Lacombe, M. Lambert, Lamouche, Marcou, Marouzeau, Martel, Meillet, Pagot, Rivet, Rosetti, Roeszké, Saroihandy, Vendryes.

**Élections.** Sont élus membres de la Société :

M. P. Radin ; University of the Witwatersrand (Johannesburg).

**Présentations.** Sont présentés pour être membres de la Société :

M. Léo SPITZER, romaniste autrichien, 9, Weberstrasse, Bonn (Allemagne) (MM. Meillet, O. Bloch et M. Cohen).

M. E. WALBERG, professeur à l'Université de Lund (Suède) (MM. Meillet, O. Bloch et Champion).

L'UNIVERSITE LIBRE DE BRUXELLES (MM. Meillet et M. Cohen).

**Décès.** L'administrateur annonce le décès de notre confrère Gustafsson, professeur à Helsingfors; le secrétaire et le trésorier mentionnent qu'il a toujours été des amis les plus fidèles de notre Société.

**Projet de transcription phonétique internationale.** Le secrétaire de la Société, consulté à ce sujet par l'Union des Académies, souhaite répondre au nom de la Société et demande la nomination d'une commission; elle sera constituée, avec M. Meillet, de MM. J. Vendryes et M. Cohen.

**Communication.** M. Vendryes, comme suite à une précédente communication, entretient la Société des documents trouvés dans la fabrique de poteries gauloise de la Graufesenque, et spécialement des noms de nombres ordinaux du gaulois.

M. Meillet fait remarquer que ces documents, où la numération est gauloise, tandis que les noms de vases et d'ouvriers sont latins montrent comment le vocabulaire du latin a dû prévaloir en Gaule avant qu'on n'en adopte la grammaire.

Observation de M. M. Lambert.

---

## SÉANCE DU 24 MAI 1924.

Présidence de M. M. DELAFOSSE, ancien président.

**Membres présents.** M<sup>mes</sup> Sjøestedt, de Willman-Grabowska; MM. J. Bloch, Burger, Chantraine, M. Cohen, Deny, Esnault, Février, Fohalle, Froidevaux, Julien, Kurilowicz, Lacombe, Lambert, Lambrino, Lamouche, Liscu, Marouzeau, Meillet, Mertz, Meunier, Renou, Rivet, Rosetti, Ružičić, Vaillant, Vendryes.

**Assistants.** MM. Bounan, Rozwadowski.

**Election du secrétaire de la Société comme Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.** En

ouvrant la séance le président mentionne la récente élection de M. A. Meillet à l'Institut et exprime les félicitations de de la Société.

**Elections.** Sont élus membres de la Société :

MM. Spitzer et Wallberg ; l'Université libre de Bruxelles.

**Présentations.** Sont présentés pour être membres de la Société :

M. ROZWADOWSKI Jean, professeur à l'Université, Smolenska 21, Cracovie (Pologne) (MM. Meillet et Vendryes).

M. BÉQUIGNON, agrégé de l'Université, élève à l'École française d'Athènes (Grèce) (MM. Juret et Meillet).

M. WOOLNER (A. C.), principal of Oriental college, Lahore (Inde) (MM. J. Bloch et S. Lévi).

ÉCOLE BIBLIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE (P. Dhorme), à Jérusalem (Palestine) (MM. Cohen et Meillet).

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE POZNAN, Ul. Rycerska, 4-6 (Pologne) (MM. Cohen et Meillet).

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE TURIN, par Fratelli Bocca, via Carlo Alberto, 3, Turin (Italie) (MM. Cohen et Meillet).

JEDNOTA ČESKÝCH FILOLOGU, Veleřlavínova 96, Prague I, Tchécoslovaquie (MM. Hujer et Meillet).

**Décès.** MM. Vendryes et Meillet annoncent le deuil qui frappe la Société par la mort de notre confrère J. Poirot ; ils disent quelle perte irréparable fait la phonétique en la personne de ce savant.

**Communications.** M. J. M. MEUNIER traite de quelques noms de lieu de la Nièvre, mentionnés dans des Chartes du VIII<sup>e</sup> et du IX<sup>e</sup> siècle et inscrits comme détruits dans le Dictionnaire topographique de Soultrait quoiqu'ils existent encore. Ces noms ont été généralement méconnus sur les cartes actuelles parce que leur aspect phonétique a été modifié.

M. Meunier cite aussi des exemples de restitutions imprudentes de mots anciens d'après des noms modernes dont l'histoire a été mal suivie.

Observation de M. Vendryes.

M. A. MEILLET étudie les abstraits en \*-*ti*- de l'indo-européen. On a remarqué depuis longtemps que le domaine des abstraits en \*-*ti*- est la composition et l'on a signalé des op-



positions comme celle de got. *kustus* et *gakusts*. L'Avesta oppose, d'une manière caractéristique, *sraošō* « obéissance » à *asruštīš* « non obéissance ». Ce n'est donc pas un accident. Le slave a seulement *sŭ-mrŭtŭ* « mort » *pa-metŭ* « souvenir », etc. La limitation du type en *-ti-* aux composés s'explique bien : les noms radicaux étaient en indo-européen des noms d'action dans la forme simple (type latin *uōx*) et des noms d'agent au second terme des composés (type lat. *iū-dex*) ; au second terme des composés le type en *-ti-* sert de substitut au type radical qui manquait.

Observations de MM. Vendryes et Marouzeau.

M. Jules BLOCH montre que les tons qui ont été signalés dans les dialectes indo-aryens du Penjab septentrional proviennent de la disparition du souffle sonore des anciennes aspirées sonores. L'assourdissement des anciennes sonores aspirées initiales dans les mêmes dialectes est à son tour une conséquence de l'intonation, et fournit une variante asiatique de la loi de Verner, telle qu'elle a été interprétée par Gauthiot, MSL. XI. Des faits analogues existent en tibétain et conduisent à poser pour le Penjab du Nord la question d'un substrat de type tibétain.

Observation de M. Vendryes.

## SÉANCE DU 21 JUIN 1924.

Présidence de M. M. DELAFOSSE, ancien président.

**Membres présents.** M<sup>me</sup> de Willman-Grabowska ; MM. Barbelenet, J. Bloch, Blondheim, Chantraine, M. Cohen, Couret, Cuendet, Deny, Destaing, Doutzaris, Février, Gougenheim, Huart, Kurilowicz, M. Lambert, Lambrino, Lamouche, Marcou, Marouzeau, Meillet, Millet, Pagot, Radin, Renou, Rivet, Roques, Rosetti, Ružičić, Saroihandy, Sauvageot, Vaillant, Vey.

Assistant. M. Gr. Nandris.

**Présentations.** Sont présentés pour être membres de la Société :

M August GUNTHER. Professeur, Etlingen, Baden (Allemagne) (MM. M. Cohen et Meillet).

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE GRAZ (Autriche) (MM. M. Cohen et Meillet).

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE DORPAT (Estonie) (MM. M. Cohen et Meillet).

LA BIBLIOTHECA CENTRALE, Florence (Italie) (MM. M. Cohen et Meillet).

**Elections.** Sont élus membres de la Société :

MM. Rozwadowski, Béquignon, Woolner, Günther; l'École biblique de Jérusalem; l'Université de Poznan; la Bibliothèque Nationale de Turn; Jednota Českých filologů; l'Université de Graz; l'Université de Dorpat; la Bibliothèque Centrale de Florence.

**Prix Bibesco.** Après lecture du rapport de M. Mario Roques, professeur de roumain à l'École des Langues orientales, directeur de l'Institut roumain à la Sorbonne, le prix Bibesco pour 1924 est attribué au Musée de la Langue roumaine de la Faculté des lettres de l'Université de Cluj (Roumanie), pour la publication annuelle *Dacoromania*, comprenant à cette date 3 volumes édités sous la direction de M. Sextil Puscariu.

Deux candidats ont présenté leur candidature en retard; il ne semble pas que, présentée plus tôt, elle aurait changé la décision de la Société.

**Congrès international des Américanistes** à La Haye et à Goteborg. été 1924. MM. Marcou et Rivet représenteront la Société à ce Congrès.

**Souscription au monument Barrès.** Sur l'initiative de la Confédération des Sociétés scientifiques, pour laquelle Maurice Barrès, député, avait obtenu l'aide gouvernementale, la Société participera à cette souscription.

**Communications.** M. J. PSICHARI parle du passage de *pt* à *ft* en grec moderne.

Il en rapproche un grand nombre de cas où le grec a

acquis des spirantes au lieu d'occlusives et des voyelles au lieu de sonantes.

Il y voit une tendance générale à émettre un souffle d'air assez considérable dans la prononciation.

Observation de M. Meillet, qui croit à une certaine faiblesse générale de l'articulation des consonnes en grec.

M. D.-S. BLONDHEIM donne un résumé de ses études sur les parlers judéo-romans.

Certains mots romans (français, provençaux, catalans, etc.) se trouvent seulement dans des textes juifs du moyen âge. Ils semblent puisés à un fonds commun : l'ancienne version de la Bible, la *Vetus latina*, qui a vraisemblablement subi une forte influence juive.

M. Blondheim en tire des conclusions sur l'importance de la tradition hellénistique et latine chez les juifs du domaine roman au moyen âge. Il pense que ces juifs, malgré les diverses influences subies, ont eu des langages sensiblement pareils à ceux de leurs compatriotes chrétiens.

Observations de MM. Psichari, Kurilowicz, Février, M. Lambert, M. Cohen, Meillet.

---



## SANSKRIT ET DRAVIDIEN

Certaines des transformations subies par l'indo-européen dans l'Inde paraissent fournir une bonne illustration à la théorie de l'action du substrat sur l'évolution des langues. En particulier, l'apparition en sanskrit d'une catégorie de consonnes, les cérébrales, coïncide de façon frappante avec l'existence de ces consonnes dans le système phonétique des deux autres familles linguistiques de l'Inde. On ne peut guère refuser de voir dans cette coïncidence une explication. Mais à laquelle des deux familles non aryennes doit-on attribuer l'innovation aryenne? L'une de ces familles, le munda, appartient à des tribus peu civilisées qui fournissent à peine un centième de la population entière de l'Inde; le dravidien, au contraire, est l'organe du cinquième de cette population. Parmi les langues dravidiennes, celles du Sud sont le véhicule d'une vieille civilisation; d'autre part une autre de ces langues, le brahui, isolé loin à l'Ouest, en plein Belouchistan, semble à qui sait lire une carte un témoin révélant l'ancienne aire d'extension du dravidien avant l'invasion indo-européenne. A défaut du témoignage historique direct qui manque, ces considérations ont généralement conduit à penser que le dravidien est la langue dont la place a été prise par l'indo-européen, et dont les particularités expliquent les innovations de l'indo-aryen. Que valent les preuves apportées à cette thèse (et résumées pour ce qui concerne la phonétique et la grammaire par M. Sten Konow dans le *Linguistic Survey of India*, vol. IV, p. 278 et s., auquel il est renvoyé une fois pour toutes) et où en sont nos connaissances sur la question, tels sont les deux points sur lesquels on voudrait présenter ici quelques observations.

\*  
\* +

Avant même d'évaluer les faits allégués, il faut faire ressortir certaines difficultés d'ordre général. En premier lieu l'isolement géographique du brahui est susceptible de plusieurs interprétations. Sans doute il n'est pas impossible que les Brahui habitent depuis de nombreux siècles l'endroit où nous les voyons aujourd'hui, installés sur les mêmes plateaux arides d'où ils auraient assisté, sans en être touchés, aux migrations et aux événements historiques qui se passaient dans leur voisinage. Mais les possibilités sont au moins égales, dans un pays sans cesse sillonné de migrations comme l'Inde, pour que les Brahui soient venus à une époque comparativement récente (cf. Denys Bray, *Census of India 1911*, vol. IV, *Baluchistan*, p. 168 et s.) occuper leur emplacement actuel à la suite de mouvements du même genre — peut-être de même origine — que ceux qui ont amené les Oraon et les Maler du Dekhan au Chota Nagpou, ou les tribus nomades étudiées par M. Sten Konow dans le volume XI du *Linguistic Survey*, du Dekhan dans toute l'Inde du Nord : de ces groupes, les premiers parlent des langues dravidiennes, et M. Sten Konow est tenté d'attribuer aux seconds une origine dravidienne (mais il y a des réserves à faire : v. *J. As.*, 1923, I, p. 135). Les Brahui d'aujourd'hui ne sont pas absolument sédentaires : ils sortent de chez eux pour des transhumances, des razzias ou même de vraies émigrations (D. Bray, *ibid.*, p. 45 s.). Certaines particularités de leur langage aussi tendraient à les faire considérer comme venus d'ailleurs : en particulier par la substitution de *b-* initial à *v-* du dravidien, le brahui s'apparente au canara, au kurukh et au malto (ces deux derniers parlés par les Oraon et les Maler mentionnés ci-dessus), mais il s'oppose à tous les parlers qui lui sont actuellement contigus, tant iraniens (afghan, beloutchi) qu'indo-aryens (penjabi, sindhi). De même l'absence de nasale cérébrale en brahui le rapproche des parlers orientaux, tant indo-aryens que munda (v. *J. As.*, 1914, I, p. 163).

En outre, même si l'on comble par la pensée tout l'intervalle entre le Belouchistan et le Dekhan, le lien se fait naturellement par les régions côtières du bas Indus et du Guzrate — et c'est en effet le chemin qu'ont pris certaines migrations —; mais les plaines du Penjab et la vallée du Gange, qui sont éminemment le territoire sanskrit, restent en dehors de la zone continue ainsi restituée.

Rien n'empêche de penser que ce territoire a été occupé avant l'invasion indo-européenne par des langues autres que les dravidiennes; la considération du substrat phonétique appuierait cette hypothèse les régions en question ignorent l'usage de *l* cérébral, qui est courant dans le reste de l'Inde, du bas Indus à Ceylan (v. J. Bloch, *Langue marathe*, p. 147). Des familles inconnues actuellement peuvent avoir été jadis en usage dans cette région; sans même faire appel à l'inconnu, les parlers munda (où *l* manque) sont aujourd'hui disséminés sur les plateaux en bordure nord du Dekhan; n'y ont-ils pas été refoulés par l'indo-européen? M. Przyluski a déjà marqué par quelques exemples (*MSL.*, XXII, p. 205 s.; *BSL.*, XXIV, p. 118 s., 255 s.) la contribution que des parlers de la famille austro-asiatique, à laquelle le munda se rattache, ont fournie au vocabulaire sanskrit<sup>1</sup> et qui témoigne soit de la substitution de l'une des deux langues à l'autre, soit de leur contact ancien. Le témoignage de la géographie est donc ambigu.

D'autre part les données proprement linguistiques ont été utilisées sans certaines précautions nécessaires. La langue dravidienne à laquelle on a à peu près constamment recours dans les comparaisons est le tamoul; c'est en effet celle que pour diverses raisons on connaît géné-

1. M. Sylvain Lévi, dans un article capital qui a paru dans le *Journal Asiatique* de juillet-sept 1923 pendant que celui-ci était à l'impression, montre qu'un certain nombre de noms ethniques de l'Inde ancienne s'expliquent par le système morphologique des langues austro-asiatiques. Le peu de fixité des formes sanskrites semble provenir d'efforts variés pour transcrire des noms encore en usage, et par conséquent témoigner de la survivance tardive des langues en question.

ralement le mieux. Or, même en admettant que depuis les temps védiques jusqu'à l'époque moderne le tamoul aurait assez peu varié, il reste que c'est celle des langues dravidiennes dont le domaine est le plus éloigné du territoire de la civilisation védique. A ce seul titre, c'est la langue qu'on devrait en principe invoquer en dernier ; comme a dit excellemment M. E. Tuttle (*Am. J. Phil.*, XL, p. 76) « si nous voulons comprendre l'histoire des langues du Sud, c'est du côté du Nord qu'il nous faut regarder ». A vrai dire, notre connaissance des parlers dravidiens du Nord est fort imparfaite et en tout cas toute moderne ; si bien que dans les cas où il est possible de reconnaître par exemple des emprunts de vocabulaire entre le dravidien et l'indo-aryen, on est exposé à ne pas pouvoir déterminer qui est le prêteur et qui est l'emprunteur. D'une façon générale il serait indispensable de connaître la forme du dravidien commun : or on la connaît rarement, et on s'en préoccupe plus rarement encore. En fait, le tamoul représente mal le dravidien commun, on en trouvera des preuves plus bas.

Sous bénéfice de ces réserves d'ordre général, quelle est la valeur des preuves alléguées de l'action du dravidien sur l'indo-aryen ?

\*  
\* \*

C'est par les innovations phonétiques que l'action d'un substrat linguistique se marque de la façon la plus claire. Ainsi la mutation consonantique de l'arménien trouve directement son explication dans la comparaison avec le caucasique méridional (Meillet, *Esquisse... de l'arm. class.*, p. xiv ; *Caract. des lang. german.*, p. 40 ; *MSL.*, XIX, p. 164 ; *Introd.*, p. 11). De même dans l'Inde, la coexistence des consonnes cérébrales à côté des dentales, en indo-aryen, en dravidien, et aussi en afghan, — langue iranienne contiguë à l'indo-aryen et au brahui, — peut difficilement être considérée comme due au hasard.

Mais le fait arménien et le fait indien ne sont pas exactement comparables. Il n'y a pas en sanskrit changement



dans l'articulation d'une série entière de phonèmes. La série cérébrale ne résulte pas d'une transformation totale de la série dentale, mais s'est constituée à côté d'elle et à ses dépens, en des circonstances définies. La chose s'est faite en plusieurs étapes.

A l'époque la plus ancienne, il s'agit avant tout de l'adaptation aux deux séries indigènes de deux séries aryennes. en effet il s'est ajouté dans l'Inde à la série dentale proprement dite, une série reposant sur l'existence d'une ancienne chuintante indo-iranienne; à cette chuintante se sont ajoutées les consonnes subissant l'accommodation de cette chuintante; de plus, *r* a remplacé la chuintante sonore et a entraîné par accommodation de nouvelles consonnes dans la même série: cette série entière a été prononcée cérébrale. Plus tard, les occlusives *t* et *d*, la nasale *ṇ* et *l* ont remplacé en différentes circonstances historiques et géographiques (cf. *Langue marathe*, p. 93, 123, 137, 147) d'anciennes dentales intervocaliques; le recul du point d'articulation en ces cas est le signe de la faiblesse de la consonne. Enfin, l'occlusive initiale dentale a été, mais rarement, cérébralisée (*ibid.*, p. 124).

Telle est en gros l'histoire de l'introduction des cérébrales en indo-aryen. Elle se suffit pour la plus grande part à elle-même, et le dravidien ne l'éclaire en aucune façon. Au contraire en certains cas, il la contredit.

Passons sur le fait que *l* cérébral, normal en védique pour représenter *ḍ* intervocalique, disparaît du sanskrit classique, alors qu'il est courant en dravidien; c'est un simple archaïsme, dit M. Meillet (*IF.*, XXXI, p. 123): archaïsme peut-être nécessaire dans le bassin du Gange où *l* manque, ainsi qu'on a vu plus haut. Mais voici des faits plus caractéristiques. L'extension des occlusives cérébrales à l'initiale, qui est l'événement le plus obscur dans l'histoire de ces consonnes en indo-aryen, appelle tout d'abord l'explication par le substrat: or le dravidien n'admet pas de cérébrales initiales. Inversement le dravidien admet les nasales et liquides cérébrales en fin de mot, ce qui est inconnu du sanskrit.

Rien donc ne permet d'assurer que les cérébrales inda-aryennes soient d'origine indigène. La prononciation locale a rendu possible le développement de cette catégorie; et en ce sens l'action du substrat est indéniable. Mais il faut immédiatement insister sur le fait que les langues munda ont des dentales et des cérébrales tout comme le dravidien; et rien n'empêche donc théoriquement d'admettre à l'origine de la prononciation sanskrite l'action d'un substrat munda ou apparenté au munda, sinon d'une quatrième famille linguistique inconnue.

Un autre fait allégué est l'extension progressive de *l* en sanskrit classique aux dépens de *r*, employé à peu près exclusivement par le védique, en accord avec l'iranien. Mais on sait que *l* du sanskrit n'est pas en réalité une innovation, il marque au contraire l'affleurement dans la littérature de parlers plus conservateurs sur ce point que le védique le plus ancien et l'iranien (v. Meillet, *IF.*, XXXI, p. 124; *Memorial Bhandarkar*, p. 337); c'est l'iranien et le védique qui font exception, et pour qui la question du substrat doit se poser. De plus, ici encore, le munda possède *l* tout comme le dravidien.

On verra plus bas que les langues dravidiennes ont au cours de leur histoire éliminé les groupes de consonnes, soit par accommodation, soit par l'insertion d'éléments vocaliques; or on sait d'autre part que c'est là une des caractéristiques du moyen-indien. Mais en aryen, l'évolution dont il s'agit, pour n'avoir abouti complètement qu'en moyen-indien, n'en remonte pas moins bien haut, au delà de la période védique, sans invoquer la loi de Bartholomae, on peut lui attribuer au moins l'origine de skr. *cch*. Du reste, si les tablettes de Kikkul de Mitani (v. Jensen, *Sitzb. Berlin*, 1919, p. 368, et en dernier lieu Forrer, *ZDMG.*<sup>2</sup>, I, 2, p. 252 s.) témoignent bien, ainsi que semble l'indiquer le suffixe de *aika* « un », d'un dialecte appartenant à des tribus parentes de celles qui ont apporté le sanskrit dans l'Inde, on trouvera dans *tēra* « trois », *satta* « sept » de ce vieux « moyen-indien » la preuve que la tendance en question a agi bien avant le contact entre l'aryen et le

dravidien : à moins qu'en ajoutant une hypothèse aux autres, on ne veuille faire venir le dravidien des mêmes régions que l'aryen, et à peu près en même temps. L'hypothèse n'est pas absurde ; et l'on a déjà cherché de ce côté l'origine du dravidien ; mais elle manque trop de base pour servir à son tour d'explication.

L'unification des sifflantes, également caractéristique du moyen indien classique, est au contraire assez récente : elle n'est pas faite même aujourd'hui dans les parlers montagnards du Nord-Ouest ni en tsigane. Elle semble bien due à l'action d'un substrat (cf. Michelson, *JAOS.*, XXXIII, p. 146) . mais ce substrat ne peut se loger au Nord-Ouest, puisque dans cette région, le Vêda d'abord, puis les dialectes dont témoignent les inscriptions d'Asoka, enfin les parlers modernes distinguent au moins sifflantes et chuimtantes. Par contre il peut aussi bien être munda que dravidien, puisqu'à en juger par les documents du *Linguistic Survey*, le munda comme le dravidien n'a qu'une série de sifflantes.

Le dravidien, tel que nous le connaissons, comporte des spirantes comme l'iranien ; l'indo-aryen n'en a pas, et selon M. Meillet (*IF.*, XXX, p. 120), cela caractérise éminemment l'indo-aryen par rapport à l'iranien : si cette conservation devait s'expliquer par les circonstances locales, le munda seul parmi les langues connues devrait être invoqué, puisque, à la différence du dravidien et comme l'indo-aryen, il possède des occlusives aspirées et manque de spirantes.

Un fait curieux qu'on aurait pu alléguer est le caractère continu de la phrase sanskrite, qui a donné lieu aux règles du *sandhi*, car le tamoul et le canara comportent dans l'écriture un *sandhi* rigoureux. Mais les mêmes langues sous leur forme parlée l'ignorent ; le gondi et le kurukh l'ignorent aussi. Dans la mesure où les langues littéraires l'admettent, c'est sans doute sous l'influence du sanskrit ; et en sanskrit même, il est probable que l'application des règles en question a dû dépasser de beaucoup en extension l'usage réel ; Asoka les ignore absolument.

Il n'existe donc pas de preuve phonétique nette de l'action du dravidien sur l'indo-européen, du moins à l'époque ancienne. On trouve à l'époque moderne quelques concordances sur les frontières des deux domaines : ainsi la diphthongaison de *(y)e-* et *(w)o-* initiaux en marathe et en télougou (v. *Langue marathe*, p. 33 ; M. Turner a du reste signalé, *Ind. Antiq.*, 1921, p. 99, le même phénomène en nepali), ou l'alternance *ċ* : *c* suivant la nature de la voyelle suivante, en marathe et en télougou : encore un parler munda de la même région fait-il alterner *ċ* et *c* de façon semblable. Il y a loin de pareils faits, récents et tout locaux, à l'action supposée d'une famille sur l'autre à l'époque où l'aryen est entré dans l'Inde.

\*  
\* \* \*

La phonétique ne fournit donc rien de net. La morphologie doit nécessairement fournir moins encore, puisqu'aussi bien, lors d'une substitution de langues, le système grammatical s'emprunte bien plus complètement que le système phonétique. Reste-t-il malgré tout en indo-aryen des faits exceptionnels, décelant certaines habitudes grammaticales qui auraient résisté à la ruine de l'ensemble du système ?

On a expliqué par l'action du dravidien la réduction du système verbal védique, et l'extension inverse de la phrase nominale. Mais il faut signaler d'abord que le système dravidien est le même pour tous les temps, et qu'en sanskrit les temps du passé seuls ont disparu. Or en ce qui concerne le parfait, on pourrait à la rigueur noter que le dravidien ignore tout redoublement, et que le redoublement en munda n'a que les valeurs intensive et conative (v. *Ling. Surv.*, IV, p. 46) ; par contre, l'existence de suffixes temporels dans ces deux familles (*ibid.*, p. 49, 172, etc.) aurait dû être plutôt un soutien au moins pour les thèmes d'aoriste. En réalité le procès suivant lequel toutes ces formes ont cédé la place à des formes nominales se retrouve dans l'Iran. Il n'y a donc pas lieu d'insister plus que de raison sur la ressemblance toute extérieure de deux formes iso-

lées de nominatif masculin singulier, skr. *kytavān* « qui a fait, il a fait », d'un thème *-ta-vant-* que l'iranien connaît (Brugmann, *Grundriss*, II, 1, p. 463) et tamoul *sey-d-avan*, fait sur un tout autre principe et qui d'ailleurs n'a pas le même emploi : c'est en effet *sey-d-ān* qui fait fonction de verbe ; le rapport est le même en kurukh entre *is'us* « le briseur » et *es'as* « il a brisé », où l'alternance du thème souligne la différence de valeur.

La réduction des genres dans le substantif, qui caractérise l'indo-aryen moderne, n'admet pas davantage d'explication locale, quoiqu'elle soit postérieure au sanskrit. Il s'agit là d'une tendance commune à tout l'indo-européen, et qui est loin d'avoir abouti d'une manière aussi rapide et brutale qu'en arménien et en persan, où la disparition du genre est due au substrat (Meillet, *Esquisse... de l'arm. class.*, p. xiv ; affirmation nuancée en ce qui concerne l'arménien, *R. des ét. armén.*, 1923, p. 3-4). Dans l'Inde, le genre ne disparaît complètement que dans les parlers orientaux : et en effet là, mais là seulement, il s'agit sans doute de l'action d'un substrat, le tibéto-birman. Lorsque sur certains points la distinction de l'animé et de l'inanimé apparaît dans des faits isolés, il s'agit d'un fait humain, dont on trouverait aisément des équivalents hors de l'Inde ; au reste la classification des noms dravidiens en *mahat* « grands » et *amahat* « petits » (la première catégorie comprenant dieux, démons et hommes ; la seconde les animaux et les choses) diffère de la classification en animés et inanimés qui est celle du munda (pour tout ceci rectifier ce qui est dit *Langue marathe*, p. 199).

Si le dravidien n'explique pas les altérations du système indo-européen, peut-il inversement rendre compte de conservations anormales ? L'indo-aryen, seul des langues indo-européennes, a conservé le vieux pronom relatif. Or le dravidien ignore ce qu'est un relatif ; le munda du reste l'ignore également.

Il reste donc uniquement à mettre en regard dans les deux familles quelques faits généraux de date récente tenant à une structure fondamentale analogue ; le dravidien en

effet opère uniquement par suffixation, à la différence du munda qui emploie préfixes et infixes. Il n'en faut pas plus par exemple pour qu'au cours d'une évolution parallèle, les éléments de détermination du nom viennent à se postposer à un cas oblique dans les deux familles (le munda a aussi des postpositions, suspectes d'être en partie empruntées à l'indo-aryen moderne, v. *Ling. Surv.*, IV, p. 41, 85); quant à la ressemblance de tam. tél. *ku* « à », can. *ke*, kur. *ge*, avec hindi *ko*, *ke*, etc., elle est due au hasard, à moins qu'on n'admette au contraire un emprunt du dravidien à l'indo-aryen. Même une tournure isolée, comme l'emploi en indo-aryen d'un mot signifiant « ayant dit » pour marquer la subordination des propositions, n'a peut-être pas à être invoquée ici; car la tournure est en usage non seulement en marathe et en singhalais, langues en contact avec le dravidien, mais aussi en népalais, en bengali, et au moins dans une langue du groupe tibéto-birman, le boïo (v. *Langue marathe*, p. 272 et err.).

\*  
\* \*

On est donc ramené en définitive à rechercher les éléments dravidiens du sanskrit uniquement dans le vocabulaire

Mais l'histoire du vocabulaire est d'une tout autre espèce que l'évolution phonétique ou grammaticale, et l'emprunt de mot diffère essentiellement des faits de substrat. Le fait de substrat résulte du mélange inconscient de deux systèmes chez le même individu; l'emprunt résulte d'un effort volontaire pour ajouter à la masse du vocabulaire acquis des éléments pris à l'extérieur. L'emprunt prouve le contact des langues, et non la substitution de l'une à l'autre. D'autre part, il est souvent difficile de reconnaître dans quel sens l'emprunt s'est fait entre deux langues données, et aussi d'être sûr que l'emprunt n'a pas été fait par chacune de ces deux langues à une troisième langue, connue ou inconnue. Enfin, il conviendrait, lorsqu'il paraît clair que c'est l'aryen qui est l'emprunteur, de déterminer à quel groupe du dravi-

dien l'emprunt a été fait, et aussi d'en tirer des enseignements pour l'histoire du dravidien lui-même.

Il n'est pas question ici d'entreprendre un travail encore impossible, mais uniquement d'indiquer par quelques exemples l'intérêt et l'aspect actuel de la question.

Le nom védique (et indo-européen) du cheval, *aśva-*, n'est plus représenté aujourd'hui en indo-aryen que sur les confins du monde iranien, où le mot correspondant vit encore (v. Grierson. *Piśāca lang.*, p. 73, et les listes du *Ling. Survey*, n° 68). Le nom qui l'a remplacé partout ailleurs apparaît dans le *Ārautasūtra* d'Āpastamba — un texte qui semble d'origine méridionale (v. Bühler, *SBE.*, II, p. xxx) sous la forme *ghoṭa-* M. J. Charpentier a essayé (*KZ.*, XL, p. 441) d'identifier ce mot à l'allemand *gaul*, cette équivalence serait en soi surprenante ; M. Sommer a montré (*IF.*, XXXI, p. 362) que le mot germanique a ses correspondants en slave et non en indien. D'autre part on a reconnu depuis longtemps la similarité de *ghoṭa-* avec certaines formes dravidiennes de même sens : tél. *gurramu*, can. *kudure*, tam. *kudirei* (gondi *kōrā* est suspect d'être emprunté à l'hindi *ghoṛā* comme kui *gōdā*) ; la forme dravidienne qui a précédé chez les Gond le mot hindi est sans doute celle qui rend compte de gadaba *krutā*, savara *kurtā*, uniques de leur espèce en munda. Quant à brahui *hulli*, il semble hors de cause ; sur la valeur de *h-* initial, cf. d'une part br. *hal* « rat », *hēt* « chèvre », *hūn-* « mettre bas » en regard de tam. *eli*, *āḍu*, *in* ; de l'autre br. *hur* et gondi *hūr̥k*, *kui*, *sūd* (Cf. Tuttle, *Am. J. Phil.*, XL, p. 84).

Il est aisé de reconstituer le prototype commun à toutes ces formes, soit *\*ghutr-*. Du même coup on obtient sur l'histoire de la phonétique du dravidien quelques données importantes :

1° le groupe consonantique a été éliminé, en télougou par assimilation totale, en tamoul et en canara par insertion vocalique ;

2° dans les deux dernières langues, la sourde intervocalique s'est sonorisée. En tamoul au moins, la date de cette

altération est assez tardive, v. *MSL.*, XIX, p. 89 ; pour le canara on trouve une indication dans le fait que le nom de Maski, le village où on a retrouvé une inscription d'Asoka, est encore *Pirya-masangi* dans une inscription Calukya (H. Krishna Sastri, *The Maski rock edict*, p. 1) ;

3° dans ces mêmes langues la consonne initiale s'est assourdie. Ici la règle au point de vue dravidien n'est pas claire, il y a deux séries de correspondances. En effet M. Subbaya a donné dans ses articles de l'*Indian Antiquary* de 1909 (où du reste il pose toujours à tort la sourde comme appartenant au dravidien commun) une série d'équivalences : tam. *k-* can. tél. *g-* (p. 205, 217 ; cf. pour la dentale p. 200). Mais dans son dictionnaire du canara, Kittel fournit un bon nombre d'exemples de la correspondance tam. can. *k-*, tél. *g-*, semblable à celle qui se présente dans le nom du cheval : ainsi, tam. can. *kādal* « amour », tél. *gādulu* ; tam. can. *kīru* « gratter », tél. *gīru* ; tam. can. *kuri* « mouton », tél. *gorre*, tam. can. *kūli* « trou », tél. *goyyi*. L'interprétation des faits est difficile ; mais l'antiquité des sonores en dravidien reste indéniable.

Si l'on était sûr que le mot sanskrit a été emprunté au dravidien, on serait en droit de déduire immédiatement une quatrième observation, plus importante que toutes les précédentes. Dans ce cas en effet le dravidien ancien aurait possédé des consonnes aspirées, soit qu'un dialecte — celui qui aurait été en contact avec l'indo-aryen — ait développé des aspirées en certains cas, soit que les aspirées aient appartenu au dravidien commun. Cette vue n'a en soi rien d'inadmissible ; l'espace est fort long entre l'époque où *ghoṣa-* est entré en sanskrit et la date tardive — le v<sup>e</sup> siècle de notre ère sans doute — où les alphabets du Nord ont été empruntés par les grandes langues dravidiennes : on sait en effet que les caractères notant les aspirées en indo-aryen manquent à ces alphabets. Mais dans ce cas on devrait se demander si le dravidien lui-même n'est pas une langue importée au Dekhan, son domaine actuel : car la perte de l'aspiration est un de ces faits typiques qui font immédiatement penser à l'action d'un substrat ; ce substrat du reste ne



pourrait être le munda, qui a des aspirées. Le dravidien, langue du Dekhan, aurait donc d'abord été une langue du Nord ; et en effet le cheval est bien dans l'Inde un animal du Nord : on le trouve à l'état fossile dans les mots Siwalik ; et le Véda mentionne particulièrement les chevaux du Sind et de la Sarasvati (v. Crooke, *Things indian*, p. 253 s. ; Macdonell-Keith, *Vedic index* s. v. *aṣva*). On retrouverait ainsi une hypothèse comparable à celle mentionnée plus haut sur le contact des deux langues à l'époque préhistorique dans l'Asie antérieure ; mais elle aurait cette fois un degré de vraisemblance historique de plus ; car l'histoire de l'Inde ancienne s'explique en grande partie par la poussée successive d'invasions dont la première n'est que la conséquence anticipée de la seconde : les Dravidiens ont pu précéder les Aryens, comme les Çaka ont précédé les Kusāṇa, et comme plus tard les Kusāṇa sont de nouveau revenus avant les Huns. La différence serait que Dravidiens et Aryens ont imposé leurs langues à l'Inde.

Les questions qu'on est amené à se poser sont d'importance, on le voit, du moins dans l'hypothèse que *ghoṭa-* a été pris au dravidien. Mais le nom du « cheval » est par essence un nom sujet à renouvellement, et qui peut prévoir d'où le nom nouveau sera pris ? qu'on pense à *ross*, à *pferd* et à *gaul*, sans parler de *mähre* et de *stute*, et sur un autre domaine, de *caballus* et *mannus*. Si le dravidien est l'emprunteur, ou si les deux langues ont reçu le même mot, en même temps peut-être que des spécimens d'une race déterminée, par exemple de l'Iran ou de l'Arabie<sup>1</sup>, toute la construction, tant phonétique qu'historique, s'écroulera. On devra de plus renoncer, à défaut d'autres preuves, à supposer un emprunt au dravidien toutes les fois que le mot indo-aryen comportera une aspirée.

Le nom de l'« âne » pose un problème analogue à celui du « cheval ». L'identité de R. V. *gardabha-* (sur le suffixe

1. M. Autran serait tenté d'expliquer le mot égyptien *ḥtr* qui désigne l'attelage et le cheval, par un emprunt à une langue inconnue de l'Arabie méridionale. On sait que le cheval n'apparaît en Egypte que vers le xvi<sup>e</sup> siècle av. J. C.

skr. *-bha-*. gr. *-ζα-* etc. des noms d'animaux, v. Brugmann, *Grundriss*, II, 1, p. 389), hindi *gādhā* etc. (emprunté abondamment en dravidien, en munda, et en Assam par le khassî; voir les listes du *Ling. Survey*, n° 74) d'une part, et de tél. *gāḍide*, can. *kalte*, *katte*, tam. *kaludei* (kurukh *gadṛārnā* « braire » est-il dravidien ou aryen? — Aux Célèbes, le bug a une forme empruntée au dravidien, *kaledde*), d'autre part, est évidente un prototype *\*gard-* rend compte de toutes les formes, pour peu que la règle concernant les groupes consonantiques précédemment posée admette une variante dans le cas où la liquide précède l'occlusive au lieu de la suivre. Et en effet on retrouve le traitement de can. *kalte*, *katte* dans le nom du « riz » can. *akki*, en regard de tam. *ariṇi*, formes dont la comparaison suffit à poser un ancien *\*ark-*, ou dans le nom du « chat » (entré en sanskrit à l'époque de l'épopée. *bidā-la-*, *biṭ-āla-*, *bir-āla-*: kaçm *brār*, tsigane de Syrie *blari*, hindi *bilāri* *bilayā billi* etc. d'où secondairement can. etc. *pilli*; voir les listes des *Ling. Survey* n° 71), can. *berku*, *bekku*, kur. *berxā*, gondi *bōkā*, tam. *verugu*<sup>1</sup>.

Quelle est l'origine de ce *\*gard-* commun à l'aryen de l'Inde et au dravidien? La présence de ce nom dans le Rgveda a engagé les étymologistes à lui chercher une origine indo-européenne. Les uns rapprochent le nom roman du « mulet » entré tard en latin (v. Walde, s. v. *burdo*; cf. Ernout, *Elém. dial. du vocab. latin*, p. 132); M. Wackernagel a songé à l'anglais *colt*, qui désigne d'abord le petit d'un animal, et en particulier dans la Bible et en moyen-anglais le petit du chameau ou de l'âne. Correspondances bien lointaines et bien pauvres; aussi bien, l'âne n'a pas de

1 Le tamoul a un autre mot, *pūnei pūṇi*; on est tenté de rapprocher *pūcu*, can. *pūsu*, tél. *pūyu* « enduire »; le rapport sémantique rappellerait skr. classique *māṛjāra* (qui à son tour a le même suffixe que *bir-āla-*); mais on trouve en munda *pūsī*, en tibétain *piśi* (à côté de *byila* emprunté à l'indo-aryen, v. Laufer, *Loan-words in Tibetan*, n° 64), en afghan *pišo*, en persan *pušek*, au Nord-Ouest indien *piśi* et *būśi* (Grierson, *Pis. lang.*, p. 66), en brahui *piśi*; il s'agit de créations indépendantes par onomatopée, on retrouve la même en Europe, anglais *puss*, etc.

nom indo-européen. C'est que l'âne est l'animal de l'Asie sèche, il est rare dans l'Inde sauf dans la région occidentale (v. S. Lévi, *BEFEO*, IV, p. 568) Le nom méditerranéen de l'âne, gr. ὄνος etc., paraît provenir de l'Asie antérieure; *khara-*, qui du reste manque aux plus anciens textes en sanskrit, n'est connu que dans l'Inde et dans l'Iran, il n'est par suite pas étonnant que les mots védiques *gardabha-* et *rāsabha-* n'aient pas de correspondants indo-européens, comme il est naturel que le brahmi ait un nom qui, autant qu'on sache, lui appartient en propre (*bis*) Les vraisemblances sont donc pour que \**gard-* soit un mot local, des confins de l'Inde et de l'Iran. Dès lors on se retrouve en présence du problème fondamental : le dravidien a-t-il fourni le nom à l'aryen, et est-il la première langue que les Aryens aient rencontrée dans l'Inde ? ou le dravidien et le sanskrit ont-ils tous deux emprunté le nom de l'âne à une troisième langue, qui du reste, à en juger par les listes du *Linguistic Survey* ne peut être ni le munda que nous connaissons, ni un parent du mystérieux burušaski ? ou enfin, n'est-ce pas en fin de compte le dravidien qui a reçu le mot du sanskrit ? Impossible de répondre pour le moment.

Que les deux familles soient depuis longtemps en contact, il n'y a guère lieu d'en douter. D'autres faits le prouvent, mais qui posent de nouveaux problèmes.

On a identifié (G. A. Jacob, *JRAS*, 1911, p. 510 ; D. R. Bhandarkar, *Anc. hist. of India*, p. 26) *maṭaci* qu'on trouve dans la Chândogyopanisad avec can. *midice* « sauterelle ». Le rapport de skr. *ma-*. can. *mi-* n'est pas sans analogues ; il est par exemple difficile de séparer les divers noms du « poivre noir » skr. *marica-*, tam. *milagu*, can. *melasu*. Mais alors on est amené à se demander si une famille de mots dravidiens exprimant la grandeur n'est pas toute entière empruntée à l'aryen (skr. *mahā-* : can. *mige* tam *migei* « abondance », tam. can. tel. *minṇu minṇu* « grandeur, excellence », can. *mikku* « excès » etc (cf. Caldwell, *Com par. gramm.*,<sup>3</sup> p. 602) ; kur. *mechā* « haut », *megrō* « aîné »). S'il en était ainsi l'aryen apparaîtrait comme celle des deux langues ayant eu le plus de prestige, et sans doute la plus

fermée aux emprunts, et à plus forte raison à l'action phonétique ou morphologique d'un substrat dravidien.

Il est des cas où les langues en contact agissent l'une sur l'autre sans que l'emprunt soit complet. On peut se demander si le nom du « blé » qu'on rencontre dès le Yajurveda, à savoir *godhūmāh* (au singulier dans le Śatapathabrāhmaṇa) ne doit pas sa forme à une action de ce genre. Ce mot d'apparence significative, mais de signification absurde (« fumée de vache »), ne peut se séparer de l'iranien *gandum*, qui n'étant aucunement significatif est nécessairement le plus ancien. La déformation subie par le mot dans l'Inde ne s'explique-t-elle pas par la présence d'un mot de même sens en dravidien, can. *gōdi*, tam. *kōdi*, toda *kodj*? On serait tenté d'expliquer par une contamination inverse l'aspect double en sanskrit classique du nom de l'« éventail » : *vijana-* et *vyajana-* alternent d'une façon anormale ; on dirait qu'un nom d'instrument dérivé de la racine du can. *bisu*, tam. *viṣu*, tel. *viṣu viṣaru vivu* « brandir, éventer, souffler » a été au moment de son introduction en sanskrit, calqué tantôt sur *vij-* tantôt sur *vy-aj-*.

Ces divers aspects que présente le problème des emprunts ne sont encore pas les seuls. Il en est où d'autres langues que le munda doivent entrer en ligne de compte.

Revenons d'abord aux noms d'animaux. Un nom qui a bien des chances d'être indien est celui du « paon » ; et l'on ne sera pas surpris de trouver en regard de R. V. *mayūra-* et des formes fournies par Asoka, *mora-* à Girnar, *majūra-* au Nord-Ouest, *majūla* à Kalsi et Jaugada, un groupe de formes dravidiennes : tam. *mayil*, can. *maylu* et *navil*, tel. *mali*, gondi *mal*. L'identité des noms est évidente ; mais la forme ancienne est difficile à déterminer. Si l'on peut avec M. T. Michelson (*JAOS.*, XXX, p. 84, n. 6) admettre que le *-j-* des inscriptions du Nord-Ouest est un « magadhisme », on reste embarrassé par la coexistence des formes à *-l-* et *-r-*. Dira-t-on que le contact s'est fait entre le dravidien et les dialectes orientaux du sanskrit ? ce serait une précision de grande valeur. Mais le munda oriental possède un mot d'apparence semblable, avec *r* ; à savoir savara *māra*, santali

*marak'* ; et ce mot se retrouve en Indo-Chine : môn *mrah*, balnar *mra* (à vrai dire, le P. Schmidt rapproche ces deux formes de skr. pali *barhī*, dérivé de *barha-*, autre mot d'origine inconnue). On ne sait s'il faut ou non rapprocher les deux séries

Le mot tamoul *palam* « fruit mûr » est-il la copie ou l'original du védique *phāla-*? Ici la difficulté est multiple. On peut imaginer des étymologies indo-européennes (v. Uhlenbeck s. v., Wackernagel *Altind. gr.* I, p. 120, 123 ; M. Meillet propose v. sl. *plodŭ* « fruit »). Mais on peut aussi rappeler can. *pan*, tél *pondu*, kur. *panjñā* « fruit », voire brahui *pīrs-* « gonfler » ; la nasale ne fait pas une difficulté absolue ; le canara a *menasu* à côté de *melasu* cité plus haut pour désigner le « poivre » ; il donne *unake* en regard de tam. *ulakkei*, gondi *uskāl*, toda *wask* « pilon ». Si le rapprochement était prouvé, *phāla-* courrait grand risque d'être emprunté au dravidien. Mais voici que le « fruit » s'appelle en khmer *phlè*, en kaseng *plèi*, en bahnar *plei*, en stieng *plèi*, et M. Przyluski, qui me communique ces formes, ajoute qu'à son avis elles ne doivent pas avoir été empruntées à l'Inde, car l'annamite, où l'on ne connaît pas d'influences indiennes, a *trai* qui repose sur *blai* attesté au xvi<sup>e</sup> siècle par le P. de Rhodes

Chose curieuse, le même problème se présente dans un mot qui n'est ni un nom d'animal ou de plante, ni un nom d'objet usuel. De l'ancien nom indo-européen de la bouche, attesté dans le Rgveda sous les formes *ās-*, *āsan-*, *ās(i)ya-* il ne reste plus aujourd'hui de traces que dans les dialectes montagnards du Nord-Ouest (v. Grierson, *Piś. lang*, p. 75, et les listes du *Ling. Survey*, n° 36). À côté de ce mot, et du mystérieux *prāty ānām* I 52, 15, le Rgveda offre quelques exemples d'un mot nouveau *mūkha-*, dont l'emploi semble déjà témoigner d'un usage courant : il s'applique à l'auteur d'un hymne IV 39, 6 ; à Agni VIII 43, 10 (cf. *viśvatomukha-* I 97, 6 ; X 81, 3) ; au purusa X 90, 11 ; il désigne la pointe de la flèche VI 75, 15 ; dans l'hymne relativement tardif I 162, 2 on traduit *mukhatah* « par la bride », ce qui suppose *mūkha-* appliqué à la bouche du cheval. D'où vient ce

mot qui est employé partout aujourd'hui en indo-aryen (sauf en sindhi où il y a un représentant de *vaktra-*) et que l'afghan a emprunté (*max*) ? Les mots indo-européens qu'on allègue d'ordinaire, lette *mute*, got. *munþs*, v. h. a. *mūla* (et même skr. *mūla-* « racine » si l'on accepte la conjecture de M. Wackernagel. *Sitzber. Berlin*, 1918, p. 410) sont de formation connue; mais on chercherait en vain *-kha-* parmi les suffixes normaux du sanskrit (*mayāṅkha-* « clou, cheville » est isolé et rappelle la série de l'iranien moderne persan *mēx* etc. (cf. P. Horn et Hübschmann au n° 1005) sans qu'on puisse poser une forme commune ancienne).

Or, en admettant que l'indo-européen de l'Inde ait eu un dérivé quelconque du \**mu-* primitif, il a pu le déformer sous des influences locales. Plus simplement encore, le vieux mot *ās-* a pu être remplacé par un vulgarisme emprunté aux tribus indigènes. Il est donc tentant d'accepter, en en modifiant légèrement les termes, l'identification déjà proposée par Gundert et Kittel de *mukha-* avec les noms dravidiens du « nez », can. *mūgu* à côté de *mū*, tél. *mukku*, tam *mūkkū*, gondi *massor*, malto *musoth*, brahui *bāmus* (où *bā* est le nom dravidien de la « bouche », v. les listes du *Ling. Survey* n° 36; pour les noms du « nez », n° 34), kui *mungēli*<sup>1</sup>; ces noms paraissent authentiques, se rattachant à tous les mots exprimant l'idée de « devant » (can. tél *mū*, tam. *mun*, kur. *mund*, brah. *mōn* « devant », can. *mūti* « face, bouche », toda *mūn* « face », tam. *mudal*, kur. *muddh* « premier », etc.). Que le nom de la bouche ou du visage soit sujet au renouvellement, cela n'est pas pour étonner; *mukha-* lui-même subit en indo-aryen moderne la concurrence d'un autre mot: mar. *tonḍ*, guj. beng. *tund*, singh. *tuda tola*; ce mot s'appliquait antérieurement aux bêtes; en pali et en sanskrit *tuṇḍa-* désigne la trompe, le bec, le groin; c'est évidemment le même que tam. *tuṇḍi* « bec », gondi *tuddi* « bouche, face », peut-être

1. Il est curieux qu'en kaçmîrî *mukā* signifie « camus », tandis que skr. *mūka-* (mar. *mukā*, etc.) « muet » se rattache à la famille de gr. *μῦχος*, arm. *munj*, lat. *mūtus*.

malto *toroth* « bouche » (par contre tél. *tonḍamu* « trompe » paraît emprunté, et can. *tuti* « lèvre » rappelle trop beng. *thomt*, déformation du nom de la lèvre, mar. etc, *olh*, skr. *aṣṭha-*, pour être pris en considération).

Les probabilités sont donc à première vue pour que *mukha-* ait été emprunté au dravidien. Dans ce cas on serait assuré que le dravidien a bien eu, comme l'histoire de *ghota-* le faisait soupçonner, des occlusives aspirées, et l'on serait du coup autorisé à poser de nouvelles équivalences<sup>1</sup>.

Mais il n'est pas assuré que *mukha-* provienne du dravidien. Consultons en effet les listes munda du *Linguistic Survey*. D'une part le groupe Nord-Est fournit pour la « bouche » un mot *mocā* dont on ne saurait dire en l'état actuel de nos connaissances qu'il n'ait rien à faire avec le védique *mukha-*, et qui du reste rappelle curieusement les noms modernes de la « moustache » dans les deux autres familles. h. *muñchī mucē*, mar. *mīṣī* et can. *mīse*, tam. *mīṣeī*. D'autre part le nom du « nez » est partout *mu* ou *mū*; or M. Sten Konow a signalé dans son introduction p. 13 que le bahnar a *muh*; et M. Przyluski consulté me communique la liste suivante : khmer *ērāmuḥ*, stieng *tro-mūh*, annamite *mu* (la substitution de *i* à une ancienne finale est régulière en annamite), môn et bahnar *muh*, sedang *moh*, enfin čuru et semang (ce dernier dans la péninsule malaise) *muk* qui conserve sans doute la forme la plus ancienne. On ne voit guère comment classer toutes ces formes. En outre il est bon de se rappeler qu'à la base il y a une onomatopée et que par suite des rencontres sont possibles; et l'on sait d'autre part les difficultés que suscite

<sup>1</sup> Par exemple, l'indo-aryen moderne (tsigane compris) *phir-* « tourner, changer » est sans étymologie connue (ce qui est dit *Langue marathe*, p. xi, à l'erratum de la p. 131, est à peine plus satisfaisant que le premier texte) Il est tentant de rapprocher can. *pera*, gondi *piṛja* « arrière, derrière » (can. *pera tege* « tirer derrière, revenir »), tél. *peraḍu* « façade postérieure », tam. *pīra*, tél. *pere*, brahui *pēn* « autre » (brah. *pēr-* « roll up » doit peut-être plutôt s'apparenter à kur. *pes-* « pick up ») Il est vrai qu'il existe en tibétain un adverbe *phyir* « de nouveau, re- »; mais M. Przyluski, s'appuyant sur lepcha *byi* « recommencer » et d'autres formes analogues, suppose à la base une racine *bal-* ou *byāl-* signifiant « répéter ».

l'étymologie de mots comme gr.  $\mu\upsilon\theta\epsilon\varsigma$ , lat. *mūgū*, *mūtus*, français *museau*, etc.

\*  
\* \*

De tout ce qui précède résultent des conclusions surtout négatives, qu'il faut pourtant formuler pour réagir contre une tendance à laquelle on a été jusqu'ici trop facilement tenté de céder. En l'état actuel de nos connaissances, rien ne permet d'affirmer que l'aspect pris par l'aryen dans l'Inde soit dû à son adoption par des populations de langue dravidienne. Si le substrat y est pour quelque chose, ce substrat peut au moins également bien se chercher dans d'autres familles, spécialement la famille munda.

D'autre part les vocabulaires fournissent la preuve de relations fort anciennes entre les populations qui parlaient le sanskrit et le dravidien. Mais en quoi ont consisté ces relations superposition et substitution du sanskrit au dravidien, contact direct, échanges indirects ? cela est impossible à déterminer. Pour autant qu'il y a une chronologie des textes sanskrits, ces relations se placeraient au plus tôt vers la fin de l'époque védique, et se localiseraient d'abord dans l'Inde du Nord. On aimerait à préciser quels dialectes, dravidiens et indo-aryens, y ont été intéressés : malheureusement les témoignages sont troubles. Le *b-* initial de *bādāla-*, confirmé par le kaçmiri et le tsigane de Syrie, est aujourd'hui en dravidien la caractéristique du groupe canarakurukh-brahui ; le *v-* de *vījana-* *vyajana-* (si l'on tient compte de l'interprétation suggérée plus haut) caractérise le groupe télougou-gondī-tamoul, comme la répartition de *b-* et *v-* entre parlers occidentaux et orientaux répond en dravidien à celle de l'aryen, on pourrait admettre qu'il y a ici la preuve de deux voies d'échange ; chose possible, puisque ces emprunts ne comptent pas parmi les plus anciens. D'autre part le nom du « paon » par exemple offrirait l'occasion d'une discussion sur l'alternance *l : r* ; mais on a vu que le munda oriental contredit le dravidien.

Peut-être le principal intérêt de l'étude des emprunts



anciens (et il faudrait l'essayer dans les deux sens, car le dravidien a beaucoup emprunté à l'aryen) serait de nous donner une idée de ce qu'a été le dravidien préhistorique · car même les langues dravidiennes qui ont un passé ne sont attestées pour la première fois de façon sûre que plusieurs siècles après le Christ. Du reste les complications que nous avons rencontrées suggèrent l'idée que le dravidien a pu comme le sanskrit faire des emprunts de vocabulaire au munda, qui doit être au moins aussi ancien que lui dans l'Inde. En ce qui concerne les emprunts faits par le sanskrit, on a vu que les notions qu'on a jusqu'à présent demandent à être, soit revisées, soit précisées, et à mesure que s'avance la recherche, surgissent les problèmes et les embûches. Si ce n'est pas une raison pour abandonner cette recherche, c'en est une pour y apporter beaucoup de précaution et pour réserver la part de possibilités auxquelles on a jusqu'ici prêté trop peu d'attention.

Jules BLOCH.

---

« LA PHILOSOPHIE LINGUISTIQUE FRANÇAISE »

REPONSE A M. HJALMAR FALK

Sous ce titre, M. Hjalmar Falk, professeur de langues germaniques à l'Université de Christiania, publie dans le *Aarsbok* 1923 de la Société des Lettres de Lund un article où il critique sévèrement la doctrine des linguistes français, et surtout celle de M. Meillet. M. Falk n'aurait pas dû limiter ces critiques aux Français seuls — un des fondateurs de l'école française a été Ferdinand de Saussure et l'on sait que des linguistes suisses ont pris part, très activement, au développement des idées de l'école.

L'article de M. Falk a une histoire. A la suite d'un compte rendu du dernier ouvrage de M. Vendryes (*Le langage*) que j'avais publié dans la revue norvégienne *Maal og Minne*, M. Falk a fait une conférence à l'Académie de Christiania où il a prononcé une condamnation sommaire de MM. Meillet et Jespersen et de ma modeste personne. L'article était déjà composé et corrigé à la revue *Maal og Minne* — M. Falk a eu la courtoisie de m'en envoyer un exemplaire — quand, à la suite d'une contre-conférence que j'avais faite à la même Académie, M. Falk l'a retiré pour le refondre et le publier à Lund après l'avoir exposé dans une conférence au petit congrès de linguistes suédo-norvégien de l'été 1923, à Gothenbourg, où je n'étais pas présent.

L'article de l'*Aarsbok* n'a pas subi de remaniements très profonds. Les critiques contre M. Jespersen n'y figurent plus, quelques-unes des affirmations les plus sensationnelles ont disparu, quelques exemples ont été changés, mais les idées sont, en substance, demeurées les mêmes. Le ton de l'exposé est plus discret.

Ma réponse à la première conférence de M. Falk vient de paraître dans les *Forhandlinger* de l'Académie de Christiania (n° 6, 1923). Je donnerai ici une nouvelle réponse

adaptée à la seconde édition des critiques de mon compatriote.

D'après M. Falk, les linguistes français donnent une valeur exclusive au côté social de la langue dans l'analyse des changements linguistiques. Cette affirmation ne laisse pas de surprendre ceux qui connaissent les travaux qui ont fondé la phonétique dite évolutive.

Pour juger des idées sur le caractère social de la langue que se font les linguistes français, il serait nécessaire d'essayer de comprendre ce qu'ils entendent par le terme social. M. Falk n'y fait pas la moindre tentative. La page 230 de la *Linguistique historique et linguistique générale* de M. Meillet aurait dû le lui apprendre et la petite *Méthode sociologique* de Durkheim le lui aurait expliqué très clairement. J'exposerai, très brièvement, ce que nous comprenons par un fait social.

Dans la vie de l'homme, il y a des fonctions qui ont lieu à l'intérieur de la société sans pour cela être de caractère social. Nous dormons, mangeons, buvons, pensons sans qu'on puisse qualifier ces fonctions de sociales.

Il y a, cependant, à l'intérieur de la société, un grand nombre d'autres fonctions qui sont de caractère essentiellement différent. Quand je salue ou quand je me marie, quand j'arrange un enterrement ou encore quand je fais des achats, j'accomplis quelque chose qui est indépendant de moi-même et qui est déterminé par l'usage ou par des règles juridiques. Cet usage a une existence en dehors de moi-même et est indépendant de l'emploi individuel que j'en fais. Les manières d'agir, de penser ou de sentir qui ont ce caractère ne sont pas seulement indépendantes de la conscience individuelle mais peuvent, le cas échéant, exercer une contrainte sur celle-ci. On le voit quand on essaie de s'y opposer. Si je ne conforme pas mes actes aux règles juridiques, je suis puni. Si, par excentricité, je m'habille à la façon des vieux Romains, je m'expose au ridicule. Mes amis réagiront. La plupart d'eux m'éviteront. Nous sommes également ici en présence d'une coercition qui ne diffère pas en principe de celle qu'exerce la loi.

Les faits de cette sorte ne doivent pas être confondus avec les phénomènes organiques, puisqu'ils consistent en représentations et en actions, ni avec les phénomènes psychiques, lesquels n'existent que dans la conscience individuelle et par elle. On les appelle sociaux. Ils n'ont pas pour substrat l'individu, mais la société, soit la société dans son intégralité, soit un des groupes partiels qu'elle renferme.

Le fait social ne se rencontre pas seulement là où il y a organisation définie. On le voit par exemple dans la suggestion collective qui nous saisit souvent contre notre volonté. Il arrive que nous ne sachions pourquoi nous avons pris part à une action originée dans une telle suggestion collective et que nous regrettions, après, ce que nous avons fait. On l'a vu bien souvent à cette époque de grandes crises. Durkheim a appelé ces phénomènes des courants sociaux ; ils ne sont pas seulement de durée brève comme la suggestion collective, mais aussi plus durables comme les mouvements d'opinion qui se produisent dans toute l'étendue de la société ou dans un de ses cercles plus restreints.

On voit que le fait social n'est pas identique au fait général. Les phénomènes sociaux ont leur existence en dehors de l'individu. Leurs manifestations privées ont bien quelque chose de social parce qu'elles reproduisent en partie un modèle collectif, mais elles dépendent aussi de la constitution organico-psychique de l'individu. Avec Durkheim on les appelle socio-psychiques. Elles n'appartiennent pas à la sociologie propre.

Le fait social se définit donc, d'après Durkheim, ainsi : *Est fait social toute manière de faire, fixée ou non, susceptible d'exercer sur l'individu une contrainte extérieure ; ou bien encore, qui est générale dans l'étendue d'une société donnée tout en ayant une existence propre, indépendante de ses manifestations individuelles* (voir Durkheim, *Règles de la méthode sociologique*, septième édition, Paris, 1919, p. 19 ; je n'ai pu donner ici qu'un exposé très sommaire de la doctrine de l'illustre sociologue).

Le caractère de la langue est exactement conforme à cette

définition du fait social. La langue est le type d'un fait social. Elle est une partie du langage ; elle est indépendante de l'individu qui la parle, mais d'autre part existe seulement là où il y a des individus. Nous ne pouvons pas la changer à notre gré.

La langue est un fait social. L'emploi individuel que l'on en fait est de caractère organico-psychique comme toutes les manifestations privées de tous les phénomènes sociaux. Ferdinand de Saussure a appelé ces manifestations individuelles *parole*.

Il va de soi qu'on ne peut négliger le côté socio-psychique des faits linguistiques. Les changements linguistiques partent du domaine socio-psychique, mais pour devenir des changements *linguistiques* il faut qu'ils soient de caractère social. On doit distinguer nettement entre les variations particulières de la parole et les changements linguistiques. Si je dis, à un moment donné, *ralité* pour *rarité*, cette variation n'est pas un changement linguistique. Par contre, le développement de *fil*le (avec *l* mouillé) en *fy* en est un. M. Falk ne fait pas cette distinction et reproche aux linguistes français de croire que la dissimilation est « directement provoquée par des facteurs sociaux ». Les linguistes français ne se sont jamais rendus coupables d'une telle confusion d'idées. La dissimilation est une loi générale conditionnée par la constitution organico-psychique de l'individu qui est la même chez tous les hommes. Elle n'est pas la cause du changement linguistique dont elle fait partie. Le procès de la dissimilation a lieu et a eu lieu partout où il y a des hommes ; c'est seulement quand il est combiné avec un élément social qu'un changement linguistique est possible. Les faits sociaux ne s'expliquent que par des faits sociaux.

M. Falk prétendait, plus explicitement dans sa première conférence que dans l'article de l'*Aarsbok*, que le procès du changement était la cause même du changement linguistique, lequel serait donc de nature purement organico-psychique. Un procès qui peut avoir lieu partout et à tout moment expliquerait suffisamment un changement linguis-

tique donné. M. Falk cite l'ouvrage célèbre de Wundt et oppose ce que dit celui-ci (*Volkerpsychologie*, troisième édition, II, p. 481) : *die geistigen Vorgänge sind stets als die nächsten Ursachen der Begriffsentwickelungen und der aus ihnen hervorgehenden Bedeutungsänderungen anzusehen*, à ce que j'ai écrit. Il n'y a pas ici d'opposition réelle et le grand savant allemand se serait certainement plaint s'il avait su quelles conclusions M. Falk a tirées de ses idées. Wundt ne nie pas du tout l'importance des faits sociaux mais remarque qu'ils sont difficiles à saisir (voir, par exemple, *op. cit.*, II, p. 610 et suiv.) et s'intéresse surtout au côté organico-psychique de l'individu. Personne ne niera que le détail des faits sociaux est souvent difficile à discerner. Mais on ne peut, pour cela, les exclure des recherches et l'on est justifié de conclure du connu à l'inconnu. Il va de soi qu'on peut discuter sur ce qu'on doit appeler cause, du moment que le changement ne peut s'accomplir que par la combinaison d'un fait social et d'un fait organico-psychique. Mais il semble nécessaire de ne pas appeler cause efficiente le procès qui peut avoir lieu partout et à tout moment sans pour cela résulter en un changement linguistique. Les idées de M. Falk sur la causalité sont d'ailleurs assez étranges. Dans sa conférence à l'Académie de Christiania, il employait l'image de l'homme qui jette une pierre à un animal et le tue, et soutenait qu'ici la pierre était la cause efficiente de la mort de l'animal. C'était seulement quand on « voulait compliquer les choses qu'on demandait après l'homme et ses intentions ».

Si le procès seul était une explication suffisante, on aboutirait à des conclusions singulières, par exemple dans l'étude des changements de sens. On sait dans quelles circonstances, en 1880, le nom du capitaine anglais Boycott a pris le sens de *boycotter*. Ici, donc, tout ce qui importerait serait l'extension du sens du nom propre Boycott. Les conditions sociales en Irlande à cette époque n'auraient pas d'intérêt.

Il n'y a pas de divergence fondamentale entre la doctrine du « choix sociologique » et celle que j'ai exposée ici. Le terme « choix sociologique » ne semble pas très heureux

du moment que l'élément social est le primaire du point de vue du changement sociologique. C'est quand les procès organico-psychiques rencontrent des éléments sociaux qu'il peut y avoir des changements linguistiques. Nous ne plaçons donc pas la cause après l'effet ainsi que le croit M. Falk.

Après ces considérations générales, je traiterai des critiques de M. Falk plus en détail. M. Falk s'attaque surtout à l'article que M. Meillet a écrit sur les changements de sens des mots et essaie de le réduire à l'absurde. Le raisonnement de M. Falk surprend ici peut-être encore plus qu'ailleurs.

On doit remarquer, d'abord, que M. Falk a mal compris quand il prétend que M. Meillet et les linguistes français négligent le côté organico-psychique des changements. M. Meillet met, au contraire, bien en relief le travail qui a été fait ici, et surtout celui de Wundt, mais il soutient que les faits organico-psychiques ne sont nulle part la cause efficiente qui détermine les changements. L'article en question se propose donc de déterminer et de classer ces causes sans prétendre qu'elles constituent tout ce qu'on doit rechercher en sémantique.

M. Meillet classe les changements de sens en phénomènes sociaux provenant : 1° des conditions proprement linguistiques, 2° des changements des choses exprimées par les mots, et, 3° de la répartition des hommes de même langue en groupes distincts. Il est permis de croire qu'on ne peut les classer mieux et les exemples cités par M. Falk montrent à l'évidence qu'il n'a pas saisi le principe du classement.

Une métaphore en tant que métaphore n'est pas un changement de sens. Il est clair que la métaphore est un fait général conditionné par la constitution organico-psychique de l'individu. Cependant, le choix de la métaphore est déterminé par l'état social. Il va de soi que quelques-unes des circonstances dans lesquelles se trouvent les hommes sont les mêmes partout. Cela ne saurait être une objection. Mais quand M. Falk soutient que lorsque le terme *svin* (cochon) est appliqué à une personne malpropre, l'image est trop proche pour avoir besoin d'être expliquée par des facteurs

sociaux, il doit également supposer que l'image du cochon s'emploie partout dans le monde, aussi chez les peuplades qui ne connaissent pas l'existence de cet animal.

M. Falk cite l'exemple du norvégien *mark*. « En vieux norvégien ce mot signifiait « forêt » et la signification actuelle provient de ce que les localités en question, après avoir été défrichées et cultivées, ont conservé leur ancien nom. D'un autre côté, cette modification du sens du mot *mark* a pris naissance parmi les agriculteurs et non pas parmi les pêcheurs, navigateurs ou chasseurs. Selon la classification de Meillet, ce mot appartiendrait donc à la fois à la classe 2 et à la classe 3 »

Il est clair que le changement de sens du mot, ou plutôt son sens spécialisé — le sens de « forêt » que M. Falk donne au vieux norrois *mark* étant trop étroit (voir ce qu'il dit lui-même avec Torp chez Fick, *Idg. Wörterb.*, quatrième édition, III, p. 312, et *Norw., dun. etym. Wörterb.*, s. u.), il est clair que le changement a pris place parmi les agriculteurs comme dit M. Falk. De là il a passé à la langue commune par emprunt (pour ce terme, voir Meillet, *Lingu. hist. et lingu. générale*, p. 232 et suiv.). Le cas appartient à la classe 3. Ce n'est pas la chose « forêt » qui a changé.

M. Falk continue : « Il existe en outre des extensions et des restrictions de sens qui ne supposent pas le cercle étroit dont il a été parlé. Ainsi la *gryte* (marmite) norvégienne appartient à toutes les classes de la société, la signification du mot a cependant subi une extension, en ce que le matériel n'est plus limité au *grjotstein* (stéatite). »

L'objection est incompréhensible. L'extension de sens n'est pas nécessairement liée à la cause.

M. Falk cite enfin le cas de *pusling*. « En danois il a gardé le sens d'un être fantastique (gnome, lutin), par cela aussi d'une personne rabougrie ; en norvégien ce mot s'emploie généralement en parlant d'une personne qui s'occupe avec lenteur de petites choses sans importance. Il est évident que cette dérivation de sens est due à l'association avec le verbe absolument étranger *pusle*. »

Il est difficile de déterminer ce qui a rendu possible l'as-



sociation avec le verbe *pusle*, mais l'on ne peut, pour cela, soutenir que la cause appartient au domaine organico-psychique. Il y a plusieurs possibilités. Par exemple l'usure sémantique de *pusling*. Ou que le mot a été employé dans un groupe social où le caractère expressif du mot n'était plus vivant, les croyances de cette sorte s'étant affaiblies.

M. Falk s'attaque ensuite à ce que j'ai écrit sur l'analogie morphologique. J'ai soutenu, d'accord avec les linguistes français, que l'analogie ne provoque pas elle-même des changements.

Prenons un exemple qui fixera les idées. Il y a eu, dans la conscience des sujets parlant latin, une association entre les cas où l'on employait, avec des verbes de mouvement, la préposition *de* (et d'autres prépositions) et l'ablatif, en général, et un ablatif sans préposition pour le groupe de noms géographiques. Ainsi on trouve chez Plaute : *sciens de uia in semitam degredere* (Cas. 675), mais *triennio post Aegypto aduenio domum* (Mo. 440). Plus tard, *de* pénètre aussi sur le domaine des noms géographiques : *euntibus autem de Ierusalima* (S. Siluae perigrinatio ad loca sancta, *Corp. script. eccles.*, XXXIX, chap. xxix, 4). Il est clair que l'association en question n'explique pas *pourquoi* ce changement a eu lieu, mais seulement *comment*. La cause se trouve dans la dissolution de la flexion nominale latine. Beaucoup de linguistes raisonnent, cependant, comme si l'emploi de *de Ierusalima* s'expliquait seulement par l'influence de *de uia*. Pour M. Falk, il n'y a d'association qu'au moment où *de Ierusalima* s'est produit. Le rapport qui existait avant entre *de uia* et *Roma* ne l'intéresse pas. Il nous intéresse, et son importance a été démontrée surtout par Ferdinand de Saussure.

M. Falk soutient que l'association contient précisément le principe du changement, « c'est-à-dire qu'elle en est la cause. *Elle est une force psychique qui, de même que la pesanteur, se fait sentir partout où les conditions sont présentes* » (les italiques sont de moi).

Comment M. Falk peut concilier ce passage avec ce qu'il a soutenu plus haut m'est incompréhensible. La conclusion

logique de ses idées serait que, quand par exemple la pluie et la glace détachent un morceau d'un rocher sur la cime d'une montagne et le font tomber au fond de la vallée, cette chute s'explique uniquement par la force de la pesanteur.

Cependant, dans l'article de l'*Aarsbok*, à l'opposition de sa première conférence, M. Falk n'exclut pas tout à fait ce que nous appelons causes et qu'il qualifie de causes secondaires. Comme exemple, il nomme la fameuse théorie du tempo. Cette théorie pourrait expliquer l'évolution de la langue norvégienne à l'époque des expéditions des vikings. Autre part, M. Falk a expliqué la réduction syllabique du norvégien par ce tempo. Or, cette réduction syllabique est la plus avancée dans les dialectes du pays de Trondhjem où la population est fameuse pour la lenteur de sa parole. Les conséquences de la théorie ne laissent pas d'être amusantes.

Je ne m'attarderai pas beaucoup à ce que dit M. Falk de la dissimilation. C'est en vain que je cherche un principe cohérent dans son exposé. M. Falk n'est pas seul à mal comprendre les idées de M. Grammont. Ceux qui les ont comprises savent que le principe de M. Grammont s'applique à toutes les langues — il y a ici question de langues aussi différentes que le marathe, le latin et l'irlandais de Donegal, pour ne mentionner que celles-ci. Pour rejeter le principe de M. Grammont, on doit ou bien démontrer que toutes les explications des auteurs qui l'ont appliqué sont fausses, ou bien prouver que le principe ne peut pas être appliqué à une langue donnée. Pourquoi ne pas prendre une des langues scandinaves ?

M. Falk reproche à l'école française d'employer les termes *loi*, *formule*, *tendance* sans précision. Ces termes ont, cependant, toute la précision qu'on puisse désirer.

Considérons d'abord le terme *loi*. Nous savons que les procès organico-psychiques sont de caractère général. L'emploi individuel que nous faisons de la langue, la parole, est dirigé par certains principes fondamentaux et généraux (voir Jac. van Ginneken, *Principes de linguistique psychologique*, surtout les pages 241 et suiv.). D'autre part, les phé-

nomènes dont nous nous servons appartiennent tous à des types généraux. Un phonème donné n'est jamais exactement le même d'une langue à l'autre, mais les phonèmes d'un même type ont tout de même des caractères essentiels en commun. Nous attendons donc que les procès de changement pourront présenter les mêmes caractères essentiels. C'est aussi ce que nous trouvons, dans la dissimilation, dans la différenciation ou encore dans la segmentation, pour ne mentionner que celles-ci. Nous appelons l'élément général et constant d'un procès une *loi*. La généralité de la loi découle de la constitution organico-psychique de l'individu.

La loi est donc une abstraction. De même qu'un phonème d'une langue donnée présente un aspect particulier d'un type général, la loi prendra un aspect particulier dans une langue donnée sans perdre, pour cela, ses caractères essentiels. On appelle *formule* cet aspect particulier pris par la loi.

La notion de la *tendance* n'est pas moins précise. M. Grammont l'a définie avec la circonspection et la précision qu'on lui connaît. On a remarqué que l'évolution phonétique d'une langue donnée peut présenter des traits généraux, que les changements peuvent avoir un certain caractère spécial. C'est ce caractère spécial que nous appelons *tendance*. Une tendance typique est celle du groupe indien qui cherche à rassembler les articulations vers le milieu de la voûte palatine. Une tendance peut se manifester au cours d'une période de temps considérable comme celle qu'on vient de nommer. La tendance s'explique par toute l'histoire antérieure du milieu qui parle la langue en question, par les caractères spéciaux de ce milieu. — Une tendance n'est pas limitée à la phonétique ; on a aussi des tendances morphologiques.

M. Falk affirme : « Par loi générale, Grammont définit une tendance à rassembler les articulations vers le milieu de la voûte palatine qui peut être observée dans les langues indo-européennes de l'Est, et seulement dans celles-ci. » Je demande où M. Grammont aurait confondu tendance et

loi. Ce passage des critiques de M. Falk jette une lumière cruelle sur la façon dont M. Falk lit les linguistes français.

De la tendance, il faut distinguer la *tendance naturelle*. Par tendance naturelle on peut définir, par exemple, la susceptibilité de changement qu'ont certains phonèmes, par rapport à d'autres, à cause de leur nature ou de leur position dans le mot. Un autre exemple est fourni par la tendance à constituer une syllabe harmonieuse quant à l'ouverture des phonèmes et, par suite, en sonorité. Le principe même de la syllabe n'est pas l'ouverture relative des phonèmes ainsi qu'a cru Ferdinand de Saussure, mais sans doute celui qu'enseigne M. Grammont.

Dans sa première conférence, M. Falk divisait l'histoire de l'évolution de la linguistique générale en trois époques, l'époque « téléologique », l'époque « mécanique » et l'époque « psychologique ». Cependant, les idées directrices des époques antérieures n'étaient pas mortes encore, mais l'on pouvait les rencontrer « confondues dans le même cerveau ». C'était le cas de M. Jespersen. Maintenant M. Falk reproche à M. Meillet de parler « d'une tendance ou d'un effort pour isoler un mot-forme indépendante de la position du mot dans la phrase — c'est-à-dire dans un esprit absolument téléologique ».

Le principe que pose ici M. Meillet n'est pas étranger à la plupart des linguistes. Il a été très discuté en Allemagne ces années dernières.

Quand on parle d'une certaine « logique » dans le développement linguistique, cette logique doit être vue à la lumière de ce que nous savons sur l'automatisme psychologique. C'est surtout le P. Jac. van Ginneken qui a étudié les rapports qu'il y a entre les procès organico-psychiques qu'on rencontre dans la parole et les principes de l'automatisme psychologique, dans l'ouvrage remarquable déjà cité, où il s'appuie sur les études de M. Pierre Janet. Il est évident que nous trouvons l'explication des lois phonétiques dans ces principes.

La doctrine de M. Jespersen et des linguistes français ne peut être qualifiée de « téléologique » que par une considé-

ration très superficielle. Nous savons des actions qu'apprend l'enfant et de celles que nous apprenons nous-mêmes qu'elles peuvent devenir automatiques, c'est-à-dire qu'elles peuvent s'accomplir sans que notre psychisme supérieur en soit averti. Un des mérites de M. Jespersen est d'avoir montré très clairement que, dans l'apprentissage que l'enfant fait de la langue, le psychisme supérieur joue un rôle considérable. Il est facile de faire les mêmes observations qu'a faites M. Jespersen. C'est ainsi que mon petit neveu, à l'âge de deux ans, répétait très consciencieusement, le matin au lit avant qu'on venait pour l'habiller, les mots qu'il savait, et maintenant ma petite fille (19 mois) fait la même chose. Il n'y a donc pas de différence entre l'apprentissage de la langue et celui d'autres actions. D'autre part, on sait que nous faisons nombre de mouvements, par exemple pour prévenir un danger possible, sans en prendre conscience. De plus, des cas de maladie, par exemple d'automatisme conitial ambulateur, nous ont appris qu'on peut, en toute apparence, se comporter d'une façon normale sans que le psychisme supérieur entre en jeu (voir surtout l'étude célèbre de Charcot, publiée dans les *Leçons du mardi à la Salpêtrière*. Polyclinique, 1888-89, p. 303 et suiv.). Les idées de MM. Jespersen et Meillet trouvent donc une justification complète.

Christiania, décembre 1923

Alf SOMMERFELT.

## REMARQUES SUR LES GRAFFITES DE LA GRAUFESENQUE

La publication récente par M. l'abbé Hermet des graffites de la Graufesenque<sup>1</sup> a provoqué un mouvement de curiosité bien justifié. M. Jullian à l'Académie des Inscriptions, M. Dottin dans la *Revue des Études anciennes*, ont signalé sans tarder l'importance de cette publication, chacun du point de vue de leur compétence propre. L'histoire y est en effet intéressée aussi bien que la linguistique. Mais c'est aux linguistes que les graffites publiés réservent l'intérêt le plus vif, et ce Bulletin leur doit accorder mieux qu'une simple mention. Un long article serait même nécessaire, si M. J. Loth ne venait pas de consacrer à l'ensemble de la découverte une étude complète et détaillée dans la *Revue celtique*, t. XLI, p. 1-64. Il suffira de renvoyer à cette étude et de donner ici un résumé de la question en soulignant seulement les points de détail sur lesquels une opinion personnelle est exprimée.

Les graffites de la Graufesenque sont au nombre de 42 ; on les a découverts, gravés à la pointe, en écriture cursive et après cuisson, sur des fragments de poteries, lors de fouilles effectuées aux cours des vingt dernières années au lieu dit la Graufesenque, commune de Millau (Aveyron). Il y eut là, sur la route de Segodunum (Rodez) à Luteva (Lodève), un peu en amont du confluent du Tarn et de la Dourbie, une fabrique de poterie considérable, dont on a retrouvé des produits en des points très variés du monde romain, notamment à Pompéi et au camp militaire de Hofheim (Taunus). Diverses considérations permettent de

1. *Les graffites de la Graufesenque* par M. l'abbé Hermet, curé de l'Hospitalet (Aveyron). Rodez, Imprimerie Carrère, 1923, xii-185 p. in-8, avec planches. En vente chez l'auteur au prix de 20 fr.

fixer la date des graffites au milieu du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère.

Les graffites représentent des pièces de comptabilité de la fabrique; ce sont des bordereaux de fabrication ou d'expédition. La disposition générale en est très simple; ils comprennent quatre colonnes: dans la première sont des noms d'ouvriers, dans la seconde des noms de vases; la troisième et la quatrième n'ont que des chiffres, représentant la capacité des vases (s'il y a lieu) et le nombre des vases fabriqués. Beaucoup de ces « bordereaux » sont aujourd'hui incomplets par suite d'accidents qui ont brisé la poterie. Ceux qui sont entiers portent en tête une indication générale comprenant le mot *tubos* ou *tuθos* suivi d'un numéro d'ordre; tantôt le numéro est représenté par un chiffre romain, tantôt écrit en toutes lettres, et c'est alors un nom de nombre gaulois. Les graffites fournissent ainsi, à peu près dans leur entier, les dix premiers noms de nombres ordinaux du gaulois.

Le mot *tubos* (*tuθos*) désigne évidemment un ensemble faisant partie d'un tout plus vaste puisqu'il comporte une répartition numérique. Ce peut être l'ensemble des productions d'un atelier, le compte arrêté à une certaine date du travail fourni. On peut le traduire par « groupe, masse, total » en le considérant comme formé d'un radical *\*tūs-* et d'un suffixe *\*-to-*. Le radical *\*tūs-* est bien connu en germanique, où il a fourni le nom de nombre « mille » (got. *þūsundi*, etc.); il apparaît en sanskrit sous la forme *\*tewas-* (*tavisáh* et *tavāh* « fort »), c'est-à-dire qu'il remonte à une racine *\*tewā-* « grossir, grandir, être fort ». Un préceltique *\*tūs-to-s* devait aboutir à *\*tūt<sup>h</sup>tos*, d'où *\*tūstos* et ultérieurement *\*tussos*. L'emploi du θ ou ð (généralement gémigné à l'intérieur), sert en gaulois à noter l'affriquée, par laquelle le groupe a passé avant d'aboutir à *ss* (v. Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, p. 78 et 532; Loth, *Rev. Celt.*, XXXII, 416).

Sur deux des graffites, le nombre ordinal qui suit *tuθos* est lui-même suivi de *luxtos*. C'est évidemment un mot celtique, et selon toute apparence le correspondant gaulois des mots irlandais *lucht*, gallois *llwyth*, de *\*lukto-*. Ces mots ont pris des sens et des valeurs assez variés; *lucht* est

devenu par exemple en irlandais un collectif désignant un groupe d'hommes. Mais le sens le plus ancien paraît être celui de « partie, portion » (Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 123) ; il est encore bien attesté en irlandais : *lucht saille* « portion de lard » (Windisch, *Wtb.*, p. 671), *ised sin fo lucht dó* « telle est sa part » (*Eriu*, II, 20). On pourrait donner ce sens au mot *huztos* et imaginer qu'il implique, en addition à *tuθos*, l'idée d'un compte partiel, d'un total incomplet.

Sur le graffite n° 23, la ligne qui contient les mots *tuθos decametos luxtos* est elle-même précédée d'une autre ligne formée des mots *Aulagis emtuxexre* (qu'on peut couper en *emtu xxxc* ou *cintux. xxxc*, c'est-à-dire le mot *cintuxos* en abrégé, suivi d'un nombre en chiffres romains). Il est impossible de voir là un nom d'ouvrier suivi d'une indication de vase. Étant donnée la disposition ordinaire des graffites, ces mots doivent désigner une division supérieure au *tuθos* et dont le *tuθos* ne serait qu'une subdivision, peut-être un atelier de fabrication. Le sens de « division » pour le mot *aulagis* se justifierait étymologiquement assez bien, on pourrait y voir en effet un composé *au-tagis*. La particule *au-*, qui est conservée en irlandais comme préposition, répond à lat *au-* (dans *au-fero*) et à skr. *ava*. Elle marque séparation, exprime l'idée de prendre à part ; l'irlandais en a un dérivé dans *óthad*, *úathad* « singulier » (*ind-huathad* « exceptionnellement » Sg. 137 b 2), qui est devenu le nom de l'unité. Quant au second terme *-tagis*, il appartiendrait à la racine du grec *ταγή*, *τάξις*, etc. Le mot gaulois *au-tag-is* correspondrait ainsi pour le sens et en partie pour la forme à un mot grec tel que *ἐλάταξις*.

Les formes des noms de nombre ordinaux sont les suivantes :

premier, *cintuxo(s)*  
deuxième, *alos*, *allos*  
troisième, *tr(it)*.  
quatrième, *petuar*  
cinquième, *pinpetos*  
sixième, *svevos*



septième, *sextametos*  
 huitième, *oxtumeto(s)*  
 neuvième, *naumet(os)*  
 dixième, *decametos*.

Il n'y a rien à dire des quatre derniers. Le dixième était déjà connu sous la forme *petrudecameto(s)* « quatorzième » de l'inscription de Gélignieux (*Corp. Inscr. Lat.*, XIII, 2494, l. 9-10, cf. J. Loth, *C. R. de l'Académie des Inscriptions*, 1909, p. 22-28); les formes des dialectes modernes y répondent exactement : irl. *deachmhadh* (anc. *dechmad*), gall. *degfed*, etc. Les autres sont de la forme que pouvaient faire attendre les dialectes modernes irl. *seachtmhadh* (anc. *sechtmad*) gall. *seithfed* « septième », irl. *ochtmhadh* (anc. *ochtmad*) gall. *wythfed* « huitième », irl. *naomhadh* (anc. *nómad*) gall. *naufed* « neuvième ». Dans *sextametos* et *oxtumetos* le *x* a naturellement la valeur de spirante gutturale sourde qu'il a régulièrement en gaulois devant *t* (v. Dottin, *La langue gauloise*, p. 48).

On peut considérer *svekos* comme une abréviation, assez naturelle dans une écriture cursive : l'irlandais dit *seiseadh* (anc. *sesad*) et le gallois *chweched*, qui tous deux remontent à *\*sveks-eto-*, le breton dit *c'houec'hvet* qui remonte, ainsi que le cornique *wheffes*, à un prototype *\*sveks-ameto-* bâti sur les nombres suivants de la dizaine.

En revanche *pinpetos* a exactement la forme qui se retrouve dans l'irlandais *cuigeadh* (anc. *cóiced*) et le gallois *pummed* (anc. *pimphet*), bret. *pempet*.

On ne peut déterminer au juste la forme des ordinaux « troisième » et « quatrième ». Par suite d'une cassure, seules les deux premières lettres du premier ont été conservées. Le mot *Tritos* apparaît souvent comme nom propre d'homme en gaulois, et notamment une douzaine de fois sur nos graffites mêmes comme nom de potier. On pourrait donc compléter en *tr[itos]*. Mais le gallois *trydydd* « troisième » remonte à *\*trilios* (cf. lat. *tertius*), et le nom propre *Tritius* figure plusieurs fois dans l'onomastique gauloise. On peut donc hésiter à lire ici *tr[itos]* ou *tr[ilios]*. La

même ambiguïté existe pour le nom de nombre « quatrième », dont une cassure n'a laissé subsister que la forme *petuar*. Les dialectes brittoniques supposent \**petuario-*; l'irlandais *ceathramhadh* (anc. *cethramad*) contient le suffixe *-ameto-* emprunté des derniers nombres de la dizaine.

Sur les formes *alos*, *allos*, voir J. Loth, *loc. cit.*, p. 35. Elles prouvent que le nombre ordinal « second » s'exprimait en gaulois comme dans les dialectes celtiques modernes par le thème pronominal \**ali-* \**alio-* « autre ».

Reste le mot *cintuxo(s)*, qui est l'ordinal pour « premier ». Les langues celtiques présentent toutes un thème \**kentu-* qui désigne ce qui vient en premier (gaul. *Cintugnatos* apparemment « premier né », irl. *cétu-* et *cét-* en composition, Thurneysen, *Hdb. d. altir.*, p. 236, d'où *cétnae* « premier »; gall. *cyntaf*, bret. *kenta* « premier » de \**kentisamo-* ou \**kentusamo-*); ce même thème en germanique désigne ce qui est extrême, ce qui vient en dernier (got. *hindumists* é ḥīndūmsþists, v. h. a. *hintaro* « postérieur »). L'idée commune est celle de la pointe, du bout, qui peut être la tête ou la queue; le burgonde *hendinos* « chef » témoigne du sens de « tête » en germanique.

S'il ne peut y avoir de doute sur le radical, en revanche la formation de *cintuxos* est embarrassante. M. J. Loth (*loc. cit.*, p. 34) part de \**cintusto-* et suppose que *x* est une simple graphie de *ss*. Il est vrai que *Cintussos* existe comme nom propre (*Corp. Inscr. Lat.*, XIII, 6002, 12014), mais *ss* y peut sortir de *-ks-*. L'évolution des groupes *-st-* et *-ks-* aboutit en effet finalement à *-ss-* en gaulois. Le passage de *-ks-* à *-ss-* est d'autant plus intéressant à signaler que c'est un des rares points de la phonétique où le gaulois ne soit pas d'accord avec le brittonique<sup>1</sup>: *ks* ancien devient en brittonique une spirante gutturale sourde (gall. *uchel*, bret. *uhel*, *huel* « haut »), tandis qu'en gaulois le groupe *-ks-*, longtemps noté sur les inscriptions X ou XS, a fini par se simplifier en *-ss-*, comme le prouvent les formes modernes :

<sup>1</sup> Il y en a un autre dans le traitement du groupe *wr-* initial (cf. J. Loth, *Rev. Et. Anc.*, XXII, 121).

*uxello-*, d'où français *Ussel* ; *Oxismii*, devenu *Ossismii* et *Uxisama*, *Ussama* qui explique la prononciation bretonne *Eussa* « l'île d'Ouessant » (cf J. Loth, *R. Celt.*, X, 351, XXIV, 294, XXXVIII, 259).

Il n'y a donc aucune difficulté à considérer *Cintussos* comme une forme plus récente de *Cintuxos*. Il y a d'autre part une difficulté sérieuse à expliquer *cintuxos* par \**cintustos*. L'ancien groupe *-st-* a passé en gaulois par des intermédiaires qui nous sont connus. l'un est le son, transcrit  $\theta$  ou  $\theta\theta$ , dont il a été question plus haut. Est-il croyable qu'à la même époque et au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, on puisse sur la même inscription trouver à la fois l'ancien groupe *-st-* noté par  $\theta$ ,  $\theta\theta$  (représentant l'affriquée) et par  $x$  (représentant *ss*) ? Il faut de toute nécessité prendre le signe  $x$  pour ce qu'il représente normalement en gaulois à l'intervocalique, c'est-à-dire pour *ks*. Cette conséquence n'a d'ailleurs rien de gênant. D'un élément \**kentus*, probablement un adverbe, signifiant « d'abord », dont l'irlandais offre l'équivalent, on tire aisément des dérivés \**kentus-ko-* ou \**kentus-mo-* « premier ». Or, *Cintusmos* est attesté fréquemment comme nom propre d'homme en gaulois ; et *Cintuxos* se laisse aisément expliquer par une métathèse, analogue à celle qui a changé *st* en *ts* ; soit *Cintukso-* de \**Cintusko-*. On notera que le latin a tiré de la même façon deux dérivés jumeaux de son vieil adverbe \**preis*, à savoir *primus* (de \**preis-mo-*) et *priscus* (de \**preis-ko-*).

Le signe  $x$  ( $xs$ ) se rencontre d'ailleurs encore sur les graffites dans le mot *uxedia* (*uxsedia*) « extrême, exact », d'après M. J. Loth, à l'interprétation duquel il suffit de renvoyer (*loc. cit.*, p. 40). Mais il y a eu passage de *ks* à *s* dans *parasidi* (ci-dessous, p. 42).

A une exception près (*duprosopi*, v. p. 42), les noms des vases ne paraissent pas tirés du vocabulaire celtique : ce sont des mots d'origine latine ou grecque.

Sont proprement latins :

*acetabli* = *acētābula* « vinaigriers » ;

*atramentari*, *atramitari* = *ātrāmentāria* « encriers » ;

*asati* = *a(n)sāti* « vases à anse » ,

*augustas* « vases ornés de médaillons portant la tête de l'empereur Auguste » (cf. Déchelette, *Les vases ornés de la Gaule Romaine*, t. I, p. 180) ;

*catinos* et *catilus* = *catīnus* « plat » et *catillus* « assiette » ,

*inbrataria*, *inbratari* = *\*imbrattāria* « vases ornés de bractées » (communication de M. Pottier à M. J. Loth, *loc. cit.*, p. 46) ,

*uluanas* « vases ornés de médaillons portant la tête de Julie, fille d'Auguste » ;

*mortaria*, *mortari* = *mortāria* « mortiers » ;

*pedales*, *pedalis* = *pedālēs* « vases à pied » ;

*senar*. = *\*sēnārū*, équivalent probable de *sextārū* « setiers » ,

*uinaria* = *uīnāria* « vases à vin » .

Sont d'origine grecque :

*broci*. Ce mot n'a certainement rien à faire avec le celtique *\*brokko-* « qui a le museau pointu ou les dents en avant » (d'où le nom du « blaireau » en irlandais et en brittonique) ; c'est un latin *broccis* emprunté du grec βροχίς « sorte de vase » de la racine de βρέχω « j'arrose, j'humecte » (βροχίδης, Anth. Palat. VI, 295, v. 4, βροχίδων sur une inscription éditée par Boeckh, *Corp. Inscr. graec.*, t. II, p. 1081 et reproduite par Hiller von Gärtringen, *Inscript. Graecae Insularum Maris Aegei*, fasc. III, p. 223, n° 1232) ; le prototype *broccis* est supposé par les formes romanes comme fr. *broc*, etc. (cf. Meyer-Lübke, *Roman. Etym. Wtb.*, n° 1320) ; il est intéressant de le trouver attesté à la Graufesenque.

*buxe.*, *buxi.*, cf. βυξίς, gén. βυξίδος, passé en latin sous la forme *\*buxida*, qui explique une série de formes romanes (cf. Meyer-Lübke, *op. cit.*, n° 6892).

*canastri*, cf. κάναστρον, passé en latin sous la forme *canistrum*.

*cuipalini*, ne représente pas le latin *cūpa* qui désigne un vase en bois, cuve ou barrique, mais bien plutôt le grec

κύπελλον « vase à boire » (depuis Homère, Γ 248, etc.); sur la notation *ui* pour *υ* grec, v. le mot suivant.

*licua*. C'est le type de vase fabriqué en plus grande quantité, il devait être d'usage courant. Rien ne permet de l'expliquer dans le vocabulaire des langues celtiques. Il est remarquable que *licui-* représente l'exacte transcription latine des deux premières syllabes du grec λήκυθος ληκύθιον; d'où l'on peut conclure qu'il s'agit d'un emprunt, probablement populaire, de λήκυθος ou ληκύθιον en latin, avec substitution du suffixe *-a* à la dernière partie du mot. La notation *i* de *η* ne mérite aucune observation. Quant à la transcription *ui* de *υ*, elle apparaît en de nombreux exemples après la gutturale sourde. Deux traitements sont attestés pour le grec *κυ* dans les mots empruntés en latin. Le plus récent, particulièrement répandu dans les langues romanes, est *co*: ainsi dans κυδώνιον ital. *cotogno*, κύρινον ital. *comino* (*cominus* C. Gl. Lat. III, 609, 56), κύπερον esp. *cobre*, κύπετος esp. *codeso*, Κυπρίανος et *Koprianus* (Arch. f. lat. Lex. XIII, 406 et 572), etc. Mais, dans des emprunts plus spécialement populaires, *κυ* est souvent noté *qui* ou *cui*, ce qui est une transcription à peu près phonétique destinée sans doute à marquer que devant *υ* (prononcé *i*) la gutturale n'était pas palatalisée. Ainsi s'expliquent *liquiritia* de γλυκύρριζα et *quisqualiae* de κυσινύλαξ (la première syllabe a été modifiée par sentiment du redoublement); ainsi s'explique aussi le prototype *\*quidina* (de κυδώνιον) qui est à la base du moyen haut allemand *quiten* (Falk-Torp, *Norwegisch-Danisches Etym. Wtb.*, p. 608). On vient de voir *cuipalini* tiré de κύπελλον. Le grec κύριακός a donné le nom propre *Quiriacus*, porté par divers saints, dont un des patrons de la ville de Provins (St. Quiriace). On lit d'ailleurs *quiriace* pour κύριακή (Corp. III, 14306, 5), comme *Qurenarice* pour Κύρηνική (ib. III, 2063). Le Corpus des glossateurs latins contient les gloses *quinos* et *quinici* pour κύνες et κυνικοί (t. V, p. 238, 15), *cuma-* à côté de *cyma-* (t. III, p. 317, 27; p. 526, 46), *quigneum* pour κύνηιον (t. IV, p. 158, 18), *quparum* pour κύπειρον (t. III, p. 574, 56), *quilismata* pour κυλίσματα (Løwe, *Prodr.*, p. 376), *quinoroda* pour κυνόρ-

ροδζ. *quinoclosa* pour κυνέγλωστος, *Coquitus* pour Κόκυτος (Lœwe, *Prodr.*, p. 377), etc. Inversement, comme l'a signalé Duvau (*Mém. Soc. Lingu.*, VIII, 188), κυ sert parfois à noter *qui* dans des transcriptions grecques de mots latins

*paraxidi*, *parasidi* et aussi *paroxed. parox*. C'est le grec παροψίς, gén. παροψίδος « plat, assiette » ; comme la forme παροξίς est également attestée, on ne peut assurer que le passage de *ps* à *ks* soit le fait du celtique.

*strogia* peut être lu *strongia* et dans ce cas rappelle le grec στερογγύλος « rond, arrondi » ; seul le radical aurait été conservé, comme dans le cas de *lieuia* (ci-dessus).

M. J. Loth range parmi les noms de vase proprement celtiques *pannas* et *triantahs*. Sur le second, il est difficile de se prononcer : bien qu'il puisse s'expliquer par le celtique, il ne s'impose pas comme tel, et on pourrait aussi bien le considérer comme un mot latin, il était inconnu jusqu'ici. Au contraire, *panna* est un mot connu à la fois par le brittonique (gall. *pann* « coupe, vase à boire ») et par le germanique (all. *pfanne*, qui ne peut être tiré, comme on le fait parfois, de lat. *patina*). l'un et l'autre doivent être empruntés d'un bas-latin *panna*, qui se retrouve d'ailleurs en portugais sous la forme du diminutif *panela* (Meyer-Lübke, *op. cit.*, n° 6199). D'où le bas-latin *panna* est-il sorti ? D'un gaulois *panna* issu de \**k<sup>w</sup>annā-* et parent de l'irlandais *cann*, *cannán* « urceolus » ? Dans ce cas, le gallois *pann* serait indigène. Mais on ne trouve rien à quoi rattacher un préceltique \**k<sup>w</sup>annā-*, et l'hypothèse que le bas-latin *panna* vienne d'une tout autre région que la Gaule reste plausible.

Le seul terme indubitablement celtique qui figure parmi les noms de vase est *duprosopi*, à lire sans doute *dubrosopi* et qui paraît un mot composé dont le premier terme est transparent : *dubro-* « eau ». Pour le second on peut songer à la racine \**seik<sup>w</sup>-* « verser » (skr. *sécate* et *siñcāti* « il verse ») et à un thème \**soik<sup>w</sup>-* qui, conformément à l'évolution de *oi* en gaulois, fût devenu \**sūp-* en passant par l'intermédiaire \**sōp-* : c'est ce dernier que fournirait *dubro-*

*sopi*. Le sens-serait « vase à verser de l'eau » ; étant donné que les autres noms de vase sont latins ou grecs, il est permis de croire que *dubrosopi* est une simple traduction d'un mot étranger, par exemple d'un mot grec comme \*ὕδρεσχτή : mais ce dernier ne paraît pas attesté

Les noms de potiers dépassent la soixantaine. Un bon tiers d'entre eux étaient fort rares, ou même inconnus jusqu'ici. Dans le nombre, il y en a de celtiques, mais ils sont en majorité latins. Il ne faut pas conclure de ce fait que les ouvriers étaient latins eux-mêmes. Bien que la céramique de la Graufesenque n'ait rien d'indigène et s'inspire de la technique de l'Italie méridionale et centrale (Arezzo) par contraste avec la céramique des vieilles fabriques gauloises comme celle de Lezoux, les ouvriers pouvaient être des Gaulois qui avaient pris des noms latins. Un détail est instructif. le plus souvent ces noms d'homme, même ceux qui sont latins, ont au nominatif singulier la désinence *-os*, qui est gauloise ; ainsi *Albanos*, *Cornutos*, *Lucanos*, *Mansuetos* (= Mansuētus), *Secundos*, *Verecundos*, etc. Dans les noms de vase aussi, on observe des désinences qui paraissent gauloises. D'autre part, pour réunir des noms d'ouvriers travaillant ensemble ou des noms de vases fabriqués par le même ouvrier, la conjonction employée est *eti*, certainement gauloise, puisqu'on la rencontre sous la forme *etic* (\**eti-k<sup>ue</sup>*) sur l'inscription d'Alise. On peut conclure de tous ces faits que dans le milieu ouvrier de la Graufesenque on parlait gaulois : les noms de nombre, les mots d'usage courant (*tuθos*, *autagis*, *uxedia*, *luxtos*), la conjonction « et », la morphologie, tout cela est gaulois. Mais le vocabulaire technique est presque entièrement étranger, et les noms propres d'homme révèlent une influence considérable de la civilisation romaine.

Pour l'histoire de la romanisation de la Gaule, les graffites de la Graufesenque sont donc particulièrement instructifs.

## OSQUE *eituns* ET LATIN *iter*.

Dans *Classical Philology*, vol. XVII, n° 2 (avril 1922), p. 111-118, M. Carl D. Buck fournit une interprétation, qui semble définitive, de l'expression osque *eksud amvianud eituns*. Cette expression forme le début de six inscriptions provenant de Pompéi, dont la sixième, découverte et publiée par M. Della Corte (*Notizie degli Scavi*, 1916, 156 et ss.), a été récemment étudiée par M. Ribezzo (*Rivista Indo-Greco-Italica*, t. I, p. 58 et ss.). Il s'agit d'inscriptions peintes en rouge à divers coins de rue de la ville et qui avaient pour objet de fixer un point de rassemblement aux habitants de chaque quartier en cas de mobilisation. M. Kretschmer (*Glotta*, X, 159 et ss.) avait supposé déjà que l'osque *amvianud* n'était qu'un calque du grec ἄμφοδον, lequel désigne la double rangée de maisons qui constitue une rue et peut se traduire par « quartier », « circonscription urbaine ». Approuvant l'idée de M. Kretschmer, M. Buck rend l'ablatif *eksud amvianud* par « de ce quartier, pour ce quartier ». Il est alors conduit à rejeter l'interprétation du mot *eituns* qui avait autrefois ses préférences (*Elementarbuch der oskisch-umbrischen Dialekte*, p. 138); c'est-à-dire qu'il renonce maintenant à voir dans *eituns* un impératif et qu'il y reconnaît un nominatif pluriel de thème à nasale : \**ei-t-ōn-*. En latin, c'est une forme \**itōnes* qui répondrait à osq. *eituns*. Le sens serait celui d'un nom d'action (« les marches ») ou plutôt, comme on le verra plus loin, celui d'un nom d'agent (« ceux qui marchent, les mobilisés »).

Ainsi interprété, le mot *eituns* suggère quelques remarques linguistiques. Le latin possède un verbe *itāre*, généralement considéré comme un « fréquentatif » de *īre* (v. Job, *Le présent et ses dérivés*, p. 621) : il y en a un exemple



chez Cicéron (*ad Fam.*, IX, 24, 2) et un chez Gellius (*pedibus itauiſſe in cūriam*, III. 18)<sup>1</sup>; Ennius emploie le double « fréquentatif » *itūtāre*. On rencontre l'équivalent du latin *itāre* en ombrien (subj. *etaians*, impérat. *etato*), en irlandais (*ethaid* « il va », *adetha* « il attaque », etc. ; Pedersen, *Vgl. Gramm.*, II, 514) et en grec (ἰτη-έων, éléen ἱππῶν τὰ ζωρ « étant revenu » *S. G. D. I.*, 1172, l. 8). Cela est une preuve de haute antiquité pour le thème verbal *\*it-ā-* (Brugmann, *Grundriss*, 2<sup>e</sup> éd., II, 3, p. 212) Mais l'existence d'un substantif du type *\*eit-ōn-* en osque suppose à la forme radicale *\*eit-* une antiquité plus haute encore. Il faut admettre à côté de la racine *\*ei-* l'existence d'un développement *\*eit-* qui comporte l'alternance *\*it-*. Ainsi s'expliquent le grec ἰτ-αρός « allant, hardi, impudent » (cf. πετ-αρός, πλάγ-αρος, οὐλ-αρος, ὄρχ-αρος) et surtout le latin *iter*.

Les noms neutres qui présentent en italique une alternance *-r-/-n-* sont les survivants d'une formation très ancienne; ils appartiennent au plus vieux fonds du vocabulaire indo-européen. Ce sont comme en grec et en indo-iranien des noms de parties du corps (lat. *iecur*, *femur* auxquels il faut joindre *uber* et *asar*) ou des noms d'éléments (ombrien *utur*, abl. *une* « eau », auquel il faut joindre lat. *aegror*), peut-être des noms de céréales (lat. *ador*; cf., pour le suffixe, irl. *arbar*, pl. *arbanna* « blé »). On ne peut donc se contenter de faire sortir *iter* d'un thème *\*i-t-* analogue à celui de *comes*, *comitis*, dont le *-t-* est un élément suffixal. Le mot *iter* porte en lui-même la marque d'une formation plus ancienne : ou bien il a été tiré de la racine *\*eit-/\*it-* à une date où le suffixe *-r-/-n-* était encore vivant; ou bien il a été refait sur le modèle d'un vieux nom neutre en *-r-/-n-* qui avait un sens rituel consacré. On notera que parmi les noms indo-européens en *-r-/-n-* figurent des termes désignant la frontière ou le but (gr. περ-αρ, τέλαμωρ ou τέκμωρ), exprimant la localisation dans l'espace

1 L'exemple de Plaute (*Most.*, 429), cité dans plusieurs dictionnaires, repose sur une correction qui n'a rien de sûr *quom itant* au lieu de la leçon des manuscrits *comita(tum)*

(zend *karāšvan- karāšvard* « région terrestre ») ou d'une façon générale l'ordre et la loi (zend *rāzara*, pl. *rāšnam*).

On peut considérer le nom neutre *it-er*<sup>1</sup> comme le terme « inanimé » désignant un chemin consacré, une marche rituelle de procession ou de pèlerinage. Lucrèce (II, 626), décrivant la procession de l'image de la déesse mère, *magna māter*, montre les fidèles « jonchant de bronze et d'argent la route qu'elle parcourt »

*aere atque argentō sternunt iter omne viārum.*

C'est un exemple du mot *iter* dans son sens le plus ancien. Avec le temps le latin *iter* a pris un sens profane et militaire, qui s'observe aussi dans l'osque *eituns*, ce n'est pas le seul exemple en italique d'un mot rituel de caractère religieux qui se serait laïcisé.

Le terme « animé » correspondant à *iter* serait dans le thème *\*eit-ōn-* que conserve le nominatif pluriel osque *eituns*. En principe, le sens de « marche » est pour ce thème *\*eit-ōn-* aussi admissible que celui de « marcheur » la plupart des langues indo-européennes fournissent des exemples du suffixe *\*-ōn-* employé à former des noms d'action aussi bien que des noms d'agent. Il y a toutefois une présomption en faveur du nom d'agent. Outre que le suffixe s'est en italique développé surtout avec cette valeur (le nom d'action étant de préférence en *-ti-ōn-*), on observe une différence entre les deux catégories en ce qui concerne le vocalisme du suffixe. Dans les noms d'agent, le latin a étendu l'*ō* long du nominatif à toute la flexion : *bibō bibōnis*, *errō errōnis*, etc. ; il n'a conservé l'alternance que dans *homō hominīs*. La même généralisation s'observe en osque et en ombrien (osq. *sverrunēi* dat. sg. d'un nom de magistrat, ombr.

1. Sur la flexion *iter itineris*, qui a fait créer un nominatif *itiner* (Plaute, *Merc*, 929), v. les ouvrages d'Ernout, de Lindsay ou de Sommer. On sait qu'en indo-européen le suffixe *-r-* n'apparaissait qu'au nominatif-accusatif, c'est-à-dire au seul cas où le neutre eût une forme propre (cf. Meillet-Vendryes, *Grammaire comparée des langues classiques*, §§ 609, 694 et 700).

*abrunu*, *abrons*, acc. sg. et nom. pl. qui seraient en latin \**aprunem* \**aprunēs*), et même pour le nom de l' « homme » (osque *humuns* « hominés », ombr. *homonus* « hominibus »). En revanche, le nom d'action ne conserve en latin l'alternance que sous la forme -*ō* -*inis* : *ordō ordinis*, *compāgō compāginis*; tous les noms en -*iō*, en -*mō* et en -*tiō* présentent l'extension à la flexion de l'*ō* du nominatif. En osque et en oubrien au contraire. l'alternance est maintenue dans les noms d'action correspondant aux noms latins en -*iō* et -*tiō* : osque *kumparakineis* (gén. sg.), *leginei* (dat. sg.), *medicatinom* (acc. sg.), *tanginom* (acc. sg.) *tanginud* (abl. sg.), ombr. *tribrisine* (abl. sg.), *natine* (abl. sg.). On peut croire que *eituns* est un nom d'agent comme *sverrunei* ou *humuns*.

Au point de vue de la formation, il y a entre *it-er* et *eit-uns* la même opposition qu'entre  $\pi(F)\chi$  n. « graisse » et  $\pi i(F)\omega$  m. « gras », ou mieux encore qu'entre  $\chi\epsilon\iota\mu\acute{o}$  et le neutre \* $\chi\iota\mu\chi$  supposé par le dérivé  $\chi\iota\mu\chi\epsilon\zeta$  « d'un hiver » (fém.  $\chi\iota\mu\chi\epsilon\zeta$  « chèvre [d'un an] »). L'alternance vocalique \**it-γ*- \**eit-ōn*- est d'un type ancien

Une forme à vocalisme plein de timbre *o* n'est pas attestée avec certitude pour la racine \**eit*-. Il faut toutefois rappeler que certains linguistes ont rattaché à la racine \**ei*- « aller » le nom du « serment » en germanique (got. *aiþs*) et en celtique (irl. *oeth*, gall. -*ud*- dans *anudon*<sup>1</sup> « parjure »); v. notamment Johansson, *I.F.*, VIII, 181. Un primitif \**oito*- « serment » pourrait aussi bien passer pour un nom thématique \**oit-o*-. Ce n'est pas le lieu de discuter cette étymologie, qui n'est pas la seule possible (cf. Osthoff, *P. B. B.*, XXIV, 207; Marstrander, *Ériu*, V, 205; Pedersen, *Vgl. Gramm. d. kelt. Spr.*, I, 58). Il suffira de rappeler toute-

1. Le vieux-gallois offre la forme *anútonau* gl. *periuria* (Loth, *Vocab. vieux-breton*, p. 42), on lit *anudon* dans le Book of Taliesin (p. 41, l. 25 Evans), *anudonog* dans un poème attribué à Myrddin (*M. A.*, I, 136, cf. *Four Anc. Books*, II, 22), *anudonol* dans l'*Hanes Gruffydd ap Cynan* (*megys gwyr anudonyl* « comme des hommes parjures », p. 118, l. 15, éd. Arthur Jones). Cf. le glossaire des Welsh Laws de Timothy Lewis, p. 80, s. u. *croesu*.

fois que le verbe « aller » a souvent un sens juridique (lat. *in iūs ire, adire, ambulāre*) et s'emploie notamment pour la prestation d'un témoignage<sup>1</sup> ou d'un serment (cf. suédois *edgång* « serment »).

## J VENDRYES

1 Ainsi dans les Lois galloises *y neb a uynho duwynaw tystolyaeth varuawl, aet yn erbyn y neb ae tysto* « quiconque désire repousser un témoignage mort, qu'il aille en face de celui qui témoigne » *y neb a uynho llyssu tystolyaeth vywawl, aet yn erbyn y tyst yn gyntaf* « quiconque désire détruire un témoignage vivant, qu'il aille en face du témoin d'abord » (Wade-Evans, *Welsh Medieval Law*, p. 119)

## L'ACCENTUATION DE Ἰων Ἰωνες

L'origine du nom des Ioniens est un problème difficile sur lequel, après M. Kretschmer (*Glotta*, I, 13 et ss.), M. Cuny s'est récemment exercé (*Rev. des Et. anc.*, XXXIV, 155 et ss.). Mais parmi les difficultés que signalent ces deux linguistes, il en est une qui ne méritait pas de les arrêter ; c'est l'accentuation de la forme contracte Ἰωνες (Kretschmer, *l. cit.*, p. 14 ; Cuny, *l. cit.*, p. 156).

Le nom des Ioniens est chez Homère Ἰάωνες (N 685), et cette forme épique, attestée dans l'hymne à Apollon (v 147 et 152), s'est conservée sans contraction çà et là dans la poésie (Bacchylide, XVI, 3 ; Eschyle, *Pers.*, 178, 563 ; Aristophane, *Acharn.*, 106 ; Théocrite, XVI, 57) Entre Ἰάωνες et Ἰωνες, il n'y a pas, comme le dit Thumb (*Hdb. d. Gr. Dial.*, p. 306) « formaler Unterschied » ; il s'agit d'un seul et même mot, mais dont la forme contracte, attique Ἰωνες, est accentuée à l'attique, conformément à la loi des propérispomènes à antépénultième brève : Ἰωνες de \*Ἰῶνες comme ἔγωγε de \*ἔγῳγε (Hirt, *Indog. Fschg.*, XVI, 88 et Vendryes, *M. S. L.*, XIII, 221).

Les hypothèses hardies que propose M. Cuny pour expliquer l'accentuation Ἰωνες sont inutiles ; c'est \*Ἰῶνες qui serait incorrect en attique. Au cours de la flexion du mot, la loi des propérispomènes jouait aux génitif, datif et accusatif du singulier, aux nominatif, datif et accusatif du pluriel. C'en était assez pour entraîner au nominatif singulier l'accentuation Ἰων, qui est bien analogique, comme le suppose M. Cuny, mais pas de la façon qu'il le dit.

J. VENDRYES.

## MESSÉNIEN κίφος.

Pausanias dit (3, 26, 9) . ...στέφανος, ὃν οἱ Μεσσηνιοὶ κίφος καλοῦσι τῇ ἐπιχωρίῳ φωνῇ. On a plusieurs fois essayé d'expliquer ce mot. M. Boisacq, *Dict. étymol.*, après avoir rappelé sans l'approuver la tentative de Solmsen (κόςινος), cite aux Addenda, p. 1115, deux autres rapprochements : skr. *çípha*-et lett. *sípsna*.

Je ne me permets pas de discuter ces étymologies, ni d'en proposer une nouvelle, je voudrais seulement indiquer qu'on est peut-être autorisé à chercher dans une direction différente l'explication de ce mot.

Une des listes spartiates de Taenarii (*IG V, 1, 212*) cite parmi le personnel subalterne un σκιφατομος. On voyait autrefois ici un des meilleurs exemples de la métathèse ξ > σκ en dorien, on reconnaissait ξίφος dans le premier élément composant, et on traduisait : celui qui doit dépecer la victime. M. von Wilamowitz, dans une note du *Corpus*, a le premier rappelé la glose d'Hésychius · σκιφίνιον· πλέγμα ἐκ φοίνικος, et il ajoute : σκιφατομος non diversus est a psilnopoëo. Le ψιλνοποιός est en effet un fabricant de couronnes ; c'était à Sparte une industrie importante, à en juger par le nombre et la diversité des mots qui s'y rapportent : φοῖνιξ, θυρεατικοί, στεφανόπωλις, peut-être κοισακτηρ et beaucoup d'autres.

Il semble donc assez vraisemblable que κίφος est une modification dialectale de \*(σ)κίφος, d'après une règle pour laquelle Ahrens avait déjà rassemblé en laconien plusieurs exemples : φιν = σφιν, κουτάλα = σκυτάλη, φικριδθεν = σφαίριζεν<sup>1</sup>. J'hésite à ranger dans cette classe le κυρσανιος de *Lysistrata* = κυροθάνιος, parce qu'il semble que nous ayons surtout à constater ici une dissimilation.

Si c'est en Messénie que nous trouvons la forme laco-

1. Solmsen (*Beitr. gr. Wortf.*, 201) a repris et confirmé la théorie d'Ahrens pour λαφα λουτήρ. Λάκωνες Hésych. qu'il rattache à σλάβτω.

nienne du mot, alors que l'inscription de Sparte montre le retour à la forme commune, nous nous souviendrons que, comme Pausanias l'a constaté (4. 27, 11), de son temps, les Messéniens étaient ceux des Doriens du Péloponnèse qui avaient gardé le plus exactement leur dialecte.

Émile BOURGUET.

## LES RAPPORTS SOGDO-SACES

Remarque.

On notera ici, sauf en sogdien boudhique,  $y$  par  $v$  et  $\beta$  par  $w$ , d'après le système du *Grundr. iran. Phil.* ; de plus, la voyelle sace par  $i$ , les signes choisis par M. Leumann,  $a$  et, plus tard,  $\partial$ , déguisant la réalité. On citera, suivant l'exemple de M. Leumann, ses trois ouvrages : « *Zur nord-arischen Sprache und Literatur* », 1912, « *Maitreya-samiti* », 1919, et « *Buddhistische Literatur, Nordarisch und Deutsch, I. Teil. Nebentücke* » (*Abh. Kunde Morgenl.* 15, 2), 1920, par le simple nombre de l'année, donc 1912, 1919, 1920 resp. Mais l'on renverra au texte 1919, 64 et suiv., par les seuls nombres de vers (' signifiant le deuxième hémistich), aux textes de 1920 par les seuls nombres de pages et de lignes, en outre au Vessantara Jātaka sogdien (Gauthiot, *JA.* 1912) par les seuls nombres de lignes et au Dīrghanakha Sūtra (Gauthiot, *MSL.* 17) par DN. et les nombres de paragraphes. Les passages donnés ne doivent être que des exemples.

Il a dû être clair dès l'exposé de M. Reichelt (*Idg. Jb.* 1) que la langue la plus proche du sace, et dialectalement et par l'âge, est le sogdien. En effet, si l'on examine le matériel de ce point de vue — on ne l'a guère fait jusqu'ici —, on voit du coup bien des accords caractéristiques.

A commencer par les mots sace-sogdiens spécifiques, correspondent :

sace *śśyr*- « bon » = sogd. b. *šyr*, chr. *šir*, même sens (Reichelt, l. c. 26).

sace (nom.) *kantha*, fém., « ville » (130, 133) = s. b. *knəh*, fém.<sup>1</sup> (130, 350, 398), chr. *kant*, même sens (Reichelt, l. c. 24).

<sup>1</sup> On étudiera d'autre part les problèmes compliqués de la différenciation des genres et des cas en sogdien.



sace *hīs-* « venir » (*hīs'ti* 113', 129, 216', *hīs'indi* 274) = s. b. *'ys-*, chr. *'ēs-*, même sens (pour le *h* prothétique sace cf. sace *handar-* « autre », *hasta* « huit », etc.). Cette formation sogdo-sace, qui s'analyse *\*ā-isa-*, *\*ā-i-s'sha-*, se continue dans le groupe le plus au Sud des dialectes pami-riens (et ici seulement en iranien) : *zēbakī is-* (*isum-bi* « je viendrai » ; Grierson, *LSI*, *Eranian* 493, 503), *min'jānī as-*<sup>1</sup> (l. c. 512, *ist* « il vient » 549, 239), *yid-yā es-* (l. c. 523 ; *ist* « il vient » 549, 239). — et elle a du reste son analogue dans l'Inde. néo-ind. *pahārī ējj-* < *\*ēčha-* = *\*ā-ičha-* (*ZII*, 2, 35).

Le ptc. sace *āt-* (221', 224, 230') = s. b. *'γt*, chr. *'γt*, c'est *āγd. āt-* de *\*āγt-* de *\*āγata-* comme *-sut-* de *\*suγt-* etc. (voir plus bas).

sace *\*ttār-*, fém., « front » (256 ; 471<sub>6</sub>) = s. b. *t'r* (DN. 58), même sens. [sace : *ttäre-ja* (abl.) *namasindi* « ils s'inclinent du front » 256 ; s. b. : *pr'w t'r 'sky* « sur le haut du front » DN. 58<sup>2</sup>.]

sace (acc.) *hvarandau* « droit » (1912, 145) = s. b. *γw'r'nt* (8), chr. *γvarant*, même sens (Reichelt, l. c. 28). [s. b. : *rty mn' skvyh γw'r'n t'pkīy' tys* « et entra dans ma... (hanche ?) . droite », 8 (traduction erronée chez Gauthiot).] Mais à sace *syandai* « gauche » (1912, 139) le s. chr. oppose *sāpat*.

sace *hvāšt-* « principal » = s. b. *γwystr*, chr. *γvšty*, pl. *γvštrt*. Ainsi, aux exemples saces : *kettumata hvāsta biššānu* « K. est la principale de toutes (les villes) » 134, *ttīte tčahauri nyanā hvāsta* « ce sont les quatre trésors principaux » 162, et de même 213, 257, — répondent s. b. *'γw γwystr pyčp'k* « le garde-éléphants principal » 48<sup>b</sup>, *zkh γwystr γwtynh* « la reine principale » 273, *'γw 'βč'npō'y γwystr* « le maître du monde » DN. 7, — et s. chr. *γvaštart dēndārt* « grands prêtres », *γvastē* « maître ».

Il semble qu'on se trouve vis-à-vis d'un thème originaire

1. *Minj as-*, d'après *zēb. is-* et sace *hīs-*, est certainement né de *\*ēs-*, et l'interprétation de Gauthiot, *MSL* 19, 144 comme *\*jsa-* est erronée [*ayāyem* même lieu 143 doit être « je suis venu » (*\*āyat ham*) et non « je viens »]

2. *ttēru* 92' ne semble pas appartenir ici ; l'acc. correspondant à l'abl. *ttēre-ja* serait *\*ttāro*, « front » du reste irait mal pour le sens.

en *-tar*, qui en sace et, en partie, en sogdien chrétien, a passé, sur la base du nominatif, aux thèmes en *-a-*. — Pour la graphie, s. b. *γwys̄tr* est à chr. *χv̄str-* ce que s. b. *γwyz-* (p. e. 99) est à s. chr. *γv̄z-* (rendu par *γōz-* par M. Müller). La raison de ce *y* sogdien bouddhique n'est pas claire. —

sace *vasut-* « pur », de la loi, de l'esprit, etc. (p. e. 222, 229', 243), de *\*ava-suγta-*, = s. b. *'wsuγt-* (*ōsuγd*) « pur », du cœur. *čnn 'wsuγt p'zn* « d'un cœur pur » (443 et souv.), du dharma (DN. 10); cf. pour le sens oss. occ. *suγdag* « pur, saint », v. i. *šučī-*, même sens.

Le cas de sace *haur-* « donner » (*hēdī* 197, 291, 3<sup>e</sup> sg. opt. *haurī* 23<sub>44</sub>, ptc. *hūd-* 220), *haur-* « don », mêmes lieux, est plus compliqué. Cette forme de racine ne saurait être iranienne originaire; d'autre part, le rapprochement de v. i. *saparyati* « rendre hommage » de M. Leumann (1912, 7<sub>6</sub>) ne satisfait pas.

Mais, de même que yaγnōbī *tifar-* « donner », à *tifār* « quatre », sace *haur-* se trouve rimer à *tāa-haurī*, il peut donc, de même que ce dernier, à *\*čaθwār-*, remonter à *\*θwār-*. Or, c'est, à la longue près, exactement le mot pour « donner » du sogdien-yaγnōbī : s. b. *ðβr-*, chr. *ṭbr-*, yaγn. *tifar-*. Le *ð* s. b., en soi ambigu (*θ* ou *ð[ʔ]*), est défini par le *ṭ* chrétien comme *θ*; yaγn. *tifar-* montre l'occlusion tardive qui y est de règle (cf. yaγn. *tirāi* « trois » en regard de s. b. *ðry*).

Parallèlement, le nom verbal sace *haur-* « don » est égal à s. b. *ðβ'r*, même sens, donc le tour fréquent sace *hauru hēdī* (197, 291), au tour également fréquent s. b. *ðβ'r ðβrty* (p. e. 415). Mais, au participe, à sace *hūd-* (*r*) répond s. b. *ðβ'rt* (53<sup>e</sup>), chr. *ṭbr-d'r-*, yaγn. *tifārt (ar)*.

L'origine de sace-sogdien-yaγnōbī *\*θβār-* reste encore obscure. La série des représentants du mot n'est en sogdien pas homologue à celle de *θγ* originaire :

|              | SACE            | SOGD. B.     | SOGD. MAN.<br>ET CHR. | YAγN.        |
|--------------|-----------------|--------------|-----------------------|--------------|
| « quatre » : | <i>tāahaurī</i> | <i>čtβ'r</i> | (man.) <i>čtf'r</i>   | <i>tifār</i> |
| « donner » : | <i>haur-</i>    | <i>ðβr-</i>  | (chr.) <i>ṭbr-</i>    | <i>tifār</i> |

On a pensé à un composé de *bar-* « porter » ; mais certainement ce n'est pas *\*ati-bar-* (Junker, *Erz.* 18), qui exigerait l'initiale occlusive ; plutôt *\*adi-bar-*, avec un assourdissement de l'initiale malgré la sonore suivante tel qu'il semble apparaître aussi dans sogd. chr. *frēz-* « diriger » de *\*abi-rāzaya-* (pour le préverbe cf. s. b.  $\beta\beta'\gamma st$  241 à côté de  $\beta\gamma s-$  240 « donner »).

Outre ces mots sogdo-saces spécifiques, les deux langues concordent par quelques mots qui, tout en étant iraniens communs, y paraissent sous une forme particulière. Ainsi .

sace (nom.) *khāha*, fém., « source » (138 ; nom plur. *khāha* [pour -ē] 117) = s. b. (acc.)  $\gamma'\gamma h$ , fém., même sens (961),  $\gamma' \gamma' ykth \dot{y}yth$  « génie de la source » (1445) ; de même le *yāzγulāmi* a *γēγ* « eau » (Gauthiot, *JA.* 1916, 254) ; à ratt. à av. *γan-*, etc., mais pas clair pour la formation.

sace *ēu* « quoi » = s. b. *ēw*, *'ēw*, s. chr. *ēv*, même sens.

ir. du NE. *ēu* représente, pareillement comme le croit M. Leumann, 1912, 19<sub>12</sub>, *\*ēi* de *\*ēit* (av. *ēit*) passé aux neutres normaux en -u (*\*-am*). Cette innovation — conforme du reste au passage général en iranien du NE des thèmes en non *a-* aux thèmes en -a- (cf. p. e. acc. sace *ggaru* 282 = s. b.  $\gamma rw$  315, ce serait *\*garam*, opp. à av. *gairīm*) — est cependant récente ; car le *ē* de sace *ēu* opposé au *i* de *tā-hauri* « quatre », etc., suppose encore le *i* du *\*ēi* originaire ; cf. *ūta*, de *\*ūtāya*, loc. de *ūtā* fém. « eau » (Leumann, 1912, 100<sub>24</sub>), étant noté le fait que les effets palatalisants de *i* et de *y* sont généralement égaux en sace. —

sace *\*nīd-* « s'asseoir » (3<sup>e</sup> sg. *nītī* 215 ; 1919, 41<sub>28</sub>) = s. b. *nyδ-* (p. e. 786), chr. *nīd-*, même sens (formation expliquée dans ces *Bull* 24, 199).

sace *jūtī* « il vit » (1919, 52, en bas) définit s. b. *'zw'nt* « ils vivent » (1371), chr. *'zvnt-q'* « ils vivront », comme *\*zuant'*, avec voyelle *u* ; de même yaγn. *zūām-išt* « je vis » (*Gr.* I<sub>2</sub>, 335 en bas).

1. Dans ce cas isolé de *'zvnt-q'*, le sogdien chrétien en écriture

Y appartiennent s. chr. *zv'nty't* (en écriture sogdienne) « les vivants » et *zv'n*, soit *žuvān*, « vie », auquel dernier le sace oppose *jsino*, acc. fém., « vie » (286'), contradictoire à sace *jūt* et qui semble emprunté à l'indien (*jivana*-); la graphie semble indiquer la même chose pour *šiv*- « vivant » (237) (*jiva*-); dans s. chr. *žvyt-q'* « il vivra » le *y* n'est pas clair pour moi (faute?).

Mais surtout s. chr. (en écriture sogdienne) *z'vny* « vivifiant » (87<sub>3</sub>), formé comme *parbaḡšanē* « traître », et dont le sens est assuré par le *mbḡn* correspondant de la version syriaque, est surprenant. Vu le sens causatif, on ne saurait lire ce mot que *\*žōnē*, de *\*žāvana(ka)*-.

Or ce type iranien du NE. *\*jūti* « il vit », *\*jāvana*- « vivifiant » ne semble pas se laisser concilier phonétiquement avec les v. i. et ir. de l'Ouest *jivati*, v. i. *jivana*-équivalents. Bien plus, quoiqu'il soit toujours risqué de projeter des différences dialectales postérieures dans l'indo-européen, ce système semble seulement s'expliquer par un ancien *\*juva*- : *\*jāvaya*-, qui, compte tenu de indo-iranien *\*jiva*-, doit représenter *\*jyuva*-, *\*jyāvaya*- (cf. sogd. *šav*- de *\*čyava*- et v. i. *jy* rendu en sogdien par *č*, c'est *j*), c'est-à-dire, iranien du NE. *\*jyāvaya*-serait, en face de l'innovation vieille indienne *jivaya*-, le causatif légitime de la base *\*g<sub>1</sub>ēu-*, donnée par gr. ζῆν, βῆναι et av. *jyātav*- combinés avec *jiva*-, et le présent *\*jyuva*-, en face de v. i. *jiva*-, ir. de l'Ouest [Nord] *živ*-, [perse] *ziv*-, l'autre degré réduit indo-européen, *\*jyuva*-étant à *jiva*- ce que v. sl. *šijō* (*\*si<sub>2</sub>ū-īo*-) « coudre » est à v. i. *sīva*-.

Ir. du NE. *\*jyuva*-, *\*jyāvaya*-, gagnés ainsi, seraient provisoirement isolés dans l'indo-européen; l'iranien du NE. serait très original ici.

Av. *jva*- ne peut refléter, malgré sa graphie frappante, que ir. de l'Ouest *\*jiva*-; car, d'après gath. *jyātav*-, le *jy*<sup>o</sup> de ir. du N. E. *\*jyuva*- aurait dû se maintenir. Ce groupement est du reste ce que l'on attend, la langue de

syriaque aurait-il *Ⲛ* initial sans valeur étymologique, comme en écriture sogdienne c'est de règle, ou bien s'agit-il du préverbe *ā-* comme dans *āzāy*- « naître » ?

l'Avesta étant un dialecte du Nord-Ouest (auteur, *Dialektologie*, Zus. 7). —

Dans d'autres mots, encore indo-iraniens communs, l'accord sogdo-sace provient d'un développement phonétique commun aux deux langues.

Ainsi sace *birgg-* « loup » (1920, 78<sub>31</sub>), s. chr. *virqisti* « loups » s'opposent à ir. de l'Ouest *\*vurka-* : av. *vahrka-*, n. p. *gurg* (où se range aussi le minjānī-yid-yā, avec *vurk*, *vury* [Gauthiot, *MSL.* 19, 154<sup>1</sup>]).

sace *yzār-* « mil » remonte de même que s. chr. *zār* à *\*hasahra-*, sace *-jsa* « de » de même que s. b. *čnn*, chr. *čn*, à *\*hačā*. —

Sace et sogdien ont de plus en commun conservé vivaces quelques thèmes iraniens anciens, reflétés dans l'Avesta, mais abandonnés ou restreints en iranien de l'Ouest postérieur.

Ainsi sace *drjs-* (moyen), *drreit-* (*\*drja-*, *\*dračta-* ?) « tenir » = s. b. ptc. *drčt-* (*dračd-* ?), inf. *drčty*, présent manque, même sens<sup>2</sup>; cf. av. *dražā-*, v. sl. *držati*, même sens. [sace : *djjsāre* « ils tiennent (ombrelle) » 265, *dirysde* « il tient (en ordre) » 158, *drreitandī* « ils ont observé (loi) » 229<sup>3</sup>; sogd. b. : *rty* 'čw 'wy 'č'n'kh l' *drčt' wn't* « et qu'il ne les retienne pas à sa demeure » 1227, *pr mč'yč ptčyčw pr'm'y drčty* « il ordonna de tenir en grande révérence » 34<sup>3</sup>, *rty šn šyr'w pr'm'y drčty* « et ordonne-leur de se tenir bien » 302<sup>3</sup>.]

sace *haspačj-* « faire fleurir » (191), *ahasprīy-* « inéelos » (191'), *pačjs-* « fleurir » (120), ce sont *\*ham-sparjaya-*, *\*ham-sprčta-*, *\*parja-* (doublet initial sans s), se rattachent à av. *sparəča-* « scion », v. i. *sphūrj-* « éclore » (Leumann, 1920, 78). Y appartient s. b. *'sprčm'kw* (340), *'sp' rčm'y* (DN. 47), soit *\*sparčmak-*<sup>4</sup>, « fleur », et, d'après

1. En revanche, *balččr grark* est à perse *gurg* ce que *bal kan-* est à p *kun-*.

2. *dr'-* et *drčt-* forment-ils un système supplétif en sogdien ?

3 Gauthiot (« rester ») inexact.

4 Mais la forme originale, d'après armén. (*šaha-*) *spram* (Hubschmann, *Armen. Gr* 209 et 177) = m. p *splm'*, n. p. *siparam* « basilic »,

le mot sogdien et la parenté généralement fréquente des mots pour « fleur » et « fleurir », probablement aussi sace *spītē*, nom.-acc. plur. fém., « fleurs » (119', 135, 256'), qui, de \**sprytā-*, serait donc pour \**spřitē*.

De même sace *bar-* (moyen) « chevaucher » (*barāru* 1919, 41<sub>24</sub>, *barāre* m l.<sub>20</sub>) et s. b. β'r'w « chevauchant » (133) se rattachent à av. *bar-* (moyen), même sens ; et sace *uskyālsto*, c'est *usē*, « en haut » (1912, 109) et s. b. 'sk' (15, DN. 58 'sky), chr. *sq'*, à av. *usā* et *uskāt* respect. —

Un mot iranien du Nord commun est sace *nūtte* « il se couche » (129), s. b. caus. *np'yō-* (1138) = yaγn. *nepēd-ān-* « coucher » (Junker, *Erz.* 30), plus loin minj. *nuvāst-* « être couché, dormir » (Gauthiot, *MSL.* 19, 150), kurde *nū-*, *nūst-* « dormir » (erronément Justi, *Kurd Gr.* 226), av. *nipāzya-*. —

Mots sogdo-saces en même temps iraniens communs, mais toujours intéressants sont sace (pl. neutre) *date* « bêtes féroces » (118) = s. b. (nom. sg. neutre) *ōtw*, même sens (313), égaux à n. p. *daž*, cf. av. *daitika-* ; de plus, sace *āysda* « connu » (172 et souv.) = s. b. 'zt', chr. 'yzt', plus loin afγ. *zdaq*, gath. et v. p. *azdā*, m. p. *azd*.

Se range ici sace n. sg. *sarau*, gén. *saruai* « lion » (Leumann, 1912, 138 et 1919, 33). Car le rapport étroit du sace au sogdien étant établi, et le sace étant situé au Sud du sogdien, donc entre le sogdien et l'iranien de l'Ouest, on ne séparera pas le mot sace des s. b. *šrγw* (DN. 37), chozarmien *sarγ*, perse *šēr* (Gauthiot, *MSL.* 19, 131) entourants. En effet, *rγ* est devenu *r* en sace, cf. *mur-* « oiseau » (118 ; 168<sub>35</sub>) (av. *mārəγa-*) et *dār-* « long (temps) » (111', 227, 314' ; 58<sub>14</sub>) (av. *darəγa-*). Et à l'initiale, sace *s* et sogd. *š* se laissent concilier sous *šyō* originaire, donc \**šyarg-*.

semble être \**spraγma-*, dont (et du \**sprahma-* plus récent) sogd. *asparγmak-*, n. p. *isparγam* et pāz. *sparham* seraient provenus par métathèse, cf. arabe *dirham* de \**drahm* = grec. *δραχμή*, forme antérieure de armén. *dram* = n. p. *dīram* (*Armen. Gr.* 145). — N. p. *sīperam* etc, restreint au sens de « basilic », est déjà isolé ; mais le m. iran. du NO. de Tourfan a encore le verbe *vyspryγt* « entsprossen » (Salemman, *Man. Stud.* 75).

Il est vrai, à sogd. *šwt-* (\**čyuta-*) le sace oppose *tsut-* ; mais, à degré ultérieur, le *šr̥nī-sar.* a *sud-*, *sūt-* ; et sace *samtsāra-* pour v. i. *samsāra-* (1912, 138) montre que *ts* et *s* n'étaient pas trop différents.

Chorazmien *sary* ne semble dès lors pas, comme l'a cru Gauthiot (l. c.), une faute, mais une forme réelle, se groupant pour l'initiale avec le sace contre le sogdien.

La formation du thème n'est pas claire encore ; d'après les formes saces et le *w* inattendu de *šr̥w* DN. 37 — le mot y est nominatif qui a *-y* par ailleurs (car il n'est pas vraisemblable que le mot soit un neutre) — il semble de quelque manière s'agir d'un thème en *-u-*, soit \**čyargu-*.

Le rapprochement de véd. *tsaru-* de M. Leumann (l. c.) est à écarter. —

Le sace se rangeant à l'intermédiaire du sogdien à l'iranien de l'Ouest, il n'est que naturel que parfois il se groupe avec ce dernier contre le sogdien, ainsi :

« chair » : sace *ggū'sto*, acc. fém. (235) = perse *gōst*, mais s. b. *y'tk* (805), chr. *yātē*,

« long (temps) » : sace *dār* (111', 227, 314') = perse *dēr*, mais s. b. *γyr* (205, 274, 403) ;

« souvenir » : sace *byāta* (1912, 77<sub>35</sub> ; 1920, 13<sub>38, 40</sub>, 35<sub>16</sub>, 58<sub>12</sub> [noté *byāva*]) = m. p. des Livres *'byy't*, m. ir. du Nord-Ouest des mss de Tourfan *'abyād*, m. perse des mêmes mss. *'ayād*, n. p. *yād*, mais s. b. *'šyh* (206, 275), chr. *šy'* (dont l'étymologie prochainement).

La considération des principes morphologiques sogdiens permet aussi de comprendre quelques familles de mots saces d'abord énigmatiques.

Dans l'iranien de l'Ouest des manuscrits de Tourfan, les racines en *\*auk-*, *\*aug-* ont deux formations du thème de présent, une causative et une inchoative : *\*āmōč-* et *hamuχs-*, *bōχ-* et *buχs-*. La formation causative est jusqu'à présent seulement attestée dans les textes du Nord (et mixtes), l'inchoative, en revanche, seulement dans les textes du Sud, de sorte que la répartition semble d'abord dialectale (*Dialektol.* 227).

Mais le sogdien combine ces deux formations, les différenciant à la fois ainsi que la causative a le sens causatif, l'inchoative, le sens intransitif prononcés. Ainsi à *ywč-* (*yōč-*) « enseigner » s'oppose *yγws-* (*yuχs-*) « apprendre » (Meillet, *Bull SL.* 1922, 76), et *swγs-* (*suχs-*) « brûler intr. » (20<sup>b</sup>, p. 183) et *βwγs-* (*βuχs-*) « être sauvé » (535), identique à m p. T. *buχs-*, sont nettement intransitifs.

Il semble de là et à cause de la continuation de Sud *-muχs-* justement au Nord-Ouest moderne (*Dialektol.* l. c.), que la répartition apparemment dialectale de l'iranien de l'Ouest soit elle aussi en effet fonctionnelle : du moins *hamuχs-* (M. 1, 205) se rencontre au seul sens de « apprendre » et pour *buχs-* les trois passages en partie corrompus (Salemman, *Manichaica* 3/4) semblent tous admettre le sens intransitif.

Le principe de différenciation sogdien est certainement partagé par le sace. Devenu très fécond, il y porte sur les racines en *\*auk/g-*, *\*aik/g-*, *\*ang-* et *\*ark/g-*, comprenant à peu près toutes les racines en *\*k/g-*.

Ainsi, en face de *sūjs-* « brûler [trans.] » (*sūjsindī* 137', ptc *sūjsand-* 58<sub>8</sub>), de *\*sauča-*<sup>1</sup>, *va-sut-* « pur » (voir plus haut), de *\*ava-suχta-*, on a *va-sus-* « s'éclaircir » (*vasuštī* 121, *vasusindī* 69<sub>8</sub>), de *\*ava-suχsa-* (= s. b. *swγs-*).

A *hambis-* « s'incliner » (*hambuśdī* 194', 268), de *\*ham-buχsa-* (cf. v. i. *bhuχ-* « courber »), et *rrus-* « briller » (*rruštī* 147, 166', 254'; *rrusan-* « brillant » 117'; 1912, 133), de *\*ruχsa-*, les causatifs correspondants *\*būjs-* et *\*rrūjs-* ne sont, il est vrai, pas encore attestés.

Mais aux thèmes en *\*aik/g-*, à *haspī-* « inciter » (1912, 100<sub>28</sub>), de *\*ham-spañ/jaya-*, répond encore nettement *has-pis-*, *haspīt-* « s'efforcer » (*haspištī*, *haspiśindī* 1912, 144, etc.; *haspīta* 290'), de *\*ham-spiχsa-*, *\*ham-spiχta-*.

*pars-* « être délivré » (*parštī*, *parsindī*, ptc. *parrit-*), un des mots les plus fréquents en sace, s'explique ainsi. M. Leumann (1912, 122) voulait penser à une racine *\*parš-*,

1. Ainsi et non pas *\*saučaya-* à cause du *īs* (Leumann, 1912, 100<sub>27</sub>).



avec un présent inchoatif; mais on ne voit pas ce que c'est que indo-ir. \**parš-*, et s'attendrait du reste, pour \**parš-sšha-*, non pas à *pars-*, mais, °*s-sšh-* et °*s-sšh-* coïncidant dès l'indo-iranien (*uščha-*, *usa-* comme *pičcha-*, \**prsa-*), d'après *puls-*, à \**pals-*.

Mais l'objection la plus grave, c'est que cette théorie ne permet pas de concilier avec *pars-* son causatif *parriṣ-* « délivrer » (*parriṣindi* 227', imp. *parriṣa* 192, d'autres formes 239', 292', 293', 304', etc.), que pourtant on ne saurait séparer

Il faut donc partir de *parriṣ-*, causatif homologue à *has-piṣ-*, *sūṣ-*, etc., et qui se rapproche assez naturellement de v. i. *rič-* « lâcher, relâcher », donc représente \**apa-raiṣaya-* « délivrer » en tant que « relâcher ». Le *r* double, de règle en sace à l'initiale absolue, est — ici comme dans *arrimajṣna* « sans saleté » (244'; cf m. p. *reman* « saleté ») — également sans valeur étymologique à l'initiale d'un composé.

Or, l'intransitif légitime de *parriṣ-* (\**apa-raiṣaya-*) était, d'après les rapports donnés, \**apa-riṣsa-*, \**pariṣ-*, et de là, par syncope, le *pars-* donné (donc soit *parsindi* < \**pari-sindi* < \**apa-riṣanti*<sup>1</sup>).

Le participe *parriṣ-*, *parriṣ-*, représente dès lors \**apa-riṣta-* comme *haspiṣ-*, \**ham-spiṣta-* et *vasut-*, \**ava-suṣta-*, et comme M Leumann a déjà mis avec raison *rritu* 281 à l'égal de v. i. *rikta-* « vide », — et le nom verbal *parriṣi* « délivraison » (299'), écrit 307, avec le *t* de l'hiatus, *par-riṣi*, c'est \**apa-raika-*.

Le rapport de *pars-* à *parriṣ-* a, au *r* simple près, son égal parfait dans celui de *hars-* « être abandonné, être laissé, rester », à *harit-* « resté », c'est donc \**ham-riṣsa-*, \**ham-riṣta-*, autre composé de *raik-*. [Passages : *ka marā har-sāmī* « si nous sommes laissés ici » 407', *ču rro harita harbiššī vātčo | kanakamunī parriṣe dukhyau-ṣsa* « et

1. *rs* i -e. donnant, par *rš* indo-iranien, *rr* sace, *rš* (et *rš-sšh-*, *rš-sšh-*), d'autre part, *ls* (Leumann 1912, 63<sub>25</sub>), le groupe *rs* sace n'a dès l'abord pas de chances d'être primaire. Ainsi M Leumann explique aussi *parste* « il ordonna » par syncope (1920, 402<sub>32</sub>).

tous ceux qui sont restés, K. les a plus tard délivrés du mal » 288' ; *harṣta* 258' (*tvī klaiṣa harṣta*), tiré ici par M. Leumann. semble appartenir à \**harz-* « laisser ».] Le causatif \**harīj-* « laisser » est à attendre.

Si le sace exprime ainsi « laisser » et « délivrer » par deux composés de \**raiḱ-* « laisser », \**ham-raiḱ-* et \**apa-raiḱ-* respectivement, il en est, aux préverbes près, de même du sogdien, qui a pour « laisser » *parēč-*, *parīd-* (b. *pr'yē* 307, chr. *pryč-*, *prγt-*), et pour « délivrer » (à côté de *viḥ(arš-)* *srīnt-*, *srīd-* (prés. b. *sr'ynē*- 102, 39<sup>b</sup>, etc., plc. chr. *srγt-*), c'est \**uz-rinčaya-*, \**uz-rīχta-*, donc formé sur le thème nasal (v. 1 *rinakti*, av. *irinaχti*).

Les thèmes intransitifs correspondants, \**parγs-* « rester » et \**srīχs-* « être délivré », notés probablement \**prγs-* et \**srγs-*, ne se trouvent pas encore attestés ici. Mais le yaṇōbī a bien *pīraχs-*, *pīraχt-* « rester » (*Gr.* 340) qui donc est pour \**parīχs-*, \**parīχt-*.

Le verbe simple, *rrīj-*, à flexion moyenne (*rrījite*), se trouve du reste lui aussi en sace, au sens de « surpasser », donc répondant à v. i. *ati-rič-* (moyen) · *Brrahmānu rri-jite dītena* « il surpasse Br. en mine » (165'). Toutes les nuances de sens de cette racine sont donc indo-iraniennes anciennes ; seulement la répartition des préverbes n'est que plus tardive. —

Il s'agit d'une racine en °*ang-* dans le système net *pathamj-*, *pathis-*, *pathiy-* « détourner ». « se détourner », « détourné » (*pathamjīndi* 91, *pathīsti* 313, *pathīsīndi* 8<sub>31</sub>, *pathīya* 122, 311'), qui représente \**θanjaya-*, -\**θaχsa-*, -\**θaχta-* (cf. av. *θang-*) originaires.

Des racines en °*ark/g-*, on a premièrement le système net *hamggalj-*, *hamgris-*, *hamgri(t)-*, c'est \**ham-garjaya*<sup>1</sup>, -\**grχsa-*, -\**grχta-*, « assembler », s'assembler », « assemblé » respectivement (*hamggaljīndi* 297', *hamgrisīndi* 320, *hamgri(t)*- 1912, 139), — *garj-* étant peut-être à *gar-* (gr. *ἀγρεῖν*, etc., mais cf. lat. *grex*, *gregis*) ce que v. i. *sphūrj-* « burst forth, appear » est à v. i. *sphur-* en tant que

1. Exactement \**ham-k/garč/t-*.

« appear, arise », *drag-* (av. *draža-*) « tenir ». à *dar-* (*dārāya-*), même sens, etc.

Entre *kalj-* et *kris-* « battre le tambour » (37<sub>36, 37</sub>, expliqué par Leumann 60<sub>11</sub>), les infinitifs du passage indiqué ne permettent pas de voir clairement une différence de sens ; — à *nihalj-*, *ni'hīy-* « abattre » (1920, 56. 60. 78), *prahāl-*, *pr'hīy-* « ouvrir » (192', 100), les intransitifs à supposer *\*nihris-*, *\*prhīs-* ne sont pas encore attestés ; — *haspaļ-* « faire fleurir » (191) (voir plus haut) a l'intransitif sans *\*sśha-* *paļs-* « fleurir » (120) ; — et sace *bulj-* « rendre hommage » (1912, 114<sub>22</sub>) (= av. *bərəjaya-*) et s. b. *βrγs-*, c'est *βurγs-* (1012), ne semblent pas différer pour le sens.

Mais la force générale du principe s'affirme par ce qu'il survit encore dans les dialectes les plus proches modernes. Yaγn. *piraγs-* « rester », de *\*pariγs-*, vient d'être cité, et le couple *yāzγulāmī pažd* « il fait cuire » *past* « il cuit intr. » (Gauthiot, *JA.* 1916, 256, note) ne représente pas, comme l'a cru Gauthiot, *\*pačati* : *\*pačyatē* — le groupe *čy*, d'après *yāzγ. šod* < *\*čyuta-* (l. c. 254), serait resté palatal ici — mais bien *\*pačati* : *\*paγsati*. Généralement, l'iranien — au moins — du Nord-Est a remplacé aux racines en *k/g* l'intransitif en *-ya-* par celui en *\*sśha-*, qui cependant, il faut le noter, n'a jamais la flexion moyenne. —

Les flexions nominales et verbales sogdienne et sace sont aussi très semblables ; les deux langues distinguent les trois genres, elles ont un système à six cas, et elles conservent le moyen ; les seules différences essentielles sont que le sogdien a abandonné l'ancien pluriel en faveur de l'abstrait en *-t*, et le sace, l'ancien imparfait en faveur du prétérît participial (détails en autres lieux).

Il est dès lors clair que ces deux langues sont très parentes et qu'on fera bien d'en combiner l'étude, en se fondant pour l'étymologie sur le sogdien, qui est le plus limpide, et pour la flexion sur le sace, qui est plus ancien.

## AFGHAN *ründ* « AVEUGLE »

L'afghan *ründ* « aveugle » représente une forme iranienne moyenne *\*a\*r̥ānd-*, dans laquelle on cherche naturellement le vieil *\*anda-*. Au point de vue de la phonétique il serait possible de faire dériver *ründ* de *\*ar̥a-anda-* « demi-aveugle » (cf. latin *caecus*). Mais il me semble qu'il est préférable pour le sens d'expliquer le mot comme remontant à un ancien *\*rta-anda-* « vraiment aveugle ». On peut comparer à ce mot les mots votyakes empruntés de l'iranien qu'a traités M. Jacobssohn (*Arier und Ugrofinnen*, p. 191), à savoir *urt-mort* « votyake, vrai homme », et *urt-śaiñ* « seigle, semis d'automne », c'est-à-dire « le grain vrai », par opposition aux semences de printemps moins importantes. On pourrait de même façon expliquer aussi la particule renforçante avestique *as* (e. g. en *as-ama-* « très fort ») comme *\*rta-*. Il faudrait alors supposer que le sens original du préfixe aurait été oublié de bonne heure, et qu'en conséquence l'orthographe défective se serait établie.

La forme féminine afghane *řanda* est parallèle à *kaya* dont le masculin est *kūn* « sourd », et l'affaiblissement de la voyelle dépend probablement d'un déplacement d'accent, dont les résultats, qui ont d'ailleurs été généralisés, se montrent dans les formes féminines en afghan et en ormuri.

Georg MORGENSTIERNE.

---

## AFGHAN *kōr* « MAISON ».

Tandis que le vieil iranien *kāra-* « peuple, armée » a reçu en kourmandji le sens de « famille, parent » (*JRAS.*, 1922, p. 194), on trouve que l'équivalent afghan *kōr* a acquis la signification de « maison ». Il n'est pas sans intérêt de noter à ce sujet que cette évolution sémantique a eu lieu aussi dans les dialectes voisins. En China on trouve pour maison *got*, *got*, *goš*, *gož*, *gožr*, qui remontent évidemment à *gotra-*, bien que *putra-* ait abouti à *puc*, *puch*, *puš*. Pachai *gōš<sup>a</sup>g*, *gōsing* et gauro *gū*, tchilis *got* (*LSI.*, VIII, 2, *passim*) s'expliquent probablement de la même façon.

Si nous considérons le beloutchi, nous voyons qu'on dit pour maison *lōg*, *lōγ*. Bien que le dictionnaire sindhi du M. Stack donne comme signification de *lōg<sup>a</sup>* seulement « monde, peuple, hommes », le mot beloutchi est sans doute emprunté à un parler indien attenant (cf. Lahnda du Shahpour *lōk* « village », Jukes, *Dict. of the Jatki or W. Panjābi Language*, s. v.). Cela est indiqué et par la forme *lōg<sup>a</sup>* du kâccheji *bōli* (*LSI.*, X, p. 439), et par le fait que le beloutchi du Makran a le mot authentique iranien *gis* < *vis-*. Ce sont seulement ces parlers de la frontière linguistique qui montrent cette particularité. Les autres langues indiennes préfèrent *ghar* ou autres mots semblables, et dans le reste du domaine iranien nous trouvons des mots du type *xāna*, *kada*.

Darmesteter (*Chants populaires*, § 14) a certainement raison en comparant à ce dernier mot l'afghan *kalai*, *kilai* « village », cf. pour le sens persan *kadxudā* « maire ». Il n'est pas du tout nécessaire de supposer, comme le fait Geiger (*Etym. d. Afghānischen*, p. 31), que *kalai* soit emprunté de l'arabe *qal'a*, qui n'a d'autre sens que « forteresse ».

Georg MORGENSTIERNE.

---

## EMPRUNTS ANARYENS EN INDO-ARYEN

SANSKRIT *bāṇa-*.

Dans *Grundzüge einer Lautlehre der Mon-Khmer Sprachen*, p 30-31, le P. W. Schmidt a rapproché les mots suivants :

| Mon                                                    | Khmer                                                                                                                                                   | Bahnar                                                                                                               |
|--------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| « jeter des pierres avec un arc » . . .<br>« cet arc » | $\left. \begin{array}{l} \text{pōh} \\ \text{pāh} \\ \text{pnōh} \end{array} \right\}$ « jeter, lancer, égrener (le coton) » . . .<br>« carde à coton » | $\left. \begin{array}{l} \text{bōh}^1 \\ \text{pōnah} \\ \text{panah} \end{array} \right\}$ « tirer de l'arc » . . . |

Un verbe *poh*, *pah* a donné par infixation de (a)n des dérivés : *panah*, *pōnah*, *phnōh*, *pnōh*. La dérivation est régulière, mais on ne voit pas bien *a priori* pourquoi la même racine sert à désigner des opérations telles que tirer de l'arc et égrener le coton. Ce fait remarquable s'éclaire si l'on observe : 1° qu'en stieng *ak* désigne un instrument qui sert à préparer le coton avant de le filer ; et 2° que le même mot est un nom de l'arc ou de l'arbalète dans d'autres langues mon-khmères (danaw *ak* ; riang *āk* « arc » ; alak *ak* « arbalète »)<sup>2</sup>.

1. L'initiale que je transcris ici *b̃*, bien que le P. Schmidt ait écrit *p*, est une ancienne occlusive labiale intermédiaire entre *p* et *b*, que M. G. Maspero appelle « occlusive mixte » (*Grammaire de la langue khmère*, p. 63).

2. Les parlers de la Péninsule Malaise ont des formes *ig*, *ɛg*, *āg*, et l'équivalent *ék* s'est conservé en khmer où il désigne l'arc fixé au cerf-volant (*ék-khlēng*).

D'autre part, chez les Makassar de Célèbes, le mot *pânâ* désigne l'arc à lancer des flèches et une sorte d'arc sert également à nettoyer le coton (NIEUWENHUIS, *Der Gebrauch von Pfeil und Bogen auf den grossen Sunda-Inseln*, dans *Internationales Archiv für Ethnographie*, XIX, p. 10-11 du tiré à part). Sonnerat a observé et dessiné dans l'Inde un instrument analogue (*Voyages aux Indes et à la Chine*, Paris, 1782, t. I, p. 108 et pl. 26). « La machine à carder le coton, dit-il, est d'une extrême simplicité. Elle est composée d'un morceau de bois long de six à sept pieds. A chacune des extrémités est attachée une forte corde de boyau, qui rend un son en la touchant, ce qui fait appeler la machine *violon* (nos chapeliers ont une machine à peu près semblable qu'ils nomment *archet*). Le violon est suspendu par une corde à celle d'un arc attaché au plancher<sup>1</sup>. L'ouvrier tient d'une main le violon dans le milieu, et de l'autre, avec un morceau de bois terminé par un bourrelet, tend vivement la corde à boyau, qui en s'échappant, bat le coton, l'enlève avec force, le gonfle, en sépare la poussière et le met en état d'être filé. L'élasticité de l'arc qui soutient le violon donne à l'ouvrier la facilité de le ramener d'un endroit à l'autre sur le tas de coton qu'il vient de battre. » L'instrument est en somme formé de deux arcs superposés car, à la partie inférieure, le « violon » que Sonnerat compare à l'archet des chapeliers consiste essentiellement en une corde vibrante attachée aux deux bouts d'une pièce de bois. Sir G. Grierson a décrit une machine analogue et plus simple dans *Bihar peasant life*, p. 64-65.

Si l'arc à carder le coton est usité en Indochine comme dans l'Archipel Malais et l'Inde, on va voir que dans la même zone des mots apparentés désignent le tir à l'arc, l'arc ou la flèche et le coton.

La tendance au monosyllabisme a souvent eu pour effet de réduire les formes anciennes :

1. Entendez « au plafond ».

| Mon                | Khmer      | Stieng     | Róngao     | Muong      | Annamite   |
|--------------------|------------|------------|------------|------------|------------|
| « tirer de l'arc » |            |            |            |            |            |
| <i>păn</i>         | <i>ḥăñ</i> | <i>pěñ</i> | <i>păn</i> | <i>păn</i> | <i>băn</i> |

Ces mots diffèrent de *bahnar panah*, *ponah*, par la chute de la finale et par certaines altérations de la nasale. De plus il est à noter que l'initiale de la forme khmère est un *ḥ*, phonème instable, intermédiaire entre la sonore et la sourde et dont l'équivalent est *b* en annamite, tandis que la plupart des autres langues ont *p*.

En regard de mon *pnôh* « arc à lancer des pierres », on a :

čuru *panan* « arc »  
 kon-tu *paneñ* « arbalète »  
 sedang *ponen*, *mönen* « arbalète »  
 halang *menen* « arbalète ».

Dans les langues munda (ou *köl*), santali *banam* signifie « violon, jouer du violon », cette dernière opération comportant l'emploi d'un archet ou petit arc.

D'autre part les formes indonésiennes se ramènent en grand nombre au type *panah*. Ce mot désigne l'arc en malais, et à Java l'arc et la flèche. Chez les Dayaks de Bornéo, l'arc est appelé *panah*. Dans de nombreux parlers des Philippines, *pănă* est le nom de la flèche et à Mindanao *panah* est le nom de l'arc. Enfin à Madagascar *fana*, *falla* désignent à la fois l'arc et la flèche. M. Nieuwenhuis qui a étudié ces formes indonésiennes admet avec raison que *panah* a dû signifier jadis à la fois l'arc et la flèche dans tout l'Archipel Malais (art. cité, p. 19).

La comparaison des formes mon-khmères vient de nous apprendre que *panah* dérive par infixation d'un verbe *pah*, *pôh*, « tirer de l'arc ». On comprend que le nom d'instrument ainsi formé désigne à la fois l'arc et la flèche, c'est-à-dire tout ce qui sert à tirer de l'arc. Dès lors l'origine du mot sanskrit *bāṇa*- « flèche » n'est pas douteuse. C'est un



emprunt aux langages austroasiatiques et un emprunt très ancien puisque le mot se trouve dans le Rg Veda, VI, 75, 17. L'initiale sonore de *bāṇa-* ne saurait traduire en indo-aryen un *p* austroasiatique. Le *b* de la forme védique est donc de nature à prouver l'ancienneté du *b* encore attesté aujourd'hui dans l'écriture cambodgienne.

Pourquoi les Aryens, qui connaissaient sans doute l'usage de l'arc avant de pénétrer dans l'Inde, ont-ils emprunté aux Austroasiates un mot désignant la flèche ? Probablement parce que, la flèche de bambou leur étant inconnue, ils ont emprunté le nom et la chose aux aborigènes de l'Inde. En fait, dans l'Archipel Malais, la flèche dite *panah* est en bambou (*Nieuwenhuis*, p. 9 et 23). De même, dans l'Inde, *bāṇa-* désigne précisément une flèche de bambou ou de canne.

#### SANSKRIT *karpāsa-*

Les verbes *pah*, *pōh*, *bōh*, qui sont à l'origine du nom de l'arc et de la flèche, ne représentent probablement pas la forme ancienne de la racine. Dans les langues austroasiatiques, une finale *h* provient normalement d'un ancien *s*. En khmer, par exemple, *amḥōh* « coton » a une autre forme *amḥas*. On peut donc supposer à l'origine des verbes *pah*, *pōh*, *bōh*, une racine *\*bas* qui signifiait l'action de manier un arc soit pour lancer des projectiles, soit pour carder le coton.

Nous en savons maintenant assez pour comprendre la formation des noms suivants qui désignent le coton dans les langues austroasiatiques :

črau *paç*, *baç*  
stieng *pahi*

|        |                             |                  |              |
|--------|-----------------------------|------------------|--------------|
| khmer  | <i>amḥas</i> , <i>amḥōh</i> | radè             | <i>kapas</i> |
| bahnar | <i>kopaiḥ</i>               | malais, javanais | <i>kapas</i> |
| sedang | <i>kōpè</i>                 | batak            | <i>hapas</i> |
| kuoi   | <i>kabas</i>                | čam              | <i>kapah</i> |
| kčō    | <i>kopas</i>                |                  |              |

A la base de toutes ces formes, qu'elles aient ou non un

préfixe, on trouve la racine *bas* dont l'initiale très instable est généralement devenue *p* ou *b*, et dont la finale s'est parfois amuie en *h* avec production, dans certains cas, d'un *i* compensatoire. Le nom de la fibre de coton signifierait donc proprement « ce qui a été égrené, cardé ».

Dans la plupart des langues austroasiatiques, le préfixe est simple. *ka* ou *ko*. Mais on sait que, dans cette famille linguistique, une nasale ou une liquide s'insère fréquemment entre le préfixe et la racine. C'est probablement ce qui explique khmer : *(k)am̐bas*, *(k)am̐bōh* dont l'initiale a disparu ; et du même coup nous rendons compte de sanskrit : *karpāsa*- « cotonnier » inexplicable par l'indo-européen.

Sous la forme *κάρπασος* le mot est entré dans le vocabulaire grec et, dans le livre d'Esther I, 6, le mot hébreu *kar-pas* paraît désigner comme le grec *κάρπασος* une étoffe fine de coton ou de lin.

#### SANSKRIT *pata*-, *karpāṭa*-

Outre sanskrit *karpāsa*- qui provient d'une ancienne racine *bas* précédée du préfixe *kar*, il est curieux de rencontrer dans la même langue *pata* et *karpata* qui signifient tous deux « étoffe de coton ». La confrontation de *pāṭa* et de *karpāṭa* permet d'isoler sans hésitation le préfixe *kar*, ce qui nous ramène une fois de plus sur le domaine austro-asiatique.

La ressemblance phonétique et sémantique de *karpāsa* et *karpata* donne à penser que ces mots sont exactement superposables. Le passage de *s* à *t* est inattendu en indo-aryen mais en annamite *t* correspond régulièrement à *s* du mon-khmer commun.

| Mon        | Khmer      | Stieng     | Bahnar     | Annamite   |
|------------|------------|------------|------------|------------|
| « cheveu » |            |            |            |            |
| <i>sōk</i> | <i>săk</i> | <i>sōk</i> | <i>sōk</i> | <i>tōk</i> |

En regard de khmer *ḥōs* « nettoyer, balayer », on a laotien *pāt*.

Skr. *karpāsa-* d'une part et *paṭa-*, *karpaṭa-* d'autre part doivent donc avoir été empruntés à des époques successives ou provenir de populations parlant des dialectes différents.

J. PRZYLUŚKI.

## FERAE PECVDES

Le vers 14 (15) du premier livre de Lucrèce :

inde ferae pecudes persultant pabula lacta

a jusqu'à présent fort embarrassé les exégètes. Le commentaire de W. A. Merrill, qui joint à d'excellentes notes personnelles un résumé précieux des opinions antérieurement exprimées, n'est pas sans laisser percevoir les traces de cet embarras, et si l'explication qu'il donne paraît nette à la première ligne, elle est singulièrement affaiblie dans la suite par toute sorte de restrictions. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

FERAE, predicate « maddened » : for the adjective cf. 3, 753 *fera saecla ferarum*. These domestic animals are made wild by passion, although *pecus* is usually a domestic animal and so not properly *fera* « wild », « savage » ; yet Horace can say of man « nemo adeo ferus est ut non mitescere possit » (Ep. I 1, 39). But Varro *RR.* 2, 1, 5 has « in locis multis genera pecudum ferarum sunt aliquot » ; and Columella 9, 1, « ferae pecudes ut capreoli damaeque... lautitiis et uoluptatibus dominorum serviunt » ; yet there seems no good reason for limiting the influence of Venus to wild animals not yet tamed or to domestic animals in a wild state. Bentley proposed *ferae et pecudes*. Surely the fierceness of a domesticated horse is sufficient for the thought : temporary madness and wildness is the important matter ; *ferocientes quadrupedes*, Creech. Catull. 61, 56, « tu fero iuveni in manus | floridam ipsa puellulam | dedis », quoted also by M<unro>, who seems almost inclined to accept *fere*, an old interpretation of the Ms. reading by Wakef<ield>, defending it by 2, 370 ; 3, 65, etc. Wegman in *Archiv* I, 591, gives exx. of *ferae pecudes*.

Je doute que le lecteur ait pu se former une opinion nette

au milieu de ce mélange d'interprétations diverses, contradictoires ; et je crains bien que les arguments invoqués par Merrill lui-même pour combattre le sens qu'il propose ne semblent plus solides que ceux qu'il invoque pour le justifier.

Tout d'abord pourquoi *ferae* serait-il un prédicat, et voudrait-il dire « devenus furieux, rendus fous » ? Est-ce pour justifier ce sens qu'est cité le vers 753 du livre III.

desiperent homines, saperent fera saecula ferarum.

Si c'est le but visé, on peut dire qu'il n'est pas atteint. Le sens du vers n'est autre en effet que celui-ci :

les hommes seraient sans raison, et les animaux sauvages, raisonnables.

*Fera saecula ferarum* est un type de vieille périphrase à redoublement, équivalant à la périphrase simple *saecula ferarum* (qu'on lit II 1076 ; IV 413, 686 ; V 947, 967, 982, 1059 ; VI 766, 1220), c'est-à-dire à *ferae*. Le grec en présente des exemples comme Homère, γ 422 :

βοῶν ἐπιβουλόος ἀνὴρ.

Homère, τ 343 :

οὐδέ τί μοι ποδάνιπτρον ποδῶν ἐπιήρανα θυμῷ ;

de même aussi l'irlandais, et le védique, cf. Vendryes, *Mémoires de la Société de linguistique* XX, 179 et suiv. Il s'agit là d'un procédé d'expression remontant à l'indo-européen, dont il est intéressant de retrouver une trace en latin, où elles sont fort rares — on cite encore Horace *Sat.* I 3, 132 *operis omnis... opifex* —, mais dont le rapprochement ne contribue en rien à l'explication de notre vers.

En réalité, il n'apparaît pas que *ferus* ait jamais été employé en latin dans l'acception que lui donne Merrill. Sans doute c'est bien aussi le sens donné par le Thesaurus, VI 602, 76 qui citant le vers en question glose *ferae* par *Venere efferratae* ; mais il n'est justifié par aucun autre exemple, et partout *ferus* ne signifie que « sauvage », et s'oppose à *cicur* ou à *mansuetus*, cf. Varron *L. L.* VII 91

« quod... a « fero » discretum, id dicitur « cicur », et Cicéron *N. D.* II 99 « uaria genera bestiarum uel cicurum, uel ferarum ». Dans les exemples de Varron allégués, *perudes ferae* signifie des « troupeaux d'animaux non apprivoisés », et tout le texte montre qu'il oppose les races encore sauvages aux animaux domestiqués : *RR.* II 1, 5 « Etiam nunc in locis multis genera pecudum ferarum sunt aliquot, ab ouibus, ut in Phrygia, ubi greges uidentur complures, in Samothrace caprarum, quas latine rotas appellant ... Boues perferi etiam nunc sunt multi in Dardanica et M<a>edica et Thracia, asini ferri in Phrygia et <Ly>caonia, equi ferri in Hispania[e] citeriore<sup>1</sup> regionibus aliquot. » Cf. encore II 3, 3 : « oues enim, quas pascimus, ortae sunt ab ouibus feris : sic quas alimus <caprae> a capris feris ortae » ; II 6, 3. « horum (*scil.* asinorum) genera duo : unum ferum, quos uocant onagros, <ut> in Phrygia et Lycaonia sunt greges multi ; alterum mansuetum, ut sunt in Italia omnes. Ad seminationem onagrus idoneus, quod et e fero fit mansuetus facile, et e mansueto ferus numquam. » ; III 16, 19 « hae (*scil.* uespae) differunt inter se, quod ferae et cicures sunt. Nunc feras dico, quae in siluestribus locis pascunt, cicures, quae in cultis. » On pourrait multiplier les exemples. Et dans Lucrèce même *ferus* n'a jamais d'autre sens que « sauvage, farouche », que l'adjectif soit employé au propre ou au figuré :

- VI 592 et *fera uis uenti* per crebra foramina terrae  
 I 491 dissiliuntque *fero* feruenti saxa uapore  
 II 400 at contra taetra absinti natura *ferique*  
                   *centauri*  
 I 29 effice ut interea *fera moenera* militiæ  
 I 32 mortalis, quoniam *belli fera moenera* Mauors  
 III 753 desiperent homines, saperent *fera saecula* ferarum  
 II 49 nec metuunt armorum sonitus nec *fera tela*  
 II 103 haec ualidas saxi radices et *fera ferri*  
                   *corpora* constituunt

1. Texte de Goetz. Il faut sans doute lire *Hispaniae citerioris*

- V 1340 diffugiunt, *fera facta* suis cum multa dedere  
 V 1330 nam transuersa *feros* exhibant dentis *aductus*  
 1368 temptabant. *fructusque feros* mansuescere terra  
 cernebant.

*Ferae pecudes* ne pourrait donc avoir d'autre sens que  
 « les troupeaux sauvages ».

Mais l'emploi de *ferus* comme adjectif est, on le voit,  
 extrêmement rare chez Lucrèce. De plus, partout ailleurs  
 que dans le vers qui nous occupe, *ferae* adjectif est com-  
 plètement inconnu, et le mot figure uniquement comme  
 substantif :

- II 343 squamigerum pecudes et laeta armenta *feraeque*  
 II 922 scilicet ut nequeant homines armenta *feraeque*  
 III 880 corpus uti uolucres lacerent in morte *feraeque*  
 IV 1197 nec ratione alia uolucres armenta *feraeque*  
 V 228 at uariae crescunt pecudes armenta *feraeque*  
 I 163 armenta atque aliae pecudes, *genus omne ferarum*  
 I 254 hinc alitur porro *nostrum genus atque ferarum*  
 I 404 namque canes uti montuagae persaepe *ferarum*<sup>1</sup>  
 naribus inueniunt intectas fronde quietes  
 II 539 ....*tanta ferarum*  
 uis est  
 II 597 *montuago generi* possit praebere *ferarum*  
 598 quare magna deum mater *materque ferarum*  
 II 877 naturam, et nostro de corpore saepe *ferarum*  
 augescunt uires  
 II 995 et genus humanum, parit omnia *saecla ferarum*  
 II 1076 et uarias hominum gentis et *saecla ferarum*  
 II 1081 inuenies sic montuagum *genus esse ferarum*  
 II 1152 *saecla*, deditque *ferarum ingentia corpora* partu  
 III 751 desiperent homines, saperent *fera saecla ferarum*

<sup>1</sup> *ferarum* est la leçon de *O corr* ; *OQ* ont de première main *ferare* ;  
*Q corr* a *ferai*, leçon que j'avais d'abord adoptée, mais que la compa-  
 raison des autres fins de vers en *ferarum* m'amène aujourd'hui à  
 suspecter. Il faut noter pourtant que Lucrèce joint l'épithète *montu-*  
*uagus* à *fera* II 597, 1081, et qu'il est tentant de la rapprocher ici  
 d'un génitif *ferai* plutôt que d'un nominatif *canes*.

- III 776 denique conubia ad Veneris *partusque ferarum*  
 III 872 aut flammis interficiat *malisue ferarum*  
 III 888 nam si in morte malumst *malis morsuque ferarum*  
 IV 413 quae uariae retinent gentes et *saecla ferarum*  
 IV 680 ...tum *fissa ferarum*  
           *ungula*  
 IV 686 cogit, eoque modo seruantur *saecla ferarum*  
 IV 994 ut *uestigia* si teneant *inuenta ferarum*  
 IV 1264 id quoque permagni refert : nam *more ferarum*  
   V 39 nil, ut opinor : ita ad satietatem *terra ferarum*  
           *scatit*  
   V 201 inde auidam partem montes *siluaeque ferarum*  
           possedere  
   V 218 praeterea *genus* horriferum natura *ferarum*  
   V 932 uolgiuago uitam tractabant *more ferarum*  
   V 947 claru' citat late sitientia *saecla ferarum*  
   V 954 pellibus et *spoliis* corpus uestire *ferarum*  
   V 967 consecrabantur siluestria *saecla ferarum*  
   V 982 sed magis illud erat curae quod *saecla ferarum*  
   V 1059 cum pecudes mutae, cum denique *saecla ferarum*  
   V 1338 diffugiebat enim uarium *genus omne ferarum*  
 VI 198 nubibus in caueisque *ferarum more* minantur  
 VI 766 ducere de latebris serpentina *saecla ferarum*  
 VI 1216 corporibus, tamen alituum *genus* atque *ferarum*  
 VI 1220 comparebat auis nec tristia *saecla ferarum*  
   V 991 pabula uiua *feris* praebebat, dentibus haustus  
 II 604 adiunxere *feras* quia quamuis effera proles  
   V 868 nam cupide fugere *feras* pacemque secuta  
   V 1249 siue *feras* interficere et ditescere praeda.

Enfin si l'on examine ces exemples de plus près, on voit que souvent *ferae* est en antithèse avec un mot désignant les animaux domestiques, *armenta*, ou *pecudes* ; ainsi :

- II 343 squamigerum *pecudes* et *laeta armenta feraeque*  
 II 922 scilicet ut néqueant homines *armenta feraeque*  
 IV 1197 nec ratione alia uolucres *armenta feraeque*  
   V 228 at uariae crescunt *pecudes, armenta feraeque*



- I 163 *armenta* atque *aliae pecudes, genus omne ferarum*  
 II 875 sqq. uertunt se fluuii, frondes, et patula laeta  
 in *pecudes*, uertunt *pecudes* in corpora nostra  
 naturam, et nostro de corpore saepe *ferarum*  
 augescunt *uires*  
 V 1059 cum *pecudes mutae*, cum denique *saecla ferarum*  
 V 864 sqq. at *leuisomna canum fido cum pectore corda*,  
*et genus omne quod est ueterino semine partum*,  
*lanigeraeque simul pecudes et bucera saecla*,  
 omnia sunt hominum tutelae tradita, Memmi.  
 Nam cupide fugere *feras* pacemque secuta  
 sunt....

Et ceci doit nous mettre sur la voie qui nous conduira au véritable sens de *ferae pecudes*. Car que l'on traduise l'expression soit, comme le veut Merrill, par les troupeaux [domestiques] affolés [par le rut] », soit simplement par « les troupeaux sauvages », ce qui est le seul sens possible de *ferus* adjectif, on se demandera pourquoi Lucrèce a borné à l'un ou à l'autre groupe la peinture des effets de l'amour. Ne veut-il pas montrer en effet que ces effets se font sentir partout, sur terre, dans les eaux, dans les airs, et qu'aucune créature vivante ne peut s'y dérober, aucun animal s'y soustraire, qu'il soit sauvage et domestique ? Que l'on relise les vers qui terminent cette première partie de l'invocation à Vénus :

Denique per maria ac montis fluuiosque rapacis,  
 frondiferasque domos auium camposque uirentis,  
 omnibus incutiens blandum per pectora amorem  
 efficit ut cupide generatim saecla propagent.

I. I 17-20.

L'objection prendra toute sa valeur, si l'on rapproche les vers du livre III des Géorgiques où Virgile s'est manifestement inspiré ou souvenu de Lucrèce :

Omne adeo *genus* in terris *hominumque* FERARVMQUE<sup>1</sup>  
 et *genus aequoreum*, PECVDES *pictaeque uolucres*  
 in furias ignemque ruunt : Amor omnibus idem.

(Georg. III 242-244)

1. L'opposition entre *homines* et *ferae* est, elle aussi, déjà dans Lucrèce, cf. :

Il faut donc renoncer à faire de *ferae* une épithète de *pecudes*, et c'est Bentley qui avait entrevu la vérité quand il proposait d'écrire *ferae et pecudes*. Mais le *et* est superflu ; une simple virgule suffit : *ferae, pecudes* « bêtes sauvages, animaux domestiques ». Nous avons là un exemple de l'emploi de deux termes apposés en asyndète, de même sens ou de sens opposé, dont le groupement sert à désigner un ensemble, une totalité. Il suffit de rappeler *patres conscripti* (cf. Tite Live II 1, 11-traditum inde fertur, ut in senatum uocarentur *qui patres quique conscripti essent* : conscriptos uidelicet in nouum senatum appellabant lectos) ; *aurum argentum* Cic. Leg. II 59, *precibus pretio* Tér. Eun. 1055 ; les expressions juridiques *pacti conuenti, locatum conductum, usus fructus, sarta tecta, ruta caesa*, les expressions proverbiales : *uentis remis, opibus uiribus, pedibus capite, equis uiris* ; les couples opposés : *dies noctes, pedibus manibus, minis blandimentis, milites equites*, sans compter les groupes formés de deux adjectifs (*honestat turpia*), de deux adverbes (*palam secreto, huc illuc*), de deux verbes (*laudant culpant, introire exire*). Une liste abondante d'exemples est réunie dans l'*ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache* de R. Kuhner, revue par C. Stegmann, 2<sup>e</sup> volume, 2<sup>e</sup> partie, p. 149 et suiv. Ici encore la langue de Lucrèce reproduit une façon de parler indo-européenne. Le groupe *ferae pecudes* est exactement comparable aux expressions ombriennes *ueiropewo* « uiros, pecudes » *Tabl. Eug.* VI a 30, 32, 39, 42, *dupursus peturpursus* « bipedibus, quadripedibus », *Tabl. Eug.* VI b 10, qui recouvrent elles-mêmes, comme l'a signalé M. Vendryes<sup>1</sup> des expressions indo-iraniennes telles que zend *pasuūra* « bêtes et gens », et sanskrit *dvīpādaḥ cātuspādaḥ* « bêtes à deux pieds, bêtes

I 254 hinc alitur porro nostrum genus atque ferarum

II 995 et genus humanum, parit omnia saecula ferarum

II 1076 et uarias hominum gentis et saecula ferarum

II 1081 inuenies sic montuagum genus esse ferarum,  
sqq. sic hominum genitam prolem, sic denique mutas  
squamigerum pecudes, et corpora cuncta uolantum.

III 751 desiperent homines, saperent fera saecula ferarum.

1. *Mémoires de la Société de Linguistique*, XX, 280.

à quatre pieds ». Et c'est dans des façons de parler de cette sorte — on a vu tout à l'heure l'emploi de *fera saecula ferarum* — que réside l'archaïsme de Lucrèce, beaucoup plus que dans le maintien du génitif en *-āi*, ou dans la suppression de *s* final, ou dans la disjonction du préverbe (type *pèrquē fôrāre*), ou dans l'emploi de particules vieilles (type *indūgrēdi*, *indūpērātor*), simples expédients métriques dont Lucrèce lui-même ne se dissimulait certainement pas le caractère artificiel, pédantesque, et suranné.

A. ERNOUT.

## ACCENT AFFECTIF ET ACCENT INTELLECTUEL

On sait qu'il existe en français, à côté de l'accent rythmique, qui frappe la syllabe finale d'un groupe, un accent d'insistance, qui frappe une syllabe déterminée des mots mis en relief, comp. : « le temps n'est pas agréable » avec : « le temps est épouvantable ».

La détermination de la syllabe accentuée, dans le cas de l'accent d'insistance, ne va pas sans difficulté, du moins en ce qui concerne les mots à initiale vocalique<sup>1</sup>. M. Roudet a montré (*Le Maître phonétique*, juillet 1894) que cet accent frappe d'ordinaire la première syllabe commençant par une consonne, mais il reconnaît que parfois aussi c'est la première syllabe d'un mot à initiale vocalique qui est renforcée (*La désaccentuation et le déplacement d'accent dans le français moderne*, *Revue de philologie française*, 1907, p. 313, et *Éléments de phonétique générale*, *ibid.*, 1910, p. 231). M. Nyrop (*Manuel phonétique du français parlé*, p. 108) considère comme normal l'accent sur l'initiale, mais en reconnaissant que les mots commençant par une voyelle peuvent être aussi accentués sur la seconde. Et M. Grammont (*Traité pratique de prononciation française*, p. 143 et suiv.) note aussi deux modes d'accentuation pour les mots à initiale vocalique.

Comment expliquer cette hésitation ? Comment ramener à une règle ces deux possibilités ?

M. Grammont distingue les trois cas suivants :

1° Si le mot à accentuer fait partie d'un groupe, ou, comme dit M. Grammont, d'un élément rythmique, il reçoit l'accent sur la première syllabe commençant par une consonne (c'est un crime épouvantable !);

1. Pour les mots à initiale consonantique, il semble bien qu'ils reçoivent régulièrement et sans exception l'accent d'insistance sur la première syllabe.

2° S'il constitue à lui seul tout l'élément rythmique, il reçoit l'accent sur la première, quelle qu'elle soit (il est très habile? — Extrêmement) ;

3° Lorsque dans le cas d'une opposition, d'une gradation, d'une énumération, les accents d'insistance viennent par séries, ils peuvent affecter la syllabe initiale des mots ou des groupes successifs (**en** philosophie, Aristote ; **en** littérature, **H**omère...).

Je trouve à chacune de ces trois règles des exceptions gênantes.

Règle 1. — L'accent d'insistance frappe bien la seconde syllabe du mot dans : « C'est un crime épouvantable ! », mais la première dans : « Je suis sûr du fait, j'en ai la nouvelle officielle. »

Règle 2. — Dans « Ce prédicateur est bien ennuyeux — Assommant ! », on peut mettre l'accent aussi bien sur la seconde que sur la première.

Règle 3. — L'accent frappe bien la première syllabe de chaque groupe dans une série telle que : « Il a tout étudié · histoire, archéologie, épigraphie... », mais la seconde dans telle série analogue : « Le contester serait inepte, absurde, insensé. »

Or, toutes ces contradictions s'expliquent si on admet deux sortes d'accent d'insistance, dont l'un met en relief le sens et l'autre la valeur du mot, dont l'un fait appel au jugement et l'autre au sentiment.

Un mot peut être mis en relief et recevoir un accent d'insistance parce qu'il est propre à émouvoir ou du moins à impressionner l'auditeur ; c'est le cas pour les épithètes laudatives ou péjoratives, les substantifs expressifs, évocateurs, les verbes ou adverbes intensifs, les expressions imagées, d'une façon générale les mots qui suggèrent une idée d'extrême grandeur ou d'extrême petitesse, d'un degré supérieur dans le bien ou le mal, dans la beauté ou la laideur.. ; or tous ces mots reçoivent régulièrement l'accent d'insistance sur la seconde : exécration, admirable, épouvantable, énorme, infinité, immensité, anéantir, éternellement.

Mais un mot peut aussi appeler l'accent d'insistance parce qu'il énonce une idée originale, intéressante, parce qu'il exprime une définition exacte, une détermination rigoureuse, une distinction, une opposition, une précision ; les mots de cette catégorie sont normalement accentués sur l'initiale : *anormal, immédiat, unique, exclusif, arbitraire, irréel, abstraction, approximation, exaequo, égal*.

Les mots du type 1 sont de ceux qu'on entend dans une conversation passionnée, dans une déclamation, dans la poésie, surtout lyrique ou dramatique :

— Une pareille ingratitude m'est odieuse ! Vous n'en êtes pas indigné ?

— Il serait bien insensé, l'ennemi..., il serait bien insensé de ne point nous surprendre dans nos discordes... Ah ! détestons cette avilissante mollesse... Tandis que nos frères arrosent de leur sang les plaines de la Champagne... (Vergniaud<sup>1</sup>).

— Gloire, fortune militaire,  
Couronne éclatante des rois  
Victoire aux ailes embrasées... (V. Hugo).

Les mots du type 2 sont de ceux qu'on rencontre dans une description minutieuse, dans la littérature narrative, dans un texte scientifique :

— Instantanément, la troupe s'arrête. Les chevaux, les hommes, égrenés pour ainsi dire tout le long de la route, formaient jusqu'à l'horizon une ligne fuyante et ondulée... Un cheval, dans le silence, hennit...

— La tour, octogonale, est identiquement pareille à celle du château ; malheureusement elle est découronnée et comme amputée de son toit.

— Le raisonnement, irréfutable en lui-même, ne repose que sur des données approximatives : à l'origine, c'est une égalité, et non une unité qu'on constate.

1. Il va de soi que dans cet exemple comme dans les suivants on ne considère que la prononciation actuelle, celle que suggère le texte à un lecteur d'aujourd'hui, sans rien préjuger de ce qu'a pu être celle de l'auteur.

Cette façon d'accentuer se remarque surtout dans les définitions, les corrections, restrictions :

Le plus joyeux des êtres, c'est l'oiseau... (Michelet).

Ce qui reste encore d'illusion au cœur des plus désabusés...

Elle apparaît dans les mots confrontés, distingués, opposés .

La cavalerie est l'arme aristocratique ; l'infanterie, l'arme plébéienne (Michelet).

Le monde a admiré, l'Église a prié (id.).

— les mots qu'on rapproche pour les renforcer ou les corriger l'un par l'autre .

Du reste, sombre, avare et avide, mal payé... (id.).

L'oiseau a une puissance unique, inouïe de respiration (id.).

— et tout naturellement les mots qui dans la langue se présentent par couples, de façon que l'énoncé de l'un suggère invinciblement l'idée de son opposant : absolu et relatif, objectif et subjectif, officiel et officieux, interne et externe, implicite et explicite...

Enfin cet accent frappe les termes originaux, inattendus, que le sujet parlant détaille, détache pour ainsi dire du contexte en les mettant comme entre guillemets, ou ceux qu'il éprouve le besoin d'expliquer, de commenter, d'excuser :

C'est un dévouement voulu, prémédité, une mort active... (Michelet).

Une enfant de douze ans... conçoit l'idée étrange, improbable, absurde, si l'on veut..., de sauver son pays (id.).

Ce qui rend l'observation délicate, c'est qu'un même mot peut, suivant l'emploi qu'on en fait, comporter l'une ou l'autre accentuation, ou même n'en comporter aucune. Quand nous disons :

Quelle épopée que sa vie !

nous donnons au mot une valeur laudative, et le prononçons avec l'accent affectif second. Si nous voulons insister sur le sens propre du mot, sur la détermination exacte de la notion qu'il exprime, nous le prononcerons avec l'accent intellectuel sur l'initiale :

Son œuvre, d'apparence lyrique, est pourtant, au sens propre du mot, une épopée.

Enfin nous énoncerons le mot sans accent dans une phrase qui ne comporte aucune insistance :

L'épopée de Voltaire est un genre factice

Et, dernière complication, nous accentuerons le mot sur la dernière (accent rythmique), s'il est final de groupe :

Le drame et l'épopée, genres nobles...

Il peut arriver aussi que deux sujets différents accentuent différemment un même mot dans des circonstances identiques. Soit la phrase :

Il fallait en tête un homme audacieux, un jeune homme qui crût au succès (Michelet).

Tel lira audacieux, parce qu'il voit dans cette épithète un mot expressif, emphatique, qui énonce une qualité prestigieuse ; tel autre prononcera audacieux, parce qu'il juge essentiel de définir le genre de qualité que réclamaient les circonstances, de marquer, entre différentes qualités, quelle est celle qui convient.

On remarquera du reste que certains d'entre nous sont plus portés à attribuer aux mots une qualité affective, d'autres plus enclins à leur conserver leur valeur de signification ; tel orateur, qui s'exprime avec passion, accentue tous ses mots de valeur (à initiale vocalique) sur la seconde ; un conférencier, un professeur, qui s'exprime avec réflexion et précision, les accentue sur la première ; c'est là une question de tempérament, de tournure d'esprit, et aussi de circonstances ; la façon différente d'accentuer révèle une attitude différente du sujet parlant, et nous conduit à admettre deux règles différentes, mais non pas l'exception à une règle donnée.

Une fois admis le principe des deux accents, on n'a pas de peine à expliquer des particularités d'abord embarrassantes. M. Nyrop (*l. l.*) observe d'une part que l'accent d'insistance peut frapper l'une ou l'autre des deux premières syllabes, et d'autre part que l'accent peut être « antithétique » et « émotionnel » ; or l'examen des exemples mêmes qu'il cite montre que c'est précisément cette distinction qui conditionne la place de l'accent.



M. Roudet note que l'accent frappe l'initiale vocalique de préférence quand cette initiale est prononcée avec l'attaque brusque qu'il appelle l'explosion laryngale ; j'irai même plus loin, et je remarque que pour réaliser cette attaque, nous allons jusqu'à supprimer la liaison, disant d'une part : « J'ai des nouvelles-z-excellentes », et d'autre part : « Je n'ai pas de nouvelles|officielles, mais je suis renseigné tout de même » ; dans le second cas, nous énonçons le mot en le détachant du contexte, en le mettant pour ainsi dire par la pensée « entre guillemets » ; c'est dans ce cas la définition exacte, le contenu du mot qui importe ; d'où l'emploi de l'accent intellectuel.

M. Grammont signale comme exceptionnels le cas où un mot de valeur constitue à lui tout seul l'élément rythmique (ainsi dans les réponses, les exclamations, les renchérissements), et le cas où les mots de valeur sont opposés les uns aux autres (ainsi dans les énumérations) ; or, ce sont précisément deux cas où le mot a tout naturellement, sinon nécessairement, la valeur d'une détermination exacte, rigoureuse, essentielle, et appelle par conséquent l'accent intellectuel.

M. J. van Ginneken (*Principes de linguistique psychologique*, 1907, p. 316 et suiv.) observe un cas particulier d'accentuation initiale des mots à initiale vocalique, qui le conduit à admettre un « accent de nouveauté » et un « accent d'opposition ou de contraste » ; ainsi dans cette phrase . « L'infanterie était très bonne, mais la cavalerie mauvaise. » Cet accent « exerce, dit l'auteur, une action psychique », il détermine chez celui qui écoute un mouvement d'attention, il est donc de mise toutes les fois qu'il s'agira d'énoncer une nouveauté ou de préparer un contraste. Ici encore c'est à l'accent intellectuel que nous avons affaire.

Ainsi la distinction de deux accents fondamentaux, diversement expressifs, permet de mieux classer et de mieux interpréter les faits. Il va de soi du reste que cette distinction ne constitue jusqu'à nouvel ordre qu'une explication empirique, fondée sur des observations nécessairement

insuffisantes. En particulier, elle ne permet pas de rien préjuger de la nature de l'accent dit d'intensité. On sait qu'il peut entrer en jeu dans la production de cet accent bien des éléments divers : hauteur, modulation, timbre, longueur, attaque de la voyelle, qualité de la consonne, action de la glotte, nature de l'expiration... M. Marcel Cohen, au cours d'une discussion instituée sur ce sujet à la Société de Linguistique<sup>1</sup>, a remarqué que l'accent nommé ici « affectif » semble consister essentiellement dans une intensité de la première consonne du mot, qui donne l'impression d'une insistance sur la syllabe initiale (dégoûtant) ou seconde (épouvantable). Et il estime que l'accent dit « intellectuel », qui affecte toujours la syllabe initiale, qu'elle commence par consonne ou par voyelle, est l'effet même de la mise entre guillemets dont j'ai parlé plus haut, c'est-à-dire de la très légère coupe qui précède l'énoncé d'un mot à mettre en relief par isolement et de l'occlusion glottale qui la conditionne ; le sentiment d'un accent d'insistance résulterait dans ce cas de la reprise de l'articulation après une brève suspension.

Mais toute tentative d'analyse et d'explication met en jeu des facteurs phonétiques dont l'examen dépasse la portée de la présente étude ; je ne veux retenir ici qu'un fait subjectif : l'impression que nous avons dans des cas déterminés d'un déplacement d'accent, et je demande si la conscience que nous avons de ce déplacement n'est pas en rapport avec la valeur, affective ou intellectuelle, de l'expression. Le fait ne serait pas isolé : M. Ch. Bally a rappelé (*Traité de stylistique française*, 2<sup>e</sup> éd., p. 202) des cas mieux connus où l'intonation, ni plus ni moins que tout autre procédé d'expression, verbal, phonique ou syntaxique, peut être appelée « soit à introduire des distinctions logiques, soit à marquer des nuances affectives ».

J. MAROUZEAU.

1. Cf. ce *Bulletin*, n° 74, p. xxvii-xxviii.

## UN NOUVEAU TYPE D'INFINITIF FRANÇAIS

Toi qui de vent te repais,  
Trublion, ma petite outre,  
Si tu veux avoir la paix,  
Commence par nous la f...

En rimant ces vers burlesques, A. France suppose au dernier mot, qui doit rimer avec « outre », une prononciation savante, qu'on n'entend jamais dans la réalité : « foutre » ne se prononce avec *r* final que lorsqu'il est interjection admirative, accentué emphatiquement ; verbe, il suit le sort de tous les verbes en *-tre* ou *-dre*, qui dans le français parlé sont des verbes en *-t* et *-d* final : « bat' la campagne, rend' la monnaie... » Jusqu'ici, rien que de correct et d'attendu : le français s'est constitué, à côté de l'infinitif en *-r* qui subsiste dans « vaincre, rompre », mots savants, et dans les irréguliers « faire, dire... », un infinitif à dentale finale.

Mais cette création, qui est acquise depuis longtemps, se trouve être aujourd'hui l'occasion d'une autre innovation, que nous pouvons surprendre à son point de départ. Ce point de départ est fourni précisément par le verbe « fout' ».

L'impératif « fous » a un synonyme moins vulgaire « fiche », qu'on est amené à chaque instant à lui substituer pour raison de convenance : « fiche » est le supplétif décent de « fous » dans les expressions si fréquentes : « fiche-moi le camp, la paix... » Le parallélisme, parfait encore à l'indicatif : « je m'en fiche, on s'en fichait, etc. », se trouvait rompu par la dissemblance des formes au participe et à l'infinitif : pour le restaurer, « fiché »<sup>1</sup> a fait place à « fichu »<sup>2</sup>, refait sur « foutu », et « fichier » a été supplanté

1. Conservé intact par la langue technique, p. ex. dans : « la pointe était fichée en terre »

2. Qui n'est pas plus inattendu que « bouillu, mouru », ni même que « couru ».

par « fich' », refait sur « fout' » Ces deux formes, « fichu » et « fich' », ont fait passer le verbe « ficher » à la 4<sup>e</sup> conjugaison ; seulement, tandis que tous les verbes de la 4<sup>e</sup> sont en *-r* (comme « vaincr', dir'... ») ou en *-t*, *-d* (comme « bat', rend' . »), voici que nous avons dans « fich' » un infinitif sans caractéristique, ou, si l'on veut, avec pour caractéristique une consonne finale. C'est un cas sans précédent dans la langue. Va-t-il rester isolé ? Déjà j'ai entendu, dans une dispute de soldats . « J'te vas flanq' un pain » ; « flanq' » était attendu : c'est un nouveau substitut de « fout' », parallèle de « fich' ». Mais j'ai entendu aussi « T'es pas capable de rien y pij' » ; or, je ne vois pas pour « pij' » de point de départ analogique précis Et j'ai entendu enfin, dans une phrase faite à la blague par une personne cultivée qui affectait le langage familier : « Crois-tu qu'il va pleuv' ? » Si artificiel que soit « pleuv' », il n'en est pas moins probant, parce qu'il suppose la conscience d'un type nouveau de formation. Toutes ces formes semblent bien attester que dès maintenant certains sujets parlants au moins ont le sentiment d'un infinitif en consonne finale. Quelle est l'extension, quel est le degré d'existence de ce nouveau type ? Je pose ici la question, avec l'espoir de provoquer des observations qui confirment et complètent les miennes<sup>1</sup>.

S'il devait se vérifier que nous assistons ici à une création morphologique, l'intérêt de la chose serait d'abord de nous faire saisir le mécanisme de l'analogie à son point de départ. Les deux moments de l'opération sont nettement marqués : 1<sup>o</sup> passage du particulier au particulier, de « fout' », à un supplétif « fich' », et de « fich' » à un synonyme « flanq' » ; 2<sup>o</sup> constitution d'un groupe sémantique « fout', fich', flanq' », d'où conscience d'un nouveau type de formation qui pourra désormais, par processus inconscient ou par affectation, s'appliquer à des verbes sémantiquement éloignés tels que « pij', pleuv' ».

1. Ce genre d'enquêtes, autrefois difficile, est devenu plus aisé depuis que le métro, aux heures de circulation des ouvriers et des apprentis, permet aux linguistes de faire connaissance à peu de frais avec la langue parlée populaire.

En second lieu, il est intéressant de noter que l'action analogique est ici facilitée par une ressemblance étroite entre les assimilés : « fout' » et « fich' » sont des synonymes parfaits ; ils ont même initiale, et même compte de syllabes à toutes les formes (sauf précisément à l'infinitif avant l'assimilation) : « fich' » était ainsi fatalement prédestiné à subir l'action analogique de « fout' »<sup>1</sup>.

Enfin, il importe d'observer ce qui a été la raison déterminante de l'action analogique. Le mot « fout' » est presque impossible à prononcer même dans une conversation familière, il est frappé d'interdiction sociale ; d'autre part, il exprime, dans le plus fréquent de ses emplois (« s'en fout' ») une idée essentielle, le « j'm'en foutisme », qui fait si bien le fond même de la philosophie populaire que la langue a pour l'exprimer une foule de synonymes : « je m'en fiche, je m'en bats l'œil... », et dans la langue plus convenable : « je m'en moque, je m'en désintéresse, cela m'est égal... » ; enfin c'est là une idée qu'on se plaît naturellement à énoncer sous une forme intensive, qui appelle une expression violente. Ainsi l'argotique « fout' » répond à un besoin d'expression constant, impérieux ; condamné d'une part par les convenances, d'autre part très vivant, très nécessaire, il a tout ce qu'il faut pour se susciter un doublet, puis, les circonstances s'y prêtant, pour façonner ce doublet à sa ressemblance. C'est ici, fait essentiel, l'observation des convenances sociales qui, contrariant le besoin d'expression, fournit l'occasion d'une création morphologique, c'est une pudeur verbale observée à regret qui est en train peut-être d'enrichir le français d'un nouveau type morphologique.

J. MAROUZEAU.

1. On notera du reste qu'en dehors du verbe cette action s'est exercée encore sur l'exclamation « fichre ! » faite, sauf erreur, sur le modèle de « foutre ! ».

## LE PARLER « PAYSAN » : DÉTOUR ET FORMULE

J'ai signalé dans un précédent article<sup>1</sup> un trait du parler rustique : la tendance à l'atténuation. La langue du paysan est sobre et paresseuse, elle évite l'expression intensive et affective, elle se contente d'à-peu-près et de banalités. Écoutez le paysan de J. Renard<sup>2</sup> : « Il ne possède qu'un ton de voix pour parler des choses tristes et des choses gaies, et il parle le moins possible. Il ne court jamais aux nouvelles et n'en a jamais à raconter. A la vue de Jacques, il dit : « C'est toi, Jacques ! » et il n'en pense pas plus long. »

Seulement, il faudrait se garder de prendre cette sobriété pour de la simplicité. Rien n'est moins simple que la mentalité du paysan, rien n'est moins sincère et spontané que son langage. C'est un second trait du parler rustique, qu'une certaine disposition à n'exprimer jamais les choses comme il nous paraîtrait naturel qu'elles se présentent à l'esprit

Un des cas les plus typiques est le suivant : quand il a à faire une constatation, à apprécier une qualité ou un défaut, à exprimer un jugement, une impression, le paysan donne volontiers à son énoncé la forme négative. Il ne dit pas : « Il fait chaud ; — il fait froid », mais : « I fait pas froid ; — i fait pas chaud. » Aucun des adjectifs ou adverbes de grandeur et de qualité n'est employé là où on l'attend ; chacun d'eux n'apparaît qu'accompagné d'une négation, pour prendre la place de son contraire : « Il est pas grand, il est pas beau, pas vilain, pas cher, pas bon marché, pas bon, pas méchant. »

Il est même des notions qui ne s'expriment réellement que par la négative : notre « bientôt » est intraduisible ; on dit : « I tardera pas à venir », dont le contraire, encore

1. Cf. ce *Bulletin*, t. XXIII, p. 28-31.

2. Cf. *Ragotte*, p. 272.

négatif, est : « I viendra pas de sitôt » ; on sait qu'au village la façon la plus habituelle de dire « oui » est d'énoncer : « Je dis pas non. » Dans le patois de mon village, que je parle un peu, je suis embarrassé toutes les fois que j'ai à dire « oui », faute de penser à l'une des périphrases qui le traduisent obligatoirement. Il y a là un véritable « procédé », dont l'effet peut être recommandé à coup sûr aux auteurs de pastiches du parler « paysan ».

On objectera . mais c'est là aussi un procédé de la langue littéraire, c'est même un procédé de style classé et catalogué : c'est la fameuse litote de la rhétorique traditionnelle. Dans la forme, oui, mais non pas dans l'emploi. Pour l'écrivain, la litote est un mode d'expression du superlatif ; elle a une valeur intensive, parfois exclamative ; un écrivain laisse entendre plus qu'il ne dit quand il emploie des formules telles que :

Si ne suis-je pourtant le pire du troupeau !  
Va, je ne te hais point !

Le paysan, lui, ne dit par la formule négative que ce qu'il veut dire, mais il le dit avec un détour.

Car l'expression « négative » n'est qu'un cas particulier de l'expression « indirecte ». L'attitude normale du paysan est de ne pas dire ce qu'il pense comme il le pense ; il laisse deviner ce qu'il a à dire en parlant à côté, et il faut quelquefois être bien familier avec sa manière pour comprendre ses énoncés les plus élémentaires. Veut-il exprimer qu'une chose est extraordinaire : « C'est rien de le dire ! » — qu'il n'a pas d'objection contre ce qu'on lui dit . « Quant à ça ! » — qu'une chose pourrait bien arriver : « Ah des fois ! » ; — qu'il est temps de se mettre à l'ouvrage : « C'est pas tout ça ! ». Pour analyser ces formules, il faut chercher le sous-entendu, reconstituer la pensée première, immédiate, spontanée ; il faut faire l'effort de pénétrer la pensée du sujet parlant, se mettre à sa place et à sa portée. N'attendez pas qu'il se mette, lui, à la vôtre. Il suit son idée, sans s'occuper de savoir si les mots y répondent. Vous lui demandez si la récolte de blé est bonne : « Y en a tout

de même », vous dit-il. Le « tout de même » répond à sa préoccupation dominante, celle de toujours se plaindre, par principe. Vous lui démontrez l'excellence d'un nouveau procédé de culture : « C'est certain », vous répond-il. C'est-à-dire « Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, mais... » et l'essentiel de sa pensée serait contenu dans la suite de ce « mais », qu'il n'exprime pas.

Il suit de là que le parler du paysan est une langue à interpréter, plus encore que n'importe quelle autre, une langue qu'on ne peut vraiment comprendre que si on l'a parlée soi-même.

La chose est intéressante à noter au point de vue social. Elle fait qu'en général on ne connaît pas le paysan, qu'on se fait de lui une image conventionnelle, celle d'un être fruste et bonhomme, simple et sain ; c'est là le paysan que voit le Parisien quand il va passer un mois à la campagne, c'est le paysan à casquette invraisemblable et à blouse d'opérette qu'on représente dans les journaux amusants, presque le seul qui pénètre dans nos comédies et nos romans, ce n'est pas l'être renfermé, compliqué, fuyant, im-pénétrable, de nos villages.

Au point de vue linguistique, cette attitude est grosse de conséquences. Que va être et que peut devenir la langue de gens qui ont pour premier souci de ne pas exprimer simplement et exactement leur pensée ? Si l'un des principaux facteurs du renouvellement de la langue par création verbale est la recherche de l'énoncé expressif, évocateur, et autant que possible adéquat à la pensée, le parler des paysans, réduit aux à-peu-près, aux demi-énoncés, aux formules banales, va se trouver frappé de stérilité.

Ce manque de curiosité verbale conduit d'abord à l'emploi presque exclusif de la formule. Du moment que le sujet parlant ne cherche pas une traduction sincère ou expressive de sa pensée, il est amené tout naturellement à adopter l'expression toute faite, celle de tout le monde. Il emprunte la formule courante comme il va au puits commun et au four banal. Au lieu de chercher de nouveaux emplois de mots, de nouvelles combinaisons de phrases, au lieu de



recréer la langue, il prend en bloc les constructions qui ont cours autour de lui ; il parle par formules et par clichés, comme nous le faisons tous, mais dans une bien plus large mesure, et presque sans exception. Pour le paysan, il n'y a pas deux façons de dire comment il va, quel temps il fait, si la récolte est bonne, si le bétail s'est bien vendu. Une idée donnée déclenche la formule, et on peut se faire fort, si l'on est du pays, de poser une question de façon que la réponse soit exactement celle qu'on veut et dans les termes mêmes qu'on a imaginés. Il en résulte naturellement que la pensée s'exprime sans nuances, puisqu'elle doit épouser des formules qui sont en nombre restreint, la finesse, la malice, les réticences sont dans le regard, dans l'intonation, là où un étranger serait bien en peine de les surprendre, et où seul l'interlocuteur habituel, qui parle le même langage, sait les trouver. Une conversation entre deux paysans est un rébus où, sous une traduction rudimentaire, il faut à grand peine deviner une pensée complexe et fuyante. .

Il en résulte aussi que le parler du paysan n'a aucune individualité. Dans une famille, dans un village, dans une région, tout le monde a le même langage, les mêmes tours de phrase et le même vocabulaire. Pas d'originalité, pas de trouvailles personnelles, donc pas d'influence exercée par un individu sur son entourage, mais une uniformité presque absolue et une sorte d'immobilité léthargique.

Dans une langue ainsi réduite à des formules, le mot n'a pour ainsi dire plus d'existence réelle ; il n'est qu'un élément du groupe, et c'est le groupe qui devient l'unité linguistique. Incorporé à un complexe et dépersonnalisé pour ainsi dire, le mot n'a plus qu'à végéter dans la formule qui l'emprisonne, sans aucune chance d'évoluer et de faire souche.

Ainsi tout concourt à immobiliser et à atrophier la langue des paysans, celle du moins qu'il nous est donné d'observer aujourd'hui dans telle de nos provinces. Le fait est-il universel, et peut-on donner à ces observations une portée générale ? Alors on s'expliquerait, comme je l'ai indiqué dans un précédent article, la tendance des parlers ruraux à demeurer archaïques, tandis que le parler vulgaire des villes

est sans cesse en voie d'innover, toujours prêt à entraîner dans son mouvement les langues littéraires. On s'expliquerait aussi, — et c'est à Rome qu'ici je pense, — l'espèce d'inertie et de stagnation qu'on remarque à certaines périodes du développement littéraire des peuples : si les Latins ont été si lents à se créer une littérature, ne serait-ce pas, le défaut natif d'inspiration mis à part, parce qu'ils ont été pendant des siècles des populations rurales<sup>1</sup>, dont les parlers, langues de districts, non d'agglomérations, manquaient, pour se développer et pour devenir productifs, du ferment bienfaisant des cités ? Et si, regardant les premiers textes transmis, surtout ceux qui ne sont pas traduits du grec, nous sommes frappés de la banalité extraordinaire de l'expression, de l'impersonnalité et de la médiocrité du vocabulaire, de l'incuriosité du style, ne serait-ce pas la faute encore à cette mentalité du paysan qui s'accommode si parfaitement de l'insincérité et de l'inertie verbales ?

J. MAROUZEAU.

1 Cf. Tenney Frank, *Agriculture in early Latium* *American Economical Review*, IX, 1919, p. 267 ss.

---

## LES DÉSINENCES DU PARFAIT INDO-EUROPÉEN

B. Delbrück a enseigné que le parfait indo-européen a pu n'avoir originairement qu'une sorte de désinences, à savoir celles qui plus tard ont été considérées comme les désinences « actives » (*Grundriss*<sup>1</sup>, IV, 2, p. 415). Brugmann, dans la seconde édition du *Grundriss*, II, 3, p. 83 et suiv., s'exprime d'une façon moins prudente, et sans doute moins exacte, quand il donne pour vraisemblable que « le parfait n'a existé originairement que comme actif ». Brugmann n'insiste pas autrement sur cette idée.

Il y a pourtant ici un fait capital.

Le parfait n'a de caractéristiques qui lui soient vraiment propres que les désinences

Deux traits caractérisent certains thèmes de parfaits : le redoublement et le timbre *o* de la voyelle prédésinentielle.

Le redoublement n'est pas constant ; dans des langues comme le germanique, le latin, le celtique, il n'apparaît même guère que là où le parfait n'était pas caractérisé par un vocalisme spécial : lat. *cecini*, v. irl. *gegon* en face de *gonim*, got. *staistaut*, etc. Le type got. *saiso* fait exception au singulier ; mais le timbre *o* du vocalisme n'existait pas au pluriel. — Il y aura lieu de revenir, dans un article spécial, sur l'importance du parfait sans redoublement.

Là même où figure un redoublement, il n'était pas toujours caractéristique. Le grec a réservé le vocalisme *e* au parfait et à l'aoriste et le vocalisme *i* au présent : il oppose ainsi le présent *ἵδεται* au parfait *ἑίδεται*. Mais le sanskrit présente souvent *a* au présent, et rien, dans la forme, n'indique si skr. *dadé* est une première personne du parfait ou du présent.

Quant au vocalisme radical de timbre *o*, il n'existait qu'aux trois personnes du singulier, à l'« actif ». Et, d'autre part, il n'était pas inconnu, on le sait, au présent-aoriste athématique.

Seules donc les désinences de gr.  $F\sigma\tilde{\tau}\delta\alpha$ ,  $F\sigma\tilde{\tau}\theta\alpha$ ,  $F\sigma\tilde{\tau}\delta\epsilon$ , ou de skr. *vēda*, *vēttha*, *vidā* caractérisent proprement le parfait. Au pluriel, les choses sont peu claires.

Dès lors, il n'y avait pas en indo-européen de quoi caractériser au parfait la distinction de l'actif et du moyen. Si, en sanskrit, à la 3<sup>e</sup> personne du singulier moyen, la désinence *-e* semble caractériser le parfait, c'est par suite d'une régularisation secondaire. Le védique connaît encore *-e* dans nombre de verbes à la 3<sup>e</sup> personne du singulier du présent.

Ceci posé, on conçoit que le parfait ait des désinences actives (au point de vue grec) dans des cas où le présent et l'aoriste n'ont que des désinences moyennes. En face de γίγνομαι, ἐγενόμην, le grec n'a que γέγονα; en face de φθίρομαι, il n'a — au sens intransitif — que ἔφθορα; etc. En face de skr. *mānyate*, de v. irl. *-moiniur* et de lat. *-miniscor*, le grec n'a que μέμνηται.

Le germanique conserve l'ancien moyen got. *nimada* en face de l'actif *nimīþ*; mais au prétérit, il n'a que got. *nam*, sans forme médio-passive en regard.

En n'offrant aucun reste du parfait dans le système du déponent, le latin et l'irlandais conservent donc un usage indo-européen. Les formes que présentent ces deux langues sont, au premier abord, plus éloignées de l'indo-européen que celles offertes par le védique ou la langue homérique. Mais, au fond, en n'ayant pas de parfait à désinences moyennes en regard de présents moyens, le latin et l'irlandais se trouvent être plus fidèles au type indo-européen que l'indo-iranien et le grec ancien. Il y a ici un nouvel exemple du fait que la considération exclusive de l'indo-iranien et du grec fausse souvent la conception de l'indo-européen.

M. Wackernagel a montré que l'emploi « résultatif », si fréquent en attique, du parfait actif, résulte d'un développement hellénique : Homère ignore encore presque entièrement cette valeur. L'emploi parallèle qu'on observe en indo-iranien est plus ancien, mais également secondaire. Une opposition de l'actif et du moyen au parfait n'aurait eu en indo-européen aucun sens précis.

Il n'est pas exclu que le parfait ait connu les désinences

moyennes là où il était assez caractérisé autrement : ce n'est pas un hasard que le latin ait généralisé à la 1<sup>re</sup> personne du singulier le type autrefois moyen de *tutudi*, ni que le seul parfait qui ait subsisté en slave ait à cette même personne une désinence correspondant à celle de *tutudi*, à savoir v. sl. *vědě* « je sais » (*věmī* est fait d'après les autres formes athématiques que conserve le slave).

Du reste, les désinences secondaires pouvaient figurer sans valeur moyenne : Homère a encore (F)é(F)ις (voir ce *Bulletin*, XXIV, p. 110 et suiv.). Et, en employant concurremment au participe περσευγώς et περσευγμένος, Homère reproduit sans doute un vieil usage.

Il ne manquait donc pas d'amorces par lesquelles un système moyen susceptible de s'opposer au présent pouvait s'introduire au parfait. Mais, dans la mesure où ils distinguent un parfait moyen d'un parfait actif, l'indo-iranien et le grec ont innové.

En grec, où le parfait était assez caractérisé par la forme du thème, le parfait à désinence moyenne s'est largement développé. Le type γέγωνα, ἔσθωρα est archaïque. Un type tel que κέκλημι en face de καλέωμι est plus conforme aux tendances nouvelles de la langue homérique. Mais ce n'est qu'après Homère qu'apparaît κέκληκα.

La simplicité schématique d'une opposition complète de l'actif et du moyen, telle que le grec a tendu à la réaliser — sans y parvenir entièrement — est très éloignée du type indo-européen.

A. MEILLET.

## REMARQUES SUR LE FUTUR GREC

### I. *Les désinences moyennes au futur.*

On n'a jusqu'ici produit aucun fait positif pour expliquer l'emploi régulier des désinences moyennes au futur en grec commun.

M. Hirt, *Hndb. d. gr Laut- und Formenlehre*<sup>2</sup>, § 461, p. 565, rappelle le fait curieux que la plupart des racines védiques qui ont à l'actif un aoriste en *-a-* ont au moyen un aoriste en *-s-* : *āvidat*, mais *āvitsi*. Mais tout montre, on le sait, que le futur grec n'a rien à faire avec l'aoriste. Quant à l'emploi des désinences secondaires « moyennes » dans véd. *āvitsi* ou *adhukṣata*, il rappelle le type hom. φέτο en face de φέμι et ne peut servir en rien à rendre compte de l'emploi des désinences primaires moyennes qui caractérisait le futur en grec commun. Le problème reste entier.

Comme le futur est, en grec de même qu'en indo-iranien, une forme nouvellement développée en partant d'un petit nombre de formes de désidératif, il n'est pas surprenant que le point de départ, peut-être en partie accidentel, de l'emploi des désinences moyennes en grec ne se laisse pas déterminer. La nouveauté du futur apparaît clairement en védique : les formes, encore rares dans le Rg-Veda, sont de plus en plus fréquentes au fur et à mesure que les textes sont moins anciens. En grec, les faits sont moins nets : dès les premiers textes, le futur est tout constitué ; mais, si l'on compare la variété de forme des autres thèmes à la régularité singulière des formes du futur, la nouveauté relative du futur se reconnaît immédiatement.

Le fait que le futur du grec commun avait normalement les désinences moyennes peut provenir de ce que les formes de désidératif qui ont servi de points de départ avaient ce

type de désinences. On sait en effet que certains présents indo-européens se fléchissaient ordinairement avec les désinences moyennes. Tel est par exemple le cas pour le présent que représentent véd. *sáce*, hom. *ἔπομμι*, lat. *sequor*, irl. *sechur*. Or, il est à noter que, en védique, le désidératif *ikse* « je regarde » avait constamment les désinences moyennes, et ce désidératif est la seule forme sanskrite de la racine. En grec, la même racine fournit le parfait *ἔπομμι* (l'actif *ἔπωπι* n'a pu être formé que secondairement) et le futur *ἔπομμι* qui sert dans le groupe supplétif de *ἔρῶ*, *εἶδον*. Parmi les formes grecques du futur, *ἔπομμι* est donc l'une de celles dont on peut, avec le moins de doute, affirmer l'ancienneté indo-européenne (le vocalisme radical pouvant n'être pas ancien). Il ne fallait pas plus que quelques faits de cet ordre pour déterminer l'emploi des désinences moyennes.

Il y aurait lieu d'envisager un autre ordre de considérations. En védique, où le futur apparaît encore en voie de développement, presque de création, les formes du participe futur sont relativement fréquentes : il y a dans le Rg Veda, sept formes du participe *karisyân* contre trois du type personnel *karisyâti* ; il y a un exemple de *hanisyân*, et aucun de *hanisyâti*. Or, on sait, par le type hom. *ἐρέμενος* en face de *εἴημι*, que le participe est l'une des formes où apparaissent les désinences moyennes sans valeur spéciale (cf. ce *Bulletin*, XXIV, p. 112). Dans les textes grecs conservés, où le futur est déjà tout développé, on n'aperçoit pas que le participe futur soit particulièrement fréquent. Mais il est possible que, comme en védique, les formes du participe aient été d'abord plus usuelles que les formes personnelles. Une forme telle que *ἑισόμενος* aurait servi ainsi de point de départ à *ἑισομμι*. Ceci est une pure hypothèse, qu'il faut, non affirmer, mais considérer.

Le tour que représente un passage tel que Hér. VII, 159 *ἔσοι ἀρξόμενος ὑπὸ Λακεδαιμονίων* est de date indo-européenne, et c'est sans doute dans des tours participiaux de cette sorte que le futur s'est développé ; avec l'accusatif, on a de même Hér. IX, 21 *ἵστε ἡμέας ἐκλείποντας τὴν τᾶξιν*.

## II. De quelques futurs attiques de type « dorien ».

L'attique a quelques futurs de type « dorien » On en trouvera l'énumération chez M. Magnien, *Le futur grec*, I, p. 378 et suiv. Quand on parcourt cette petite liste, on aperçoit immédiatement que presque tous ces verbes appartiennent à des racines terminées par un *-u-*. Il faut en effet mettre à part *χεσσοῦμι* qui est analogique de *πесоῦμι* (v. Brugmann-Thumb, *Gr. Gramm.*, § 385, p. 372). La forme *πευσσεῖσθαι* est douteuse, en tout cas isolée. Outre *φευξοῦμι*, qui reste à expliquer, il n'y a donc que : *πλευσσοῦμι*, *πνευσσεῖται*, *νευσσοῦμενοι*, *ρευσσεῖται*, et, de plus, *κλαυσσοῦμεθα*. Ce fait ne peut être fortuit

Or, on sait que, dans les thèmes terminés par *r*, *l*, *m*, *n*, c'est-à-dire par une sonante, le grec a généralisé le type *μενέω* (att. *μενῶ*), et que, en effet, dès l'indo-européen, le type *\*-ase/o-* était usuel pour former des dénominatifs après une sonante. La sonante *\*-w-* a été traitée, au moins en partie, comme *r*, *l*, *m*, *n*. En effet, le sanskrit a *cuçrūṣata* tout comme *jighāṃṣati* ou *cikīrṣati*. Et, dans le futur védique reposant, comme le futur grec, sur le désidératif, on a *sta-viṣyati* comme *karīṣyān* ou *hanīṣyān*. Dès lors la forme att. *πλευσσοῦμι* s'expliquerait comme étant un compromis entre *πλεῦσομι* (qui est courant depuis Homère) et un ancien *\*πλε-φεσομι*, non conservé, et qui, après l'amuïssement de *φ* intervocalique, n'était pas viable à côté de *ἐπλευσσ*. L'attique aurait ainsi, comme il arrive souvent, trace d'un remarquable archaïsme.

La coexistence de *πλεῦσομι* et d'un hypothétique *\*πλε-φεσομι* n'a rien de surprenant : à côté du type usuel *φοῦμι*, *φερῶ*, on lit chez Homère *δια-φθέρσει* N 625. Et l'isolement même d'une forme comme hom. *θερσόμενος* τ 507 en garantit l'ancienneté.



## SUR UN AORISTE ALTÈRE CHEZ HOMÈRE

Les formes de  $\pi\epsilon\rho\theta\omega$  sont sorties d'usage assez tôt ; le verbe de forme nouvelle  $\pi\epsilon\rho\theta\acute{\epsilon}\omega$  a prévalu. Il suit de là que les formes radicales de la racine  $\pi\epsilon\rho\theta-$  se sont bien conservées avec un aspect archaïque : hom.  $\pi\epsilon\rho\theta\omega$ ,  $\xi\pi\rho\alpha\theta\omicron\nu$ . Mais il suit aussi de là que les formes du type  $\pi\epsilon\rho\theta\omega$ ,  $\xi\pi\rho\alpha\theta\omicron\nu$  étant peu familières aux gens qui ont transmis le texte ont pu s'altérer facilement.

La forme usuelle de l'aoriste radical est hom.  $\xi\pi\rho\alpha\theta\omicron\nu$ ,  $\acute{\epsilon}\xi\epsilon\pi\rho\acute{\alpha}\theta\omicron\mu\epsilon\nu$ ,  $\delta\iota\alpha\pi\rho\alpha\theta\acute{\epsilon}\iota\nu$ ,  $\delta\iota\epsilon\pi\rho\acute{\alpha}\theta\epsilon\tau\omicron$ , et cette forme, assurée par la métrique, se retrouve chez des poètes postérieurs. Les tragiques d'Athènes, qui ont souvent  $\xi\pi\epsilon\rho\sigma\tau\upsilon$  et qui préfèrent cette forme poétique à la forme prosaïque  $\acute{\epsilon}\pi\acute{\omicron}\rho\theta\eta\tau\alpha$ , n'offrent pas  $\xi\pi\rho\alpha\theta\omicron\nu$  cependant (v. Lautensach, *Die Aoriste*, p. 193).

Mais on a constaté dès longtemps que les formes homériques notées  $\pi\epsilon\rho\theta\epsilon\tau\omicron$  et  $\pi\epsilon\rho\theta\omicron\mu\acute{\epsilon}\nu\eta$  sont des aoristes. Le fait est évident d'après le contexte. La forme  $\pi\epsilon\rho\theta\epsilon\tau\omicron$  se lit seulement dans le passage M 14-16 :

$\pi\omicron\lambda\lambda\omicron\iota\delta'$  'Αργείων,  $\omicron\iota\mu\acute{\epsilon}\nu$   $\delta\acute{\alpha}\mu\epsilon\nu$ ,  $\omicron\iota\delta'$   $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\iota}\pi\omicron\nu\tau\omicron$ ,  
 $\pi\epsilon\rho\theta\epsilon\tau\omicron$   $\delta\acute{\epsilon}$  Πριάμοιο πόλις δεκάτῃ ἐνικυτῷ,  
 'Αργεῖοι δ' ἐν νηυσὶ φιλην ἐς πατρίδ' ἔβησαν.

Quant au participe  $\pi\epsilon\rho\theta\omicron\mu\acute{\epsilon}\nu\eta$ , il se lit dans une formule, B 374 = Δ 291 = N 816 :

$\chi\epsilon\rho\sigma\acute{\iota}\nu$  ὅφ' ἡμετέρησιν ἀλοῦσά τε  $\pi\epsilon\rho\theta\omicron\mu\acute{\epsilon}\nu\eta$  τε.

Le texte appelle une correction.

Il s'agit d'un des doublets du type connu  $\xi\delta\alpha\rho\theta\omicron\nu$  :  $\xi\delta\rho\alpha\theta\omicron\nu$ . Un aoriste  $\pi\acute{\alpha}\rho\theta\epsilon\tau\omicron$  n'a rien que d'attendu à côté de  $\xi\pi\rho\alpha\theta\omicron\nu$ . La tendance à éviter les suites de brèves devait amener le maintien de cette forme, notamment au participe moyen. Comme  $\xi\pi\rho\alpha\theta\omicron\nu$  est seul connu de l'époque classique,

notamment de Pindare, l'aoriste  $\pi\acute{\alpha}\rho\theta\epsilon\tau\omicron$  n'a plus été compris, et il a été remplacé par  $\pi\acute{\epsilon}\rho\theta\epsilon\tau\omicron$ , à une date sur laquelle on ne saurait faire même une hypothèse. L'édition Ludwich ne signale aucune variante chez Homère.

Ce sont sans doute les formes du type  $\pi\alpha\rho\theta\epsilon-$ , de bonne heure incomprises, qui ont été remplacées par l'aoriste nouvellement formé  $\xi\pi\epsilon\rho\sigma\chi$ . Ce type en  $-\sigma\chi$  est courant déjà chez Homère.

Dans  $\Sigma$  342,  $\pi\acute{\epsilon}\rho\theta\omicron\nu\tau\epsilon$  est un présent, et il en est de même de  $\pi\acute{\epsilon}\rho\theta\chi\iota$ , haplogie pour  $\pi\acute{\epsilon}\rho\theta\epsilon\sigma\theta\chi\iota$ ,  $\Pi$  708.

A ce propos, on notera que le futur à sens passif hom.  $\pi\acute{\epsilon}\rho\sigma\epsilon\tau\chi\iota$ , qui figure dans  $\Omega$  729, se retrouve dans un texte d'oracle cité par Hérodote, VII, 220. Les manuscrits ont  $\pi\acute{\epsilon}\rho\theta\epsilon\tau\chi\iota$ . Mais l'ensemble du texte de l'oracle est au futur, et, dans une citation que reproduit Eusèbe, le philosophe cynique OEnomaos, du  $\text{m}^{\text{e}}$  siècle ap. J.-C., a en effet ici la forme  $\pi\acute{\epsilon}\rho\sigma\epsilon\tau\chi\iota$ , appelée par le contexte. Les éditeurs d'Hérodote devront introduire cette forme dans le texte.

Si le parfait médio-passif de ce verbe n'est pas attesté, c'est sans doute parce que les formes, qui étaient rendues obscures par les altérations phonétiques, ont de bonne heure cessé de s'employer. Le trouble qu'indiquent les faits indiqués ici explique la généralisation du type  $\pi\omicron\rho\theta\acute{\epsilon}\omega$  aux dépens du type radical  $\pi\acute{\epsilon}\rho\theta\omega$ .

A. MEILLET.

## A PROPOS de βωτλανείρα ET DE βοτόν

A la théorie proposée *Rev. d. ét. gr*, XXXII (1921), p. 386 et suiv., suivant laquelle le premier terme des composés tels que *πεισίμειροτος* serait un ancien désidératif et, par suite, aurait toujours eu -s-, et non un ancien -t-, on est tenté d'opposer le mot hom. *βωτι-άνειρα*. Le mot serait à *στᾶσι*-(*στησι*-) ce que *φάτις* est à *στάσις*, *βόσις*, etc.

Mais, si l'on examine *βοτάνη*, on voit que ce substantif est fait comme *δρεπάνη* : le -τ- intercalaire sert à isoler un radical terminé par voyelle d'un suffixe commençant aussi par voyelle, comme le *t-* de fr. *clou-t-ier*.

De même le -τ- de *βοτόν*, *ποτόν*, *φυτόν* (mot fait secondairement sur *φύω*) n'a pas de valeur morphologique ; ces mots ne sauraient être en aucune manière rapprochés du type de gr. *νόστος*. Ils sont à tous égards du type de *ζυγόν*.

Le -τ- de *φυτεύω* s'explique évidemment de la même manière.

La formation qui illustre le mieux, et qui en même temps explique, le procédé indiqué ici est celle de *ἱππό-βोटος*. Tout, dans ce composé, est analogue au type de *ἱππό-δαμος*. Le modèle est *ἱππο-βότης* qui repose, on le sait, sur un ancien *ἱππο-βο-τ-* en face du simple *βώτωρ*.

A. MEILLET.

---

LATIN *interdico*.

Dans le Yasna, XLIX, 3, on lit :

*antarə vīspəng drəgvatō haṣmāng mruyē*

« interdico omnibus malis societate ».

A propos de Y. XIX, 15, J. Darmesteter a déjà marqué d'un mot le parallélisme de l'expression avestique et de l'expression latine. En citant un passage de *gāthā* (Y. XLV, 2), le texte avestique s'exprime ainsi : *antarəca drvantəm āmrūta aya antərə-uxti* « interdixitque malo ea interdictione ».

L'abstrait *antarə-uxti* présente pour « dire » une autre racine que le verbe, parce qu'il n'y a pas d'abstrait correspondant à ce verbe.

Les exemples de l'Avesta sont peu nombreux : un exemple de *gāthā*, un de l'Avesta récent. Mais la valeur technique y est manifeste. On est en présence d'un terme traditionnel. L'emploi de l'ablatif pour indiquer l'objet interdit est commun à l'avestique et au latin.

Il faut donc rapprocher l'expression avestique de l'expression latine. On connaît la ténacité avec laquelle l'indo-iranien et l'italo-celtique ont conservé les termes religieux et juridiques anciens.

L'exemple est à joindre à la liste déjà longue qu'on possède.

Le manque de concordance pour la racine tient simplement à ce que « dire » s'exprime de façon différente en latin et en indo-iranien.

A. MEILLET.

## COLLECTION LINGUISTIQUE

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE. VOLUMES IN-8° RAISIN

Vient de paraître :

15. A. MEILLET, **Le slave commun**, xvi-448 pages, 50 francs. — *Pour les membres de la Société*, 38 francs ; par la poste, 40 francs, France ; 42 francs, Étranger.

Déjà parus :

1. MEILLET (A.), **Les dialectes indo-européens**, 2<sup>e</sup> tirage avec introduction nouvelle. 7 fr. 50. — *Pour les membres de la Société*, prix 5 fr. 65 (par la poste, 6 fr. 25 France ; 6 fr. 45 Étranger).
2. **Mélanges linguistiques offerts à M. F. de Saussure**. 15 fr. 75. — *Pour les membres de la Société*, 11 fr. 75 (par la poste, 13 fr. 05 France ; 13 fr. 45 Étranger).
3. ERNOUT (A.), **Les éléments dialectaux du vocabulaire latin**. 11 fr. 25. — *Pour les membres de la Société*, 7 fr. 50 (par la poste, 7 fr. 85 France ; 8 fr. 15 Étranger).
4. COHEN (Marcel), **Le parler arabe des Juifs d'Alger**. 37 fr. 50. — *Pour les membres de la Société*, 25 francs (par la poste 27 francs France ; 27 fr. 50 Étranger).
5. GRAMMONT (M.), **Le vers français, ses moyens d'expression, son harmonie**. 3<sup>e</sup> édition. 25 fr. — *Pour les membres de la Société*, 18 fr. 75 (par la poste, 20 francs France ; 21 fr. 25 Étranger).
6. DRZEWIECKI (Konrad), **Le genre personnel dans la déclinaison polonaise**, 1918, in-8 br. 12 francs. — *Pour les membres de la Société*, 6 francs (par la poste, 6 fr. 75 France ; 6 fr. 90 Étranger).
7. SETALÁ, **La lutte des langues en Finlande**, 1920, 33 pages. 4 francs. — *Pour les membres de la Société*, 3 francs (par la poste, 3 fr. 45 France ; 3 fr. 60 Étranger).
8. MEILLET (A.), **Linguistique historique et linguistique générale**, 1921, viii-355 pages. 40 francs. — *Pour les membres de la Société*, 30 francs (par la poste, 31 fr. 50 France ; 32 francs Étranger).
9. CAHEN (Maurice), **Le vocabulaire religieux du vieux scandinave. I. La Libation**. 1921, 327 pages. 30 francs. — *Pour les membres de la Société*, 22 fr. 50 (par la poste, 23 fr. 90 France ; 24 fr. 20 Étranger).
10. CAHEN (Maurice), **Le mot Dieu en vieux scandinave**. 1921, 83 pages. 12 francs. — *Pour les membres de la Société*, 9 francs (par la poste, 9 fr. 60 France ; 9 fr. 90 Étranger).
11. GILLIÉRON (J.), **Pathologie et thérapeutique verbales. IV**. 1921, 222 pages. 25 francs. — *Pour les membres de la Société*, 18 fr. 75 (par la poste, 19 fr. 80 France ; 20 fr. 25 Étranger).
12. MAROUZEAU (J.), **L'ordre des mots en latin. I. Les formes nominales**. 1922, in-8, 236 pages. 30 francs. — *Pour les membres de la Société*, 20 francs (par la poste, 21 francs France, 21 fr. 30 Étranger).
13. GILLIÉRON (J.), **Thaumaturgie linguistique. I. Les naissances miraculeuses de Mouchette-Abeille. II. "Cuminchoare « Commencer » nénuphar du Sahara**. 1923, in-8, 153 pages. 12 francs. — *Pour les membres de la Société*, 9 francs (par la poste, 9 fr. 60 France ; 10 francs Étranger).
14. CUNY (A.), **Études prégrammaticales sur le domaine des langues indo-européennes et chamito-sémitiques**. 1924, xxxiv-478 pages. 50 francs. — *Pour*

LIBRAIRIE ANCIENNE Ed. CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

- Atlas linguistique de la France, par J. GILLIÉRON et E. EDMONT. 35 fascicules de 50 cartes chacun. L'ouvrage complet. . . . . 1000 fr. »
- Supplément. Fort volume in-4 de 300 pages à 3 colonnes. . . . . 100 fr. »
- Table. Gr. in-8, 600 pages. . . . . 52 fr. 50
- Corse. 4 fascicules parus, de 200 cartes chacun. Le fascicule avec engagement aux 10 fascicules dont se composera l'ouvrage. . . . . 37 fr. 50
- Atlas linguistique de la Basse-Bretagne, par P. LE ROUX. Avec une introduction de G. DOTTIN. (*Sous presse.*) 8 fascicules, chaque. . . . . 30 fr. »
- Atlas linguistique de Catalunya, par A. GRIERA. 10 volumes in-folio de 200 cartes chacun. Le volume dans un carton. Les tomes I à III ont paru, chaque. . . . . 200 fr. »
- Collection de grammaires de l'Institut d'études slaves.
- I. Grammaire de la langue polonaise, par A. MEILLET et DE WILLMAN-GRABOWSKA. . . . . 12 fr. »
- II. Grammaire de la langue tchèque, par A. MAZON. . . . . 12 fr. »
- III. Grammaire de la langue serbo-croate, par A. MEILLET et A. VAILLANT. In-8 écu, de 302 pages. . . . . 20 fr. »
- Essai d'introduction à une étude lexicologique de Michelet, par Lucien REFORT. In-8, III-50 pages. . . . . 10 fr. »
- Étude sur le rhotacisme en roumain, par Alexandre ROSETTI, avec un appendice et six cartes linguistiques; in-8 (*Sous presse.*)
- Revue des études latines. Rédacteur en chef: J. MAROUZEAU. 2<sup>e</sup> année. Fascicule II-III. Décembre 1923. Abonnement: France, 30 fr. Étranger.. . . . 32 fr. »
- Revue des études hongroises et finno-ougriennes. 2<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 1-2. Janvier-Mars 1924. Abonnement 1924, 35 fr. 1<sup>re</sup> année complète. . . . . 40 fr. »
- Revue des études slaves. Tome IV. 1924. Fascicules 1 et 2. Abonnement 1924: France, 40 fr. Étranger. . . . . 43 fr. »

## TRAITÉ DE GRAMMAIRE COMPARÉE DES LANGUES CLASSIQUES

par A. MEILLET et J. VENDRYES

In-8<sup>e</sup> écu, XIV-620 pages (*Sous presse.*)

*Pour paraître en Octobre.*

## LES LANGUES DU MONDE

PAR UN GROUPE DE LINGUISTES

Sous la direction de A. MEILLET et Marcel COHEN

900 pages et 18 cartes hors texte